





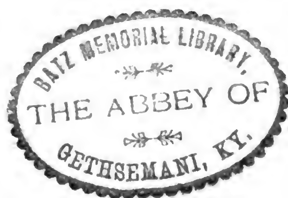
VIES DES PÈRES,

DES MARTYRS

ET DES AUTRES

PRINCIPAUX SAINTS.

TOME PREMIER.





ALBAN-BUTLER.

Lith. de Burggraaff.

VIES DES PÈRES,

DES MARTYRS

ET DES AUTRES

PRINCIPAUX SAINTS,

TIRÉES

DES ACTES ORIGINAUX ET DES MONUMENS LES PLUS AUTHENTIQUES,

AVEC DES NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES.

OUVRAGE TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS

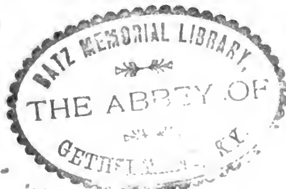
D'ALBAN BUTLER,

PAR L'ABBÉ GODESCARD, CHANOINE DE ST. HONORÉ.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DU TRAITÉ DES FÊTES MOBILES, DE CELUI DE LA MORT DES PERSÉCUTEURS PAR LACTANCE, DU SUPPLÉMENT DE Mr CHARLES BUTLER, ET D'UN GRAND NOMBRE DE VIES TRADUITES DE DIVERSES LANGUES.

TOME PREMIER.



LOUVAIN,

CHEZ VANLINTHOUT ET VANDENZANDE.

1828.

AVIS DES ÉDITEURS

DE CETTE NOUVELLE ÉDITION.

En donnant une nouvelle édition d'un ouvrage précieux et généralement estimé, nous nous bornons à indiquer succinctement et sans emphase l'ordre que nous y avons adopté, et les augmentations qui ont été faites d'après l'avis de certaines personnes instruites et respectables.

1° Nous nous sommes fait un devoir de suivre, d'après les meilleures éditions françaises, la traduction de l'abbé Godescard, qui a exposé dans un avertissement les motifs qui l'avaient déterminé à publier le travail d'Alban Butler avec beaucoup de changemens et d'additions.

2° Nous avons placé à la fin de l'ouvrage le Traité *des Fêtes mobiles*, et celui *de la Mort des persécuteurs*, de Lactance.

3° L'Église catholique, disent les éditeurs de la traduction du travail de Mr Charles Butler, l'Église catholique, Mère toujours féconde, compte depuis l'époque à laquelle écrivaient MM. Butler et Godescard un grand nombre de serviteurs de Dieu, dont la piété éminente a mérité les honneurs publics qu'elle décerne aux plus parfaits de ses enfans. Il a donc fallu songer à donner

un supplément à l'intéressant ouvrage des *Vies des Pères, des Martyrs et autres principaux Saints.* Mr CHARLES BUTLER, avocat de Londres, a conçu et exécuté ce projet. Une traduction française de ce supplément, devenu en quelque sorte nécessaire à l'ouvrage, a été publiée dernièrement : nous l'avons intercalé dans notre édition à la date respective de la fête de chaque serviteur et servante de Dieu, ou au jour de leur décès pour ceux dont la fête n'a pas encore été fixée.

4° Nous y avons aussi intercalé un assez grand nombre de Saints omis par MM. BUTLER et GODESCARD, que nous avons fait traduire de l'édition allemande publiée par MM. les docteurs RÄSS, professeur et directeur du séminaire de Mayence, et WEIS, conseiller ecclésiastique et chanoine de la cathédrale de Spire. Le travail de ces hommes aussi respectables que profondément instruits, renferme presque un tiers de plus que l'ouvrage original; plusieurs notices y ont été ajoutées, refondues ou augmentées, et principalement celles de Saints allemands, dont la plupart se rapportent plus ou moins à l'hagiographie de notre royaume.

5° Afin de donner à notre édition une physionomie plus nationale encore, nous y insérons aussi quelques notes et plusieurs nouvelles notices sur les Saints de notre patrie, que nous donnons d'après la collection publiée en flamand par Mr L'abbé DE RAM, et dont le quatrième et dernier volume doit paraître incessamment.

Au moyen de ces diverses augmentations, que nous

avons été à même de recueillir, nous pouvons nous flatter d'avoir donné tous nos soins à cette nouvelle édition plus particulièrement destinée à l'usage de nos compatriotes, et de n'avoir rien épargné pour qu'elle fût plus exacte et plus complète que toutes celles qui ont paru jusqu'à présent.

Les intercalations faites dans la présente édition, sont distinguées du texte original de MM. BUTLER et GODESCARD, et désignées de la manière suivante :

† Notices du supplément de Mr Charles Butler.

†* Notices du même supplément sur les personnages dont la canonisation ou béatification a été sollicitée.

+ Notices tirées de l'édition allemande de MM. Räss et Weis.

╤ Nouvelles notices sur les Saints de la Belgique.

Les notes sont indiquées par les mots : *Note augmentée* ou *changée* ou *rectifiée dans la présente édition,* ou bien *note de la présente édition.*

Les formalités, requises par la Loi du 25 *Janvier* 1817, *ont été remplies, afin de nous assurer la propriété des nouvelles traductions et augmentations contenues dans la présente édition.*

LES ÉDITEURS.

AVERTISSEMENT
SUR LA PREMIÈRE ÉDITION.

L'ouvrage dont nous offrons la traduction au public, a été imprimé depuis peu à Londres, où le dernier volume doit paraître incessamment. Il y fut reçu d'abord de la manière la plus favorable, et il y acquiert tous les jours une nouvelle célébrité, même parmi les protestans. Un mérite si reconnu nous a déterminés à le donner en notre langue, et nous a persuadés qu'on n'applaudirait pas moins en France qu'en Angleterre, à la sagesse des réflexions, à la profondeur des recherches, à la modération et à la justesse de la critique, qui forment le caractère principal et distinctif de cet ouvrage.

L'auteur y a consacré trente années d'une application continuelle. Il a voulu tout voir, tout examiner par lui-même. Il a interrogé les monumens les plus authentiques de tous les temps, et de presque toutes les nations Le travail des savans des derniers siècles lui a été d'un grand secours; il l'avoue avec reconnaissance : mais il ne les a point suivis aveuglement. Il les a comparés les uns avec les autres, et sur-tout avec les auteurs contemporains, qui ont été ses principaux guides. C'était là le moyen de donner des Vies des Saints, qui pussent mériter l'approbation des personnes vertueuses et éclairées : mais

cela ne suffisait pas. Il fallait de plus une grande sagacité pout démêler le vrai d'avec le faux, une parfaite connaissance des règles de la véritable critique, l'exactitude la plus scrupuleuse dans l'application de ces règles, un amour sincère pour la vérité. Notre auteur possède-t-il ces qualités essentielles à un hagiographe ? Nous ne préviendrons point à cet égard le jugement du public; ou plutôt, le suffrage des étrangers semble nous répondre d'avance de celui de nos compatriotes.

L'ouvrage est distribué suivant l'ordre des jours du mois. On trouve sous chaque jour la vie du principal Saint; elle est terminée par une instruction morale, qui n'est souvent qu'un tissu des maximes du Saint, ou qui du moins dérive naturellement de ces vertus. Viennent ensuite les Vies des plus célèbres d'entre les Saints que l'Église honore le même jour. On insiste peu sur celles qui sont presque inconnues, ou dont les auteurs n'ont pas travaillé d'après des mémoires authentiques.

Les notes que l'auteur a répandues dans le corps de son ouvrage, et que nous avons conservées dans la traduction, intéresseront les gens de lettres d'une manière particulière. Elles ont pour objet l'éclaircissement de plusieurs points concernant la chronologie, la géographie, l'histoire, les ouvrages des Pères, et les antiquités ecclésiastiques. On y trouvera des choses curieuses sur l'établissement du christianisme, et sur la fondation des monastères dans les trois royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Ces notes sont encore employées quelquefois à relever les fautes de divers auteurs. Mais on n'y verra point de ces

critiques amères que désavouent la politesse et la modération chrétienne. L'aigreur ne servit jamais la vérité.

Nous n'avons rien négligé pour bien saisir le sens de notre auteur : mais nous nous sommes affranchis de cette gêne qui compte servilement le nombre des mots ; nous nous sommes même permis des changemens qui nous ont paru indispensables. Nous avons étendu quelques idées, et nous en avons resserré d'autres. De temps en temps, nous avons donné plus de développement à certains faits dont la simple indication n'aurait pas suffi au commun de nos lecteurs. Lorsque nous avons trouvé dans le texte des discussions critiques, nous les avons fait disparaître, afin de rendre la narration plus rapide : mais nous avons eu soin de les mettre en notes, pour qu'on ne nous accusât pas d'avoir appauvri le fonds sur lequel nous travaillions.

Animés du désir d'être utiles à nos compatriotes, nous avons suppléé à l'omission des Vies de plusieurs Saints français : cette attention de notre part était d'autant plus nécessaire, que nous prenons tous un très-vif intérêt à la connaissance des grands hommes qui ont illustré notre patrie. Au reste, l'auteur, qui a bien voulu lire notre traduction, a approuvé les libertés que nous nous sommes permises ; il nous a aussi communiqué le résultat des recherches qu'il a faites depuis l'impression de son ouvrage, c'est-à-dire, un très-grand nombre d'additions, de changemens et d'améliorations, qui ne peuvent manquer d'ajouter un nouveau prix à notre travail. Nous saisissons avec empressement cette occasion de lui donner un témoignage public de notre reconnaissance.

PRÉFACE.

On regarde avec raison un dégoût continuel pour la nourriture, comme un présage infaillible du dépérissement du corps; il en est de même par rapport à l'ame. Rien n'annonce plus certainement la proximité de sa perte, qu'un dégoût persévérant pour les livres de piété. Qu'espérer en effet d'un homme qui se ferme volontairement la voie du salut, et qui se met dans l'impossibilité d'y parvenir ? Or, tel est, selon S. Chrysostôme (1), celui qui n'a pas soin de se soutenir par des lectures, ou du moins par des réflexions pieuses.

Semblable à un insecte qui prend la couleur des plantes ou des feuilles dont il se nourrit, notre ame prendra, en quelque sorte, la teinture des maximes que nous aurons puisées dans nos lectures; de là vient que ceux qui s'occupent à lire des ouvrages frivoles ou romanesques, contractent insensiblement le goût de la frivolité et du plaisir. Le propre de ces sortes d'ouvrages est d'étouffer dans le cœur les plus beaux sentimens de vertu, et d'y jeter la semence d'une multitude de vices, qui, venant à se développer peu à peu, en couvre bientôt toute la surface. Combien donc ne devons-nous pas être réservés dans le choix de nos lectures, afin de n'en faire jamais qui ne puissent tourner au profit de notre ame !

Mais si tous les chrétiens en général sont obligés

---

(1) *Hom.* 3 *de Lazar.* t. I, p. 738, *edit. Ben.*

de nourrir leur piété par des lectures spirituelles, cette obligation devient encore plus étroite pour ceux qui vivent dans le monde. Plongés dans les embarras tumultueux du siècle, et entièrement occupés de leurs affaires temporelles, ils sont sans cesse exposés à la séduction. Or, comment, au milieu du tourbillon rapide qui les entraîne, se préserveront-ils de cet épuisement intérieur que produit la dissipation inséparable du commerce des hommes? Comment résisteront-ils au torrent, et s'entretiendront-ils dans la ferveur nécessaire à tout chrétien, s'ils ne rappellent souvent leur ame vers Dieu, s'ils n'en purifient et n'en nourrissent les affections par la lecture des bons livres? Le laboureur suspend de temps en temps son pénible travail, pour aller réparer ses forces épuisées; pourquoi, à son exemple, l'homme du monde ne chercherait-il pas à recouvrer cette vigueur de l'ame qui s'affaiblit et se perd insensiblement parmi les agitations du siècle? Mais de tous les moyens propres à nous faciliter ce recouvrement, il n'y en a point de plus efficace que la lecture des *Vies des Saints*. La raison, l'autorité et l'expérience sont ici d'accord.

En effet, à ne consulter que les lumières de la raison, n'est-il pas certain que l'exemple a une vertu toute particulière pour nous porter au bien? C'est, de toutes les méthodes qu'on peut employer pour instruire, la plus courte, la plus facile, la plus appropriée aux circonstances des états, des temps, des lieux. L'orgueil se révolte contre l'austérité des préceptes : l'exemple la tempère cette austérité, et parce qu'il agit sans bruit et sans éclat, nous l'ai-

dons, pour ainsi dire, nous-mêmes à tromper notre amour-propre. Les passions ne voyant pas de maître, n'opposent que peu de résistance; le plaisir se met de la partie pour achever de produire l'effet. La vertu d'ailleurs ne paraît point, dans les exemples, sombre et décharnée comme dans les discours; elle y est au contraire vivante et animée, et son pouvoir a d'autant plus d'empire, qu'elle a déjà su intéresser le cœur par ses charmes. Enfin, l'exemple va au-devant des prétextes; il dissipe les difficultés, et fait taire les cris de notre délicatesse.

Les écrivains sacrés sentaient tellement la force merveilleuse de l'exemple, qu'ils nous ont conservé le détail des actions des personnages illustres par leur piété. L'Apôtre en faisait dépendre la fidélité à remplir les devoirs du christianisme. *Souvenez-vous*, disait-il aux Hébreux, *de ceux qui vous ont prêché la parole de Dieu, afin que, considérant quelle a été la fin de leur vie, vous imitiez leur foi* (2). L'Église, toujours conduite par l'Esprit qui dirigea la plume des écrivains sacrés, proposa à ses enfans le même moyen de salut, en insérant dans l'office de chaque jour un abrégé de l'histoire des martyrs et des autres Saints (*a*).

(2) Hebr. XIII, 7.

(*a*) Dès les premiers siècles du christianisme, on lisait dans l'église les actes de saint Polycarpe, comme nous l'apprenons de l'auteur de la vie de saint Pione. Saint Augustin, *serm.* 280, t. V, p. 1134, dit la même chose de ceux de sainte Perpétue et de sainte Félicité. Il est parlé dans le canon 47 d'un concile d'Afrique tenu en 397, d'actes de martyrs qu'on lisait à l'église le jour de leur anniversaire (*Conc.* t. II, p. 1072.). Il paraît par saint Césaire, *serm.* 95, *vel ap. Aug.* t. V, *app. serm.* 300, que les fidèles étaient debout pendant cette lecture, et qu'il n'y avait que les infirmes et les convalescens qui l'écoutassent assis.

Ce fut aussi le zèle de la sanctification des ames qui porta plusieurs Pères à écrire la vie des personnes que des vertus éminentes avaient rendues recommandables.

L'exemple des Saints ayant une telle influence sur notre conduite, on ne peut donc trop recommander la lecture de leur histoire, qui rapproche de nous toutes leurs actions, et nous les rend comme présentes; et voilà pourquoi les plus grands docteurs de l'Église ont si souvent insisté sur cet article. Qu'on lise sur-tout saint Chrysostôme et saint Nil (*b*); ils traitent le sujet en question avec une force et une énergie admirable. Les maîtres de la vie spirituelle qui ont écrit depuis, et qui sont connus de tout le monde, ont constamment tenu le même langage.

Nous ne finirions pas, si nous voulions rapporter ici tous les passages qui prouvent combien il est avantageux de lire l'histoire des Saints : mais écoutons ce que dit sur cette matière un célèbre calviniste. C'est Joseph Scaliger, qui parle ainsi des actes de quelques martys de la primitive Église : « La lecture » (de ces actes) fait une telle impression sur les » ames pieuses, qu'elles ne quittent jamais le livre » qu'à regret. Chacun peut s'en convaincre par sa » propre expérience. Pour moi, j'en fais ici l'aveu : » il n'y a rien dans toute l'histoire ecclésiastique dont » je sois aussi touché. Quand je lis ces actes, je ne » me possède plus (*c*). »

(*b*) Voyez saint Nil, *Ep.* l. 4, *ep.* I, p. 458, *Tract. de Monast. exercit.* c. 34, et p. 49, *et Perister. sec.* 4, p. 99

(*c*) Voyez Scaliger, *Animadv. in chron. Euseb. ad an.* 1178.

Au reste, les Pères de l'Église, et les auteurs ascétiques, sont d'autant plus croyables dans ce qu'ils ont dit de la lecture des *Vies des Saints*, qu'ils ne parlaient que d'après ce qu'ils avaient eux-mêmes éprouvé. C'était là qu'ils puisaient les plus efficaces motifs de vertu; c'était là qu'ils trouvaient de quoi nourrir leur ferveur, et ce zèle ardent dont ils brûlaient pour la perfection évangélique (*d*). On en a vu qui, après la lecture des actes des martyrs, se sentaient eux-mêmes embrasés du désir de verser leur sang pour Jésus-Christ (*e*).

Mais que serait-ce si nous rapportions en détail les avantages qu'un grand nombre de pécheurs ont tirés de la lecture des *Vies des Saints*? Combien ne pourrions-nous pas citer de conversions qu'elle a opérées, même parmi les hérétiques (*f*)? En voici une des plus frappantes. Un fameux ministre luthérien de Brême s'était mis à lire la vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même pour en faire la critique; mais

---

(*d*) On peut citer entr'autres saint François d'Assise, saint Étienne de Grammont, saint Antonin, saint Thomas, sainte Thérèse, etc. Saint Sigiran, apôtre d'Allemagne, et plusieurs autres grands personnages, avaient coutume de porter toujours avec eux les actes des martyrs, afin de pouvoir les lire, même en voyage.

(*e*) Tels furent entr'autres S. Boniface de Mayence, et le saint martyr Anastase. Le premier avait une telle estime pour les Vies des Saints, qu'il en envoya chercher en Angleterre. Voyez la trente-cinquième de ses lettres dans la Bibliothèque des Pères.

(*f*) Saint Augustin parle dans ses confessions, l. 8, c. 6, de deux officiers que la lecture de la vie de saint Antoine fit renoncer au monde, et changea en moines fervens. Un seigneur, nommé Jean Columbin, qui avait de grands vices, se convertit pour avoir lu par hasard la vie de sainte Marie d'Egypte. (Voyez Fleury, t. XX, l. 97, *n*. 2.) L'histoire de tous les siècles fournit plusieurs exemples de ce genre.

à peine eut-il achevé cette lecture, que ses yeux s'ouvrirent à la lumière. Il quitta ses préjugés, rentra dans le sein de l'Église, et y mena toujours depuis une vie très-édifiante (*g*).

S'il nous restait encore des doutes sur ce sujet, nous n'aurions qu'à consulter notre propre expérience. Pouvons-nous, en considérant la ferveur et le courage des Saints, ne pas nous confondre à la vue de notre engourdissement et de notre lâcheté ! Nos prétextes frivoles ne peuvent tenir contre l'exemple; et comme nous voyons les plus sublimes maximes de l'Évangile réduites en pratique, nous sommes forcés d'avouer qu'elles ne sont point impraticables. Quand nous lisons que des jeunes gens distingués par leur naissance, que des vierges délicates ont généreusement méprisé le monde, pour se charger de leur croix, et pour embrasser les austérités de la mortification, un feu secret s'allume dans notre cœur; nous nous animons à souffrir patiemment les épreuves que Dieu nous envoie; nous nous assujettissons sans murmure à des pénitences proportionnées à nos fautes. Quand nous envisageons qu'un grand nombre de chrétiens se sont sanctifiés dans toutes les conditions, sur le trône, au milieu du tumulte des armes, dans le mariage comme dans les déserts, nous nous persuadons alors que la perfection ne nous est point impossible; que nous pouvons devenir des Saints sans quitter le monde,

---

(*g*) Ce trait est rapporté dans la préface que M. Palafox, évêque d'Osma, a mise à la tête du quatrième tome des lettres de sainte Thérèse. On peut ajouter à la conversion du ministre luthérien, celle du célèbre Woodhead.

et qu'il nous suffit pour cela d'ennoblir nos actions ordinaires par des actes fervens de religion (*h*). Enfin, quand nous voyons que des hommes pétris du même limon que nous, et placés dans des circonstances peut-être plus critiques, ont triomphé de tous les obstacles et de toutes les contradictions qu'ils rencontrèrent dans le chemin de la vertu, nous nous reprochons l'inaction volontaire qui nous tient dans une espèce de léthargie, et nous nous écrions avec S. Augustin : *Pourquoi ne pas faire ce que tels et tels ont fait ?*

(*h*) Chaque état en effet a ses Saints : c'est une vérité dont il faut tacher de convaincre ceux-là sur-tout qui croient que leurs affaires ou leur genre de vie en général les exclut des voies de la sanctification, et qui s'imaginent que ce n'est que dans une parfaite réclusion et en quittant le monde que l'on peut atteindre ce grand but de notre vie, différens dans leur erreur de ceux qui ne cessent de verser du blâme sur la vie contemplative. Nous nous bornerons à dire aux premiers que tous les chrétiens, sans distinction d'état ni de rang, sont appelés à la sainteté et à la perfection chrétienne ; quant aux autres nous leur citerons ces paroles du grand Leibnitz : « Comme l'on peut procurer la » gloire de Dieu et rendre service au prochain de différentes manières, » selon sa condition et son caractère, soit par l'autorité, soit par des » exemples, il n'est assurément pas moins utile qu'outre ceux qui sont » dans les affaires et dans la vie commune, il y ait dans l'Église des » hommes occupés à la vie ascétique et contemplative, lesquels déli- » vrés des soins terrestres, et foulant aux pieds les plaisirs se donnent » tout entiers à la contemplation de la Divinité et à l'admiration de » ses œuvres, ou même qui, dégagés de toute affaire personnelle, n'aient » d'autre occupation, que de subvenir aux besoins du prochain, soit » par l'instruction des hommes ignorans ou égarés, soit par les secours » des malheureux et des affligés. Et ce n'est pas une des moindres pré- » rogatives de cette Église qui seule a retenu le nom et le caractère » de catholique, et qui seule offre et propage les exemples éminens de » toutes les excellentes vertus de la vie ascétique. » (Pag. 87 du *Système théologique* de Leibnitz, traduit du latin en français par l'abbé Emery, et publié à Paris en 1819 ; cet ouvrage important a aussi été traduit en allemand par MM. Räss et Weis.)

Il est vrai que la vie de quelques Saints nous offre des vertus que nous ne pouvons imiter; mais il y a toujours quelque chose qui peut et qui doit être l'objet de notre imitation. En effet, tous les Saints ont été humbles, patiens dans les épreuves, détachés du monde, unis à Dieu par un amour sans partage. Or, est-il un chrétien qui, sous ces divers rapports, ne puisse et ne doive les prendre pour modèles (*i*)?

Concluons. La raison, l'autorité et l'expérience déposent donc en faveur des *Vies des Saints*, et leur assurent le second rang dans la classe des livres écrits *pour nous instruire et nous sanctifier*.

Observons toutefois, avant de finir, que la lecture des *Vies des Saints* ne peut nous être profitable, si elle n'a pour but que la satisfaction d'une vaine cu-

---

(*i*) Simon Buchfelner, dans sa Vie des Saints (München, chez Jacques Giel 1820, Préf. p. V) fait à cet égard une observation fort juste :

« Il est impossible d'imiter les Saints dans tout ce qu'ils ont fait. Si » donc parmi ce qu'on en rapporte il se trouve quelquefois des choses » extraordinaires, *elles ne sont écrites qu'afin que vous croyiez que Jé-* » *sus est le Christ, Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie* » *en son nom* (St Jean. xx, 31). Ce qu'il y a d'extraordinaire, les » visions, les révélations, les extases, le don des prophéties et des mi- » racles, tout cela n'appartient pas aux Saints, mais à Dieu, et ne » doit pas nous guider dans le jugement que nous portons d'eux, puis- » que l'essence de la sainteté consiste dans *la foi qui est animée de la* » *charité* (Galat. V, 6) et qui met sa confiance dans les prophéties » de Dieu.

» C'est aussi d'après cela que l'Église s'est toujours dirigée en cano- » nisant les Saints, et en les plaçant dans la liste des serviteurs et des » servantes de Dieu, dont elle nous exhorte à suivre les brillans exem- » ples et à invoquer l'intercession. C'est donc en imitant leurs vertus » qu'il faut honorer les Saints. »

Ces deux dernières notes sont traduites de l'allemand, et ne se trouvent point dans la préface de l'édition française.

riosité. Nous devons y apporter un vrai désir de faire des progrès dans la vertu. Ne la commençons qu'après avoir imploré le secours de celui qui est l'auteur de toute grâce. Ayons soin de nous appliquer à nous-mêmes ce que nous lisons, d'en faire notre profit, et de prendre une ferme résolution de pratiquer le bien; car, dit un grand serviteur de Dieu : « Ce serait » en vain que nous lirions les meilleures instruc- » tions, si nous ne nous proposions d'y conformer » notre conduite. La connaissance de nos devoirs » sans les œuvres, ne servirait qu'à nous rendre plus » coupables, et deviendrait pour nous la matière » d'un jugement plus rigoureux (3). » *Ce serait ressembler à un homme qui, jetant les yeux sur un miroir, y voit son image, et qui à peine l'y a vue, qu'il s'en va, oubliant à l'heure même quel il était* (4).

(3) Lanspergius, *Enchir.* c. 11. (4) Jacob. I, 23 et 24.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Nous donnons au public les *Vies des Pères, des Martyrs et des autres principaux Saints*, dont l'Église révère la mémoire. Il serait inutile de vouloir justifier une pareille entreprise. Les avantages de l'histoire sont trop connus et trop frappans. La force de ses charmes va si loin, qu'indépendamment du choix du sujet, et des ornemens dont on le pare, elle est presque toujours sûre de plaire; elle l'est du moins de trouver des lecteurs.

Mais de toutes les parties de l'histoire, il n'y en a pas de plus attrayante et de plus instructive que celle qui embrasse les vies des grands hommes. En nous présentant un détail judicieux de leurs actions particulières, elle nous offre une image vivante de ces héros qui furent l'admiration des siècles passés : elle nous trace un tableau fidèle de leurs qualités intérieures, de leurs vertus, et, pour ainsi dire, de l'esprit qui les animait : par là nous nous trouvons initiés sans effort dans la connaissance des hommes, la plus utile de toutes pour la conduite de notre vie. Les sages maximes, l'expérience, les fautes mêmes de ceux qui nous forcent encore à les admirer, quoiqu'ils n'existent plus, tournent à notre profit. La narration n'étant pas interrompue, l'attention du lecteur ne se partage point; son esprit et son cœur en sont plus disposés à se laisser toucher.

Outre ces avantages généraux qui résultent de toutes les vies particulières, celles des Saints ont encore celui de tenir de fort près, et d'être intimement liées au récit des triomphes de l'Église, des trophées de la vertu la plus héroïque, de la conversion des peuples, ce qui lui assure incontestablement la supériorité sur toutes les histoires

profanes. Que sont, en effet, ces histoires? Des archives de scandales. Que sont ces triomphes si vantés d'un Alexandre ou d'un César? Un tissu de brigandages, de meurtres et d'autres crimes, couronnés par le succès. Si les princes aimaient toujours la paix, s'ils étaient les pères de leurs peuples, si tous les hommes conformaient invariablement leur conduite aux règles de la religion, l'histoire profane ne serait presque plus qu'une liste de noms et de dates (*a*). « Elle n'est, suivant la remarque d'un bel esprit de notre » siècle, presqu'autre chose qu'une vaste scène de faibles- » ses, de fautes, de crimes, d'infortunes, parmi lesquelles » on voit quelques vertus et quelques succès, comme on » voit des vallées fertiles dans une longue suite de rochers » et de précipices (*b*). » Il n'est personne qui ne sente la justesse de cette réflexion : mais il ne faut pas en étendre la généralité aux vies des Saints qui ne présentent qu'un recueil d'actions exemplaires et de vertus toutes célestes.

Or, tandis qu'un grand nombre de plumes s'exercent sur les différentes parties de l'histoire, serait-il pardonnable d'oublier celle qui mérite notre attention préférablement à toutes les autres? Pourrait-on laisser en friche la plus précieuse portion d'un champ que l'on s'empresse de cultiver chaque jour?

Les Saints dont nous parlerons, furent et sont encore l'objet de la vénération du monde chrétien. Nous lisons le nom de la plupart d'entr'eux dans les inscriptions de nos

---

(*a*) Cette remarque est de l'historien Socrate.

(*b*) Voyez les *Annales de l'Empire depuis Charlemagne*, par Voltaire, imprimées en 1753, à Colmar, sous le nom de Bâle. C'est un ouvrage indigeste, où il n'y a presque point de page qui ne renferme des erreurs historiques. Le savant Schoëplin, auquel Voltaire avait communiqué son manuscrit, en avait porté ce jugement. Les Annales ont été refondues, et ont reparu sous le titre d'*Essai sur l'Histoire universelle*.

églises, dans nos villes et sur nos édifices, dans les écrits, et dans presque tous les monumens de nos pères; et si M. Tanner (c), en publiant sa *Notitia monastica,* a mérité la reconnaissance de tous les amateurs de l'antiquité, que n'avons-nous pas droit d'augurer de l'accueil qu'ils feront à l'histoire de ces grands hommes, dont la mémoire doit nous être si chère, et dont les noms nous sont si souvent rappelés ?

Nous avons inséré après la vie du principal Saint de chaque jour, un abrégé de celle des autres Saints qui sont les plus connus dans l'histoire, ou qui ont eu des rapports avec nos ancêtres. Les églises d'Angleterre et d'Ecosse, par une suite du commerce que l'on entretient avec les nations voisines, avaient une dévotion particulière envers plusieurs Saints français, comme on le voit, et par leurs anciens bréviaires, et par le beau calendrier Ms. anglais, qui fut écrit sous Edouard IV (*d*). Les Rois et les évêques normands, pour honorer plusieurs Saints d'Aquitaine et de Normandie, firent de pieuses fondations qui portent encore leurs noms, malgré les fureurs de la prétendue réforme. Les reliques enfin de quelques Saints français, que l'on gardait autrefois en Angleterre, les y ont rendus célèbres. On trouvera donc ici les vies de tous ces Saints, quoique cependant on ne puisse les regarder que comme *secondaires;* mais nous éviterons les longs détails, pour ne pas franchir les bornes que nous nous sommes prescrites. Nous aurons néanmoins l'attention de recueillir les principaux traits qui caractérisent chaque Saint en particulier, afin de ne point fatiguer le lecteur par une ennuyeuse nomenclature. Nous tâcherons aussi de diversifier la narration, de la soutenir, de l'animer, de la rendre

(c) Savant évêque protestant d'Angleterre.

(*d*) Ce calendrier Ms. était en la possession de l'auteur.

enfin intéressante par la variété des ornemens. Oter ce double mérite à notre ouvrage, et lui laisser le titre d'histoire, ce serait comme si l'on donnait le nom de jardin à un morceau de terre, où l'on ne verrait ni parterres, ni gazons, ni bosquets, ni promenades.

Le plan et le titre de cet ouvrage exigent que nous fassions connaître les Pères qui sont célèbres dans l'histoire ecclésiastique et dans les écoles, quoique leurs noms n'aient point été insérés dans le catalogue des Saints. Nous donnerons donc un abrégé de leur vie, mais seulement en forme de notes, que nous placerons dans les endroits qui les amèneront naturellement. Notre intention, d'ailleurs, n'a point été de ranger parmi les Saints ceux qui n'ont pas été proposés à la vénération publique par l'autorité du Saint-Siége, ou du moins par celle de quelque église particulière, avant que ce droit eût été réservé au Souverain-Pontife pour de très-justes raisons; ainsi nous déclarons qu'en employant les épithètes de *Saint* et de *Bienheureux*, nous n'avons point prétendu contrevenir au décret d'Urbain VIII sur cette matière. Si quelquefois nous les appliquons à des personnes en faveur desquelles ils n'est point intervenu de proclamation juridique de la part des premiers pasteurs de l'Église, on en doit seulement inférer que ces personnes sont réputées saintes et dignes de vénération, à cause des rares vertus qui brillèrent en elles. Cette observation s'étend aussi au récit de leurs miracles, qui n'ont été ni examinés, ni approuvés juridiquement. C'est la fonction de l'historien de rapporter les faits; il n'appartient qu'aux juges légitimes d'y appliquer le sceau de l'authenticité.

Quoique les flammes et les ravages du temps aient fait périr les mémoires où étaient consignées les actions de plusieurs Saints illustres, nous n'avons pas laissé de rapporter leurs noms. Nous avons aussi rapporté ceux des

apôtres et des premiers héros du christianisme, sur la vie desquels nous n'avons aucuns détails. Il est vrai qu'il n'y aura pas là de quoi satisfaire une vaine curiosité; mais les cœurs qui cherchent Dieu, y trouveront un sujet d'instruction. Nous osons même assurer que cette circonstance intéressera les ames humbles qui aiment à être inconnues et ignorées, c'est-à-dire, à suivre le premier des exemples que Jésus-Christ nous a donnés, celui de sa vie cachée (*e*).

(*e*) Certains modernes ont prétendu que quelques-uns des Saints honorés par l'Église, n'avaient jamais existé. Ils ont nié, par exemple, l'existence de *saint Bacchus*, de *saint Quirinus*, de *saint Nilammon*, de *saint Hippolyte*, etc., et cela fondé sur ce que leurs noms ont une origine païenne. Cette raison est pitoyable. Les premiers chrétiens portaient souvent de semblables noms. Eusèbe, Théodoret, et les plus anciens martyrologistes, parlent fréquemment de chrétiens appelés *Apollonius*, *Apollinaris*, *Apollo*, *etc.* Saint Paul fait mention de deux disciples, dont l'un se nommait *Hermès* ou *Mercure*, et l'autre *Dionysius* ou *Bacchus*.

Le ministre Geddes a soutenu qu'il n'y avait jamais eu de *saint Almaque*, de *saint George*, de *saint Wénéfride*, *etc.* Nous montrerons en son lieu qu'il s'est trompé, et que l'honneur que l'on rend à ces Saints est appuyé sur les autorités les plus incontestables. D'autres ont attaqué l'existence de *saint Longin*, prétendant qu'on avait fait un saint de *Longinus*, mot qui, selon eux, ne signifie autre chose que *pique :* mais il est certain, quoiqu'ils en puissent dire, que *Longinus* est un nom d'homme, et celui d'un soldat romain que l'Église honore comme martyr le 15 Mars. De savoir si ce *Longin* fut ou ne fut pas la personne qui ouvrit avec une lance le côté du Sauveur, c'est une chose de très-peu d'importance, et qui ne mérite pas d'être discutée.

Addisson et Middleton ont voulu jeter un ridicule sur les catholiques, en les accusant d'avoir métamorphosé *le mont Soracte* en un Saint qu'ils ont nommé *Oreste*. Ils devaient au public les preuves de ce qu'ils ont avancé, et ils n'en ont apporté aucune. D'ailleurs le martyrologe romain et les ménées font mention, sous le 9 Novembre et le 13 Décembre, de deux Saints nommés *Oreste*, qui furent martyrisés durant la persécution de Dioclétien, l'un en Arménie, et l'autre en Cappadoce. Saint Grégoire de Nazianze parle du second dans son discours

Certains critiques (c'est du moins le nom qu'ils prennent) font une guerre ouverte à tout ce qui s'appelle miracle; ils ne veulent pas voir que les miracles sont les œuvres de Dieu par excellence; qu'ils sont destinés, dans l'ordre de ses desseins, à élever nos esprits vers son adorable providence, et à nous faire louer sa puissance et sa bonté; que souvent enfin ils ont été opérés pour forcer les hommes à rendre hommage à la vérité. Les omettre entièrement, ce serait dérober, en quelque sorte, la connaissance des grands motifs qui déterminèrent le ciel à les opérer. Nous ne sommes pourtant pas entrés dans le détail des miracles, quelque incontestables qu'ils soient, de peur de nous écarter de notre plan; il nous a paru suffisant de renvoyer le lecteur aux sources.

Nous avons semé quelques réflexions dans cet ouvrage; mais nous nous sommes renfermés dans les bornes d'une sage économie, pour ne pas ôter aux lecteurs le plaisir de réfléchir eux-mêmes. Cependant, comme tous ne possèdent pas ce talent dans un égal degré, nous y suppléerons, en terminant chaque vie principale par une courte instruction, qui ne sera qu'un recueil de maximes tirées des ouvrages ou de l'exemple du Saint. Nous donnerons, en forme de notes, une idée générale des écrits des Pères, qui ne sera pas inutile aux jeunes théologiens; nous ferons aussi connaître leurs livres ascétiques, afin d'inspirer le désir de les lire. Il y aurait beaucoup à gagner dans cette lecture : on y puiserait du goût pour la vertu,

---

sur saint Basile : mais supposons qu'il se soit glissé des fautes ou des changemens accidentels dans quelques noms, par l'ignorance on l'inattention des copistes, et que quelques particuliers aient autrefois été dans l'erreur par rapport à un petit nombre de Saints, cela doit-il infirmer l'autorité des martyrologes, qui ont été universellement reconnus pour authentiques ?

et une connaissance de l'esprit des Saints, bien plus parfaite que dans toutes les histoires de leurs vies.

Nous nous sommes scrupuleusement attachés à ne rien dire que de vrai. Il est souvent plus difficile qu'on ne pense de démêler la vérité à travers les nuages qui l'obscurcissent. On ne doit pas toujours suivre aveuglément les auteurs même originaux. Quelques-uns manquent d'exactitude et de discernement; d'autres ont laissé diriger leur plume par le préjugé. Il en est qui ont écrit l'histoire comme ils auraient fait un roman. Uniquement occupés du soin de plaire et d'étaler les finesses de leur art, ils ont souvent sacrifié la vérité à un trait d'esprit, à une pensée éblouissante.

Nouvelle difficulté. Les ouvrages anciens ont quelquefois souffert beaucoup de la hardiesse de certains critiques. Les manuscrits n'ont pas été mieux traités par les copistes ignorans ou peu exacts. On doit aussi compter très-peu sur les faiseurs d'abrégés, et sur tous ceux qui ont voulu réformer ou polir le style des auteurs qui les avaient précédés. L'expérience prouve encore qu'on aurait tort de s'en rapporter toujours aux traducteurs. M. de Valois, si avantageusement connu dans la république des lettres, a été accusé d'avoir mal pris le sens d'Eusèbe en plusieurs endroits.

Que dire des ouvrages fabriqués par les imposteurs, ou falsifiés par les hérétiques? Et si l'on a porté des mains sacriléges jusque sur nos divines Écritures, est-il étonnant qu'on n'ait point épargné les autres livres, et nommément les histoires de quelques Saints (*f*)? On avoue qu'il a pu se trouver des faussaires parmi les chrétiens; mais il y aurait de l'injustice à rendre l'Église responsable de

(*f*) On compte environ cinquante faux évangiles, dont on trouvera la liste dans la dissertation préliminaire de Calmet sur saint Matthieu.

leur crime : elle a toujours eu en horreur des fraudes que certaines gens ont appelées *pieuses*, par un abus évident des termes. En effet, ces prétendues *fraudes pieuses* renferment un mensonge formel qui outrage la vérité par essence, qui ne peut être léger lorsqu'il est fait en matière de religion (*g*).

On a osé, dans ces derniers temps, accuser les moines d'avoir falsifié les écrits des anciens; mais quelle preuve a-t-on pour constater cette odieuse imputation ? Est-il permis, sur de simples conjectures, de noircir ainsi des hommes dont l'état a été si respecté dans tous les siècles (*h*)? Ne se sont-ils pas, au contraire, acquis des droits sur notre reconnaissance, par le soin qu'ils ont pris de con-

(*g*) Nous lisons dans Tertullien, *l. de Bapt.* c. 17, et dans saint Jérôme, *Catal.* c. 7, que saint Jean l'Évangéliste déposa du sacerdoce un prêtre d'Asie qui, par un zèle mal entendu, avait composé de faux actes des voyages et du martyre de saint Paul et de sainte Thècle. Le concile tenu à Rome en 494, sous le Pape Gélase I, condamna les faux actes de saint George que les ariens avaient forgés. (Mabillon, *Disquis de curs. Gallic.* §. 1.) Le concile *in Trullo*, et plusieurs autres qui se tinrent depuis, firent des canons sur cette matière. (Voyez le P. Honoré de Sainte-Marie, t. II. p. 12, 20, et *dissert.* 3, p. 134.) Le Pape Adrien I, dans une lettre à Charlemagne, parle de la loi sévère dont l'Église ne se départit jamais à cet égard, et dit qu'on ne permettait point de lire publiquement les actes des martyrs, si la vérité n'en était attestée par des témoins dignes de foi, *sine probabilibus auctoribus*, Conc. t. VII, p. 954. Grotius, célèbre protestant, avoue, *l. de Antichr.* t. III, *Oper. Théol.*, que les pièces fabriquées ne peuvent être mises sur le compte des Papes. Il ajoute qu'ils ont toujours réprimé la démangeaison des faussaires par la sévérité des canons, qu'ils les ont punis après les avoir connus, et qu'ils n'ont cessé d'encourager les travaux des habiles critiques.

(*h*) Melchior Cano, qui d'ailleurs se plaint amèrement des falsifications de quelques hagiographes, justifie les moines de l'accusation formée contr'eux par l'ignorance ou la malignité. *Loc. Theol.* l. 11, c. 5. Mabillon a fait aussi l'apologie des moines, mais avec plus d'étendue que Melchior Cano. *Dipl.* l. 3, c. 3.

server les livres anciens dans leurs bibliothèques? Et si, par une sorte de fatalité inséparable des choses humaines, quelques-uns de ces ouvrages se trouvent falsifiés ou imparfaits, n'y aurait-il pas de l'injustice et de l'ingratitude à en rendre les moines responsables (*i*)?

Des écrivains, d'ailleurs recommandables par leurs vertus, peuvent aussi jeter quelquefois dans l'embarras par rapport à la vérité de certains faits. On sait qu'il en est qui ont porté trop loin la crédulité, pour n'avoir pas assez examiné les mémoires d'après lesquels ils travaillaient. Comme ils étaient sincères et ennemis de l'imposture, ils ne pouvaient soupçonner la bonne foi des autres. Ils auront donc été trompés; car nous défions la critique la plus sévère de nous citer un auteur reconnu dans l'Église pour homme de bien, qui, contre le té-

---

(*i*) Autrefois les livres se copiaient et se gardaient dans les monastères. En Angleterre on déposait dans les grandes abbayes, les lois, les édits des princes, et les actes du parlement. Voyez Gurdon, *Hist. of. Paliarm.* t. I, et Tanner, *Præf. notit. Monast.* Coringius dit, *diss.* 3 *de Antiq. acad.*, que presque tous les écrivains ecclésiastiques d'Occident, qui ont paru dans les sixième, septième et huitième siècles, demeuraient, ou du moins avaient été élevés dans les monastères.

Il n'est pas difficile de pénétrer quelques-unes des raisons qui auront induit les copistes en erreur. 1° En trouvant des ouvrages attribués à un *Augustin*, ils les auront donnés au saint docteur de ce nom. 2° Ils lui auront également donné quelques sermons de saint Césaire, parce qu'ils étaient dans un exemplaire de ceux du premier. 3° Les disciples de saint Augustin, de saint Grégoire, de saint Zénon, etc., ayant publié des commentaires sous le nom de leurs maîtres, parce qu'ils n'étaient effectivement qu'un recueil de ce qu'ils avaient dit de vive voix, on aura continué de les attribuer à ces saints docteurs, et voilà encore pourquoi nous avons trois éditions différentes de la confession de saint Ephrem. La vérité de ce que nous venons de dire se prouve par ce qui est arrivé même de notre temps. N'a-t-on pas vu paraître, sous le nom de Boerhaave, plusieurs ouvrages qui n'étaient jamais sortis de sa plume, tels que la *Materia medica*, la *Praxis medica*, *etc.*?

moignage de sa conscience, ait donné pour vraies des choses qu'il savait être fausses. Après tout, sur quoi tombe cette crédulité que l'on fait sonner si haut? Est-ce sur des faits importans et essentiels? Nullement; elle n'a pour objet que de petites circonstances, ou du moins de ces sortes de faits qui par eux-mêmes doivent très-peu intéresser.

Il suit de toutes les observations que nous venons de faire, qu'il en coûte plus de peine qu'on ne pourrait d'abord se l'imaginer pour parvenir à la connaissance de la vérité. Il faut de la critique pour apprécier au juste les divers mémoires, et du discernement pour n'en employer que de sûrs. Heureusement notre siècle offre une infinité de secours. Un grand nombre de savans, sur-tout de l'ordre monastique, ont entrepris de réviser les écrits des anciens, afin de séparer les pièces de bon aloi d'avec celles qui étaient supposées. Ils ont confronté les manuscrits, et éclairci les points qui souffraient des difficultés; ils ont restitué le texte des auteurs originaux, en faisant disparaître les changemens hasardés par une critique téméraire, en corrigeant les fautes des copistes ou des imprimeurs, en retranchant toutes les fourrures et toutes les falsifications. Les textes étant ainsi épurés, ils nous ont donné des éditions qui ne laissent rien à désirer pour la correction et l'exactitude. Enfin, ils ont jeté tant de lumière sur cette sorte de littérature, que désormais on n'est presque plus exposé à faire de faux pas, ni à s'égarer.

Nous ne nous arrêterons point à nommer ici tous les hagiographes qui nous ont précédés; nous n'apprendrions rien aux gens de lettres (*k*) : mais la reconnaissance exige

---

(*k*) Les plus connus d'entre les compilateurs de *Vies de Saints*, sont, 1° Siméon Métaphraste, qui florissait vers l'an 912, et qui fut grand logothète des Empereurs Léon le philosophe, et de Constantin Porphyrogenète. Nous avons de lui une collection de 122 Vies de Saints. Cet

que nous nommions ceux du travail desquels nous avons le plus profité. Nous mettons à la tête les savans Bollandistes qui ont publié les *Acta Sanctorum* avec des notes critiques et des dissertations fort curieuses; viennent ensuite Mabillon et Bulteau; D. le Nain et le P. Touron; M. Tillemont; le cardinal Orsi; dom Thierri Ruinart, éditeur des *Acta sincera Martyrum*, qui ont été ou tirés des registres publics, ou composés d'après les relations des témoins oculaires et dignes de foi; MM. Etienne-Evode et

---

auteur a réformé le style des ouvrages qu'il compilait, et y a ajouté quelques faits dont la certitude n'a pas de garans bien sûrs. Mais on a eu tort de le regarder comme un imposteur; il n'a point inventé les faits qu'il a rapportés, il les a seulement copiés sur des mémoires qui existaient avant lui. On ne peut donc lui reprocher qu'un excès de crédulité et un défaut de critique. On voit d'ailleurs par les panégyriques de Psellus, que Métaphraste avait beaucoup de piété, et que par conséquent il était incapable d'en imposer par des faits inventés à plaisir. Baillet a pris à tâche de le décrier. Heureusement son autorité n'est point irréfragable. Des écrivains qui ne lui étaient point inférieurs du côté des talens, ont porté de Métaphraste un tout autre jugement. Qu'on lise sur-tout *l'Histoire littéraire* de Cave, t. II, p. 88. Léon Allatius a fait aussi l'apologie de Métaphraste dans sa *Diatriba de Nilis*, pag. 24.

2° *Jacques de Voragine*, auteur de la *Légende dorée*, qui florissait vers l'an 1290. C'était un Dominicain, qui devint archevêque de Gênes. Il met dans la bouche des martyrs des discours qu'ils n'ont point tenus, et qu'il a tirés de son imagination; il montre par-tout qu'il n'avait ni critique, ni jugement.

3° Lippoman, évêque de Vérone, et Surius, Chartreux de Cologne. Le premier écrivait vers l'an 1550, et le second vers l'an 1570. Ces deux auteurs ont quelquefois manqué de discernement dans le choix des matériaux qu'ils ont employés.

4° Ribadéneïra, Jésuite. Il n'a de bon que les Vies des Saints qui vécurent près de son temps. C'est dommage que cet auteur n'ait point eu de critique, car la manière dont il présente les choses, lui aurait assuré une place distinguée parmi les hagiographes. Des écrivains espagnols, français et italiens ont fait des additons à l'ouvrage de Ribadéneïra; mais ils ont puisé, comme lui, dans les sources les plus méprisables.

Joseph Assémani, auxquels nous sommes redevables des *Acta Martyrum orientalium et occidentalium*, *de la Bibliothèque orientale*, etc. (*l*). Nous ne pousserons pas plus loin cette liste; il suffira de renvoyer aux citations répandues dans le corps de l'ouvrage.

Nous avertirons toutefois, en finissant, que nous avons sur-tout pris pour guides les auteurs originaux. Un ruisseau est toujours pur à sa source; ce n'est qu'à mesure qu'il s'en éloigne, qu'il se charge de corps étrangers.

5° Jean Capgrave, de l'ordre des hermites de S. Augustin. Il fut quelque temps confesseur du duc de Glocester, et mourut, en 1484, à Lynn dans la province de Norfolck. Il est auteur d'une légende des Saints d'Angleterre, qu'il composa d'après une collection de Vies de Saints de beaucoup antérieure au temps où il vivait; et cette collection paraît n'avoir été autre chose que le *Sanctilogium* de Jean de Tinmouth, moine de S. Alban, lequel florissait en 1366. On en voyait un très-beau Ms. dans la bibliothèque Cottonienne à Londres; mais le feu d'un incendie ayant fait fondre la matière visqueuse qui tenait les feuilles collées ensemble, elles se sont tellement retirées et tortillées, qu'on n'y peut plus rien lire.

Nous ne disons rien des hagiographes français, parce qu'ils sont connus de tout le monde; nous observerons seulement que quelques-unes ont gâté leurs ouvrages, d'ailleurs fort utiles, en donnant dans les écarts d'une critique fausse et dangereuse.

(*l*) Les actes des martyrs *d'Orient* (de Perse) et *d'Occident* (de la Palestine) furent imprimés à Rome en 1748, 2 vol. *in-fol.*

Les premiers ont pour auteur saint Maruthas, évêque voisin de la Mésopotamie. Les seconds paraissent être l'ouvrage entier qu'Eusèbe avait composé sur les martyrs de la Palestine, et dont il a donné un abrégé dans le huitième livre de son histoire ecclésiastique. M. Etienne-Evod Assémani, archevêque d'Apamée, les a publiés d'après un Ms. chaldaïque, trouvé dans un monastère de la Haute-Egypte. Il avait apporté d'Orient cette importante pièce, ainsi que plusieurs autres Mss. précieux, qui furent achetés par l'ordre et aux dépens du Pape Clément XII. Le même savant a eu part à la dernière édition des œuvres de S. Ephrem. M. Joseph-Simonius Assémani est oncle du précédent, et premier préfet de la bibliothèque du Vatican. Outre la *Bibliothèque orientale*, il a donné encore au public d'autres ouvrages très-intéressans, dont les principaux sont les *Italicæ Historiæ Scriptores*, et les *Calendaria Ecclesiæ universæ, notis illustrata.*

NOTICE
SUR LA VIE D'ALBAN BUTLER.

(*Tiré du dictionnaire historique de Feller, art.* Butler.)

Alban Butler, né à Londres d'honnêtes parens, fit ses études à Douai, au collége des prêtres anglais, où, après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il enseigna ensuite les humanités, la philosophie et la théologie. De retour en Angleterre, en 1763, il était aumônier du duc de Norfolk, premier pair de ce royaume; quelques années après il succéda à Mr Talbot, frère du comte de Shrewsbury, premier comte d'Angleterre, dans la présidence du collége anglais à St Omer, qui lui avait été conférée par le parlement de Paris, à la dissolution de la Société des Jésuites en France en 1762. Butler y mourut l'an 1773, après avoir joui de la confiance intime de Mgr de Monflouet, évêque de St Omer, de Mgr Caïmo, évêque de Bruges, et de plusieurs autres personnes distinguées.

Butler s'est immortalisé par les *Vies des Pères*, *des Martyrs et des autres principaux Saints, avec des notes historiques et critiques*, en anglais; ouvrage qui a été traduit librement par MM. Godescard et Marie. On y trouve pour chaque jour la Vie des Saints les plus célèbres: on a profité de plusieurs bons ouvrages qui ont paru depuis plusieurs années en différentes langues. L'ouvrage français n'est pas une simple traduction, il contient un grand nombre de Vies qui ne sont point dans l'original, et beaucoup d'additions fournies par l'auteur anglais, ou qui sont le fruit des recherches des deux traducteurs, principalement de M. l'abbé Godescard. Les modèles de vertu de tous les siècles, de tous les âges y sont présentés avec beaucoup d'intérêt. Les Fêtes principales de l'année, instituées pour nous rappeler les différens mystères de la Religion, y sont traitées avec la dignité qui convient à ces grands sujets. Partout à l'instruction est jointe une onction qui fait goûter la morale de l'Évangile. Une critique saine et rejetant ce qu'une crédulité trop grande a fait adopter quelquefois, confirme la foi des fidèles dans ce qu'ils sont obligés de croire. Un grand nombre de notes sur les conciles, les Pères, les auteurs ecclésiastiques, les événemens mêmes de l'histoire profane qui ont rapport aux *Vies* que l'auteur a écrites, donnent à son travail un nouveau mérite. Ce digne et savant homme mérite que nous fassions part à nos lecteurs de son épitaphe.

ÉPITAPHE D'ALBAN BUTLER.

Hic jacet
R. D. Albanus Butler, Prænobilis Anglus.
Sacerdos et Alumnus Collegii Anglorum Duaci.
Ibidem S. T. Professor. Postmodum Missionarius in Patria.
Præses II Collegii Regii Anglorum Audomari.
Vicarius Generalis
Illustrissimorum Philomel. Dæboren. Atrebaten. Audomacen.
Ex vetusta ortus prosapia
In utriusque Angliæ et Galliæ Regnis
Ampla et florente.
Suavissimis moribus,
Summis acceptissimus, Infimis benignus,
Omnium necessitatibus inserviens,
Pro Deo.
Propter Doctrinam et ingenium, Doctissimis,
Propter pietatem, Bonis omnibus,
Percharus.
Nobilissimæ Juventutis Institutionem
Sacrarum Virginum curam,
Reverendissimorum Antistitum negotia,
Suscepit, promovit, expedivit,
Opere, Scriptis, Hortatubus.
Sanctorum rebus gestis a Pueritia inhærens,
Acta omnia pernoscens,
Mentem et sapientiam alte imbibens,
Multa scripsit de Sanctorum vitis,
Plena Sanctorum Spiritu, liberato judicio, polito stylo,
Summæ ubertatis et omnigenæ eruditionis.
Apostolicæ sedis et omnis officii semper observantissimus
Piè obiit 15 Mensis Maii 1773.
Natus annis 63. Sacerdos 39. Præses 7.
Hoc mœrens posuit Carolus Butler
Monumentum Pietatis suæ in Patruum amatissimum.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE L'ABBÉ GODESCARD.

Jean-François Godescard naquit le 30 mars 1728, à Rocquemont, diocèse de Rouen. Il était d'une famille honnête, et reçut les premiers bienfaits de l'éducation du curé d'Icquebeuf, son parent.

Après avoir achevé ses humanités au collége de Rouen, tenu alors par les Jésuites, il donna en particulier des leçons de langue latine à un grand nombre d'élèves, que sa réputation déjà formée lui avait procurés. Partageant son temps entre ses études personnelles et le soin de ses écoliers, il étudia lui-même, et avec succès, la philosophie et la théologie.

En 1756, il reçut l'ordre de la prêtrise et fut nommé précepteur du fils unique de M. d'Acquigny, magistrat célèbre par ses lumières et ses vertus. Il n'avait pas encore achevé l'éducation de son élève, au collége du Plessis à Paris, où il s'était retiré, que, s'étant adonné sérieusement à l'étude de la langue anglaise, il entreprit la traduction des Vies des Saints, composées en anglais par Butler, et fit paraître en 1763 le premier volume de cet excellent ouvrage.

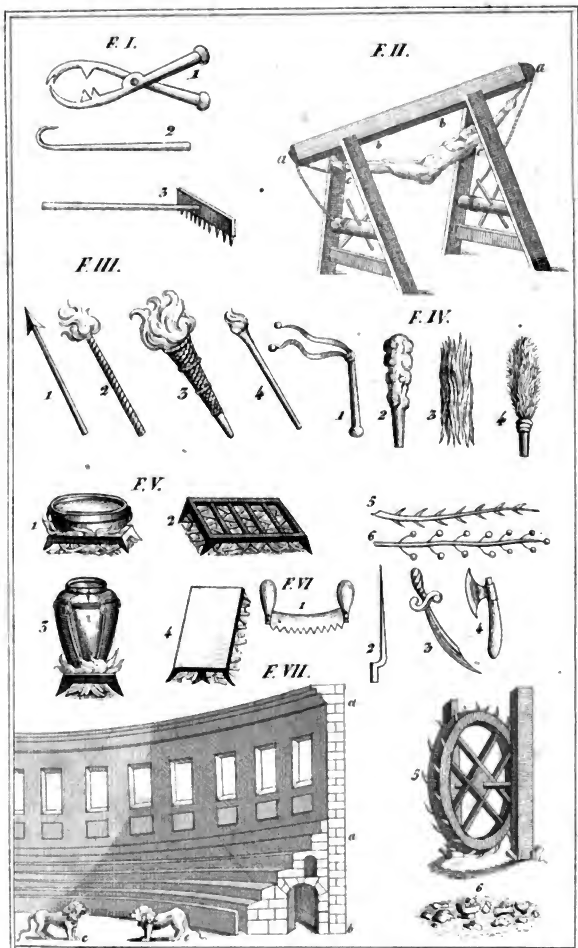
En 1769, M. de Beaumont, juste appréciateur du mérite, l'appela au secrétariat de l'archevêché de Paris, le nomma d'abord chanoine de Saint-Louis du Louvre, et peu de temps après chanoine de Saint-Honoré, pour le dédommager du sacrifice qu'il avait fait d'un riche bénéfice, qui lui avait été offert, et pour lui témoigner sa reconnaissance de l'attachement qu'il lui avait montré.

Sous l'épiscopat de M. de Juigné, qui conserva pour lui la même estime, devenu supérieur de plusieurs communautés de religieuses anglaises qui étaient établies à Paris, il obtint aussi une pension du Roi, et une gratification du clergé de France, en récompense des importans services qu'il avait rendus à la religion.

Mais la révolution vint le priver, comme les autres ecclésiastiques, de ses bénéfices et moyens de subsistance. Il fut forcé de vivre de son travail, qui, dans ces momens de désastre, n'offrait pas de grandes ressources. Agé et infirme, forcé de vendre tous les effets précieux qui lui restaient, cet estimable vieillard fut réduit à corriger des épreuves pour le compte d'un imprimeur. Ses livres qu'il voulut garder jusqu'au dernier instant de sa vie, étaient les seules consolations de son denû-

ment et de toutes ses privations. Il mourut à Paris, au collége de Boncourt, le 21 Août 1800, dans la soixante-treizième année de son âge.

On a de lui, I. *Vies des Pères, des Martyrs et des autres principaux Saints, traduites de l'anglais d'Alban Butler,* plusieurs fois réimprimées et auxquelles on joint un traité des fêtes mobiles, traduites de l'anglais du même auteur. L'abbé Marie, professeur de mathématiques au collége de Mazarin, eut part à la traduction des Vies des Saints, et s'est sur-tout occupé de la partie des notes dont cet ouvrage est chargé. II. *H. Holden analysis fidei,* 1767. III. *De controversiis fidei tractatus per Adr. et P. de Valemburg,* 1768. IV. *De la mort des persécuteurs, par Lactance, avec des notes hist.* 1797. V. *Réflexions sur le duel*, opuscule trad. de l'anglais. VI. *Essais historiques et critiques sur la suppression des monastères et autres établissemens pieux en Angleterre,* 1791. VII. *Eloges de l'abbé Bergier et de l'abbé Legros.* (*Dans les annales catholiques.*) VIII. *Abrégé de la vie des Saints*, 1802. C'est l'abrégé du grand ouvrage. L'abbé Bourdier-Depuits, mort en 1811, le continua depuis le 18 Juillet et le termina. L'abbé Godescard avait laissé en manuscrit une traduction de la *vie du cardinal Polus*, par Philips; *des Fondemens de la religion chrétienne*, par Challoner; *des Sermons de Sherlock;* de *l'Histoire du sacrilége,* de Spelman, et une *table alphabétique des mémoires de Trevoux, jusqu'en* 1762, *etc.*



Lith de Burggraaff, à Brux.

EXPLICATION

Des figures qui représentent les principaux instrumens dont les païens se servaient pour tourmenter les martyrs.

FIGURE I.

N. 1. Les ongles de fer, *ungulæ*. Cet instrument était une espèce de tenailles faites de deux branches de fer, dont la partie supérieure avait deux ou trois dents aiguës, tellement disposées, qu'elles s'engrenaient l'une dans l'autre. On s'en servait pour déchirer les chairs des martyrs.

N. 2. Le croc, *uncus*, dont la pointe, qui était très-affilée, sillonnait et déchirait le corps des martyrs.

N. 3. Le peigne de fer, *pecten*, qui servait à-peu-près au même usage que le croc.

FIGURE II.

Le chevalet, appelé en latin *equuleus*, parce que c'était une espèce de cheval de bois. Le martyr était étendu sur les deux pièces de bois *aa*, jointes ensemble, ayant le visage tourné en haut, les jambes croisées et liées, ainsi que les bras, avec les cordes nommées en latin *fidiculæ*. On serrait ces cordes avec des poulies et des moulinets; par cette cruelle opération, on disloquait les membres du martyr, on lui brisait les pieds, et on lui arrachait les ongles des orteils. Les bourreaux lui déchiraient encore les côtés avec des crocs et des scorpions, et les lui brûlaient avec des torches allumées. Il restait quelquefois plusieurs heures de suite dans cette horrible torture. En tournant à diverses reprises les cordes et les poulies, on faisait tomber son corps au-dessous des deux pièces de bois, qui s'entr'ouvraient aux points *bb*, et l'interrogatoire commençait lorsqu'il se trouvait suspendu par les pieds et par les bras au-dessous des points *cc*.

FIGURE III.

N. 1. L'Aiguillon, *stimulus*, destiné à piquer les chairs.

N. 2 et 3. Les flambeaux, *funalia*, faits de chanvre, tors et enduits de poix ou de cire.

N. 4. Les torches, *tædæ*, faites de petits morceaux de pin, ou d'autres matières combustibles.

Les laminæ étaient des lames de fer, qu'on faisait rougir pour en brûler les côtés des martyrs.

FIGURE IV.

N. 1. Les courroies, *lora*, ou fouets de cuir.

N. 2. Les bâtons, *fustes*, ordinairement pleins de nœuds.

N. 3. Flagra, poignée de branches, plus épaisses que les verges.

N. 4. Les verges, *virgæ*, ou poignée de petites branches d'arbres liées ensemble.

N. 5. Les scorpions, *scorpiones*, ou fouets garnis de pointes. On appelait encore *scorpions*, les baguettes remplies de pointes ou de nœuds.

N. 6. Les fouets, garnis de balles de plomb, *plumbatæ*.

Les nervi étaient des nerfs d'animaux, et nommément de bœufs, ou des courroies de cuir tressées en forme de fouet.

Le nervus était une machine de bois destinée à tenir serrés les pieds, et quelquefois le cou et les mains des prisonniers. Il y avait à cette machine plusieurs trous placés de distance en distance, et voilà pourquoi on lit dans les Actes des Martyrs, qu'on leur tenait les jambes écartées jusqu'au quatrième et au cinquième trou. Plusieurs d'entr'eux restèrent long-temps dans cette douloureuse attitude, au milieu des cachots les plus infects et les plus obscurs.

FIGURE V.

N. 1. Le lebes, ou chaudière remplie d'huile bouillante, de poix, de cire et de plomb fondus.
N. 2. Le gril de fer, *craticula ferrea*.
N. 3. Le fourneau, rempli de chaux brûlante.
N. 4. Le Lit de fer, *lectus ferreus*.

FIGURE VI.

N. 1. La scie. N. 2. La broche.
N. 3. Le glaive. N. 4. La hache.
N. 5. La roue, garnie de pointes recourbées.
N. 6. Lieu couvert de morceaux de pots cassés.

FIGURE VII.

L'Amphithéâtre, d'où le peuple regardait les jeux. *Aa* représente la coupe de l'amphithéâtre. L'intérieur contenait un grand nombre de siéges faits de pierres polies, et tellement disposés les uns au-dessus des autres, que tous les spectateurs pouvaient aisément voir ce qui se passait en bas. L'amphithéâtre de Vérone, qui est encore entier, a une forme ovale, et quoiqu'il soit petit, il ne laisse pas d'avoir quarante-cinq rangs de siéges, sur une hauteur perpendiculaire de quatorze pieds. Le colisée de Rome, qui n'offre plus que les ruines de l'amphithéâtre de Vespasien, contenait à l'aise quatre-vingt mille spectateurs, et cent cinquante mille, s'ils se pressaient.

La lettre *b* représente les *vomitoria* ou portes, qui étaient tellement ménagées dans le mur de l'amphithéâtre, qu'on pouvait y entrer et en sortir sans être incommodé par la foule.

On appelait *porta libitina*, la porte par laquelle on emportait de l'amphithéâtre les corps morts. Sous les murs était le lieu nommé *cavea*, qui contenait les loges des bêtes, et la prison de *bestiarii*, ou personnes condamnées aux bêtes. Cette prison était très-obscure, et l'on n'y apercevait la lumière que par un trou fort étroit.

Cc représente l'arène, dont la forme était ovale. On la couvrait de sable, afin que le sang répandu n'y séjournât point. Elle était séparée de l'amphithéâtre par une balustrade de fer, éloignée d'environ trois pieds des siéges inférieurs, pour que les spectateurs n'eussent rien à craindre des bêtes.

Voyez Galloni, *de Cruciat. Martyr.*, et Mamachi, *de Ant. Rom.*

TABLE DES NOMS DES SAINTS

DU PREMIER VOLUME.

PREMIER JOUR DE JANVIER.

DEUXIÈME JOUR DE JANVIER.

TROISIÈME JOUR DE JANVIER.

QUATRIÈME JOUR DE JANVIER.

CINQUIÈME JOUR DE JANVIER.

SIXIÈME JOUR DE JANVIER.

SEPTIÈME JOUR DE JANVIER.

HUITIÈME JOUR DE JANVIER.

NEUVIÈME JOUR DE JANVIER.

DIXIÈME JOUR DE JANVIER.

ONZIÈME JOUR DE JANVIER.

DOUZIÈME JOUR DE JANVIER.

TREIZIÈME JOUR DE JANVIER.

QUATORZIÈME JOUR DE JANVIER.

QUINZIÈME JOUR DE JANVIER.

SEIZIÈME JOUR DE JANVIER.

DIX-SEPTIÈME JOUR DE JANVIER.

DIX-HUITIÈME JOUR DE JANVIER.

DIX-NEUVIÈME JOUR DE JANVIER.

VINGTIÈME JOUR DE JANVIER.

VINGT-UNIÈME JOUR DE JANVIER.

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE JANVIER.

VINGT-TROISIÈME JOUR DE JANVIER.

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE JANVIER.

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE JANVIER.

FIN DE LA TABLE DES NOMS DES SAINTS.

VIES DES PÈRES,
DES MARTYRS
ET DES AUTRES
PRINCIPAUX SAINTS.

1er Janvier.

LA CIRCONCISION
DE JÉSUS-CHRIST (*a*).

La Circoncision, dont l'origine était antérieure de plusieurs siècles à la promulgation de la loi mosaïque, fut

(*a*) La fête de la Circoncision est appelée *Octave de la Nativité de Notre-Seigneur*, dans un ancien Sacramentaire de l'Église romaine, publié par le cardinal Thomasi, sacramentaire auquel le Pape Gélase I, ou plus vraisemblablement Léon I, mit la dernière main, mais dont le fond était sûrement de ses prédécesseurs. Cette fête porte le même nom dans l'ancien calendrier latin, ou recueil des évangiles à lire à la messe pendant l'année, lequel a été mis au jour par le P. Fronteau, chanoine régulier de Sainte-Geneviève. De tout ceci, Baillet conclut qu'anciennement on ne faisait point mémoire de la Circoncision de N. S. au 1er Janvier. Mais il est visible qu'il se trompe; car, 1° *la Circoncision* est renfermée dans l'*Octave de la Nativité de Notre-Seigneur,* comme le remarque Thomassin, d'après Yves de Chartres, puisque les enfans étaient circoncis, dans l'ancienne loi, le huitième jour de leur naissance. 2° Le Sacramentaire cité plus haut fait une mention expresse de la circoncision dans la secrète de la messe. 3° Dans le calendrier du P. Fronteau, l'évangile de la messe de ce jour est précisément l'histoire de la circoncision de Jésus-Christ, rapportée par saint Luc. 4° Enfin le 1er jour de Janvier est tout à la fois appelé *Octave de la Nativité,* et *Circoncision de Notre-Seigneur*, dans un ancien manuscrit du Sacramentaire de

ordonnée à Abraham, sous des peines très-rigoureuses (1). Le précepte de cette cérémonie était fondé sur trois principales raisons. Elle devait être 1° le sceau de l'alliance que le Seigneur avait contractée avec Abraham ; 2° un signe qui distinguât des autres peuples de la terre les descendans du saint patriarche; 3° un gage des bénédictions promises dans la personne d'Abraham à tous ceux qui observeraient fidèlement les ordonnances du Seigneur.

La Circoncision tenait un rang distingué parmi les sacremens de la loi ancienne; c'était la première observance requise pour appartenir au peuple choisi : par elle, on était initié dans le service du vrai Dieu, suivant l'alliance faite avec Abraham; par elle, on s'obligeait d'une manière solennelle, non-seulement à croire les vérités qu'il avait révélées; mais encore à vivre conformément aux règles de morale qu'il avait tracées; par elle, on s'engageait aussi à suivre les rits et la discipline de l'Église judaïque,

---

saint Grégoire qui est dans la bibliothèque du Vatican, et dans un autre du martyrologe d'Usuard qui est à S.-Germain-des-Prés.

On disait anciennement deux différentes messes le 1er Janvier, l'une de la Circoncision, et l'autre de la Sainte-Vierge, ce qui se prouve par l'autorité de Durand qui écrivait dans le 13e siècle, *Ration. Offic. l.* 6. *c.* 15.; par celle de Beleth, docteur de Paris et par plusieurs missels. La raison qu'en apporte le microloge, est qu'il convenait de faire une commémoration spéciale de la Sainte-Vierge, qui avait eu tant de part au mystère de la naissance de Jésus-Christ Or, cette commémoration avait été remise au jour de l'octave. La seconde messe ne se dit plus aujourd'hui; mais une grande partie de l'office du bréviaire romain a la Sainte-Vierge pour objet.

On lit dans le calendrier du P. Fronteau, ces mots, *Natale S. Mariæ*, après le titre *Octave*. D. Martenne a cru, mais sans fondement, qu'il y avait une faute, et qu'il fallait substituer *Martinæ* à *Mariæ*. Le terme *natale*, qui primitivement signifiait le jour de la naissance des Empereurs, fut depuis adopté par les écrivains ecclésiastiques, pour marquer les fêtes annuelles.

(1) Genès. XVII, 14, etc.

lesquels cependant n'obligeaient que ceux qui participaient aux avantages et aux priviléges de l'alliance. Plusieurs célèbres théologiens ont attribué une vertu plus étendue à la Circoncision (*b*); ils ont enseigné, d'après saint Augustin, qu'elle effaçait le péché originel dans les mâles de la postérité d'Abraham. Mais quand même leur sentiment serait vrai, on ne devrait pas en conclure que Dieu eût abandonné sans ressource l'un des deux sexes, et tous ceux qui n'appartenaient point à l'alliance. Ils avaient un remède contre la tache originelle, et ce remède était selon toutes les apparences, quelque acte extérieur de foi.

Comme le précepte de la Circoncision a obligé jusqu'à la mort de Jésus-Christ, *il convenait* que cet Homme-Dieu qui était né sous la loi, et qui venait apprendre aux hommes à garder les commandemens du Seigneur, s'y soumît *pour accomplir toute justice. Il s'est* donc *assujetti à la loi,* c'est-à-dire, à la Circoncision, afin *de racheter ceux qui étaient sous la loi,* en les délivrant de la servitude qu'elle leur imposait; il s'y est assujetti pour que les esclaves, devenus libres, pussent *recevoir l'adoption des enfans* dans le baptême qu'il a institué pour cet effet. Le jour qu'il fut circoncis, il reçut le nom de Jésus, que l'ange lui avait donné dès avant sa conception (2). Que ce nom de Jésus est énergique! L'évangile nous en développe le sens par ces paroles qu'il applique à Jésus-Christ : *Ce sera lui qui sauvera son peuple,* en l'affranchissant du joug de ses péchés (3). Mais que ne lui en a-t-il pas coûté pour mériter le nom de Sauveur! Il n'y a point de souffrances, point d'humiliations qu'il n'ait éprouvées. *Il s'est rabaissé lui-même* dit S. Paul (4), non-seulement *jusqu'à la mort*, mais encore *jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a*

(*b*) Ils fondent leur opinion sur le ch. 17 de la Genèse.

(2) Luc. I. 31. (3) Matth. I, 21. (4) Philipp. II., 8., etc.

élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de JÉSUS *tout genou fléchisse* (c).

Jésus-Christ, en tant que Dieu, pouvait se dispenser de la circoncision; mais il a voulu, pour plusieurs raisons, se soumettre à cette douloureuse et humiliante cérémonie de la loi mosaïque.

Premièrement, en y assujettissant sa propre personne, il abrogeait d'une manière honorable un rit que Dieu n'avait institué que pour un temps.

Secondement, il prouvait par-là qu'il avait véritablement un corps humain, et confondait d'avance les sophismes de l'hérésie, qui, malgré la preuve évidente tirée

(c) Les Romains, suivant Plutarque, *problem.* 102, donnaient le nom aux garçons le neuvième jour de leur naissance, et aux filles le huitième. Les Juifs n'avaient aucun précepte sur ce point; mais ils nommaient communément leurs enfans le jour de la Circoncision. On trouve néanmoins plusieurs exemples d'enfans qui ont été nommés le jour de leur naissance. Un enfant, avant le huitième jour d'après sa naissance, était réputé trop faible et trop délicat pour souffrir une opération aussi douloureuse que celle de la circoncision. C'était l'usage parmi les Juifs de circoncire les enfans, non dans le temple, mais dans leurs maisons particulières. Il n'était point nécessaire d'avoir des prêtres ou des lévites pour cette cérémonie; ordinairement le père, et quelquefois la mère, en étaient les ministres. C'est ce que nous voyons pratiqué du temps d'Abraham. *Gen. XVII, Act. VII;* de Moïse, *Exod. IV,* et des Machabées, I. *Machab. I.* Il est probable que le Sauveur fut circoncis dans l'antre de Bethléem où il était né, par la Sainte-Vierge ou saint Joseph. Saint Epiphane, *hær.* 80, dit expressément, *circumcisus in speluncâ.* Corneille de la Pierre, *in cap.* 2; *S. Luc, v.* 21; Sandini, *Hist. Fam. Sacræ, de Christo Domino, c.* 2, et le cardinal Gotti, *de verit. Relig. Christ. t. IV, part. I. c.* 9, se déclarent pour ce sentiment. Le P. Ayala dans son *Pictor Christianus*, imprimé à Madrid en 1730, relève en conséquence l'erreur des peintres qui représentent Jesus-Christ circoncis dans le temple par un prêtre. On se servait pour la circoncision d'une pierre aiguisée, *Exod. IV, Jos. V.* L'opinion de ceux qui ont avancé que le Sauveur avait été circoncis avec un couteau d'acier, est contraire au sentiment de saint Augustin, *tract.* 5. *in Joan. c.* 30, et de saint Bernard, *serm.* 1, *de Circumsis. n.* 1, *et serm.* 4. *in Epiphan. n.* 1.

des souffrances et des autres actions de sa vie mortelle, devait un jour en nier la réalité.

Troisièmement il montrait, non-seulement qu'il était le fils de l'homme, mais de tel homme en particulier de la race duquel le Messie promis devait sortir. Il prévenait les objections que pourraient faire les Juifs pour lui contester la divine qualité de Messie, sous prétexte qu'il était étranger, et il acquérait le droit de converser avec eux pour le salut de leurs ames. Il se faisait notre modèle, afin de nous engager à souffrir volontairement des peines qui, sans être d'une obligation stricte pour nous, peuvent contribuer beaucoup à l'utilité du prochain. Quoiqu'il eût une connaissance anticipée des douleurs de la circoncision, et qu'il les ressentît vivement d'avance, il ne refusa pas de les souffrir. Saint Bernard et les autres pères n'ont point douté qu'il n'ait versé des larmes durant cette pénible opération. Mais quelles larmes ! C'était sa miséricorde qui les lui arrachait.

Quatrièmement, en se soumettant à la circoncision, il nous donnait un gage assuré de son amour pour nous, de sa compassion pour l'abîme de nos misères spirituelles, et nous instruisait de l'horreur qu'il a du péché. Impatient, pour ainsi dire, de tout délai, il préludait à sa passion et à sa mort, où la soif ardente dont il brûlait pour les souffrances et les humiliations fut enfin pleinement satisfaite. Embrasé tout à la fois, et d'une charité immense pour les pécheurs, et d'un zèle infini pour la gloire de son Père, il s'offrit à lui en ce jour comme une victime dévouée à tous les coups de sa justice ; et cette offrande, il la fit avec les sentimens de la patience la plus invincible et de l'humilité la plus profonde.

Cinquièmement, par son obéissance volontaire à une loi qui ne pouvait l'obliger, il nous apprenait à garder celle de Dieu avec la fidélité la plus parfaite, et à ne pas

chercher des excuses à notre désobéissance dans les prétextes les plus frivoles.

Sixièmement, par cette humiliante cérémonie, il expiait notre orgueil, et nous enseignait la vertu contraire à ce vice. Quel spectacle, en effet, que de voir le Fils éternel de Dieu, consubstantiel à son Père, voiler ces titres augustes sous la forme d'un esclave! Rougirons-nous encore de passer pour ce que nous sommes effectivement, c'est-à-dire, pour de misérables pécheurs qui ne méritent que les reproches et les mépris de toutes les créatures! Que faut-il de plus pour nous engager à nous rendre justice? Frappés de l'exemple de Jésus-Christ, ne conviendrons-nous point enfin que les humiliations doivent être notre unique partage?

Septièmement, Jésus-Christ en commençant le grand ouvrage de notre rédemption de la manière dont il devait un jour le consommer; c'est-à-dire, en souffrant dans sa propre personne la punition du péché qu'il n'avait pas commis, confondait l'impénitence de tous ceux qui ne veulent rien souffrir pour l'expiation de leurs crimes. Enfin il nous prêchait la nécessité de la circoncision du cœur, dont celle de la chair n'était que la figure, selon l'Apôtre (5).

Il est évident, par plusieurs passages de l'ancien Testament (6), que les hommes soumis à la loi de la circoncision ne devaient pas se borner à un acte purement extérieur, mais qu'ils devaient percer l'écorce de la lettre pour aller jusqu'à l'esprit, et unir la circoncision du cœur à celle de la chair. En même temps que ces passages établissent la nécessité de la circoncision, ils la font principalement consister dans une sainte disposition à se conformer à la volonté de Dieu, et à s'y soumettre dans tous les points dès qu'une fois elle est connue. De là vient qu'ils pres-

(5) Rom. II, 29. (6) Deut. X, 16; XXX, 6. Jér. IV, 4.

crivent le retranchement de toutes les passions déréglées de l'ame, une exacte vigilance sur soi-même, une sage modération dans les choses mêmes dont la loi permet l'usage aux sens. Or, si ceux qui vivaient sous la loi ne pouvaient être agréables à Dieu sans la circoncision du cœur dont nous venons de marquer les effets, nous en faudra-t-il moins à nous autres Chrétiens pour appartenir à la race spirituelle d'Abraham, et pour participer aux mérites de Jésus-Christ dont le sang commence de couler en ce jour pour notre salut.

Arrachons donc de nos cœurs l'amour désordonné des choses terrestres; veillons sans cesse à la garde de nos sens, pour les préserver de la séduction des objets extérieurs; fermons toutes les avenues de nos ames aux affections charnelles; ayons soin de les prémunir contre les surprises des passions et principalement contre celles de l'amour-propre. Ce dangereux ennemi nous livre des assauts continuels, et nous n'avons pour le vaincre d'autres armes que la défiance de nous-mêmes, la mortification de notre volonté, la pratique des humiliations, et une soumission aveugle aux décrets de Dieu, dans quelque état que nous puissions nous trouver. Il est vrai que la religion exige de nous des sacrifices bien pénibles; mais notre délicatesse ne doit plus faire entendre ses cris depuis que Jésus-Christ nous a donné l'exemple. Prions-le, ce divin Sauveur, de nous élever au-dessus de notre faiblesse, et d'établir en nous le règne de son amour.

L'Église nous invite en ce jour à entrer dans les sentimens de Marie, qui fut présente, qui eut tant de part aux mystères étonnans dont nous célébrons la mémoire. Qui pourrait exprimer ce qui se passa dans son cœur quand elle vit son fils assujetti à une cérémonie aussi douloureuse qu'humiliante? Frappée d'admiration à la vue d'un Dieu enfant qui, par un excès de miséricorde, versait pour les

hommes les prémices de son sang, elle se livrait aux transports de la reconnaissance la plus vive; et produisait des actes fervens d'amour et d'adoration. Au sacrifice que Jésus-Christ faisait de lui-même à son père, elle joignait celui de sa propre personne, qu'elle offrait avec son fils et par son fils. Entrons dans les dispositions de cette sainte Mère; allons nous prosterner aux pieds du trône de Dieu, afin de lui payer le tribut de nos hommages, et de nous consacrer à son service avec Jséus-Christ et par Jésus-Christ.

Une autre chose que l'Église exige de nous en cette fête, c'est le saint emploi d'un jour qui commence l'année (*d*).

(*d*) Les anciens Romains célébraient leurs saturnales ou fêtes de Saturne, pendant sept jours, à commencer du 17 Décembre. Durant ce temps-là les esclaves mangeaient avec leurs maîtres, et avaient la liberté de tout dire. La fin de cette coutume superstitieuse était de perpétuer le souvenir de la fable de l'âge d'or, où l'on prétendait qu'il n'y avait point eu de distinction de rangs parmi les hommes. Les mêmes peuples célébraient aussi les calendes de Janvier en l'honneur de leur Dieu Janus, par des spectacles aussi extravagans que licencieux. Voilà l'origine de ces réjouissances profanes du premier jour de l'an, des Rois et du Carnaval, auxquelles tant de Chrétiens ne rougissent pas de se livrer. Plusieurs conciles les ont sévèrement condamnées. Nous apprenons de saint Isidore de Séville, *l.* 2. *de Offic. c.* 40. et d'Alcuin, *l. de div. Offic.* etc., que quelques églises ordonnèrent un jeûne pour le premier Janvier, afin de réprimer plus efficacement ces abus. D. Martenne observe, *de Eccl. discip. in celebr. div. Offic. c.* 13. que le second concile de Tours, tenu en 566 ou 567, ordonna, pour la même raison, de chanter les litanies le propre jour de la Circoncision, et de ne commencer la messe qu'à la huitième heure, c'est-à-dire, à une heure et demie après midi, de manière qu'elle ne finît qu'à trois, comme cela se pratiquait dans les jours de station. On voit par les ouvrages des saints pères, qu'ils s'élevaient avec zèle contre les excès qui se commettaient dans le même temps. Voyez saint Augustin, *serm. in cal. Jan.;* saint Pierre Chrysologue, *serm. in cal.;* saint Maxime de Turin, *hom.* 5. *ap.* Mabil. *in Musco Ital.;* l'évêque Faustin, *ap.* Bolland. *hâc die*, *etc.*

Il faut aussi dire un mot des étrennes. Les *strenæ* ou étrennes signifiaient, chez les anciens, des présens faits en l'honneur de la déesse *Strenia.* Dans le Poitou et le Perche, pays autrefois habité par des

Ce n'est pas que nous ne puissions remplir les devoirs que nous imposent les bienséances de notre état; mais pensons, avant tout, à prier Dieu de répandre ses bénédictions sur tous les instans de l'année dans laquelle nous entrons, afin que nous ne fassions rien qui puisse déplaire à son infinie majesté. Remercions-le de tous les bienfaits dont il nous a comblés, et spécialement de ce qu'il nous accorde, pour faire pénitence, un temps qui a été refusé à une multitude de pécheurs beaucoup moins coupables que nous. Gémissons sur nos fautes passées; remontons à la source de nos infidélités, afin de les réparer, et de nous précautionner

---

Druides, on exprime la même chose par des termes qui font visiblement allusion aux superstitions de ces prêtres idolâtres. Les Poitevins disent *auguilanneuf* pour *étrennes*, et les Percherons, *éguilans*. Ces deux mots viennent de l'ancien cri des Druides, *ad visoum annus novus*, c'est-à-dire *au gui l'an neuf*. On sait que le premier jour de l'année, les Druides allaient chercher du gui dans les forêts de chênes. Voyez les notes de Chastelain sur le Martyrol. romain, pag. 7.

L'usage où l'on est aujourd'hui en Europe de commencer l'année au 1er Janvier, n'a pas toujours subsisté. Parmi les anciens, les uns la commençaient à l'équinoxe du printemps, et les autres à l'équinoxe de l'automne. Du nombre de ces derniers étaient les patriarches. Le premier mois de leur année était celui que les Hébreux appellent *Tisri*, et qui répondait à une partie de nos mois de Septembre et d'Octobre. Il est assez probable que le monde avait été créé en ce temps-là, puisque, selon le récit de la Genèse, *III*, 2, la terre était alors couverte d'arbres, de plantes, et de fruits dans un état parfait de maturité. Les Juifs qui avaient retenu des patriarches cette sorte d'année, s'en servaient pour la date des contrats et des autres actes publics, ainsi que pour la supputation des années sabbatiques et jubilaires. Mais Dieu leur ordonna de commencer l'année ecclésiastique : c'est-à-dire, celle qui réglait la célébration des fêtes, à l'équinoxe du printemps, au mois *Nisan*, qui répond à une partie de nos mois de Mars et d'Avril. Les premiers Chrétiens ont varié beaucoup dans la manière de commencer l'année. Ceux-ci la commençaient le 25 de Mars, ceux-là le jour de Noël, et d'autres le 1er Janvier.

L'année Julienne, ainsi appelée de Jules-César, qui réforma le calendrier romain, était de 365 jours 6 heures, ce qui excédait l'année

contre les rechutes. Evitons de nous en tenir à ces résolutions vagues et générales dont nous avons si souvent éprouvé l'insuffisance; c'est un écueil d'autant plus dangereux, que l'on s'en défie moins.

Notre piété cependant serait encore imparfaite, si elle se bornait à la réformation de notre vie passée, il faut de plus qu'elle embrasse notre avancement dans la perfection. Chaque année, chaque jour même, la ferveur de notre charité doit s'accroître; notre ame doit acquérir de nouvelles forces, et paraître de plus en plus ornée de vertus et de bonnes œuvres. De même qu'une plante qui cesse de croître, est en danger de périr; ainsi, dans l'ordre surna-

---

solaire de onze minutes; car il est certain par le calcul des astronomes, que la révolution annuelle du soleil n'est que de 365 jours 5 heures 48 minutes et 37 secondes selon Cassini, ou 57 secondes selon Keil, ce qui fait à peu près 49 minutes. L'excédent de ces 11 minutes occasionna, dans l'année Julienne, une erreur qui devenait tous les jours plus sensible; en sorte qu'à la longue tout aurait été bouleversé. Le nombre d'or, ou cycle grec, composé d'années lunaires, était également défectueux. Pour remédier à tous ces inconvéniens, Grégoire XIII réforma le calendrier en 1582, et établit ce qu'on appelle le nouveau style. On pourrait, comme l'ont observé Scaliger, Taquet et Cassini, avoir des cycles encore plus exacts de quelques secondes; mais on s'en est tenu à celui qui a été adopté par Grégoire XIII, comme étant le plus facile, sans être d'ailleurs sujet à de grands inconvéniens. L'Empereur Rodolphe écrivit le 4 Septembre 1583, à tous les évêques d'Allemagne de faire recevoir le calendrier grégorien dans leurs diocèses. Il fut adopté l'année suivante par tous les états catholiques d'Alsace; mais les états protestans, ainsi que Strasbourg, refusèrent de le recevoir. Il fut enfin introduit dans cette ville en 1682, en vertu d'un ordre de Louis XIV, Voyez M. l'abbé Grandidier, *Essais hist. et crit. sur l'église cathéd. de Strasbourg, liv. I, page* 114 *et* 150.

L'Angleterre n'a point voulu non plus, pendant long-temps, de la correction du vieux style; mais elle a été enfin reçue en 1752 par un acte du parlement. On en est redevable aux comtes de Chesterfield, et de Macclesfield, qui ont fait tant d'honneur à la république des lettres. On trouvera un traité abrégé du calendrier, dans une note à la fin de la vie de sainte Thérèse sous le 15 Octobre.

turel, une ame est en danger de se perdre lorsqu'elle n'avance point dans le sentier de la vertu.

Redoublons donc de zèle à mesure que nous approchons de la fin de notre course, et de ce grand jour où chacun sera traité selon ses œuvres. Le moment de notre mort est peut-être moins éloigné que nous ne pensons. Il est incertain si nous verrons la fin de cette année. Une infinité d'hommes, qui actuellement ne s'occupent pas plus que nous de cette vérité, en feront une triste expérience. Craignons une surprise dont les conséquences sont terribles et irréparables. Préparons-nous au compte exact et rigoureux que le Seigneur nous demandera; veillons, pour n'être pas trouvés endormis lorsqu'il viendra frapper à la porte, et sur-tout implorons le secours de la grâce, sans laquelle nous ne pouvons rien faire. *Veillez*, dit Jésus-Christ à chacun de nous, *veillez et priez en tout temps*, *afin que vous méritiez de comparaître avec confiance devant le Fils de l'Homme.*

S. FULGENCE, ÉVÊQUE DE RUSPE, EN AFRIQUE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Tiré des ouvrages du Saint, et de sa vie écrite par un homme fort habile, qui fut son disciple et son compagnon inséparable, et qui dédia son ouvrage à Félicien, successeur immédiat de Fulgence sur le siége de Ruspe. Les critiques modernes qui prennent cet auteur pour Ferrand le diacre, se trompent visiblement, puisqu'il est clair, par son ouvrage même, qu'il était moine. Voyez Ceillier, tome XVI.

L'AN 533.

FULGENCE (*a*) sortait d'une illustre famille qui avait oc-

(*a*) Fabius-Claudius-Gordianus Fulgentius.

cupé une place distinguée dans le sénat de Carthage, mais qui, depuis l'invasion des Vandales, était beaucoup déchue de son ancienne splendeur. Claude, son père, qu'on avait injustement dépouillé de sa maison de Carthage, pour la donner aux prêtres ariens, alla s'établir à Télepte, ville considérable de la Byzacène. Ce fut là que notre Saint naquit en 468, environ trente ans après que les Vandales eurent démembré l'Afrique de l'empire romain. Mariane sa mère, qui devint veuve de bonne heure, se chargea du soin de lui former le cœur sur les grandes maximes de la piété chrétienne; pour la culture de son esprit, elle la confia à des maîtres habiles, qui lui enseignèrent le grec, le latin, et les différentes parties de la littérature. La rapidité de ses progrès fut étonnante; il acquit sur-tout une connaissance parfaite de la langue grecque, et il la parlait avec autant de facilité que de pureté.

Malgré l'application que Fulgence donnait à l'étude, il ne laissa pas d'entrer dans le maniement de ses affaires domestiques, pour soulager sa mère qui était excessivement surchargée. Ce fut alors que ses heureuses dispositions se développèrent. Une prudence consommée dont il donnait des preuves en toute occasion, une conduite vertueuse, une douceur admirable envers tous ceux qui avaient à traiter avec lui, et sur-tout une tendre déférence pour sa mère, sans l'ordre ou l'avis de laquelle il n'entreprenait jamais rien, le firent aimer et admirer de tous ceux qui le connaissaient. Un mérite aussi distingué ne pouvait rester longtemps caché. On jeta les yeux sur lui pour la place de procurateur ou receveur général des impôts de la Byzacène; mais à peine fut-il revêtu de cet emploi, qu'il se dégoûta du monde. Justement alarmé des dangers qu'il y courait, il fortifiait son ame par de pieuses lectures, par une prière continuelle, par des jeûnes rigoureux, et par la visite fréquente des monastères. La lecture d'un sermon de saint

Augustin (*b*) sur la vanité du monde et sur la brièveté de la vie, acheva de briser les liens qui l'attachaient au siècle, et lui inspira le désir d'embrasser la vie monastique.

Huneric, Roi des Vendales, infecté de l'hérésie arienne, avait chassé de leurs siéges la plupart des évêques catholiques. Fauste, l'un d'entr'eux, avait bâti un monastère dans la Byzacène : ce fut à lui que s'adressa Fulgence pour l'exécution de son dessein. Il le pria donc de le recevoir au nombre de ses disciples. Mais Fauste prit occasion de la délicatesse de son tempérament, pour le refuser ; il lui répondit même par des paroles qui avaient quelque chose de dur et de rebutant. « Allez, lui dit-il, allez première-
» ment apprendre à mener dans le monde une vie déta-
» chée des plaisirs. Est-il croyable qu'ayant été élevé dans
» la mollesse et dans les délices, vous puissiez tout-à-coup
» vous faire à la pauvreté de notre genre de vie, à la
» grossièreté de nos habits, à nos veilles et à nos jeûnes ? »
Fulgence, les yeux baissés, répliqua modestement : « Ce-
» lui qui m'a inspiré la volonté de le servir, peut bien
» aussi me donner le courage nécessaire pour triompher
» de ma faiblesse. » Fauste, frappé de cette réponse ferme et humble tout à la fois, consentit à l'admettre pour l'éprouver. Fulgence avait alors vingt-deux ans. Le bruit de sa retraite surprit et édifia en même temps toute la province, où il se trouva bientôt plusieurs imitateurs de sa conduite.

Aussitôt que Mariane en fut informée, elle courut au monastère toute en pleurs, et se mit à crier à la porte : « Fauste,
» rendez-moi mon fils ; rendez à la province son procura-
» teur. L'Église fut toujours la protectrice des veuves :
» comment donc avez-vous la cruauté de m'arracher mon
» fils ? » Elle continua ses cris et ses larmes plusieurs jours

---

(*b*) C'est le sermon sur le XXXVIe Psaume.

de suite, sans que les pressantes raisons alléguées par Fauste pussent calmer sa douleur. La résolution de Fulgence fut mise sans doute à une rude épreuve; mais l'ascendant que l'amour divin avait pris dans son cœur, le rendit supérieur aux mouvemens de la nature, qui ne doivent jamais contrebalancer l'obéissance due à la voix du Ciel.

Fauste, assuré de la vocation du jeune novice, le reçut dans sa communauté, et le recommanda aux frères. Fulgence, désormais au comble de ses vœux, ne s'occupa plus que des choses du ciel; il laissa son bien à sa mère, afin qu'elle en prît l'administration, jusqu'à ce que son jeune frère, à qui il devait revenir, fût en âge de le régir lui-même. Les pratiques de la pénitence la plus austère faisaient toutes ses délices. Il s'interdit absolument l'usage du vin, de l'huile, et de tout ce qui peut piquer le sens du goût. Enfin ses mortifications allèrent si loin, qu'elles lui causèrent une maladie dangereuse; il n'en diminua cependant rien après le rétablissement de sa santé.

La persécution s'étant rallumée, Fauste fut obligé de prendre la fuite, et Fulgence, par son avis, se retira dans un monastère voisin. Félix, qui en était abbé, sentit tout le prix de l'acquisition qu'il venait de faire; aussi voulut-il céder à Fulgence le gouvernement de sa communauté. Le Saint, effrayé par les dangers d'une place si importante, refusa de s'en charger, mais à la longue on vint à bout de le déterminer à en partager les fonctions avec Félix. Rien de plus admirable que le concert avec lequel ces deux Saints gouvernèrent le monastère pendant six ans. Jamais il n'y eut de division parmi eux; chacun étudiait la volonté de son collégue pour s'y conformer. Félix était chargé du temporel, et Fulgence de l'instruction.

La paix dont les deux abbés jouissaient fut troublée quelque temps après, par une incursion des Numides, qui ra-

vagèrent tout le pays. Forcés de sortir de leur monastère, ils se refugièrent à Sicca-Vénéria, ville de la province proconsulaire d'Afrique. Un prêtre arien du voisinage, informé qu'ils enseignaient la consubstantialité du Verbe, les fit arrêter, et les condamna à être frappés rudement. Les bourreaux s'étant saisis de Fulgence, Félix leur cria : « Epargnez mon frère que la faiblesse de sa complexion » met hors d'état de souffrir ce supplice. Tournez votre co- » lère contre moi qui suis fort et robuste. » Le prêtre leur ordonne de commencer par Félix, qui reçoit les coups dont on le charge avec autant de joie que de patience. On tombe ensuite sur Fulgence avec une cruauté inouïe. Epuisé de forces, et près de succomber sous la violence du mal, il s'écrie qu'il a quelque chose à dire au prêtre. Son dessein était de se ménager par-là quelques momens de relâche. Le prêtre ne doutant point qu'il ne voulût abjurer sa foi, ordonne aux bourreaux de cesser; mais il ne tarde pas à être détrompé. Honteux d'avoir paru oublier sa cruauté, il entre dans de nouveaux transports de rage, et commande de redoubler les tourmens. Non content de cette barbarie, il fait raser les cheveux et la barbe aux deux confesseurs meurtris de coups, puis les dépouille ignominieusement, et les renvoie dans un état affreux. Les Ariens eux-mêmes en furent indignés, et leur évêque offrit à Fulgence de punir le prêtre, s'il l'exigeait. Le Saint répondit que la vengeance était interdite au Chrétien, et que pour eux, ils ne perdraient ni le fruit de leur patience, ni la gloire d'avoir souffert des opprobres pour Jésus-Christ. Les deux abbés, pour se soustraire désormais à la fureur des hérétiques, se retirèrent à Ididi, sur les frontières de la Mauritanie.

Fulgence, animé du désir d'une plus haute perfection, s'embarqua à Alexandrie pour aller visiter les déserts de l'Egypte, renommés par la sainteté des anciens solitaires

qui les avaient habités. Le vaisseau ayant abordé en Sicile, Eulalius, évêque de Syracuse, qui passait avec les moines tout le temps qu'il pouvait dérober aux fonctions de l'épiscopat, le détourna de ce voyage, en lui disant que *le pays où il allait était séparé de la communion de Pierre par un schisme perfide* (*c*). Il ajouta que l'Egypte étant remplie d'hérétiques, il fallait, lorsqu'on y demeurait, ou communiquer avec eux, ou être privé des sacremens.

Fulgence prit donc le parti de rester en Sicile. Quoiqu'il reçût très-peu de chose pour sa subsistance, il trouvait encore le moyen d'assister les pauvres, et d'exercer l'hospitalité. Eulalius rempli d'admiration, se reprocha son peu de ferveur à pratiquer ces vertus, et se proposa toujours dans la suite le beau modèle qu'il avait eu sous les yeux.

Le saint confesseur, au lieu de son voyage d'Egypte, en fit un à Rome, pour visiter les tombeaux des Apôtres. Comme il passait un jour par la place nommée *Palma-Aurea*, il aperçut Théodoric, Roi d'Italie, élevé sur un trône superbement paré; il était environné du sénat et de la cour la plus brillante, Rome n'ayant rien épargné pour recevoir ce Prince avec la plus grande magnificence. « Ah! » s'écria Fulgence à la vue de ce spectacle, si Rome terrestre est si belle, quelle doit être la Jérusalem céleste! » Si, dans cette vie périssable, Dieu environne d'un si » grand éclat les partisans et les amateurs de la vanité, » quel honneur, quelle gloire, quelle félicité prépare-t-il » donc à ses Saints dans le ciel! » Ceci arriva vers la fin de l'année 500, lorsque Théodoric fit sa première entrée à Rome (*d*).

Peu de temps après, Fulgence retourna en Afrique,

(*c*) *A communione Petri perfida dissensio separavit.* Vit. S. Fulg. c. 12.

(*d*) Théodoric, qui commença à régner en Italie l'an 493, avait toujours fait sa résidence à Ravenne.

où il fut reçu avec une joie incroyable. Il bâtit dans la Byzacène un monastère, qui fut bientôt rempli d'un grand nombre de personnes de piété. La dignité de supérieur ne s'accordant point avec son humilité, il forma le projet d'y renoncer. Il alla s'enfermer dans un petit monastère situé sur le bord de la mer : là, il partageait son temps entre la lecture, la prière et les exercices de la mortification; il s'occupait encore à faire des nattes et des parasols de feuilles de palmier. Mais il ne goûta pas long-temps les douceurs de la solitude; on le découvrit, et l'évêque Fauste, qui avait des droits sur lui, l'obligea de quitter sa retraite pour venir reprendre le gouvernement de son monastère.

Plusieurs siéges avaient été long-temps sans pasteurs, à l'occasion d'un édit du Roi Trasamond ou Trasimond, par lequel il était défendu d'ordonner des évêques orthodoxes. Les catholiques, résolus de pourvoir aux besoins des églises vacantes, n'eurent point d'égard à l'édit du prince. Cette fermeté généreuse coûta la liberté à Victor, primat de Carthage, qui s'était montré très-zélé dans une conjoncture aussi critique. Fulgence, informé que plusieurs villes le voulaient avoir pour évêque, resta caché durant tout le temps des élections. On fit en vain les perquisitions les plus exactes, il fut impossible de découvrir le lieu de sa retraite; et ce ne fut qu'après avoir jugé qu'il n'était plus question de lui, qu'il retourna à son monastère. Cependant la ville de (*e*) était toujours sans pasteur; elle demanda le Saint tout d'une voix. On court aussitôt au monastère; on le tire de sa cellule malgré lui, et on l'ordonne évêque, du consentement du primat, que Trasimond faisait toujours garder.

(*e*) C'est la petite ville appelée aujourd'hui Alfaques, dans la dépendance de Tunis.

Cette nouvelle dignité n'apporta aucun changement dans sa manière de vivre. Jamais il ne portait l'*orarium* (*f*); hiver et été, il n'était vêtu, comme dans son monastère, que d'une tunique fort pauvre. Il marchait souvent nu-pieds, se couchait tout habillé, et se levait toujours pour prier avant l'office de la nuit; il se nourrissait de légumes, de racines et d'œufs, sans admettre le moindre assaisonnement. Il ne diminua rien de ses austérités, même dans sa vieillesse; il consentit seulement à user d'un peu d'huile, à cause de la faiblesse de sa vue, Il fallait des raisons de santé bien pressantes pour l'obliger à faire usage du vin; encore le trempait-il avec tant d'eau, qu'il n'en pouvait sentir le goût. Depuis son entrée dans l'état monastique jusqu'à sa mort, il ne fut jamais possible de le déterminer à manger de la viande. Sa modestie, sa douceur, son humilité, le firent aimer de tout le monde, même du diacre Félix, qui s'était opposé à son élection. Le Saint ne se vengea des intrigues de cet ambitieux, qu'en le recevant et en le traitant avec la charité la plus cordiale.

Son grand amour pour la retraite lui inspira le dessein de bâtir un monastère à Ruspe, auprès de son église, et il en destinait le gouvernement à Félix son ancien ami; mais Trasimond l'exila en Sardaigne, avec six autres évêques catholiques, avant qu'il eût commencé l'exécution de ce projet.

Quoique Fulgence fût le plus jeune de ces respectables exilés, tous cependant le consultaient dans leurs doutes. Il était leur oracle: c'était lui qui portait la parole, et qui prenait la plume dans le besoin. L'éclat de ses belles qualités était encore rehaussé par la modestie et l'humi-

(*f*) L'*orarium* était une écharpe de toile dont les évêques se servaient dans ce temps-là, et d'où est venu notre étole.

lité avec lesquelles il proposait son sentiment. Jamais il ne préféra son avis à celui des autres; jamais il ne chercha à le faire prévaloir.

Le Pape Symmaque, par une charité digne du Père commun des fidèles, avait soin de fournir aux différens besoins des confesseurs de Jésus-Christ (1). Nous avons encore une lettre qu'il leur écrivit (2), et dans laquelle il employait les plus puissans motifs pour les consoler et les encourager. Il ajoutait à l'occasion des reliques de saint Nazaire et de saint Romain qu'il leur envoyait : « Que » l'exemple et la protection (3) de ces généreux soldats de » Jésus-Christ vous animent, vous qui êtes ses confesseurs, » à combattre courageusement pour le Seigneur. » Fulgence s'étant associé quelques personnes, fit une espèce de monastère de la maison qu'il habitait à Cagliari. Les affligés y allaient chercher de la consolation; les pauvres y trouvaient une ressource assurée dans leurs misères. Les habitans du pays avaient recours à Fulgence comme à un oracle, dont les réponses décidaient leurs différends sans appel. Dans cette retraite, le Saint composa plusieurs savans traités pour consoler et instruire les fidèles d'Afrique.

Trasimond, informé que Fulgence était le plus puissant défenseur de la doctrine catholique, fut curieux de le voir, et le manda à Carthage. Il lui fit remettre un écrit, ou recueil d'objections, avec ordre d'y donner une réponse nette et précise. Le Saint fit sans hésiter ce qu'on exigeait de lui, en composant un livre qu'on croit être le même que celui qui a pour titre : *Réponse aux dix objections*. Le Roi admira tout à la fois son humilité et la

---

(1) Anastas. *in Symmac.* Baronius *ad an.* 504. Fleuri, l. 31.
(2) *Inter opera Ennodii, et t. IV, conc. Lab. col.* 1300.
(3) *Patrocinia.*

force de ses raisons, sans cependant renoncer à ses préjugés. Pour les catholiques, ils triomphèrent de l'éclatante victoire que leur foi avait remportée sur l'arianisme. Trasimond envoya encore d'autres objections; mais pour s'épargner la honte d'une seconde défaite (g), il avait donné ordre au porteur de les lire seulement à Fulgence. Celui-ci refusa d'abord de répondre par écrit, à moins qu'on ne lui permît de tirer une copie des objections; il ne laissa pourtant pas d'entreprendre une ample et modeste réfutation de l'arianisme, que nous avons encore sous le titre de *Trois Livres au Roi Trasimond*. Le prince, charmé de la beauté et de la solidité de cet ouvrage, permit au Saint de demeurer à Carthage. Le zèle de Fulgence ne resta point oisif dans cette ville; il travaillait sans cesse à affermir les fidèles, et à démasquer les subtilités des hérétiques. L'Eglise de Carthage voyait augmenter de jour en jour, et la ferveur, et le nombre de ses enfans. Les évêques ariens, furieux des pertes continuelles que faisait leur secte, s'en plaignirent amèrement à Trasimond, lui peignirent Fulgence comme un homme dangereux, et firent jouer tant de ressorts, qu'il fut renvoyé en Sardaigne en 520.

Le Saint, étant sur le point de s'embarquer, vit un catholique, nommé Juliatus, qui fondait en larmes. « Ne » vous affligez point, lui dit-il, mon absence ne sera pas » longue. Nous verrons la foi de Jésus-Christ fleurir dans » ce royaume; et il sera bientôt permis d'en faire une pro- » fession ouverte. Mais ne divulguez point ce que je vous » confie sous le secret. » L'événement justifia la prédiction. Son humilité lui faisait cacher les miracles qu'il opérait;

(g) C'est que saint Fulgence avait inséré les premières objections dans la réponse qu'il y avait faite, et la défaite du Roi était par là devenue publique.

et il avait coutume de dire à ce sujet : « On peut être » doué du don des miracles, et cependant perdre son » ame. Les miracles n'assurent point le salut ; ils peu- » vent, à la vérité, procurer de l'estime et des applaudis- » semens : mais que servira-t-il à un homme d'être estimé » sur la terre, s'il est ensuite condamné aux supplices de » l'enfer ? » Si par ses prières il obtenait la guérison des infirmes, son humilité la lui faisait attribuer à la miséricorde divine, et aux causes naturelles.

De retour à Cagliari, Fulgence bâtit un nouveau monastère. Son attention était extrême, lorsqu'il s'agissait de pourvoir aux besoins des moines, sur-tout dans leurs maladies ; mais il ne leur permettait jamais de rien demander. Sa maxime était qu'il fallait tout recevoir comme venant de la main de Dieu, c'est-à-dire, avec résignation et avec reconnaissance. Il n'inculquait rien tant que la nécessité de mortifier sa volonté propre, parce qu'il savait que c'était là un des plus sûrs moyens de parvenir au comble de la perfection.

Trasimond étant mort en 523, Hildéric son fils lui succéda. Ce dernier avait toujours eu un penchant secret pour les catholiques; mais il n'avait pu si bien le cacher, qu'il ne fût découvert; et son père, qui en craignait les suites, lui fit jurer, avant de mourir, qu'il n'accorderait jamais la liberté à ceux qui tenaient pour la consubstantialité du Verbe. Hildéric, afin d'éluder l'obligation qu'il se croyait imposée par son serment, signa, du vivant même de son père, un ordre pour rouvrir les églises catholiques. Malheureusement, il ne soutint point cette première démarche; et comme il était d'un caractère faible, il ne put se résoudre à quitter l'hérésie, et à professer ouvertement la vraie foi. Cependant les évêques orthodoxes furent rappelés. Le vaisseau qui les portait ayant abordé à Carthage, cette ville fit éclater la plus grande joie. Le rivage reten-

tissait d'acclamations et de cris d'allégresse, qui redoublèrent lorsqu'on vit paraître Fulgence. Les confesseurs ne furent pas plutôt à terre, qu'ils allèrent rendre grâces à Dieu dans l'église de Saint-Agilée (*h*). Une multitude innombrable de peuple les accompagna. Tandis qu'ils étaient en chemin, il survint tout-à-coup une grande pluie. On comprit combien Fulgence était respecté, par l'attention que plusieurs prirent d'étendre sur lui leurs manteaux, afin de le mettre à couvert.

Le saint évêque quitta Carthage pour retourner à son église. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il se mit à travailler à la réformation des abus qu'une longue persécution y avait introduits.

L'activité de son zèle fut si bien tempérée par la douceur, qu'il gagna les pécheurs les plus endurcis. Il avait un talent singulier pour instruire, ce qui faisait que ses discours produisaient les plus grands fruits. Boniface, évêque de Carthage, l'ayant entendu prêcher, fondit en larmes, et remercia Dieu d'avoir donné un tel pasteur à son Église. Son humilité était sans bornes, et l'amour qu'il avait pour cette vertu, lui faisait sacrifier jusqu'à ses droits les plus incontestables. C'est ce qui arriva au concile de Junque, tenu en 524. L'évêque *Quod-vult-Deus* lui ayant disputé injustement la préséance, fut condamné par les pères du concile, qui voulurent que Fulgence gardât son rang. Le premier ne se soumit que par nécessité à cette décision, et resta persuadé qu'on avait fait injure à la dignité de son siége. Le Saint, pour ôter tout sujet de scandale à son frère, obtint dans un autre concile (*i*), encore plus par

---

(*h*) Saint Agilée, martyr de Carthage, est honoré le 25 de Janvier et le 15 d'Octobre. Son église était sur le bord de la mer. Saint Augustin y prêcha le jour de sa fête.

(*i*) Le concile de Suffète, tenu la même année.

ses prières que par ses raisons, que *Quod-vult-Deus* prendrait séance devant lui. Bel exemple pour ceux qui soutiennent avec chaleur des droit chimériques.

Fulgence, de retour à Ruspe, reprit ses fonctions ordinaires, et les exerça avec une ferveur toujours nouvelle jusqu'en l'an 532. Sentant alors que sa fin approchait, il se retira dans un monastère de la petite île de Circine, pour se préparer au passage de l'éternité. Mais les besoins et les plaintes de son troupeau le rappelèrent à Ruspe, quelque temps avant sa mort. Durant sa dernière maladie, qui lui causait des douleurs très-aiguës, et qui fut de 70 jours, il ne cessait de répéter ces belles paroles: « Seigneur, donnez-moi présentement la patience, et ensuite le pardon (*k*). »

Les médecins étant d'avis qu'il prît les bains: « Est-ce qu'ils pourront, répondit-il, empêcher un homme mortel de mourir, quand il est parvenu à la fin de sa course? » Dans son agonie, il fit assembler ses clercs et ses moines; comme ils fondaient tous en larmes, il les consola, demanda pardon à ceux qu'il aurait pu offenser, et, après leur avoir donné des instructions courtes, mais touchantes, il mourut tranquillement, en 533, à l'âge de 65 ans. On avait une telle vénération pour ses vertus, qu'on l'enterra dans l'église, contre la coutume de ce temps-là. Nous lisons dans l'histoire de sa vie, que Pontien, évêque voisin, apprit, par une vision, qu'il jouissait de la bienheureuse immortalité. Ce grand homme s'était proposé saint Augustin pour modèle; il se faisait gloire d'être son disciple; aussi s'appliqua-t-il continuellement à imiter sa conduite, à étudier sa doctrine, et à se pénétrer de son esprit.

Le nom de saint Fulgence est marqué au 1er Janvier dans plusieurs calendriers, faits peu de temps après sa

(*k*) *Domine, da mihi modò patientiam, et posteà indulgentiam.*

mort, et dans le calendrier romain. Quelques-uns le mettent au 6 Mai, jour où se fit la translation de ses reliques dans la ville de Bourges, qui possède encore ce précieux trésor (*l*).

Notice des écrits de saint Fulgence.

Les écrits qui nous restent de saint Fulgence, sont, 1° *les Livres des deux Prédestinations à Monime,* composés vers l'an 521. Le saint docteur emploie le premier à montrer que, dans le sentiment de S. Augustin, Dieu ne prédestine point les hommes au péché, mais seulement à la peine ou au supplice qu'ils ont mérité par leurs péchés. Il prouve, dans le second, que le sacrifice est offert à la sainte Trinité, au nom de laquelle l'Église catholique confère le baptême, et il répond ensuite aux objections des Ariens. Dans le troisième, il réfute les Ariens qui abusaient de ces paroles, *le Verbe était avec Dieu,* pour autoriser leurs impiétés.

2° *Réponses aux dix objections des Ariens,* composées vers l'an 521. Ces objections avaient été envoyées par le Roi Trasimond; elles étaient fort longues, et d'un style aussi obscur que barbare; le Saint les réduisit, les divisa par articles, et y joignit des réponses aussi claires que solides.

3° *Les trois Livres au Roi Trasimond.* Ils contiennent des réponses à diverses questions proposées au Saint de la part du Roi Trasimond. L'arianisme y est très-bien réfuté.

4° *Plusieurs Lettres.* La première est adressée à un jeune seigneur, dont la femme, malade à l'extrémité, avait fait vœu de continence : il y est prouvé qu'un tel vœu exige le consentement mutuel des deux époux. Dans la seconde, saint Fulgence console une dame romaine, nommée Galla, de la mort de son mari, et l'exhorte à pratiquer les

(*l*) On met cette translation vers l'an 714. (Voy. Baillet et le *Gal. Cher. nov. t. I. page* 121.) L'histoire que nous en avons est une production du 10e siècle, qui mérite peu de créance; mais la tradition constante de l'église et du diocèse de Bourges ne permet pas de contester la réalité de la translation. (Voyez l'*Hist. litt. de la Fr. t. VI. p.* 206.) L'église de Bourges où se gardent les reliques de saint Fulgence, porte le nom de ce Saint. Son chef est dans l'église du séminaire archiépiscopal, qui était anciennement une abbaye appelée Montermoyen.

vertus propres à l'état de viduité. Ces vertus sont la continence, la simplicité dans les parures et les ameublemens, la frugalité, l'aumône, etc. On trouve dans la lettre adressée à Proba, sœur de Galla, de très-belles choses sur l'excellence de la virginité, sur la tempérance, la mortification, l'humilité. L'autre lettre à Proba est une bonne instruction sur la prière et la componction du cœur. La lettre à l'abbé Eugipius est un éloge de la charité fraternelle, dont le principal fruit est de prier pour le prochain. Il est prouvé dans la lettre au sénateur Théodore, que l'exemple des grands influe beaucoup sur les autres hommes, et que l'humilité fait la vraie grandeur du Chrétien. La lettre à une vertueuse dame nommée Vénantie, renferme une vive exhortation à l'esprit de pénitence, et des avis salutaires contre le désespoir.

5° *Le Livre de la Foi orthodoxe à Donat.* C'est une explication exacte des mystères de la Trinité et de l'Incarnation. Donat, dont il est ici question, était un jeune seigneur très-vertueux, qui avait demandé à notre Saint la solution d'une difficulté qui lui avait été proposée par les Ariens.

6° *Le Livre à Victor contre le Sermon de Fastidiosus,* prêtre arien, aussi décrié par ses mœurs licencieuses que par sa doctrine impie. Il fut composé vers l'an 523.

7° *Le Livre de l'Incarnation du Fils de Dieu.* Il y est prouvé que le Fils seul s'est incarné, et non le Père ou le Saint-Esprit; il y est prouvé encore qu'en Dieu la trinité des personnes ne détruit point l'unité de nature. Ce livre est adressé à un nommé Scarilas.

8° *Les Lettres au diacre Ferrand.* Ce diacre avait consulté saint Fulgence sur ce qu'on devait penser du baptême d'un Ethiopien, qui, à la vérité, avait désiré ce sacrement, mais qu'il l'avait reçu en maladie, étant privé de l'usage de la parole et de toute connaissance dans le moment de l'administration. Le saint docteur répond, dans sa première lettre, que le baptême avait été valide et nécessaire à cet Ethiopien; il éclaircit, dans la seconde, cinq questions qui lui avaient été proposées sur la Trinité et l'Incarnation.

9° *La Lettre à Jean et à Vénérius,* l'un archimandrite, et l'autre diacre de Constantinople. On y trouve la réfutation des erreurs des Sémipélagiens.

10° *Le Livre de l'Incarnation et de la Grâce.* Les députés des moines de Scythie ayant consulté les évêques d'Afrique, exilés en Sardaigne, sur la doctrine qu'il fallait tenir touchant le nestorianisme, l'eutychianisme et le sémipélagianisme, saint Fulgence fut chargé de leur répondre au nom de tous ces illustres confesseurs. Il composa pour cet effet le livre dont nous parlons. Dans la première partie, il réfute les Nestoriens et les Eutychiens, et les Sémipélagiens dans la seconde.

11° *La Lettre au comte Régin*. Ce comte avait écrit à saint Fulgence 1° pour le prier de lui dire si le corps de Jésus-Christ était corruptible ; 2° pour lui demander un réglement de vie convenable à un homme engagé dans la profession des armes. Quant au premier point, le saint docteur répondit que le corps de Jésus-Christ étant un corps mortel, était sujet à la faim, à la soif, à la douleur et à la corruption. La corruption, dont il s'agit ici ne doit s'entendre que d'une altération des parties du corps, et de sa séparation d'avec l'ame. Il faut encore remarquer que l'on ne considérait point Jésus-Christ dans l'état de gloire où il est entré après sa résurrection. Au défaut de saint Fulgence que la mort avait enlevé, le diacre Ferrand se chargea de donner le réglement de vie.

12° *Le Livre de la Trinité à Félix, notaire*. Le saint docteur y explique le mystère de la sainte Trinité ; il y distingue la grâce de l'état d'innocence, de celle que Dieu donne dans l'état de la nature tombée, et il soutient, comme une chose certaine, que les corps de tous les hommes ressusciteront chacun dans leur propre sexe ; que les bons jouiront d'une félicité éternelle, et que les méchans seront condamnés à des supplices qui ne finiront jamais.

13° *Les deux Livres de la Rémission des péchés, adressés à Eutymius*. Il y est prouvé qu'il ne peut y avoir de rémission des péchés, sans une sincère pénitence, et hors du sein de la véritable Église.

14° *Les trois Livres de la vérité de la prédestination et de la grâce de Dieu*. Le saint docteur y montre, 1° que la grâce est un don de la miséricorde divine ; 2° qu'elle ne détruit point le libre arbitre ; 3° que l'élection à la grâce et à la gloire est toute gratuite. Ils sont adressés à Jean et à Vénérius, dont nous avons parlé plus haut.

15° *Le Livre de la Foi à Pierre*, composé vers l'an 523. Un laïque, nommé Pierre, voulant aller à Jérusalem, pria notre Saint de lui donner une règle abrégée de foi qu'il pût étudier, afin de ne pas tomber dans les piéges des hérétiques. Fulgence lui adressa ce livre, qui contient 40 ou même 41 articles selon quelques imprimés. Il y explique les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, ainsi que ce qui concerne le saint Sacrifice de l'autel ; il y établit la nécessité de professer la vraie foi, et de vivre dans le sein de l'Église catholique.

16° *Le Livre de la Foi contre l'évêque de Pinta*. Cet évêque, de la secte des Ariens, ayant écrit contre les trois livres de notre Saint au Roi Trasimond, celui-ci lui répliqua par un ouvrage particulier qui n'est point venu jusqu'à nous. Tous les critiques conviennent que la *réponse à Pinta*, qui porte le nom de saint Fulgence, n'est point de lui, 1° parce que le style de l'auteur de cette réponse est différent de celui de saint Fulgence ; 2° parce qu'il cite l'écriture selon l'ancienne version italique, au lieu que saint Fulgence la cite selon la version vul-

gate ; 3° parce qu'il n'entendait point la langue grecque, dans laquelle saint Fulgence était fort habile ; 4° enfin, parce que saint Fulgence, au rapport de l'auteur de sa vie, renvoyait dans son ouvrage contre Pinta, à ses livres au Roi Trasimond, et que l'on ne trouve rien de tel dans celui dont nous parlons.

17° *Les Sermons ou Homélies.* De près de cent qui portent le nom de saint Fulgence, il n'y en a que dix qui soient incontestablement de ce père.

Les écrits de saint Fulgence annoncent un homme doué d'une grande pénétration d'esprit, qui savait éclaircir ses idées, et les rendre avec précision ; mais la crainte de n'en avoir point dit assez pour bien développer sa matière, l'a rendu diffus, et l'a fait tomber dans des redites. Ses raisonnemens sont solides et concluans, et portent toujours sur l'autorité de l'écriture et de la tradition.

La plus complète de toutes les éditions des œuvres de saint Fulgence, est celle qui parut à Paris en 1684, *in*-4°. Celle de ses ouvrages sur la grâce, donnée à Rome en 1759, par Foggini, est la plus exacte.

S. ALMAQUE, MARTYR.

ALMAQUE ou Télémaque, solitaire d'orient, était pénétré de douleur en pensant aux barbares combats des gladiateurs, qui entraînaient dans le péché des villes et des provinces entières, et qui causaient la damnation d'un si grand nombre d'ames. Ce fut dans le dessein d'arrêter, s'il le pouvait, un mal si digne de larmes, qu'il quitta son désert pour aller à Rome. Il n'eut pas plus tot vu les gladiateurs s'entr'égorger, qu'il courut à eux pour les séparer : mais son zèle lui coûta la vie. Il fut renversé par terre, et mis en pièces le 1er Janvier 404. Au reste, l'effusion de son sang produisit les plus salutaires effets, puisqu'elle procura à l'Empereur Honorius l'occasion d'abolir entièrement les horribles combats des gladiateurs, qui avaient subsisté jusqu'alors, malgré les édits de Constantin, de Constance, de Julien et de Théodose I. Le

nom de saint Almaque se trouve dans le vrai martyrologe de Bède, et dans le romain (*a*).

Voyez Théodoret, *Hist. l.* 5, *c.* 26.

S[te] EUPHROSYNE, VIERGE.

Sainte Euphrosyne, née à Alexandrie, était fille unique d'un homme de grande considération, nommé Paph-

---

(*a*) Les martyrologes de Bède, d'Adon, d'Usuard, etc. font mémoire de saint Almaque, martyrisé à Rome pour s'être fortement opposé aux superstitions païennes qui avaient lieu le jour de l'octave de la Nativité de Notre-Seigneur, c'est-à-dire, le jour de la Circoncision. Adon ajoute que les gladiateurs le massacrèrent par l'ordre d'Alypius, préfet de Rome (*). On trouve effectivement un préfet de ce nom sous le règne de Théodose I, père d'Honorius. De toutes ces circonstances, Baronius a conclu dans ses notes sur le martyrologe romain, que notre Saint était le même que le saint Télémaque dont parle Théodoret; en quoi il a été suivi par Bollandus et Baillet. Mais Chastelain, *not. sur le mart. rom. p.* 8, et Benoît XIV, *in festo Circum. t. X, p.* 18, pensent qu'on les doit distinguer l'un de l'autre, et que saint Almaque souffrit longtemps avant saint Télémaque. Nous avons adopté le sentiment des premiers.

Wake nie l'existence de notre Saint, dans son livre de l'*Enthousiasme,* et prétend qu'on a fait par ignorance un saint Almaque du mot *almanachum* placé à la tête du calendrier. Chastelain a fait sentir l'impertinence de cette conjecture, et a démontré que Wake n'avait jamais lu les anciens Mss. Le mot *almanachum* ou almanach, est arabe d'origine, selon Scaliger et Saumaise. La Croze dit qu'il se trouve dans Porphyre, cité par Eusèbe, *Præpar. Evang. l.* 3, *c.* 4; ce qui porterait à croire qu'il a une origine égyptienne. Mais quelle qu'en soit la signification dans Porphyre, M. du Cange, si connu par ses grandes recherches, assure qu'il est barbare, et qu'on ne le voit ni dans les éphémérides, ni dans les calendriers Mss. Le mot *almanach*, qui n'est connu en Europe que depuis les croisades, vient de deux mots arabes, *al,* grand, et *mana,* compte ou calcul. Ménage conjecture que les Arméniens s'en sont servis les premiers, pour signifier un calendrier. Voyez Ménage dans ses Origines de la langue française, au mot *almanach*.

(*) Le comte de Stolberg dit que le peuple sanguinaire l'a lapidé.

Note de la présente édition

nuce. Elle conçut dès son enfance un grand désir de se consacrer à Jésus-Christ dans l'état religieux; mais elle trouva des obstacles à ses desseins de la part de son père. Voyant qu'il lui était impossible de les surmonter, elle s'enfuit secrètement à l'âge de dix-huit ans; et l'on dit que pour se mieux cacher, elle se revêtit d'un habit d'homme. Un tel déguisement est sans doute contraire à la loi naturelle, à la loi positive de Dieu et aux canons de l'Église (1), à moins qu'il n'y ait une extrême nécessité, comme serait le cas de sauver la vie à un homme. Mais il pouvait être excusé dans notre Sainte, par l'ignorance invincible des règles, par la droiture et la simplicité de son cœur. Euphrosyne alla se présenter, sous le nom de Smaragde, à l'abbé Théodose, qui gouvernait un monastère voisin d'Alexandrie, où il y avait trois cent cinquante religieux. Par son conseil, elle s'enferma seule dans une cellule, où, sous la conduite d'un habile directeur, elle partageait son temps entre le travail des mains, les pratiques de la mortification et les divers exercices de la piété chrétienne. Son père, qui visitait souvent le monastère, allait la voir sans la connaître, et recevoir d'elle d'excellens avis pour la conduite spirituelle de sa vie. Ce ne fut qu'au lit de la mort qu'elle lui déclara qu'elle était sa fille Euphrosyne. Elle mourut entre ses bras au cinquième siècle, après avoir passé trente-huit ans dans la solitude. Paphnuce fut si touché de son exemple, qu'il se retira dans le même monastère. Il demeura dix ans dans la cellule de sa fille, et y mourut en odeur de sainteté. Le ménologe des Grecs honore la mémoire de sainte Euphrosyne le 25 Septembre. Son nom est marqué au 1er Janvier dans le martyrologe romain, et dans le nouveau martyrologe d'Evreux. Ses reliques, qui furent autrefois apportées d'E-

---

(1) *Conc. Gangrens. can.* 13.

gypte en France, sont honorées à Reaulieu près de Compiègne. Quelques-uns ont cru que sainte Euphrosyne d'Alexandrie était la même que sainte Euphrasie ou Eupraxie.

Voyez les actes de notre Sainte, par un anonyme. Tillemont et Baillet les regardent comme incertains; mais Baronius en fait cas, et Bulteau les a suivis dans son *Histoire monastique d'Orient*, l. 1, ch. 16, n. 2, p. 196.

S. OYEND (*a*), IIIe ABBÉ DE CONDAT.

OYEND fut élevé, dès l'âge de sept ans, sous la conduite de S. Romain et de S. Lupicin, tous deux frères et fondateurs du monastère de Condat (*b*). Il fut fait abbé de ce célèbre monastère, après la mort de Minause, dont il avait été coadjuteur. Sa vie était très-austère; il ne faisait tous les jours qu'un repas, après le soleil couché, encore mangeait-il fort peu; hiver et été, il portait la même tunique, et ne quittait jamais le cilice. Ce fut par une suite de ce même zèle pour la pénitence, qu'il endurcit son corps aux rigueurs du froid et à plusieurs autres sortes de mortifications. La sérénité de son visage annonçait la tranquillité de son ame : il était d'une douceur inaltérable, et à l'épreuve de toutes les injures. Il avait trouvé le grand art de s'unir intimement à Dieu par la prière continuelle. Sa dévotion était si tendre, qu'une pieuse parole suffisait

(*a*) En latin *Eugendus* ou *Augendus*.

(*b*) La célèbre abbaye de Condat, bâtie sur le Mont-Jou, autrement Mont-Jura en Franche-Comté, porta le nom de saint Oyend jusqu'au 13e siècle, qu'elle prit celui de saint Claude. Il s'est formé peu à peu une ville auprès de cette abbaye. En 1743, le Pape Benoît XIV y érigea un évêché, et fit une cathédrale de l'église. Les chanoines, pour être reçus, doivent prouver seize quartiers de noblesse, huit paternels et huit maternels.

pour l'enflammer visiblement, et pour le ravir en extase. Ces saintes dispositions s'accrurent encore durant sa dernière maladie. Enfin le moment de consommer son sacrifice étant arrivé, il envoya chercher le prêtre chargé de faire l'onction des malades; il la reçut sur la poitrine, selon la coutume de ce temps-là, et mourut cinq jours après, âgé de 61 ans, vers l'an 514 (1).

Saint Oyend ne fut jamais prêtre, quoiqu'on l'eût souvent pressé de recevoir le sacerdoce. Il était très-versé dans les langues grecque et latine, et dans la connaissance des livres sacrés. Il eut un grand soin de faire fleurir dans son monastère toutes les études qui ont la religion pour objet. Il est rapporté dans une histoire manuscrite (*c*) des premiers abbés de Condat, qu'on leva de terre le corps du Saint pour l'enchâsser, et en faire la translation. L'auteur de cette histoire dit que la cérémonie de cette translation se fit avec beaucoup de solennité; qu'il y assista lui-même, et qu'il en composa la relation. Mais cette pièce n'est point parvenue jusqu'à nous. La ceinture de saint Oyend, faite d'un morceau de cuir blanc, large de deux doigts, a opéré plusieurs guérisons miraculeuses (*d*). En 1601, Pétronille Birod, femme calviniste, était menacée d'une mort certaine, parce qu'elle ne pouvait accoucher. A peine lui eut-on appliqué la relique du Saint, qu'elle fut délivrée sur-le-champ. Frappée de ce miracle, elle se convertit à la foi catholique avec toute sa famille.

Voyez dans Bollandus et dans Mabillon, la vie de saint Oyend écrite par un de ses disciples, et les remarques de don Rivet, *Histoire littéraire de la France, t. III, p.* 60.

---

(1) Mabillon, *Annal. Bened. ad an.* 510, *t. I, pag.* 23 *et* 24.

(*c*) Elle était dans la bibliothèque du collége des Jésuites à Paris. Le P. Chifflet, qui l'a enrichie de notes écrites de sa propre main, croit qu'elle fut composée en 1252.

(*d*) Voyez les remarques du P. Chifflet sur le manuscrit cité dans la note précédente.

S. CLAIR, ABBÉ A VIENNE EN DAUPHINÉ.

SAINT Clair, né à Vienne, était encore enfant lorsqu'il perdit son père. Sa mère, qu'une piété solide rendait recommandable, le forma de bonne heure à la vertu. Elle le menait souvent avec elle à l'église et dans les monastères; elle le mit ensuite dans le monastère de Saint-Ferréol, et elle se retira dans celui de Sainte-Blandine. Le jeune Clair s'acquit depuis une telle réputation de sainteté, qu'il fut fait abbé de Saint-Marcel, par l'évêque de Vienne. On lui confia aussi la direction des religieuses de Ste Blandine.

Il y avait alors dans le diocèse de Vienne, gouverné par saint Cadolde, un grand nombre de monastères. On comptait quatre cents religieux dans ceux de Grigni, dont le principal portait le nom de Saint-Ferréol. Il y en avait cinq cents dans l'abbaye de Saint-Pierre de Vienne, trois cent trente, tant à Saint-Martin qu'à Saint-Marcel, Saint-Gervais, Saint-Jean et Saint-Vincent. Les deux monastères de Saint-André avaient chacun cent religieuses; il y en avait cinquante à Saint-Nicet, et trente à Sainte-Colombe. L'abbaye de Sainte-Blandine était habitée par vingt-cinq veuves.

Saint Clair devint le modèle d'un supérieur accompli; il fut aussi favorisé du don des miracles, et l'auteur de ses actes en rapporte plusieurs. Pendant la maladie qui le conduisit au tombeau, il prédit à ses disciples les ravages des Vandales et des Sarrasins, qui arrivèrent environ soixante-douze ans après. On lit dans ses actes que trois jours avant sa mort, sainte Blandine lui apparut, et lui fit connaître le moment où il devait sortir de ce monde. Il se fit porter à l'église, s'y coucha sur un cilice, et se mit en prières. Il mourut vers l'an 660, et fut enterré

dans l'église de Sainte-Blandine. On porta depuis ses reliques dans celle de Saint-Pierre; mais elles furent dissipées, dans le seizième siècle, par les Huguenots.

Voyez les actes de saint Clair, publiés par Bollandus, *t. I, p.* 55, et par Mabillon. *Act. SS. Ord. S. Ben. ad ann.* 660. Voyez aussi Bulteau, *Hist. de S. Benoît, t. I, p.* 457. Baillet, etc.

S. ODILON, VIe ABBÉ DE CLUNI.

ODILON ou OLON était issu de la famille des seigneurs de Mercœur, l'une des plus illustres d'Auvergne. On remarqua en lui, dès son enfance, une disposition singulière à la piété, qui ne fit qu'augmenter de jour en jour.

Dès que l'âge lui permit de disposer de sa liberté, il se retira dans le monastère de Cluni; il y reçut l'habit des mains du saint abbé Maïeul, qui le fit son coadjuteur en 991, quoique le jeune profès n'eût encore que vingt-neuf ans. Saint Maïeul étant mort trois ans après, Odilon fut seul chargé du gouvernement de l'abbaye. Des jeûnes rigoureux, l'usage du cilice et d'une chaîne de fer garnie de petites pointes, furent les moyens qu'il employa pour dompter les désirs déréglés de la chair. Malgré ses austérités, sa conduite envers les autres était pleine de bonté et de douceur. Il disait ordinairement que s'il lui fallait opter entre les deux extrêmes, il aimerait mieux pécher par excès de douceur que par excès de sévérité. La réputation de sa sainteté ne tarda pas à se répandre au loin. L'Impératrice sainte Adélaïde eut envie de le voir avant de mourir : elle eût cette satisfaction au château d'Orbe (*a*) en 999. Dès que cette pieuse Princesse aperçut

(*a*) Le château d'Orbe est l'ancien chef-lieu des Rois de la Bourgogne-Transjurane. Les Rois de la seconde race y avaient un palais.

le serviteur de Dieu, elle pleura de joie, et dit, en lui baisant sa robe, qu'elle mourrait bientôt, ce qui arriva effectivement la même année. S'étant rendue en Alsace à l'abbaye de Seltz, qu'elle avait fondée, pour y célébrer l'anniversaire de la mort de l'Empereur Othon II son fils, elle y mourut la nuit du 16 au 17 Décembre de la même année 999.

Lorsque l'Empereur Henri II alla se faire couronner à Rome en 1014, saint Odilon l'accompagna. Après le couronnement de ce Prince, Benoît VIII lui fit présent d'une pomme d'or ornée de deux cercles de pierreries, et d'une croix d'or. L'Empereur reçut ce présent avec plaisir, et l'envoya bientôt après à Cluni. Le Saint, qui avait une grande dévotion pour saint Benoît, profita de l'occasion de son voyage à Rome pour visiter le Mont-Cassin, où il demanda, par grâce, de baiser les pieds de toute la communauté. Il était de retour à Cluni quand l'Empereur saint Henri y passa, et fut associé aux prières du monastère.

Malgré l'amour qu'Odilon avait pour la solitude et la contemplation, il ne refusa pas de se prêter quelquefois aux affaires extérieures, lorsqu'elles avaient pour but l'utilité du prochain. De là ces fréquens voyages qu'il entreprit pour mettre la réforme dans plusieurs maisons de son ordre, qui avaient dégénéré de la sainteté primitive de leur institut; de là ces mouvemens qu'il se donnait pour fournir aux besoins de tous les malheureux. Sa charité pour les pauvres était extraordinaire. Ayant distribué des aumônes immenses durant la grande famine de 1016, ses fonds se trouvèrent épuisés; alors, pour continuer de

---

C'est aujourd'hui une jolie petite ville au pays de Vaud, capitale d'un baillage considérable, dont la souveraineté est partagée entre les cantons de Berne et de Fribourg.

pourvoir aux besoins des membres souffrans de Jésus-Christ, il fit fondre les vases sacrés, et vendit la couronne d'or que l'Empereur saint Henri avait donnée à l'église de Cluni.

Les pillages et les massacres étaient fort communs dans ce temps-là, chaque seigneur se croyant en droit de venger à main armée ses querelles particulières. Pour réprimer un abus si criant, on fit la trève, appelée *Trève de Dieu*. Il y était dit entr'autres choses, que les églises serviraient d'asile à toutes sortes de personnes, excepté pourtant à celles qui auraient violé la trève, et que depuis le mercredi jusqu'au lundi matin, on n'userait de violence à l'égard de qui que ce fût, même sous prétexte de se faire justice d'une injure reçue. L'acceptation de cette trève souffrit de grandes difficultés dans la Neustrie : mais par les soins et les exhortations réunies de S. Odilon, et du B. Richard, abbé de Saint-Vannes, chargés tous deux de la faire recevoir (*b*), plusieurs provinces s'y soumirent à la fin.

Casimir, fils de Miceslaw, Roi de Pologne, s'était retiré à Cluni, y avait fait profession, et avait même été ordonné diacre. La noblesse polonaise l'ayant élu pour Roi, lui envoya une députation solennelle pour lui offrir la couronne. Le saint abbé ne voulut rien décider par lui-même sur ce sujet; il renvoya l'affaire au Pape Benoît IX, qui accorda à Casimir une dispense de ses vœux (*c*).

La charité de notre Saint s'étendait jusqu'aux morts qui n'avaient point encore satisfait entièrement à la justice divine; il sollicitait sans cesse leur délivrance par des prières

---

(*b*) Voyez Glaber, moine de Cluni, dans son *Histoire dédiée à saint Odilon*, *l.* 4, *c.* 5. *l.* 5. *c.* 1.

(*c*) Casimir, qui se maria, et eut plusieurs enfans, régna jusqu'en 1058, qu'il mourut. Voyez Mabil. *Annal. Bened. l.* 57. *n.* 45. Solignac, *Hist. de Pologne, t. I.*

ferventes, et recommandait fortement aux autres cette pieuse pratique. Il institua dans toutes les maisons de son ordre, et l'on croit que ce fut en conséquence de plusieurs révélations, *la Commémoration des fidèles trépassés*. On y célébrait cette fête, qui passa depuis dans l'Église universelle, en distribuant des aumônes, en offrant des prières et le saint Sacrifice de la messe pour le soulagement des ames détenues en purgatoire. Odilon avait encore une tendre dévotion pour la Sainte-Vierge, pour nos sacrés mystères, et spécialement pour celui de l'Incarnation; et lorsque l'on chantait à l'église le verset : *Vous qui, afin de délivrer l'homme, n'avez point dédaigné le sein d'une Vierge*, il ressentait les plus vives impressions de l'amour divin. Il lui arriva même une fois, lorsqu'on chantait ces paroles, de tomber par terre, et les mouvemens extatiques de son corps décelaient le feu céleste qui brûlait dans son cœur. Il versait souvent des larmes abondantes dans la prière, parce qu'il possédait dans un degré éminent cet esprit de pénitence et de componction qui les produit. Les communications extérieures n'avaient jamais rien pris en lui sur le recueillement de l'ame, parce qu'il s'était familiarisé de bonne heure avec l'exercice de la contemplation. S'il y eût eu quelque doute sur son humilité et sur son éloignement pour les honneurs, ils auraient été dissipés, en 1031, par le refus constant qu'il fit de l'archevêché de Lyon. Sa patience fut mise à de rudes épreuves, puisque Dieu lui envoya des maladies très-douloureuses pendant les cinq dernières années de sa vie; mais il ne se démentit point, et souffrit toujours en vrai disciple de la croix. Enfin, après avoir été abbé pendant 56 ans, il mourut d'une colique, en 1049, au prieuré de Souvigni en Bourbonnais, dans le cours de la visite de ses monastères. Il était dans la 87e année de son âge. Il se fit porter à l'église durant son agonie, et il y rendit l'esprit sur

un cilice couvert de cendres. Il avait reçu la veille le saint viatique et l'extrême-onction (*d*).

Voyez dans Bollandus, et dans la *Bibliothèque de Cluni*, publiée par D. Marrier et André Duchesne (*Paris*, 1614, *in-fol.*), deux vies de saint Odilon; l'une est de Lotsaud, et l'autre du B. Pierre Damien. Le dernier écrivit à la prière de saint Hugues, successeur de notre Saint, et peu de temps après sa mort.

S. MONCAIN (*a*), ABBÉ EN IRLANDE.

Ce Saint prit d'abord le parti des armes : mais il renonça ensuite au monde, pour embrasser l'état monastique. Il y vécut dans une grande ferveur, et fut pour ses frères un modèle accompli de toutes les vertus. On dit qu'il bâtit trente églises et cent vingt cellules, et qu'il passa trente ans auprès d'une de ces églises, appelée de son nom *Theach Mochua*. Il mourut à Dayrinis, le 1er Janvier, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf, ans, dans le sixième siècle.

Voyez sa vie dans Bollandus, p. 45.

(*d*) Nous avons de saint Odilon plusieurs sermons sur les fêtes de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge, des lettres et des poésies, *in Bibl. Clun. p.* 370, *et in Bibl. Patr. l. XVII*, *p.* 653. D. Martenne a publié, *Anecdot. t. V.* deux nouveaux sermons sous le nom du Saint. Saint Odilon écrivit vers l'an 1047, la vie de sainte Adélaïde, dans laquelle il se qualifie, *frater Odilo Cluniensium pauperum cunctorum peripsema.* Basnage, *in Lect. Ant. Canis. t. III, part.* 1, *p.* 71, veut ravir au Saint l'honneur de cet ouvrage; il le regarde même comme la production d'un courtisan ambitieux et affamé, qui faisait sa cour à l'Impératrice pour en obtenir de l'argent, des charges et des honneurs. Mais il a été solidement réfuté par D. Rivet, *Hist. litt. de la Fr. t. VII, p.* 418, et par D. Ceillier, *t. XX, page* 257. Saint Odilon a donné aussi la vie de saint Maïeul.

(*a*) Appelé aussi *Machua*, *Cluanus* ou *Chuanus*.

S[te] FAINE (*a*), VIERGE EN IRLANDE.

On célèbre la fête de cette Sainte, de temps immémorial, dans l'église paroissiale de Rosairthir, au diocèse de Clogher en Ultonie, et à Kilhaine, près le mont de Bregh, aux confins du comté de Méath, où ses reliques ont toujours été en grande vénération. On croit qu'elle était abbesse, et qu'elle florissait dans le sixième siècle, temps où l'Irlande comptait un grand nombre de Saints illustres. Bollandus et Ware n'ont point connu le nom de cette Sainte.

Voyez Chastelain.

S. MOCHUA DE BALLA.

Saint Mochua, autrement appelé Cronan, était contemporain de saint Congal. Il fonda le monastère (aujourd'hui ville) de Balla en Connacie, et mourut à l'âge de cinquante-six ans. Colgan, dans ses actes des Saints d'Irlande, met sa mort au 30 Mars 637.

Voyez Bollandus, p. 49.

† LE B. JOSEPH-MARIE TOMMASI, CARDINAL.

Sa vie a été écrite en 1713, l'année de sa mort, par Borromeo, évêque de Capo-d'Istria; ensuite par un autre contemporain, Juste Fontanini, savant célèbre et archevêque d'Ancyre. Une vie plus étendue fut publiée en 1723 par Bernini; et en 1757 le P. Vezzosi ayant donné une édition des œuvres du cardinal, il y joignit une notice sur sa vie. Celle publiée en 1803, à Rome, et dédiée au Pape, est sans nom d'auteur; elle paraît avoir été tirée de ces sources : c'est de cette dernière que nous nous sommes servis.

L'AN 1713.

Le pieux et savant Tommasi, qui devait donner une nou-

(*a*) Appelée aussi *Fanchea*.

velle gloire à l'Église, était fils aîné du duc de Palma et naquit à Alicate en Sicile, le 12 Septembre 1649. Il fut nommé au baptême Joseph-Marie, par reconnaissance envers saint Joseph, à l'intercession duquel ses parens, qui n'avaient pas encore eu de fils, attribuaient la grâce de l'avoir obtenu. Dès son bas âge, il manifesta d'heureuses dispositions, et son père, en lui donnant des maîtres capables de le préparer à tenir avec distinction le haut rang où il était appelé, fut très-soigneux de lui inculquer les principes les plus purs de vertu. Toute la famille Tommasi se faisait remarquer par sa régularité et sa piété (1). Aussitôt que Joseph-Marie sut lire, il prit du goût pour les ouvrages de saint François de Sales. Il aimait la solitude et ne trouvait aucun plaisir à se livrer aux amusemens de son âge. L'exemple de deux de ses sœurs qui entrèrent alors en religion, fit de bonne heure sur lui une impression profonde. Il désirait les imiter; mais de nombreux obstacles s'y opposaient : le plus grand de tous était la résistance de son père, qui avait sur lui d'autres vues. Pour vaincre cette opposition, le vertueux jeune homme eut recours à la prière, puis, avec de vifs sentimens de piété filiale, il alla trouver son père et le supplia d'une manière pressante, mais soumise, de lui permettre d'embrasser l'état ecclésiastique. Son père, touché de sa piété et de ses larmes, lui donna quelque temps après son entier

(1) Le duc de Palma, père de Tommasi, fut un modèle de vertu au milieu du siècle. L'on a écrit sa vie qui est très-édifiante. Les quatre sœurs du Bienheureux embrassèrent l'état religieux dans un monastère de Bénédictines, fondé par leur famille, et elles y vécurent dans la perfection de leur état. La seconde, nommée Marie-Crucifiée, a été déclarée vénérable par le Saint-Siége, et l'on travaille à sa canonisation. Sa mère, du consentement de son époux, se retira elle-même dans le cloître avec ses filles. Enfin, son unique frère, appelé Ferdinand, fut un pieux laïque dont on a publié la vie comme celle de son père.

consentement. Il se hâta de se rendre à Palerme, et entra dans la congrégation des Théatins. Il était alors dans sa quinzième année.

Le principal but de cette institution est de former des ecclésiastiques pour le saint ministère, de les mettre en état de s'opposer aux nouvelles hérésies et de les rendre propres au service des malades et des mourans.

Le jeune et généreux Tommasi montra pendant tout le temps de son noviciat une ferveur angélique. La modestie, le recueillement, l'obéissance, l'oubli du monde et de lui-même, étaient les vertus que l'on remarquait surtout en lui. Cette année d'épreuve étant écoulée, il fit ses vœux le 25 mars 1666, en présence de son père et de sa famille, ayant auparavant, par un acte public, cédé à son jeune frère tous les biens et les titres de sa maison, sans même se réserver la modique pension que les règles de l'ordre lui eussent permis de conserver.

L'état de faiblesse de sa santé l'obligea d'aller essayer l'effet de son air natal, avant de commencer le cours des études ecclésiastiques. Il retourna donc dans sa famille, et y fit quelque séjour, édifiant tout le monde par son recueillement habituel et par sa piété. Aussitôt que sa santé le lui permit, il retourna à Palerme, d'où on le fit partir pour Messine, afin qu'il y suivît un cours de philosophie. Il s'était déjà occupé d'acquérir la connaissance de la langue grecque; il reprit alors cette étude et s'y adonna avec un tel succès, qu'il fut bientôt capable de l'écrire avec facilité. Le climat de Messine ne lui étant pas favorable, ses supérieurs l'envoyèrent à Rome, puis à Ferrare et de là à Modène. Dans ces différens lieux, Tommasi poursuivit ses études avec ardeur et charma ses supérieurs ainsi que ses égaux par sa modestie, son humilité et l'exact accomplissement de ses devoirs. Étant revenu à Rome, il commença la théologie dans la maison de Saint-André-della-

Valle, qui appartenait à sa congrégation. Il prit beaucoup de goût à cette étude, parce qu'il vit qu'elle lui donnait un commerce plus intime avec la source de toute justice et de toute vérité; mais ses études ne nuisaient en rien à ses exercices religieux, au contraire, il les sanctifiait constamment par la prière vocale et mentale et par les austérités de la pénitence.

En fréquentant ainsi assidûment les écoles, il consacrait encore une partie considérable de son temps à l'étude de l'écriture et des ouvrages des saints Pères : il fit de ceux-ci de longs extraits qu'il rangea sous des titres différens, et forma de cette sorte une collection intéressante qui dans la suite fut fort utile à ses travaux.

Pendant que Tommasi se livrait à l'étude avec tant de courage, le Seigneur l'éprouva par une peine très-sensible. Il apprit la mort de sa belle-sœur et reçut de son oncle, qui était aussi clerc régulier Théatin, l'injonction expresse de partir de suite pour la Sicile, afin d'y consoler son frère, plongé dans une douleur profonde (1). Il obéit sans retard, et commença ce long voyage au mois de Janvier, saison qui, à cause de la faiblesse de sa santé, devait le lui rendre plus pénible. Il ne s'arrêta point à ces difficultés, persuadé qu'il accomplissait la volonté de Dieu. En effet, une disposition particulière de la Providence le conduisit alors dans sa famille; car à peine fut-il arrivé à Palma, que son frère, qui songeait à se retirer du monde

(1) Cet oncle de Tommasi portait le nom de Charles, et était frère aîné de son père. C'était en sa faveur que la terre de Palma avait été érigée en duché par Philippe IV, Roi d'Espagne, sous la domination duquel était alors la Sicile. Mais le nouveau duc, dégoûté du monde, abandonna bientôt ses dignités et son riche patrimoine à son frère puîné pour entrer dans la congrégation des Théatins. Il y vécut très-saintement. Sa Vie a été donnée au public par le P. Bagatta, de la même congrégation.

pour embrasser l'état religieux, tomba malade, et après peu de jours de maladie, à la fleur de son âge, car il n'avait que vingt-quatre ans, il mourut, avec toute la force d'ame d'un héros chrétien. Tommasi montra lui-même dans cette triste circonstance un courage extraordinaire; non-seulement il rendit les derniers devoirs à son frère, mais étant alors diacre, il voulut remplir cette fonction à la cérémonie des funérailles. Cette action, que sa foi lui inspirait, causa de l'admiration au peuple nombreux qui était présent.

Le saint religieux ayant calmé l'affliction de sa famille désolée et pourvu à l'éducation de son jeune neveu, fils unique de son frère, qui n'était âgé que de deux ans, quitta Palma et se rendit à Palerme pour y achever son cours de théologie. Il y passa une année parmi ses confrères de la maison de Saint-Joseph. C'est pendant son séjour dans cette ville qu'il écrivit à M. Suarez, depuis évêque de Vaison en Provence, une lettre qui est un monument de son humilité. Il se plaint à lui de n'avoir point encore acquis les vertus d'un diacre, telles qu'elles sont marquées dans le pontifical. Que les serviteurs de Dieu sont sévères à l'égard d'eux-mêmes!

Rappelé à Rome par ses supérieurs, il alla résider dans la maison professe de Saint-Sylvestre, qu'il ne quitta que lorsqu'il devint cardinal. Il fut ordonné prêtre en 1675. Sa conduite à cette époque est décrite de cette manière par l'évêque de Pouzzol, qui avait été son confrère : « J'eus à » Rome l'occasion d'observer à loisir dans Tommasi la » stricte observance de nos règles, sa vie d'abstinence, ses » mortifications, et cette humilité qui lui faisait souvent » préférer les moindres emplois. Nous voyons aussi avec » quels soins il évitait les regards. »

Aimable et modeste, ses manières commandaient le respect, à tel point que toute dispute cessait dès qu'il parais-

sait et qu'aucune parole scandaleuse ou maligne n'était entendue en sa présence. Il était chargé de la surveillance des plus jeunes étudians ; il les édifiait par ses exemples et avait beaucoup de zèle pour leurs progrès dans la vertu ; mais son zèle était tempéré par des manières affectueuses, et ses réprimandes adoucies par une tendre charité. Il souffrait beaucoup de sa mauvaise santé et d'un abattement d'esprit dont elle était la cause. Ce qu'il ressentait alors est exprimé d'une manière touchante dans ses lettres à ses sœurs ; cependant elles sont pleines des sentimens d'une résignation chrétienne qui montre comment il savait rendre ses peines méritoires aux yeux de Dieu, par la patience et la soumission à sa volonté sainte. Les supérieurs le déchargèrent des devoirs de la chaire et du confessionnal ; mais il continua de s'appliquer aux études théologiques avec une ardeur sans relâche.

Depuis ce temps on peut dire qu'il vécut dans les bibliothèques de Rome, fouillant sans cesse les archives et les monumens d'antiquité sacrée dont elles sont enrichies : il recherchait surtout les vestiges de l'ancienne discipline et des liturgies de l'Église pour la célébration de la messe, la récitation de l'office divin, l'administration des sacremens. Il lisait assidûment l'Écriture sainte et ses commentateurs. Bientôt il sentit que ses connaissances étaient insuffisantes pour les études approfondies auxquelles il se livrait ; il possédait le grec, mais il était étranger aux langues orientales. Il voulut donc apprendre l'hébreu et les divers idiomes qui s'y rattachent. Il fit dans cette science de rapides progrès avec le secours d'un rabbin juif qu'il avait pris pour maître. Pendant ce temps il recommandait à son précepteur l'étude plus importante des fondemens de la foi chrétienne. Le rabbin parut d'abord insensible et quelquefois même irrité de ses efforts, mais au bout de peu d'années il se convertit, et convint que la conduite

exemplaire de Tommasi avait été, après Dieu, la principale cause de sa conversion.

A peu près vers cette époque, une longue et édifiante correspondance s'établit entre Tommasi et ses quatre sœurs religieuses, sur différens points de perfection chrétienne. L'on y voit que Tommasi souffrait encore beaucoup de l'abattement de son esprit, mais qu'il endurait toujours ses maux avec patience. Quelquefois cependant son découragement allait à un tel point, qu'il songeait à abandonner ses entreprises littéraires et de s'ensevelir dans la solitude, pour ne s'y occuper plus que de pénitence et de prières. Heureusement pour la littérature sacrée qu'il abandonna ce projet et poursuivit ses travaux. Plusieurs ouvrages qui en furent le fruit ont joui, depuis leur première publication jusqu'à nos jours, de l'estime universelle.

En 1679, il publia un petit ouvrage intitulé le *Speculum* ou *Miroir de saint Augustin*, qui contient les règles de la vie chrétienne, extraites principalement de l'Écriture sainte et des ouvrages de ce Père. L'année suivante, parut la Collection des anciennes liturgies, insérées dans d'autres ouvrages ou trouvées en manuscrits : on ne les avait pas jusqu'alors ainsi réunies. Il y joignit une savante introduction, où l'agrément de son esprit et la richesse de son érudition se montrent également. Le célèbre Mabillon, qui le connut dans le voyage qu'il fit à Rome en 1685, et qui en reçut des marques d'affection, a donné de grands éloges à cet ouvrage, il appelle l'auteur son ami, ajoutant que sa science était embellie par sa modestie et par sa piété. Tommasi mit ensuite au jour, en 1683, le Psautier. Dans une préface savante, il montre quelles étaient les principales différences entre les textes du Psautier, et quel usage les Chrétiens faisaient des psaumes dans les premiers siècles de l'Église. D'autres ouvrages suivirent successivement celui-ci : tous tirés de sources peu connues.

Ces écrits divers ont mérité l'estime et l'approbation des savans et des personnes pieuses. Les hommes les plus renommés en Europe par leur savoir, des protestans mêmes, tels que Cave et Basnage, manifestèrent la haute opinion qu'ils avaient de l'étendue de son érudition et de la justesse de sa critique.

Malgré sa réputation, Tommasi demeurait simple religieux, refusant toutes les places honorables qu'on voulait lui faire accepter, soit dans sa congrégation, soit au dehors. En 1697, Innocent XII, qui avait lu et admiré ses écrits, exprima un vif désir de le voir. Le Pape Clément XI le choisit pour son confesseur, et voulut qu'il fût du nombre des consulteurs de sa congrégation. Ce titre lui imposait l'obligation de prononcer sur la capacité de ceux d'entre ses confrères qui étaient destinés aux charges. Ce devoir alarmait son humilité; mais elle lui donna de fréquentes occasions de montrer ses rares qualités. La décision d'un cas extraordinaire lui fut un jour proposée : une pauvre veuve lui demandait qu'après sa mort ses restes fussent enterrés dans l'église des Théatins, et elle offrait pour prix de cette faveur de céder une vigne à la communauté. Si l'offre eût été acceptée, son fils eût ainsi perdu son héritage. Tommasi fut d'avis que la mère eût le tombeau, et le fils la vigne. L'on se soumit à cette décision désintéressée.

Bientôt il devint théologien de la congrégation pour la discipline des ordres réguliers. Le même emploi lui fut donné dans les différentes congrégations des Rites, du St.-Office et des Indulgences. Ainsi s'ouvrit pour lui un vaste champ, dans lequel il eut fréquemment occasion d'exercer ses talens naturels et ses connaissances acquises. Les cardinaux qui présidaient les assemblées de ces congrégations, ont souvent rendu témoignage à sa science profonde et à sa grande humilité. « En donnant son opinion, dit

» le cardinal Casini, il était toujours modeste, ne s'oppo-
» sant à personne, à moins que l'autorité des conciles ou
» le sentiment des saints Pères ne le rendît nécessaire; et
» telle était son admirable douceur, qu'il ramenait infail-
» liblement l'esprit de ses auditeurs à l'opinion qu'il dé-
» fendait. »

Celui qui s'abaisse sera élevé. Nous avons vu à quels emplois importans l'humble Tommasi avait été appelé. Le Pape Clément XI, qui l'avait consulté avant d'accepter la papauté, pour laquelle il éprouvait la plus grande répugnance, lui conféra la dignité de cardinal, le 16 Mai 1712. L'humble religieux voulut la refuser, et ce ne fut que par obéissance aux ordres du Pape qu'il l'accepta. Dans les arrangemens domestiques qu'exigea sa nouvelle situation, il prit pour son modèle saint Charles Borromé, dont le titre de cardinal avait été l'église de Saint-Martin-aux-Monts, et qui devenait alors le sien; ses serviteurs étaient des pauvres infirmes et estropiés. Il suivit aussi ce grand modèle dans l'accomplissement des devoirs que sa dignité lui imposait. Il assistait régulièrement à l'office divin dans l'église de son titre, prêchait souvent, et prenait beaucoup de plaisir à catéchiser les enfans, surtout les enfans des pauvres. Il eût voulu faire revivre quelques pratiques de l'ancienne discipline; mais le temps ne lui permit pas de réussir dans ce projet; ses efforts rencontrèrent de l'opposition, et un orage sembla se former contre lui. Son humilité, son éloignement pour le faste, qui d'abord avaient été applaudis, furent alors tournés en ridicule. Mais le ridicule et la calomnie arrivent rarement à leur fin, et peut-être ne réussissent jamais contre ceux qui, ainsi que Tommasi, remettent leur cause entre les mains de Dieu et lui abandonnent le soin de les défendre.

Il réservait sur ses revenus une petite somme pour son entretien, et distribuait le reste aux pauvres, dont il était

en toute occasion l'avocat. L'on ne peut dire quelle charité il avait pour eux ; il craignait de faire pour lui-même la moindre dépense de peur de diminuer ses aumônes , et son médecin déclara qu'il ne prenait pas une nourriture suffisante. Un jour on lui servit un poisson un peu plus grand que ceux que l'on mettait d'ordinaire sur sa table ; il s'informa quel prix on l'avait payé. Ce prix n'était pas élevé ; mais le Bienheureux le trouva trop cher, car lorsque son cuisinier lui dit combien il coûtait, le saint homme se tourna vers le crucifix et s'écria en gémissant : « Seigneur, ai-je été fait cardinal pour manger du poisson » de ce prix, lorsqu'il y a tant de pauvres qui meurent » de faim ! »

Le frère lai Théatin qui servait depuis long-temps Tommasi, et qui demeurait chez lui depuis sa promotion au cardinalat, rapportait que, se trouvant avec ce serviteur de Dieu dans un quartier de Rome, un pauvre vint leur demander l'aumône. Tommasi, absorbé dans la contemplation, ne l'entendit pas d'abord, et le frère, fatigué des sollicitations de ce mendiant, lui dit une troisième fois avec un peu de rudesse qu'il n'aurait rien. Le saint cardinal, qui était en avant, revint sur ses pas, fit une semonce au frère, et lui défendit de traiter à l'avenir les pauvres de cette manière.

Cette tendresse de Tommasi pour les membres souffrans de Jésus-Christ avait sa source dans l'esprit de foi dont il était animé ; cette vertu fondamentale fut son guide pendant toute sa vie. Ce fut la foi qui le dirigea dans ses études, et ce fut pour montrer la parfaite conformité de croyance de l'Église romaine avec la primitive Église qu'il publia ses savans ouvrages sur les antiquités ecclésiastiques. Il aurait voulu aller prêcher cette foi sainte aux nations idolâtres, et un jour qu'il voyait des missionnaires de sa congrégation prêts à partir pour l'Inde, il leur exprima les

regrets qu'il éprouvait de ne pouvoir les accompagner. Sa foi se manifestait surtout lorsqu'il célébrait le saint Sacrifice et lorsqu'il s'agissait du culte de l'auguste Sacrement de nos autels. Il fit beaucoup de dépenses pendant le peu de temps qu'il fut cardinal pour orner l'église dont il était titulaire.

Quoique ce grand serviteur de Dieu eût toujours mené une vie très-sainte, il avait été tourmenté par des inquiétudes et d'autres peines intérieures, mais son espérance se fortifia au milieu même de ces peines; il répétait souvent ces paroles de David : « Seigneur j'ai espéré en vous, je ne » serai pas éternellement confondu (1). » Il cherchait à affermir cette vertu dans les autres, et lorsqu'il voyait quelqu'un découragé, il lui disait : « Ne vous affligez pas; » moins vous aurez de secours de la part des hommes, et » plus le Seigneur vous prêtera d'assistance et d'appui. »

Tommasi avait manifesté dès sa première jeunesse son ardent amour pour Dieu, en lui sacrifiant généreusement tous les avantages temporels auxquels il pouvait prétendre; il conserva toute sa vie avec un soin extrême ce sentiment de tendresse envers son divin Maître. Il avait une vive horreur du péché, moins par la crainte du châtiment que par celle d'offenser la souveraine Majesté. Sans cesse occupé de Dieu, il cherchait à s'unir à lui par de fréquentes oraisons jaculatoires. Tout ce qui pouvait nourrir sa piété lui inspirait de l'intérêt; et ce savant, dont l'Europe admirait l'érudition, estimait toutes les pratiques de dévotion approuvées par l'Église et les observait avec fidélité. On le trouva un jour en extase devant une image de la Sainte-Vierge. Il recommandait la confiance en cette sainte Mère de Dieu, et il en donnait lui-même l'exemple.

C'est ainsi que, placé dans un rang éminent, Tommasi

(1) Ps. 30, v. 1.

donnait l'exemple de toutes les vertus; mais le ciel sembla bientôt l'envier à la terre. La veille de Noël 1712, il éprouva un malaise qui ne l'empêcha cependant pas de se rendre à la chapelle papale et d'y assister à tout l'office du soir et de la nuit. Rentré chez lui le matin de la fête, il sentit augmenter son indisposition. Le mal faisant des progrès, il reçut les derniers sacremens. Lorsqu'on lui apporta le saint Viatique, son visage parut tout enflammé, et l'empressement qu'il montra de communier fit connaître avec quelle ardeur il s'unissait à son divin Maître. Le 31 Décembre, il dicta son testament qui est un nouveau monument de sa piété. La fièvre ayant redoublé, il sentit que sa fin approchait. Il voulut lui-même chercher dans le Rituel les prières qui devaient être récitées pendant son agonie; il y tomba bientôt et elle fut très-paisible. Un air de joie se répandit sur sa figure, et ses yeux fixés vers la muraille firent penser qu'il avait une vision. Enfin ce saint homme ayant tendrement baisé son crucifix et placé ses bras en croix sur sa poitrine, rendit son ame à son Créateur le 1er Janvier 1713, à l'âge de soixante-trois ans.

A peine fut-il expiré que toute sa maison fit éclater sa douleur. « Notre père est mort! s'écriaient-ils tous, le père » des pauvres! C'est un Saint qui quitte le monde. » Le peuple acourut en foule au palais, et joignit ses éloges à ceux que les domestiques donnaient à leur bon maître.

La renommée de ses vertus ne fut pas long-temps renfermée dans Rome ou dans sa patrie. Beaucoup de personnages de distinction, en Italie et en d'autres pays, demandèrent que son nom fût inséré au catalogue des Saints, ce qui depuis plusieurs siècles n'est accordé qu'après de longues formalités. On les commença l'année même de sa mort : ses ouvrages furent soumis à un sévère examen dans différentes congrégations établies à cet effet; toute sa vie fut examinée et discutée, ainsi que les miracles opérés par

son intercession. Les procédures suspendues pendant quelque temps recommencèrent en 1723 : elles furent encore interrompues, puis reprises en 1729. Un décret d'Urbain VIII ordonnait que 50 ans se fussent écoulés depuis la mort de la personne dont on sollicitait la canonisation, avant que l'on pût en prononcer le décret. En 1753 Benoît XIV, qui avait connu personnellement Tommasi, qui admirait ses vertus, ses talens, et était très-tendrement attaché à sa mémoire, dérogea en sa faveur à la loi que l'un de ses prédécesseurs avait établie, et pendant les années 1757, 1759 et 1760, les procédures furent continuées. En 1761, Clément XIII déclara formellement qu'il était prouvé que le serviteur de Dieu, Joseph-Marie, Cardinal Tommasi, avait été singulièrement doué de foi, d'espérance, de charité envers Dieu et envers le prochain; de prudence, de justice, de force et de tempérance. Dans les années 1802 et 1803, la congrégation continua à examiner les miracles qui lui avaient été soumis, et l'on en déclara deux suffisamment prouvés. Enfin, le 5 Juin 1803, le décret pour la béatification fut prononcé par Pie VII, avec le consentement unanime de la congrégation des Rites.

Le pieux auteur de l'Imitation de Jésus-Christ recommande à ses lecteurs de se garder de la trop grande soif de savoir, comme de la source de beaucoup de distractions et de beaucoup d'erreurs. Qui peut lire ce qu'un savant illustre (1) disait de lui-même à ce sujet, sans y trouver un avertissement contre un excès si blâmable et si dangereux? « J'étais absolument emporté par le plaisir que je trouvais » à l'étude, dit-il, et la variété infinie d'objets qu'elle pré» sente entraînait tellement mes pensées, et s'emparait » si bien de toutes les avenues de mon ame, que j'étais

(1) Huet, évêque d'Avranches, dans son livre ayant pour titre : *Commentarius de rebus ad eum pertinentibus.*

» tout-à-fait incapable d'une douce et intime communica-
» tion avec Dieu. Cette dissipation et cette indisposition de
» l'esprit ont toujours été mon grand défaut : elles trou-
» blent encore ma prière et m'enlèvent presque tout l'avan-
» tage que j'en devrais retirer. »

Tommasi n'éprouva jamais ce malheur, il sanctifia ses études par la prière et la méditation; il rendit ainsi ses travaux utiles à la gloire de Dieu, à sa perfection et au salut du prochain, seul but où doivent tendre non-seulement nos études, mais toutes nos occupations.

Les ouvrages du B. Tommasi ont été publiés de nouveau depuis sa mort. Nous allons faire connaître les titres qu'ils portent.

Notice des ouvrages du B. Joseph-Marie Tommasi.

1° *Speculum divi Aurelii Augustini, episcopi Hipponensis.* 1679, *in*-8°.

2° *Codices Sacramentorum, nongentis annis vetustiores*, etc. 1680, in-4°.

3° *Exercitium fidei, spei et charitatis*, etc. 1683.

4° *Psalterium juxta duplicem editionem, quam Romanam dicunt, et Gallicanam*, etc. 1683, in-4°.

5° *Responsorialia et Antiphonaria romanæ Ecclesiæ*, etc. 1686, in-4°.

6° *La véritable manière de glorifier Dieu et de faire oraison*, en italien, etc.; 1687, in-12.

7° *Sacrorum Bibliorum juxta editionem seu* LXX *interpretum, seu beati Hieronymi, veteres tituli, sive capitula, ante mille annos in Occidente usitata.* 1688, in-4°.

8° *Antiqui libri Missarum romanæ Ecclesiæ*, etc. 1691, in-4°.

9° *Officium Dominicæ Passionis, secundùm ritum Græcorum, latinè editum*, etc. 1695, in-8°.

10° *Psalterium cum Canticis, versibus prisco more distinctum.* 1697, in-4°.

11° *Petit Extrait des Psaumes, renfermant les versets de prières qui y sont contenus*, en italien, etc.; 1699, in-8°.

12° *Indiculus Institutionum theologicarum veterum Patrum*, etc. 1701, in-8°.

13° *Institutiones theologiæ antiquorum Patrum quæ aperto sermone exponunt breviter theologiam, sive theoreticam sive practicam.* 1709, 1710 et 1712. 3 vol. in-8°. Le premier volume de cette collection contient les *Prescriptions* de Tertullien, le *Commonitorium* de Vincent de Lérins, et deux discours de saint Grégoire de Nazianze, le premier sur la modération qu'on doit garder dans les disputes de théologie, et l'autre est la première oraison théologique. Le second renferme les trois livres des *Témoignages* de saint Cyprien adressés à Quirinus ; les *Ascétiques* de saint Basile, ses Discours sur le jugement de Dieu, sur la vraie foi, et ses *Morales*. On trouve dans le troisième, l'*Anchorat* de saint Epiphane, avec l'Abrégé que le saint docteur en a fait lui-même, et sa Confession de foi.

14° *Courte instruction sur la manière d'assister avec fruit au saint Sacrifice de la Messe*, en italien. 1710.

15° Exercice journalier pour la maison, en italien, 1712.

On a encore de lui :

16° *Constitution des religieuses Bénédictines du diocèse de Gergenti*, en italien. 1670.

17° *Prisci fermenti nova expositio :* et *de fermento quod dabatur Sabbato ante Palmas in consistorio lateranensi*, en deux dissertations imprimées avec le traité de Ciampini *de Azymorum usu*. 1688, in-4°.

Le cardinal Tommasi a laissé en manuscrit quelques autres ouvrages :

1° *Breviculus aliquot Monumentorum veteris moris quo Christi fideles ad sæculum usque decimum utebantur in celebratione Missarum*, etc.

2° *De privato ecclesiasticorum officiorum Breviario extra chorum.*

3° *Memorialis indiculus veteris et probatæ in Ecclesiâ consuetudinis concedendi indulgentias.* A sa mort il travaillait à une édition du véritable *Sacramentaire de saint Grégoire Pape*, purgé de toutes les additions qu'on y a faites dans les temps postérieurs. Le P. Ant.-François Vezzosi, Théatin, donna en 1747—1754, en 7 vol, in-4°, une édition de toutes les œuvres du cardinal Tommasi, augmentée de pièces inédites.

Le même religieux publia en 1769, *Institutiones theologicæ antiquorum Patrum*, 4 vol. in-4°, dont les deux premiers contiennent les opuscules compris dans les trois volumes in-8° indiqués ci-dessus n° XIII, et les deux autres renferment quelques ouvrages de saint Augustin et autres Pères, que le vénérable cardinal avait dessein de publier pour compléter la *Théologie des Pères*, et qu'il a lui-même indiqués dans son *Indiculus* adressé au P. Mabillon, cité n° XII. Il mit à la tête une Vie du cardinal ci-dessus, et le catalogue des dits écrits.

2 Janvier.

S. MACAIRE D'ALEXANDRIE, ANACHORÈTE.

Tiré de Pallade, évêque d'Hélénople, et disciple du Saint, c. 20; de Rufin, de Socrate, etc. *ap.* Rosweide, d'Andilly, Cotelier, et Bollandus, page 58. Voyez Tillemont, t. VIII, p. 626. Bulteau, *Hist. monas. d'Orient*, l. 1, c. 9, p. 126.

L'AN 394.

MACAIRE *le jeune* (*a*) naquit à Alexandrie, où il exerça d'abord une profession vile aux yeux des hommes, puisqu'il fut obligé de se faire marchand de dragées pour avoir de quoi subsister. Mais la grâce lui ayant touché le cœur, il fit, à la fleur de son âge, un éternel divorce avec le monde, pour se consacrer à Dieu sans réserve, et il passa plus de soixante ans dans les déserts, uniquement occupé des exercices de la pénitence et de la contemplation. Il se retira, vers l'an 335, dans la Thébaïde ou Haute-Egypte; là, il s'instruisit à fond des maximes de la plus sublime vertu, sous la conduite des plus habiles maîtres de la vie monastique. Comme il brûlait d'un désir incroyable d'acquérir toute la perfection de son état, il prit la résolution de quitter la Thébaïde, pour aller vivre dans la Basse-Egypte (*). On ne sait pas au juste le temps auquel il exécuta cette résolution; mais on ne peut douter que ce n'ait été avant l'an 373.

(*a*) Il ne faut pas le confondre avec saint Macaire de Pispir (ainsi appelé d'un monastère de ce nom), disciple de saint Antoine, qui, comme nous l'apprenons de la vie de saint Posthume, lui confia le gouvernement de près de 5000 moines. S. Macaire de Pispir, avec Amathas, disciple du même maître, enterra saint Antoine, qui lui laissa son bâton.

(*) Quoique la Thébaïde appartînt à l'Égypte, on les distinguait cependant à cette époque. *Note de la présente édition.*

Il y avait dans la Basse-Egypte trois grands déserts presque contigus : celui de Scété, ainsi appelé d'une ville de ce nom, bâtie sur les confins de la Lybie; celui des Cellules, ainsi nommé de la multitude des cellules des solitaires qu'on y voyait, et un troisième du côté de l'occident, auquel la montagne de Nitrie donnait son nom. Macaire avait une cellule dans chacun de ces trois déserts. C'était à Nitrie qu'il recevait et instruisait les étrangers; mais il demeurait communément aux Cellules, où il fut depuis élevé à la dignité du sacerdoce. Là chaque anachorète vivait dans une totale séparation de ses frères, dont il ne voyait pas même la cellule; et il ne sortait de la sienne que le samedi et le dimanche, jours où l'on s'assemblait à l'église pour célébrer les saints Mystères, et pour participer au corps et au sang de Jésus-Christ. Si quelqu'un était absent, on jugeait qu'il était malade, et tous les autres l'allaient visiter. Lorsqu'un étranger voulait se fixer parmi eux, chacun lui offrait sa cellule, étant dans la disposition d'en bâtir une autre pour lui-même. Tous les frères s'occupaient du travail des mains, qui consistait à faire des paniers et des nattes. Jamais ils ne perdaient de vue la présence de Dieu; et le profond silence qui régnait dans tout le désert ne contribuait pas peu à nourrir et à exciter la ferveur de leur oraison.

Pallade raconte (1) un trait bien frappant de la mortification de ces saints anachorètes. On avait envoyé à Macaire une grappe de raisin fraîchement cueillie : il en fit présent à son voisin qui était incommodé; celui-ci la donna à un troisième, qui la porta à un quatrième. Elle passa ainsi de cellule en cellule, et revint enfin à Macaire. Ce grand homme, charmé de la mortification de ses frères, ne voulut pas lui-même manger la grappe.

(1) *Hist. Lausiac.* c. 20.

Quelque grandes que fussent les austérités qui se pratiquaient dans le désert, elles n'approchaient pas encore de celles de Macaire. Il ne vécut que de légumes et d'herbes crues pendant sept années; les trois suivantes, il se contenta de trois ou quatre onces de pain par jour, et nous apprenons de Pallade, qu'il ne consumait par an qu'un très-petit vase d'huile. Ses veilles, selon le même auteur, n'étaient pas moins surprenantes. Il embrassait sans délai toutes les austérités qu'il voyait ou savait pratiquées par les autres, parce qu'il joignait à un corps robuste un zèle ardent pour toutes les rigueurs de la pénitence. Frappé de la réputation du monastère de Tabenne, gouverné par saint Pacôme, il y alla déguisé sous un habit d'artisan : c'était quelque temps avant l'année 349. Comme il demandait à être admis dans ce monastère, saint Pacôme lui représenta d'abord qu'il était trop avancé en âge pour se faire aux jeûnes et aux veilles de ses frères. Il le reçut pourtant à la fin, à condition cependant qu'il observerait toutes les règles et toutes les austérités du monastère. Le carême étant venu, tous les frères s'assujettirent à des pratiques de pénitence, chacun selon ses forces et sa ferveur. Les uns étaient un jour sans manger; les autres gardaient une entière abstinence pendant deux, trois, et même quatre jours; ceux-ci demeuraient debout toute la journée, ceux-là ne s'asseyaient que pour travailler. Quant à Macaire, il prit des feuilles de palmier pour son travail, les fit tremper dans l'eau, puis se retira dans un coin, où il passa tout le carême debout, et sans manger autre chose que quelques feuilles de chou toutes crues; encore n'était-ce que les dimanches. S'il était contraint de quitter sa place, son absence ne durait qu'autant de temps que la nécessité l'exigeait. Ce qu'il y avait encore de plus merveilleux, c'est que le travail des mains ne causait aucune distraction à son esprit, qui s'entretenait intérieurement avec Dieu par la

prière. Un tel prodige jeta tous les moines de Tabenne dans un étonnement qu'on ne peut exprimer; et lorsque le carême fut passé, ils représentèrent à S. Pacôme qu'il ne devait pas tolérer une singularité de cette espèce, dont les suites pourraient être fort préjudiciables au bien général du monastère. Le saint abbé, avant de rien décider, eut recours à Dieu, et le pria instamment de lui faire connaître cet étranger. Sa prière fut exaucée, et il apprit, par révélation, que l'homme extraordinaire qu'il avait reçu était le grand Macaire. Aussitôt il l'alla trouver, et après lui avoir donné des marques de sa charité et de sa reconnaissance, il le renvoya, en le conjurant de se souvenir devant Dieu de tous ceux qui habitaient le monastère de Tabenne (2).

La vertu de ce grand Saint fut souvent exercée par les tentations. Il lui vint un jour dans l'esprit qu'il ferait bien d'aller à Rome, afin de servir les malades dans les hôpitaux. C'était un piége de l'amour-propre dont se servaient les démons pour arriver à leurs fins. Macaire n'y tomba pas et, parce qu'il était vraiment humble, il sut le découvrir, malgré les dehors spécieux qui le couvraient. Cependant la pensée de quitter le désert se grava fortement dans son imagination. Il en était excessivement tourmenté, sans qu'il lui fût possible de s'en délivrer. Enfin, après bien des combats, il se coucha sur le seuil de sa cellule, et se mit à crier aux démons : « Arrachez-moi d'ici, si vous le pou-» vez, car je n'en veux point sortir. » Il demeura jusqu'à la nuit dans cette posture, et désarma les démons par sa vigoureuse résistance (3). Mais les assauts recommencèrent dès qu'il fut levé. Il ne se découragea point; il remplit de sable deux grands paniers, les charge sur ses épaules, et traverse ainsi le désert. Une personne de sa connaissance l'ayant rencontré, lui demanda ce qu'il prétendait faire,

(2) *Hist. Lausiac. c.* 20. (3). Ibid.

et lui offrit de le décharger d'une partie de son fardeau. Macaire ne lui fit que cette réponse : *Je tourmente celui qui me tourmente*. Il retourna le soir à sa cellule tout épuisé de fatigues, mais entièrement délivré de la tentation.

Macaire voulant, au rapport de Pallade, goûter d'une manière plus parfaite les saintes douceurs de la contemplation, au moins pendant cinq jours de suite, s'enferma dans sa cellule, en disant à son ame : « Puisque tu as » choisi ta demeure dans le ciel, où tu dois converser avec » Dieu et avec ses saints anges, prends garde d'en des- » cendre, et de te laisser aller à des pensées terrestres. » Les deux premiers jours, son ame fut inondée de ces délices ineffables que produit l'union intime avec Dieu : mais comme cette vie n'est pas un état de jouissance, et que l'homme y est incapable d'une contemplation non interrompue, il éprouva le troisième jour des troubles si violens et des agitations si terribles, qu'il fut obligé d'abandonner son dessein, et de reprendre son premier genre de vie. Telles sont les ames contemplatives : lorsque Dieu ne se montre à elles qu'avec des consolations, elles voudraient ne sortir jamais de sa divine présence; mais bientôt elles en sont distraites par le poids de la mortalité, par les besoins de la nature et par les artifices du démon. Souvent Dieu se cache, afin que, rentrant en elles-mêmes, elles sentent leur propre faiblesse, et comprennent que cette vie est un temps de combats et d'épreuves. C'est ce qui arriva à notre Saint.

Dieu qui prend plaisir à départir aux ames pures des faveurs extraordinaires, faisait connaître à Macaire les choses les plus cachées et les plus impénétrables à l'esprit humain. Étant un jour à l'église, il eut une vision qui lui représenta les démons occupés à tenter les frères. Ils employaient mille ruses, ou pour les faire dormir, ou du moins pour les distraire. Quelques solitaires intérieurement forti-

fiés par une vertu surnaturelle, les mettaient en fuite, tandis que les autres étaient le jouet de leurs suggestions. Macaire, pénétré d'une vive douleur, fondait en larmes. La prière finie, il avertit chacun des frères des distractions qu'ils avaient eues; il leur en découvrit la source dans les piéges du démon, et les exhorta tous à redoubler de zèle et de ferveur durant ce saint exercice (4).

Il n'y a point de vertu qui convienne mieux à un solitaire, qu'un parfait détachement des biens de la terre: aussi notre Saint prouva-t-il par sa conduite, qu'il était intimement persuadé de cette vérité; il déclara dans une occasion quels étaient là-dessus ses sentimens. Un anachorète de Nitrie laissa en mourant cent écus qu'il avait amassés à faire de la toile (5): on s'assembla dans le désert pour délibérer sur l'emploi de cet argent; les uns étaient d'avis qu'on le distribuât aux pauvres, les autres voulaient qu'on le donnât à l'Église. Macaire, Pambom, et les autres qu'on appelait *pères*, ayant été consultés, dirent qu'il fallait enterrer les cent écus avec le mort, et prononcer sur lui ces formidables paroles: *Que ton argent périsse avec toi* (6). Cet exemple répandit une si grande terreur parmi tous les solitaires, que dans la suite personne n'osa rien laisser après sa mort.

Macaire avait encore le don des miracles, et Pallade, qui avait vécu trois ans avec lui, en rapporte plusieurs dont il fut témoin. Nous en citerons un entr'autres. Un prêtre dont la tête était mangée d'un horrible cancer, vint à la cellule du Saint, dans l'espérance d'y trouver une prompte guérison. L'entrée lui en fut refusée; Macaire

---

(4) Rosweide, *Vit. Patr. l.* 2, *c.* 29. *p.* 481.

(5) *S. Hier. ep.* 18, *ol.* 22 *ad Eustach. t. IV, part* 2, *p.* 44, *edit Ben.*, et Rosweide, *Vit. Patr. l.* 3, *c.* 319.

(6) Act. VIII, 20

ne voulut pas même lui parler. Pallade le conjura de la manière la plus pressante de dire au moins quelque chose à un misérable si digne de compassion. « Il ne le mé-» rite pas, répondit le serviteur de Dieu : sa hideuse » maladie est l'effet de la vengeance céleste, qui le pu-» nit pour un péché d'impureté. Cependant je prierai » pour sa guérison, si je puis m'assurer de son repen-» tir, et s'il me promet de ne plus célébrer les divins » mystères le reste de sa vie. » Le prêtre confessa son crime, et protesta que, conformément à l'ancienne discipline de l'Église, il n'exercerait plus aucune fonction sacerdotale. Aussitôt le Saint lui remit son péché par l'imposition des mains, et peu de jours après il s'en retourna parfaitement guéri, louant Dieu, et rendant de grandes actions de grâces à Macaire.

Nous avons déjà remarqué que notre Saint possédait supérieurement le talent de découvrir les artifices du démon; il en donna une nouvelle preuve par rapport à ce Pallade dont nous venons de parler. Le malin esprit l'avait jeté dans le découragement, en lui exagérant son peu de progrès dans la vertu, et en le tourmentant par l'idée qu'il n'était point fait pour la vie solitaire. Il n'eut garde de s'en rapporter à son propre jugement pour la décision de ses doutes; il alla consulter son maître, auquel il ouvrit son cœur. Celui-ci lui répondit que le moyen de vaincre cette tentation, était de la mépriser; de ne point quitter son premier dessein, et de dire constamment au démon : « Mon amour pour Jésus-Christ » me retient dans ma cellule; je suis déterminé à y res-» ter afin de lui plaire, et de le servir d'une manière » conforme à sa volonté. » Le Saint connaissait par expérience l'efficacité d'un tel moyen.

Macaire d'Alexandrie était uni par les liens d'une amitié sainte avec Macaire d'Egypte, surnommé l'*ancien*; ce

dernier édifiait par ses vertus le désert de Scété. Un jour que ces deux grands hommes passaient le Nil dans un bac, des officiers, suivis d'un nombreux cortége, se trouvèrent par hasard avec eux : frappés de la joie et de la sérénité qui éclataient sur le visage des deux solitaires, ils se disaient l'un à l'autre, qu'ils devaient goûter un bonheur parfait dans leur pauvreté. « Vous » avez raison, » répondit Macaire d'Alexandrie, en faisant allusion à son nom et à celui de son compagnon (*b*), « vous avez raison de nous appeler heureux, car c'est » notre nom. Mais si nous sommes heureux en méprisant le monde, que doit-on penser de vous qui vous » plaisez dans ses chaînes » ? Ces paroles prononcées avec ce ton de voix énergique qui annonce la conviction intérieure de l'ame, touchèrent si vivement l'officier qui avait parlé le premier, qu'à son retour il distribua son bien aux pauvres, pour embrasser la vie solitaire.

Mais en vain notre Saint aurait été le modèle des anachorètes, s'il n'eût pas conservé dans toute son intégrité le précieux dépôt de la foi. Il sut se préserver du venin de l'arianisme, dont les ravages déchiraient le sein de l'Église. Jamais il ne prêta l'oreille aux nouveautés profanes des hérétiques; et il était si connu par son attachement inviolable à la doctrine catholique, que Lucius, patriarche arien d'Alexandrie, le fit exiler, en 375, avec saint Macaire d'Egypte. Enfin, après avoir vécu jusqu'à une extrême vieillesse, il s'endormit dans le Seigneur, l'an 394 ou 395 (*c*). Les Latins en font la fête le 2 de Janvier. Pour les Grecs, ils l'honorent le 19 du même mois avec saint Macaire l'*ancien*. Il y a encore aujourd'hui

---

(*b*) Macaire est un mot grec qui signifie *heureux*.

(*c*) Tillemont, *t. VIII*, *p.* 648., constate la certitude de cette date par l'autorité de Pallade.

dans le désert de Nitrie un monastère qui porte le nom de saint Macaire (*d*).

Le portrait qu'un célèbre abbé du dernier siècle a tracé d'un vrai solitaire, paraît avoir été copié d'après la vie du grand Macaire. Quand une ame, dit-il, cherche Dieu dans la solitude, elle ne pense plus aux choses célestes; elle oublie la terre, où nul objet ne peut mériter ses affections. Embrasée du feu de l'amour divin, elle ne voit dans la mort que l'heureux moment où elle sera réunie au souverain bien après lequel elle soupire. Il est pourtant une erreur que doivent éviter ceux qui ont abandonné le monde; c'èst de s'imaginer qu'en vivant dans la sollitude, ils iront à Dieu par une route facile et semée de roses, qu'ils ne trouveront point d'obstacles à vaincre, et que la main du Seigneur sera attentive à écarter tout ce qui pourrait les peiner, et troubler la douceur de leur retraite. Ils doivent au contraire se persuader que les tentations les suivront partout; qu'on y est exposé en tout état, en tout lieu,

---

(*d*) La règle dite de *saint Macaire* est attribuée à celui d'Alexandrie dans le code des règles, imprimé sous le titre de *Codex Regularum collectus à S. Benedicto Anianensi, auctus à Luca Holstenio, Romæ* 1661, 2 *vol. in-4°*. Saint Jérôme paraît en avoir copié quelque chose dans sa lettre à Rusticus. Il y a une autre règle sous le nom des deux Macaire, de Sérapion (d'Arsinoé ou de Nitrie), de Paphnuce (de Bubale, prêtre de Scété), et de trente-quatre autres abbés. On la trouve dans la *Concordia Regularum, auctore S. Benedicto Anianensi abbate, edita ab Hugone Menardo, Monacho S. Benedicti. Paris,* 1638, *in-4°*. Il est probable qu'elle fut composée d'après la vie et les exemples de ces saints solitaires. Elle porte que les frères jeûneront tous les jours, excepté les dimanches et le temps pascal; qu'ils vivront dans la plus exacte pauvreté, uniquement occupés de la prière et du travail des mains; qu'ils regarderont l'hospitalité comme un devoir indispensable, et qu'ils observeront un silence rigoureux avec les étrangers, la liberté de parler n'étant accordée qu'à celui qui reçoit les hôtes. *Concord. Regul. c.* 60, *pag.* 809, *édit. Menardi.*

et que la paix promise par le Sauveur, se trouve parmi les tribulations, comme les roses parmi les épines. Dieu n'a pas dit à ses serviteurs qu'ils ne rencontreraient point d'épreuves, mais seulement qu'il leur ferait *tirer avantage de la tentation* (7). Voilà les conditions auxquelles le ciel nous est offert. Quoi de plus propre à ranimer notre courage ! Y a-t-il la moindre proportion entre des tribulations d'un moment, et la gloire d'une couronne immortelle ?

S. CONCORDE, SOUS-DIACRE ET MARTYR.

Ce Saint fut arrêté dans un désert sous le règne de Marc-Antonin, et conduit, vers l'an 178, devant Torquatus, gouverneur d'Ombrie, qui faisait alors sa résidence à Spolette. Les promesses et les menaces ayant été inutiles, on le battit à coups de bâton dans le premier interrogatoire, et on l'étendit sur le chevalet dans le second. Il souffrait avec une patience héroïque, et disait avec joie, dans le fort de ses tourmens : *Soyez glorifié, Seigneur Jésus*. Trois jours après, Torquatus envoya deux soldats pour le décapiter en prison, s'il refusait de sacrifier à une idole que portait un prêtre qui les accompagnait. Concorde ayant craché sur l'idole, pour marquer l'horreur qu'il avait d'un tel sacrifice, un des soldats lui trancha aussitôt la tête. Son nom se trouve au premier de Janvier dans le martyrologe romain ; mais dans quelques autres, il est au 2 du même mois.

Voyez les actes du Saint dans Bollandus, p. 9, et Tillemont, tom. II, p. 439.

(7) 1. Cor. X, 13.

LES MARTYRS DES LIVRES SAINTS.

L'EMPEREUR Dioclétien publia en 303 un édit, par lequel il était ordonné de brûler tout ce que l'on pourrait trouver d'exemplaires de nos divines Écritures. Les magistrats de diverses provinces de l'empire romain eurent recours aux supplices pour forcer les Chrétiens à les leur livrer; mais il s'en trouva un grand nombre qui aimèrent mieux exposer leurs corps aux tourmens et à la mort, que de contribuer à la destruction sacrilége de ces monumens de notre religion. L'Église les honore en ce jour, sous le titre de *Martyrs des Livres saints.*

Voyez Baronius, *Annal. et Annot. in martyrol. rom.* Eusèbe, *l.* 8, *c.* 2. Vales, *not. ibid. p.* 163. Lactance, *de Mort. Persec. c.* 15 *et* 18, *cum notis Baluz. etc.* Ruinart, *in Act. SS. Saturn. etc. et S. Felicis.* Fleury, *Mœurs des Chrét.* Tillemont, *Pers. de Diocl. art.* 10, *t. V.*

S. ADÉLARD, ABBÉ DE CORBIE EN PICARDIE.

ADÉLARD (*a*) était issu du sang le plus illustre, puisqu'il avait pour père le comte Bernard, fils de Charles Martel, et frère du Roi Pepin. Il était né à *Huyze* près d'Audenaerde; ce village lui appartenait de même que celui de *Beérthem* près de Louvain. Charlemagne, dont il était cousin-germain, le fit venir à la cour et le créa comte du palais. Quoiqu'il fût jeune encore, il ne laissa pas de craindre l'air empesté qu'on respire dans le monde. De là cette attention à conserver la grâce que Dieu avait libéralement

(*a*) On l'appelait encore Adalard, que l'on prononçait Alard. Il était ordinaire aux anciens Français d'ajouter à certains mots des lettres ou des syllabes qu'on ne faisait point sonner dans la prononciation. De là, *Chrodrobert* ou *Rigobert,* pour *Robert; Clovis,* pour *Louis; Clothaire* pour *Lothaire.*

versée dans son ame. Les abus dont il était témoin alarmaient de plus en plus sa conscience; et comme il ne pouvait y remédier, il résolut de s'en dérober au moins la vue. Il s'éloigna donc de la cour et du commerce des hommes, pour aller vivre dans la retraite : son sacrifice fut d'autant plus édifiant et plus méritoire, qu'il possédait les plus brillantes qualités de l'esprit et du corps et qu'il était à la fleur de son âge; car il n'avait que vingt ans lorsqu'il prit l'habit monastique à Corbie (*b*) en Picardie. Il fit ses vœux après une année de noviciat passée dans la plus grande ferveur.

On le chargea d'abord de la culture du jardin, emploi dont il s'acquitta avec autant de zèle que d'humilité. Cette dernière vertu, jointe à l'amour de la solitude, lui fit demander la permission de se retirer au Mont-Cassin. Il avait choisi ce monastère, dans l'espérance d'y être totalement inconnu aux hommes. La permission lui ayant été accordée, il passa en Italie; mais il n'y trouva pas ce qu'il y était allé chercher. Son rare mérite et ses éminentes vertus le firent bientôt connaître. On l'obligea même de retourner au monastère de Corbie, dont il fut élu abbé quelques années après (*).

Charlemagne faisait un cas singulier de notre Saint, aussi le contraignit-il de quitter la solitude pour venir à la cour. Nous apprenons de Hincmar (1) qui l'y avait vu, que de tous ceux qui composaient le conseil, personne ne pouvait lui être comparé. En 796, le même prince le mit, en

---

(*b*) Ce monastère avait été fondé, en 662, par la Reine Bathilde. Saint Adélard lui donna de grands biens en fonds de terre; ils sont encore distingués dans les titres ou archives de Corbie, et font aujourd'hui partie de la mense abbatiale.

(*) Van Gestel, dans sa description du diocèse de Malines, dit que les moines de Corbie eurent autrefois un prieuré à *Beérthem*.

Note de la présente édition.

(1) *L. Instit. Regis, c.* 12.

qualité de premier ministre, auprès de Pépin, son fils aîné, Roi de Lombardie. Dans une place aussi importante, Adélard se proposa uniquement la gloire de Dieu et le bonheur des peuples. Un ministre qui a des intentions aussi pures, ne peut négliger son propre salut; et voilà pourquoi le Saint était si attentif à conserver le recueillement intérieur de l'ame, au milieu de la dissipation inséparable des cours. Il allait de temps en temps se renfermer dans sa chambre, ou dans la chapelle du palais, afin de vaquer à la prière, et de ranimer continuellement sa ferveur par des méditations profondes sur l'abîme de ses misères, et sur les grandeurs infinies de la Majesté divine. Les larmes qui coulaient alors de ses yeux annonçaient la vivacité de sa ferveur. Charlemagne l'ayant rappelé de Milan, l'envoya vers le Pape Léon III, pour assister à la discussion de certaines difficultés qui s'étaient élevées au sujet d'une addition faite au symbole, afin d'exprimer plus clairement que le Saint-Esprit procède du Fils comme du Père. Il s'agissait du *Filioque*, que toutes les églises n'avaient point encore reçu. L'année suivante, c'est-à-dire, en 810, mourut Pépin, Roi de Lombardie. Il laissait un fils nommé Bernard, âgé de douze ans, qu'il mit sous la conduite du Saint.

Quelques années après, Bernard qui, en qualité de fils de Pépin, l'aîné des enfans de Charlemagne, avait des prétentions à la couronne impériale, prit les armes pour faire valoir ses droits; mais il fut malheureux dans cette guerre, qui lui coûta son royaume et la vie. Louis le Débonnaire, prévenu par les discours empoisonnés de quelques flatteurs, soupçonna le Saint d'avoir favorisé sourdement les prétentions de Bernard son élève, et l'exila dans l'île d'Hère en Aquitaine (*c*). Sa famille fut enveloppée dans la même

---

(*c*) Au monastère de saint Philibert, appelé autrefois Hermoutier, et depuis Noirmoutier.

disgrâce. On bannit Wala son frère (*d*) et Gundrade sa sœur (*e*), qui tous deux profitèrent de cette épreuve pour leur sanctification. Quant à notre Saint, il adora avec soumission les décrets de Dieu, qui se servait des hommes pour perfectionner sa vertu. Avec de tels sentimens, il ne pouvait manquer de goûter dans sa nouvelle demeure une joie et une tranquillité d'ame inaltérable. Cependant l'Empereur revint de ses préjugés : il reconnut l'innocence d'Adélard, et le rappela à la cour vers la fin de l'année 821 ; il lui fit même une espèce de réparation de l'injustice qu'il avait commise à son égard, en accumulant sur sa tête de nouvelles grâces et de nouveaux honneurs. Le serviteur de Dieu ne fut point ébloui du vain éclat des grandeurs humaines ; il en connaissait trop le vide : aussi fut-il toujours le même homme à la cour et dans le cloître, dans l'adversité et dans la prospérité. Le mépris des biens terrestres, l'amour de la prière, une tendre charité envers tous les hommes, un zèle ardent à servir les malheureux, furent les traits qui le caractérisèrent dans les diverses positions où il se trouva.

Adélard, qui se croyait déplacé à la cour, et qui n'y restait que malgré lui, demanda avec instance la permission de retourner à Corbie. Elle lui fut enfin accordée en 823. Il ne fut pas plus tôt rentré dans son monastère, qu'il en reprit les exercices avec une nouvelle ferveur. Souvent on le voyait, malgré sa dignité d'abbé, s'assujettir aux plus humiliantes fonctions de la communauté. Quoique avancé en

---

(*d*) Wala était un des plus grands hommes de son siècle, comme nous l'apprenons de sa vie, publiée par le père Mabillon. Il se fit moine à Lérins, et y vécut saintement.

(*e*) Gundrade fut reléguée à Poitiers, dans le monastère de Sainte-Croix, où elle mena une vie très-édifiante. Adélard avait une autre sœur nommée Théodrade, qu'on laissa dans le monastère de Soissons, où elle s'était faite religieuse.

âge, il écoutait avec docilité les avis du dernier de ses moines. Lorsque quelqu'un d'entr'eux l'exhortait à modérer ses austérités : « J'aurai soin de votre serviteur, répondait-» il en parlant de lui-même, afin qu'il puisse vous servir » plus long-temps. » Il ne négligeait rien pour porter ses frères à la perfection : chaque jour il leur faisait des discours tendres et pathétiques, et il ne se passait aucune semaine qu'il ne leur parlât à chacun en particulier. Mais comme l'instruction sert peu si elle n'est soutenue par l'exemple, il pratiquait le premier ce qu'il enseignait aux autres. Sa sollicitude s'étendait encore à tous ceux qui habitaient dans le voisinage du monastère. Les pauvres étaient sûrs de trouver en lui un père compatissant : il leur distribuait des aumônes si abondantes, que les revenus de l'abbaye ne pouvaient y suffire ; aussi quelques personnes qui ne comptaient pas autant que lui sur les bontés de la Providence, l'accusèrent-elles de prodigalité. Sa charité lui inspira encore le dessein de bâtir plusieurs hôpitaux. Il avait conçu le projet de fonder en Saxe un monastère, où l'on formerait des ouvriers évangéliques pour travailler à la conversion et à l'instruction des peuples du nord. Il communiqua son plan à un de ses disciples, nommé aussi Adélard, qu'il avait choisi pour le remplacer durant son absence. Celui-ci jeta les fondemens du nouveau monastère (*f*), qui ne fut entièrement achevé qu'en 823. Notre Saint y alla

(*f*) La nouvelle Corbie, connue sous le nom de Corvey. Elle est située sur le Weser, au cercle de Westphalie, et dans le diocèse de Paderborn. Le territoire de cette abbaye a environ trois milles en longueur et deux en largeur. L'abbé de Corvey, qui dépend immédiatement du Saint-Siége, est Prince de l'empire. Il a à la diète la dernière voix parmi les abbés princiers. Ses revenus annuels sont de 30 à 40,000 florins. L'abbaye de Corvey, outre saint Anschaire, si connu par sa science et par son zèle, a produit un grand nombre de personnages illustres, qui ont porté le flambeau de la foi dans plusieurs contrées barbares.

deux fois, et y demeura assez long-temps pour y donner une consistance solide à un ouvrage que l'amour de la religion avait fait entreprendre.

Rien n'était plus exemplaire que la ferveur avec laquelle on vivait dans les deux monastères. Tous les points de la règle s'y observaient avec autant d'exactitude que de piété. Adélard, qui craignait que le relâchement ne s'introduisît après sa mort, tâcha de le prévenir ; il composa dans cette vue son livre *des Statuts* (*g*) pour l'usage de ses frères.

Enfin arriva le moment que Dieu avait marqué pour le retirer de cette vallée de larmes. Il tomba malade à l'ancienne Corbie, trois jours avant Noël. Hildeman, son disciple, alors évêque de Beauvais, lui administra l'extrême-onction ; et il mourut le 2 Janvier 827, quelques heures après avoir reçu le saint viatique. Il était âgé de 73 ans. On le surnomma l'Augustin, l'Antoine (*h*), le Jérémie de son siècle, pour exprimer les divers traits de ressemblance qu'il avait avec ces grands hommes. Comme il avait une vaste étendue de connaissances, il était plus en état que personne de ranimer l'amour des bonnes études dans ses monastères. Il s'intéressa vivement aux progrès des saintes lettres ; et l'on compte parmi ses disciples saint Paschase Radbert (*i*), saint Anschaire, sans parler de beaucoup d'autres.

(*g*) Il nous en reste encore des fragmens considérables dans le Spicilége de dom Luc d'Achéri, t. IV, depuis la page 1 jusqu'à la page 20. Saint Adélard avait encore composé un ouvrage intitulé, *de l'Ordre du Palais*, dont le but était d'apprendre aux ministres de la cour, comment ils devaient se comporter. Nous n'en avons plus qu'un extrait inséré dans l'*Instruction du Roi Carloman*, par Hincmar ; et ce prélat doit au Saint ce qu'il y a de plus estimable dans tout son livre. Le traité *de la Lune pascale* et les autres ouvrages de saint Adélard sont perdus.

(*h*) Alcuin lui a adressé une lettre sous ce titre, *ép.* 107. Il l'y appelle son fils, ce qui a donné à plusieurs lieu de croire que saint Adélard avait été disciple de ce maître célèbre.

(*i*) Il nous représente Adélard comme un homme fort habile. Il dit

Dieu ayant fait connaître la sainteté de son serviteur par plusieurs miracles, le Pape Jean XIX, ou Jean XX, selon d'autres, permit qu'on levât de terre le corps de saint Adélard, pour le mettre dans une châsse. On en fit la translation avec une grande solennité en 1040. S. Gérard de Sauve-Majeure (*k*) nous a laissé l'histoire de cette translation (*l*). Il composa encore un office particulier en l'honneur du Saint, à l'intercession duquel il se croyait redevable de la guérison d'un violent mal de tête. Les reliques de saint Adélard, à l'exception d'une petite partie, se conservent dans l'abbaye de Corbie, en Picardie. Son nom n'a jamais été inséré dans le martyrologe romain, quoiqu'il soit le principal patron d'un grand nombre d'églises paroissiales,

---

qu'il savait également instruire en latin, en tudesque et en français vulgaire; d'où l'on doit conclure que la langue française faisait dès-lors une langue à part. La même chose se prouve par l'autorité de Nitard, qui servait dans les armeés de Louis le Débonnaire, et qui a écrit l'histoire des divisions qui s'élevèrent entre les enfans de ce Prince. Dans cette histoire on trouve en langue romance le serment original de l'accord que les deux frères Charles le Chauve, Roi de France, et Louis, Roi de Germanie, firent entr'eux à Strasbourg, le 14 Février 842, pour s'opposer aux entreprises de l'Empereur Lothaire. M. l'abbé Grandidier, *Hist. de l'égl. de Strasb.*, *t. II, pièc. justific. n.* 116, *p. ccxvj et suiv.*, en a donné une édition correcte, avec la traduction du même serment en français, en allemand, en latin, en dialecte languedocien, en gascon, en patois artésien, en patois alsacien et en patois lorrain. Voyez le recueil des Historiens de France, par Duchesne, t. II, p. 351, et l'hist litt. de la Fr. t. V, p. 206.

(*k*) Saint Gérard, moine de Corbie, fut le premier abbé du monastère de Sauve-Majeure, en latin, *Salva major,* situé en Guienne, au diocèse de Bordeaux, à six lieues de cette ville, et fondé en 1080 par Guillaume VIII, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers. Il mourut le 5 Avril 1095, et fut canonisé par le Pape Célestin III en 1197. Voyez sa vie et l'histoire de la fondation du monastère de Sauve-Majeure dans le P. Mabillon, *Acta Sanctorum Ord. S. Ben. t. IX, p.* 841.

(*l*) On la trouve dans Bollandus, avec la relation de huit miracles opérés par l'intercession du Saint.

et qu'il soit honoré dans la France, les Pays-bas, et plusieurs villes bâties sur le bord du Rhin.

Voyez la vie de saint Adélard, par saint Paschase Radbert son disciple, laquelle est écrite avec beaucoup de fidélité, quoique le style en soit fleuri et orné de figures qui lui prêtent un air de panégyrique. Il faut préférer l'édition publiée par le père Mabillon, *Acta SS. Bened. t. V, p.* 30, à celle que Bollandus a donnée. La vie de saint Adélard, écrite par saint Gérard de Sauve-Majeure, n'est qu'un abrégé de la première, mais le style en est plus historique.

3 Janvier.

S. PIERRE BALSAME, MARTYR.

Tiré de ses actes sincères, *apud Ruinard, p.* 501, *et Bolland, p.* 128. Voyez Tillemont, t. V, et Assemani, *Act. Mart. Occident. t. II, p.* 206.

L'AN 311.

PIERRE BALSAME, originaire du territoire d'Eleuthérophe en Palestine, fut arrêté à Aulane durant la persécution de Maximin. On le conduisit à Sévère, gouverneur de la province, qui commença l'interrogatoire par lui demander son nom. PIERRE répondit : « Je m'appelle Belsame, du » nom de mon père, et j'ai reçu au baptême celui de » Pierre. SÉVÈRE. De quel pays, de quelle famille êtes-» vous? PIERRE. Je suis Chrétien. SÉVÈRE. Quel est votre » emploi ? PIERRE. En puis-je avoir un plus honorable, » ou que peut-on faire de mieux dans le monde que d'être » Chrétien? SÉVÈRE. Connaissez-vous l'ordonnance des Em-» pereurs ? PIERRE. Je connais les ordonnances de mon » Dieu, le souverain Monarque du monde. SÉVÈRE. Vous » saurez bientôt qu'il y a un édit des très-clémens Empe-» reurs, qui porte que tous les Chrétiens sacrifieront aux » dieux, ou seront punis de mort. PIERRE. Vous saurez

» aussi un jour qu'il y a un commandement du Roi éter-
» nel, qui porte que si quelqu'un sacrifie aux démons, il
» sera exterminé. Auquel me conseillez-vous d'obéir? le-
» quel des deux croyez-vous que je doive choisir, ou de
» mourir de votre main, ou d'être condamné à un malheur
» éternel par le grand Roi, par le Dieu véritable? Sévère.
» Puisque vous me demandez mon conseil, je vous dirai
» que vous devez obéir à l'édit, et sacrifier aux dieux.
» Pierre. Je ne puis me résoudre à sacrifier à des dieux
» de bois et de pierre, comme sont ceux que vous adorez.
» Sévère. Vous apprendrez qu'il est en mon pouvoir de
» venger par votre mort l'injure que vous nous faites.
» Pierre. Je n'ai pas eu intention de vous offenser; je
» vous ai dit seulement ce qui est écrit dans la loi divine.
» Sévère. Ayez compassion de vous-même, et sacrifiez.
» Pierre. C'est en ne sacrifiant pas que j'ai véritablement
» compassion de moi-même. Sévère. Je veux bien encore
» user de patience; ainsi je vous donne du temps pour
» penser à vous, afin que vous preniez le parti de sauver
» votre vie. Pierre. Ce délai serait inutile, je ne chan-
» gerai point de sentiment. Faites présentement ce que
» vous seriez obligé de faire dans peu, et achevez l'ouvrage
» commencé par le diable votre père; car jamais je ne fe-
» rai ce que Jésus-Christ me défend. »

A ces mots, Sévère le fit étendre sur le chevalet, et quand il fut suspendu en l'air, il lui dit en le raillant : « Eh bien, Pierre, que dites-vous? Commencez-vous à
» connaître ce que c'est que le chevalet? Voulez-vous enfin
» sacrifier? Pierre répondit : Déchirez-moi encore avec
» des ongles de fer, et ne me parlez plus de sacrifier à
» vos démons. Je vous ai déjà dit que je ne voulais sacri-
» fier qu'au seul Dieu pour l'amour duquel je souffre. » A ces mots, le gouverneur fit redoubler les tourmens; et Pierre, loin de pousser le moindre soupir, chantait avec

joie ces deux versets du Roi-prophète : *Je n'ai demandé qu'une chose au Seigneur, et je la rechercherai toujours, c'est de pouvoir habiter dans sa maison tous les jours de ma vie* (1). *Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur* (2). Alors Sévère, plus furieux que jamais, donna ordre à de nouveaux bourreaux de relever les premiers qui étaient fatigués. Aussitôt les spectateurs qui voyaient couler de toutes parts le sang du martyr, s'écrièrent : « Obéissez aux Empereurs; sacrifiez, et délivrez-» vous de ces horribles tourmens. Pierre répondit : Qu'ap-» pelez-vous tourmens? Je ne sens aucune douleur : mais » je sais que si je manque de fidélité à mon Dieu, je dois » m'attendre à de véritables peines, à des tourmens incon-» cevables. » Le juge lui dit encore : « Sacrifiez, Pierre Bal-» same, ou vous vous en repentirez. PIERRE. Je ne sacrifierai » point, et je ne m'en repentirai point. SÉVÈRE. Je vais » prononcer la sentence. PIERRE. C'est ce que je désire avec » impatience. » Alors Sévère prononça la sentence conçue en ces termes : « Nous ordonnons que Pierre Balsame, » pour avoir refusé d'obéir à l'édit des invincibles Empe-» reurs, et pour avoir défendu opiniâtrément la loi du cru-» cifié, sera lui-même attaché à une croix. » Ce fut ainsi que ce généreux athlète reçut la couronne du martyre, à Aulane, vers l'an 311, le 3 Janvier, jour auquel il est honoré dans le martyrologe romain et dans celui de Bède.

Nous apprenons de l'exemple des martyrs, qu'une constance vraiment héroïque ne se trouve que dans la religion chrétienne. Il n'y a que cette religion sainte qui puisse procurer une solide consolation dans les dangers, dans les épreuves les plus sensibles, et répandre sur toute la vie de l'homme un calme inaltérable qui le suit par-tout. Quand on est uni à Dieu par les liens de la charité, on repose

(1) Ps. XXVI, 4. (2) Ps. CXV, 13.

tranquillement sous les ailes de sa toute-puissance, de sa sagesse et de sa bonté. On n'est touché ni des caresses, ni des mépris de ce monde. La paix intérieure, les chastes délices que l'on goûte dans la pratique de la vertu, dédommagent avec usure de la privation de ces prétendus biens qui accompagnent le vice. La mort même, si redoutable au commun des hommes, n'offre rien que de consolant, puisqu'elle doit être suivie d'une couronne immortelle, et d'un bonheur qui aura la durée de Dieu même.

Ste GENEVIÈVE, VIERGE ET PATRONNE DE PARIS.

Tiré de la vie de la Sainte, écrite dix-huit ans après sa mort. Quelques éditions de cette vie ayant été falsifiées, il faut s'en tenir à celle qu'a donnée le P. Charpentier, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, en 1697, in-8°. On trouve dans Bollandus une seconde vie de la Sainte, mais plus moderne que la première. Voyez Tillemont, t. XVI, p. 621, 802, et les auteurs du *Gallia Christiana nova*, t. I, p. 700.

L'AN 512.

Le village de Nanterre, situé à deux lieues de Paris, eut la gloire de produire sainte Geneviève, elle y naquit vers l'an 422. Son père se nommait Sévère, et sa mère Géronce. Elle avait sept ans lorsque saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes, qui allaient combattre l'hérésie de Pélage dans la Grande-Bretagne, vinrent coucher à Nanterre. Les deux saints évêques y furent à peine arrivés, qu'ils se virent environnés d'une grande multitude de peuple qui demandait leur bénédiction. Geneviève se trouva dans la foule avec ses parens; mais saint Germain sut la discerner à la faveur d'une lumière subite que lui communiqua l'esprit de Dieu. Il la fit approcher avec ses parens, auxquels il prédit la sainteté future de leur fille; il ajouta qu'elle effectuerait la résolution qu'elle avait prise de servir Dieu, et que

son exemple contribuerait à la sanctification des autres. Geneviève lui ayant dit ensuite qu'elle désirait depuis longtemps de vivre dans une virginité perpétuelle, et de n'avoir d'autre titre que celui d'épouse de Jésus-Christ, il lui donna sa bénédiction pour la consacrer à Dieu dès ce moment, puis il la mena à l'église du lieu, accompagné de tout le peuple qui s'était assemblé autour de lui. Durant le chant des psaumes et des prières (1), c'est-à-dire, durant la récitation de none et de vêpres (*a*), il eut la main étendue sur sa tête. Il la retint encore pendant le repas, et ne la renvoya qu'après avoir fait promettre à son père qu'il la lui ramenerait le lendemain matin avant son départ.

Sévère et Géronce se rendirent chez le Saint avec leur fille à l'heure marquée. Il demanda à Geneviève si elle se souvenait de la promesse qu'elle avait faite à Dieu. « Oui, » répondit-elle, je m'en souviens, et j'espère y être fidèle » avec le secours de la grâce. » Le saint évêque, charmé d'une si belle réponse, l'exhorta à persévérer dans les mêmes sentimens. Il lui donna ensuite une médaille de cuivre où était gravée la figure de la croix, en lui recommandant de la porter toujours à son cou, afin de se rappeler sans cesse la consécration qu'elle venait de faire à Dieu de sa personne. Il lui dit encore qu'en qualité d'épouse de Jésus-Christ, elle devait renoncer aux colliers de perles, aux

(1) Constantius, *in Vit. S. Germ. Altiss. l.* 1. *c.* 20.

(*a*) *Nonam atque duodecimam.* Quoiqu'anciennement on fût très-ponctuel à réciter chaque partie de l'office divin à l'heure qui y répondait, cependant saint Germain et saint Loup aimèrent mieux retarder none et vêpres, pour le pouvoir dire dans une église, que de les réciter sur le chemin à leur véritable heure. Le mot *duodecima*, employé pour signifier vêpres, montre clairement que leur vraie heure était non pas à cinq, mais à six heures du soir, c'est-à-dire, à la douzième heure du jour naturel, vers les équinoxes. La même chose se prouve encore par l'ancienne hymne des vêpres de la férie, *jam ter quaternis.* Voyez Bona, *de divinâ Psalmodiâ*, etc.

bracelets, aux bijoux d'or et d'argent, et à toutes les parures mondaines (*b*).

Depuis ce temps-là, Genenièye se regarda comme séquestrée du commerce des hommes; et, malgré son extrême jeunesse, elle n'eut plus d'ardeur que pour les exercices de la piété chrétienne. Elle ne s'estimait jamais plus heureuse que quand elle pouvait aller à l'église. On rapporte à ce sujet une chose bien frappante. Géronce allant un jour à l'église, ne voulut point y mener sa fille avec elle. Geneviève, pénétrée de douleur, la conjura avec larmes de lui permettre de l'accompagner. Toutes ses instances furent inutiles; elle reçut même un soufflet de sa mère, qui ne connaissait pas le motif qui la faisait agir. Mais Dieu punit bientôt ce trait de vivacité, en privant Géronce de l'usage de la vue. Il permit ensuite qu'elle fût guérie en se frottant deux ou trois fois les yeux avec de l'eau que sa fille avait tirée au puits, et sur laquelle elle avait fait le signe de la croix (*c*). Elle avait été aveugle pendant plus de vingt mois.

Lorsque la Sainte eut atteint l'âge de quinze ans, on la présenta à l'évêque du pays, avec deux autres vierges, afin qu'il leur donnât le voile sacré de la religion. Quoique

---

(*b*) De ce que saint Germain exhorta sainte Geneviève à ne point porter de bijoux, Baillet et quelques autres auteurs infèrent qu'elle devait être d'une famille riche et noble; mais l'ancien bréviaire de Paris et la tradition immémoriale du lieu de sa naissance, lui donnent un berger pour père. Adrien de Valois et Baluze observent que la plus ancienne vie de sainte Geneviève n'est pas d'une autorité irréfragable; peut-être a-t-on ajouté quelque chose à la conversation de saint Germain avec sainte Geneviève. Au reste, il est probable que le père de la Sainte était un de ces propriétaires aisés, qui anciennement gardaient leurs propres troupeaux. Voyez Piganiol, *Descript. de Paris, t. 8, art. Nanterre, p.* 289.

(*c*) Voilà l'origine de la dévotion au puits de Nanterre, dont l'eau, selon la tradition du pays, fut bénie par sainte Geneviève.

Geneviève fût la plus jeune des trois, le pontife la mit à la première place, en disant que le Seigneur l'avait déjà sanctifiée : paroles qui faisaient sans doute allusion à ce qui s'était passé en présence de saint Germain et de saint Loup. Lorsqu'elle eut perdu son père et sa mère elle se retira à Paris chez une dame qui était sa marraine; elle y porta cet esprit de mortification qui lui avait fait embrasser les plus grandes austérités de la pénitence, sur-tout depuis son entière consécration au service de Dieu. Elle ne mangeait guère que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi; encore sa nourriture ne consistait-elle qu'en un peu de pain d'orge et de fèves. Elle s'interdit absolument l'usage du vin, ne buvant jamais que de l'eau. Elle continua ce genre de vie jusqu'à l'âge de cinquante ans, où quelques évêques exigèrent qu'elle usât d'un peu de lait et de poisson. Aux exercices de la mortification, elle joignait une inviolable pureté de corps et d'esprit, une humilité profonde, une foi vive, une charité ardente, une oraison presque continuelle, et un esprit de componction qui, quand elle s'entretenait avec Dieu dans la prière, donnait à ses yeux une source abondante de larmes. La ferveur avec laquelle elle se portait à l'accomplissement des préceptes et des conseils évangéliques, était récompensée de ces consolations intérieures que l'on ne trouve point dans les folles joies du monde : mais il fallait aussi que sa vertu fût éprouvée par le feu des tribulations. Dieu permit donc qu'il se formât contre elle une espèce de ligue générale. Ses ennemis décriaient déjà son genre de vie, et cherchant à la perdre, ils crurent en avoir trouvé l'occasion dans l'ingénuité avec laquelle elle parla des faveurs extraordinaires que l'Esprit-Saint lui avait communiquées. Ils la traitèrent de visionnaire et d'hypocrite, et à force de la charger d'imputations odieuses et flétrissantes, ils vinrent à bout de trouver créance dans les esprits du peuple : cet

orage dura jusqu'à l'arrivée de saint Germain d'Auxerre, qui passa par Paris lorsqu'il allait dans la Grande-Bretagne pour la seconde fois. Le saint prélat, très-versé dans la connaissance des voies de Dieu, reconnut l'innocence de Geneviève, prit hautement sa défense, confondit les impostures de la calomnie. Mais le calme ne fut pas de longue durée, et la persécution ne tarda pas à se rallumer. Voici quelle en fut l'occasion.

Attila, Roi des Huns, était entré dans la France avec une armée formidable. Le bruit de sa marche répandit bientôt l'alarme dans Paris; les habitans, qui ne se crurent pas en sûreté dans leur ville, résolurent de l'abandonner, et de se retirer dans quelque place mieux fortifiée. Geneviève, remplie de cette confiance en Dieu qui a rendu si célèbres les noms de Judith et d'Esther, ne perdit point courage au milieu d'une consternation si universelle; elle osa même promettre aux Parisiens qu'ils éprouveraient l'effet de la protection divine, s'ils avaient recours aux jeûnes, aux prières et aux veilles. Quelques femmes, touchées de ses discours, allèrent se renfermer avec elle dans le baptistère public (*d*), et y passèrent plusieurs jours dans les exercices de la prière et de la pénitence. Quant aux autres, ils traitèrent la Sainte de fausse prophétesse; ils portèrent même la fureur jusqu'à vouloir attenter à sa vie; et l'on peut dire que c'en était fait d'elle, sans l'arrivée de l'archidiacre d'Auxerre qui venait lui apporter des *eulogies* (*e*) de la part

---

(*d*) Il était dans l'ancienne église, appelée depuis *Saint-Jean-le-rond.*

(*e*) C'étaient des présens de choses bénites, que l'on s'envoyait en signe d'union et d'amitié. Saint Germain était en Italie, lorsqu'il chargea son archidiacre de porter des *eulogies* à sainte Geneviève. Mais celui-ci ne vint à Paris que deux ans après : car saint Germain mourut à Ravenne en 448, et Attila, qui commença à menacer l'empire en 450, n'entra dans les Gaules qu'en 451. On ignore ce qui put retarder si long-temps l'archidiacre.

de saint Germain. Le saint évêque donnait à entendre par là qu'il faisait une grande estime de Geneviève, et qu'il était uni de communication avec elle. Cette circonstance fit rentrer en eux-mêmes les plus acharnés d'entre les persécuteurs de la servante de Dieu ; ils rougirent de l'indignité de leur conduite , et prirent des sentimens plus conformes à l'humanité et à la religion. Quand ils virent ensuite que l'événement avait justifié la prédiction de la Sainte, et que les Huns avaient changé l'ordre de leur marche, ils conçurent pour elle une vénération qui ne fit que s'accroître de jour en jour; car, outre l'esprit de prophétie, Geneviève avait encore le don des miracles, et on lui en vit opérer d'éclatans en divers lieux, principalement à Paris, à Meaux, à Laon, à Troyes, à Orléans, et à Tours. Le bruit de sa sainteté se répandit jusqu'aux extrémités du monde. Saint Siméon Stylite donna des preuves publiques de sa vénération pour la servante de Dieu, et lui fit demander le secours de ses prières.

Le crédit de la Sainte auprès de Dieu ne lui mérita pas moins la confiance, que la vénération du peuple. Cette confiance parut sur-tout au siége de Paris par Childeric, Roi des Français, et elle ne fut point vaine. Les assiégés étant menacés de la famine, Geneviève se mit à la tête de ceux que l'on avait envoyés chercher des vivres, les accompagna jusqu'à Arcis-sur-Aube et jusqu'à Troyes, et leur procura un heureux retour, malgré les dangers auxquels on était exposé de la part des ennemis. Après la prise de la ville, Childéric, quoique païen, rendit hommage à sa vertu, et fit, à sa prière, plusieurs actes de clémence. Il fut imité en cela par Clovis son fils, qui accorda la liberté aux prisonniers, toutes les fois que la Sainte intercéda pour eux.

Geneviève avait une grande dévotion envers saint Martin de Tours et saint Denis de Paris. Elle alla plusieurs fois

visiter les reliques du premier; quant au second, elle lui fit bâtir, ainsi qu'aux compagnons de son martyre, une église dans le lieu (*f*) où ils avaient répandu leur sang pour Jésus-Christ. Ce fut elle encore qui forma le projet de la basilique des apôtres saint Pierre et saint Paul, commencée par Clovis, et achevée depuis par sainte Clotilde. Enfin, après une vie de 89 ans, passée dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres, elle mourut le 3 Janvier 512, cinq semaines après Clovis, le premier de nos Rois chrétiens. Son corps fut enterré auprès de celui de ce prince, dans l'enceinte de la nouvelle église des apôtres, qui n'était point encore finie (*g*).

(*f*) Appelé *Catulliacum*. Selon quelques auteurs, il est plus probable que c'était Montmartre que Saint-Denis. Il est rapporté, disent-ils, que sainte Geneviève allait souvent avec d'autres vierges à cette église, et qu'elle y entendait matines tous les dimanches. Or, continuent-ils, ceci peut-il aisément s'entendre de Saint-Denis, qui est à deux lieues de Paris? Cependant d'habiles critiques soutiennent que l'apôtre de la France fut enterré, après son martyre, à Saint-Denis, et non à Montmartre.

(*g*) Cette église prit depuis le nom de sainte Geneviève, qu'elle porte encore aujourd'hui. Il faut remarquer que la ville de Paris ne comprenait alors que ce qu'on appelle la cité qui était environnée de forêts. Comme on n'enterrait alors personne dans l'enceinte des villes, Clovis, qui destinait l'église dont nous parlons à être le lieu de sa sépulture, la fonda hors de la ville, sur une montagne peu éloignée de son palais. Lorsqu'il en jeta les fondemens, son dessein était d'y mettre des moines, selon l'auteur de la vie de sainte Bathilde. C'a été aussi le sentiment du P. Mabillon, *Op. post. t. II*, *p.* 356. Il est persuadé que des moines desservirent cette église jusqu'en 856, que les Normands la brûlèrent. Lorsqu'elle eut été rebâtie, on la donna à des chanoines séculiers; mais comme ils s'étaient comportés d'une manière scandaleuse, ils furent chassés en 1148, par l'autorité réunie du Pape Eugène III, et de l'abbé Suger, premier ministre de Louis le Jeune. On mit à leur place des chanoines-réguliers de Saint-Augustin, que l'on tira de l'abbaye de Saint-Victor, fondée quarante ans auparavant, et alors célèbre par une multitude de grands hommes qui se distinguaient autant par leur science que par leur piété et l'austérité de leur vie. Le

Immédiatement après sa mort, le peuple éleva sur son tombeau un oratoire de bois, qui subsista jusqu'à ce que l'église eût été achevée. Dans la suite on leva son corps de terre, pour le renfermer dans une châsse magnifique faite par saint Eloi. Pour soustraire cette châsse à l'impiété des Normands, on la transporta, en 845, à Athis, puis à Draveil, et cinq ans après à Marisy, près La Ferté-Milon, d'où elle fut rapportée à Paris en 855. La châsse que l'on voit aujourd'hui élevée derrière le grand-autel, fut faite en 1242, par les soins de l'abbé de Sainte-Geneviève. Il y entra, dit-on, 193 marcs d'argent, et huit marcs d'or; elle est presque toute couverte de pierres précieuses données par des Rois et des Reines de France (*h*).

La ville de Paris a souvent obtenu des grâces signalées par la puissante intercession de sainte Geneviève. Nous citerons entre autres la guérison de cette cruelle maladie appelée *des Ardens*, parce qu'elle consumait ceux qui en étaient attaqués, par un feu secret et meurtrier. En vain l'art des médecins mit tout en œuvre pour trouver des remèdes contre cet horrible fléau. Étienne évêque de Paris, prélat d'une sainteté éminente, ordonna des jeûnes et des prières publiques, dans l'espérance que Dieu se laisserait

---

pieux cardinal de la Rochefoucauld, évêque de Senlis, ayant été nommé abbé de Sainte-Geneviève par Louis XIII, entreprit d'établir dans le monastère de Paris la belle réforme qu'il avait mise dans celui de Saint-Vincent de Senlis. Ce fut pour cela qu'il fit venir en 1624 le P. Charles Faure, avec douze autres religieux de Saint-Vincent. Cette réforme reçut sa dernière perfection en 1634, lorsque le P. Faure eut été fait abbé de Sainte-Geneviève, et coadjuteur du cardinal. Le premier mourut en odeur de sainteté en 1667. Pour le cardinal, il était mort en 1645.

(*h*) Voyez M. Lebeuf, *l.* 5, p. 387, et *l.* 2, p. 95. Piganiol de la Force, *Descrip. de Paris*, t. V, p. 238. Le Fèvre. *Calend. hist. de l'église de Paris*, *Nov.* 26, *et Janv.* 3. Le *Gallia Chr. Nov. t. VII*, *p.* 700.

enfin fléchir; mais la maladie continua toujours ses ravages, et ils ne cessèrent qu'après une procession solennelle, où l'on porta la châsse de sainte Geneviève à la cathédrale. Lorsqu'elle fût à l'entrée de l'église, tous les malades recouvrèrent sur-le-champ une parfaite santé, à l'exception de trois qui, sans doute, avaient manqué de foi. Ceci arriva sous le règne de Louis le Gros, l'an 1129. Le Pape Innocent II, qui vint en France l'année suivante, ordonna, après avoir constaté la vérité du miracle, qu'on en célébrerait tous les ans la mémoire le 26 de Novembre. L'église, anciennement appelée *Sainte-Geneviève la petite* (i),

---

(i) Cette église était auprès de la cathédrale et de la maison où sainte Geneviève était morte. On l'a démolie en 1747, pour bâtir l'hôpital des enfans trouvés. Voyez M. Lebœuf, et Le Fèvre, *Cal. hist. de Paris*, *p.* 500 (*).

(*) Après la démolition de cette vieille église on bâtit à Paris la nouvelle église sous l'invocation de Ste Geneviève, temple superbe, et un des plus beaux monumens que les hommes aient élevés à la gloire de l'Éternel. Le célèbre Soufflot en eut la direction; il y a déployé toutes les richesses de l'architecture ancienne et moderne. Un poète ingénieux, en voyant élever ce superbe bâtiment dans un temps où le dépérissement de la religion devenait de jour en jour plus visible, adressa la plainte suivante à la Piété, qu'il appelle tardive, pour avoir différé si long-temps l'exécution d'un si bel ouvrage.

Templum augustum, ingens, regina assurgit in urbe,
Urbe et patrona virgine digna domus.
Tarda nimis pietas, vanos moliris honores,
Non sunt hæc cœptis tempora digna tuis;
Ante Deo in summa quam templum erexeris urbe,
Impietas templis tollet et urbe Deum.

Cette prédiction ne s'accomplit malheureusement que trop au jour où les dépouilles mortelles de Mirabeau, de Voltaire, de Rousseau, de Marat et des autres chefs des philosophes modernes furent portées en triomphe, en 1791, dans cet asile sacré, et que ces cadavres odieux y furent déposés comme autant de reliques de la philosophie. Alors le nom de Dieu et celui de la sainte Patronne de Paris furent effacés du frontispice; la croix fut arrachée des faîtes du temple; le ciseau de la révolution mutila, détruisit et fit disparaître à grands frais

prit le nom de *Sainte-Geneviève des Ardens*, à cause du même miracle. C'est depuis ce temps-là que, dans les calamités publiques, on porte processionnellement à la cathédrale la châsse de sainte Geneviève, avec celles de saint Marcel, de sainte Aure, etc. (*k*).

S. ANTÈRE ou ANTÈRES, Pape.

Ce saint Pape était Grec de nation, et succéda à saint Pontien sur le Siége de Rome, l'an de Jésus-Christ 255. Son pontificat fut très-court, puisqu'il ne siégea que quarante jours. Bède, Adon et le nouveau martyrologe romain, lui donnent le titre de martyr. Il est dit dans un missel du martyrologe de saint Jérôme, qui est à saint Cyriaque de Rome, qu'il fut inhumé sur le bord de la Voie Appienne, dans le Paraphagène (*a*), où l'on mit depuis le cimetière de Calixte.

S. GORDE, martyr.

Saint Gorde naquit à Césarée en Capadoce, et servit d'abord en qualité de centurion dans les armées de l'em-

---

les chefs-d'œuvre du ciseau religieux, et aux emblêmes de la Divinité, aux images de la Sainte-Vierge, de Ste Geneviève et des SS. Apôtres succédèrent les faisceaux et l'étendard de la révolte, les trophées de l'irréligion. Le lieu qui recélait ces reliques immondes ne pouvait plus garder son nom, et on lui substitua celui de *Panthéon français*.

Cette belle église a été rendue après la restauration au culte catholique, et est maintenant desservie par les prêtres de la Mission.

Note de la présente édition.

(*k*) Dans cette cérémonie, les chanoines réguliers marchent nu-pieds, et ont la droite sur le chapitre de la cathédrale; leur abbé l'a aussi en cette occasion sur l'archevêque de Paris.

(*a*) C'est-à-dire, *lieu qui dévore*. Ce lieu était ainsi appelé, parce que les corps s'y consumaient en peu de temps.

pire; mais se retira dans le désert aussitôt que Dioclétien eut allumé le feu de la persécution. Quelque temps après, il quitta la solitude, pour suivre l'impétuosité du désir dont il brûlait de répandre son sang pour Jésus-Christ. Il vint à Césarée, lorsque le peuple était assemblé dans le cirque (*b*) pour célébrer des jeux en l'honneur de Mars. Un corps exténué, des cheveux négligés, une barbe longue, des habits déchirés, attirèrent sur lui les yeux de tous les spectateurs. On découvrit pourtant à travers un extérieur si extraordinaire, un certain air de majesté qui inspirait de la vénération. Mais à peine eut-on connu qu'il était Chrétien, qu'on l'arrêta pour le conduire au gouverneur. Il confessa généreusement sa foi, et fut condamné à perdre la tête. La sentence prononcée, il fit le signe de la croix, et reçut avec joie le coup de la mort. S. Basile prononça son panégyrique à Césarée, le jour de sa fête. Il y dit que plusieurs de ses auditeurs avaient été témoins oculaires du triomphe du saint martyr.

Voyez saint Basile. *Hom.* 18, *t. II*, *p.* 141. *ed. Ben.*

✝ Ste BERTILIE, VIERGE, A MARÉOL (1), A UN MILLE ET DEMI D'ARRAS, DU CÔTÉ DU MONT-S^t.-ÉLOY.

Ste BERTILIE naquit dans le septième siècle d'une des plus illustres familles de France. Ses parens Richomer et Gertrude, aux richesses qu'ils possédaient selon leur rang,

---

(*b*) Le cirque était une grande place de forme ovale, où le peuple était assis pour voir les jeux.

(1) On ne peut pas confondre ce monastère avec *Maroilles* ou *Marolles*, une abbaye de Bénédictins du diocèse de Cambrai, à une lieue de Landrecies.

joignaient la science des Saints et une grande piété (2). Leur fille les suivit dans cette sainte carrière, et jeune encore les y surpassa. Son cœur brûlait d'amour pour Jésus-Christ, et soupirait sans cesse vers les biens éternels. Elle visitait souvent les églises, sur-tout lorsqu'on y annonçait la parole de Dieu; pour s'exciter à son amour elle méditait attentivement ce qu'elle venait d'apprendre, et son ame alors éprouvait d'ineffables délices. De là lui était venu l'habitude si heureuse du bien, qu'il ne pouvait s'écouler une heure du jour qu'elle ne la consacrât à l'exercice de la prière ou de quelque œuvre de charité.

Dans un âge encore tendre, elle avait l'esprit formé et la gravité de mœurs d'un âge plus mûr. Ses vertus ne firent que s'accroître avec l'âge.

Plus empressée d'orner son ame de vertus chrétiennes qu'à s'attacher au monde, elle ne sentit jamais la moindre inclination pour la parure, quoique sa haute naissance semblât défendre qu'elle s'interdît tout ornement.

Sa beauté, sa conversation aimable et douce la firent rechercher en mariage par Guthland, jeune homme d'une grande noblesse, fort riche, et par dessus tout cela fort réglé dans sa conduite. Ni ses instances, ni la perspective d'une immense fortune, ni les présens ne purent faire sur l'esprit de notre Sainte une impression capable de la faire revenir de la résolution qu'elle avait prise de se retirer du monde et de se consacrer à Dieu, qui seul pouvait satisfaire ses désirs. Cependant ses parens craignant de perdre une occasion aussi favorable, redoublèrent leurs sollici-

---

(2) Le père Malebrancq dans son précieux ouvrage *de Morinis et Morinorum rebus* (lib. 2 et 3.) donne plusieurs détails sur la famille et les parens de notre Sainte; ces détails ne sont pas entièrement à l'abri de la critique. *De hac Bertilia*, dit Henschenius, *ejusque conjugis, et longa vita multa congerit Malebrancus, quæ inspecto indice lector inveniet : nos ea, quià minùs probantur, omittimus proferre.*

tations et leurs prières pour vaincre la résistance de leur fille, et reussirent par leurs remontrances douces et insinuantes à la faire consentir à ce mariage si désiré.

Bertilie, pour plaire à ses parens, s'unit à Guthland. Alors celui-ci voyant de plus près sa sainte compagne, fut frappé de ses vertus, et résolut de suivre ses exemples. Ces heureux effets étaient dus aux prières de Bertilie qui les demandait au Ciel, afin qu'elle pût exécuter le dessein qu'elle avait formé de vivre dans la continence. Bertilie s'en ouvrit à son époux qui consentit avec joie au vœu de son épouse. Ils passèrent ainsi leurs jours dans la justice et la sainteté ; ils aimaient sur-tout à exercer l'hospitalité, à soulager l'indigent, à visiter le malade sur son grabat, et dépensèrent presque toutes leurs richesses à l'exercice des vertus de ce genre.

Après quelques années Guthland vint à mourir, laissant Bertilie veuve et vierge. Dans cet état elle mit tous ses soins à faire de nouveaux progrès dans la vertu : les biens qu'elle venait d'hériter de ses parens furent employés à bâtir de pieux asiles aux personnes de l'un et de l'autre sexe qui voulaient se retirer du monde. Elle ne s'était reservé qu'un acre de terre à Maréol, où fut construite à ses frais une église (3), près de laquelle elle se fit faire une petite habitation qui avait une entrée dans l'église, pour s'y retirer et y mener sans obstacle une vie contemplative. Elle y passa plusieurs années dans la solitude, la pénitence et sur-tout dans l'exercice continuel de la prière, jusqu'à ce qu'une nuit rentrée dans sa demeure après des prières plus longues, et fatiguée de veiller, elle y fut saisie d'une maladie qui la conduisit au tombeau. Les souffrances ne firent qu'augmenter son courage, et redoubler son

---

(3) On pense que Fulbert, évêque de Cambrai, y fonda vers 935 un monastère de chanoines réguliers.

ardeur; à mesure que ses forces diminuaient la Sainte sentait son esprit se fortifier par l'espérance d'arriver enfin à la céleste patrie, l'objet de ses soupirs depuis sa jeunesse; elle ne cessa de se recommander à Dieu jusqu'à ce que son ame brisât ses entraves, et allât recevoir le prix de sa fidélité et de son amour vers l'an 687.

Son corps fut enterré dans l'église de Maréol, où de suite il fut honoré par le peuple qui avait reçu de Dieu plusieurs faveurs par l'intercession de la Sainte. C'est ce qui fit que le peuple d'Arras et des places environnantes pria leur évêque Girard II de lever de terre le corps de Bertilie. Le jour fixé fut celui de l'Exaltation de la Sainte-Croix; mais une indisposition ne permit pas à l'évêque de le faire en personne; pour satisfaire à l'empressement du peuple, il nomma quatre abbés qui, au jour marqué de l'an 1081, en présence d'un peuple immense, renfermèrent le corps de Bertilie dans une châsse recouverte d'or et d'argent.

En 1228 la première châsse ayant été dépouillée de ses ornemens par un vol sacrilége, une seconde châsse plus riche que la première fut faite par les soins de Pierre, abbé de Maréol, et le 8 Octobre de la même année les restes sacrés de la Sainte y furent déposés par Ponce, évêque d'Arras.

Voyez *Ghesquiere, Acta SS. Belgii selecta, tom. V, pag.* 233—250. *Bollandus* avait publié (*tom. I. Act. SS. pag.* 156.) la vie de Ste Bertilie, précédée d'un petit commentaire. Cette vie, donnée d'après un ancien manuscrit, est suivie (*tom. I. inter* Addenda, *pag.* 1115) d'une histoire des miracles, écrite par un auteur contemporain.

4 Janvier.

S. TITE, DISCIPLE DE S. PAUL, ÉVÊQUE DE CRÈTE.

Voyez saint Paul, *Ep. ad Tit.* 1 *et* 2 *ad Corinth.* Tillemont, *t.* II, *p.* 152.; le P. Calmet, t. VIII; le P. Le Quien, *Oriens, Christ. t. II, p.* 256; Farlat, *Illyrici sacri, t. I,* depuis la page 345 jusqu'à la page 393, et le livre imprimé à Venise en 1755, sous le titre de *Creta Sacra, auctore Flaminio Cornelio, senatore Veneto*, t. I, page 189, 195.

Vers la fin du 1er siècle.

SAINT TITE naquit de parens idolâtres. Saint Paul l'appelle son fils, ce qui porte à croire qu'il l'avait converti à la foi; et il lui était si étroitement attaché à cause de ses éminentes vertus, qu'il en fit son interprète ordinaire. Il l'appelle encore son frère et le coopérateur de ses travaux, et il le représente comme un homme brûlant de zèle pour le salut des ames (1). Lorsqu'il parle de la consolation (2) qu'il en recevait, il se sert des expressions les plus tendres, et il va jusqu'à dire qu'il n'avait point eu *l'esprit en repos*, pour ne l'avoir pas trouvé à Troade (3).

L'an 51 de Jésus-Christ, Tite suivit saint Paul à Jérusalem, et assista avec lui au concile que tinrent les apôtres pour décider la question qui s'était élevée au sujet des observances légales. Quelques faux frères d'entre les Juifs l'ayant voulu assujettir à la loi de la circoncision, l'apôtre réclama la liberté de l'évangile. Il est vrai qu'il avait circoncis Timothée; mais les circonstances étaient changées; et mollir dans celle-là, c'eût été reconnaître la nécessité des rites anciens.

Vers la fin de l'année 56, S. Paul envoya son disciple d'Ephèse à Corinthe, avec plein pouvoir de remédier à

---

(1) 2. Cor. VIII, 16; XII, 18. (2) 2. Cor. VII, 6 et 7.
(3) 2. Corinth. II, 13.

plusieurs sujets de scandale, et de terminer les divisions qui troublaient l'église de cette ville. Il y fut reçu avec les plus vives démonstrations de respect, et tous les fidèles s'empressèrent de lui procurer toutes sortes de secours. Mais en vrai disciple du grand Apôtre, il ne voulut rien recevoir, pas même ce qui était nécessaire aux plus indispensables besoins. Son arrivée produisit de très-heureux effets : les coupables se repentirent, et rentrèrent dans le devoir. Sa tendresse pour les Corinthiens était extraordinaire, et il se chargea de solliciter en leur nom la grâce de l'incestueux excommunié par saint Paul. Les affaires de l'église de Corinthe étant en bon état, il alla rejoindre son maître, auquel il rendit compte du succès de son voyage. Quelque temps après, il fut envoyé une seconde fois dans la même ville, afin de faire préparer les aumônes destinées aux pauvres de Jérusalem.

Lorsque saint Paul fut sorti de prison, et qu'il eut la liberté de quitter Rome, il ne pensa plus qu'à retourner en orient. Il s'arrêta en passant dans l'île de Crête pour y prêcher Jésus-Christ : mais comme les besoins des autres églises l'appelaient ailleurs, il ordonna Tite évêque de toute l'île, et lui commit le soin d'achever l'ouvrage qu'il avait si heureusement commencé. L'importance de cette charge, dit saint Chrysostôme (4), doit nous faire comprendre quelle était l'estime de l'apôtre pour son disciple.

Saint Paul ne put long-temps se passer d'un compagnon tel que notre Saint; ce fut ce qui l'engagea à lui adresser dans l'automne de l'année 64, l'épître qui fait partie de nos divines Écritures. Il lui mandait de le venir trouver à Nicopolis en Epire, où il comptait passer l'hiver, aussitôt après l'arrivée d'Artémas et de Tychique qu'il envoyait pour le

(4) *Hom. I in Tit.*

remplacer ; il le chargeait ensuite d'établir des prêtres, c'est-à-dire, des évêques (*a*) dans toutes les villes de l'île. Après le détail des qualités nécessaires à un évêque, viennent de sages avis sur la conduite qu'il doit tenir envers son troupeau, et sur l'accord de la fermeté et de la douceur dans la manutention de la discipline. Les pasteurs puiseront dans cette épître la connaissance des vraies règles, et s'exciteront à s'y conformer avec la même fidélité que S. Tite. L'an 65, l'apôtre envoya son disciple prêcher l'évangile en Dalmatie (*b*). Quelque temps après, il retourna en Crète, où il mourut dans un âge fort avancé (*c*), après avoir sagement gouverné son église, et répandu la lumière de la foi dans les îles voisines.

On gardait autrefois son corps dans la cathédrale de Cortyne (*d*), qui l'honorait comme son premier archevêque. Les Sarrasins ayant ruiné cette ville en 823, on ne retrouva de toutes les reliques de saint Tite que son chef, qui depuis a été porté à Venise, et déposé dans l'église de saint Marc (5).

(*a*) En interprétant ainsi le mot grec *πρεσβύτερους*, nous suivons S. Jérôme, S. Chrysostôme, Théodoret, etc. Voyez sur ce sujet une savante dissertation de M. Hammond. M. de Marca, *de concord.* l. 1. c. 3, n. 2, et Schelstrate, t. II, *Antiq. eccl. diss.* 4, c. 2, prouvent par les paroles mêmes de S. Paul à Tite son disciple, c. 1, que les archevêques sont d'institution apostolique.

(*b*) On ne peut douter que S. Tite n'ait annoncé l'évangile dans la Dalmatie. (Voyez S. Paul, 2 Tim. IV, 10.) Ce pays l'honore comme son premier apôtre. On peut consulter sur ce sujet le père Farlat, savant Jésuite, *Illyrici sacri*, t. I. p. 355. On dit que S. Tite ordonna 1er évêque de Salone, S. Domnius, qui est honoré le 7 de Mai. La dignité de métropole dont jouissait ce siége, a été depuis transférée à Spalatro.

(*c*) A 94 ans, selon les Grecs modernes.

(*d*) L'ancienne métropole de l'île, à 3 lieues du Mont-Ida. On en voit encore les ruines. La ville de Candie, qui a donné son nom à toute l'île, en est aujourd'hui métropole.

(5) *Creta sacra*, p. 195.

Saint Paul n'éleva son disciple à la dignité de pasteur, que parce qu'il trouva en lui toutes les qualités nécessaires à un état si saint. Vouloir donc s'ingérer dans les fonctions sacrées du ministère, lorsqu'on est encore novice dans les voies de Dieu, et avant de s'être familiarisé avec la pratique des maximes évangéliques, c'est un zèle faux et illusoire, c'est une tentation du démon. On ressemble à ces oiseaux qui périssent pour vouloir prendre l'essor avant d'avoir des ailes. En vain voudrait-on faire valoir la pureté de ses intentions, jamais on ne remplira ses devoirs, à moins que l'on ne se soit parfaitement instruit de la loi divine, que l'on ne se soit pénétré des maximes et de l'esprit de Jésus-Christ, que l'on n'ait acquis de l'expérience, et que l'on ne connaisse à fond le cœur de l'homme, avec les différentes passions qui le remuent. Il faut encore s'être appliqué sérieusement à mourir à soi-même par la pratique habituelle de l'humilité et de la mortification; s'être rendu comme naturel l'exercice de la contemplation, afin que, possédant son ame au milieu même des fonctions extérieures, on puisse dire avec vérité : *Je dors, mais mon cœur veille* (6); je dors par rapport aux choses de la terre, avec lesquelles je n'ai rien de commun; mais mon cœur veille, parce qu'il s'élance continuellement vers Dieu par l'activité de ses mouvemens et par la vivacité de ses désirs.

S. GRÉGOIRE, ÉVÊQUE DE LANGRES.

GRÉGOIRE était un des principaux sénateurs d'Autun. Après la mort de sa femme, il ne s'occupa plus que des exercices de la vie chrétienne. L'éclat de ses vertus l'ayant fait juger digne d'entrer dans le sanctuaire, on le plaça,

---

(6) Cantic. V.

malgré lui, sur le siége de Langres, à la 57e année de son âge. Il gouverna son église avec autant de zèle que de prudence, durant l'espace de trente-trois ans, mais pour donner plus d'efficacité aux travaux de son épiscopat, il les sanctifiait par une humilité profonde, par une prière continuelle et par les austérités de la mortification. Sa sollicitude embrassait à la fois les Chrétiens et les Païens; il arrachait les premiers à leurs désordres, et les seconds aux erreurs de l'idolâtrie. Il mourut vers le commencement de l'année 541, quelques jours après l'Épiphanie. Sa dévotion pour saint Bénigne était telle, qu'il voulut être enterré auprès de son tombeau à Dijon, où il résidait souvent, et qui était alors du diocèse de Langres. Sa volonté fut exécutée par son fils Tétrique, qui mérita par sa vertu de succéder à son père sur le siége de Langres. Il y a toute apparence que la translation des reliques de S. Grégoire se fit le 4 de Janvier, jour auquel le martyrologe romain fait mémoire de lui.

Voyez ses miracles dans saint Grégoire de Tours, son arrière-petit-fils, *Vit. Pat.* c. 7. *Hist. Franc.* l. 3, c. 15, 19. Les annales du P. Le Cointe; le *Gallia Christiana,* t. IV, p. 517. M. de Mangin, *Hist. Eccl. civ. polit. et littér. des diocèses de Langres et de Dijon,* t. I, p. 188 et suiv.

S. RIGOBERT, ÉVÊQUE DE RHEIMS.

Ce Saint, que quelques-uns appellent aussi Robert, quitta le monde pour se retirer dans le monastère d'Orbais, dont il fut depuis abbé. On l'arracha ensuite de sa solitude, pour lui confier le gouvernement de l'église de Rheims. Il remplit les devoirs de sa charge avec un zèle vraiment apostolique. Ayant été injustement exilé sous Charles-Martel, il souffrit cette disgrâce avec patience : mais Pepin,

frappé de tout ce que l'on disait de sa sainteté, procura son rappel. Lorsque le Saint, revenu de son exil, vit son siége occupé par Milon, il se retira au village de Gernicourt, à quatre ou cinq lieues de Rheims, où il mena une vie cachée dans les exercices de la prière et de la pénitence. Il mourut vers l'an 740, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre, qu'il avait fait bâtir à Gernicourt. Dieu ne tarda pas à glorifier son serviteur par différens miracles qui s'opérèrent à son tombeau. En 864, Hincmar transféra les reliques de saint Rigobert à l'abbaye de Saint-Thierri, et neuf ans après, à Saint-Denis de Rheims. Foulques, successeur d'Hincmar, en fit une troisième translation dans l'église de Notre-Dame. On les y conserve encore dans une belle châsse. Il y a une portion de ces reliques dans l'église de Saint-Denis de Rheims, et une autre dans la cathédrale de Paris, où est une chapelle dédiée à S. Rigobert.

Voyez dans Bollandus la vie du Saint, écrite par un anonyme. Flodoard, l. 2, *Hist. Remens.* Le *Gallia Chron. nova*, t. IX, p. 24. M. Anquetil, chan. régul. de la cong. de Fr. *Hist. civil. et polit. de la ville de Rheims*, t. I. p. 73.

S. RUMON, ÉVÊQUE.

On ne connaît point le siége qu'a occupé ce Saint; on n'en sait pas davantage sur le détail de sa conduite, parce que sa vie a été perdue durant la fureur des guerres. Quoi qu'il en soit, son culte est fort ancien à Tavistoch en Devonshire, où le comte Ordulflui bâtit une église en 960. Son nom est marqué au 4 de Janvier dans la seconde édition du martyrologe de Wilson, qui avait été instruit par ceux du pays de ce qui concernait le Saint.

Voyez Guillaume de Malmsbury, l. 2. *de Gest. Pontif. Angl. in Cridiensibus.*

┬ Ste PHARAILDE, VIERGE.

Les agiographes ne sont pas d'accord sur la famille de Ste Pharaïlde.

Dans la vie du bienheureux Pepin (1), nous lisons que son voisin le comte Witger, gouverneur de la Lorraine, et qui remplit les premières charges sous les princes palatins, s'unit à une fille de sang royal, nommée Amelberge et sœur de Pepin, et qu'il en eut quatre enfans. St Emebert, qui fut plus tard évêque de Cambrai, et trois filles Gudule, Reinilde et Pharaïlde. Dans la chronique de Cambrai (lib. I. cap. 16.) il est dit que le saint évêque Emebert avait quatre sœurs, *Reinilde*, *Sarachilde* (2), Ermelinde et Gudule; mais il est certain, d'après les judicieuses remarques des Bollandistes, que si Pharaïlde fut la sœur de Ste Gudule, Ste Amelberge doit avoir été mariée deux fois, d'abord au comte Thierri, qui avait alors d'une première épouse deux fils, dont il est fait mention dans la vie de Ste Pharaïlde, et ensuite au comte Witger.

Le père Sollier, dans la vie de Ste Amelberge veuve (3), nous assure qu'il n'a pu trouver aucune preuve que Ste Pharaïlde ait été la fille de cette Sainte, et que nulle part il est prouvé que Ste Amelberge ait été mariée deux fois; que les actes de Ste Pharaïlde passent sous silence le nom de sa mère, et ne font connaître que le nom de son père Thierri. Si l'histoire n'a conservé que des notions incertaines sur le nom des parens de notre Sainte, du moins elle

---

(1) Voyez sa vie sous le 1 Février.

(2) Les éditeurs des *Acta SS. Belgii selecta* (t. V, pag. 670) disent: « *Sarachildis*, ab auctore Chronici Cameracensis obtrusa, eadem forte » est quæ *Pharaïldis*. »

(3) Voyez *Acta SS. Belgii selecta*, tom. IV, pag. 630—632.

nous apprend qu'ils étaient aussi distingués par leur naissance que par leurs richesses.

Appelée à servir d'exemple, pour ainsi dire, dès le berceau, un goût presque surnaturel détachait Pharaïlde des biens de la terre; on eut dit qu'elle en connaissait déjà tout le néant et les dangers. Elle résolut, étant encore fort jeune, de renoncer aux avantages que lui offraient sa haute naissance et les richesses de ses parens, pour vivre dans la retaite, et pour s'y consacrer à Dieu par la virginité.

Pour mieux exécuter son dessein, et connaître à fond la vie des Saints qu'elle s'était proposés pour modèle du genre de vie qu'elle allait embrasser, Pharaïlde voulut s'instruire des premiers élémens de la littérature. Elle y fit d'étonnans progrès; Dieu qui se plaisait dans le zèle de sa jeune servante, éclairait son esprit, et bientôt elle montra un jugement fort supérieur à son âge.

Sous les ornemens et les parures dont ses parens la forçaient de faire usage, elle conserva toujours un cœur exempt de tout amour des grandeurs mondaines. Elle fuyait, lorsque les convenances le lui permettaient, la société des grands de ce monde, aimant mieux se trouver avec les pauvres pour les consoler, leur porter des secours et leur prodiguer ses soins.

Pharaïlde arrivée à l'âge nubile, recherchée en mariage par plusieurs nobles, promise enfin à l'un d'eux, fut obligée de suivre le choix de ses parens. Après son mariage, elle fit connaître à son mari la résolution qu'elle avait prise de vivre dans la continence, et eut assez d'empire sur son esprit pour le faire consentir à sa demande. Mais cette union fut troublée par l'amertume et les tourmens que portèrent dans le cœur de Pharaïlde les soupçons de son époux. Une pensée que l'enfer pouvait seul inspirer, vint aigrir incessamment le caractère jaloux du mari. Il s'était

persuadé que Pharaïlde ne prétextait cette chasteté que par aversion de sa personne, et parce qu'un autre penchant avait détourné son amour et rempli son cœur. N'écoutant plus que la passion qui l'aveuglait, il oublia les égards qu'il devait à sa jeune et vertueuse épouse. Les mauvais traitemens ne cessèrent qu'avec la vie de cet homme sans entrailles.

Pharaïlde, quoique restée vierge, n'hésita pas, après la mort de son époux, de se revêtir de l'habit des veuves; et convaincue qu'elle n'avait pas d'ennemi plus à craindre qu'elle-même, on vit son zèle prendre de nouveaux accroissemens. Elle redoubla ses prières, ses jeûnes, ses mortifications et ses autres œuvres de pénitence. Les pauvres sen*tirent* plus souvent leur misère soulagée, et leurs larmes essuyées par sa main charitable.

Elle persévéra jusqu'à la fin de sa vie dans la pratique de ces vertus. Dieu seul pendant quelque temps fut témoin de sa vie céleste; mais il permit enfin que l'éclat de ses vertus perçât l'obscurité où elle s'efforçait de les tenir renfermées. On dit que quelques jours avant sa mort elle prédit l'heure où son ame serait délivrée de la prison de son corps, et qu'elle parut toute rayonnante de lumière lorsque ce moment tant désiré était sur le point d'arriver.

On n'est pas d'accord sur l'âge de Pharaïlde, mais d'après l'opinion commune, elle mourut dans sa 90e année. Son corps fut enterré dans certain lieu de la Lorraine, où Dieu manifesta sa gloire par d'éclatans miracles. Les restes sacrés de la vierge furent transférés plus tard par Agulfride, évêque de Liége, à Gand dans l'abbaye de St Bavon; une partie en fut portée, du consentement de l'abbé Girard, dans une église qui portait le nom de la Sainte, et qu'Arnulphe, comte de Flandre, avait fait bâtir en son honneur.

Il y avait autrefois dans cette église un chapitre de chanoines (4).

Il est cependant certain qu'au commencement cette église avait été dédiée à S[te] Pharaïlde et à S. Bavon; mais avec le temps elle conserva le nom seul de la Sainte, peut-être parce que plus tard l'église du couvent de S[t] Bavon conserva le nom du patron de la ville de Gand.

La fête de S[te] Pharaïlde se célèbre aussi à Dielbeke en Brabant.

+ LE BIENHEUREUX LIBENCE OU LUBENCE, ARCHEVÊQUE DE BRÊME ET DE HAMBOURG.

Tiré d'Adam de Brême, l. 2, c. 20 et sqq. qu'on cite presque textuellement d'un bout à l'autre, à cause de la noble simplicité de son style, le plus souvent d'après la nouvelle traduction de *Carsten Misegaes*, Brême 1825, p. 143 et sqq. (1). Voyez aussi Dithanar de Mersebourg, l. 4 et 6; Pierre Lambecius, *Rerum Hamburgensium*, l. 1; Albert Krantz, *Metropolis*, l. 3, c. 42 et sqq.; *Historia episcoporum Bremensium*, *ab* Erpoldo Lindenbrogio edita; Nic. Staphorst, *Hist. eccl. Hamburgensis diplomatica*, tom. I. etc.

L'AN 1013.

Libence, premier de ce nom, était Italien de naissance, et accompagna son prédécesseur, le saint archevêque

---

(4) Le chroniqueur flamand Meyer rapporte dans ses annales que cette église fut bâtie en DCCCCII. Grammaye parle aussi de cette église, et Sanderus (t. I. Flandriæ illustratæ, lib. 2, c. 2.) en donne le dessin, ainsi que celui du château des comtes; et plus loin (ibid. lib. 4, p. 243.) il dit que « l'église collégiale de S[te] Pharaïlde, qui naguère avec l'assentiment des princes a été changée en église paroissiale de saint » Nicolas du consentement d'Arnulphe, comte de Flandre, fut commencée en 912, et servit de retraite aux moines de saint Bavon, » contre la cruauté des Normands. »

(1) *Histoire de la propagation du christianisme* dans les régions septentrionales, par les églises de Brême et de Hambourg, depuis Char-

Adaldag, lorsque celui-ci revint d'Italie, où il s'était rendu avec l'Empereur Otton-le-Grand pour des affaires d'état, qui les avaient forcés d'y faire quelque séjour. Il était très-versé dans les sciences, et d'une conduite irréprochable, ce qui engagea Adaldag à le recevoir parmi ses ecclésiastiques et à le mettre à la tête du diocèse de Hambourg, comme le seul qu'il trouvât digne de ces fonctions. On remarqua même que dans le choix de la personne qui devait lui succéder, il voulut que Libence obtint la préférence sur le vertueux Otton, chanoine de Magdebourg (2). Lorsque le 28 avril 988, Adaldag s'endormit dans le Seigneur, Libence le désiré fut élevé au siége archiépiscopal. Le Pape Jean XV lui donna le pallium. Adam dit à la vérité que c'est l'Empereur Otton III qui lui donna la crosse; mais il est permis de révoquer en doute cette assertion, en songeant qu'à l'époque où Adam écrivait son histoire, c'est-à-dire sous Henri IV, les différends

---

lemagne jusqu'à Henri IV, par Adam; de même que la dissertation géographique sur le Danemark et les pays limitrophes du nord, par le même. Ouvrages traduits du latin et accompagnés de notes explicatives, par Carsten Miesegaes.

Adam porte le surnom de *Brémois* non qu'il soit natif de Brême, mais parce qu'il y a été chanoine. Henri Meibom, tom. III. *Rerum Germanic.* p. 37, croit qu'il a vu le jour dans la Thuringe ou dans la Misnie, parce que c'est de là qu'il est venu à Brême avec l'archevêque Adalbert I, de la race des comtes de Wettin. Cet événement eut lieu, du témoignage d'Adam lui-même (l. 3, c. 5) la vingt-quatrième année de l'épiscopat d'Adalbert, c'est-à-dire en 1067, puisque c'est en 1043 que ce dernier parvînt au siége de Brême. Adam fut aussi *Magister Scholarum*, ou écolâtre, place très-honorable attendu que les écoles canoniales de Cologne, Liége, Utrecht et Brême jouissaient alors de la plus grande réputation. On ne connaît ni le jour de sa naissance, ni celui de sa mort. Carsten Misegaes dit très-bien à son égard : « à » des connaissances très-étendues il joint un style aussi vrai que lucide, » aussi coulant que simple qui rend d'une manière si intéressante la pu- » reté et la piété de ses sentimens. »

(2) Voyez l'édition de Vellejus, ainsi que les anciennes Scolies n. 20.

au sujet de l'investiture régnaient dans toute leur force, ce qui peut avoir induit l'historien à donner comme un fait ce qu'il avance, soit qu'il fût dévoué à Henri soit qu'il eût embrassé lui-même une fausse opinion.

Libence vivait dans une si grande chasteté, qu'il ne voyait que rarement des personnes de l'autre sexe ; dans une si grande abstinence qu'il avait les joues toutes pales et creuses ; il avait tant de douceur et d'humilité qu'au couvent il ne voulait pas qu'on le traitât autrement que le dernier des frères, « Au nombre de ses vertus, » continue Adam de Brême, « il faut aussi placer celle, que, content » de ce qu'il avait, et sans désir d'augmenter sa fortune, » on le voyait rarement à la cour. Vivant tranquillement » dans son diocèse, tous ses soins appartenaient à son » troupeau, tous ses efforts tendaient à gagner des ames. » Dans tous ses couvens il tenait à la plus stricte observation » de la règle. Il s'occupait en père des étrangers, des » frères et des malades ; tous les jours il les servait, et » se faisait remplacer à l'hôpital par son neveu (3) Libence. » Tant que la paix régna dans l'Esclavonie il visitait assidu» ment les peuples qui habitaient l'autre rive de l'Elbe ; » il avait pour la mère-église (4) de Hambourg une solli» citude paternelle et s'acquitta de sa mission chez les » païens avec le même zèle que ses prédécesseurs, quel» que grands que fussent les obstacles qu'il rencontra » dans les malheurs du temps. »

Lorsque le Roi Sueno ou Swein suscita une persécution générale contre les chrétiens du Danemarck, le bienheureux

---

(3) Adam dit *nepos*, ce que, par méprise sans doute, le traducteur allemand rend par *petit-fils*.

(4) Hambourg et Brême étaient le centre des propagandes pour les Vandales et les Scandinaves, comme on peut le voir dans les vies de S[t] Anschaire, de S[t] Rembert et d'autres.

Archevêque chercha par d'humbles représentations et des présens considérables, à le ramener de ses funestes desseins et à le disposer plus favorablement pour l'Église. Mais Sueno n'écoutant pas la voix de la réconciliation et de l'amour, il sentit l'effet de la vengeance divine ; car deux fois il fut pris par les Slaves, et ne put se racheter qu'au poids de l'or. Toutefois il ne se convertit pas à Dieu qu'il avait offensé depuis long-temps par le meurtre de son père Julin. Après cela le puissant Erich, Roi des Suénons, envahit le Danemarck avec une armée formidable, et un sanglant combat naval détruisit toutes les troupes danoises, Swein fut expulsé du pays, et reçut ainsi la récompense méritée par ses crimes. « Le jeune Swein, » dit Adam (5), « m'a raconté que son grand-père avait éprouvé » ce revers par un juste châtiment de Dieu, pour avoir » abandonné le Dieu qui avait été le fidèle protecteur » de son père. »

Cependant les Ascomans (6) fondirent sur la Saxe et

(5) L. 2, c. 21, in fine.

(6) On rapporte qu'à cette époque une flotte de pirates, appelés chez nous (à Brême) *Ascomans*, poussée contre les côtes de la Saxe, » ravagea toute la côte de la Frise et de Hathulé. Lorsqu'ils pénétrè- » rent dans ce pays en montant l'Elbe, les notables parmi les Saxons » se réunirent, et quoiqu'ils ne pussent rassembler qu'une petite ar- » mée, ils reçurent les païens débarqués près de Stadium, fort avan- » tageusement situé sur l'Elbe. Ce combat où l'on déploya du courage » des deux côtés, mais où les nôtres étaient trop inférieurs en nombre, » se termina d'une manière remarquable, quoique funeste pour nous. La » troupe vaillante des Saxons fut entièrement détruite par les Suénons » et les Danois. Le margrave Sigafried, le comte Thiaderich, et plu- » sieurs autres personnes de distinction furent faits prisonniers ; les » barbares les traînèrent vers leurs vaisseaux, les mains liées derrière » le dos, leur enchaînèrent les pieds, et pillèrent après cela impuné- » ment toute la province. Mais le margrave Sigafried seul étant par- » venu à s'échapper avec le secours d'un pêcheur, les païens en furent » si furieux, qu'ils insultèrent à tous les nobles prisonniers qui res-

y firent de grands ravages ; les habitans de toutes les villes étaient plongés dans la consternation, et c'est alors que l'on commença à fortifier Brême par des murs. Par les ordres de l'archevêque Libence, le trésor du chapitre et les ornemens de l'église furent transportés en lieu de sûreté à l'abbaye de Buccum ; l'archevêque prononça l'anathême contre les pirates qui avaient ravagé le diocèse. « Le cadavre d'un de ces pirates mort en Nor-
» wège » dit Adam (7) « demeura soixante-dix ans sans
» se corrompre, jusqu'à ce qu'à l'époque de l'archevêque
» Adalbert, l'évêque Alard vînt dans ce pays et leva l'a-
» nathême ; après quoi le cadavre se réduisit aussitôt en
» poussière. »

» tèrent, les mutilèrent des pieds et des mains, les défigurèrent en
» leur coupant le nez, et les jetèrent à moitié morts sur le rivage.
» Quelques gentilshommes de ce nombre vécurent encore long-temps dans
» cet état, à la honte du pays, et offrant le spectacle le plus pitoyable
» à tout le monde. Le duc Benno et le margrave Sigafried qui s'avan-
» cèrent bientôt à la tête d'une armée, tirèrent une vengeance si écla-
» tante de cette insulte, qu'à l'aide de Dieu ils parvinrent à détruire
» toute la troupe de pirates debarqués près de Stadium. Une autre di-
» vision des Ascomans, descendus à Hathulé et continuant leur pillage
» près de Lismona, arrivèrent avec un grand nombre de prisonniers au
» marais de Glindermoore (à une demi-lieue de Bremervörde) où ils
» furent tous, à un homme près, taillés en pièces par les nôtres qu'on
» avait envoyés à leur poursuite ; car un cavalier saxon, qui leur ser-
» vait de guide, les conduisit aux endroits les plus dangereux de ce
» marais, où ils furent vaincus après une longue fuite. Ce cavalier s'ap-
» pelait Heriward, et son nom s'est conservé avec honneur chez les
» Saxons. » Adam, l. 2. c. 22 et 23.

Les Ascomans étaient des peuples danois, et furent ainsi nommés des Brémois, soit du nom patois *eisch* (mauvais, méchant), soit du mot danois *aschar, ascham* (poche) parce qu'ordinairement ils n'emportaient des vivres dans leur poche que pour un jour ; soit d'*ascus, ask*, sorte de navire en usage chez les Normands. Voyez Misegaes, p. 136 et sqq. où il cite dans une note les différentes opinions qui existent à ce sujet.

(7) Lib. 2, c. 24.

Pendant que le criminel Swein expulsé de ses états, vivait successivement à la cour d'Angleterre et d'Écosse, Erich, Roi des Suénons, dont nous venons de parler, s'était affermi dans le Danemarck, et se montrait, comme païen, ennemi déclaré des chrétiens. Poppo, qui venait d'être sacré évêque de Schleswig, homme plein de sagesse et de piété, fut envoyé en Danemarck par l'Empereur et l'archevêque Libence, pour solliciter la paix au nom des chrétiens (8). Les païens lui ayant demandé de prouver la vérité de sa religion par quelque signe, on dit qu'il fit deux miracles éclatans qui frappèrent d'étonnement les Danois, et en portèrent un grand nombre à se convertir à la foi chrétienne. Dès-lors le nom de Poppo fut très-célèbre dans tout le Danemark. Les uns prétendent que ceci se passa à Ripien (Riga), d'autres à Schleswig; d'autres encore citent un endroit près de Hilligbeke, non loin de Flensburg, disant que ce lieu fut nommé Hilligbeke parce que Poppo aurait baptisé quelques milliers de personnes dans ce ruisseau.

A la même époque, le jeune Odinkar, disciple et neveu (9) de l'ancien Odinkar, qui avait porté l'évangile aux Finlandais, aux Seones, aux Zélandais et aux Suédois faisait la mission avec non moins de succès. Ce jeune homme, issu de la famille royale du Danemarck, fut en-

---

(8) Quelques-uns prétendent que ce Poppo est le même qui fut évêque de Trèves en 1016, et qui mourut en 1047. Voyez Westphal, t. IV, p. 1386; Leibnitii *Script. Brunsw.*, tom. I, p. 552. — Fabricius, *not. ad Cypraei annales ap. Westph.*, tom III, p. 382, ne le regarde pas comme l'évêque de Schleswig, mais comme celui d'Aarhus; mais cette opinion est combattue par Erich Pantoppidan, qui admet deux personnes du même nom, qui occupaient alors les siéges de Schleswig et d'Aarhus. D'après l'opinion d'Albert Krantz, le Poppo de Schleswig aurait été enterré en 1029, à Brême.

(9) Le mot latin *nepos* est encore rendu par *petit-fils*, par le traducteur allemand d'Adam.

voyé par le Roi Canut en Angleterre, où il cultiva son esprit, et après avoir parcouru la carrière des sciences, il fut surnommé le *Sage*, et on l'appelait communément *Théophile*.

Il fréquenta l'école de Brême et fut baptisé des mains mêmes d'Adaldag. Il employa, dit-on, ses vastes possessions à la fondation de l'évêché de Riga dont le bienheureux Libence le fit chef. Il justifia ce choix à la grande joie de tous les gens de bien, tant par la piété de sa conduite que par le courage infatigable qu'il mit à défendre et à consolider le christianisme dans le Danemarck.

« Cependant la millième année de l'ère nouvelle, étant » la douzième de notre archevêque, » continue Adam (10), « s'était heureusement accomplie. L'année suivante une » mort prématurée enleva le vaillant Empereur Otton » (3me du nom) le 28 Janvier 1002 à Palerme en Italie. » Bientôt après, les Slaves injustement opprimés par des » juges chrétiens, se virent forcés de conquérir leur liberté » par la voie des armes. Les princes Mizzidrog et Mistro- » woi étaient alors à la tête de ce soulèvement. Les Sla- » ves révoltés commencèrent par mettre à feu et à sang » tout le pays appelé Nordalbingen, puis ils parcoururent » tous les autres pays slaves, incendiant et rasant toutes » les églises. Ils firent mourir par différens tourmens les » prêtres et les autres serviteurs de l'Église, et détruisirent » au-delà de l'Elbe toutes les traces du christianisme, à » cette époque, et dans la suite plusieurs ecclésiastiques » et des bourgeois de Hambourg furent emmenés en cap- » tivité; il y en eut beaucoup même à qui la haine qu'on » portait aux chrétiens, coûta la vie......... Soixante prê- » tres furent égorgés à Aldenburg........ On leur arracha » à chacun la peau de la tête pour y tracer la forme d'une

(10) Loc. cit. c. 30.

» croix et on leur ouvrit le crâne avec un fer. Puis les
» confesseurs furent traînés par toutes les villes des Slaves,
» les mains liées derrière le dos et accablés de coups ou
» d'autres tourmens jusqu'à ce qu'ils rendirent l'ame. Ils
» offrirent ainsi ce spectacle aux anges et aux hommes,
» et succombèrent victorieux au milieu de leur carrière,
» le 27 juin.

Vers ce temps, c'est-à-dire, au commencement du onzième siècle, le jeune comte Henri, de Rosenfeld, ancien chanoine de Hildesheim, convertit Rosenfeld, le château de ses pères, en un prieuré, et y affecta tant de revenus qu'il devint le plus riche chapitre de tout l'évêché. Des Bénédictins en prirent possession, et leur prieur portait le titre d'*archiabbé*. Toutes ces choses se firent de l'agrément du zélé Libence qui était alors très-avancé en âge et qui consacra aussi l'église de la nouvelle communauté (11).

Quoique déjà en 1003, sous Henri II, Libence eût été investi de la juridiction sur toutes les communautés religieuses de cette contrée, l'évêque Bernarius de Verden renouvela ses prétentions au chapitre de Ramesloe, situé dans son diocèse. L'affaire fut portée devant le Pape Sergius IV, qui se declara, en 1010, en faveur de l'archevêché de Hambourg et Brême.

La vingt-deuxième année de l'épiscopat de notre Saint mourut Benno, duc des Saxons, et son frère Lutger à qui, de même qu'à son épouse, l'église de Brême était redevable de grands bienfaits. Libence sacra encore pour faire la mission aux païens, plusieurs évêques dont les noms ne sont pas connus. Il ordonna, pour convertir les Slaves, Folquard et ensuite Reginbert. Le premier ayant été chassé

(11) Le couvent de Rosenfeld, nommé dans la suite Hasefeld, Hersefeld, etc., se trouvait dans le duché de Brême, sur la rivière Aue, à-peu-près à quatre lieues de Stadt. Voyez *Chron. monasterii Rosenfeldensis*.

de l'Esclavonie, l'archevêque l'envoya dans la Suéonie ou Normannie, où il gagna beaucoup d'ames au Seigneur.

Riche en vertus et en mérites, Libence mourut d'une mort heureuse au commencement de Janvier 1013, et fut enterré le 4 du même mois au milieu du chœur près du maître-autel (12). Sa fête fut célébrée le jour de son enterrement; plusieurs calendriers le nomment ce jour-là.

---

5 Janvier.

S. SIMÉON STYLITE.

Tiré, 1° d'une relation composée seize ans avant sa mort, par Théodoret, l'un des plus savans et des plus judicieux écrivains ecclésiastiques, lequel vivait dans le même pays, et avait souvent visité saint Siméon Stylite; 2° de la vie du Saint, par Antoine, son disciple, *apud Bolland.*; 3° d'une autre vie du même Saint, écrite en chaldaïque, par le prêtre Cosmas. Cette dernière vie a été publiée d'après un manuscrit chaldaïque, par M. Étienne Assemani, *Act. Mart.* t. II, *append.* p. 227, qui prouve qu'elle fut composée en 474, quinze ans seulement après la mort de saint Siméon. Non-seulement ces trois auteurs étaient contemporains, mais ils avaient encore été témoins oculaires de la plupart des faits qu'ils rapportent. Nous avons de plus consulté les anciennes vies de saint Euthyme, de saint Théodose, de saint Auxence, et de saint Daniël Stylite, où l'on trouve plusieurs particularités concernant notre Saint. Nous avons encore trouvé le récit des merveilleuses actions de saint Siméon Stylite, dans Evagre, Théodore lecteur, et les plus fidèles écrivains, tant de leur siècle que du suivant. Ne sommes-nous pas en droit de donner un défi à la critique la plus sévère, puisque la vérite de l'histoire que nous écrivons est appuyée sur le témoignage d'un grand nombre d'auteurs contemporains, dont plusieurs avaient éte témoins oculaires de ce qu'ils racontent? Rejettera-t-on l'autorité de ces auteurs? Mais peut-on ignorer que c'étaient des hommes d'une vertu éminente, d'un mé-

---

(12) Adam dit : *Sepultus est pridie nonas Januarii ;* il faut donc que ce soit une faute typographique dans Misegaes, qui donne le 2 Janvier.

rite reconnu, et qui n'avaient nul intérêt de trahir la vérité? Est-il croyable qu'ils aient formé le complot d'en imposer au monde sur des faits qui étaient publics et notoires? Il y a plus : c'est que ce complot était impossible entre des écrivains qui vivaient dans des lieux si éloignés les uns des autres, et qui n'avaient ensemble aucune relation. Ces circonstances produisent donc une certitude morale dans le genre historique; et il serait aussi ridicule de former des doutes sur la manière de vivre de saint Siméon, que sur l'existence d'Alexandre ou de Jules-César. Voyez Tillemont, t. IV.

L'AN 459.

La vie extraordinaire de saint Siméon le fit regarder comme un prodige, non-seulement dans tout l'empire romain, mais même chez plusieurs nations barbares et infidèles. Les Perses, les Mèdes, les Arabes, les Ethiopiens, les Ibériens et les Scythes avaient conçu pour lui les sentimens de la vénération la plus profonde. On vit des Rois de Perse se tenir fort honorés d'avoir part à sa bénédiction, tandis que les Empereurs romains sollicitaient le secours de ses prières, et le consultaient sur les affaires les plus importantes. Mais gardons-nous d'omettre ici une remarque qui est nécessaire. Cette conduite merveilleuse, si capable de concilier à notre Saint le respect de tous les hommes, devient à notre égard bien plus admirable qu'imitable; cela n'empêche pourtant pas qu'elle ne puisse contribuer à notre édification et à notre avancement spirituel. Comment en effet réfléchir sérieusement sur la ferveur de ce grand homme, sans condamner notre lâcheté, et sans nous confondre à la vue de notre tiédeur dans le service de Dieu?

S. Siméon était fils d'un pauvre berger. Il naquit à Sisan, petit bourg situé sur les confins de la Cilicie et de la Syrie. Sa première occupation fut de garder les troupeaux. Etant un jour à l'église, lorsqu'il n'avait encore que treize ans, il entendit lire cet endroit de l'évangile où sont décrites les béatitudes. Il en fut extrêmement touché, mais

sur-tout de ces paroles : *Bienheureux sont ceux qui pleurent; bienheureux sont ceux dont le cœur est pur.* Il s'adressa à un sage vieillard pour en avoir une parfaite intelligence, et pour s'instruire des moyens qui pourraient lui procurer cette félicité promise. Le vieillard lui répondit que ces paroles de l'Écriture ne signifiaient autre chose, sinon que la prière, les veilles, les jeûnes, les larmes, les opprobres et la patience dans les persécutions, étaient la voie qui conduisait au vrai bonheur. Il ajouta qu'on trouvait dans la solitude plus de facilité qu'ailleurs pour pratiquer ces bonnes œuvres, et pour s'affermir solidement dans la vertu.

Siméon, plein de ce qu'il vient d'entendre, se retire à l'écart, se prosterne, et prie Dieu de lui servir de guide dans les routes de la sainteté et de la perfection. Un moment après il tombe dans un doux sommeil, pendant lequel il a une vision qu'il avait coutume de raconter ainsi : « Il me semblait que je creusais des fondemens, et que » quelqu'un me disait de creuser encore plus avant. Comme » je voulais me reposer, il m'ordonnait de creuser toujours, » ce qu'il fit jusqu'à quatre fois. Enfin il me dit que les » fondemens étaient assez profonds, et que je pouvais sans » peine élever un édifice de la forme et de la hauteur que » je voudrais. » La prédiction, remarque Théodoret, fut vérifiée par l'événement, et il n'y avait que l'humilité la plus profonde et la ferveur la plus extraordinaire qui pussent porter l'édifice bâti par cet homme admirable, dont les actions étaient si supérieures aux forces de la nature.

Dès que Siméon fut éveillé, il alla se présenter à la porte d'un monastère voisin, gouverné par le saint abbé Timothée; il y resta prosterné plusieurs jours de suite sans boire ni manger, ne demandant d'autre grâce que celle d'être reçu en qualité de serviteur destiné aux plus basses fonctions de la maison. Ayant enfin été admis au nombre de ceux que l'on éprouvait, il commença par apprendre

le psautier par cœur, ce qui était la première chose qu'on exigeait des novices. Il ne pouvait quitter ce livre divin, dans lequel il trouvait de quoi nourrir les affections toutes célestes de son ame. On le voyait, malgré sa grande jeunesse, pratiquer les austérités prescrites par la règle. Il eut bientôt gagné l'amitié de tous les frères, qui admiraient principalement son humilité et sa charité.

Après avoir passé deux ans dans ce monastère, il entra dans un autre, où l'on menait une vie encore plus austère, et qui était gouverné par l'abbé Héliodore. Cet Héliodore était un vénérable vieillard qui vivait dans la solitude depuis soixante-deux ans. Il serait difficile d'exprimer jusqu'à quel point il avait l'esprit de prière. Son ame ne perdait jamais Dieu de vue, et il était tellement mort au monde, qu'au rapport de Théodoret, qui l'avait connu particulièrement, il ignorait tout ce qui s'y faisait, même les choses les plus communes. Siméon, sous la conduite d'un tel maître, fit en peu de temps des progrès fort rapides; aussi devint-il bientôt l'exemple de toute la maison par son exactitude à observer la règle. Son amour pour la pénitence était insatiable; et au lieu que les frères mangeaient de deux jours l'un, il se réduisit à ne manger qu'une fois la semaine. Il ajouta de même à toutes les autres austérités du monastère, et il fallut que les supérieurs l'arrêtassent. L'autorité qui modérait les pieux excès de son zèle, était trop respectable pour qu'il n'y déférât pas. Il obéit donc, mais après avoir obtenu la liberté de pratiquer des mortifications secrètes. Dieu seul connaît les saintes cruautés qu'il exerça dès-lors contre lui-même. Pensant un jour que la corde du puits, faite de feuilles de palmier torses ensemble, et par conséquent très-rude, pourrait devenir un instrument de pénitence, il s'en ceignit les reins par-dessous ses habits, et cela à l'insu du supérieur et de la communauté; mais à la longue, la corde

qui était étroitement serrée, entra dans la chair, et y fit un ulcère dont la puanteur trahit enfin le secret de Siméon. On fut trois jours à humecter ses habits qui étaient collés par le sang corrompu, avant que de pouvoir les détacher. Il fallut encore que les médecins fissent de profondes incisions pour arracher la corde; ce qui causa au Saint des douleurs si vives, qu'on le crut mort pendant quelque temps. L'abbé le renvoya dès qu'il fut rétabli, de crainte qu'une telle singularité ne préjudiciât à l'uniformité qu'exige la discipline monastique.

Le serviteur de Dieu se retira dans un ermitage, au pied du mont Télanisse; là, il résolut de passer tout le carême sans prendre aucune sorte de nourriture, afin d'imiter plus parfaitement le jeûne de Jésus-Christ. Il communiqua cette étonnante résolution à celui qui dirigeait sa conscience; c'était un vertueux prêtre, nommé Basse, chargé de la conduite de deux cents moines. Comme il craignit que le Saint n'eût plutôt consulté sa ferveur que ses forces, il lui laissa dix pains et une cruche d'eau, pour le soutenir au cas que la nature vînt à succomber. Les quarante jours expirés, Basse revint : il trouva le même nombre de pains et la même quantité d'eau; mais il vit Siméon étendu par terre, presque sans aucun signe de vie; aussitôt il lui humecte la bouche avec une éponge, puis lui donne la sainte Eucharistie. Siméon, fortifié par cette divine nourriture, se lève et mange quelques feuilles de laitue. Ce fut ainsi qu'il passa depuis tous les carêmes. Il était au vingt-sixième, lorsque Théodoret écrivit sa relation. C'est de cet auteur que nous apprenons la manière dont il se comportait dans ce saint temps. Au commencement du carême il priait debout; quand son corps trop faible ne pouvait plus se retenir en cet état, il priait assis : il se couchait par terre, lorsque l'épuisement total de ses forces le rendait incapable de tout autre posture. Sur sa colonne il

se liait à une poutre, afin de se soutenir : mais dans la suite il n'eut plus besoin de ce secours. Il est probable que sur les dernières années de sa vie, il relâcha quelque chose d'une abstinence si rigoureuse. Il se trouve des hommes qui ne voient rien de surnaturel dans cette abstinence, et qui l'attribuent à une complexion robuste, aidée d'une habitude formée insensiblement et par degrés (*a*).

Quoique qu'il en soit, notre Saint quitta son ermitage au bout de trois ans, pour aller vivre sur le sommet de la montagne. Il s'y renferma dans un enclos de pierre sèche, sans avoir de toit qui pût le garantir de l'intempérie des saisons; et afin de rendre plus invariable la résolution qu'il avait prise de rester en ce lieu, il fit faire une grosse chaîne de fer, dont un bout était attaché à son pied, et l'autre à une grosse pierre. Mélèce, chorévêque d'Antioche, qui le vit en cet état, lui représenta qu'il était inutile d'enchaîner son corps, parce que la bonne volonté, aidée de la grâce, suffisait pour le retenir dans son enclos. Siméon, sans contester, envoya chercher un serrurier qui scia la chaîne. L'éclat de ses vertus rendit bientôt la montagne célèbre. Il s'y fit un concours de monde prodigieux, même des pays les plus éloignés. Les païens s'empressaient, comme les autres, de recevoir la bénédiction du Saint, qui avait la vertu de guérir les malades. Plusieurs ne partaient contens que lorsqu'ils avaient eu la satisfaction de le toucher.

Siméon, pour se dérober aux distractions qui venaient le troubler dans sa retraite, imagina un genre de vie dont on n'avait pas encore vu d'exemples. L'an 423, il fit faire une colonne de six coudées de haut, sur laquelle il vécut quatre ans. Il en fit élever ensuite une de douze coudées,

---

(*a*) On trouve dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, des exemples d'une longue abstinence parmi les Indiens.

puis une troisième de vingt-deux. Il demeura treize ans tant sur l'une que sur l'autre. Les vingt-deux dernières années de sa vie, il les passa sur une quatrième colonne haute de quarante coudées (*b*). L'extrémité de ces colonnes, qui étaient environnées d'une balustrade, n'avait que trois pieds de diamètre, ce qui faisait que le Saint ne pouvait ni se coucher, ni s'asseoir. Il s'inclinait sur la balustrade lorsqu'il avait besoin de repos. Il s'inclinait aussi très-fréquemment dans la prière. On le voyait durant la ferveur de son oraison, tenir plusieurs heures de suite les yeux levés vers le ciel. Deux fois le jour il faisait des exhortations à ceux qui le visitaient, c'est-à-dire, aux hommes ; car les femmes n'avaient pas la liberté d'entrer dans l'enceinte où était sa colonne. Il étendit cette règle jusqu'à sa propre mère, qui était venue pour le voir : mais lorsqu'il eut appris sa mort, il pria pour le salut de son ame avec une grande ferveur. Ses discours roulaient ordinairement sur les juremens, sur l'observation de la justice, sur le crime de l'usure, sur la fréquentation des églises, et sur la nécessité de prier non-seulement pour soi, mais pour tous les hommes en général. Il s'exprimait avec une force et une onction qu'il serait impossible de peindre ; aussi avait-il le talent de convaincre les esprits et de toucher les cœurs. On ne pouvait l'entendre sans aimer la vertu et sans détester le vice.

Cependant un genre de vie si singulier devint bientôt l'objet de la censure publique. On lui donnait pour principe la vanité, ou au moins l'extravagance. Les évêques et les abbés du voisinage crurent qu'il fallait s'assurer des dispositions intérieures du Saint, avant que de le condamner ; ainsi leur avis fut qu'on lui enverrait dire de quitter

---

(*b*) Voilà ce qui a fait donner à notre Saint le surnom de *Stylite*. Ce surnom vient d'un mot grec (στύλος) qui signifie *colonne*.

sa colonne, et de rentrer dans la voie ordinaire des autres serviteurs de Dieu. A peine l'ordre eut-il été notifié à Siméon, que, sans répliquer, il se mit aussitôt en devoir de descendre. Le député, conformément aux instructions qu'il avait reçues, se contenta de sa docilité. « Restez, lui » dit-il, la promptitude de votre obéissance prouve la pu- » reté des motifs qui vous font agir; continuez de suivre » la volonté de Dieu, et de correspondre fidèlement à votre » vocation. »

Siméon, assuré plus que jamais qu'il était dans l'ordre de la Providence, persista dans la même manière de vivre. On continua toujours de le visiter aux heures dans lesquelles il se communiquait. La force de ses discours, jointe à l'éclat de ses miracles, convertit un grand nombre de Perses, d'Arméniens, d'Ibériens, et toute la nation de Lazes, qui était venue de la Colchide pour l'écouter. Les princes et les princesses d'Arabie allaient recevoir sa bénédiction. Vanane V, Roi de Perse, ne put s'empêcher de le respecter, quoiqu'il fût ennemi déclaré et persécuteur des chrétiens. Théodose le jeune et Léon, Empereurs romains, le consultaient souvent, et se recommandaient à ses prières. L'Empereur Marcien se travestit en simple particulier pour se procurer plus facilement le plaisir de le voir et de l'entendre. Ce fut par ses avis que l'Impératrice Eudoxia abjura l'eutychianisme quelque temps avant sa mort.

Tant d'honneurs, joints au don des miracles et au don de prophétie (*c*), auraient exposé une ame commune à la plus délicate des tentations, à celle de la vanité, et peut-être qu'elle y aurait succombé : mais Siméon était trop solidement affermi dans l'humilité, pour rapporter à lui-même la gloire qu'il recevait de la part des hommes. Persuadé

(*c*) On trouve dans la relation de Théodoret le détail des miracles et des prédictions de notre Saint.

qu'on peut prédire l'avenir et opérer des prodiges, sans être pour cela un Saint, il se regardait comme le rebut du monde et le dernier des pécheurs. Sa patience n'était pas moins admirable que son humilité. Outre qu'il souffrait avec joie les afflictions, les mépris, les opprobres, il observait encore de n'en jamais parler. Il cacha long-temps un horrible ulcère qu'il avait au pied; et quand on l'eut découvert, il ne voulut point permettre qu'on le pansât, quoiqu'il en sortît une grande quantité de vers. Que n'aurions-nous pas à dire de sa douceur et de sa charité pour tous ceux qui le visitaient, de la vivacité de son amour pour Dieu, de son détachement des choses terrestres, de sa ferveur dans l'oraison, et de toutes les autres vertus qu'il porta jusqu'au plus sublime degré de la perfection!

Il est rapporté (1) que Domnus, patriarche d'Antioche, l'ayant été visiter, lui administra la communion sur sa colonne. On ne peut douter que d'autres prêtres ne lui administrassent souvent cet auguste Sacrement. Enfin cet incomparable pénitent sentit approcher sa fin. Il s'inclina pour prier à l'ordinaire, mais il ne se releva point, parce qu'il s'était endormi dans le Seigneur. On ne s'aperçut de sa mort qu'au bout de trois jours. Elle arriva, selon Cosmas, un mercredi 2 Septembre l'an 459. Le Saint était dans sa soixante-neuvième année. Le vendredi on porta son corps à Antioche. Les habitans de toute la contrée et plusieurs évêques assistèrent au convoi. On fut confirmé dans l'idée que l'on avait de la sainteté du serviteur de Dieu, par les miracles qui s'opérèrent en cette occasion (2). On célébra depuis sa fête dans tout l'Orient avec une grande solennité (*d*).

---

(1) Evagr. l. 1. c. 13, 14.

(2) Evagr. ibid. c. 13, 14. Anton. Cosmas.

(*d*) M. Majelli, prélat romain, représente dans sa dissertation sur

Les voies extraordinaires par lesquelles marcha saint Siméon, annoncent un homme qui voulait vivre dans une entière séparation des créatures, pour s'attacher uniquement à Dieu. L'amour de la singularité n'entra jamais pour rien dans ses vues; il ne se proposait que l'accomplissement de la volonté céleste : de là cette disposition à quitter sa colonne dès qu'on lui notifie l'ordre de ses supérieurs. Vraiment humble, il se regardait comme un coupable justement banni de la compagnie des hommes, et dont la vie devait être toute cachée en Jésus-Christ. Malheur à quiconque tendrait à la perfection, dans le dessein de paraître grand aux yeux du monde! La perfection chrétienne doit avoir pour base l'esprit d'humilité et l'amour de l'abjection. Malheur encore à ces ames qui, par un orgueil plus raffiné, ne rechercheraient dans la sainteté qu'un état sublime et relevé! Il faut aspirer à la sainteté, parce que Dieu nous y appelle, et qu'en y tendant de plus en plus, nous nous rendons agréables à ses yeux. Ce fut sur ces grandes maximes que saint Siméon régla toute sa conduite. Il est vrai qu'il fit des choses qui ne sauraient être le sujet de notre imitation : mais ne pouvons-nous pas aimer comme lui la pauvreté, les mépris, les souffrances, les

---

les Stylites, la colonne de S. Siméon, enfermée par le haut d'une espèce de balustrade. Il prouve que depuis S. Siméon il y a toujours eu des Stylites en Orient, jusqu'à l'empire des Sarrasins et des Turcs. L'intempérie de l'air rend ce genre de vie impossible aux Occidentaux. Cependant S. Grégoire de Tours parle, l. 8, c. 15, d'un certain Vulfilaïc qui vécut quelque temps sur une colonne, dans le voisinage de Trèves. Il était de Lombardie, et avait été disciple du saint abbé Yrier en Limousin. Il engagea le peuple des villages voisins à renoncer au culte des idoles, et à abattre la grande statue de Diane d'Ardenne, honorée depuis le règne de Domitien. Son évêque lui ayant ordonné de quitter un genre de vie trop austère pour un climat froid, il obéit sur-le-champ et se retira dans un monastère. Il paraît que Vulfilaïc a été le seul Stylite d'Occident. Voyez Fleury, l. 35, t. VIII, p. 54.

croix ? Est-ce que nous serions dispensés de l'obligation de devenir conformes à Jésus-Christ? Avons-nous donc oublié que cette conformité avec notre divin modèle nous est absolument nécessaire, si nous voulons participer au bienfait de la rédemption ? Gardons-nous de cet orgueil secret qui, sous de frivoles prétextes, voudrait nous faire préférer les actions d'éclat à celles dont le mérite n'est connu que de Dieu seul. Jamais nous ne répondrons à notre vocation, à moins que nous ne comptions parmi nos devoirs la nécessité de porter notre croix à la suite de Jésus-Christ; de mener une vie cachée, au moins en esprit, de nous défier continuellement de notre fragilité, de nous humilier, de nous anéantir à la vue de l'abîme impénétrable de nos faiblesses et de nos misères.

S. TÉLESPHORE, PAPE ET MARTYR.

Saint Télesphore était Grec de naissance; il succéda au saint Pape Sixte I, et fut le huitième des évêques de Rome depuis saint Pierre. Il eut la douleur de voir les ravages que fit dans l'Église la persécution allumée par l'Empereur Adrien. Nous apprenons de saint Irénée (1) et d'Eusèbe (2), qu'il termina glorieusement sa vie par le martyre, vers le milieu du second siècle. Il avait siégé onze ans.

Voyez saint Irénée et Eusèbe, *loc. cit.* Pagi, Orsi, Berti, etc.

Ste SYNCLÉTIQUE, VIERGE.

Sainte Synclétique naquit à Alexandrie en Égypte, de parens originaires de Macédoine, et aussi distingués par

(1) L 3, c. 3. (2) Hist. l. 4. c. 10.

leur naissance que par leurs richesses. On vit en elle, dès son enfance, un amour décidé pour la vertu et pour tous les exercices de la religion. Une immense fortune, jointe à une rare beauté, la firent rechercher en mariage par les plus considérables partis de la ville; mais elle les refusa tous, parce qu'elle avait promis à Jésus-Christ de n'avoir jamais d'autre époux que lui. Il fut impossible de lui faire quitter la résolution qu'elle avait prise de vivre dans une virginité perpétuelle; elle sortit victorieuse de tous les assauts qui lui furent livrés. Comme elle était intimement persuadée qu'elle n'avait point de plus dangereux ennemi qu'elle-même, elle employait la pratique de toutes sortes de mortifications pour soumettre la chair à l'esprit. Ses jeûnes étaient longs et rigoureux, et la nécessité de manger plus souvent qu'elle ne l'eût voulu, lui paraissait un vrai supplice.

Après la mort de ses parens, elle pourvut aux besoins d'une sœur infirme qui lui restait, puis elle distribua tous ses biens aux pauvres. Rien ne pouvant plus l'attacher au monde, elle se retira dans un sépulcre, afin de s'appliquer uniquement à la contemplation des choses célestes. Son premier soin fut de faire venir un prêtre qui lui coupa les cheveux. Le dépouillement extérieur de sa tête était un signe de son entière renonciation au siècle, et un renouvellement du vœu de virginité qu'elle avait fait autrefois. Depuis ce temps-là, elle se regarda comme une personne consacrée par état aux austérités de la pénitence, et aux exercices de la prière et de la méditation. Dieu seul fut pendant quelque temps le témoin de la vie tout angélique que menait sa servante; mais il permit enfin que l'éclat de ses vertus perçât l'obscurité des ténèbres auxquelles elle s'etait condamnée.

Il se fit bientôt à la demeure de la Sainte un grand concours de femmes chrétiennes, qui venaient la consulter sur

des matières de piété. Si elle en eût cru son humilité, elle ne se serait point mêlée de l'instruction des autres; mais la charité l'emporta. On ne pouvait l'écouter sans être attendri, parce que ses discours étaient dictés par le zèle le plus pur, et que les larmes abondantes qui coulaient de ses yeux leur donnaient une force singulière. « O que » nous serions heureuses, disait-elle, si nous faisions pour » plaire à Dieu et pour gagner le ciel, ce que font les mon- » dains pour amasser des biens périssables ! Sur terre, ils » s'exposent à l'avidité des voleurs; sur mer, ils affrontent » la fureur des vents et des tempêtes : les périls, les nau- » frages ne les rebutent point; ils tentent, ils hasardent » tout; et nous, quand il s'agit de servir un si grand Maî- » tre, qui nous promet des biens incompréhensibles, nous » nous laissons effrayer par la plus petite contradiction. » Une autre fois elle parlait ainsi des dangers de cette vie : « Nous devons être sur nos gardes, parce que nous avons » une guerre continuelle à soutenir; sans cette vigilance, » l'ennemi nous surpendra lorsque nous y penserons le » moins. Un vaisseau échappe quelquefois à une violente » tempête; mais si le pilote ne veille, même pendant le cal- » me, une vague soulevée par un coup de vent imprévu, » suffira pour le submerger. Pourvu que l'ennemi vienne à » bout de détruire la maison, il se soucie peu des moyens » qu'il met en œuvre. Pendant cette vie, nous voguons » sur une mer inconnue et semée d'écueils, où le calme » et l'orage se succèdent continuellement. Toujours nous » sommes en danger; et si nous avons l'imprudence de » nous endormir, notre perte est assurée. Jésus-Christ lui- » même veut bien être le pilote de notre vaisseau, et il » nous conduira au port du salut, à moins que nous ne » nous perdions par notre négligence. » Elle inculquait la vertu d'humilité en ces termes : « Un trésor est en sû- » reté, tant qu'il reste caché; mais s'il est découvert et

» abandonné à tout venant, on l'enlève aussitôt : il en
» est de même par rapport à la vertu ; elle est hors de
» danger tant qu'elle reste secrète. L'expose-t-on témérai-
» rement au grand jour, elle s'évapore comme une fumée
» légère. Par l'humilité et le mépris du monde, nous
» foulons aux pieds les lions et les dragons ; notre ame,
» semblable à un aigle, prend l'essor, et s'élève au-dessus
» de toutes les choses terrestres. » Elle s'exprimait avec la même force sur les autres vertus chrétiennes.

Dieu permit que le démon, jaloux de tout bien, exerçât par les tribulations celle qui faisait échouer toutes ses ruses. Ce cruel ennemi lui porta les coups les plus sensibles, et renouvela dans sa personne les souffrances de Job. A l'âge de quatre-vingts ans, Synclétique fut prise d'une fièvre violente et continuelle qui la minait peu à peu. Un abcès se forma en même temps à ses poumons. Un cancer qui exhalait une puanteur insupportable, lui rongea encore les gencives et la bouche, et lui ôta l'usage de la parole. On peut imaginer quelles douleurs toutes ces différentes maladies causèrent à la Sainte. Elle les souffrit avec une patience héroïque, et avec les sentimens d'une entière résignation à la volonté de Dieu. Elle allait même jusqu'à désirer l'augmentation de ses douleurs, et jusqu'à craindre que les médecins n'en diminuassent la vivacité. Elle leur permettait à peine de couper ou d'embaumer les parties de son corps qui étaient déjà mortes. Il ne lui fut pas possible, durant les trois derniers mois de sa vie, de goûter un seul instant les douceurs du repos. Le cancer, comme nous l'avons dit, lui avait ôté l'usage de la parole : mais sa patience admirable instruisait bien plus efficacement que n'auraient pu faire tous ses discours. Trois jours avant sa mort, elle prédit le moment où son ame serait délivrée de la prison de son corps. L'heure étant venue, elle parut environnée d'une lumière éblouissante, et remit son esprit

entre les mains de son Créateur. Elle était âgée de quatre-vingt-quatre ans. Les Grecs font sa fête le 4 Janvier. Le martyrologe romain n'en fait mémoire que le lendemain (*).

L'ancienne vie de sainte Synclétique est citée dans les vies des Pères, publiées par Rosweide, *l.* 5, et dans les anciennes notes sur celle de saint Jean Climaque. On ne peut douter qu'elle ne soit l'ouvrage d'un homme qui avait connu particulièrement la Sainte. L'opinion de ceux qui attribuent cette vie à saint Athanase, n'est point appuyée sur des preuves solides. M. d'Andilly en a donné une traduction dans ses *Vies des saints Pères des déserts*, *t. III*, *p.* 91, sans toutefois s'astreindre à une exactitude scrupuleuse. Le père Monfaucon se déclare aussi pour l'antiquité de la même vie. *Catal. Biblioth. Coislinianæ*, *p.* 417.

---

† S. GERLAC.

Au douzième siècle le pays de Valkenbourg (1) fut témoin d'un admirable exemple de pénitence dans la personne de St Gerlac. Ce chevalier jusqu'alors avait été plus connu par la noblesse et le mérite de ses ancêtres que par la régularité de ses mœurs. Dans sa jeunesse, séduit par l'attrait des plaisirs, il s'était jeté dans un enchaînement de désordres, et semblait avoir entièrement oublié les vérités de l'Évangile. Mais le Dieu de St Augustin eut pitié de lui : il ne permit pas que Gerlac parcourût plus long-temps le

---

(*) Sainte Synclétique doit avoir fleuri dans le quatrième siècle, puisque sa vie est citée dans le cinquième et dans le sixième; et comme on lui donne 84 ans, il s'ensuit de là qu'elle ne peut avoir été beaucoup plus jeune que S. Athanase, mort en 373. Elle fut la mère des religieuses, comme S. Antoine avait été le père des moines. Voyez sur ce sujet l'histoire monastique du P. Helyot, et le *Monasticum Anglicanum* de Stephens, c. 1, p. 16. Il faut pourtant convenir que la sœur de saint Antoine, étant encore très-jeune, fonda un monastère de filles avant le règne de Constantin-le-Grand.

(1) Pays ordinairement nommé *Fauquemont*, au duché de Limbourg.

chemin du vice, et fit pénétrer dans son cœur un rayon de repentir et de pénitence.

Comme il était fort habile à manier les armes, les tournois furent souvent le théâtre de sa valeur. Un jour qu'il se préparait au combat dans le pays de Juliers, il reçut un message, qui fit sur lui un effet d'autant plus sensible qu'il était moins attendu. On vint lui annoncer la triste nouvelle de la mort subite de son épouse. Aussitôt il jette ses armes en présence de tous les chevaliers, quitte l'assemblée, donne des signes de la plus vive douleur, et se retire inconsolable en versant un torrent de larmes.

Après qu'il se fut déchargé de sa douleur, il fit un retour sur lui-même et vit alors la vanité des biens de la terre, l'incertitude de leur possession, et le néant de la vie de l'homme. Ce qui le conduisit à réfléchir à ce qu'il serait devenu lui-même si la mort était venu le frapper, comme son épouse, sans y être préparé. En ce moment un rayon de la grâce divine descendit dans son ame, et en portant un regard douloureux sur sa jeunesse passée, il vit l'abîme où il s'était jeté. Ceci arriva vers l'an 1150.

Avec la résolution de rompre tous les liens du péché, il prit le parti de renoncer à jamais à la profession des armes. Après avoir rendu les derniers devoirs à son épouse, il établit un intendant sur tous ses biens. Il fit dire ensuite à ses amis qu'il allait s'absenter pour long-temps, se revêtit d'un cilice, qu'il couvrit d'habits précieux pour cacher sa pénitence aux yeux des hommes, et partit nu-pieds pour aller visiter le tombeau des apôtres.

En arrivant à Rome, il alla se jeter aux pieds du Pape Eugène III, lui donna connaissance, avec une vive douleur de ses péchés, et reçut une pénitence de sept ans avec l'injonction d'aller à Jérusalem servir les pauvres et les malades dans hôpital d'un couvent. Il accomplit cet ordre sans tarder; les religieux du couvent furent dans la

suite fort édifiés de l'humilité et de la pénitence du chevalier flamand, qui s'était même chargé du soin de garder les troupeaux. Après avoir rempli pendant sept ans cet humble et pénible emploi, il retourna vers la capitale du monde chrétien où Adrien IV était placé sur la Chaire apostolique. Le Vicaire de Jésus-Christ lui conseilla de passer dans la retraite le reste de ses jours.

S[t] Gerlac reprit le chemin de sa patrie. A son retour, il distribua ses biens aux pauvres, et choisit pour demeure un vieux arbre que le temps avait creusé. Il y demeura long-temps ne mangeant que du pain d'avoine mêlée de cendres. Pendant la nuit il se rendait à Maestricht pour assister aux matines qui s'y chantaient à minuit dans l'église de S[t] Servais.

Une vie si extraordinaire trouva des ennemis. Il fut accusé près de l'évêque de n'avoir choisi ce genre de vie que par une vaine ostentation, et d'avoir caché sous son arbre une grande quantité d'or. L'arbre fut abattu par ordre de l'évêque, la terre fut fouillée, mais on n'y trouva que des preuves plus claires de l'austère pauvreté que Gerlac y menait. Alors l'évêque ordonna de construire une cabane, toutefois d'après le désir du Saint qui la fit faire si petite qu'elle ressemblait plutôt à un sépulcre qu'à la demeure d'un vivant (*a*).

S[t] Gerlac mourut dans un âge fort avancé, à peu près vers l'an 1170. Sa fête est annoncée au 5 de Janvier dans le martyrologe romain par ces mots : « Dans le pays de » Valkenbourg, jour anniversaire de S[t] Gerlac, qui de chef » militaire devint un saint confesseur. »

Molanus écrivait au seizième siècle que les reliques de S[t] Gerlac se conservaient dans une abbaye de femmes de l'ordre de Prémontré, qui en portait le nom, ainsi que le

(*a*) Barth. Fisen, flores Eccl. Leod. 5 Jan.

village où l'abbaye était située. Molanus atteste de plus que ces restes sacrés étaient encore célèbres par les miracles qui s'y opéraient de son temps (*b*).

Arnolde Raisse, chanoine de Tournai, marque que l'évêque de Ruremonde Henri Cuyckius, découvrit en 1599 la fontaine de S[t] Gerlac, dont les eaux autrefois avaient été si salutaires aux malades, et qui depuis longues années était restée inconnue (*c*). Cette fontaine, au rapport de Raisse, retrouvée en ce temps, donna de nouveau de l'eau, et beaucoup d'hommes et d'animaux y recouvrèrent la santé. Le Mire rapporte la même chose d'après les leçons du bréviaire faites et publiées par l'évêque Henri Cuyckius (*d*). La fête de S[t] Gerlac se célèbre à Liége le 1[er] du mois de Juin.

Voyez *Acta SS.* tom. 1 Jan. pag. 300. *Barth. Fisen, flores Eccl. Leodiensis,* pag. 33 *et sqq.*

---

6 Janvier.

L'ÉPIPHANIE (*a*).

Le principal objet de cette fête est d'honorer la manifestation de Jésus-Christ aux Mages, qui, conduits par une

---

(*b*) Molanus, Natales SS. Belgii. 5 Jan.

(*c*) A. Raissii, hierogazophylacium Belgium. pag. 229.

(*d*) Miræi fasti Belgici et Burgundici, 5 Jan.

(*a*) Epiphanie est un mot grec qui signifie *apparition* ou *manifestation.* L'usage où est l'église d'Occident d'honorer par deux différentes fêtes la naissance de Jésus-Christ et sa manifestation aux Mages, remonte, selon le P. Papebrock, au quatrième siècle, et a pour auteur le Pape Jules I. Les Grecs ont toujours honoré ces deux mystères le même jour (le 25 Décembre), et ils appellent cette fête *Théophanie,* ou manifestation de Dieu. C'est sous cet ancien nom que l'Epiphanie est désignée par saint Isidore de Péluse, par saint Grégoire de Nazianze, par Eusèbe, etc. Voyez le Traité des Fêtes, par le P. Thomassin, l. 1, c. 4, et l. 2, c. 7, et le P. Martenne, *Anecd.* t. V, p. 106. B. *et in not. ibid.* et *de ant. Ecclec. discipl.* 14. Gretser, q. 4, c. *de Festis*, l. 1, c. 30. Bened. XIV, *de Festis Dom.* c. 2, p. 17. 59.

inspiration surnaturelle, vinrent en Judée, après sa naissance, pour l'adorer et lui offrir des présens. L'Église, dans son office, célèbre encore la mémoire de deux autres manifestations du Sauveur. La première se fit à son baptême, lorsque le Saint-Esprit descendit visiblement sur lui sous la forme d'une colombe, et que l'on entendit une voix du ciel qui disait : *Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances* (1). La seconde se fit aux noces de Cana (2), où Jésus-Christ opéra son premier miracle en changeant l'eau en vin : miracle par lequel il manifesta sa gloire, et en conséquence duquel ses disciples crurent en lui (*b*).

Toutes ces raisons assurent à cette fête des droits particuliers sur la vénération publique. Mais qui dut jamais la célébrer avec plus de ferveur que nous, puisqu'elle nous rappelle l'époque de notre vocation à la foi et à la connaissance du vrai Dieu, dans la personne des Mages, les prémices des Gentils ? Il nous suffira, pour sentir toute l'étendue de la miséricorde divine, de considérer l'effroyable corruption où les gentils étaient alors plongés. Dans ces *temps d'ignorance* (3), on rendait les honneurs divins aux plus viles créatures, et l'on ne rougissait pas de consacrer par la religion les crimes les plus affreux. On trouvera dans l'épître aux Romains un long détail des excès horribles auxquels se portèrent les païens livrés à leur propre corruption. *Ils étaient*, dit le grand Apôtre, *remplis de toute sorte d'injustice, de fornication, d'avarice, de malignité; ils*

---

(1) Matth. III, 17. (2) Joan. II, 11.

(*b*) Bollandus, *Præf. gen.* c. 4, §. 3, et Ruinart, *in calend. ad calcem Act. Mart.*, citent un fragment de Polémeus Sylvius, qui écrivait en 447, où il est dit que ces trois manifestations de Jésus-Christ arrivèrent à pareil jour. Ceci n'a point paru certain à S. Maxime de Turin, *hom.* 1, *de Epiph.*

(3) Act. XVII, 30.

étaient envieux, meurtriers, querelleurs, trompeurs, semeurs de faux rapports, calomniateurs, superbes, altiers, désobéissans, sans affection, sans foi, sans miséricorde, etc. (4). Tels furent nos pères; tels nous serions nous-mêmes, si Dieu, par une bonté toute gratuite, ne nous eût appelés à la vraie foi.

David, Isaïe et les autres prophètes avaient prédit clairement la vocation des gentils plusieurs siècles avant l'événement; mais ces prédictions ne pouvaient avoir leur accomplissement qu'après la venue du Messie. Il lui était réservé d'être le Sauveur *de tous les hommes* (5), et d'assujettir à l'empire de sa grâce toutes les nations que son Père lui avait données en héritage (6). Et voilà pourquoi il se manifesta en paraissant sur la terre, et à ceux *qui étaient proches, et à ceux qui étaient éloignés* (7), c'est-à-dire, aux juifs et aux gentils; car en même temps que des anges annoncèrent sa naissance aux premiers (8), une étoile (*c*) miraculeuse en avertit les seconds en Orient (*d*).

---

(4) Rom. I, 29, 30, 31. (5) 1. Tim. II, 4.

(6) Ps. II, 8. (7) Eph. II, 17. (8) Luc. II. 10, 11.

(*c*) Cette étoile était vraiment miraculeuse; il n'y a pas d'apparence que ç'ait été une des étoiles fixes; car la plus voisine de nous est trop éloignée, et d'un trop gros volume, pour indiquer une maison, ou même la ville de Bethléem. S. Chrysostôme, de qui est cette remarque, pense que c'était un ange revêtu de la forme d'une étoile. Dans la supposition d'un corps réel, nous dirons que c'était un météore semblable à une étoile, et miraculeusement enflammé dans la moyenne région de l'atmosphère. En effet, son mouvement était contraire au cours naturel des astres; il conduisait les Mages avec une sorte d'intelligence, s'accommodant à leurs besoins, paraissant et disparaissant selon qu'il leur était plus utile. Voyez S. Thomas, p. 3, q. 36, a. 7 : Federicus Miegius, *Dissert. de stellâ à Magis conspectâ, in thesauro dissertationum in novum Testamentum, Amstelodami,* an. 1702, t. I; Benoît XIV, *de Canon.* l. 4, part. 1, c. 25.

(*d*) Qu'entend-on ici par l'Orient? où était situé ce pays? Voilà un point sur lequel les interprètes sont fort partagés. Les uns tiennent pour

Parmi les gentils appelés à Bethléem pour y adorer le Rédempteur du monde, il ne s'en trouva qu'un petit nombre de fidèles. L'Écriture les désigne sous le titre de Mages (*e*), sans en déterminer précisément le nombre. L'opinion commune est qu'il n'y en eut que trois (*f*). Quoi qu'il

---

la Perse; les autres pour la Chaldée; ceux-ci pour la Mésopotamie, ceux-là pour l'Arabie heureuse. On ne peut nier que ces différentes contrées ne soient plus ou moins à l'orient de la Palestine; et l'on ne peut douter qu'il ne s'y fût précédemment répandu quelque connaissance du Messie. Les juifs avaient été emmenés captifs, puis dispersés dans la Perse et la Chaldée, où Daniël avait prophétisé : le voisinage avait nécessairement établi des relations de commerce entre l'Arabie et la Judée. Il en était de même de la Mésopotamie, où l'on avait de plus conservé long-temps le souvenir de la prophétie de Balaam, né dans ce pays-là. L'opinion de ceux qui prennent ici l'Arabie pour l'Orient, opinion fondée sur l'autorité de S. Justin, *dial.* et de Tertulien, l. *adv Judæos*, c. 9, et l. 3, *contra Marcion*, c. 13, ainsi que sur la nature des présens que les Mages firent à Jésus-Christ, paraît la plus probable à Grotius *Critici sacri*, t. VI, p. 71; à M. de Marca, *opusc. de advent. Magor.*; au P. Lamy, *Harm.* l. 1, c. 11, et à Benoît XIV *de Epiph.* p. 52.

(*e*) Les Orientaux, et particulièrement les Perses, donnaient le titre de *Mages* aux sages et aux philosophes. Ils avaient pour eux tant de vénération, qu'ils leur confiaient les plus importantes affaires de la religion et de l'état. Partout on les regardait comme des oracles. Ceux qui vinrent adorer Jésus-Christ à Bethléem, sont communément appelés rois. S'ils ne l'étaient point selon toute l'étendue de ce mot, il est au moins vraisemblable qu'ils occupaient une place distinguée dans leur pays. Tertulien les nomme princes, l. *contra Judæos*, c. 9, l. 5. *contra Marcion*. Voyez Gretser, l. 1, *de Festis*, c. 30, t. V, *Oper. nup. edit. Ratisb.* Baronius, ad an. 1, n. 30, et le savant auteur des notes sur l'histoire de la vie de Jésus-Christ, imprimée à Urbin en 1730, c. 7. Ils s'accordent tous à regarder les Mages comme des gouverneurs ou petits princes auxquels l'antiquité donnait souvent le nom de rois. Voyez encore l'histoire détaillée des Mages, dans Prideaux, part. 1, l. 4.

(*f*) Cette opinion est appuyée sur l'autorité de S. Léon, *serm.* 30, etc.; de S. Césaire, *serm.* 139, etc.; de Bède, etc. On trouvera les preuves qui l'établissent dans le commentaire de Maldonat sur le deuxième chapitre de S. Matthieu. Voyez le P. Honoré de Sainte-Marie,

en soit, le nombre en fut très-petit, relativement à tous ceux qui avaient vu l'étoile, et qui, contens d'une admiration stérile, refusèrent, ou de reconnaître la vocation du Ciel, ou d'ouvrir leurs cœurs aux impulsions salutaires de la grâce. Que ceux-ci ont encore aujourd'hui d'imitateurs parmi nous! Est-il bien rare de voir des chrétiens qui n'écoutent point la voix de Dieu, et qui ne répondent à ses miséricordes que par une affreuse insensibilité? Soyons de bonne foi, et nous conviendrons que c'est là le grand nombre. Ne soyons donc plus étonnés que Jésus-Christ ait dit *qu'il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*. Cet effrayant oracle se vérifie tous les jours dans le sein même du christianisme, par la conduite que tiennent la plupart de ceux qui le professent. Faut-il qu'il en soit de nous comme des juifs, *dont le plus grand nombre n'a point été agréable à Dieu* (9)?

Revenons aux Mages, et instruisons-nous à leur exemple. La promptitude de leur obéissance et l'activité de leur zèle sont bien capables de confondre notre lâcheté. A peine le messager céleste s'est-il montré à eux, qu'ils partent sans délai pour aller chercher le Sauveur de leurs ames. Convaincus que Dieu les appelle, et par cet astre qui brille à leurs yeux, et par cette motion secrète qui touche leurs cœurs, ils ne consultent ni la chair, ni la prudence du siècle; ils ont le courage de s'élever au-dessus du respect humain, et de mépriser les jugemens des prétendus sages de leur pays. Rien ne peut les retenir; l'accomplissement

---

Règles de la Critique, l. 3, diss. 4, a. 2; le *Pictor Christianus*, P. Ayala, l. 3, c. 3, etc.; Benoît XIV, *de Fest. Christi*, l. 1, c. 2, *de Epiph.* 7. Le dernier cite un tableau antérieur à S. Léon, lequel représente trois Mages. Ce tableau a été trouvé dans un ancien cimetière de Rome, et on en voit la copie dans un recueil de tableaux antiques publié à Rome en 1737, t. I, table 22.

(9) I. Cor. X, 5.

de la volonté divine est l'unique objet qui les occupe. Ils partent dans la plus rigoureuse saison de l'année, sans s'embarrasser de la longueur, des fatigues et des dangers du voyage qu'ils entreprennent. Heureux d'avoir compris que de ne pas correspondre à la grâce qui les pressait alors, c'était s'exposer à la perdre pour toujours!

Lorsqu'ils furent arrivés à Jérusalem, ou du moins auprès de cette ville, l'étoile qui avait dirigé leurs pas disparut : ils en conclurent qu'ils touchaient à la fin de leur course, et que bientôt ils auraient le bonheur de voir *le Roi nouvellement né;* ils ne doutèrent point que tous les quartiers de Jérusalem ne retentissent d'acclamations, et que par conséquent il ne leur fût aisé de trouver le palais que la naissance d'un Roi-Sauveur devait rendre à jamais célèbre. Vain espoir : ils n'aperçurent aucun signe de réjouissance; au contraire, le peuple et les grands ne montraient d'ardeur que pour les biens et les plaisirs de ce monde. Quel parti prendront dans une conjoncture si délicate nos voyageurs fatigués? A ne consulter que les lumières de la prudence humaine, ils devaient renoncer à leur premier dessein, et retourner dans leur pays le plus secrètement qu'il leur serait possible, afin de sauver leur réputation, d'éviter les railleries de la populace, et de prévenir les coups du plus ombrageux des tyrans, dont les mains avaient déjà été plusieurs fois ensanglantées. Voilà peut-être ce que chacun de nous aurait fait; mais il faut avoir une autre idée des Mages. Cette épreuve, loin d'ébranler leur foi, ne sert qu'à la perfectionner et à la rendre plus méritoire. Abandonnés en apparence par la soustraction de leur guide, ils ont recours aux voies ordinaires, à celle de l'information. Supérieurs à tous les périls, et pleins d'une sainte confiance en la bonté de celui qui les appelle, ils ne rougissent point de demander dans la ville, et même à la cour d'Hérode, *où est le Roi des juifs nouvellement né?*

Les juifs, dépositaires des prophéties de Jacob et de Daniël, ne doutèrent point alors que les temps où le Messie devait paraître ne fussent arrivés; ils savaient encore que le lieu de sa naissance avait été clairement désigné par le prophète Michée (10). Ainsi le sanhédrin (*g*), auquel Hérode renvoya les Mages, dit d'une voix unanime que la ville de Bethléem serait honorée de la naissance du Messie. Que les voies de Dieu sont admirables! Il instruit ses Saints par la bouche de ministres impies, et fournit en même temps aux gentils des armes pour confondre l'aveuglement des juifs. Mais la grâce n'a point de prise sur des ames charnelles et endurcies.

Comme nous aurons bientôt occasion de parler d'Hérode, il est à propos de le faire connaître. Ce prince, qui régnait en Judée depuis plus de trente ans, était ambitieux, cruel, jaloux, artificieux, dissimulé; la vieillesse et les maladies n'avaient fait qu'augmenter encore ses mauvaises qualités et sur-tout sa jalousie. Il craignait excessivement la venue du Messie, dans lequel il ne voyait qu'un rival de sa couronne, parce que le gros de la nation juive se le représentait sous l'idée grossière d'un prince temporel. On ne doit donc plus s'étonner des frayeurs que lui inspirait la naissance de Jésus-Christ. Mais à quoi attribuer le trouble et les alarmes de Jérusalem? N'était-il pas naturel qu'elle tressaillît de joie en apprenant la venue de son libérateur? De tels sentimens nous font sans doute horreur. Ah! que nous sommes inconséquens! Nous détestons dans les juifs ce que nous faisons nous-mêmes toutes les fois que, victimes d'un malheureux respect humain, nous trahissons lâchement notre devoir.

---

(10) Mich. V. 2.

(*g*) Le sanhédrin, ou grande assemblée des juifs, était principalement composé des princes des prêtres, et des scribes ou docteurs de la loi.

Cependant Hérode feint d'approuver l'empressement des Mages : il s'informe du temps où l'étoile avait commencé de briller à leurs yeux, et leur fait promettre de repasser par Jérusalem, afin qu'après avoir été instruit du lieu où ils auront trouvé l'enfant, il aille aussi l'adorer. C'était ainsi qu'il cachait sous le voile de la dissimulation le plus noir de tous les attentats; car il ne voulait connaître le lieu où était né le divin enfant, que pour lui ôter la vie; et il s'imaginait qu'il se déférait par-là d'un concurrent destiné à monter sur son trône. Rassure-toi, prince impie, celui que tu redoutes ne te dépouillera point de ta couronne, il vient t'en offrir une immortelle. C'est en vain que tu formes des desseins contre ceux de Dieu; il saura déconcerter toutes tes intrigues. D'ailleurs ce royaume dont tu te montres si jaloux, la mort te le ravira bientôt. Déjà le tombeau s'ouvre pour t'engloutir. Mais, hélas! combien ne voyons-nous pas encore parmi nous de chrétiens qui dans leurs cœurs sont ennemis du royaume spirituel de Jésus-Christ? Qu'ils prennent garde de lasser la patience divine. A force de différer leur conversion, ils la rendent presque impossible. On arrive enfin au dernier moment, et si l'on est encore frappé de la vue formidable de l'éternité, il est bien rare qu'elle change véritablement le cœur.

Après la réponse du sanhédrin, les Mages ne pensèrent plus qu'à continuer leur route. L'insensibilité que marquèrent les juifs à la naissance de leur propre Roi, ne dut guère les encourager. Personne ne se joignit à eux : les prêtres et les scribes ne se montrèrent pas plus zélés que les autres. C'est ainsi que, par un juste jugement de Dieu, les ministres sacrés n'agissent pas toujours d'une manière conforme à leurs lumières, mais on n'en doit pas moins respecter les vérités de la religion, parce que leur origine étant divine, elles sont indépendantes de la con-

duite de ceux qui par état sont chargés de les enseigner. On ne peut donc se dispenser d'obéir, dès que l'on sait que Dieu parle, et l'on chercherait en vain des excuses dans l'indignité de l'organe dont il se sert pour manifester ses volontés. Il y a plus : la promptitude avec laquelle on obéit alors, étant la preuve d'une foi vive et d'une ferme confiance en Dieu, il la récompense par des grâces plus abondantes et par une protection plus spéciale ; c'est ce qu'éprouvèrent les Mages.

A peine furent-ils sortis de Jérusalem, que Dieu, pour animer leur foi et leur zèle, fit reparaître l'étoile qu'ils avaient vue en Orient ; elle dirigeait leur course en les précédant. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu où était le Sauveur, elle s'arrêta (*h*), et leur dit dans un langage muet, mais très-intelligible : *C'est là que vous trouverez le Roi nouvellement né.* Fixons un moment notre attention sur le spectacle étonnant qui s'offrit aux yeux des Mages. Le *Roi* pour lequel ils avaient tant fait, « ne se manifeste à eux par au-
» cune action divine. Ils ne le voient point donner la loi
» aux démons, rendre la vie aux morts, la santé aux mala-
» des, la vue aux aveugles, l'usage de la parole aux muets ;
» ils ne trouvent qu'un enfant faible, et dépendant des
» tendres soins d'une mère, sans aucun signe de puis-
» sance, et devenu, par l'état où il est réduit, un pro-
» dige d'humiliation (11) ». Une foi ordinaire eût sans doute été déconcertée : mais celle des Mages s'accroît et se fortifie par les obstacles mêmes qui paraissent devoir l'éteindre. Ils découvrent le Dieu de Jacob à travers les voiles humilians de la pauvreté et des faiblesses de l'enfance. La vile cabane dans laquelle il est couché, leur paraît préférable aux plus magnifiques palais. Ils tombent à ses pieds ;

(*h*) En descendant peut-être dans la moyenne région de l'air.

(11) Saint Léon, *serm.* 36 *in Epiph.* 7, *n.* 2.

puis, le visage prosterné contre terre, ils l'adorent avec les plus vifs sentimens de respect, d'amour, de reconnaissance, et se consacrent à lui sans réserve. Deux choses sur-tout occupent les pensées de leur esprit : c'est, d'un côté, l'incompréhensible miséricorde d'un Dieu incarné; et de l'autre, l'abîme des misères de l'homme, pour la délivrance duquel il a fallu que le Seigneur de gloire souffrît de si grandes humiliations.

Serait-il aisé de trouver une semblable foi en Israël, je veux dire parmi les chrétiens de nos jours? En est-il beaucoup qui, à l'exemple des Mages, comprennent que Jésus-Christ est venu, non pour nous procurer des biens terrestres, mais pour en détacher notre cœur, et le guérir des enflures de l'orgueil? Ne voyons-nous pas au contraire que la plupart d'entr'eux, esclaves des maximes corrompues du siècle, ne soupirent qu'après les faveurs périssables de ce monde, et rougissent des humiliations de Jésus-Christ? Ils ne peuvent goûter une morale qui ne prêche que l'abjection et les renoncemens; et tous les jours ils disent par leurs actions ce que disaient de bouche les insensés de l'évangile : *Nous ne voulons point que cet homme règne sur nous* (12). Jugeons par leur conduite de ce qu'ils auraient pensé de Jésus-Christ, s'ils l'eussent vu dans la crèche de Bethléem.

Les Mages, suivant la coutume des Orientaux, qui n'approchaient jamais des grands princes sans leur faire des présens, offrirent à Jésus-Christ les plus riches productions de leur pays : de l'or, pour reconnaître sa royauté; de l'encens, pour faire hommage à sa divinité; de la myrrhe, pour rendre témoignage à son humanité. Mais cette triple offrande lui fut bien moins agréable que les sentimens intérieurs dont elle était le symbole : car l'or figurait encore

(12) Luc. XIX, 14.

une ardente charité ; l'encens, une tendre dévotion, et la myrrhe (*i*), le sacrifice d'un cœur mortifié. Que de grâces ces saints hommes ne durent-ils pas recevoir d'un Dieu qui ne se laisse jamais vaincre en libéralité ! Allons nous prosterner avec eux aux pieds de Jésus-Christ, et offrons-lui ce que nous pouvons avoir de plus précieux, c'est-à-dire, un cœur pénétré de respect, d'amour, de reconnaissance et de componction.

Les Mages, après avoir satisfait à leur piété, se préparaient à reprendre la route de Jérusalem, afin d'indiquer à Hérode le lieu où ils avaient trouvé l'enfant. Mais Dieu, qui connaissait l'hypocrisie et le détestable projet de ce prince, leur inspira une pensée toute contraire. Ils retournèrent donc dans leur pays par un autre chemin, laissant leurs cœurs au Dieu de leur salut. Voilà le modèle qu'il nous faut suivre, si nous voulons conserver les grâces reçues. Commençons dès aujourd'hui à n'avoir plus rien de commun avec ce monde pécheur, l'irréconciliable ennemi de Jésus-Christ ; et pour nous en éloigner entièrement, suivons la voie qui nous est tracée dans l'évangile. Ne nous décourageons point à la vue de notre faiblesse ; mais plutôt mettons toute notre confiance dans les mérites du Sauveur, qui nous fortifiera par sa grâce : par là nous mériterons que la céleste patrie devienne le terme de notre course.

On n'a jamais douté que les Mages n'aient passé saintement le reste de leur vie. L'ancien auteur du commentaire imparfait sur S. Matthieu (*k*), dit que l'apôtre S. Thomas les baptisa dans la Perse, et qu'ils prêchèrent eux-mêmes l'évangile. Leurs corps, dit-on, furent transportés à Con-

---

(*i*) La myrrhe qui servait anciennement à embaumer les corps morts, est un symbole parfait de la mortification, dont la vertu préserve l'ame de la corruption du péché.

(*k*) On le trouve parmi les ouvrages de S. Chrysostôme.

stantinople sous les premiers Empereurs chrétiens; de Constantinople à Milan (*l*), et de cette ville à Cologne (*m*).

S. NILAMMON, RECLUS.

Ce saint homme vivait inconnu au monde dans une cellule voisine de Peluse en Egypte. La ville de Gères l'ayant élu pour évêque, il refusa son consentement, en alléguant toutes les raisons que son humilité put imaginer. Il eut ensuite recours aux larmes, afin d'intéresser en sa faveur Théophile, patriarche d'Alexandrie, qui l'avait aussi jugé digne de l'épiscopat. Tous ses efforts furent inutiles, et jamais on ne voulut acquiescer à ses instances. Le Saint, accablé de douleur, s'adresse à Dieu avec confiance, et le prie de lui ôter la vie, plutôt que de permettre qu'on le charge d'un fardeau si redoutable. Sa prière fut exaucée; car il mourut avant de l'avoir entièrement finie (*a*), dans le cinquième siècle. Son nom est marqué au 6 de Janvier dans le nouveau martyrologe romain.

Voyez Sozom. *Hist.* l. 8. c. 19.

(*l*) On montre dans l'église des Dominicains de cette ville, le lieu où l'on prétend qu'ils furent déposés.

(*m*) Cette troisième translation se fit dans le douzième siècle, par les ordres de Frédéric Barberousse, lorsqu'il se fut emparé de Milan.

(*a*) On voit un exemple semblable dans la vie du frère Colomban, publiée en italien et en français en 1755. On trouve l'abrégé de cette vie dans la *Relation de la mort de quelques religieux de la Trappe*, t. IV, p. 334. Ce saint homme se distingua, dès ses premières années, par son innocence, sa piété et son amour pour les pauvres. Abbeville sa patrie, et la ville de Marseille, furent illustrées par l'éclat de ses vertus. En 1710, il prit l'habit de la religion à Buonsolazzo en Toscane, dans un monastère de l'ordre de Citeaux, qui suit la réforme de la Trappe. Une charité ardente, une humilité profonde, un rare esprit de componction et de prière, une sainte avidité pour toutes les pratiques de mortification, le distinguèrent bientôt des autres frères.

S. MÉLAINE, ÉVÊQUE DE RENNES.

SAINT MÉLAINE naquit à Placs ou Plecs, dans le diocèse de Vannes en Bretagne, et vécut quelques années dans un monastère avec beaucoup d'édification. Après la mort de saint Amand, évêque de Rennes, le clergé et le peuple de cette ville l'élurent pour lui succéder, et le firent sacrer malgré lui. Une humilité profonde et une prière continuelle le soutinrent au milieu des travaux de l'épiscopat : il extirpa l'idolâtrie qui régnait encore dans son diocèse. Dieu releva l'autorité de son ministère par le don des miracles. Entre autres prodiges que le Saint opéra, l'auteur

---

L'abbé crut qu'il pouvait en pareil cas le dispenser des règles ordinaires : il dit donc à Colomban de se préparer à la réception des saints ordres. Son dessein était de se décharger sur lui d'une partie du gouvernement du monastère, aussitôt qu'il aurait été ordonné prêtre. Colomban, qui avait toujours obéi sans réplique, employa cette fois, pour s'en dispenser, les représentations les plus fortes et les prières les plus touchantes. Il aurait même pris la fuite sans le vœu de stabilité qui le retenait; mais il eut beau faire, l'abbé le força de recevoir tous les ordres jusqu'au diaconat inclusivement : il ne restait plus que la prêtrise, dont l'idée seule le glaçait d'effroi. Comment évitera-t-il cette redoutable dignité? Il se jette entre les bras de Dieu, et le conjure, avec une ferveur angélique, de ne pas permettre qu'il soit ordonné prêtre. On aperçut bientôt l'effet de sa prière, car il lui tomba sur les mains une paralysie dont il mourut peu de temps après en 1714. Ces exemples sont fort édifians dans des solitaires; il n'en serait pas tout-à-fait de même des clercs : qu'ils craignent les dignités ecclésiastiques; qu'ils ne les acceptent que quand ils y seront forcés, ils suivront en cela l'esprit de la primitive Église, comme l'observe Etienne de Tournay, *serm.* 2. Mais qu'ils apprennent en même temps qu'une résistance trop opiniâtre est une vraie désobéissance; qu'elle vient d'une pusillanimité criminelle, et qu'elle trouble l'ordre et la paix. C'est le sentiment de S. Basile, ce docteur si éclairé, *Regul. disput.* c. 21. *Vid. Innocent.* III, *ep. ad Episc. Calarit. decret.* l. 2, tit. 9, *de Renuntiatione.*

de sa vie parle de la résurrection d'un mort. Sa haute réputation le fit connaître à Clovis, qui eut toujours pour lui une vénération singulière. Il mourut dans un monastère qu'il avait bâti dans le lieu de sa naissance, en 530 (*a*), et fut enterré à Rennes, où l'on célèbre sa fête le 6 de Novembre. Le martyrologe romain n'en fait mémoire que le 6 de Janvier. Saint Grégoire de Tours parle d'une magnifique église bâtie sur son tombeau. En 840, Salomon, Roi de Bretagne, fonda un monastère sous le nom de saint Mélaine (*b*).

Voyez l'auteur anonyme de la vie du Saint, *dans Bollandus;* saint Grégoire de Tours, *l. de gloriâ confess.* c. 55 : d'Argentré, *Hist. de Bret.*; Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne,* p. 32; dom Morice, *Histoire de Bret.*, note 28, p. 932.

S. PIERRE, ABBÉ EN ANGLETERRE.

Ce Saint était disciple de S. Grégoire-le-Grand; il fut le premier abbé du monastère de Saint-Pierre de Cantorbéry, lequel prit depuis le nom de Saint-Augustin. Il périt dans le golfe d'Ambleteuse, entre Calais et Boulogne, lorsqu'il passait en France en 608. Les martyrologes de France et d'Angleterre en font mémoire.

Voyez Bède, *Hist.* l. 1, c. 33.

(*a*) Sa mort arriva l'an 490, selon dom Morice.

(*b*) On le voyait, avant la révolution, dans un des faubourgs de Rennes. Il fut desservi par les Bénédictins. La mense abbatiale avait été unie depuis peu à l'évêché de Rennes.

† LE B. JEAN DE RIBERA,

PATRIARCHE D'ANTIOCHE ET ARCHEVÊQUE DE VALENCE.

Tiré du décret de sa béatification, de sa Vie, écrite en espagnol par D. Martin Belda, 1 vol. in-8°, Valence, 1802; et de sa Vie, en italien, publiée par le P. Vincent Castrillo, minime, postulateur de la cause du Bienheureux, 1 vol. in-4°, Rome, 1796.

L'AN 1611.

JÉSUS-CHRIST se plaît à sanctifier chaque jour son Église, en la comblant de grâces qui y produisent une multitude de vertus cachées dont il est le seul témoin; il aime aussi à l'éclairer, à l'édifier et à la glorifier par les grands exemples que donnent les saints personnages qu'il place dans un rang élevé et qu'il conduit à une haute perfection. Entre ces amis de Dieu, chez qui l'éclat de la vertu a rehaussé celui de la dignité, les annales d'Espagne comptent le B. Jean de Ribera.

Ce pieux prélat naquit à Séville, au mois de Mars de l'an 1532. Son père, don Pedro Paraphan de Ribera, était duc d'Alcala, marquis de Tariffa et comte de Merallès. Il fut gouverneur d'Andalousie, pendant quelque temps Vice-Roi de Catalogne, ensuite de Naples, et occupa d'autres postes très-importans. Il se distinguait sur-tout par ses talens, sa prudence et sa loyauté. Il joignait à la capacité d'un homme d'état consommé les sentimens d'un homme d'honneur et d'un véritable chrétien. L'éducation de son fils devint l'objet particulier de son attention; il mit tous ses soins à lui inspirer la piété dès l'enfance et à lui donner dès-lors des principes solides de probité. Sa sollicitude paternelle augmentant avec l'âge du jeune Juan, il lui fit commencer ses études à Salamanque, l'envoya ensuite les continuer à Séville, puis le rappela à Salamanque où son éducation

fut achevée. Don Juan reçut le bonnet de docteur dans cette célèbre université. Le Seigneur, qui avait sur lui des desseins particuliers de miséricorde, le préserva de deux grands dangers dans le cours de ses études, et souvent il rendait grâce à la Providence d'y avoir échappé. Un homme très-savant, et en apparence fort vertueux, fut recommandé à son père, comme parfaitement propre à diriger son éducation; cette recommandation était appuyée par les personnages les plus distingués. Les protecteurs pressaient vivement le duc, qui n'avait à leur opposer aucun grave motif de refus. Cependant il crut s'apercevoir de quelque chose qui lui inspira tant de soupçons, qu'il ne voulut pas s'engager. L'événement justifia sa conduite; car ce précepteur ayant été chargé d'un autre élève, ses désordres furent bientôt découverts, mais il y avait déjà entraîné son disciple, et tous deux furent déshonorés.

A une autre époque, don Juan se lia avec des étudians qui se distinguaient par leurs talens littéraires et leurs manières engageantes, mais qui n'avaient ni des mœurs bien réglées, ni des principes sévères. Pendant quelque temps il fut séduit : bientôt il vit le péril auquel il s'exposait; il rompit cette liaison et abandonna ces dangereuses sociétés.

Depuis ce moment, don Juan de Ribera, déterminé à embrasser l'état ecclésiastique, s'y prépara par des études sérieuses et par une prière assidue. Ayant successivement reçu le sous-diaconat et le diaconat, il fut ordonné prêtre le 7 Mai 1557. La manière édifiante avec laquelle il s'acquitta des fonctions du saint ministère et l'estime générale qu'il s'attira, déterminèrent Philippe II, Roi d'Espagne, à le nommer au siége épiscopal de Badajoz, qui était vacant. En vain son humilité alarmée tenta-t-elle un refus : le Pape et son propre père, alors Vice-Roi de Naples, l'obligèrent d'accepter cette dignité. Il n'obéit qu'avec répugnance et il mon-

tra par sa conduite quelle haute idée il avait conçue des devoirs qu'impose l'épiscopat. Bientôt il fut appelé à occuper un poste plus éminent ; avant qu'il eût été sacré et qu'il eût pris possession du siége de Badajoz, en 1568, le patriarcat d'Antioche *in partibus* vint à vaquer, ainsi que l'archevêché de Valence. L'état de ce dernier diocèse exigeait des soins particuliers. Les Maures s'étant autrefois rendus maîtres de presque toute l'Espagne, avaient, pendant sept cents ans, conservé la possession d'une grande partie de ce royaume. Les princes chrétiens reconquirent peu à peu des portions de ce vaste territoire ; et enfin, en 1492, il fut entièrement recouvré par Ferdinand le Catholique : mais, quoique le gouvernement maure fût détruit et le peuple subjugué, cette nation vaincue conservait sous la foi des traités ses biens, ses mœurs, sa religion et ses coutumes, comme si elle eût été soumise à ses propres Rois. Il y en avait sur-tout un grand nombre à Valence, où le mélange des deux religions introduisait nécessairement beaucoup de relâchement parmi les catholiques. Les Maures étaient même puissans par leur nombre, leurs richesses et leur industrie, qui allaient toujours croissant, malgré l'oppression. A l'époque dont nous parlons, cet état de choses inquiétait le conseil d'Espagne ; les raisons politiques et religieuses faisaient désirer la conversion des Maures, et l'on pensait que l'élévation de Ribera au siége de Valence pourrait hâter l'accomplissement de ce désir. Son zèle, ses talens, sa prudence généralement connue, le faisaient universellement aimer et respecter. Le saint Pape Pie V, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, entra donc dans les vues du Roi d'Espagne ; et, tandis que Philippe II nommait Ribera à l'archevêché de Valence, le Saint-Père lui donnait le patriarcat d'Antioche. La cérémonie de sa consécration eut lieu en 1569 : le Pape lui envoya bientôt après le pallium, avec une lettre affectueuse ; et toute

l'Espagne, à l'exception de Badajoz, applaudit au choix qu'on avait fait de lui.

Le prélat s'appliqua aussitôt aux affaires spirituelles de son diocèse. Les historiens de sa vie et ceux de l'Espagne, qui furent ses contemporains, s'accordent à faire une triste peinture de l'état du diocèse de Valence à cette époque, aussi bien qu'à louer les efforts du pieux archevêque pour abolir les désordres qui y régnaient, et y rétablir les bonnes mœurs. Tous parlent avec éloge de ses soins pour les pauvres et de son attention pour son clergé; ils vantent ses abondantes aumônes, sa constante sollicitude pour le bien spirituel et temporel de tout son troupeau, et la régularité avec laquelle il faisait ses visites épiscopales. Ils insistent particulièrement sur les peines qu'il prit pour procurer la conversion des Maures, sur son zèle à les instruire, sur sa douceur à les persuader : ils rendent une égale justice à ses collaborateurs; mais ils s'accordent aussi à déplorer le peu de succès de tant de travaux. Le nombre des vrais convertis fut beaucoup moindre qu'on ne devait l'espérer : l'archevêque finit par désespérer de réussir, et approuva, pressa même l'expulsion totale des infidèles; mesure qui depuis a été, peut-être sans raison, si fortement blamée par la plupart des écrivains. Philippe III avait succédé à Philippe II son père; il n'en avait pas les talens politiques, mais il avait hérité de son zèle pour la religion et de son estime pour Ribera. Un des premiers actes de son gouvernement fut l'expulsion des Maures. A différentes époques ils avaient été chassés partiellement de diverses provinces du royaume. Le dernier Monarque avait été pressé d'achever cette œuvre, et l'histoire a conservé une lettre que saint Louis-Bertrand lui écrivit à ce sujet. Philippe III, peu de temps après son avénement au trône, reçut la même supplique de la part de Ribera, et sur son mémoire la résolution en fut prise et rigoureusement exé-

cutée. Nous ne prétendons pas en discuter la justice et l'équité ; nous observerons seulement que le siége de Rome en canonisant les serviteurs de Dieu, ne canonise pas toutes leurs actions, et que dans la bulle de béatification de don Jean de Ribera, Pie VI garde un silence absolu sur cette circonstance de la vie du Saint.

Philippe III conféra à Ribera la vice-royauté de la province de Valence, charge importante dont il s'acquitta dignement. Il fonda dans sa ville archiépiscopale le collége de *Corpus Christi*, le dota richement et le pourvut de professeurs habiles. Il favorisait toutes les pratiques de piété, mais il inspirait particulièrement la dévotion au saint Sacrement de l'autel, recommandait la fréquente communion et protégeait plusieurs associations qui en encourageaient l'usage. Sa confiance en Dieu, son zèle pour sa gloire et pour le bien du prochain ne se ralentirent jamais. Il désira si vivement la propagation de la foi, qu'il déclarait souvent qu'il donnerait tout son sang pour la conversion des protestans. Il montrait en toute occasion sa dévotion pour la Mère de Dieu, qu'il tâchait également de faire honorer dans son diocèse. Sa douceur, sa patience et son humilité édifiaient tout le monde. Sa prière n'était interrompue que par l'accomplissement des devoirs indispensables de sa dignité, et même alors il en conservait l'esprit au fond de son cœur en le ranimant sans cesse par de pieuses aspirations. L'on cite plusieurs miracles qu'il opéra ; on rapporte aussi les prédictions qu'il fit sur plusieurs événemens, et entre autres celle sur la perte de la grande armée navale que Philippe II envoya contre l'Angleterre en 1588.

Ainsi aimé de Dieu et des hommes, il parvint au bout de sa carrière. Sa dernière maladie, longue et douloureuse, lui donna une nouvelle occasion de montrer toutes ses vertus. On admira sur-tout à ses derniers momens ses senti-

mens de componction et sa ferme espérance en la miséricorde divine. Il rendit son ame à Dieu le 6 Janvier 1611, dans la quatre-vingtième année de son âge. La ville de Valence honora sa mémoire par de magnifiques funérailles, où accourut une multitude de pauvres qui bénissaient son nom en proclamant ses bienfaits et en priant Dieu pour le repos de son ame. Il fut béatifié par Pie VI, le 30 Août 1796. « Jean de Ribera, dit ce pontife dans le décret de » béatification, craignait Dieu dès son enfance et observa » ses commandemens, aussi-bien à l'université de Salamanque que dans la maison de son père. Elevé à la » dignité archiépiscopale, il y fit briller toutes les vertus » que saint Paul exige d'un évêque. »

✝ LA VÉNÉRABLE GERTRUDE VAN OOSTEN,

BÉGUINE A DELFT.

Gertrude est née de parens pauvres à Voorburg, village près de Delft, où elle se vit forcée d'entrer en service pour subvenir à sa subsistance. Plus tard elle se fit béguine. Elle commença l'édifice de sa vie spirituelle par une confession générale. On la vit long-temps verser des larmes au souvenir des jours de sa jeunesse, et mettre ses soins à confesser tous ses péches avec une véritable humilité et un repentir sincère.

Dès qu'elle se fut purifiée ainsi, elle vécut sans tache, fuyant jusqu'à l'ombre du péché, s'adonnant avec zèle à tout ce que Dieu demandait d'elle, et s'attachant à s'en acquitter de la manière qu'elle savait lui être le plus agréable.

Elle se réjouissait d'être née et de vivre dans la pauvreté; parce qu'elle y trouvait un trait de conformité avec

son divin Sauveur qui voulut naître et mourir pauvre dans ce monde. La vie qu'elle mena pendant de longues années fut des plus dures et des plus austères. Elle refusait de satisfaire à la nécessité de prendre quelque repos, s'efforçant de surmonter le sommeil par ses veilles, et de réduire son corps en servitude par les mortifications. Elle se contentait de petit lait et d'autres nourritures fort communes, qui, le plus souvent, lui étaient données à cause de sa grande pauvreté.

Elle s'exerçait tous les jours à méditer la passion de Jésus-Christ et les autres mystères de notre foi divine, selon l'ordre des temps où l'Église les célèbre. Elle restait quelquefois enfermée pendant six semaines pour élever ses regards et son cœur vers l'Être souverainement aimable, et pour jouir du sentiment délicieux que l'ame éprouve dans l'union avec la Divinité. Dans ces communications de son ame avec son Créateur, elle reçut des connaissances que Dieu révèle aux cœurs simples et dociles à ses impressions, et qu'il refuse à ceux qui cherchent dans leur raison le bonheur et la sagesse.

Après une vie passée dans l'exercice de la vertu, elle sentit approcher sa fin et s'en réjouit; elle recommanda son ame à Dieu, et alla se reposer dans le sein de l'éternité. Le jour de sa mort arriva le 6 de Janvier de l'an 1358.

La vie de la vertueuse Gertrude se trouve dans *Josephi Geld. a Ryckel Appendix not. ad vitam S. Beggæ*, pag. 357 — 361, in-4°; voyez aussi le *Batavia Sacra*, pag. 183 — 184.

✝ S. ERMINOLD, ABBÉ DE PRÜFENING, PRÈS DE RATISBONNE, MARTYR.

(Nous supposons que la vie de ce Saint a été écrite vers l'an 1290, ou même plus tôt, par un moine de Prüfening, dont le nom toutefois est inconnu (1). On la trouve imprimée dans Canisius, *Lect. Antiq.*, tome II; dans Surius, *in Actuario;* dans Bollandus, tom. I *januarii;* p. 335 et sqq. Voyez aussi Rader *Bavar. Sanct.* tom. I; Baronius, tom. XII, an 1121, n. 7 et 8, et plusieurs autres.)

L'AN 1121.

PARMI le grand nombre de Saints qui, au moyen âge, florissaient dans les couvens de la Souabe et de la Bavière, celui dont nous avons entrepris de donner maintenant la vie mérite une distinction particulière. En effet, son biographe n'en dit pas trop, quand il le nomme *le miroir et le modèle de son temps*, un *luminaire* et un *astre brillant pour la postérité*.

Erminold, issu d'une famille noble, naquit dans la dernière moitié du onzième siècle. Ses parens, pleins de vertu et de piété, transplantèrent dans l'âge le plus tendre ce jeune rejeton dans le sanctuaire, et le confièrent, comme un nouveau Samuël, à la direction de Guillaume, abbé de Hirschau, qui eut pour lui les soins et la tendresse d'un père. Ce supérieur éclairé et vertueux ne pouvait conduire ce jeune homme, placé sous sa protection et doué des plus belles qualités de l'esprit et du cœur, que dans les voies

(1) L'auteur dit dans la préface, nº 2 : « Animat nos, et id tentandi præstat audaciam ipse inchoationis hujus instinctor praecipuus et injunctor, venerabilis scilicet Pater Dominus Ulricus sextus decimus Abbas Prufeningensis ecclesiae, qui antecessoris tanti virtutibus coexultans ac per hoc nequaquam carens virtutibus, anno incarnationis dominicae MCCLXXXI *primo anno sui regiminis,* onus hoc atlanticum nobis tanquam Pygmæis imposuit. »

intérieures de la plus haute perfection. Le bienheureux Guillaume avait d'ailleurs une qualité bien précieuse dans un homme d'église, celle de guider, pas son exemple, plutôt que par des exhortations répétées, son élève dans la carrière de la vertu. Car telle est la puissance de la vertu, qu'elle exerce même sur les cœurs rétifs un empire à la fois irrésistible et doux, et les entraîne, pour ainsi dire, à leur insu, à une salutaire imitation : il en est de même du vice dont l'aspect continuel précipite peu-à-peu l'imprudent qui ne le fuit pas, dans l'abîme du crime.

La vertu du saint religieux ne demeura pas long-temps cachée ; l'Empereur Henri V (2) ayant entendu parler d'Erminold avec beaucoup d'éloges, lui confia, dans l'année 1110, la direction de la riche et puissante abbaye de Lorsch (3), située dans ce qu'on appelait *l'Oberrheingau*, l'ancien ar-

---

(2) Ce n'est pas Henri IV, comme le dit par erreur la légende des Saints de Bavière, p. 230.

(3) On place la fondation du couvent de Lauresham ou Lorsch au milieu du huitième siècle, sous le règne de Pépin, Roi des Francs. Il doit son origine à un noble comte de l'Oberrheingau, nommé Cancor et à sa mère Williswinda, veuve du comte Rupert. Les deux pieux fondateurs le donnèrent en 764 à S[t] Chrodegang ou Rutgang, évêque de Metz, parent de Cancor, qui fit venir quelques moines du couvent de Gorze dans la Lorraine, pour peupler le nouveau séminaire. Chrodegang imposa à cette communauté la règle de S[t] Bénoît, et s'en fit lui-même abbé. L'église était consacrée sous l'invocation de S[t] Nazaire, dont le corps lui avait été donné par le Pape Paul. Le couvent se trouvait primitivement sur une île de la Weschnitz; mais le local s'étant déjà trouvé trop petit lors de la translation des ossemens de S[t] Nazaire, que les comtes Cancor et Warinus portèrent sur leurs épaules, on résolut d'en bâtir un autre dans un lieu plus élevé et plus spacieux. La direction de la bâtisse fut confiée à Gundeland, frère de S[t] Rutgang, qui, à cause de ses nombreuses occupations comme évêque, l'en avait aussi nomme abbé. Voyez dans Freher le *Chronicon Laureshamense*, et surtout l'ouvrage très-estimable de C. Dahl, membre du consistoire. *Description historique, topographique et statistique de la principauté de Lorsch, etc.* Darmstadt 1812, in-4°.

chevêché de Mayence. Erminold avait un frère qui était au service de l'Empereur, et qui doit avoir joui de la faveur de Henri; car après que notre Saint fut nommé abbé, l'Empereur lui dit un jour, sans doute en badinant, qu'il avait élevé son frère l'ecclésiastique à une haute dignité, et qu'il était curieux de voir comment lui (le courtisan) lui en témoignerait sa reconnaissance. Le frère du Saint fit à l'Empereur un présent de grand prix, que celui-ci ne refusa pas d'accepter. Le nouvel abbé fut informé de tout ce qui s'était passé, et comme il était extrêmemeut scrupuleux et avait en horreur l'ombre même de la simonie, il renonça aussitôt à sa charge, et retourna à Hirschau, après avoir passé environ une année à Lorsch. Les moines, au nombre de quarante, qu'il avait emmenés avec lui après sa nomination pour rétablir la discipline à Lorsch, revinrent également à Hirschau et se replacèrent sous la direction du bienheureux abbé Guillaume (4).

---

(4) C'est ainsi que le biographe de notre Saint rapporte ce fait. Tritheim, *ad annum* 1114, est d'accord avec lui presque sur tous les points. Mais l'ancienne chronique de Lorsch rapporte le contraire; elle nous présente les moines de Hirschau comme oppresseurs de ceux de Lorsch, et ne parle pas avec trop de ménagement même de notre Saint. « De quel côté est la vérité? » se demande le conseiller Dahl, dans l'ouvrage cité, p. 72, et il répond: « Sans vouloir m'ériger en juge dans une affaire » aussi délicate, je suis plus tenté de croire Tritheim que la chronique » de Lorsch. Il est vrai que les deux partis défendent leur cause et leurs » amis; l'abbé Tritheim plaide en faveur de ceux de Hirschau, et le » moine de Lorsch, qui a écrit la chronique, défend les moines de » Lorsch. Mais il y a une chose qui doit surprendre; c'est que ces » derniers après que ceux de Hirschau avaient été chassés, ou bien » étaient partis volontairement de leur couvent, conservèrent les mau» vaises mœurs qu'ils avaient avant l'arrivée des autres. » Nous ajoutons à cette remarque pleine de justesse, une circonstance à laquelle le savant auteur, que nous citons, semble n'avoir pas fait attention, c'est que la vie même de S[t] Erminold donne à sa présomption le plus haut degré de probabilité.

Peu de temps après le retour d'Erminold à Hirschau, St Otton, évêque de Bamberg, qui avait fondé vers l'année 1109 (5), le couvent de Prüfening ou Brüfling, près de Ratisbonne, écrivit deux lettres à l'abbé de Hirschau et à notre Saint pour engager ce dernier à accepter l'offre qu'il lui faisait de le préposer à cette nouvelle institution. Sa demande fut accueillie, et le saint homme, animé d'une pieuse ardeur, se rendit avec plusieurs de ses frères religieux dans le nouveau séminaire. Les qualités qu'il y apporta étaient principalement l'amour de la prière, du jeûne et des veilles, un éloignement pour toute espèce d'honneurs, et surtout le talent de prêcher avec une onction douce et persuasive; de même que pour St Paul, le monde était crucifié pour lui, et il l'était pour le monde, tellement que ni les promesses ni les menaces des hommes ne pouvaient ébranler la fermeté de son cœur et la solidité de ses principes. Un seul trait suffira pour le prouver. Nous transcrirons textuellement le récit de son biographe (6).

« Lorsque, par son oppression, l'Empereur Henri (V) » eut attiré sur lui l'anathême du Saint Siége (7), et » que malgré cela de vertueux et éminens prélats lui » rendaient encore, en considération de la dignité impé- » riale, les mêmes honneurs, et lui témoignaientla même » considération qu'autrefois, il arriva qu'un jour, il vi- » sita cette communauté naissante, accompagné de son » bienheureux fondateur (Otton) et d'une suite brillante » et pompeuse, composée des grands et des seigneurs de » l'empire. On s'attendait généralement à ce que, sé-

(5) Wiguleus Hund dans sa *Metropolis Salisburgensis*, tom. III, p. 85, place dans cette année la fondation de ce couvent.

(6) Voyez cap. 5, *ap. Boll.* p. 338.

(7) Henri V avait déjà été auparavant excommunié par différens conciles, ainsi qu'en 1119, par le Pape Calixte II.

» duit par l'éclat de la Majesté Impériale, et cédant au respect dû au fondateur qui avait invité et qui accompagnait l'Empereur, le bienheureux Erminold et tout le couvent viendraient en procession au-devant de l'Empereur. Mais le serviteur de Dieu ne fut pas tenté de gagner par ce moyen les bonnes grâces impériales. Ses pensées et ses voies n'étaient pas les pensées et les voies de ceux qui *préparent des coussinets pour les mettre sous tous les coudes* (8), et qui pour cela sont flattés et caressés dans les palais des Rois. Il ne pliait pas, comme un roseau, devant la crainte ou la faveur, mais inébranlable comme une colonne, il méprisait également et les dangers et les avantages, et ne voulait pas, vaincu par un cortége imposant ou par un accueil fallacieux, applaudir à celui, qu'il savait exclus de la communion de l'Église en vertu d'une sentence apostolique. C'est pourquoi, lorsque les avant-coureurs vinrent annoncer l'arrivée de l'Empereur, il fit fermer les portes du couvent, et alla lui-même au-devant de Henri jusqu'à la première entrée, où il lui dit : « J'aurais voulu recevoir votre Majesté Impériale avec la pompe qui lui est due; mais je n'ai pu le faire, sachant qu'elle est exclue de la communion de l'Église par la puissance du Siége apostolique. » Le vénérable Otton observant que nous ne sommes pas forcés, et même qu'il n'est pas permis d'éviter et de fuir ceux dont l'excommunication ne nous est pas garantie, l'abbé répliqua avec une franchise sans exemple : « Comment pourrait-il se faire que je ne fusse pas assuré d'une sentence, que moi-même j'ai officiellement publiée? »

» Le Saint ne fit dans cette circonstance, continue son biographe, que ce que fit le grand Ambroise en interdisant de la même manière l'entrée de l'église à l'Em-

(8) Ezech. XIII, 18.

» pereur Théodose, jusqu'à ce qu'il eût expié ses fautes.
» Mais si nous remontons à l'antiquité, nous pourrons le
» comparer à Samuël, à Nathan, à Élisée et à plusieurs
» autres prophètes qui reprochèrent aux Rois de leur temps
» leurs péchés, pour les exhorter à la pénitence, ou pour
» les menacer des terribles jugemens de Dieu. »

Henri, qui estimait la fermeté de l'abbé, céda respectueusement et repoussa toute idée de vengeance à laquelle ses courtisans espéraient l'exciter, en lui rappelant comment il s'était vengé de la prétendue insulte qu'il avait reçue du Pape Pascal II (9). Lorsque dans la suite Henri vint à passer une seconde fois devant le couvent de Prüfening, ses chevaliers qui n'avaient pas oublié ce premier événement, voulurent l'attaquer; mais l'Empereur ne le permit pas, et défendit sous les peines les plus sévères de faire éprouver aux moines le moindre mauvais traitement; et il ajouta : « Je connais leur abbé, je connais » la sainteté de cet homme. »

L'esprit de paix et de réconciliation qui animait notre Saint égalait la sévérité avec laquelle il maintenait les réglemens de l'Église, et punissait le vice; ce fut sa douceur qui cimenta une paix durable entre ses moines et ceux de St Emméran qui, dès la naissance de son couvent, avaient nourri contre cette communauté des sentimens hostiles.

La compassion de notre Saint et sa libéralité envers les pauvres et les étrangers, qu'il soignait comme un père, ne mérite pas moins d'éloges. La Bavière ayant été frappée d'une grande disette, il distribua tout ce qu'il possédait aux nécessiteux et finit lui-même par être privé

---

(9) Pascal II avait refusé, en 1111, de le couronner comme Empereur; Henri le fit prisonnier et le mena en captivité. Voyez Sandini, *Vitæ Pontificum Rom.* pag. 368 — 369, édit. an. 1748.

du nécessaire. Mais sa confiance en Dieu le secourut, et la bénédiction du ciel lui rendit ce que sa main généreuse avait distribué. Comme il arrive souvent en pareille circonstance, le Tout-Puissant fit aussi connaître ici la sainteté de son serviteur par des miracles et des signes.

Erminold ne négligea rien de ce qui peut contribuer à maintenir la discipline religieuse. Il récompensait la vertu par l'amitié la plus sincère et la plus tendre; mais aussi il poursuivait le vice avec une sévérité inflexible, dès que les voies de la douceur ne menaient à rien. Cette conduite dût nécessairement lui attirer la malveillance d'un grand nombre de mécontens qui ne pouvaient supporter que l'on chatiât leurs crimes et qu'on mît un frein à leurs passions. Plusieurs rentrèrent en eux-mêmes; mais d'autres, au cœur endurci, ne se corrigèrent pas et tramaient des plans de vengeance contre leur père spirituel. Leur haine irréconciliable alla si loin qu'ils résolurent d'éxécuter un complot d'assassinat que l'enfer leur avait suggéré. Leur première tentative échoua parce qu'ils furent saisis d'une terreur si soudaine qu'ils prirent la fuite. Mais le lendemain un des conjurés nommé Aaron, guetta l'abbé et l'assomma avec un morceau de bois; cependant il ne mourut pas sur la place. On le porta sur son lit et on chercha à le sauver par tous les moyens possibles; mais tout fut inutile; la blessure était mortelle et il mourut le jour de l'Épiphanie, c'est-à-dire, le 6 Janvier 1121, ainsi qu'il l'avait prédit. Il a exercé pendant sept ans environ les fonctions d'abbé. Il fut enterré au milieu de l'église du couvent. L'auteur de sa vie rapporte plusieurs miracles qui se firent après sa mort par son intercession (10). Le nom d'Erminold se trouve dans plusieurs martyrologes.

---

(10) Ap. Bolland. l. c. p. 342 et sqq.

7 Janvier.

S. LUCIEN, PRÊTRE ET MARTYR.

Tiré de saint Chrysostôme (t. II, p. 524), qui prononça son panégyrique à Antioche le jour de sa fête : de saint Jérôme, *de Script.* c. 77 ; d'Eusèbe, l. 8, c. 13, l. 9, c. 6 ; et de Rufin. Voyez Tillemont, t. V, p. 474, et le P. Pagi, *ad an.* 311.

L'AN 312.

SAINT LUCIEN, dit d'*Antioche*, était de Samosate en Syrie. La mort lui ayant enlevé son père et sa mère, il distribua tous ses biens aux pauvres, afin de servir Dieu dans un plus parfait détachement des choses visibles. Il substitua l'étude de l'Écriture sainte à celle de la rhétorique et de la philosophie, dans laquelle il avait fait les progrès les plus rapides, et choisit pour maître un nommé Macaire, qui enseignait alors avec réputation à Edesse. Devenu prêtre, il ne s'occupa plus qu'à porter les autres à la vertu par ses discours et par ses exemples. Il ne s'en tint pas là ; persuadé qu'un prêtre est redevable à l'Église de l'emploi de ses talens, il entreprit de donner une nouvelle édition des livres saints, en corrigeant toutes les fautes qui s'étaient glissées dans le texte de l'ancien et du nouveau Testament, soit par l'inexactitude des copistes, soit par la malice des hérétiques (*a*). Cette nouvelle édition mérita une estime universelle, et fut d'un grand usage à saint Jérôme (*b*).

(*a*) Son travail sur l'ancien Testament se borna, selon quelques-uns, à revoir le texte sur différentes copies des Septante, comparées ensemble ; d'autres disent qu'il le corrigea sur l'hébreu, dont il avait une grande connaissance.

(*b*) Nous apprenons de saint Jérôme qu'il y avait anciennement trois célèbres éditions de la Bible grecque : celle de saint Lucien, reçue dans

On a soupçonné la foi de notre Saint, à cause du témoignage désavantageux que rend de lui saint Alexandre,

---

les églises d'Orient, depuis Constantinople jusqu'à Antioche; celle d'Hésychius, adoptée par les églises d'Alexandrie et d'Egypte; enfin, celle que S. Pamphile et Eusèbe avaient donnée d'après les Hexaples d'Origène, et dont on se servait en Palestine. Le même Père ajoute que l'édition de S. Lucien était la plus exacte, la mieux purgée des falsifications reprochées à Aquila, etc., et qu'en conséquence on l'appelait souvent, dans un sens absolu, *la Bible des Septante*, ou la *Version commune*. Voyez S. Jérôme, *præfat. in Paralip. et præfat. in explic. Daniel et ep. ad Suniam et Fretelam*. Euthymius dit encore que l'édition corrigée par saint Lucien était conforme au texte des Septante, et qu'on n'y lisait aucun passage interpolé. Tout le monde convient aujourd'hui, comme l'observe le savant M. Kennicotte, en parlant de l'édition de S. Lucien, *diss.* 2, p. 397, qu'elle a plus de conformité qu'aucune autre avec le vrai texte des Septante ou la version commune; aussi les critiques mesurent-ils l'estime qu'on doit faire d'un Ms. des Septante, sur le plus ou le moins de conformité qu'il a avec l'édition de S. Lucien.

C'est ici le lieu de dire un mot des deux célèbres Mss. grecs du Vatican et d'Alexandrie, dont le dernier se garde dans le *Museum* britannique. Ce sont les plus anciens que l'on connaisse, puisqu'on les croit du cinquième siècle. Le premier fut imprimé, en 1587, par l'ordre de Sixte V, mais avec des corrections faites d'après d'autres Mss. Cette édition est connue sous le nom de *Sixtine*. Lorsque Grabe publia le Ms. d'Alexandrie, il y fit aussi plusieurs corrections. Il est certain que les Mss. du Vatican et d'Alexandrie suivent en beaucoup d'endroits des versions différentes. Le second, comme l'a remarqué le P. Montfaucon, *prælim. diss. in Hexapla*, p. 43, s'accorde souvent avec les Hexaples, au lieu que le premier les suit rarement. La même remarque a été faite par Grabe, *Proleg.* 3 vol., et par Blanchini dans ses *Vindiciæ vet. cod.* p. 256. Ce dernier a cité quarante-six exemples pour prouver que le Ms. du Vatican est le plus conforme à l'édition de saint Lucien; aussi plusieurs savans lui ont-ils donné la préférence sur celui d'Alexandrie. Voyez Walton, *Proleg.* Masius, *præf. in Jos.* Morin, Simon, l. 2, c. 3; Westein, *Proleg. in Nov. Testam. grec.*

Nous avons trois autres célèbres éditions de la Bible des Septante, l'une dite d'*Angleterre*, parce qu'elle a été insérée dans la Polyglotte de Walton, imprimée en Angleterre; l'autre dite de *Complute*; parce qu'elle a été imprimée à Alcala (lat. *Complutum*) dans la Polyglotte du

évêque d'Alexandrie (1). Il dit, en effet, que Lucien vécut séparé de la communion de l'Église (*c*) sous trois évêques d'Antioche consécutifs; savoir, Domnus, Timée et Cyrille. Le motif de cette séparation était l'attachement que le Saint avait montré pour le parti de Paul de Samosate (*d*). Mais il y a toute apparence qu'il avait été trompé, faute de pénétrer assez les dogmes impies d'un hérésiarque aussi artificieux. Du moins est-il certain qu'il mourut dans le sein de l'Église catholique (*e*).

---

cardinal Ximénez (elle a paru depuis dans la Polyglotte de le Jay); la troisième dite de *Venise*, parce qu'elle a été imprimée dans la ville de ce nom par le fameux Alde. (Elle était autrefois beaucoup suivie en Allemagne.) Tous les critiques conviennent qu'il y a dans les deux dernières bien des choses empruntées de la version de Théodotion. La première mérite la préférence, selon Walton, Masius, Morin, Simon, etc. *Vid. loc. cit.*

(1) Théodoret, *Hist.* l. 1, c. 4.

(*c*) *Αποσυνάγωγος ἔμεινε.* Dom. Ceillier, t. IV, p. 51, pense avec quelques autres critiques, que Lucien dont parle S. Alexandre, et qui avait été disciple de Paul de Samosate, était différent de notre Saint, puisque saint Alexandre ne lui donne les titres ni de prêtre, ni de martyr. Il faut ajouter à cela, qu'Eusèbe, S. Chrysostôme et S. Jérôme ne disent point qu'il ait jamais été séparé de la communion de l'Église, ni qu'il soit tombé dans les erreurs de Paul de Samosate.

(*d*) Son hérésie avait été condamnée dans un concile tenu à Antioche en 269.

(*e*) Nous en avons la preuve dans un fragment d'une lettre qu'il écrivit à l'église d'Antioche. Ce fragment est dans la chronique d'Alexandrie, sous l'an 303. Les Ariens se vantaient d'avoir S. Lucien pour père, prétendant qu'Arius avait reçu de lui sa doctrine impie. Mais on prouve que leur prétention était une pure calomnie, 1° par le silence de saint Athanase; 2° par l'éloge que S. Jérôme fait de saint Lucien, et par le beau panégyrique que S. Chrysostôme a composé en son honneur; 3° par le témoignage exprès d'un ancien livre *sur la Trinité*, qui se trouve parmi les ouvrages de S. Athanase, dial. 3, t II. p. 179; 4° par la confession de foi de S. Lucien lui-même, qui fut approuvée par quarante évêques assemblés à Antioche en 341, lesquels dirent qu'ils l'avaient trouvée écrite de la propre main de S. Lucien d'Antioche,

Lucien, quoique prêtre d'Antioche, était à Nicomédie en 303, lorsque l'Empereur Dioclétien y publia ses premiers édits contre la religion chrétienne : il fut du nombre de ceux qu'on arrêta pour la foi. Du fond de sa prison, il écrivit aux fidèles d'Antioche une lettre qui finissait ainsi : « Tous les martyrs vous saluent. Je vous apprends » que le Pape Anthime (*f*) a terminé sa course par le » martyre (*g*). » C'était dans l'année 303 que le Saint parlait ainsi. Il faut qu'il soit resté neuf ans en prison, puisqu'au rapport d'Eusèbe, il ne reçut la couronne du martyre qu'après la mort de saint Pierre d'Alexandrie, arrivée en 311. Quoi qu'il en soit, on le conduisit enfin devant le tribunal du gouverneur, ou même de l'Empereur (*h*) : il saisit cette occasion pour présenter au juge une savante apologie de la religion chrétienne.

Le juge ayant entendu le Saint confesser généreusement Jésus-Christ, le renvoya en prison, avec défense de lui

---

martyr. L'hérésie de Paul de Samosate y est condamnée, et la divinité *du Verbe* établie. On la trouve dans saint Athanase, *de Synod.* p. 735 ; dans S. Hilaire, *de Synodis*, p. 1168 ; dans Socrate, l. 2, c. 10, et dans Sozomène, *Hist.* l. 3, c. 5. Il n'est pas possible de s'inscrire en faux contre l'existence de cette confession de foi que le concile d'Antioche produisit comme écrite de la propre main de S. Lucien, autrement il faudrait accuser d'imposture un concile très-nombreux que S. Hilaire appelle une assemblée de Saints. Mais supposons, par impossible, que le concile d'Antioche ne fût composé que de fourbes, la fraude aurait-elle pu réussir ? Non, sans doute, elle aurait été découverte par autant de personnes qu'il y en avait qui connaissaient les écrits et la doctrine du Saint. 5° Enfin, on prouve la pureté de la foi de S. Lucien, au moins sur la fin de sa vie, par l'autorité de l'Église, qui l'a toujours compté parmi ses martyrs.

(*f*) C'était l'évêque de Nicomédie : le nom de *Pape* était alors commun à tous les évêques.

(*g*) Ces paroles se lisent dans la chron. d'Alexandrie.

(*h*) Le mot grec Αρχοντος dont Eusèbe se sert, peut aussi-bien s'entendre de l'Empereur que du gouverneur.

donner aucune sorte de nourriture. Lorsqu'on l'eut fait jeûner long-temps, on lui servit des mets délicats qui avaient été offerts aux idoles; mais il les refusa constamment, fondé sur cette maxime, qu'on ne peut manger ce qui a été offert aux idoles, s'il doit en résulter du scandale pour les faibles, et si les païens l'exigent comme un acte d'idolâtrie. Le Saint ayant été conduit une seconde fois devant le juge, il persista toujours dans la confession de Jésus-Christ. Ce fut en vain qu'on employa les tourmens pour ébranler sa fermeté; on ne put jamais tirer de lui que ces paroles : *Je suis chrétien*. C'étaient là les seules armes dont il se servait pour vaincre, persuadé, dit saint Chrysostôme, que, dans un pareil combat, ce n'est pas l'éloquence qui remporte la victoire, et que le moyen le plus sûr de triompher n'est pas de savoir bien parler, mais de savoir bien aimer. Quelques-uns disent qu'il fut remis en prison, et qu'il y mourut. Saint Chrysostôme, qui devait être mieux informé que personne, nous assure qu'on le décapita. Rufin dit (2) qu'il fut égorgé secrètement dans la prison par l'ordre de Maximin, qui, à cause du peuple, n'osa le faire mourir publiquement. Nous lisons dans ses actes, qu'il fit plusieurs miracles, et qu'étant lié et couché sur le dos dans la prison, il consacra les divins mystères sur sa poitrine, et donna la communion aux fidèles qui étaient présens (*i*).

Il est constant, par le témoignage de S. Chrysostôme et de quelques autres anciens auteurs, que le martyre de saint Lucien arriva le 7 Janvier. Ce dut être en 312; car il souffrit durant la persécution de Maximin, laquelle finit par la publication de l'édit que Constantin et Lici-

(2) L. 9, c. 6. p. 149.

(*i*) Le même fait est rapporté par Philostorge, historien arien, l. 2, c. 12, 13.

nius donnèrent en faveur des chrétiens, vers le mois de Novembre de la même année. Son corps, comme nous l'apprenons de saint Chrysostôme, fut enterré au bourg de Drépane en Bithynie. Peu de temps après, l'Empereur Constantin-le-Grand fit bâtir en ce lieu une belle ville, qu'il appela *Hélénople*, du nom de sa mère, et qu'il exempta de toutes taxes, pour marquer combien il honorait la mémoire du saint martyr. L'église d'Arles, fondée sur une ancienne tradition, prétend avoir les reliques de saint Lucien; elle croit que Charlemagne, auquel on les apporta de l'Orient, en fit faire la translation dans l'église qu'il bâtit en l'honneur du Saint dans la ville d'Arles (*k*).

Lorsque saint Lucien s'appliqua à la lecture et à la méditation de l'Écriture sainte, son principal objet était de connaître la volonté de Dieu, de découvrir toute l'étendue de ses devoirs, d'acquérir cette délicatesse de conscience qui pèse les motifs de toutes les actions, qui éloigne non-seulement du péché, mais de l'apparence même du péché, et qui rend un homme inébranlable dans la pratique de la vertu. Aussi la parole de Dieu, consignée dans les livres saints, est-elle appelée *lumière*, un autre nom ne pouvant mieux désigner les effets salutaires qu'elle produit dans les ames bien disposées; car n'est-ce pas elle qui dissipe ces ténèbres dont l'épaisseur nous cachait les vraies limites du bien et du mal, et nous dérobait la vue du chemin qui conduit au salut? n'est-ce pas elle qui nous donne une véritable idée de cette corruption et de cette fragilité, qui sont la source malheureuse des taches journalières qui ternissent la beauté de nos ames? n'est-ce pas elle qui nous montre que notre cœur doit être sans cesse brisé de dou-

(*k*) Du Saussay, *Mart. Gallic.* t. I, p. 17. Chastelain, p. 114.

leur et de componction, parce que nous avons sans cesse des fautes à expier? n'est-ce pas elle qui nous enseigne la nécessité de recourir continuellement à Dieu, afin que, fortifiés par sa grâce, nous marchions avec joie dans le sentier pénible de la vertu? n'est-ce pas elle enfin qui nous apprend que nous devons, même après avoir accompli toute la loi, nous regarder comme des serviteurs inutiles, nous croire encore fort éloignés de la sainteté requise dans les élus, et par conséquent obligés de tendre de plus en plus à la perfection? Toutes les fois que nous lirons l'Écriture, entrons dans les mêmes dispositions que saint Lucien. Concevons pour elle tout le respect et tout l'amour qui sont dus à la parole de Dieu; alors nous la lirons avec fruit, et nous mériterons qu'elle devienne à notre égard un principe de lumière et de vie.

+ S. THÉAU OU TILLO (1), PRÊTRE.

Tillo surnommé *Paul*, était originaire de Saxe et né de parens païens. A peine sorti de l'enfance il fut enlevé de la maison paternelle par des brigands qui l'amenèrent dans les Pays-Bas, où il fut vendu comme esclave. Il passa ainsi dans la Gaule et eut le bonheur d'être racheté par St Eloi, qui lui conféra le St. Sacrement du Baptême. Ce saint homme ayant observé en lui un esprit ouvert et un cœur docile aux leçons de la piété, le confia aux moines de Solignac qui continuèrent à l'instruire dans les sciences et dans la religion catholique. Bientôt il fit des progrès étonnans dans toutes les connaissances utiles, se distingua par toutes les vertus et se concilia par sa douceur angéli-

(1) On le nomme aussi *Tillo, Tillonius, Hillonius et Tilmannus :* il est plus particulièrement connu en Flandre sous le nom de *Thielman* ou *Tilman*.

que, son affabilité, son humilité et sa soumission volontaire, l'affection et l'estime de tous les religieux. Après cela St. Eloi, qui était attaché à la cour du Roi Dagobert en qualité d'orfèvre, le fit venir à Paris, afin de lui faire apprendre aussi l'état qu'il exerçait. Tout en travaillant, Tillo avait toujours quelque livre de dévotion devant lui, afin d'occuper aussi son ame qui aspirait ardemment à la piété. Comme son plus grand désir était de posséder un cœur pur devant le Seigneur, il fit une confession générale de ses péchés, s'imposa les pénitences les plus rudes et passait des nuits entières dans la prière et dans des larmes.

Lorsque Eloi fut élevé au siége épiscopal de Noyon, Tillo reçut l'ordre de prêtrise et la direction des moines de Solignac, qui déjà à une époque antérieure avaient été édifiés par la sainteté de sa conduite et à qui ce choix ne pouvait être que très-agréable. Tillo reçut aussi la mission honorable de prêcher l'évangile à Tournai et dans d'autres parties des Pays-Bas. Après la mort de son père spirituel (en 659), il se retira dans une sollitude dans le but principal de se soustraire aux trop grands honneurs dont on l'accablait dans son couvent. Dès-lors il porta le nom de Paul et redoubla de sévérité dans les pénitences qu'il s'était imposées. Jusqu'à cette époque il ne faisait qu'un repas par jour, après le coucher du soleil, et se nourrissait du suc d'herbes et de pommes : une fois seulement tous les trois ou quatre jours il prenait un peu de sel et de pain. Dans ses occupations il imitait les anachorètes d'Egypte; il travaillait de ses mains, priait et se livrait à la contemplation. En travaillant il répétait ces paroles de l'Apôtre : « Celui qui ne » veut point travailler ne doit pas manger (2). »

L'odeur de sa sainteté se répandit tellement dans tous les environs que de toutes parts on accourait à sa cellule pour

(2) II. Thessal. III, 10.

recevoir de sa bouche des paroles de consolation et pour s'affermir dans la voie de la perfection chrétienne. Ce qu'il recommandait avant tout c'était une foi inébranlable en Dieu et en son Fils unique, c'était d'éviter toute pensée vaine, de dompter l'esprit d'impureté et de se livrer constamment à la prière. Il fit beaucoup de miracles, mais il avait toujours devant l'esprit ces paroles de notre Sauveur (3) : « Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux; mais celui-là » seulement y entrera qui fait la volonté de mon Père qui » est dans les cieux. Plusieurs me diront ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre » nom? n'avons-nous pas chassé les démons en votre nom? » Après sa mort encore, Dieu glorifia par plusieurs guérisons miraculeuses la mémoire de son serviteur.

Notre Saint ayant atteint déjà un âge fort avancé, et sentant sa fin prochaine, envoya un jeune garçon à l'évêque de Limoges, et lui dit : « Va-t'en, mon fils, en toute hâte, » à la ville de Limoges, et dis au pasteur de l'église que » je le prie de venir demain en ce lieu, de me recommander à Dieu dans ses prières et de rendre mon corps à la » terre. » Après cela il reçut le corps et le sang de notre Seigneur Jésus-Christ, et mourut doucement dans le Seigneur au milieu des larmes et des gémissemens de ses religieux rassemblés autour de son lit. Cependant le jeune garçon se rendit auprès de l'évêque de Limoges qui se nommait Hermenus, et qui dans ce moment était retenu au lit par une maladie très-grave : mais à peine eut-il appris la volonté de S[t] Tillo que ses maux l'abandonnèrent et qu'il se transporta au lieu indiqué pour enterrer son corps. Or cela se passa l'an 700 ou 702 selon Bollandus. Le nom de S[t] Tillo, qui mourut à l'âge de 94 ans, de-

(3) Matth. VII, 21. 22.

vint très-célèbre dans plusieurs martyrologes tant de la France et des Pays-Bas que dans celui de Cologne. Il ne se trouve pas dans celui de Rome. Les habitans d'Yseghem, près de Courtrai, l'honorent comme leur apôtre. En Flandre, en Auvergne, dans le Limousin, etc., il y a plusieurs églises dédiées sous l'invocation de S[t]. Tillo.

Pour la vie de ce Saint, voyez Bollandus ainsi que Mabillon, *Act. SS. Bened.* tom. II. Celle de Mabillon mérite beaucoup de créance; peut-être ne peut-on pas en dire autant de celle de Bollandus : du moins le savant Bénédictin y a découvert quelques erreurs, peu importantes à la vérité. Elle se trouve en abrégé dans les auteurs suivans : Hugo Menardus, l. 1. *Observationum;* Guillelm. Gazæus, *in historia eccles. Belgii;* Andreas Saussay, *in martyrologio Gallicano;* Aubert Miræus, *in Fastis Belgicis;* Bulteau, *histoire de S. Benoît*, tom. I, l. 3, c. 16; Molan, *in natal. Sanctorum Belgii;* voyez aussi Ghesquiere, *Acta SS. Belgii Selecta*, tom. V, pag. 393—422.

Cette vie de saint Tillo est augmentée dans la présente édition.

S. CEDDE, ÉVÊQUE DE LONDRES.

Ce Saint était frère de saint Chad, évêque de Lichtfield, du saint prêtre Célin et de Cimbert, qui tous travaillèrent avec zèle à la conversion des Anglo-Saxons leurs compatriotes. Il se retira dans le monastère de Lindisfarne, où il vécut long-temps inconnu au monde, dans la pratique de toutes les vertus. Son éminente sainteté l'ayant fait juger digne du sacerdoce, il fut ordonné prêtre. Lorsque Finan, évêque de Lindisfarne, eut baptisé le Roi Péade (*a*), avec un grand nombre de seigneurs, d'officiers et de soldats, qui l'avaient suivi à la cour d'Oswy, Roi de Northumberland, le Saint fut chargé,

---

(*a*) Il était fils de Penda, Roi de Mercie. Son père l'avait fait Roi des Anglais du milieu du pays, c'est-à-dire, du comté de Leicester, et d'une partie des comtés de Lincoln et de Derby.

avec trois autres missionnaires, de prêcher la foi dans les états du prince converti. On y vit bientôt les temples des idoles abandonnés : le peuple instruit renonçait à ses superstitions, et venait en foule demander la grâce du baptême. Le Roi Penda, tout païen qu'il était, n'empêcha point les zélés missionnaires d'annoncer l'évangile dans cette partie de la Mercie qui lui était soumise. Il n'inquiétait point ceux qui se faisaient chrétiens; mais quand quelques-uns d'entr'eux ne vivaient pas d'une manière conforme à leur religion, il avait coutume de dire : « Ces misérables, qui ne veulent point obéir au » Dieu en qui ils ont cru, ne sont-ils pas dignes du der- » nier mépris ? » Quelque temps après, une nouvelle carrière s'ouvrit au zèle de notre Saint.

Oswy, Roi de Northumberland, avait gagné à Jésus-Christ Sigbercht, autrement Sigebert, Roi des Saxons orientaux, qui l'était venu voir; et ce Prince fut baptisé par l'évêque Finan. De retour dans son royaume, il ne s'occupa plus que des moyens d'y établir la religion chrétienne; il crut qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de prier Oswy de lui procurer des prédicateurs zélés. Celui-ci envoya notre Saint avec un autre prêtre. Dieu bénit les travaux de ces deux hommes apostoliques, et donna une telle efficacité à leurs paroles, que le nombre de ceux qui se convertirent fut presque innombrable. Cedde fonda plusieurs églises, afin d'assurer une plus longue durée aux fruits de sa mission.

Le Saint étant allé à Lindisfarne pour consulter Finan sur quelques matières importantes, celui-ci, assisté de deux de ses confrères, le sacra évêque des Saxons orientaux. Lorsque le nouvel évêque fut arrivé dans son diocèse, il continua l'ouvrage qu'il avait déjà si heureusement commencé. Il bâtit partout des églises, qu'il pourvut de saints ministres; il fonda aussi deux monastères, dont

l'un était auprès de la Tamise (*b*). Camden croit qu'il demeurait ordinairement dans ce dernier, selon la coutume des premiers évêques d'Angleterre, qui vivaient dans les monastères; mais l'opinion la plus commune est qu'il résidait à Londres, pour lors capitale du royaume, comme l'on fait les plus anciens de ses successeurs.

Edilwald, fils d'Oswald, qui régnait sur les Deïrois, dans le comté d'Yorck, connut Cedde à l'occasion d'un voyage qu'il fit dans sa patrie. Frappé tout à la fois, et de sa profonde sagesse, et de son éminente sainteté, il lui offrit quelques fonds de terre pour bâtir un monastère. Le dessein de ce prince vertueux était d'y aller souvent prier avec les moines pendant le reste de sa vie, et de s'y faire enterrer après sa mort. Le Saint choisit l'emplacement du monastère sur des montagnes escarpées, beaucoup plus propres à servir de retraite aux voleurs et aux bêtes sauvages, que d'habitation aux hommes; mais avant que de rien entreprendre, il résolut de consacrer en quelque sorte ce lieu, en y passant les quarante jours du carême dans le jeûne et dans la prière. Tous les jours, excepté les dimanches, il ne faisait qu'un repas vers le soir. Un œuf avec un peu de pain et de lait mêlé d'eau, étaient sa nourriture (*c*). Le Roi l'ayant rappelé pour des affaires pressantes, dix jours avant la fin du carême, il chargea

---

(*b*) Dans la ville de Tillaburg, aujourd'hui appelée Tilbury. L'autre monastère était auprès de la ville Othona, dont le nom fut changé par les Anglo-Saxons en celui d'Ythancesser : cette ville était bâtie sur le bord de la Pante, appelée aujourd'hui Froshwell; elle a depuis été engloutie par la mer. Les deux monastères dont nous parlons furent détruits par les Danois, et on ne les a jamais rebâtis.

(*c*) Cette manière de vivre en carême était celle que l'on suivait au monastère de Lindisfarne, d'après S. Colomb. Apparemment que les canons de l'Église, qui défendaient en carême l'usage des œufs et du lait, le permettaient dans les pays situés au nord, où l'on ne pouvait avoir des légumes sitôt, à cause de la rigueur du climat.

son frère Celin, qui dirigeait toute la cour d'Edilwald, d'achever ce qu'il avait commencé. Ce ne fut qu'en 658, que le monastère reçut sa dernière perfection : il prit le nom de Lestingay. Notre Saint y mit des moines et un supérieur tirés de Lindisfarne, de manière cependant, qu'il en fut toujours le premier supérieur, et il y allait quelquefois de Londres pour y faire sa visite.

Le trait suivant nous apprendra avec quel soin les évêques de ce temps-là veillaient à la manutention de la discipline ecclésiastique. Notre Saint ayant excommunié un des principaux seigneurs d'entre les Saxons orientaux, qui avait contracté un mariage incestueux, défendit à tous les fidèles d'entrer dans sa maison, et de manger avec lui. Le Roi, sans avoir égard à la défense, fit l'un et l'autre. Cedde le rencontra lorsqu'il venait de chez le seigneur excommunié. Le malheureux prince, tout déconcerté, descend de cheval en tremblant, et se jette aux pieds du Saint pour lui demander pardon de sa faute. « Prince, lui dit Cedde, » en le touchant de sa baguette qu'il tenait à sa main, » vous mourrez dans la maison de cet excommunié où vous » avez eu la hardiesse d'entrer. » L'événement vérifia la prédiction. Le Roi fut assassiné quelque temps après (*d*) par le seigneur même, aidé d'un de ses parens.

Saint Cedde assista au synode tenu à Streneshalch en 664. Il y abandonna la pratique que les églises d'Ecosse suivaient dans la célébration de la Pâque, pour se conformer à ce qui avait été réglé par les canons. Il survécut peu de temps à ce synode. Il mourut le 26 d'Octobre dans son monastère de Lestingay (*e*), de l'horrible peste qui ravageait alors l'Angleterre. Son corps fut enterré dans

(*d*) En 661. Il eut pour successeur Suidhelm, fils de Sexbald, baptisé par saint Cedde.

(*e*) Les Danois le détruisirent depuis. On ne sait pas bien aujourd'hui le vrai lieu où il était.

un cimetière ; on le leva ensuite de terre, pour le transporter au côté droit de l'église du monastère. Le nom de saint Cedde est marqué au 7 de Janvier dant le martyrologe d'Angleterre.

Voyez Bède, *Hist.* l. 3, c. 21, 22, 23, etc. Wharton, *Hist. Episc. Londin.* etc.

Ste KENTIGERNE, VEUVE EN ÉCOSSE.

Sainte Kentigerne était fille de Kelly, prince de Leinster, en Irlande, et mère du saint abbé Foélan, appelé aussi Félan. Après la mort de son mari, elle passa d'Irlande en Ecosse, où elle prit l'habit monastique. Elle édifia surtout ses sœurs par son humilité, et par la pratique des plus grandes austérités de la pénitence. Dieu la retira de ce monde le 7 Janvier de l'année 728. Adam King rapporte qu'il y avait une église paroissiale de son nom à Locloumont, dans la petite île d'Inchelroch, sur les côtes d'Irlande, où elle s'était retirée quelque temps avant sa mort, pour goûter plus librement les douceurs de la contemplation.

Voyez le bréviaire d'Aberdeen, et Colgan au 7 Janvier, p. 22.

S. ALDRIC, ÉVÊQUE DU MANS.

Saint Aldric reçut la vie d'un père et d'une mère également distingués par leur naissance : le premier était de Saxe, et la seconde de Bavière ; mais ils étaient tous deux sujets du Roi de France. Ce fut dans l'année 800 de Jésus-Christ que notre Saint vint au monde. A peine eut-il atteint l'âge de douze ans, que son père le conduisit à la cour, pour l'attacher à la maison de Louis-le-Débon-

naire. Quoiqu'on ne connaisse guère le mérite chez les grands, on ne tarda cependant pas à rendre justice à celui du jeune Aldric. Son application aux choses sérieuses, son exactitude à remplir tous ses devoirs, et sur-tout son éminente vertu, lui acquirent bientôt une estime universelle. Il sentait trop bien le vide des honneurs, pour se laisser éblouir par leur faux éclat. Il ne connaissait de véritable gloire que celle qui se trouve dans le service de Dieu. Tout son plaisir eût été de vivre dans une entière séparation du monde, pour ne s'occuper que de l'éternité. Enfin, pressé par la grâce qui tous les jours augmentait en lui le dégoût du siècle, il quitta la cour d'Aix-la-Chapelle vers l'an 821, et choisit pour le lieu de sa retraite la maison de l'évêque de Metz, qui menait avec son clergé la vie la plus édifiante. Les progrès qu'il faisait dans la vertu étant très-sensibles, on le jugea digne de recevoir la tonsure cléricale. On l'éleva ensuite au diaconat, puis au sacerdoce.

La renommée n'eut pas plus tôt instruit Louis-le-Débonnaire de la piété et de la sagesse d'Aldric, qu'il eut envie de l'avoir auprès de sa personne : il l'appela donc à la cour, afin de le faire son premier chapelain et son confesseur; il se crut ensuite obligé de le rendre à l'église, qui avait besoin de ses services. En effet, Aldric fut élu évêque du Mans, et sacré le 22 Décembre de l'an 832. Le saint pasteur passa les fêtes de Noël avec l'Empereur qui était venu au Mans. Lorsqu'il se vit placé sur le chandelier de l'Église, il ne s'occupa plus que de la sanctification de son troupeau. On vit briller en lui toutes les vertus épiscopales, et entre autres une patience admirable et une humilité profonde. Il n'avait de sévérité que pour lui-même : il traitait tout le monde avec une douceur singulière et une charité vraiment cordiale. Son crédit et son patrimoine étaient uniquement employés à

de saints usages. Il soulageait les misères des pauvres, rachetait les captifs, bâtissait des églises, fondait des monastères, ne se proposant d'autre but que d'étendre le règne de la piété et de la religion.

Notre Saint, qui naturellement ne devait pas avoir d'ennemis, ne laissa pas d'éprouver une persécution cruelle. Voici quelle en fut l'occasion. Le feu des guerres civiles s'étant allumé en France sous les règnes de Louis-le-Débonnaire et de Charles-le-Chauve, Aldric, inviolablement attaché à ses princes légitimes, parla fortement contre l'esprit de révolte, afin de retenir son peuple dans la soumission. Cette conduite ne servit qu'à échauffer davantage les plus mutins; bientôt ils réunirent leurs efforts pour perdre leur évêque. Non contens de l'avoir chassé de son église, ils noircirent encore sa réputation par les plus atroces calomnies. Mais la vérité se fit jour, et le Saint fut rappelé. Il avait été exilé pendant près d'un an (*a*).

Aldric employa le repos dont il jouissait, à établir une discipline exacte dans son clergé : ce fut ce qui le porta à faire un recueil de canons tirés des conciles et des décrétales des Papes. On ne saurait trop regretter la perte de ce précieux monument, connu sous le nom de *Capitulaires d'Aldric*. Le neuvième siècle n'avait rien produit d'aussi savant ni d'aussi judicieux en ce genre (1). Le Saint fit encore de sages réglemens par rapport à la célébration du service divin (*b*). Il nous reste de lui trois testamens (2), dont le dernier est une preuve authentique de sa piété ; on trouve

(*a*) On ne sait pas bien si cet exil arriva sous Charles-le-Chauve, ou sous son prédécesseur.

(1) Voyez Baluse, *Capitul. Regum. Fr.* t. II, p. 44.

(*b*) Il nous en reste quelques fragmens dans Baluse, *loc. cit.* p. 143. Il y est porté que les jours de grande fête on allumera dans la cathédrale 10 cierges et 90 lampes.

(2) Ibid. p. 63, 70, 72, 80.

dans les deux autres des legs pieux et de sages règles pour entretenir le bon ordre et la charité entre les clercs et les moines.

Le concile tenu à Aix-la-Chapelle en 836, députa notre Saint avec Erchenard, évêque de Paris, vers Pepin, Roi d'Aquitaine, qui était alors réconcilié avec l'Empereur son père. Il parla avec tant de force à ce prince, qu'il lui persuada de restituer à l'Église les biens qui lui avaient été ravis pendant les troubles du royaume. Nous ne savons plus rien de sa vie, sinon qu'il assista au huitième concile de Paris en 846, et à un autre concile tenu à Tours en 849. Enfin il tomba dans une paralysie qui le retint au lit les deux dernières années de sa vie; alors il redoubla sa ferveur et son assiduité à la prière. Il mourut le 7 Janvier 856, ayant été évêque près de vingt-quatre ans. On l'enterra dans l'église de Saint-Vincent, qu'il avait enrichie de ses libéralités, ainsi que le monastère auquel elle appartenait. On y voit encore ses reliques. Le diocèse du Mans célèbre la fête de saint Aldric de temps immémorial.

Nous avons trois différentes vies de saint Aldric. L'auteur de la première cite des actes originaux, ce qui porterait à croire qu'il était contemporain; *Histoire littéraire de la France*, t. V, p. 145. Elle a été publiée par Baluse, t. III, *Miscel.* d'après un ancien manuscrit. La seconde, donnée par Mabillon, *Analect.* t. III, p. 47, 60, 275, etc., paraît avoir été composée par un chanoine de la cathédrale du Mans, sous l'évêque Robert, successeur de saint Aldric; mais on y a inséré quelques pièces supposées; *Histoire littéraire de la France*, ibid. p. 148. La troisième vie, publiée par Bollandus, est l'ouvrage d'un moderne, Jean Moreau, chanoine du Mans.

S. CANUT, ROI DES SLAVES OCCIDENTAUX.

S. Canut, second fils d'Eric-le-Bon, Roi de Danemarck, fut fait duc de Sleschwig, lorsque Nicolas son frère aîné

monta sur le trône de Danemarck (*a*). Il s'appliqua à faire régner la paix et la justice dans son pays, et à réprimer le brigandage, dont les braves de ce siècle n'avaient point encore perdu l'habitude. Ayant un jour condamné plusieurs de ces brigands à être pendus, l'un d'entre eux s'écria qu'il était issu du sang royal, et parent de Canut lui-même. Le prince lui répondit qu'en faveur d'une origine si illustre, il le distinguerait de ses compagnons, en le faisant pendre au plus haut mât de son vaisseau; ce qui fut exécuté (*). Il monta sur le trône des Slaves après l'extinction entière de la famille de Henri, dont il était neveu. L'Empereur Lothaire II, à la cour duquel il avait passé une partie de sa jeunesse, le combla d'honneurs, le couronna lui-même Roi des Obotrites ou Slaves occidentaux, puis reçut de lui le serment et l'hommage accoutumé. Canut se fit aimer de ses sujets par sa valeur, sa prudence et sa bonté. Il fut assassiné par les Danois, que la jalousie avait armés contre lui, le 7 Janvier 1130. On le canonisa en 1171. Il laissa un fils qui devint duc de Sleschwig, et Roi de Danemarck en 1158. C'est Valdemar I, surnommé *le Grand*, à cause de ses vertus et de ses belles actions.

Voyez M. Mallet, *Hist. de Danemarck*, l. 2, p. 112 et suiv.

(*a*) Eric I, Roi de Danemarck, vécut avec ses peuples comme un père avec ses enfans, et personne ne le quittait sans consolation : ce sont les termes d'une ancienne chronique intitulée *Knytling-Saga*, c. 71. Dans son voyage de la Terre-Sainte, où il allait par dévotion, il fut reçu à Constantinople avec de grandes marques d'estime et d'amitié par l'Empereur Alexis Commène. Il mourut dans l'île de Chypre, le 11 Juillet 1103. Il avait fondé à Lucques un hôpital pour les pélerins danois. Voyez M. Mallet, *Hist. de Danemarck*, l. 2, p. 107, et suiv. — Islin, dans son *Lexique général* dit à l'article Canut, que le Nicolas dont il est question ici était l'oncle de notre Saint. « A cause de sa jeunesse, » dit-il, « il dut se contenter du duché de Sleschwig, et abandonner le » gouvernement du royaume à Nicolas, frère de son père. »

Note augmentée dans la présente édition.

(*) Helmod. l. 6, c. 49.

✝ S. VALENTIN, ÉVÊQUE DES RHÉTIENS ET APÔTRE DU VINTSCHGAU.

La vie de ce Saint ne nous a été transmise par aucun de ses contemporains ; car ce qui se trouve dans Surius sous le 4 Août, et dans Bollandus, tom. I, *Januarii*, pag. 369 et pag. 1094, ne sont que des traditions verbales. Il en est de même du court récit de ses faits et gestes que l'on trouva vers l'an 1120 dans le tombeau du Saint gravé sur une tablette de plomb, et qui date probablement de l'époque où ses ossemens furent transférés de Trente à Passau, ce qui eut lieu vers l'année 768. Cependant ce récit paraît mériter toute croyance, cette courte esquisse de sa vie ayant sans doute été basée sur des sources certaines. Voyez Hansiz, *Germania Sacra*, tom. I, p. 64—68.

Vers le milieu du cinquième siècle saint Valentin, quoique originaire d'une contrée plus éloignée, fraya à St Séverin, apôtre de la Norique, le chemin que celui-ci parcourut avec courage et avec succès après la mort de notre Saint. Armé de la parole divine, il quitta le rivage de la mer, venant, selon toute apparence, des Pays-Bas, ou, d'après l'opinion générale, d'Angleterre, pour apporter la lumière de l'évangile aux habitans des bords de l'Inn et du Danube. Toutefois, n'oubliant pas les paroles de l'Apôtre : « *Comment les prédicateurs leur » prêcheront-ils s'ils ne sont envoyés* (1)? » Il se rendit auprès du Vicaire de Jésus-Christ, afin qu'il pût, en entreprenant ce grand œuvre, se guider entièrement d'après les ordres du grand Apôtre des gentils. Saint Léon occupait alors le siége de St Pierre, et cette indication nous fait connaître l'époque où notre Saint arriva dans la Norique. Léon présida à l'Église de 440-461 ; c'est donc dans cette époque

(1) Rom. X, 15.

qu'il faut y placer la mission de St Valentin, et même dans les premières années du règne de ce saint Pape, ce qui semble prouver l'âge de Lucille, disciple de St Valentin. En effet dans la vie de St Severin, écrite par Eugippe il est dit (2) qu'en 480 ce Lucille était déjà un homme décrépit (3). Or il est peu probable qu'il ne se soit placé, qu'à un âge avancé sous la direction de St Valentin.

En quittant Rome notre Saint se rendit directement à Passau (4) et se mit à prêcher la doctrine de Jésus-Christ aux habitans de cet endroit. Mais ses paroles ne furent pas écoutées, ce qui l'affligea si vivement qu'il résolut de planter ailleurs l'étendard de la croix, et d'aller chercher de nouvelles instructions auprès du Père commun de la chrétienté. Léon surpris d'un si prompt retour répliqua au Saint qui lui en avait exposé les motifs : « Annoncez la parole; que vous soyez bien ou mal reçu, » persévérez; si vous parvenez à vous vaincre vous-même, » à demeurer et à adoucir la férocité de ce peuple long» temps rétif, vous recueillerez les plus beaux fruits de » vos peines. Mais si une troisième tentative échouait, je » vous permets, et vous ordonne en vertu de mon pou» voir apostolique, d'aller chez d'autres peuples annoncer » la sainte foi. » Ayant dit ces paroles, il lui imposa les mains, le sacra évêque et le renvoya fortifié par sa bénédiction.

Bientôt Valentin reparut à Passau; sa voix s'éleva avec une nouvelle force pour annoncer le salut; mais cette fois encore elle retentit dans le désert. Les habitans de cette contrée composés d'ariens et de païens s'élevèrent contre lui, l'insultèrent, le maltraitèrent et le chassèrent du pays. Secouant la poussière de ses pieds, il se

---

(2) Cap. 11. (3) *Homo decrepitus.* (4) *Batava Castra.*

rendit dans la Rhétie, annonça partout la parole de la rédemption, et l'injustice qu'il avait éprouvée lui fut payée au centuple. Il arriva enfin dans les montagnes du Tyrol et répandit la semence du royaume de Dieu dans la vallée du Vintschgau (5) où il trouva un sol fertil au milieu des montagnes de roc. Il s'arrêta à Maïs, non loin de Merau, et eut la consolation de voir croître autour de lui une moisson abondante (6). Plusieurs fois même il s'avança vers l'Italie, laissant partout où il pénétrait des traces de ses bienfaits, convertissant et baptisant un grand nombre de personnes. Dieu accompagna ses prédications de la puissance des miracles, ce qui frappa d'étonnement beaucoup de païens et d'hérétiques, et les gagna pour une religion qui accorde de si grands pouvoirs à ses ministres.

Valentin parlait avec une onction à laquelle il était impossible de résister, et qui entraînait souvent l'ame la plus tiède vers la conviction. Mais l'aménité et le charme de sa vie privée égalaient le zèle et la persévérance avec laquelle il annonçait la sainte doctrine, et l'exemple précédait toujours ses paroles. Afin de conserver continuellement cette vie de l'ame qui ne se dessèche que trop souvent sans la rosée divine, il consacrait à la prière et à la contemplation une grande partie de la nuit, et tout ce qu'il pouvait dérober à la journée, et se bâtit à cet effet une petite cellule où, éloigné du tumulte, il put sans être troublé s'abî-

---

(5) Le Vintschgau ou Finstgau, aussi Vinstgöw, en latin *Vallis venusta*, en italien *Valle di venosta*, est une belle et romantique vallée du Tyrol, comprenant aussi la vallée de Munster et de Passayer, et s'étendant depuis Glurens jusqu'à Merau, ayant 9 milles d'Allemagne de long sur une demie de large. On croit que les Venons lui ont donné ce nom. Voy. *Legenden Heiliger Gottes und verehrter Landespatronen in Oestreich, etc.* p. 3.

(6) Maïs, *Majae* ou *Alpes Majae* reçoit quelquefois aussi le nom de *Matsch, Hansiz, loco cit.* p. 67.

mer dans ses pieuses méditations. Cette cellule qui se trouve dans le château de Neubourg, se montre encore aujourd'hui aux étrangers sous le nom de la *chambre de St. Valentin.*

Valentin fonda aussi une communauté de prêtres, qui étaient soumis à une règle commune et qui le secondaient dans ses travaux apostoliques. S[t] Lucille, son disciple, le nomme en termes exprès son abbé, comme on peut le lire dans la vie de S[t] Séverin, par Eugippe (7). Après la mort de son maître Lucille s'associa à S[t] Séverin et l'aida fidèlement dans l'œuvre de la conversion. Après la mort de cet apôtre on vit encore ce vieillard, chargé d'années, à la tête d'un couvent près de Vienne.

Saint Valentin mourut le 7 Janvier, comme le dit expressément Eugippe ; cependant l'année de sa mort est incertaine; les uns disent 440, d'autres 442, il y en a même qui disent 470; ce qu'il y a de certain c'est qu'en 474 il ne vivait plus. Ses disciples inhumèrent son corps dans l'église qu'il avait fait bâtir à Maïs et qui devint très-célèbre dans toute la Rhétie. Lorsque Maïs tomba au pouvoir des Lombards les ossemens du Saint furent transférés à Trente, puis dans la suite à Passau avec ceux de S[t] Corbinien, évêque de Freising (8). Sa fête est célébrée le 7 Janvier; cependant le martyrologe romain le nomme sous le 20 Octobre.

---

(7) Epiphaniorum die cum Sanctus se Lucillus presbyter abbatis sui S. Valentini Rætiarum quondam episcopi, depositionis annua solemnitate in crastinum celebraturus sollicitus intimasset, idem famulus Dei ita respondit : si B. Valentinus hæc tibi celebranda solemnia delegavit, ego quoque tibi in eadem die vigiliarum mearum studia observanda migraturus e corpore derelinquo. In his sermonibus tremefactus cum se magis utpote homo decrepitus, enixius commendaret, quasi primitus transiturus, adjecit : hoc erit sancte presbyter quod audisti, nec enim Domini constitutum humana voluntate præteriret. Cap. 11.

(8) Hansiz, *loc. cit.* p. 67. Voyez 6 Septembre, Vie de saint Corbinien.

✠ S. REINHOLD, MOINE ET MARTYR DE LA WESTPHALIE.

On croit que ce Saint descend de Charlemagne, mais on ne sait rien de bien certain à son égard. L'opinion générale est qu'il embrassa l'état religieux au couvent de St Pantaléon à Cologne, et qu'il se distingua par son humilité et sa charité envers les pauvres. On prétend que des maçons, dont l'abbé lui avait donné la surveillance parce qu'il pratiquait lui-même leur métier, le tuèrent par envie et jetèrent son corps dans l'eau, mais qu'on le retrouva d'une manière miraculeuse.

Dans la dernière moitié du onzième siècle les habitans de Dortmundt en Westphalie demandèrent le corps de quelque Saint au saint archevêque Hanno (1) qui leur accorda le cercueil de St Reinhold. La translation se fit le 7 Janvier au milieu d'un grand concours de peuple et avec beaucoup de solennité; c'est le même jour que, au rapport de Trittheim (2), sa fête se célébrait à Dortmundt. Plusieurs Martyrologes parlent de ce Saint.

Voyez Bollandns, tom. I. *Januarii*, p. 385 et seqq.

8 Janvier.

S. APOLLINAIRE, ÉVÊQUE D'HIÉRAPLE, ET APOLOGISTE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Tiré d'Eusèbe, de Théodoret, de saint Jérôme, etc. Voyez Tillemont, *Hist. eccl.* t. II, p. 492, et *Hist. des Empereurs*, t. II, p. 369.

Vers l'an 177.

Claude Apollinaire, évêque d'Hiéraple en Phrygie,

(1) Il fut nommé archevêque le 3 Mars 1055, et mourut le 4 Décembre 1075. Voyez à la date de ce jour.

(2) *De vir. illustr. Ordin. S. Bened.* l. 3, cap. 249.

fut une des plus brillantes lumières du second siècle de l'Église. Nous ne savons presque rien du détail de ses actions; mais l'éloge que les anciens auteurs (1) font de lui, ne permet pas de douter qu'il n'ait eu toutes les vertus qui caractérisent les saints évêques. Les hérétiques (*a*) trouvèrent toujours en lui un ennemi redoutable. Il composa de savans traités, où il réfutait sans réplique leurs systèmes impies; et afin de leur ôter tout subterfuge, il montrait dans quelle secte de philosophes chacun d'eux avait puisé ses erreurs (2).

Le saint pasteur, attendri sur les ravages que la persécution causait parmi son troupeau, ne se contenta pas d'en gémir devant Dieu, il osa prendre ouvertement la défense des chrétiens, dont le paganisme avait conjuré la perte entière. Il fit leur apologie, qu'il adressa à l'Empereur Marc-Aurèle, vers l'an 177. Il détruisait dans cet ouvrage tous les prétextes dont les idolâtres couvraient leur injuste acharnement contre les disciples de Jésus-Christ; il implorait ensuite la clémence du prince en faveur de ses derniers, qui avaient si bien servi l'empire par le secours de leurs prières. Il s'agissait de cette pluie miraculeuse obtenue du Ciel par les chrétiens : nous ne pouvons nous dispenser de dire quelque chose de ce grand événement.

L'Empereur Marc-Aurèle, fatigué par la guerre qu'il lui fallait soutenir depuis long-temps contre les Quades, peuple de Germanie, résolut d'y mettre fin, de manière

---

(1) Eusèbe, Théodoret, S. Jérôme, etc.

(*a*) Les principaux furent les Encratites, disciples de Tatien, et les Montanistes, aussi appelés *Gataphriges*. Les derniers commencèrent à paraître en Phrygie vers l'an 171. Tous les écrits de notre Saint sont perdus. L'antiquité en faisait un grand cas. Photius qui les avait lus, et qui était si capable d'en bien juger, les prisait beaucoup, tant pour le style que pour les choses. *Cod.* 14.

(2) *S. Hieron. ep.* 83 *ad Magn.*

à n'être plus inquiété à l'avenir. Il entra donc en campagne l'an 174 de Jésus-Christ, et le treizième de son règne, dans le dessein d'attaquer non-seulement les Quades, mais encore leurs alliés, et sur-tout les Marcomans (*b*). Après quelques avantages remportés de part et d'autre, les barbares passaient le Danube, et enfoncèrent les légions. Les Romains, pour se venger de cet affront, passèrent le fleuve à leur tour, surprirent leurs ennemis, et en firent un grand carnage. Ceux-ci, en se retirant, laissèrent un corps d'infanterie, soutenu de quelque cavalerie, pour tromper les Romains, et leur faire croire qu'ils avaient résolu de tenter un second combat en cet endroit. Les vainqueurs ne comprirent point que c'était un stratagème militaire ; ils chargèrent vivement cette infanterie, qui fuyant selon l'ordre qu'elle en avait reçu, attira Marc-Aurèle sur des hauteurs, où il se trouva investi par des troupes innombrables qui avaient occupé les passages. Lorsque l'Empereur eut reconnu le péril où il était, il se flatta de le surmonter par le courage de son armée, et attaqua les ennemis, malgré le désavantage des lieux. Les barbares se tinrent sur la défensive, et ne songèrent qu'à empêcher les Romains de sortir du lieu où ils étaient bloqués. Une chaleur violente causée par la réverbération des montagnes, l'aridité du lieu, la douleur des blessures, la soif, ne laissaient plus aux Romains ni force, ni courage ; ils ne pouvaient ni avancer, ni reculer, ni combattre, et ne voyaient point de milieu entre être taillés en pièces, ou se rendre à discrétion. Cependant Marc-Aurèle allait de rang en rang, tâchant par ses discours d'encourager ses soldats consternés, et de relever leurs espérances par des vœux et des sacri-

(*b*) Ils habitaient une partie de la Bohême.

fices, qu'ils jugeaient fort inutiles dans la position où ils se trouvaient.

Ce fut alors que la douzième légion presque toute composée de chrétiens (*c*) *se mit à genoux pour prier selon la coutume des chrétiens* (*d*). Son dessein était de conjurer le vrai Dieu de faire éclater sa puissance. Les Quades, étonnés d'un tel spectacle, fondent sur le camp des Romains; mais dans le moment même le ciel se couvre de nuages épais, et il tombe une pluie abondante. Les Romains, épuisés de soif, boivent et combattent en même temps. Il y en avait qui, étant blessés, buvaient leur propre sang avec l'eau qu'ils avaient reçue dans leurs casques. Cependant l'avantage était toujours du côté des barbares. Ils ne l'eurent pas long-temps, car il s'éleva tout-à-coup un vent furieux, qui, leur poussant contre le visage une grosse grêle accompagnée d'éclairs et de foudres, leur dérobait la vue des Romains. La frayeur se répandit parmi eux, et elle augmenta encore, lorsqu'ils se virent renverser par terre; ils prirent la fuite, et la déroute devint bientôt générale (*e*).

(*c*) Appelé *Mélitine*, d'une ville d'Arménie où elle avait eu long-temps ses quartiers.

(*d*) Ce sont les propres termes d'Eusèbe même. Voyez à ce sujet : Stolberg, *Histoire de la religion de Jésus-Christ*, t. VIII, pag. 105—120, qui jette un grand jour sur cet événement merveilleux.

Note augmentée dans la présente édition.

(*e*) Porphyre et quelques autres païens regardèrent cette victoire comme l'effet de la magie; d'autres, tels que Dion Cassius, l. 71, l'attribuèrent aux dieux. Tous les auteurs chrétiens s'accordent à dire qu'elle fut un miracle obtenu par les prières de la légion mélitine. Saint Apollinaire, qui cite ce fait dans son apologie, ajoute que l'Empereur, par reconnaissance, donna à cette légion le surnom de *Fulminante*. Eusèbe, *Hist.* l. 5, c. 5; Tertullien, *Apol.* c. 5, l. *ad Scap.* c. 4; S. Jérôme, *Chron.*, et S. Grégoire de Nisse, *Orat.* 2. *de* 40 *Martyr.* sont du même sentiment. Il paraît, par une inscription du temps de Trajan, que la douzième légion était appelée *Fulminante* avant ce miracle; en

Une faveur aussi signalée, obtenue du Dieu des chrétiens, méritait sans doute la reconnaissance de Marc-Aurèle. Il publia un édit, par lequel il était défendu sous peine de mort, de citer les chrétiens en justice, pour cause de religion (*f*). Mais il n'eut point le courage d'abroger les lois qui antérieurement avaient été portées contre eux, ce qui fit qu'il y eut toujours des martyrs, même sous son règne (*g*). Au reste, l'édit donné

---

ce cas-là, Marc-Aurèle n'aurait fait que lui confirmer ce titre. Plusieurs habiles protestans ont écrit pour défendre la vérité du miracle dont il s'agit. Qu'on lise sur-tout une dissertation de M. Weston, imprimée en anglais en 1748. Après cela, les objections de Le Clerc; *Hist. eccl.* p. 744, et de Moyle, paraîtront fort méprisables. On voit à Rome sur la colonne Antonine, la délivrance de Marc-Aurèle; elle est représentée sous la figure d'un Jupiter pluvieux, c'est-à-dire, d'un vieillard qui vole dans les airs, ayant les bras étendus, et une longue barbe d'où la pluie semble distiller. Les Romains sont dans l'attitude de gens qui boivent et combattent tout à la fois. Les barbares renversés par terre avec leurs chevaux, paraissent seuls en butte à la violence de l'orage.

(*f*) L'Empereur marquait que *par hasard il avait obtenu de la pluie par les prières des soldats chrétiens; Christianorum FORTÈ militum precationibus impetrato imbri.* (Tertull. Apol. c. 5. Eusèbe, Hist. l. 5, c. 5.) D'habiles critiques pensent que le mot *fortè* n'exprime ici aucun doute, et qu'il ne signifie autre chose que *par hasard.* Marc-Aurèle eut craint de choquer les païens, en parlant plus clairement. L'original de l'édit de ce prince existait encore lorsque Tertullien et S. Jérôme écrivaient. Voyez S. Jérôme, sur la chronique d'Eusèbe, à l'an 176, Tertullien *loc. cit.*; Mamachi, t. I, pag. 366.

Nous avons encore une lettre de Marc-Aurèle au sénat sur ce sujet; mais Scaliger, *animadv. in Euseb.*, la rejette comme supposée. On l'a imprimée dans la nouvelle édition des œuvres de Marc-Aurèle, donnée par Rob. Fowlis en 1748.

(*g*) Témoin S. Apollone et les martyrs de Lyon. Quelle inconséquence dans la conduite de Marc-Aurèle ! On punissait de mort les accusateurs des chrétiens, et l'on répandait le sang de ces derniers. L'Empereur Trajan, dans sa fameuse lettre à Pline le Jeune, avait défendu de même que l'on accusât les chrétiens, et il ordonnait qu'on les punît lorsqu'ils seraient dénoncés. Tertullien a démontré l'injustice d'un tel procédé par un dilemme sans réplique.

en faveur des chrétiens diminua beaucoup les persécutions très-vives qu'ils souffraient depuis sept ans, et que l'Empereur avait lui-même excitées, autant par un zèle superstitieux que par haine du christianisme. Quelque temps après, le feu de la persécution se ralluma avec une grande violence. Ce fut alors que saint Apollinaire composa son apologie. Il y rappelait à l'Empereur qu'il était redevable de l'empire et de la vie aux prières des chrétiens. On ignore l'effet que produisit un ouvrage si solide; il paraît toutefois que Marc-Aurèle le reçut favorablement, et qu'il arrêta encore en partie la fureur des ennemis du christianisme : car saint Apollinaire continua de s'appliquer avec zèle au gouvernement de son église, jusqu'au moment où il plut à Dieu de le retirer de ce monde. On ignore en quel temps il mourut; mais il est probable que ce fut avant l'Empereur Marc-Aurèle. Le martyrologe romain fait mémoire de lui le 8 de Janvier.

Nous adorons tous les vérités dont saint Apollinaire prit la défense. Nous professons la même foi que lui; peut-être même aimons-nous à nous persuader que nous aurions le courage de la confesser aux dépens de ce que nous avons de plus cher. Mais comment allier notre créance avec si peu de zèle à pratiquer la vertu avec une ardeur si vive pour les choses de la terre, avec toutes ses réserves dans le sacrifice de nos passions? D'où vient que la pensée de Dieu et du ciel, de l'enfer et de l'éternité fait sur nous de si faibles impressions? Ah! c'est que nous ne méditons point assez ces grandes vérités. Comme nous n'y arrêtons notre esprit qu'en passant, devons-nous être surpris qu'elles ne fassent qu'effleurer nos ames, sans y laisser de traces profondes? Ayons soin de les méditer sérieusement, et nous verrons naître dans nos cœurs de vifs sentimens d'amour et de crainte. Est-ce

que l'expérience ne nous a point encore appris que les objets, et sur-tout les objets qui ne tombent pas sous les sens, nous affectent médiocrement, à moins que nous n'y revenions souvent par la réflexion? il faut que nous soyons bien ennemis de nous-mêmes, pour ne pas apercevoir le tort que nous nous faisons en ne donnant qu'une attention superficielle aux vérités de notre sainte religion. Notre foi ne servira qu'à aggraver notre condamnation, si la charité ne la rend active. Or, le moyen de parvenir à cette foi vive, qui opère par la charité, c'est de recourir fréquemment à l'exercice de la méditation, et de creuser de plus en plus les vérités évangéliques, afin d'y trouver cette manne céleste qui nourrit les affections de l'ame. Les gens du monde regardent la méditation comme une pratique de surérogation; mais les Saints de tous les siècles en ont jugé bien autrement. Elle leur a paru d'une obligation indispensable pour ceux qui voulaient faire leur salut; aussi étaient-ils très-exacts à ce pieux exercice; et c'était pour y vaquer avec plus de liberté et de fruit, qu'ils cherchaient la retraite, en se dérobant au tumulte du monde, autant que les devoirs de leur état le permettaient.

S. SÉVERIN, ABBÉ ET APÔTRE DE LA NORIQUE (*a*).

Tiré de sa vie, écrite par Eugyppe, son disciple, qui avait été présent à sa mort. Voyez Tillemont, t. XVI, p. 168; Lambécius, *Bibl. Vendob.* t. I, p. 28, et Bollandus.

L'AN 482.

On ne connaît point la patrie de saint Séverin. On jugeait cependant, à la pureté avec laquelle il parlait la

(*a*) L'ancienne Norique comprenait une grande partie de l'Autriche et du Tyrol.

langue latine, qu'il était Romain. On n'est pas plus instruit de sa famille qu'il cacha toujours avec un soin extrême. Le refus constant qu'il fit de répondre à ceux qui le questionnaient sur ce sujet, a été regardé comme une preuve de son humilité; ce qui porterait à croire que ses parens étaient illustres selon le monde. Embrasé de zèle pour la gloire de Dieu, il quitta les déserts de l'orient, où il avait passé les premières années de sa vie, afin d'aller prêcher l'évangile aux peuples du nord. Il commença par la ville d'Astures (*b*), où il trouva un endurcissement affreux dans le péché. Le peu de succès de son zèle lui inspira la résolution de se retirer à Comagènes (*c*); mais avant son départ il prédit à ceux d'Astures qu'ils éprouveraient les effets de la vengeance divine. Effectivement, les Huns prirent cette ville (*d*), et en passèrent les habitans au fil de l'épée. L'accomplissement de cette prophétie, joint à plusieurs miracles, rendit le nom du Saint fort célèbre.

La ville de Faviannes (*e*) étant affligée d'une cruelle famine, implora le secours de Séverin. Sa première réponse fut qu'il fallait désarmer le bras de Dieu par de dignes fruits de pénitence. Il parla sur ce sujet avec tant de force, qu'une femme riche et avare qui avait amassé une quantité immense de provisions, les distribua aux pauvres, afin d'expier au moins par là le plus infâme des vices. Peu de temps après son arrivée, l'Ens et le Danube devinrent navigables, ce qui ramèna bientôt l'abondance dans la ville. Une autre fois le Saint chassa,

---

(*b*) Aujourd'hui Stockeraw, au-dessus de Vienne.

(*c*) Aujourd'hui Haynbourg, à l'occident, et à huit lieues de Vienne.

(*d*) Le sac d'Astures arriva peu de temps après la mort d'Attila.

(*e*) Vienne. Cette ville doit avoir reçu le nom de *Faviana*, du général romain Annius Fabianus, et l'avoir conservé pendant un certain temps.
Note rectifiée dans la présente édition.

par la vertu de ses prières, une multitude effroyable de sauterelles, qui allaient faire périr les fruits et les moissons. Mais quoiqu'il eût le don des miracles, il ne voulut point guérir un mal d'yeux qui causait des douleurs très-vives à Bonose, le plus cher de ses disciples; il craignait de lui ravir un moyen de se sanctifier, en le délivrant d'une épreuve par laquelle Dieu perfectionnait sa vertu.

Les discours que cet homme apostolique faisait au peuple, produisaient les plus merveilleux effets. On ne pouvait l'entendre sans concevoir une vive horreur du péché, et sans se sentir porté à servir Dieu avec une grande ferveur. On le regardait comme un ange que le ciel, dans sa miséricorde, avait envoyé à la terre; et les sentimens de vénération que l'on avait pour lui, augmentaient encore lorsqu'on le voyait guérir les malades, racheter les captifs, soulager les opprimés, assister les pauvres, écarter les fléaux publics, porter, en un mot, la bénédiction dans tous les lieux qu'il honorait de sa présence. Plusieurs villes le demandèrent pour évêque; mais il ne voulut jamais se rendre à leurs instances. « N'est-» ce pas assez, leur disait-il, que j'aie quitté ma chère » solitude, pour venir ici vous instruire et vous conso-» ler? » Il fonda plusieurs monastères (*f*), sans avoir cependant de demeure fixe dans aucun d'eux. Souvent il allait s'enfermer dans un ermitage écarté, où il n'avait de commerce qu'avec Dieu. Il ne mangeait tous les jours qu'après le coucher du soleil, excepté dans les grandes fêtes. Il redoublait ses austérités en carême, ne faisant

---

(*f*) Le plus grand se trouvait à peu de distance de sa cellule à Sievering, à l'endroit où est située aujourd'hui Heiligenstadt, non loin de Vienne.

Note changée dans la présente édition.

alors qu'un repas la semaine. Un cilice étendu sur la terre lui servait de lit. Il était continuellement nu-pieds, même dans la plus rigoureuse saison de l'année.

La réputation de sainteté dont il jouissait attira un grand concours de monde auprès de lui. Il fut visité par des Rois et des Princes barbares. On compte parmi ces derniers, Odoacre, Roi des Hérules. Ce Prince fut extrêmement frappé à la vue de la cellule du Saint, laquelle était si basse, qu'il ne put s'y tenir debout. Séverin lui prédit que son expédition d'Italie serait heureuse, et que bientôt il ferait la conquête de ce pays. La prédiction ayant été vérifiée par l'événement, Odoacre écrivit au serviteur de Dieu une lettre fort honorable, dans laquelle il s'engageait à lui accorder tout ce qu'il demanderait. Séverin, à qui les dons de la grâce suffisaient, n'eut garde de rien demander pour lui-même; il pria seulement le prince Hérule de rappeler quelques exilés.

Enfin arriva le moment où le Saint devait aller recevoir dans le ciel la récompense promise aux élus. Il fut attaqué d'une pleurésie le 5 Janvier de l'an 482. Le quatrième jour de sa maladie, il demanda le saint Viatique; puis ayant fait le signe de la croix, et dit avec le psalmiste, *que tout esprit loue le Seigneur*, il ferma les yeux et mourut tranquillement. Il avait prédit sa dernière heure long-temps auparavant.

Six ans après, les disciples de S[t] Séverin furent obligés de prendre la fuite pour se soustraire à la fureur des barbares; ils emportèrent avec eux le corps de leur bienheureux père, et le mirent dans le château de Lucullano, près de Naples. On y bâtit un monastère, dont Eugyppe, auteur de la vie de saint Sévérin, fut second abbé. En 910, on transporta le corps du Saint à Naples, dans un monastère de Bénédictins qui porte son nom. On l'y voit encore aujourd'hui. Le martyrologe romain fait mémoire

de saint Séverin le 8 de Janvier, ainsi que les autres martyrologes.

Le Saint dont nous célébrons la fête en ce jour, faisait une estime particulière de l'humilité, parce qu'il la regardait comme la base et l'essence de la perfection évangélique. C'est elle en effet qui commence et qui consomme le grand ouvrage de notre sanctification; elle attire l'Esprit-Saint dans l'ame, et la prépare à recevoir les dons de la grâce avec l'infusion d'une charité parfaite; elle éclaire l'entendement d'une vive lumière, à la lueur de laquelle on découvre de plus en plus, et les grandeurs de Dieu, et le néant des créatures. Nous comprenons alors que les mépris et les humiliations doivent être notre unique partage, et nous les souffrons non-seulement avec patience, mais même avec joie. Nous chérissons notre propre abjection, et nous aimons notre assujettissement à la volonté et à la correction des autres. Nous fuyons les applaudissemens et les louanges, comme un poison subtil dont les atteintes sont d'autant plus dangereuses, qu'il agit d'une manière sourde et imperceptible. Loin de nous préférer au prochain, nous nous estimons inférieurs à toutes les créatures. On ne verra jamais un chrétien, véritablement humble, parler avantageusement de lui-même, ou affecter le langage de la modestie, dans le dessein de s'attirer la réputation d'un homme humble. Toujours occupé de l'abîme de son néant, il rapporte à Dieu la gloire du bien qui est en lui : il ne se glorifie que dans ses infirmités; et en même temps qu'il se complaît dans son abjection, il se réjouit que Dieu seul soit grand dans lui et dans toutes les créatures. Sont-elles bien communes ces ames solidement établies dans l'humilité? Hélas! la plupart de ceux qui se disent disciples de Jésus-Christ, ne connaissent point cette vertu; ils s'imaginent pourtant qu'ils auront le ciel pour partage. Quel étrange aveuglement!

S. LUCIEN, APÔTRE DE BEAUVAIS.

Ce fut dans le troisième siècle que ce Saint, venu de Rome dans les Gaules, y prêcha l'évangile. Les uns le font disciple de saint Dénis, évêque de Paris; les autres, de saint Quentin. Quoiqu'il en soit, il scella de son sang la doctrine qu'il annonçait. Il souffrit à Beauvais, vers l'an 290, sous Julien, vicaire ou même successeur de Rictius-Varus, préfet des Gaules. Julien et Maximien (*a*), compagnons de ses travaux, avaient été martyrisés dans la même ville quelque temps auparavant. Nous lisons dans la vie de saint Eloi, par saint Ouen, qu'on découvrit les corps de ces trois martyrs dans le septième siècle : on les gardait à l'abbaye de Saint-Lucien-lès-Beauvais (*b*), dans trois châsses enrichies d'or. Raban Maur dit que ces reliques étaient célèbres dans le neuvième siècle par les miracles que leur vertu opérait. Saint Lucien n'a que le titre de martyr dans la plupart des calendriers antérieurs au seizième siècle, dans le martyrologe romain et dans le calendrier des protestans anglais; ce qui a fait conjecturer qu'il était simple prêtre. Mais un calendrier du temps de Louis-le-Débonnaire (1), le qualifie évêque, et il est honoré à Beauvais sous ce titre.

Bollandus a publié, p. 640, deux différentes vies de saint Lucien,

---

(*a*) Le bréviaire de Beauvais l'appelle *Maxien*, et le peuple, *Massien*.

(*b*) Cette abbaye paraît avoir été fondée par le Roi Childebert, vers l'an 540. Elle fut rebâtie et enrichie au commencement du huitième siècle. Elle appartenait avant la révolution aux Bénédictins de la congrégation de S. Maur. La dévotion attira dans l'église de cette abbaye un grand concours de peuple, qui y vint honorer S. Lucien, dont le corps, renfermé dans une très-belle châsse, était au haut du grand autel. On conservait dans le trésor de la même église beaucoup d'autres reliques fort précieuses et fort anciennes. (1) *Spicil.* t. X, p. 130.

dont l'une est du neuvième, et l'autre du dixième siècle : elles méritent toutes deux peu de créance. Voyez Tillemont, t. IV. p. 537 ; Loisel et Louvet, *Hist. de Beauvais*, p. 76.

S. NATHALAN, ÉVÊQUE D'ABERDEEN (*).

Ce saint homme était très-versé dans la connaissance des lettres sacrées et profanes. Persuadé que la culture de la terre s'alliait parfaitement avec la vie contemplative, il y consacra tous les momens qu'il ne passait pas dans l'exercice actuel de la prière. Il était si intérieur, qu'au milieu même de son travail, il ne perdait jamais de vue la présence de Dieu. Un pélerinage qu'il fit à Rome, l'ayant fait connaître au Pape, il l'élut évêque d'Aberdeen. La conduite que mena Nathalan, justifia ce choix. Des aumônes immenses le firent regarder à juste titre comme le père des pauvres. Son genre de vie était fort dur ; et, à l'exemple du grand Apôtre, il ne subsistait que du travail de ses mains. L'Écosse, qui le compte parmi ses apôtres, fut préservée par ses soins du venin du pélagianisme. Il mourut en 452, et fut enterré dans l'église de Tullicht-Bothelim, qu'il avait fondée, ainsi que celle de Hill. Ses reliques,

---

(*) Il y a deux villes de ce nom dans la province de Marr, au nord de l'Écosse. New-Aberdeen, sur la mer du Nord, une des plus belles et des plus opulentes villes du pays, et Old-Aberdeen, qui a été le siége du saint évêque Nathalan, et aujourd'hui celui d'un évêque anglican. Cette ville est située sur le Don, qui, un peu plus bas, se décharge dans la mer. En 1480 l'évêque Elphingston y fonda une université. (Voyez Iselin, *Historisches und geographisches algemeines Lexicon*, art. Aberdeen.) Depuis que la prospérité de New-Aberdeen s'est accrue, Old-Aberdeen a beaucoup perdu de sa splendeur. Stein dit qu'elle possède encore un collége-université.

Note de la présente édition.

célèbres par un grand nombre de miracles, y ont été vénérées jusqu'à l'établissement de la prétendue réforme (*a*).

Voyez King, les chroniques de Dumferling, et le bréviaire d'Aberdeen (*), au 8 de Janvier.

S[te] GUDULE, VIERGE, PATRONNE DE BRUXELLES.

Tiré d'un manuscrit autrefois conservé au collège des Jésuites de Bruges, et écrit dans le 11[me] siècle par un moine de Lobes, nommé Hubert, peu de temps après la translation des reliques de la Sainte à l'église collégiale de S[t] Michel à Bruxelles. Cette vie se trouve dans la grande collection des Bollandistes (tom I, *Jan.* pag. 513); les éditeurs des *Acta SS. Belgii Selecta* l'ont enrichie de nouvelles remarques (tom. V, pag. 667—735). On trouve encore une légende anonyme de la Sainte dans la collection de *Surius*. Voyez aussi *Baillet*.

S[te] Gudule (*a*) naquit vers le milieu du septième siècle dans le Brabant d'une famille noble. Elle eut pour père

---

(*a*) On dit que S. Nathalan faisait sa résidence ordinaire à Tullicht, aujourd'hui dans le diocèse d'Aberdeen. Ce siége n'avait point de lieu fixe dans les anciens temps dont nous parlons. Saint Béan l'établit à Murthlac, dans le onzième siècle, et Nectan, son troisième successeur, le transféra à Aberdeen, sous le Roi David. (Voyez Hector Boëtius, *de Vit. Episc. Aberd.* et Spotswood, l. 2, p. 101.) Au reste, on est peu instruit de l'état de l'ancienne église d'Écosse, faute de monumens sur lesquels on puisse compter, et l'on ne doit guère statuer que d'après les mémoires de quelques familles illustres. On a le catalogue des évêques de Galoway depuis S. Ninien, c'est-à-dire, depuis l'an 450, des archevêques de Glascow, depuis S. Kentigerne, et de ceux de S. André, depuis l'an 840. Quant aux évêques des autres siéges, on n'en a le catalogue que depuis le douzième siècle. Il a été inséré à la fin de Spotswood, de l'édition de 1666. Burnet l'a fait réimprimer dans l'appendice à ses mémoires sur la maison d'Hamilton.

(*) Le bréviaire d'Aberdeen, quant à la distribution générale des offices, a beaucoup de conformité avec celui de Sarum. On y trouve les fêtes de plusieurs Saints français et écossais. Ce bréviaire fut imprimé à Edimbourg chez Walter Chapman, en 1509.

(*a*) On prononce dans le Brabant, S[te] Goule ou Ergoule, et dans la Flandre S[te] R-Goelen.

le Comte Witger, et pour mère S[te] Amelberge (*b*) sœur ou nièce de Pepin de Landen, maire du palais. Son frère saint Emebert, évêque de Cambrai, et sa sœur S[te] Reinilde (*c*), ne se rendirent pas moins recommandables qu'elle par la sainteté de leur vie.

Dès avant la naissance de son humble servante, Dieu fit connaître la sainteté future de Gudule. S[te] Amelberge, pendant sa grossesse, ne pouvait se tranquilliser sur le sort à venir du fruit qu'elle portait dans son sein. Ah! s'écriait-elle, s'il devait s'éloigner du chemin de la vertu; quel malheur, s'il devait se perdre éternellement! Et tous les jours lui apportaient les mêmes inquiétudes. Une nuit, encore agitée par ces pensées, elle s'endormit du plus profond sommeil. Pendant ce bienfaisant repos, elle vit devant elle un envoyé celeste qui descendait du ciel pour la consoler. Il lui dit: Femme chrétienne, soyez sans crainte et sans inquiétude; vous avez conçu avec confiance, vous enfanterez avec bonheur, et vous serez mère d'une fille qui sera vénérable. Ainsi fut annoncé à Rebecca le sort des deux fils qu'elle portait dans son sein (1); de la même manière un ange prédit à Zacharie la naissance de S[t] Jean-Baptiste (2).

Cette consolante prédiction avait soulagé le cœur d'Amelberge. Elle s'éveilla brusquement, élevant les mains vers le ciel, et remerciant Dieu du bienfait qu'elle venait d'en recevoir. Elle avait mis sa confiance dans

---

(*b*) S[te] Amelberge ou Amalberge a fini sa vie à Maubeuge, dans le couvent de sainte Aldegonde. Sa fête se célèbre le 10 Juillet dans la ville de Binche en Hainaut, où le corps de la Sainte repose.

(*c*) Dans la vie de S[te] Pharaïlde, au 4 Janvier, nous avons remarqué que S[te] Amelberge n'a été marieé qu'une seule fois, et que par conséquent S[te] Pharaïlde n'est point la sœur utérine de S[te] Gudule.

(1) Gen. cap. 25, v, 23.

(2) Luc. cap. 1.

le Seigneur, aussi la naissance de l'enfant fut très-heureuse. La petite fille fut tenue sur les fonts baptismaux par S[te] Gertrude qui prit soin de son éducation à Nivelles. Sous cette vertueuse institutrice, ses progrès dans la vertu furent sensibles d'une année à l'autre.

Elle resta chez S[te] Gertrude jusqu'à la mort de cette seconde mère, arrivée en 664. Alors S[te] Gudule retourna dans la maison de son père, où Dieu lui fit la grâce de continuer dans la résolution de consacrer sa virginité à Jésus-Christ, et d'y mener une vie retirée et innocente dans les exercices de la piété, dont elle avait pris les leçons à Nivelles. Elle fit bientôt l'admiration des personnes qui la connaissaient. Tous les jours avant le lever de l'aurore elle se rendait à l'église de S[t] Sauveur à Moorsel (1), distant de deux milles du château de son père; elle n'était accompagnée que d'une seule servante qui portait une lanterne. On rapporte, à l'une de ces pieuses excursions, une faveur qu'elle reçut du ciel, et dont on a conservé le souvenir. Un jour, il faisait profondément obscur, la lanterne s'éteignit. Dans l'impossibilité de diriger sa marche, la Sainte eut recours à la prière, et la bougie, dit-on, brilla tout à coup d'une lumière miraculeuse (*a*).

Après de longs et pénibles combats, dans lesquels la Sainte triompha de toutes les ruses que l'enfer mit en usage contre elle, la réputation de ses vertus se répandit dans toute sa patrie.

Il se fit par son intercession plusieurs grands miracles et d'étonnantes guérisons. Enfin elle mourut pleine de mérites, le 8 Janvier de l'année 712 (*b*), et fut enterré à

---

(1) Mortsella, voyez *Van Gestel Hist. Arch. Mechl.* tom. II. pag. 182 — 185.

(*a*) C'est pour cela que la Sainte est ordinairement représentée une lanterne à la main.

(*b*) Et non en 670, comme Le Mire l'a prétendu.

Ham (2). Son corps fut transporté plus tard à Moorsel, dans l'église de S[t] Sauveur du temps de Charlemagne. Ce grand Prince, qui avait la plus grande vénération pour S[te] Gudule, y fit bâtir un couvent de religieuses qui prit bientôt le nom de S[te] Goule (*c*). Charles, duc de Lorraine et dont la domination s'étendait sur le Brabant, fit transférer les reliques de S[te] Gudule dans l'église de S[t] Géry à Bruxelles; et l'an 1047, elles furent portées avec beaucoup de pompe dans la belle église collégiale de S[t] Michel, qui prit dès lors le nom de la Sainte.

L'humilité avait pour S[te] Gudule un attrait particulier, parce qu'elle regardait cette vertu comme le fondement de la perfection évangélique. En effet, c'est elle qui commence et achève la grande œuvre de notre salut; elle fait descendre le S[t] Esprit dans notre ame, et la prépare à recevoir avec l'influence d'une charité parfaite, le don précieux de la grâce. Elle éclaire l'entendement d'une vive lumière qui nous fait connaître de plus en plus la grandeur de Dieu et le néant des créatures. Alors nous comprenons que le mépris et les humiliations doivent être notre unique héritage, et nous les souffrons, non-seulement avec patience, mais même avec joie : Notre humiliation nous plait et nous aimons à nous soumettre à la volonté et à la censure des autres. Nous fuyons la louange qui s'insinue dans la conscience comme un serpent sous les fleurs, ou comme un invisible poison dont les effets sont d'autant plus à craindre qu'ils agissent d'une manière incompréhensible et secrète. On n'entendra jamais un chrétien vraiment humble parler favorablement de ses mérites, ou imi-

---

(2) On pense que la demeure de sainte Gudule a été à Ham près d'Alost; et qu'elle a été enterrée à Ham près de Vilvorde. Voyez *Acta SS. Belgii selecta*, tom. V, pag. 673—675.

(*c*) Ce couvent fut détruit lors des invasions des Normands.

ter le langage de la modestie pour s'attirer les respects dus à l'humilité. Toujours convaincu de son néant, il attribue à Dieu l'honneur du bien qui est en lui.

Il ne se glorifie jamais que dans ses souffrances; et en même temps qu'il se plaît dans son humiliation, il se réjouit de ce que Dieu seul est grand en lui et dans ses créatures. Mais les personnes vraiment humbles, sont-elles communes de nos jours? Hélas! la plupart de ceux qui se disent les disciples de l'humble Jésus, ne connaissent pas cette vertu. Ils se persuadent cependant que le ciel sera leur héritage. Quel déplorable aveuglement!

Cette vie de sainte Gudule est augmentée dans la présente édition.

Ste PÈGUE, VIERGE EN ANGLETERRE.

CETTE Sainte était sœur de saint Guthlac, célèbre ermite de Croyland. Quoique issue du sang des Rois de Mercie, elle quitta le monde, pour mener une vie pénitente et retirée dans le lieu qui depuis porta son nom (*a*). Elle mourut à Rome, où elle était allée après la mort de son frère, vers l'an 719. Ordericus Vitalis dit qu'il s'opéra de grands miracles par la vertu de ses reliques, que l'on gardait à Rome, dans une église bâtie en son honneur (*b*). Il y a encore dans le comté de Northampton, un village qui tire son nom de celui de notre Sainte (*c*). Sainte Pègue était aussi patronne de l'abbaye de Pegeland, que saint Edouard-le-Confesseur unit à Croyland. On la nomme sainte Pée dans le comté de Northampton, et sainte Pège à Croyland.

Voyez Ingulf, Ordericus Vitalis, l. 4, Harpsfield, sect. 8, c. 19, etc.

(*a*) C'était dans le comté de Northampton.

(*b*) Cette église ne paraît plus.

(*c*) Ce village s'appelle Peagkirk ou Pekirka, c'est-à-dire, église de Pègue.

S. VULSIN, ÉVÊQUE DE SHERBORN.

Nous lisons dans Guillaume de Malmesbury, que saint Dunstan étant évêque de Londres, fit notre Saint abbé de douze moines, qu'il avait établis à Thorney *(a)*, où saint Mellit avait fondé une église sous l'invocation de saint Pierre. Il devint ensuite évêque de Shireburn ou Sherborn, et mourut saintement en 973. Matthieu de Westminster l'appelle Ultius; mais son vrai nom est Vulsin, comme nous l'apprenons de son ancienne vie, publiée par Capgrave.

Voyez Guillaume de Malmesbury, *de Pontif. Angl.* l. 2; Capgrave, et Harpsfield, sect. 10, c. 9. sect. 11. c. 16.

9 Janvier.

S. PIERRE, ÉVÊQUE DE SÉBASTE EN ARMÉNIE.

Tiré de la vie de sainte Macrine, sa sœur, composée par saint Grégoire de Nysse, qui était frère de l'un et de l'autre; de saint Grégoire de Naziance, *orat.* 20; de Théodoret, l. 4, c. 30; de Rufin, l. 2, c. 9. Voyez Tillemont, t. IX, p. 572.

Vers l'an 387.

La famille dont sortait saint Pierre de Sébaste était fort ancienne et fort illustre. On y comptait, selon saint Grégoire de Nazianze, une longue suite de héros célèbres; mais depuis bien des siècles leurs noms sont ensevelis dans les ténèbres de l'oubli, et nous ne saurions pas même qu'ils ont existé, si la grâce n'eût rendu leur tige féconde en Saints, dont l'Église a conservé la mémoire dans ses annales. Trois d'entr'eux furent évêques en même temps; et quels évêques qu'un saint Basile-le-Grand, un saint Gré-

(a) Aujourd'hui Westminster.

goire de Nysse, un saint Pierre de Sébaste ! Ils avaient été formés à la vertu la plus sublime par sainte Macrine leur sœur aînée, qui avait pris soin de leur éducation. Ceux dont ils reçurent le jour étaient saint Basile, surnommé l'*Ancien*, et sainte Emmélie (*a*). Ils eurent pour aïeule sainte Macrine, surnommée l'*Ancienne*, que saint Grégoire Thaumaturge avait instruite dans la science du salut.

Pierre, que l'Église honore en ce jour, était le dernier de dix enfans qui naquirent du mariage de saint Basile et de sainte Emmélie. Ayant perdu son père dès le berceau (*b*), il eut le bonheur de tomber entre les mains de sainte Macrine, sa sœur, qui l'éleva dans les grandes maximes de la piété chrétienne. Elle ne voulut point qu'il étudiât les sciences profanes. Elle sut si bien entremêler ses différens exercices, qu'il n'y avait aucuns momens pour les bagatelles. Par cette variété d'occupations, le jeune Pierre ne ressentait point les dégoûts de l'ennui, et s'accoutumait insensiblement à une vie sérieuse et appliquée. Docile aux leçons de sa respectable sœur, qui l'intruisait encore plus par ses exemples que par ses discours, il faisait journellement de nouveaux progrès dans la connaissance des choses divines et dans les voies de la perfection.

Sainte Emmélie ayant fondé deux monastères, l'un d'hommes et l'autre de filles, elle donna la conduite du premier à son fils Basile, et celle du second à sa fille Macrine. Pierre, dont l'unique désir était de faire fructifier les semences de piété qu'on avait jetées dans son cœur, alla grossir le nombre des disciples de son frère, auquel il succéda l'an 362. On le vit durant plusieurs années exer-

---

(*a*) Ils furent tous deux exilés pour la foi sous le règne de Maximien-Galère, et obligés de se retirer dans les déserts du Pont. Le martyrologe romain marque leur nom au 30 Mai.

(*b*) Quelques auteurs prétendent que S. Pierre n'était point encore né lorsque son père mourut.

cer les fonctions d'abbé avec autant de prudence que de vertu. La cruelle famine qui affligea le Pont et la Cappadoce, lui fournit l'occasion de donner les preuves les plus éclatantes de sa charité. Un abbé qui n'eût pas été un Saint, aurait usé d'économie dans la distribution de ses aumônes, sous prétexte de ménager à ses frères une ressource assurée contre le plus redoutable des fléaux : mais Pierre avait puisé dans une autre école que dans celle de la prudence humaine, les principes de la charité chrétienne. Il recevait avec des entrailles de père tous les indigens qui le venaient trouver chaque jour, et il employait à soulager leurs misères, non-seulement les revenus du monastère, mais encore des sommes immenses qu'il tirait de plusieurs personnes charitables.

S. Basile, qui, en 370, fut élu évêque de Césarée en Cappadoce, l'ordonna prêtre. Le saint abbé regarda le sacerdoce comme un nouvel engagement à la perfection évangélique; aussi s'appliqua-t-il, avec un redoublement de ferveur, à ses exercices de piété et aux devoirs de sa charge. Il vécut dans son monastère jusqu'à la mort d'Eustate (*c*), auquel il succéda dans le gouvernement de l'église de Sébaste en 380. Il trouva son diocèse dans l'état le plus déplorable : l'arianisme, publiquement enseigné par son prédécesseur, y avait jeté de profondes racines. Personne n'était plus propre que lui à rétablir la vérité sur les ruines de l'erreur, et l'on ne douta point que son élection n'eût été l'effet d'une attention particulière de la Providence sur l'église de Sébaste.

L'histoire ne nous apprend rien de ce qu'il fit durant son épiscopat; nous savons seulement qu'il assista, en

---

(c) C'était un arien déclaré. Il persécuta cruellement saint Basile, mort le 1er Janvier 379. Il ne peut lui avoir de beaucoup survécu, comme on le voit par la date de l'élection de notre Saint.

381, au concile général de Constantinople, et qu'il souscrivit avec les autres évêques la condamnation des Macédoniens qui niaient la divinité du Saint-Esprit. Toute l'antiquité s'accorde à dire qu'il se rendit recommandable par sa sainteté, son zèle et sa prudence. Il mourut au plus tard vers l'an 387 (*d*). Nous lisons dans saint Grégoire de Nysse (1), que ceux de Sébaste l'honorèrent d'un culte public avec plusieurs martyrs de leur ville (*e*). Le martyrologe romain marque son nom au 9 Janvier.

Rien de plus digne de notre admiration, qu'une famille toute composée de Saints. Mais à quoi attribuer ce prodige? A Dieu, puis aux exemples, aux prières et aux exhortations de sainte Macrine l'*Ancienne*. Elle transmit sur-tout à ses descendans cet esprit de mortification, sans lequel il n'y a point de véritable christianisme. Ceux-ci, au lieu de dégénérer à cet égard de leur illustre aïeule, s'appliquèrent à la faire revivre en eux, et travaillèrent encore à inspirer aux autres l'amour d'une vertu qui était l'ame de toute leur conduite. Écoutons saint Grégoire de Nysse sur la mortification des sens (2). « Nous ne devons, dit-il, avoir » d'attache à aucune chose, sur-tout lorsqu'il est à craindre que le plaisir n'allume en nous quelque passion. » Notre premier soin doit être de veiller contre la sensualité dans le manger, la plus ancienne peste du genre

---

(*d*) On le met au nombre des écrivains ecclésiastiques, à cause d'une belle lettre qu'il écrivit à S. Grégoire de Nysse. On la trouve à la tête des livres de ce Père contre Eunomius. On voit, en la lisant, que notre Saint n'avait rien perdu à ne pas étudier les belles-lettres, ou du moins que cette étude avait été suppléée en lui par les entretiens, la lecture et la beauté du génie. Il n'y paraît inférieur qu'à saint Basile et à saint Grégoire de Nazianze, ces deux grands maîtres de la véritable éloquence.

(1) *Ep. ad Flav.* t. III. p. 645.

(*e*) Il paraît que ceci arriva l'année même d'après sa mort.

(2) *De virgin*, c. 9.

» humain, la mère du vice. Il faut toujours garder les » règles de la plus exacte tempérance, ne faire jamais » notre dernière fin de la satisfaction des sens; ne nous » prêter que par nécessité aux choses dont l'usage est ac- » compagné de plaisir. » Il veut qu'on joigne la mortification de la volonté à celle des sens. « Le chrétien, » dit-il (3), qui méprise le monde, doit renoncer à lui- » même, de sorte qu'il ne suive jamais sa volonté propre, » pour ne rechercher en tout que celle de Dieu. Nous avons » Dieu pour maître; il faut donc que sa volonté soit la » règle invariable de notre conduite. » Saint Basile nous inculque (4) aussi fortement l'obligation de mourir à nous-mêmes, afin que par ce moyen Jésus-Christ vive en nous, et que toutes nos affections et toutes nos actions portent l'empreinte de son esprit.

S. JULIEN DIT L'HOSPITALIER, ET Ste BASILISSE, SA FEMME, MARTYRS.

On lit dans les actes de ces deux Saints qui vivaient en Egypte, et dans les anciens martyrologes, que le jour même de leur mariage, ils s'engagèrent l'un et l'autre à vivre perpétuellement dans la continence. Dieu seul était l'objet de tous leurs désirs et de toutes leurs pensées; et ce fut dans le dessein de lui plaire de plus en plus, qu'ils s'assujettirent à tous les exercices de la vie ascétique. Ils consacrèrent tous leurs revenus au soulagement des pauvres et des malades; ils firent même de leur maison une espèce d'hôpital. Il y avait des logemens séparés pour les hommes et pour les femmes. Basilisse était chargée des

(3) *De perfectâ Christi formâ.*

(4) *In Ps.* 34 *de Bapt.* l. 1, *et Interr.* 237.

personnes de son sexe, et Julien, que son immense charité fit surnommer l'*Hospitalier*, avait soin des hommes. La première mourut en paix, non pas toutefois sans avoir essayé auparavant de rudes persécutions. Julien lui survécut plusieurs années, et reçut enfin la couronne du martyre avec Celse, enfant, Antoine, prêtre, Anastase, et Marcianille, mère de Celse. On croit que tous ces Saints souffrirent, le 6 Janvier 313, sous Maximin II. La fête de saint Julien se trouve marquée en un grand nombre de jours différens (*a*). On a bâti partout des églises et des hôpitaux sous l'invocation de saint Julien et de sainte Basilisse (*b*). On dit que le crâne de saint Julien fut apporté d'Orient à Paris, du temps de saint Grégoire-le-Grand. La Reine Brunehaut, à laquelle il fut donné, en fit présent aux religieuses qu'elle avait établies près d'Etampes. Une partie de ce crâne se trouvait au monastère de Morigny, près d'Etampes, et l'autre à Paris, dans l'église des chanoinesses régulières de sainte Basilisse.

Voyez Chastelain, qui a fait un article aussi curieux que détaillé sur saint Julien l'Hospitalier, *Not. sur le martyr.*

S[te] MARCIENNE, VIERGE ET MARTYRE.

SAINTE MARCIENNE était de la ville de Rusuccur en Mauritanie : elle fit généreusement le sacrifice de tous les avantages qu'elle pouvait espérer du monde, pour ne s'atta-

---

(*a*) On peut consulter Chastelain, p. 106, sur cette diversité de jours, ainsi que sur les lieux où l'on prétend que S. Julien fut martyrisé.

(*b*) Plusieurs églises dédiées primitivement à S. Julien l'Hospitalier, ont ensuite pris pour patron saint Julien du Mans ou S. Julien de Brioude. Telles sont entr'autres celles de Rome et de Paris. Voyez Chastelain.

cher qu'à Jésus-Christ. La persécution de Dioclétien (*a*) lui fournit bientôt l'occasion de donner des preuves éclatantes de la fidélité qu'elle avait jurée à son divin Époux. On l'arrêta à Césarée en Mauritanie, et on la conduisit au juge, qui la fit frapper rudement à coups de bâton. Sa chasteté fut ensuite exposée à la passion brutale d'une troupe de gladiateurs; mais Dieu sauva miraculeusement sa servante du danger qu'elle courait, et se servit d'elle pour opérer la conversion d'un de ces misérables auxquels on l'avait abandonnée. Enfin, elle fut menée dans l'amphithéâtre, où la fureur d'un taureau et celle d'un léopard achevèrent son sacrifice. Sa fête est fort ancienne dans l'Église. Il s'est trouvé des auteurs qui ont distingué notre sainte martyre de sainte Marcienne, dont l'ancien bréviaire de Tolède faisait mémoire le 12 Juillet, et dont le nom est marqué au 9 du même mois et au 9 de Janvier dans le martyrologe romain, et dans plusieurs autres martyrologes. Mais cette distinction est frivole et dénuée de preuves solides.

Voyez dans l'ancien bréviaire mozarabique, une belle hymne composée en l'honneur de la Sainte. Voyez aussi ses actes publiés par Bollandus. Nous observerons en passant que cette dernière pièce n'est pas en tout d'une autorité bien certaine. On peut encore consulter Tillemont, t. V, p. 263, et Chastelain, p. 146.

S. FÉLAN OU FOELAN, ABBÉ EN ÉCOSSE.

Saint Félan puisa l'amour de la vertu dans les instructions, aussi-bien que dans les exemples de Fériach son père, et de sainte Kentigerne sa mère. Tous les avantages que lui promettaient une naissance illustre et une fortune

---

(*a*) Cette persécution continua en Afrique sous les successeurs de Dioclétien. Elle ne finit qu'à la mort de Sévère, déclaré César en 305, et tué en 309.

brillante, ne furent point capables de le retenir dans le monde. Il se retira dans un monastère (*a*), où il reçut l'habit des mains d'un saint abbé nommé Mundus. Le désir de la solitude lui fit passer plusieurs années dans une cellule bâtie à quelque distance du monastère, et l'on eut beaucoup de peine à l'en tirer lorsqu'on l'eut choisi pour abbé. Sa vertu placée au grand jour, brilla d'un éclat plus vif. Quelque temps après, il se démit du gouvernement de son abbaye, pour se retirer chez Congan, son oncle maternel, dans un lieu appelé Siracht (*b*). Aidé de sept autres personnes pieuses, il y bâtit une église, auprès de laquelle il mena long-temps une vie très-sainte. Il fut aussi favorisé du don des miracles. Il mourut dans le septième siècle et fut enterré à Straphilline, où ses reliques ont toujours été honorées. Son nom est fort célèbre dans les anciens calendriers d'Écosse et d'Irlande (*c*). Les historiens d'Écosse (1) attribuent à la protection de saint Félan, la victoire complète que Robert Bruce remporta sur les Anglais à Bonnocborn, près de Sterling. Les vaincus furent si maltraités, qu'Edouard II, leur Roi, fut obligé de passer la Tweed dans une barque où il n'y avait qu'une personne avec lui. On ne doit point confondre notre Saint avec S. Finan, évêque de Lindisfarne (*d*).

(*a*). Il était auprès de la ville de Saint-André.

(*b*) Sur les montagnes de Glendarchy, aujourd'hui dans le comté de Fife.

(*c*) Tout ce que nous avons dit de saint Félan est tiré des leçons du bréviaire d'Aberdeen, t. I., part. 2, fol. 28, et de sa vie, Ms. que l'on garde au collége des Ecossais, à Paris.

(1) Voyez Lesley, l. 17; Boëtius, l. 14.

(*d*) Chastelain est tombé dans cette erreur. On lit dans les mémoires manuscrits sur les Saints d'Ecosse (ils sont au collége des Ecossais à Paris), que S. Félan florissait dans la province de Fife, et probablement dans le monastère de Pettinuime. L'auteur de ces mémoires nous apprend qu'il y avait anciennement plusieurs monastères d'hommes dans

S. VANENG (*a*), LAÏQUE AU PAYS DE CAUX.

Le Roi Clotaire III le fit lieutenant ou gouverneur de cette partie de la Neustrie, connue aujourd'hui sous le nom de Pays de Caux : il aimait passionnément la chasse, ce qui cependant ne l'empêchait pas d'avoir des sentimens de piété. On remarqua toujours en lui une grande dévotion pour sainte Eulalie de Barcelonne (*b*). Il crut dans une nuit entendre la voix de cette Sainte, qui lui disait : *Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu.* Peu de temps après, il quitta le monde, et fonda dans la vallée de Fécamp une église en l'honneur de la Sainte-Trinité, avec un monastère de religieuses, qu'il mit sous la conduite de saint Ouen et de saint Vandrille (*c*). La

---

le pays de Fife : tels étaient ceux de Dumferling, de Lindore, de Saint-André, de Colrosse ou Courouse, de Pettinuime, de Balmure et de Petmoace. Il y en avait aussi deux de filles, Aberdaure et Elcho. Tous ces monastères ont été rasés par les fanatiques de la prétendue réforme. Notre auteur remarque que leur cri était : *Abattez, abattez; il faut détruire les nids des corbeaux, de peur qu'ils n'y reviennent, et qu'ils ne tâchent de s'y rétablir.* Ib. fol. 7.

(*a*) Ce que nous allons dire est tiré de divers fragmens sur la vie du Saint, dont le plus moderne est du douzième siècle.

(*b*) On l'appelle sainte Aulaire en Guienne.

(*c*) Ce monastère fut ruiné par les Normands, qui entrèrent dans la France l'an 876. Rollon, leur chef, premier duc de Normandie, mourut en 917, et fut enterré dans la cathédrale de Rouen. Il eut pour successeur Guillaume son fils, qui bâtit un palais à Fécamp. Richard, fils de Guillaume, releva l'église de la Sainte-Trinité, et y mit des chanoines séculiers : mais il ordonna, avant de mourir, que l'on y mettrait des moines. Son successeur en demanda à Guillaume, abbé de S. Bénigne à Dijon. (On peut voir la vie de ce Guillaume dans Bollandus, au 1er Janvier.) Les ducs de Normandie furent toujours singulièrement attachés à l'abbaye de Fécamp. Elle était dans ces

première abbesse de ce monastère fut Ste Hidelmargue, qui, venue de Bordeaux où elle avait gouverné une communauté religieuse, vivait alors dans le diocèse de Rouen, peut-être à Fontenelle. Elle vit dans sa communauté jusqu'à 360 religieuses qui se partagèrent en différens chœurs, afin que l'office fût continué jour et nuit sans aucune interruption. Saint Vaneng mourut vers l'an 688. Les martyrologes de France et de Saint-Benoît l'honorent le 9 Janvier; cependant on n'en faisait mémoire que le 31 du même mois à Saint-Vandrille, et dans d'autres monastères de Normandie. Son corps se trouvait dans l'église des Génovéfains de Ham en Picardie. Saint Vaneng est patron de plusieurs églises de Normandie et d'Aquitaine.

Voyez Mabillon, t. II, p. 972; Bollandus; le bréviaire de Fontenelle, aujourd'hui Saint-Vandrille; la vie de S. Vaneng, imprimée à Paris en 1700; et Trigan, *Hist. eccl. de Norm.* t. 1, p. 238.

S. ADRIEN, ABBÉ EN ANGLETERRE.

Ce saint homme, Africain de naissance, fut d'abord abbé de Nérida, près de Naples. Le Pape Vitalien, qui lui connaissait une grande science de l'Ecriture-sainte et une expérience consommée dans les voies intérieures de la piété, le choisit pour remplacer dignement saint *Deusdedit*, archevêque de Cantorbéry. L'humble religieux représenta au Souverain-Pontife qu'il serait du bien de l'Église d'élire en sa place saint Théodore, parce qu'il était beaucoup plus capable que lui de remplir les devoirs d'une charge aussi impor-

---

derniers temps la plus riche et la plus magnifique de toutes celles de Normandie. Elle appartenait aux Bénédictins de la congrégation de St.-Maur, ainsi que les abbayes de Saint-Vandrille, de Jumièges, du Bec, de Saint-Etienne de Caen, de Cérisy, etc.

tante. Vitalien se rendit, mais après avoir obtenu qu'Adrien aiderait Théodore de ses avis, et qu'il porterait une partie du fardeau. Les deux Saints passèrent par la France en allant en Angleterre. Ebroïn, maire du palais, donna des ordres pour arrêter Adrien, dans la crainte que l'Empereur d'Orient ne l'eût envoyé pour réaliser ses prétentions sur les royaumes d'Occident, ou qu'il n'allât ménager quelque alliance en Angleterre contre les intérêts de la France. Théodore s'embarqua au printemps de l'année 669, après avoir passé l'hiver en France. Pour Adrien, il fut obligé d'y rester plus d'un an avant que d'obtenir du ministre les passe-ports nécessaires pour continuer son voyage.

Théodore fit notre Saint abbé du monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul (*) près de Cantorbéry. Il s'y montra très-zélé pour l'étude des saintes lettres, et pour la pratique de tous les exercices capables de conduire les moines à la perfection qu'exige leur état. Il mourut le 9 Janvier 710. Il y avait trente-neuf ans qu'il édifiait l'Angleterre par le spectacle de ses vertus, et qu'il l'éclairait par la lumière de sa doctrine toute céleste. Le moine Joscelin, cité par Guillaume de Malmesbury, dit qu'il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. On trouve le nom de saint Adrien dans les calendriers d'Angleterre.

Voyez Bède, l. 4, c. 1; l. 5, c. 21. Guillaume de Malmesbury, *de Pontif. Angl.* Capgrave, etc.

S. BRIVAUD (*a*), ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

SAINT BRIVAUD fut d'abord abbé de Glastembury; mais il se démit de sa charge pour aller vivre dans le petit

---

(*) Ce monastère prit ensuite le nom de Saint-Augustin.

(*a*) En latin, *Brithwaldus* et *Berachtwaldus*.

monastère de Riculf (*b*). Son dessein était de se livrer tout entier aux exercices de la pénitence, et à l'étude de l'Écriture sainte : il voulait aussi se rapprocher de saint Théodore, archevêque de Cantorbéry; mais il était bien éloigné de penser que la Providence le destinait à être le successeur de ce saint archevêque, ce qui arriva cependant l'an 692. Il édifia son diocèse par la pratique de toutes les vertus, et mourut l'an 731.

Voyez Jean de Glastenbury, publié par Hearne, et les antiquités de Glastenbury, par Guillaume de Malmesbury, lesquelles ont été données par Thomas Gale.

---

10 Janvier.

S. GUILLAUME, ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

Tiré de deux Vies du Saint, dont l'une fut écrite par une personne qui l'avait connu particulièrement à Bourges, et l'autre par Pierre, moine de Châlis, peu de temps après sa mort. La première de ces vies a été abrégée par Surius. Dom le Nain les a suivies dans son histoire de l'ordre de Cîteaux, t. VII. Voyez les notes de Bollandus qui rapporte encore un fragment d'une troisième vie de saint Guillaume, et les auteurs du *Gallia Christ. nova.*, t. II, p. 60.

L'AN 1209.

Guillaume Berruyer sortait de l'illustre famille des anciens comtes de Nevers. Le soin de son éducation fut confié à Pierre l'Hermite, son oncle maternel, et archidiacre de Soissons. Cet habile maître lui apprit de bonne heure à mépriser les richesses et les grandeurs périssables du

---

(*b*) Ou *Riculver*, près l'île de Thanet, dans le comté de Kent. Le Roi Ethelbert y avait un palais, et Cressy croit qu'il fut le fondateur de cette abbaye. Mais Tanner, d'après la chronique saxonne, met la date de sa fondation à l'an 669, sous le règne d'Egbert. Le monastère de Riculver fut réuni en 949 à la cathédrale de Cantorbéry, dite de *Saint-Sauveur*.

monde, à en détester les plaisirs, et à craindre le poison qu'ils cachent sous un appât séduisant. Guillaume répondit parfaitement aux vues de son oncle : il n'avait d'ardeur que pour l'étude et les exercices de la piété. Il s'engagea dans l'état ecclésiastique, et fut successivement chanoine de Soissons et de Paris. Mais comme le dégoût du monde croissait en lui de plus en plus, il résolut de le quitter entièrement, et de se retirer dans la solitude. Il choisit celle de Grandmont, et y vécut dans la pratique des plus grandes austérités de la pénitence. Une contestation survenue entre les religieux de chœur et les frères convers, ayant ensuite troublé la paix dont il jouissait, il passa dans l'ordre de Cîteaux, qui répandait alors de toutes parts la bonne odeur de Jésus-Christ. Il fit profession dans l'abbaye de Pontigny, où il devint bientôt un modèle accompli de la perfection monastique. Après avoir été quelque temps prieur de cette maison, il fut élu abbé de Fontaine-Jean (*a*), puis de Châlis (*b*). Loin de se prévaloir de sa place, il se regardait comme le dernier des frères. Il vivait dans une mortification absolue de ses sens et de ses inclinations; aussi mérita-t-il d'obtenir de Dieu une admirable pureté de cœur, et le don de prière dans le degré le plus éminent. Il joignait à une merveilleuse simplicité de grandes lumières qu'il puisait dans la plus sublime oraison. On découvrait à la sérénité de son visage, le calme intérieur de son ame; et malgré toutes ses austérités, il ne perdit jamais cette sainte gaieté qui prête tant de charmes à la vertu.

(*a*) Dans le diocèse de Sens. Ce monastère était une filiation de Pontigny. Il avait été fondé en 1124, par Pierre de Courtenay, fils de Louis-le-Gros.

(*b*) Près de Senlis. Ce monastère, beaucoup plus nombreux que le précédent, était aussi une filiation de Pontigny. Louis-le-Gros l'avait fondé en 1136, un peu avant sa mort.

Pendant que notre Saint goûtait les douceurs de la retraite, la mort enleva Henri de Sully, archevêque de Bourges. Le clergé ne pouvant s'accorder sur le choix de son successeur, députa vers Eudes, évêque de Paris, et frère du feu prélat, pour le prier de venir l'aider dans une affaire aussi importante. Eudes, à son arrivée, trouva que l'on proposait trois abbés de Cîteaux, recommandables par leur sainteté, du nombre desquels était Guillaume. Il fit écrire leurs noms sur trois billets séparés, et le mit sur l'autel où il devait célébrer la messe. Lorsqu'il l'eut finie, il pria Dieu de manifester sa volonté, puis tira le premier billet qui s'offrit sous sa main. Le ciel permit que ce fût le billet où était écrit le nom de Guillaume, celui des trois abbés qui auparavant avait eu le plus de suffrages. Cette élection se fit le 23 de Novembre 1200. C'est en général tenter Dieu, que de lui demander un miracle par la voie du sort, à moins que l'on n'y soit autorisé par une inspiration particulière de son esprit. Mais la conduite du clergé de Bourges n'avait rien de répréhensible; son unique but était d'obtenir que Dieu, par les règles de sa providence ordinaire, déterminât le choix entre des sujets qui, selon les lumières de la prudence humaine, avaient été jugés également dignes de l'épiscopat. On sait que dans l'élection de saint Mathias, faite par la voie du sort, les apôtres agirent par une inspiration particulière de l'esprit de Dieu.

Guillaume n'eut pas plus tôt appris la nouvelle de son élection, qu'il en fut pénétré de la plus vive douleur; et jamais il n'aurait donné son consentement, si le vœu d'obéissance lui eût permis de se soustraire à l'autorité réunie du Pape et du supérieur général de son ordre. Il quitta donc sa chère solitude, mais en versant un torrent de larmes. Il prit la route de Bourges, où il fut reçu comme un ange envoyé du ciel. Son premier soin fut de régler son extérieur, aussi-bien que son intérieur, sur les maximes

de l'évangile; car il était persuadé que tout homme, et principalement un évêque, doit commencer par établir en lui le règne de Jésus-Christ. Il redoubla ses austérités parce qu'il avait à expier, disait-il, et ses propres péchés, et ceux de son peuple. Il garda son habit monastique, sous lequel il portait continuellement un cilice. Ses vêtemens étaient les mêmes en hiver et en été. Il s'interdit pour toujours l'usage de la viande, quoiqu'il en fît servir aux étrangers qui mangeaient avec lui.

La sollicitude du saint archevêque embrassait indifférement tout son troupeau : mais il s'intéressait d'une manière particulière en faveur de ceux dont les besoins spirituels et corporels lui étaient connus. C'est pour ceux-ci, disait-il, que j'ai été spécialement envoyé à Bourges. Les pécheurs pénitens trouvaient en lui un père rempli de douceur et de tendresse; quant aux pécheurs endurcis, il leur opposait une fermeté inflexible, sans vouloir toutefois employer contr'eux la puissance du bras séculier, comme il se pratiquait dans ce temps-là. Il y en eut plusieurs qui, touchés de sa merveilleuse douceur, rentrèrent en eux-mêmes, et renoncèrent à leurs désordres. Quelques personnes puissantes prirent occasion de cette douceur pour attenter aux droits de l'église de Bourges; ils se flattaient que le Saint n'aurait point le courage de leur résister; mais ils ne furent pas longtemps à s'apercevoir de leur erreur. Guillaume, au risque de perdre ses revenus, défendit vigoureusement les droits de son église, même contre le Roi, auquel il était d'ailleurs très-soumis dans tout ce qui concerne le temporel. Il eut aussi des contradictions à essuyer de la part de son chapitre, et de quelques membres de son clergé; il en triompha par sa fermeté et encore plus par sa profonde humilité.

Son zèle s'enflammait à la vue des ravages que causait l'hérésie des Albigeois; il en convertit plusieurs, et si la mort ne l'eût enlevé, il aurait été faire une mission parmi

eux. Il tomba malade lorsqu'il s'occupait de ce pieux projet. Il crut d'abord qu'il en serait quitte pour une légère indisposition ; et, malgré la fièvre, il monta en chaire pour prendre congé de son peuple avant de partir pour sa mission : mais il n'en fut pas plus tôt descendu, que la fièvre augmenta considérablement ; il fallut même qu'il se mît au lit. Les progrès du mal lui firent bientôt juger qu'il approchait de sa fin. Il demanda donc l'Extrême-Onction, puis le saint Viatique ; car c'était l'ordre que l'on suivit alors dans la réception de ces deux sacremens (1) : il reçut le dernier à genoux, en fondant en larmes. Sa faiblesse parut l'avoir quitté : il resta long-temps prosterné, priant, les bras étendus en forme de croix. La nuit suivante, il perdit l'usage de la parole, lorsqu'il commençait ses matines. On comprit à ses signes qu'il voulait être étendu sur la cendre et le cilice. On lui accorda cette satisfaction, et il expira un peu après minuit, le 10 Janvier 1209. On l'enterra dans la cathédrale de Bourges.

Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau firent lever de terre son corps en 1217. L'année suivante, le Pape Honorius III le mit au nombre des Saints. Quelque temps après, l'abbaye de Châlis obtint un os du bras de saint Guillaume, qu'elle a continué d'honorer. En 1399, les chanoines de Bourges donnèrent une côte du même Saint à l'église du collége de Navarre, à Paris. L'université de cette ville lui rendit un culte particulier, comme au patron de la nation de France. En 1562, les Huguenots brûlèrent son corps, que l'on gardait dans la cathédrale de Bourges, et jetèrent ses cendres au vent. Saint Guillaume est honoré dans plusieurs églises de France, quoique son nom ne soit point dans le martyrologe ro-

(1) Bellarm. *de Arte moriendi;* Juenin, *de Sacram.* t. II, et *Hist. des Sacremens*, t. VII.

main (c). La comtesse Mathilde sa nièce avait tant de respect pour sa mémoire, qu'elle donna à l'église de Bourges plusieurs terres situées dans le Nivernois (2).

Les vertus sublimes qui éclatèrent dans tous les Saints, étaient les fruits de cette prière formée par les gémissemens ineffables de l'esprit de Dieu. C'est elle en effet qui éclaire l'homme sur la connaissance de ses devoirs, et qui lui communique cette sagesse infiniment préférable à celle des philosophes ; c'est elle qui purifie les affections du cœur, qui sanctifie l'ame, qui l'orne d'une beauté toute céleste ; et qui l'enrichit des plus précieux dons de la grâce ; et voilà pourquoi Jésus-Christ nous en a si fortement recommandé l'exercice. Non content de nous servir de maître, il voulut encore devenir notre modèle. Souvent il se retirait sur les montagnes et dans les déserts, où il passait les nuits entières à s'entretenir avec son Père dans le silence de toutes les créatures. Ce n'était pas qu'il interrompît jamais son oraison ; il la commença en s'incarnant, et ne la finit qu'en expirant sur la croix. Ses plus fidèles disciples, touchés de son exemple, conçurent la plus haute estime de la prière, et l'on a vu plusieurs renoncer à la société des hommes, pour n'avoir plus de commerce qu'avec le ciel. D'autres, que la Providence retenait au milieu du monde, surent allier l'oraison du cœur avec le tumulte des occupations extérieures. Que dirai-je de tant de saints pasteurs qui portèrent dans l'exer-

---

(c) On vit renaître S. Guillaume dans la personne du B. Philippe Berruyer, son neveu, qui fut archevêque de Bourges, depuis l'an 1236 jusqu'à l'an 1260, qu'il mourut en odeur de sainteté. De Nangis lui attribue plusieurs miracles. On trouvera le détail de ses éminentes vertus dans les auteurs du *Gallia Christiana nova*, t. II, p. 67. Dom Martenne a publié sa vie, écrite par un auteur contemporain, Anec. t. III, p. 1927.

(2) *Gallia Christiana nova*, t. II, p. 63.

cice de leurs fonctions ce même esprit de prière qui les avait rendus dignes de gouverner l'Église ? Mais quoiqu'ils marchassent toujours en la présence de Dieu, ils ne laissaient par d'avoir des heures marquées pour l'oraison; ils prenaient même considérablement sur leur sommeil, pour s'unir au Seigneur d'une manière plus étroite et plus intime, et pour prévenir ces refroidissemens dont il est si difficile de préserver la charité. Heureux tous ceux qui aiment la prière ! On ne peut douter qu'ils n'appartiennent au nombre des élus, puisqu'ils suivent les traces de ceux qui sont déjà couronnés dans la patrie céleste.

S. AGATHON, PAPE.

Saint Agathon naquit en Sicile, et se rendit principalement recommandable par une humilité profonde, une douceur admirable de caractère, et une grande inclination à faire du bien. La manière dont il remplit pendant plusieurs années la place de trésorier de l'Église romaine, le fit juger digne de succéder au Pape Domnus en 679. L'année suivante, il présida, par ses légats, au sixième concile général convoqué à Constantinople contre les monothélites, par les soins de l'Empereur Constantin Pogonat. Il écrivit à ce prince une belle lettre, dans laquelle il refutait l'impiété du monothélisme par la tradition de l'Église romaine. « L'univers catholique, disait-il, reconnaît cette Église pour la mère et la maîtresse de toutes les autres. Sa primauté vient de saint Pierre, le prince des apôtres, auquel Jésus-Christ confia la conduite de tout son troupeau, avec promesse que sa foi ne faillirait jamais. » Cette lettre ayant été remise aux pères du concile, ils la reçurent avec respect, et déclarèrent unanimement que *Pierre avait parlé par la bouche d'A-*

gathon. Ce saint Pape procura le rétablissement de saint Wilfrid sur le siége d'York, et combla de bienfaits le clergé et les églises de Rome. Il mourut en 682, après avoir siégé deux ans et demi. Le grand nombre de ses miracles lui mérita, suivant Anastase, le surnom de *Thaumaturge*. Il est honoré par les Grecs comme par les Latins (*a*).

Voyez Anastase, de l'édition de Bianchini, Muratori, et le P. Labbe, *Conc.* t. IV, p. 109.

S. MARCIEN, GRAND ÉCONOME DE L'ÉGLISE DE CONSTANTINOPLE.

SAINT MARCIEN naquit à Constantinople de parens originaires de Rome, et alliés à la famille impériale des Théodose. On le vit, à l'exemple de saint Jean-Baptiste, consacrer à Dieu ses premières années par le jeûne, les veilles et la prière. Sa charité pour les pauvres avait quelque chose d'extraordinaire : il faisait couler secrètement

(*a*) Nous trouvons dans les lettres de S. Agathon, un style moins pur que dans celles de ses prédécesseurs et de ses successeurs. Ceci venait des incursions continuelles des barbares, qui rendaient l'étude presque impossible, et qui causaient une si affreuse misère, qu'à peine pouvait-on fournir chaque jour à sa subsistance par le travail des mains. Notre Saint allégua ces raisons pour excuser le peu d'éloquence des légats qu'il envoyait à Constantinople : *Mais*, ajoutait-il, *si nous ignorons les grâces du langage, nous conservons, avec la simplicité du cœur, la foi que nos pères nous ont transmise*. Les légats tinrent le même discours, et confirmèrent ce qu'Agathon avait avancé sur l'impossibilité où étaient les Occidentaux de cultiver les lettres. « Notre pays, dirent-ils, est en » proie à la fureur des nations barbares. Nous vivons au milieu des » combats et des déprédations. Nous sommes dans des inquiétudes et » des alarmes continuelles. Le travail des mains est notre unique res» source pour subsister. »

dans leur sein des aumônes considérables. Tout le temps qu'il ne passait pas avec eux, il le donnait à la retraite et à l'oraison. Anatolius, archevêque de Constantinople, qui connaissait son éminente sainteté, crut qu'il était du bien de l'Église de l'attacher au service des autels; il l'ordonna donc prêtre, sans avoir égard à l'opposition que voulut faire l'humilité du Saint. Ceci arriva sous le règne de l'Empereur Marcien.

Le nouveau prêtre regarda le sacerdoce comme une obligation encore plus étroite de tendre à la perfection évangélique. Son plus grand plaisir était d'instruire les pauvres, et de fournir à tous leurs besoins corporels. Quant à lui, il menait une vie très-austère, et conforme aux principes de morale qu'il avait puisés dans la loi de Jésus-Christ. Quelques personnes qui trouvaient dans sa conduite la condamnation de leurs cupidités, formèrent l'horrible projet de noircir sa réputation : ils l'accusèrent d'un rigorisme outré, et même de novatianisme. Marcien ne leur opposa que la douceur et le silence. Avec ces seules armes, il triompha de la calomnie, et sa vertu sortit plus brillante que jamais des nuages dont on avait voulu l'obscurcir; car le patriarche Gennade le fit grand économe de l'église de Constantinople (*a*). Le clergé et le peuple applaudirent à ce choix. Rien ne prouve mieux le zèle dont notre Saint était dévoré pour la maison de Dieu, que la magnificence avec laquelle il bâtit et répara un grand nombre d'églises. Ce zèle ne se bornait pas à la

---

(*a*) C'était la première dignité après le patriarcat. Elle existait déjà avant le consistoire général de Chalcedone, mais elle est abolie depuis long-temps dans l'Occident; elle se soutint plus long-temps dans l'Orient. Voyez Thomassin, *de veteri et novâ Ecclesiæ disciplinâ;* et l'ouvrage du docteur Binterim, intitulé : *Die Vorzüglichsten Denkwürdigkeisten der Christ-katholischen Kirche, etc.,* erster band, Zweiser Theil, p. 9-14.

Note augmentée dans la présente édition.

décence du culte extérieur, il embrassait encore la pureté de la foi : les ariens confondus en firent l'expérience, ainsi que plusieurs autres hérétiques. Saint Marcien devint célèbre par un grand nombre de miracles opérés avant et après sa mort, qui arriva vers la fin du cinquième siècle. Son nom est marqué au 10 Janvier dans les ménées et dans le martyrologe romain.

Voyez dans Surius et Bollandus, une ancienne vie de saint Marcien, écrite par un anonyme; Cédrénus, Sozomène, Théodore lecteur, Codinus, *Orig. Constant.* p. 60; Tillemont, t. XVI, p. 161 (*).

+ S. DOMITIEN, ÉVEQUE DE MILITÈNE (*a*) EN ARMÉNIE.

Extrait des ménées grecques, et de la vie de ce Saint par Theophilactus Simocatta (*b*). Voyez Bollandus *Jan.* t. I, p. 618 et suiv.

Vers l'an 603.

Ce Saint commença à fleurir sous l'Empereur Justin-le-

(*) Ferrarius, servite italien, du Saussaye, Bollandus et le père Giry, comptent parmi les Saints de ce jour, Séthride, en latin *Sedredo*, vierge anglaise, et seconde abbesse de Faremoutier. Effectivement on lit dans Bède, l. 3, c. 8, que cette Séthride, qui était fille de sainte Hereswide, mariée en secondes noces à Anna, Roi des Anglais orientaux, fut envoyée au monastère de Brie (à Faremoutier) et qu'on l'en fit abbesse entre sainte Fare et sainte Aubierge, fille naturelle du même Roi Anna. Mais comment arrive-t-il que son nom ne soit marqué dans aucun calendrier, et qu'on ne l'honore pas même à Faremoutier, quoiqu'on y célèbre la fête de sainte Aubierge, et celle de sainte Arthongate, petite-fille du Roi Anna? D'ailleurs, pourquoi ne voit-on pas les reliques de Séthride avec celles des deux Saintes dont nous venons de parler? Peut-être Sethride serait-elle la même que Sissétrude, dont la fête est marquée tantôt le 6, tantôt le 7 Mai. Mais Jonas de Bobio, plus ancien que Bède, lui donne le titre de cellerière, et non d'abbesse de Faremoutier. Voyez Chastelain, p. 159 et suiv., et Du Plessis, *Hist. de Meaux.*

(*a*) Nommé μελιτηνή par Nicéphore Callistus, mais par d'autres μελιτινη; on trouve aussi *Milita*, aujourd'hui Meledne sur la rive droite de l'Euphrate.

(*b*) Cet écrivain était originaire d'Egypte, Locrien de naissance et

jeune (*c*); ses parens s'appelaient Théodore et Eudoce, remarquables par leur piété autant que par leur éducation. Il se maria, mais ayant perdu sa femme il se livra tout entier à la science du salut, et se fit un si grand nom, qu'il fut nommé évêque de Melitène ayant à peine atteint la trentième année de son âge.

C'est alors qu'il sentit son ame s'enflammer d'un zèle divin, et il travailla de toutes ses forces au salut de ses ouailles. Par sa médiation l'Empereur Maurice (*d*) fit remonter sur le trône Chosroes II, Roi de Perse, qui en avait été dépossédé par Varamus : ceci se passa en 589 et au commencement de l'an 590. Il se concilia par cette action l'affection de l'Empereur romain qui lui fit présent de sommes considérables que notre Saint consacra toutes aux églises et aux hôpitaux. Ayant fait un voyage à Constantinople, il y mourut de la mort des justes; sa dépouille mortelle y reçut les plus grands honneurs de toute la cour et du clergé, après quoi elle fut reconduite dans sa patrie, accompagnée de flambeaux et de chants. Beaucoup de

---

fleurissait environ de 611 à 628. Phothius, *Cod.* LXV en parle. Ses ouvrages sont : 1° *Historia Rerum a Mauritio gestarum*, l. VIII, de 582 à 602, abrégée par Phothius, *Cod.* LXV. Cet ouvrage fut publié en grec et en latin, ainsi que l'épitome de Phothius, à Ingolstadt, 1604, in-4°, enrichi de notes; puis en 1646 à Paris, in-fol., avec un *Glossaire græco-barbare* de Fabrat. 2° Epistolæ LXXXV, qui parurent à Vénise en 1499. 3° *Problemata physica* publiés en grec, avec les lettres, par Vulcanius, à Leyde, en 1596. En 1598 elles parurent à Heidelberg, en grec et en latin; en 1599 à Anvers, et en 1653 à Leipzig; chaque édition était accompagnée de 85 lettres.

(*c*) Fils de Dulcissimus et de Vigilantia, sœur de Justinien; il régna du 14 Novembre 565 au 4 Octobre 578.

(*d*) Il monta sur le trône le 14 Août 582. On rapporte que notre Saint était son proche parent. Voyez Bollandus. Evagrius en fait mention l. 6, *Hist. Eccles.* c. 17, *Mauritii imperatoris cognatum, virum prudentiâ et ingenio præstantem, verbisque et factis eximium, et ad maxima quoque gerenda negotia longe aptissimum.*

miracles se firent par son intercession. On célèbre sa mémoire avec celle de S[t] Grégoire de Nysse dans l'église de S[te] Sophie.

Voyez outre les sources déjà citées, la lettre du saint Pape Grégoire à saint Domitien (*e*); Baronius, annal. t. VIII, ann. 592, n. 27 et 28; Spondanus, ad annum 592, n. 2, etc.

+ S. JEAN CAMILLUS BONUS, ARCHEVÊQUE DE MILAN.

Tiré de sa vie écrite par Bollandus d'après l'ouvrage : *Historia Mediolanensis* Josephi Ripamontii, *in Jan.* voyez Sigonius, l. 2, *de regno Italiæ*, ad. an. 659 et 669; Claudius Robertus *in appendice ad Galliam Christianam ;* Joan. Anton. Tuarnerius, *in vita S. Joannis Bergomensis.*

Septième siècle.

Jean Camillus était originaire de la Ligurie (*a*), formant aujourd'hui le territoire de Gênes et de Lucques, et portait le surnom de *Bonus*, soit que tel ait été le nom de famille de sa mère, soit qu'il ait reçu ce nom à cause de l'extrême bonté de son cœur et de l'innocence de ses mœurs. Il fut très-long-temps attaché au service de la cour de Rome, et jouissait d'une si haute estime de la part du S[t] Pape Grégoire, que celui-ci le chargea d'une ambassade à Milan, près de la Reine Theodolinde (*b*) qui le reçut avec beaucoup de considération. Sa sainteté et son grand

---

(*e*) Epist 62, intitulée *ad Domitianum Metropolitam.*

(*a*) Guarnerius dit qu'il est né à Gênes.

(*b*) Fille de Garibald, duc de Bavière. En 585 elle épousa Anthar, Roi des Lombards, après la mort duquel elle se maria avec Agilulph qu'elle convertit à la foi catholique avec tout son peuple. Elle survécut encore à son second époux, et gouverna, après sa mort, conjointement avec son fils Adalwald, pendant quelque temps encore ses états avec beaucoup de sagesse.

crédit le firent juger digne du siége épiscopal de Milan, où il combattit avec un zèle infatigable les erreurs des monothélites. Bientôt il se lia d'amitié avec un autre Jean, évêque de Bergomum, aujourd'hui Bergamo, qui était également en réputation de sainteté. Ils réunirent leurs forces et réfutèrent dès-lors victorieusement les docteurs hétérodoxes dont nous venons de parler. Notre Saint bâtit beaucoup d'églises entr'autres la magnifique église de Decium, petite ville où il fonda un collége de prêtres, qui, à des heures fixes, chantaient les psaumes, puis travaillaient au salut des ames. Il assista aussi au concile tenu a Rome, sous Martin II. On ne connaît pas au juste le jour de sa mort; Bollandus la place dans l'année 659. Quoi qu'il en soit, il doit avoir atteint un âge très-avancé, puisqu'il avait déjà connu saint Grégoire, mort en 604. Son nom se trouve dans le martyrologe romain sous le 10 Janvier.

---

11 Janvier.

S. THÉODOSE LE CÉNOBIARQUE.

Tiré de sa vie, écrite par Théodore, évêque de Pétra, qui fut quelque temps son disciple. On la trouve dans Surius et dans Bollandus. Elle est estimée de Fleury, de Baillet, et de tous nos plus habiles critiques.

L'AN 529.

Théodose naquit l'an 423, dans une petite ville de Cappadoce, nommée Mogariasse (*a*). Il eut le bonheur d'avoir des parens vertueux qui le formèrent à la piété, autant par leurs exemples que par leurs instructions. Son ame n'avait de goût que pour les choses de Dieu. Il fut ordonné

(*a*) Appelée depuis Marisse.

lecteur, étant encore fort jeune, et il en exerça l'office dans l'Eglise avec beaucoup d'édification. Obligé par état de lire assidûment les saintes Écritures, il en acquit une grande connaissance, ainsi qu'une facilité merveilleuse à en développer le sens. Plus il en nourrissait son ame, plus les vérités qu'elles renferment y faisaient de profondes impressions, qui le dégageaient chaque jour des choses visibles, et le pressaient de tout quitter pour tendre à la perfection évangélique. Enfin il entendit la voix de Dieu qui lui disait intérieurement d'imiter Abraham, en s'arrachant à sa patrie et au sein de ses amis. Rien ne put l'arrêter. Docile à la vocation du ciel, il partit pour Jérusalem, afin d'y consulter Dieu sur l'état de vie qu'il devait embrasser, et se consacrer à lui de la manière la plus parfaite. Il se détourna dans sa route pour faire une visite à saint Siméon Stylite, célèbre par la vie extraordinaire qu'il menait sur sa colonne. Ce Saint le voyant approcher, lui cria, en l'appelant par son nom : « Théodose, serviteur » de Dieu, soyez le bien venu. » Théodose, surpris de s'entendre nommer par le Saint, qu'il n'avait jamais vu, se prosterna le visage contre terre. Mais Siméon le fit monter sur sa colonne, l'embrassa tendrement, lui prédit plusieurs choses qui devaient lui arriver, et lui donna des instructions relatives aux circonstances dans lesquelles il se trouverait. Théodose, après avoir quitté ce grand serviteur de Dieu, reprit la route de Jérusalem. Son premier soin, lorsqu'il se vit dans cette ville, fut de satisfaire sa dévotion par la visite des lieux saints. Il ne s'occupa plus ensuite que du choix de la vie qu'il embrasserait, pour se consacrer au Seigneur sans aucune réserve. Il se détermina pour la vie cénobitique, comme étant pour un jeune novice la plus sûre, à cause des secours que l'on trouvait continuellement dans les avis d'un guide sage et éclairé. Il se mit donc sous la conduite d'un saint moine nommé Longin,

qui menait la vie d'un reclus dans un coin de la tour de David, et qui passait pour avoir une expérience consommée dans les voies de la perfection. Le maître, charmé des progrès de son disciple dans la vertu, conçut bientôt pour lui l'affection la plus tendre.

Une dame de piété, nommée Icélie, venait de bâtir une église en l'honneur de la Sainte-Vierge, sur le chemin de Bethléem. Persuadée que personne n'était plus digne que Théodose d'en avoir la direction, elle alla le demander à Longin. On eut beau employer les prières pour vaincre les répugnances de notre Saint, il refusa constamment ce qu'on exigeait de lui; et jamais il ne se serait rendu, si son supérieur ne se fût expliqué par un ordre exprès. Il se chargea donc par obéissance de la conduite de l'église; mais il y renonça bientôt, dans la crainte que le poison des louanges qu'on donnait à ses vertus ne corrompît son cœur. Il se retira dans une caverne située sur une montagne déserte qui n'était pas éloignée : là, détaché de tous les objets sensibles, il soumettait la chair à l'esprit par de longues veilles et par des jeûnes vigoureux. Sans cesse il s'entretenait avec Dieu par la prière; et la vive componction dont son cœur était brisé, tirait de ses yeux des larmes presque continuelles. Quelques légumes et quelques herbes sauvages faisaient toute sa nourriture. Pour le pain, il s'en interdit absolument l'usage, et il fut trente années sans en goûter.

L'éclat de sa vertu attira auprès de lui plusieurs personnes touchées du désir de servir Dieu dans la retraite. Il n'en voulut d'abord recevoir que six ou sept; bientôt il en admit un plus grand nombre. La charité le fit ensuite résoudre à ne refuser aucun de ceux dans lesquels il remarquait d'excellentes dispositions. La nécessité de penser continuellement à la mort, était le sujet de la première instruction qu'il faisait à ses disciples; et ce fut dans le dessein de graver plus profondément cette pensée dans leur esprit,

qu'il fit creuser un tombeau destiné à la sépulture de toute la communauté. Lorsqu'il fut entièrement achevé, il y mena tous ses frères, et leur dit : « Voilà le tombeau tout » prêt; mais qui d'entre vous en fera la dédicace? Ce sera » moi, répondit le prêtre Basile. » Aussitôt il se jette aux pieds de son abbé, et lui demande sa bénédiction. Théodose ordonna qu'on dît pour lui les prières des morts. Effectivement, Basile mourut quarante jours après, sans aucune apparence de maladie.

Le Saint n'avait encore que douze disciples, lorsqu'il arriva une chose bien digne d'être remarquée. Il se trouva que la communauté n'avait rien à manger le jour de Pâques; on manquait même de pain pour offrir le saint Sacrifice. Quelques-uns des frères se mirent à murmurer : mais Théodose les reprit de leur peu de foi. « Mettez, leur dit-il, » votre confiance en Dieu; il saura pourvoir à vos besoins. » La promesse ne fut pas vaine, car on vit bientôt arriver des mulets chargés de provisions.

Le bruit des miracles de Théodose, joint à son éminente sainteté, grossissait tous les jours le nombre de ses disciples, et sa grotte était devenue trop petite pour les contenir tous. Il consulta Dieu sur la conduite qu'il devait tenir; et sur la réponse qu'il en reçut intérieurement, il bâtit près de Bethléem (*b*) un vaste monastère, qui fut bientôt rempli de personnes recommandables par leurs vertus. Trois infirmeries étaient attenantes au monastère : l'une, destinée aux malades, fut fondée par une dame vertueuse du voisinage; on recevait dans la seconde les vieillards et les infirmes. La troisième était pour les solitaires qui, s'étant retirés dans le désert sans une vocation particulière de Dieu, avaient été punis de leur orgueil, ou par

(*b*) Dans un lieu nommé Cathisme. Il était peu éloigné de la grotte du Saint.

la perte des sens, ou par la possession du démon. Les deux dernières avaient été bâties par Théodose. Il y avait un ordre admirable dans toutes ces infirmeries; on pourvoyait avec une attention pleine de tendresse aux besoins spirituels et corporels de ceux qui y étaient renfermés.

Le Saint n'oublia point les étrangers; il fit construire plusieurs bâtimens pour les loger : on y recevait indistinctement tous ceux qui se présentaient. Un jour le nombre des hôtes se trouva si grand, qu'il y avait près de cent tables servies pour eux. Il arriva plus d'une fois que Théodose multiplia, par la vertu de ses prières, les provisions du monastère que le concours des étrangers avait rendues insuffisantes.

Mais, pour revenir au monastère, rien n'était plus édifiant que le spectacle qu'il offrait. On eût pris tous les frères pour autant d'anges revêtus d'un corps mortel. Unis ensemble par les liens de la charité et de la paix, ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une ame. Rigides observateurs de la loi du silence, ils ne se dissipaient point par des communications extérieures. On voyait régner parmi eux une sainte émulation pour l'accomplissement de leurs devoirs, et pour toutes les observances prescrites par la règle. Il y avait quatre églises dans l'enclos du monastère : la première était pour les frères qui parlaient grec; la seconde, pour les Arméniens auxquels on avait réuni les Arabes et les Perses; la troisième, pour les Besses, c'est-à-dire, pour tous ceux qui étaient venus des pays septentrionaux et d'au-delà, comme de la Thrace, de l'Europe, et qui parlaient la langue esclavonne ou rhunique. Chacune de ces nations chantait dans son église particulière, ce que l'on appelait la messe des catéchumènes, c'est-à-dire, cette partie de la messe qui précède l'offertoire. Après la lecture de l'évangile, elles s'assemblaient toutes dans l'église des Grecs, qui était la plus nombreuse.

C'était là qu'on offrait le saint Sacrifice, et que tous les moines participaient au corps et au sang de Jésus-Christ (1). La quatrième église était à l'usage de ceux qui expiaient leurs fautes par les travaux et les humiliations de la pénitence.

Ce n'était pas assez pour Théodose que d'avoir destiné à la prière publique une partie considérable du jour et de la nuit, il voulut encore préserver ses disciples des maux que cause ordinairement l'oisiveté parmi les moines. Il leur ordonna donc de s'appliquer à quelque métier utile, qui, sans être incompatible avec l'esprit de recueillement, pût fournir les choses nécessaires à la communauté.

Théodose était lié d'une amitié fort étroite avec saint Sabas, qui vivait aussi en Palestine, et qui soutenait un grand nombre de solitaires dans les voies de la perfection. Salluste, évêque de Jérusalem, qui connaissait le mérite de ces deux grands hommes, voulut donner plus d'exercice à leur zèle et à leur charité. Il nomma Sabas, supérieur de tous les hermites; et Théodose, supérieur de tous les cénobites de la Palestine. C'est pour cela que ce dernier a eté surnommé le *Cénobiarque* (c). Les deux serviteurs de Dieu se faisaient de fréquentes visites; mais leurs conversations ne roulaient jamais que sur des sujets de piété et d'édification. Animés d'un même zèle, ils concertaient ensemble les moyens les plus efficaces de procurer la gloire de Dieu. Unis encore par un sincère attachement à la doctrine de l'Église, ils eurent tous deux l'honneur d'être persécutés pour sa défense.

---

(1) Voyez Le Brun, *Explic. des cérémonies de la Messe*, t. IV, p. 234, 235, *dissert.* 14, art. 2.

(c) C'est-à-dire, chef des cénobites. Les cénobites vivaient en communauté. On appelait *hermites* ou *anachorètes* ceux qui vivaient séparés les uns des autres.

L'Empereur Anastase, protecteur des eutychiens, avait chassé, en 513, Elie, patriarche de Jérusalem, qui détestait les impiétés de ces hérétiques, et avait mis sur son siége un moine nommé Sévère, dont tout le mérite consistait à professer l'eutychianisme. En même temps, il avait publié un édit, par lequel il était ordonné aux Syriens d'obéir à cet intrus, et d'embrasser sa communion. Théodose et Sabas refusèrent d'obéir, au risque d'encourir l'indignation du prince. Ils persistèrent dans leur attachement à Elie, puis à Jean son légitime successeur; ils eurent même le courage de prendre hautement la défense de ces deux patriarches. L'autorité des deux abbés était d'autant plus grande, que tout le monde connaissait leur éminente sainteté. Les ministres d'Anastase sentirent bien qu'il serait dangereux d'avoir recours aux voies de rigueur : ils jugèrent donc qu'il fallait fermer les yeux sur la résistance de Théodose et de Sabas, et choisir quelque autre moyen pour venir à bout de la vaincre. Voici celui dont l'Empereur fit usage.

Il envoya à notre Saint une somme d'argent considérable, sous prétexte de lui fournir plus abondamment de quoi assister les pauvres; mais son unique dessein était de le corrompre et de l'engager dans ses intérêts. Théodose, qui feignit de ne pas s'apercevoir du piége qu'on lui tendait, reçut la somme, et la distribua en aumônes. Quelque temps après, l'Empereur le fit prier de souscrire une confession de foi, dans laquelle les deux natures de Jésus-Christ étaient confondues. Il se flattait qu'il ne trouverait aucune résistance dans Théodose : mais il ne fut pas long-temps à se détromper; car le Saint lui écrivit, avec un zèle vraiment apostolique, une lettre dans laquelle il refutait de la manière la plus solide toutes les subtilités des eutychiens. Il protestait ensuite qu'il souffrirait plutôt la mort, que de trahir la vérité. Anastase ne put s'empêcher d'admirer la

généreuse liberté de Théodose, et la force de ses raisonnemens. Il lui répondit même, par une lettre respectueuse, où, après avoir fait l'aveu de sa faute, il déclarait que tout son désir était de voir renaître la paix dans l'Église.

Malheureusement ces belles dispositions ne furent pas de longue durée. Anastase reprit bientôt ses premières idées : il publia de nouveaux édits en faveur de l'eutychianisme, et envoya de toutes parts des troupes avec ordre de les faire exécuter. A la première nouvelle que Théodose en reçut, il alla exhorter tous les fidèles de la Palestine à demeurer fermes dans la doctrine définie par les quatre premiers conciles généraux. Lorsqu'il fut à Jérusalem, il fit assembler le peuple dans l'église; puis étant monté en chaire, il cria à haute voix : « Si quelqu'un ne reçoit pas les quatre con» ciles écuméniques, comme les quatre évangiles, qu'il soit » anathème. » Une action aussi hardie de la part d'un vieillard plus que nonagénaire, ranima la foi de tous ceux qui commençaient à chanceler depuis la publication des édits. D'ailleurs, comment se défier d'un homme dont Dieu justifiait la conduite par des miracles? En effet, une femme, rongée d'un horrible cancer, se trouva tout-à-coup guérie en touchant les habits du Saint, lorsqu'il sortait de l'église. Cependant Anastase, irrité de ce qu'un simple moine avait la hardiesse de résister à ses volontés, et de traverser ses desseins, envoya aussitôt un ordre pour l'exiler. Mais cet exil ne fut pas long; car Anastase étant mort peu de temps après, Justin son successeur, qui favorisait les catholiques, rappela Théodose.

Le Saint vécut encore onze ans après son retour, et malgré son grand âge, il ne voulut rien diminuer de ses austérités. L'humilité était, pour ainsi dire, sa vertu favorite. Voici deux traits qui feront connaître jusques où il portait cette vertu. Ayant vu un jour deux de ses moines qui disputaient ensemble, il se jeta à leurs pieds pour les conju-

rer de ne point rompre les liens de la charité, et il ne voulut se lever que lorsqu'ils furent parfaitement réconciliés. Une autre fois il se vit contraint de séparer de la communion un frère qui s'était rendu coupable d'une faute très-griève. Celui-ci, au lieu de se soumettre à la pénitence qu'il méritait, osa à son tour excommunier son supérieur. Théodose se conduisit comme si l'excommunication eût été valide, dans l'espérance que son disciple, dont il ne voulait que le salut, se laisserait toucher par l'exemple de sa soumission. L'événement répondit à ses désirs.

La dernière année de sa vie, il fut affligé d'une maladie très-cruelle; il la souffrit avec une patience héroïque, et une entière résignation à la volonté divine. Une personne touchée de sa situation lui ayant conseillé de s'adresser au ciel, afin d'obtenir quelque adoucissement à ses maux : « Non, non, répondit le Saint, une telle prière marquerait » de l'impatience, et me ravirait ma couronne. » Quand il vit qu'il touchait à son dernier moment, il ranima ses forces pour donner encore quelques avis à ses frères; il leur prédit ensuite plusieurs choses qui arrivèrent effectivement après sa mort. Enfin il s'endormit dans le Seigneur, l'an de Jésus-Christ 529, et le 105e de son âge. Pierre, patriarche de Jérusalem, assista à ses funérailles avec les habitans de toute la contrée, et il se fit plusieurs miracles durant la cérémonie. Le corps du Saint fut enterré dans sa première cellule, appelée *la caverne des Mages* (*d*). Un comte du palais qui marchait contre les Perses à la tête de l'armée de l'empire, demanda, comme une faveur, le cilice que Théodose portait durant sa vie, ce qui lui fut accordé. Il se crut toujours redevable à cette précieuse relique de la victoire qu'il remporta sur les ennemis. La fête de saint Théodose

(*d*) Parce qu'on croyait dans le pays que les Mages y avaient logé, lorsqu'ils vinrent adorer Jésus-Christ.

est marquée au 11 Janvier dans tous les calendriers grecs et latins.

L'exemple des Nazaréens et des Esséniens parmi les juifs, et celui de tant d'hommes parmi les chrétiens, lesquels se sont sanctifiés dans la retraite, prouvent évidemment que Dieu appelle plusieurs de ses élus à la vie contemplative. Saint Grégoire-le-Grand pense même qu'il est des ames si susceptibles de mauvaises impressions, qu'elles n'ont, pour se sauver, d'autre voie que celle de la solitude. Cette vérité doit fournir une ample matière de réflexions à tous ceux qu'une triste expérience a convaincus de leur faiblesse, et qui ne se sentent point assez forts pour vaincre les charmes de ce monde corrupteur. Ils doivent imiter la conduite d'un guerrier prudent et habile qui, par une sage retraite, évite les occasions de combattre contre un ennemi trop puissant. L'obligation d'embrasser la vie solitaire regarde encore tous ceux qu'une vocation particulière destine à cet état. Qu'on prenne garde toutefois de se déterminer par des motifs étrangers au salut, tels que seraient l'amour du repos, et la fuite de cette gêne que l'on éprouve quelquefois dans le service du prochain. Il faut donc, avant de quitter le siècle, consulter la volonté du Ciel, sonder tous les replis de son cœur et mesurer ses forces. Si, après toutes ces précautions, on ne trouve en soi qu'un ardent désir d'éviter les écueils contre lesquels on a si souvent fait naufrage, d'expier ses fautes par les pratiques austères de la pénitence, et de se sanctifier par les exercices de la contemplation, alors on ne doit plus balancer, c'est Dieu qui parle. Il ne reste plus qu'à lui demander la grâce de sortir victorieux de tous les dangers qui se rencontreront (car il n'est point d'état qui n'ait les siens), et de persévérer dans ses premières dispositions : grâce si nécessaire, que, sans elle, on se perdra infailliblement dans la solitude la plus retirée. Il faut encore avoir soin de s'entretenir dans

cet esprit de ferveur qui est l'ame de la religion, et sans lequel toutes nos œuvres sont mortes, et n'ont aucun prix aux yeux de Dieu. C'est par-là que les vrais solitaires ont opéré leur salut; c'est par-là que le peuvent opérer tous ceux qui embrasseront le même genre de vie.

S. HYGIN, PAPE ET MARTYR.

SAINT HYGIN monta l'an 139 sur la chaire de S. Pierre, vacante par le martyre de S. Thélesphore. L'Église jouissait alors de quelque tranquillité, ce qui était une suite du règne pacifique de l'Empereur Antonin-le-Pieux. Nous trouvons, il est vrai, plusieurs martyrs du temps même de ce prince; mais la plupart des cruautés que l'on exerçait alors contre les chrétiens, doivent être rejetées sur la fureur d'un peuple superstitieux, ou sur l'inhumanité de quelques magistrats particuliers. En effet, Antonin, quoique ennemi des chrétiens, ne consentit que rarement aux procédés de rigueur; il les défendit même par des lettres qu'il écrivit aux gouverneurs d'Asie, d'Athènes, de Thessalonique et de Larisse (1).

Le démon, jaloux du calme qui régnait dans l'Église, entreprit de le troubler. L'instrument dont il se servit fut Cerdon, qui cachait toute la cruauté d'un loup sous la douceur apparente d'un agneau. Cet hérésiarque quitta la Syrie, et prit la route de Rome, où il arriva vers le commencement du pontificat d'Hygin. Il se mit aussitôt à enseigner de monstrueuses erreurs, que Marcion adopta dans la suite, et répandit avec plus de succès (*a*). Le saint Pape,

(1) Voyez Eusèbe, *Hist.* l. 4. c. 26.

(*a*) Cerdon enseignait qu'il y avait deux Dieux, l'un rigoureux et sévère, qui était l'auteur de l'ancien Testament; l'autre bon et miséri-

à la vigilance duquel rien n'échappait, découvrit ce monstre, et le sépara de la communion des fidèles. Cerdon feignit d'être repentant de ses fautes, rétracta ses impiétés, et fut reçu dans le sein de l'Église; mais comme sa pénitence n'avait point été sincère, il continua de dogmatiser, observant seulement de le faire en secret. Hygin, qui en fut instruit, l'excommunia une seconde fois (2).

Dans le même temps parut un autre hérésiarque, nommé Valentin : c'était un philosophe platonicien enivré de sa vaine science. Piqué de ce qu'on ne l'avait pas fait évêque (3), il se mit à renouveler plusieurs impiétés de Simon-le-Magicien, auxquelles il joignit d'étranges absurdités de son invention (*b*). Il publia d'abord ses erreurs à Alexandrie, d'où il vint à Rome quelque temps après. Le Pape Hygin, informé de son extravagante doctrine, résolut d'en arrêter le cours; mais il employa la voie de la douceur, dans l'espérance de ramener Valentin, et de le gagner ainsi à Jésus-Christ. Ce fut le motif qui le détermina à ne point faire usage à son égard de l'excommunication : c'était mal connaître cet hérésiarque. Jamais il ne voulut se rétracter; et S. Pie, successeur immédiat de saint Hygin, fut obligé de le chasser de l'Église la première année de son pontificat.

Saint Hygin mourut l'an 142, après avoir siégé près de quatre ans. Plusieurs anciens calendriers et le martyrologe romain lui donnent le titre de martyr; ce qui peut être

---

cordieux, duquel venait le nouveau Testament. Le second avait envoyé Jésus-Christ, son fils, pour délivrer les hommes de la tyrannie du premier Dieu. A cette impiété, il en ajoutait une seconde. Selon lui Jésus-Christ n'était pas né réellement de la Vierge Marie, et il ne s'était revêtu de la chair qu'en apparence.

(2) Saint Epiph. *hær.* 41. Iren. l. 3. c. 4. Eusèb. etc.

(3) Tertul. l. *contra Valent.* c. 4.

(*b*) Par exemple, les trente æons ou siècles, qu'il disait être des divinités inférieures. Il débitait les plus grandes extravagances sur ces æons, ainsi que sur leur origine.

fondé sur les différentes persécutions qu'il eut à essuyer, et sur les périls auxquels sa place l'exposait dans ces temps orageux.

Voyez Tillemont, t. II, p. 252; Orsi, t. I, Berti, t. II, *Chron.*

S. SALVE (*a*), ÉVÊQUE D'AMIENS.

Salve ou Sauve mena dans sa jeunesse une vie assez mondaine; mais Dieu l'ayant touché, il distribua ses biens aux pauvres, et se retira dans un monastère qu'il fit bâtir sous l'invocation de la Sainte-Vierge et de S. Pierre. Après y avoir passé plusieurs années dans l'exercice de la prière et dans les austérités de la pénitence, il suivit le zèle qui le pressait, et se mit à prêcher la parole de Dieu, afin d'arracher les pécheurs à leurs désordres. Le succès de ses discours fut si prodigieux, qu'on l'éleva sur le siége d'Amiens, pour remplacer saint Honoré, mort dans le septième siècle. Il justifia par sa conduite le choix qu'on avait fait de lui. On le vit toujours s'acquitter des fonctions épiscopales avec un zèle et une piété dignes d'un successeur des apôtres. Il mourut le 28 Octobre.

Quelques siècles après, le corps de saint Salve fut transféré de la cathédrale d'Amiens à Montreuil-sur-mer, dans la Basse-Picardie, où il est encore aujourd'hui vénéré avec une grande dévotion. La cathédrale de Cantorbéry possédait une portion des reliques du même Saint avant la ruine des monastères d'Angleterre (*b*). Le martyrologe romain marque le nom de saint Salve à l'onzième jour de

---

(*a*) En latin *Salvius*.

(*b*) C'est ce que nous apprenons d'un ancien catalogue des reliques qui étaient dans la cathédrale de Cantorbéry. Dart l'a donné dans son Histoire de cette église.

Janvier, qui paraît avoir été celui de la translation de ses reliques. Sa fête était encore autrefois célébrée le 28 Octobre dans plusieurs églises de France et d'Angleterre (*c*).

Voyez dans Bollandus la vie de saint Salve, écrite par un auteur anonyme qui n'est pas très-ancien, et le *Gallia Christiana nova*, t. X, p. 1154.

Le martyrologe romain honore encore en ce jour un saint Salve ou Salvius, martyr d'Afrique. Saint Augustin a fait un sermon sur sa fête.

S. EGWIN, ÉVÊQUE DE WORCESTER.

Saint Egwin était issu du sang des Rois de Mercie; il eut le bonheur de se consacrer au service de Dieu dès sa jeunesse. L'éclat de ses vertus l'ayant fait connaître, il fut élevé sur le siége de Worcester en 692. La généreuse liberté avec laquelle il reprenait le vice, déplut à quelques pécheurs endurcis, qui prirent de là occasion de le persécuter. Il employa le temps que dura la persécution, à faire un pélerinage à Rome. Il revint dans son diocèse en 701, et fonda, avec l'aide de Kenred, Roi de Mercie, la fameuse abbaye d'Evesham, sous l'invocation de la Sainte-Vierge. Il fit un second pélerinage à Rome avec les Rois Kenred et Offa (*a*), qui renoncèrent au gouvernement de leurs états, pour s'assurer plus efficacement une couronne immortelle. Le saint évêque mourut le 30 Décembre 717, et fut enterré à Evesham. En 1183, on transporta son corps dans un lieu plus honorable. Il y a toute apparence que cette translation se

(*c*) Il ne faut pas confondre S. Salve d'Amiens avec S. Salve, évêque d'Albi. Ce dernier, connu encore sous les noms de Salvi et de Sauge, vivait dans le sixième siècle. Nous apprenons de S. Grégoire de Tours, que c'était un prélat d'une sainteté extraordinaire. Voyez sa vie sous le 10 Septembre.

(*a*) Ce dernier était Roi des Saxons orientaux.

fit le 11 Janvier, jour auquel la fête du Saint est marquée dans plusieurs martyrologes anglais.

Voyez la vie de saint Egwin dans Capgrave; les annales de Worcester dans le *Britannia sacra* de Warthon; Guillaume de Malmesbury, l. 4. *de Pontif. Angl.*; Harpsfield, *sect.* 8, c. 15 et 18; Dugdale, *Mon. Angl.* t. I, p. 144, et t. II, p. 851; Leland, *Collections,* vol. I, p. 240 et 298, et vol. III, p. 160; *l'Histoire des abbayes*, par M. Brown Wilis, t. I. p. 90, et *l'Histoire de la cathédrale de Worcester,* par M. Thomas.

---

12 Janvier.

S. ARCADIUS, MARTYR.

Tiré des actes anciens du Saint, que Baronius estimait beaucoup, et que dom Ruinart a inséré dans sa collection. Saint Zénon de Vérone en a fait usage dans son sermon ou traité sur ce saint martyr. Voyez Tillemont, t. V, p. 557, et sur-tout les notes des frères Ballerini sur les sermons de saint Zénon, imprimés à Vérone, en 1739, l. 2, tr. 18, p. 200.

Troisième siècle.

Le démon avait armé les tyrans de toute sa rage contre les disciples de Jésus-Christ. Sur le moindre soupçon, on enfonçait les maisons, on y faisait les plus rigoureuses recherches, et si l'on y découvrait quelque chrétien, il était traité avec une horrible barbarie avant d'être conduit devant le juge. Chaque jour voyait commettre de nouveaux sacriléges. On contraignait les fidèles d'assister à des cérémonies superstitieuses, à conduire par les rues les victimes couronnées de fleurs, à brûler de l'encens en l'honneur des idoles, à chanter à la manière des bacchantes; par-là on espérait arracher de leur cœur la foi en Jésus-Christ.

Arcadius ne voyant par-tout qu'une effroyable confusion, résolut d'abandonner ses biens, et de s'éloigner d'un séjour aussi dangereux. Il quitta donc la ville où il était,

pour se retirer dans un lieu écarté; là, il servait librement Jésus-Christ, dans les veilles, dans l'oraison, et dans tous les autres exercices d'une vie austère et pénitente. Sa fuite ne put être long-temps cachée. Le gouverneur, informé qu'il ne paraissait point aux sacrifices, envoya des soldats à sa maison. Ceux-ci l'ayant investie et forcée, n'y trouvèrent qu'un des parens du Saint. Cet homme mit tout en usage pour justifier l'absence d'Arcadius : mais les soldats, au lieu de se rendre à ses raisons, le conduisirent au gouverneur, qui ordonna de le garder étroitement jusqu'à ce qu'il eût fait connaître le lieu où Arcadius s'était caché.

Le Saint, instruit du danger que courait son parent, et brûlant d'ailleurs du désir du martyre, se montre dans la ville, et va lui-même se présenter au juge. « Si c'est » à cause de moi, lui dit-il, que vous retenez mon pa- » rent dans les fers, accordez-lui la liberté. Je suis cet » Arcadius, l'unique cause de sa détention. Je viens vous » déclarer qu'il ignorait le lieu de ma retraite, et je sa- » tisferai en personne à toutes les questions que vous vou- » drez me faire. Je veux bien, répondit le juge, vous » pardonner à tous deux, mais à condition que vous sa- » crifierez aux dieux. Qu'osez-vous me proposer, répliqua » Arcadius? Connaissez-vous les chrétiens, et croyez-vous » que la crainte de la mort soit capable de leur faire tra- » hir leur devoir? Jésus-Christ, est ma vie, et la mort » m'est un gain. Inventez tel supplice qu'il vous plaira, » jamais je ne serai infidèle à mon Dieu. »

Le juge irrité s'arrêta pour imaginer quelque supplice extraordinaire; car les ongles de fer, les plombeaux et le chevalet ne lui parurent point suffisans pour assouvir sa rage. Il rompit enfin le silence, en adressant ces paroles aux bourreaux : « Saisissez cet impie; faites-lui voir, » faites-lui désirer la mort, sans qu'il puisse l'obtenir de

» long-temps. Coupez les jointures de ses membres l'une » après l'autre, et cela avec tant de lenteur, qu'il ap- » prenne ce que c'est que d'abandonner les dieux de ses » ancêtres, pour adorer une divinité inconnue. » A peine eut-il cessé de parler, que les bourreaux trainèrent Arcadius au lieu où plusieurs autres victimes avaient déjà été égorgées pour le nom de Jésus-Christ. Le Saint y étant arrivé, lève les yeux au ciel, dont il implore le secours, puis présente le cou, dans la persuasion qu'on allait lui trancher la tête. Mais les bourreaux, en exécution des ordres qu'ils avaient reçus, lui coupent successivement les jointures des doigts, des bras et des épaules; ils le font ensuite cuocher sur le dos, et lui coupent aussi les doigts des pieds, puis les pieds, les jambes et les cuisses. Le martyr donnait ses membres les uns après les autres, témoignant une patience héroïque pendant toute cette barbare exécution. Sa langue, qu'on avait oublié de couper, prononçait souvent ces paroles : « Seigneur, enseignez- » moi votre sagesse. » La vue de son corps, qui n'était plus qu'un tronc baigné de sang, tirait les larmes des yeux de tous les assistans. Ils ne pouvaient se lasser d'admirer une constance dont il n'y avait point d'exemple, et ils avouaient que le principe en était divin.

Cependant Arcadius, qui vivait encore, offrait à Dieu ses membres épars çà et là. « Heureux membres, disait-il, » c'est à présent que vous m'êtes chers, puisque vous ap- » partenez véritablement à mon Dieu, auquel vous avez » été offerts en sacrifice. Et vous, ajouta-t-il, en s'adres- » sant au peuple, vous qui avez été spectateurs de cette » sanglante tragédie, apprenez que tous les tourmens ne » sont rien pour celui qui envisage une couronne éter- » nelle. Vos dieux ne sont pas des dieux; renoncez donc » à leur culte sacrilége. Il n'y a point d'autre Dieu que » celui pour lequel je souffre et je meurs : lui seul me

» console et me soutient dans l'état où vous me voyez. » Mourir pour lui, c'est vivre; souffrir pour lui, c'est » être dans les délices. » Tandis qu'il parlait ainsi au peuple assemblé autour de lui, il expira doucement le 12 Janvier. Les idolâtres ne purent refuser leur admiration à la patience invincible de ce glorieux martyr. Pour les chrétiens, ils glorifiaient le Dieu qui fortifie ceux qui l'adorent et qui l'aiment. Ils ramassèrent toutes les parties du corps de son serviteur, et les renfermèrent dans un même tombeau.

Le martyrologe romain et plusieurs autres martyrologes d'Occident, font une mention honorable de saint Arcadius, le jour de sa mort. Nous lisons dans le titre du sermon de saint Zénon et dans les martyrologes, qu'il souffrit à Césarée en Mauritanie (*a*).

Heureux S. Arcadius, d'avoir fait à Dieu le sacrifice de sa liberté, de son corps, de sa vie, de tout ce qu'il était et de tout ce qu'il avait! Il crut avec raison qu'on ne peut jamais excéder, lorsqu'il s'agit d'un Dieu auquel nous appartenons à tant de titres. Que l'exemple de ce saint martyr nous engage au moins à mener une vie digne de notre vocation, à nous consacrer sans réserve au service divin, à rechercher en tout l'accomplissement de la volonté du ciel. Ne perdons aucune occasion de nous appliquer à toutes les bonnes œuvres dont la pratique dépendra de nous. Ayons soin sur-tout de nous entretenir continuellement dans cet esprit de sacrifice dont tous les Saints furent animés. C'était cet esprit qui leur donnait ce courage invincible, cette patience héroïque dans les épreuves; jamais il ne restait oisif en eux. Les souffrances ex-

(*a*) Les actes du Saint ne désignent ni le lieu, ni le temps où il souffrit. Les uns mettent son martyre sous Valérien, et les autres sous Dioclétien.

térieures venaient-elles à leur manquer, ils trouvaient dans la mortification de leurs penchans de quoi exercer leur zèle. Fermes et inébranlables dans la résolution qu'ils avaient prise de plaire à Dieu, ils étaient prêts à tout entreprendre, à tout souffrir, pour lui donner des preuves de leur fidélité. Ils se regardaient comme des victimes dévouées à son amour, et dont il pouvait disposer selon sa volonté. Chaque jour on les voyait se renouveler dans les sentimens de l'homme intérieur, et produire tous les actes propres à allumer de plus en plus dans leurs cœurs ce feu sacré que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre. N'imiterons-nous jamais ces grands modèles ?

S. BENOIT BISCOP (*a*), ABBÉ EN ANGLETERRE.

La noblesse de sa naissance lui fit obtenir une place distinguée parmi les officiers d'Oswy, Roi de Northumberland. Ce prince, qui l'aimait, prit plaisir à le combler de biens et d'honneurs. Il est très-difficile qu'un jeune seigneur, qui ne trouve que des charmes dans le monde, n'y attache pas son cœur : mais Benoît connaissait trop bien le vide et la fragilité de toutes les choses sensibles, pour les juger dignes de ses affections; aussi n'eut-il que du mépris pour elles. Le désir qu'il avait de vivre uniquement pour Dieu, s'accrut à un point, qu'on le vit à l'âge de vingt-cinq ans, quitter la cour et le commerce des hommes. Sa dévotion le porta d'abord à faire le voyage de Rome. De retour dans sa patrie, il ne s'occupa plus que de l'étude de l'Écriture sainte, et des autres exercices de la piété chrétienne. Quelque temps après,

(*a*) Son vrai nom était *Biscop Baducinq*, comme on le voit par Eddius-Stephen, dans la vie de S. Wilfrid.

Alcfrid, fils du Roi Oswy, eut envie de visiter les tombeaux des apôtres saint Pierre et saint Paul ; il pria le Saint de l'accompagner : mais son pélerinage n'ayant pu avoir lieu à cause des oppositions de son père, Benoît partit seul pour Rome. Son dessein était de s'y perfectionner de plus en plus dans la science du salut.

En revenant d'Italie, il passa par le célèbre monastère de Lérins (*), où il prit l'habit religieux. Il y vécut deux ans dans l'observation la plus exacte de la discipline régulière : ensuite il retourna à Rome, d'où le Pape Vitalien l'envoya en Angleterre avec saint Théodore, élu archevêque de Cantorbéry. Il fut chargé du gouvernement du monastère de Saint-Pierre et Saint-Paul, qui n'était pas éloigné de cette ville ; il s'en démit bientôt après en faveur de saint Adrien, qui avait accompagné aussi saint Théodore. Son séjour dans le royaume de Kent fut d'environ deux ans. Sa vénération pour saint Théodore et saint Adrien était singulière, il les regardait comme ses maîtres ; il étudia sous leur conduite l'Écriture sainte et les différens devoirs de la vie monastique.

Benoît crut devoir faire un quatrième voyage à Rome, afin d'acquérir de nouvelles lumières sur la discipline de l'Église, et sur les diverses constitutions monastiques : ce fut ce qui l'engagea à rester un temps assez considérable en plusieurs endroits de l'Italie. Avant de repasser en Angleterre, il se procura un certain nombre de livres bien choisis, avec des reliques et des tableaux de Notre-Seigneur, de la Sainte-Vierge et de différens Saints. Lorsqu'il fut revenu dans le Northumberland, il fonda le monas-

(*) Deux îles de la Méditerranée, près des côtes de la Provence, dans l'une desquelles se trouvait un couvent fondé par saint Honoré, qui fut fait depuis archevêque d'Arles, fertile pépinière de religieux instruits et vertueux.

Note de la présente édition.

tère de Weremouth (*b*) par un effet des libéralités du pieux Roi Egfrid, fils et successeur d'Oswy (*c*). Les bâtimens destinés aux usages des religieux ayant été achevés, il alla chercher en France des ouvriers capables de construire une église de pierres, dans le goût de celles qu'il avait vues à Rome (*d*). Il emmena aussi des vitriers, parce que l'usage des vitres était encore inconnu en Angleterre. Un cinquième voyage qu'il fit à Rome, le mit en état de former une nouvelle collection de bons livres, et sur-tout des écrits des saints Pères. Il apporta aussi de nouvelles reliques et plusieurs tableaux de piété.

Cependant les moines de Saint-Pierre de Weremouth édifiaient le royaume par l'éclat de leurs vertus, et répandaient de toutes parts la bonne odeur de Jésus-Christ. Egfrid, qui n'avait d'autre désir que de multiplier le nombre des vrais serviteurs de Dieu, donna de nouveaux fonds de terre au Saint, qui bâtit le monastère de Jarrow sous l'invocation de saint Paul (*e*). Ces deux monastères n'en faisaient, pour ainsi dire, qu'un seul, et S. Benoît avait le gouvernement de l'un et de l'autre. Chaque communauté ne laissait pas d'avoir son abbé particulier qui veillait à l'observation de la règle. L'établissement de ces supérieurs subalternes était devenu nécessaire, parce que

---

(*b*) Ainsi nommé, parce qu'il était sur le bord de la Were. Il fut bâti l'an 674, sous le nom de S. Pierre.

(*c*) Egfrid donna au Saint 70 hydes ou familles de terre. Le mot saxon *hyde* signifiait la quantité de terre qu'une charrue pouvait labourer par an, ou qui suffisait à l'entretien d'une famille.

(*d*) Les bâtimens de pierres avaient été jusque-là fort rares en Angleterre : l'église même de Lindisfarne était de bois, et couverte de chaume ; elle resta dans cet état jusqu'à l'évêque Eadbert, qui en revêtit le toit et les murailles de plaques de plomb. Voyez Bède, *Hist.* l. 3, c. 25.

(*e*) A six milles de Weremouth. Il fut bâti vers l'an 677. Il était anciennement appelé Girwy.

les voyages et les diverses occupations du Saint ne lui permettaient pas de tout faire par lui-même (*f*).

Benoît avait un grand zèle pour la décoration du lieu saint; il en donna des preuves en ornant de tableaux les églises de ses deux monastères. Ceux qu'il mit à Weremouth représentaient la Sainte-Vierge, les douze apôtres, l'histoire évangélique, et les visions mystérieuses de l'apocalypse. On voyait dans ceux de Jarrow plusieurs sujets tirés de l'Écriture sainte; et ils étaient disposés de manière qu'ils montraient les rapports des deux testamens, et que les figures étaient expliquées par la réalité. Par exemple, Jésus-Christ chargé de la croix sur laquelle il allait consommer son sacrifie, contrastait avec Isaac portant le bois qui devait servir à son immolation. Nous avons dit que notre Saint avait apporté ces tableaux de Rome : mais qui lui eût servi de se procurer de quoi embellir des temples matériels, s'il eût négligé la décence du culte extérieur? Il pria donc le Pape Agathon de lui permettre d'emmener avec lui Jean, abbé de Saint-Martin, et archi-chantre (*g*) de l'église de Saint-Pierre. Il le plaça dans l'abbaye de Weremouth, afin qu'il enseignât parfaitement à ses moines le chant grégorien, et qu'il les instruisît à fond des cérémonies dont l'Église romaine se servait dans la célébration de l'office divin.

Le Saint comptait parmi ses religieux un de ses parens,

(*f*) Les abbayes de Weremouth et de Jarrow furent détruites par les Danois. On les rétablit en partie. Elles existaient encore sous le titre de prieurés, lorsque les monastères d'Angleterre furent détruits l'an 37e du règne de Henri VIII. Ces deux prieurés étaient soumis à l'abbaye de Durham depuis l'an 1083. Voyez Mathieu de Westminster, *ad. an.* 703; le *Monasticon Anglic.* t. I, p. 41, 96 et 384; Leland, *Collections*, vol. II, p. 348, et vol. III, p. 42; Wilkins, *con. Britan.* t. I, p. 63; Bède, *Vit. Abbatum;* Tanner, *Notitia Monastica.*

(g) *Præcentor.*

nommé Easterwin, qui, comme lui, avait autrefois vécu à la cour de Northumberland. Il le fit abbé avant d'entreprendre son dernier voyage de Rome : son choix ne pouvait mieux tomber. Easterwin était un homme qui possédait toutes les qualités nécessaires à un supérieur, et entre autres, une piété tendre, une humilité profonde, une douceur inaltérable. Comme il mourut (*h*) pendant l'absence de saint Benoît, les moines choisirent, pour le remplacer, le diacre saint Sigfrid, qui ne survécut pas de beaucoup à son élection; car au bout de quelque temps il fut enlevé de ce monde par une maladie de langueur qui lui fit souffrir les douleurs les plus aiguës. Ce fut par son conseil que saint Benoît, deux mois avant sa mort, élut saint Céolfrid, abbé des deux monastères.

Les trois dernières années de la vie de notre Saint ne furent plus qu'un tissu d'infirmités. Une cruelle paralysie, qui l'avait privé de l'usage de ses membres, le contraignit enfin à garder le lit. Lorsqu'il fut dans l'impossibilité d'assister à l'office canonial, quelques moines, partagés en deux chœurs, venaient chanter à côté de lui les psaumes de chaque heure du jour ou de la nuit; il s'unissait à eux autant qu'il lui était possible, mêlant même sa faible voix avec les leurs. Son esprit ne s'occupait que de Dieu, et de la perfection de ses disciples, qu'il exhortait fréquemment à observer leur règle avec exactitude. « Mes enfans, leur disait-il, n'allez pas regarder comme une invention de mon » esprit les constitutions que je vous ai données. Après » avoir visité dix-sept monastères bien disciplinés, dont j'ai » tâché de connaître parfaitement les lois et les usages, j'ai » formé un recueil de toutes les règles qui m'ont paru les » meilleures; c'est ce recueil que je vous ai donné. » Benoît qui sentait augmenter sa faiblesse, demanda le saint

(*h*) Le 6 Mars, à l'âge de 36 ans. Il n'avait été que quatre ans abbé.

Viatique, et mourut peu de temps après l'avoir reçu, le 12 Janvier 690. On transféra ses reliques à l'abbaye de Thorney en 970 (1). Les moines de Glastenbury prétendaient en avoir une partie (2). Le martyrologe romain nomme saint Benoît Biscop en ce jour. Les Bénédictins anglais l'honorent comme un de leurs patrons.

Voyez la vie du Saint dans l'histoire des premiers abbés de Weremouth, écrite par Bède, et publiée à Dublin, par Jacq. Ware, en 1664.

S. AELRED, ABBÉ DE RIEVAL OU RIDAL DANS LA PROVINCE D'YORK.

Aelred naquit l'an 1109, dans la partie septentrionale de l'Angleterre. Ceux dont il reçut le jour étaient distingués dans le monde par la noblesse de leur extraction. Ils prirent un soin extrême de l'éducation de leur fils, qui répondit parfaitement à leurs vues. Sa réputation l'ayant fait connaître à David, Roi d'Écosse, ce prince religieux voulut se l'attacher, en lui confiant le gouvernement de son palais. Aelred remplit cette charge avec une supériorité qui lui attira l'estime du prince et de tous les courtisans. La corruption du monde ne put gagner jusqu'à son ame : incapable d'être ébloui par l'éclat des grandeurs passagères, il conserva toujours l'humilité, cette vertu favorite de Jésus-Christ, sans laquelle il n'y a point de vrai chrétien. Il possédait encore dans un degré éminent cette douceur qui, selon l'esprit de l'évangile, est inséparable de l'humilité : un ou deux traits fourniront la preuve de ce que nous avançons.

Un jour qu'une personne de qualité lui faisait des reproches injurieux en présence du Roi, il l'écouta avec patience, plus la remercia de la charité qu'elle avait de l'avertir de

(1) Malmesb. *de Pontif. Angl.* l. 4.
(2) *Monast. Anglic.* t. I. p. 4. Jean de Glastenbury, *Hist. Glast.*

ses fautes. Cette conduite fit tant d'impression sur son ennemi, qu'il lui demanda pardon aussitôt. Une autre fois, étant occupé à discuter quelque matière, il fut interrompu par quelqu'un de la compagnie, qui l'accabla d'invectives : il les reçut avec un profond silence, et reprit ensuite le fil de son discours, sans témoigner la moindre émotion. Quelle humilité ! quelle douceur ne fallut-il pas pour vaincre des tentations aussi délicates !

Aelred sentait en lui un ardent désir de quitter le monde, pour se consacrer uniquement au service de Dieu : mais les charmes de l'amitié auxquels il était fort sensible, l'y retinrent encore quelque temps. Cependant, à force de réfléchir que la mort le séparerait tôt ou tard de ceux qu'il chérissait le plus tendrement, il s'accusa de lâcheté, et prit enfin la généreuse résolution de briser ces liens, quoiqu'ils lui fussent infiniment plus agréables que tous les autres plaisirs de la vie. Voici de quelle manière il décrit la situation de son ame au milieu des combats que la nature livrait à la grâce. « Ceux qui ne me regardaient que par » l'éclat extérieur qui m'environnait, et qui jugeaient de » ma situation, sans connaître ce qui se passait au dedans » de moi, ne pouvaient s'empêcher de s'écrier : O que le » sort de cet homme est digne d'envie, ô qu'il est heureux ! » Mais ils ne voyaient pas l'accablement de mon esprit ; » ils ne savaient pas que la plaie profonde de mon cœur » me causait mille tourmens, et qu'il m'était impossible de » supporter l'infection de mes péchés. » Il ajoute, en parlant du temps où il résolut de renoncer au monde : « Ce » fut alors, ô mon Dieu ! que je connus par expérience le » plaisir ineffable qui se trouve dans votre service, et que » je goûtai cette aimable paix qui en est la compagne inséparable (1). »

(1) *Spec.* l. 1, c. 28.

Le Saint, pour se dégager de plus en plus de tout attachement au siècle, quitta l'Ecosse, et se rendit à Rieval, où il embrassa l'institut de Cîteaux, sous la conduite de Guillaume, disciple de saint Bernard, et premier abbé de ce monastère (*a*). Il n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il prit l'habit. On eût dit que la ferveur fortifiait son corps naturellement faible et délicat, tant il montrait de joie dans la pratique des plus grandes austérités. La prière et les lectures pieuses emportaient presque tout son temps : les ardeurs de l'amour divin embrasaient tellement son cœur, qu'il ne trouvait rien que de doux dans ce qui contrarie le plus les inclinations de la nature. « Ce joug, s'écriait-il, » ne m'accable point, il ne fait qu'élever mon ame; ce » fardeau est léger, et n'a rien de pesant (2). » Il parle avec une sorte de transport de la divine charité; et l'on doit juger par ses exclamations fréquentes, et toutes de feu, que son occupation la plus ordinaire et la plus agréable était de produire des actes de cette vertu. Écoutons-le (3) : « Puisse votre voix, ô bon Jésus, se faire entendre à mes » oreilles, afin que mon cœur apprenne à vous aimer, afin » que mon esprit vous aime, afin que toutes les puissan- » ces, et, pour ainsi dire, les entrailles de mon ame et la » moëlle de mon cœur soient toutes pénétrées du feu de

---

(*a*) Il avait été fondé, en 1122, par un seigneur nommé Gautier Especke. Il était situé près d'Hemesley dans le comté d'York. Le lieu où il fut bâti a pris depuis le nom de River. Il est dans le doyenné de Ridal. Rastell, auteur d'une chronique citée par M. Héarne, dit que Rieval fut le premier monastère de Cisterciens en Angleterre. Il se trompe; car il est certain que ces religieux s'établirent d'abord à Waverley dans la province de Surrey. Ce fut Guillaume Giffard, évêque de Winchester, qui leur fonda un monastère. Saint Bernard vivait encore, puisqu'il ne mourut que vers l'an 1152. Voyez les annales de Waverley, publiées par Gale, Tanner, p. 539; *Monast. Anglic.* t. I, p. 727; Brown Willis, *Hist. des Abbayes*, t. II, p. 282.

(2) *Spec.* l. 1, c. 6. (3) *Spec.* l. 1, c. 1.

» votre amour ; afin que toutes mes affections puissent vous » embrasser, vous qui êtes mon unique bien, ma joie et » mes délices ! Qu'est-ce que l'amour, ô mon Dieu ? C'est, » si je ne me trompe, ce plaisir ineffable de l'ame, qui est » d'autant plus doux, qu'il est plus pur ; d'autant plus sen- » sible, qu'il est plus ardent. Celui qui vous aime, vous » possède ; et il vous possède à proportion de ce qu'il vous » aime, parce que vous êtes amour. C'est là ce torrent de » volupté dont vous enivrez vos élus en les transformant » en vous par votre amour. »

Comme notre Saint avait fait d'excellentes études dans sa jeunesse, et qu'il était doué d'un goût exquis, il sentait mieux que personne toutes les beautés des anciens auteurs. De là ce plaisir qu'il avait autrefois trouvé dans la lecture des ouvrages de Cicéron. Mais il ne se fut pas plus tôt consacré à Dieu dans la retraite, que tous les livres profanes lui parurent insipides et ennuyeux : c'est qu'il n'y voyait ni le saint nom de Jésus, ni la parole de Dieu ; il nous en assure lui-même dans la préface de son livre, intitulé *l'Amitié spirituelle.*

La seule vue des religieux qui se distinguaient par leur ferveur, piquait Aelred d'une sainte émulation. Un d'entre eux, nommé Simon, fixa particulièrement son attention; l'amour de la pénitence l'avait fait renoncer à tous les avantages que lui promettaient dans le monde une naissance illustre, des biens immenses, les plus rares talens de l'esprit, et tous les agrémens du corps. On le voyait toujours recueilli et absorbé en Dieu. Son exactitude à garder le silence était extraordinaire. Il ne parlait que rarement, toujours en peu de mots, et jamais qu'à ses supérieurs; encore fallait-il des raisons bien pressantes pour l'y déterminer. Son extérieur toutefois n'avait rien que de doux, d'agréable et d'édifiant. Voici le témoignage que lui rend Aelred: « La vue seule de son humilité confondait mon orgueil,

» et me faisait rougir de l'immortification de mes sens. La » loi du silence qui s'observe parmi nous, m'empêcha de » lui parler de propos délibéré : mais un mot m'étant » échappé une fois par inadvertance, je m'aperçus, à l'air » de son visage, du déplaisir que cette infraction de la loi » lui avait causé. Je me jetai à ses pieds, et il m'y laissa » quelque temps pour expier ma faute : je me la suis tou- » jours reprochée, et jamais je n'ai pu me la pardonner (4). » Ce saint religieux ne se démentit point pendant les huit années qu'il passa dans le monastère de Rieval ; il y mourut l'an 1142, en prononçant ces paroles : « Seigneur mon » Dieu, je chanterai éternellement votre miséricorde, votre » miséricorde, votre miséricorde ! »

Cette même année, Aelred fut élu, malgré lui, abbé de Revesby, dans le comté de Lincoln (*b*), et on l'obligea l'année suivante de prendre le gouvernement de l'abbaye de Rieval, où il y avait alors 300 moines. Il décrit ainsi leur manière de vivre. « Ils ne buvaient que de l'eau, ne man- » geaient que des choses fort communes, et en très-petite » quantité ; ils dormaient peu, encore ne le faisaient-ils que » sur des planches ; ils s'exerçaient à des travaux durs et » pénibles ; ils portaient de pesans fardeaux, sans craindre » la fatigue, et allaient par-tout où l'on voulait les con- » duire. Le repos et les amusemens leur étaient inconnus. » A toutes ces pratiques, ils joignaient un silence rigou- » reux ; ils ne parlaient qu'à leurs supérieurs, et seulement » quand la nécessité l'exigeait ; ils détestaient les disputes » et les procès (5). » Le Saint parle encore de cette paix et de cette charité qui les unissaient ensemble par les liens les plus doux. Il s'exprime sur cet article de la manière la

---

(4) *Spec.* l. 1, c. ult.

(*b*) Le monastère de Revesby, de l'ordre de Cîteaux, venait d'être fondé par Guillaume, comte de Lincoln.

(5) *L.* 2. *c.* 27.

plus touchante : on voit que les termes lui manquent pour donner une idée de la joie que lui causait la vue de chacun de ses religieux.

On offrit à notre Saint plusieurs évêchés ; mais son humilité et son amour pour la solitude les lui firent tous refuser. Son unique plaisir était de vaquer à l'exercice de la prière, et de s'entretenir dans la ferveur par de pieuses lectures. Venait-il à tomber dans la sécheresse, il ouvrait les divines écritures, et aussitôt son ame était toute pénétrée des lumières de l'Esprit-Saint ; ses yeux se baignaient de larmes, et son cœur ressentait les plus vives impressions de l'amour divin. Nous citerons, pour achever de caractériser le Saint, les paroles d'un célèbre abbé du même ordre (*c*). « Quelle vie fut jamais plus pure que celle d'Aelred? qui fut plus circonspect dans ses discours? Les paroles qui sortaient de sa bouche avaient la douceur du miel ; son corps était faible et languissant, mais son ame était forte et vigoureuse. Semblable à l'épouse des Cantiques, il languissait dans l'attente des biens éternels : son cœur était comme un autel sacré, sur lequel il offrait continuellement à Dieu le feu de son amour, la mortification de sa chair et l'ardeur de ses brûlans désirs.... Sous un corps maigre et décharné, il cachait une ame engraissée de l'onction et des douceurs de la grâce ; de là cette joie ineffable avec laquelle il louait Dieu... Il souffrait patiemment ceux qui l'importunaient, et ne se rendait jamais importun à personne.... Il écoutait volontiers les autres, et ne se pressait point trop de répondre à ceux qui le consultaient. On ne le vit jamais en colère ; ses paroles et ses actions portaient la douce empreinte de cette onction et de cette paix dont son ame était remplie. »

(*c*) C'est Gilbert de Oillandia, abbé d'un monastère dans le comté de Lincoln. Il mourut en 1200.

Saint Aelred mourut en 1166, à l'âge de 57 ans; il y en avait vingt-deux qu'il était abbé. Le chapitre général tenu à Cîteaux en 1250, le mit au nombre des Saints de l'ordre, comme nous l'apprenons de Henriquez et de l'auteur des additions au martyrologe cistercien. Le même chapitre ordonna qu'on ferait solennellement sa fête le 12 Janvier, jour de sa mort, et c'est en ce jour qu'elle est marquée dans le ménologe de Cîteaux; mais on la trouve au 2 de Mars dans le nouveau martyrologe que Benoît XIV a publié à l'usage de cet ordre. On y lit (p. 304) un bel éloge du savoir, de l'innocence, de l'humilité et de la patience de saint Aelred. Le même Pape ajoute que Dieu couronna les vertus de son serviteur par le don de prophétie et par celui des miracles (*d*).

Voyez les ouvrages du Saint, imprimés à Douai en 1631, et surtout son *Miroir de la Charité*. On trouve les mêmes ouvrages dans la bibliothèque de Cîteaux, t. V, et dans celles des Pères. Voyez aussi les notes de Héarne sur Guillaume de Newbrige, qui dédia à notre Saint le premier livre de son histoire, t. III, p. 1; la vie de saint Aelred dans Capgrave; *les Annales de Cîteaux*, par Henriquez, t. II, p. 421, et l'*Histoire de Cîteaux*, par dom le Nain, t. II, p. 217.

(*d*) Nous avons de S. Aelred des ouvrages ascétiques et des ouvrages historiques. Ceux du second genre sont, 1° *Descriptio belli Standardii sub Stephano rege, an.* 1138. 2° *Genealogia regum Angliæ.* 3° *De vitâ S. Eduardi Confes.* 4° *Hist. de Sanctimoniali de Warthum.* On le trouve dans la collection des historiens anglais, donnée par Selden et Gale. Les ouvrages ascétiques sont, 1° *Sermones de tempore et de sanctis.* 2° *Sermones* 31, *in Isaiam.* 3° *Speculum charitatis, lib.* 3, *cum compendio ejúsdem.* 4° *De spirituali amicitiâ*, l. 3. 5° *Tractatus de puero Jesu duodenni.* Ils ont été imprimés à Douai en 1631, dans la bibliothèque des Pères, et dans celle de Cîteaux, t. V. p. 16 *et seq.* Le livre intitulé : *Regula ad inclusas Aelredi abbatis*, est dans le recueil des règles donné par Holstenius. Il y a encore d'autres ouvrages ascétiques de S. Aelred, parmi les Mss. de la bibliothèque de Cotton à Londres, et de celle de Bodley à Oxford. Voyez Tanner, *de Scriptoribus Britan.*, et Oudin, t. II. p. 1486. (*)

(*) Cave, dans son ouvrage *Scriptorum ecclesiasticorum historia lit-*

13 Janvier.

Ste VÉRONIQUE DE MILAN.

Tiré de sa vie, publiée par Bollandus, t. I, p. 890.

L'AN 1497.

On trouve dans tous les états des moyens pour parvenir à la sainteté et à la perfection chrétienne : notre lâcheté seule nous empêche d'en faire usage. Il y a plus, c'est que les fonctions mêmes de notre état, quel qu'il soit, peuvent s'allier avec la pratique des plus sublimes vertus. Cette vérité va être confirmée par l'exemple de la Sainte que l'Eglise honore en ce jour.

Véronique (*a*) naquit dans un village peu éloigné de

---

teraria, art. *Ailredus*, fait encore mention d'un *Tractatus de Dominicâ infra octavas Epiphaniæ*, et *Sermones undecim de oneribus Isaïæ*, en ajoutant en même temps : « *Inter sancti Bernardi Opera latere solebant.* »
Note de la présente édition.

(*a*) On a tant parlé de la Véronique, que nous nous croyons autorisés à en dire ici quelque chose. On appelle *Veronica*, et en français *Véronique*, une représentation de la face de Notre-Seigneur empreinte sur un linge, que l'on garde à Saint-Pierre de Rome. Quelques-uns croient que ce linge est le suaire qui fut mis sur le visage de Jésus-Christ; d'autres prétendent, mais sans preuves solides, que c'est le mouchoir avec lequel une sainte femme essuya le visage du Sauveur lorsqu'il allait au Calvaire chargé de sa croix. Quoi qu'il en soit, *Veronica* signifie *vraie image,* ce mot étant composé de *vera* et d'*iconica*. On trouve *iconica* pour *icon* dans Grégoire de Tours, *Vit. Patr.* c. 12. Il est fait mention de la relique dont nous parlons dans un ancien cérémonial qui fut dédié au Pape Célestin II en 1143, et que le P. Mabillon a publié dans son *Museum Italicum*, t. II, p. 122; dans les *Flores historiarum* de Matthieu de Westminster, qui cite les propres paroles du Pape Innocent III, mort en 1216, et dans une bulle de Nicolas IV, datée de l'an 1290. Parmi les messes votives du missel de Mayence de l'an 1493, il y en a une *de sanctâ Veronicâ seu vultu Domini.* Il n'est pas nécessaire d'avertir que les chrétiens, en honorant la Véronique ou l'image du Sauveur, honorent le Sauveur lui-même, dont cette image

Milan. Ses parens, d'une condition vile aux yeux du monde, étaient entièrement dépourvus des biens de la fortune; ils n'avaient que le travail de leurs mains pour faire subsister leur famille : mais s'ils n'étaient pas riches, ils avaient en récompense la crainte de Dieu, qui est infiniment préférable à toutes les richesses. Les lois de la probité la plus exacte furent toujours la règle invariable

---

leur rappelle le souvenir. On faisait autrefois l'office de la Véronique et c'est de là que l'on a tiré l'antienne qui se dit encore dans quelques eglises particulières. Ce que nous avons dit du culte que l'on rend à la Véronique, doit s'appliquer à celui que l'on rend à la *sainte face de Lucques*, qui n'est autre chose qu'un crucifix miraculeux que l'on garde depuis fort long-temps dans la chapelle de la croix de la cathédrale de cette ville. Il y a une copie de la Véronique à l'abbaye de Montreuil-les-Dames en Thiérache, de l'ordre de Cîteaux; elle y fut envoyée par Urbain IV, qui y avait une sœur. Il écrivit à ce sujet une lettre aux religieuses, laquelle se trouve dans le traité de *Linteis sepulchralibus*, par Chifflet. Cette lettre est datée de l'an 1249. Urbain IV était alors archidiacre et chapelain du Pape Innocent IV. Le sentiment de ceux qui appellent sainte Véronique la femme pieuse qu'ils supposent avoir présenté un mouchoir à Jésus-Christ, lorsqu'il allait au Calvaire, ne paraît appuyé que sur certains tableaux où est représentée une femme tenant la Véronique dans ses mains. La méprise de quelques particuliers ne peut retomber sur l'Eglise, qui n'a jamais reconnu une telle Sainte. La fête de la Véronique n'a été instituée dans quelques églises, que pour honorer Notre-Seigneur, et cela à l'occasion de quelque image vraie ou célèbre de la sainte face. Ce fut ainsi que l'on fit à Rome, le 23 Novembre 1011, la dédicace d'un autel du suaire, sous la coupole duquel se gardait le voile où la sainte face était empreinte. Nous apprenons ceci d'un bref du Pape Serge IV. On portait cette sainte face en procession, et l'on disait une messe votive de la sainte Véronique, ou sacrée représentation de Jésus-Christ. A Paris, et en quelques autres lieux de la France, on faisait une fête en l'honneur de la sainte face de Notre-Seigneur, le mardi de la quinquagésime. Voyez Baillet, *T. des Fêtes mobiles*, pag. 22; Papebrock, *Maii*, t. VII, p. 356, n. 126, et les notes de Chastelain sur le martyrologe romain, page 201. A Mayence il existe aussi une image de cette Véronique dans l'église de S. Emeran.

Note augmentée dans la présente édition.

de leur conduite; et ils portaient si loin l'horreur de la fraude, que quand le père de la Sainte avait quelque chose à vendre, il en découvrait ingénument les défauts, afin de ne tromper personne.

La pauvreté dans laquelle ils vivaient ne leur permettant pas d'envoyer leur fille aux écoles, Véronique n'apprit point à lire; cela ne l'empêcha pas de connaître et de servir Dieu, pour ainsi dire, dès le berceau. Elle avait continuellement sous les yeux des exemples domestiques qui gravèrent dans son cœur l'amour de la vertu. L'exercice de la prière était le plus cher objet de ses délices; elle écoutait attentivement les instructions familières que l'on a coutume de faire aux enfans, et le Saint-Esprit lui en donnait l'intelligence. Les lumières intérieures que la grâce lui communiquait, la mirent en état de méditer presque sans cesse les mystères et les principales vérités de notre sainte Religion : c'était ainsi que son ame, nourrie d'une manne toute céleste, acquérait de jour en jour de nouvelles forces. Les devoirs de la piété ne prenaient rien sur ceux de son état. Elle travaillait avec une ardeur infatigable, et obéissait à ses parens et à ses maîtres, jusque dans les plus petites choses. Elle prévenait ses compagnes par mille manières obligeantes, et se regardait comme la dernière d'entr'elles : sa soumission à leur égard était si entière, qu'on eût dit qu'elle n'avait point de volonté propre.

Son recueillement avait quelque chose d'extraordinaire. Sa conversation était toujours dans le ciel, même au milieu des occupations extérieures; elle ne remarquait rien de tout ce qui se passait parmi ceux qui travaillaient avec elle. Etait-on dans les champs, elle allait travailler à l'écart, afin d'être moins distraite, et de s'entretenir plus librement avec son divin Époux. Cet amour de la solitude, qui faisait l'admiration de ceux qui en étaient les témoins, n'avait

pourtant rien de sombre ni d'austère. Véronique n'avait pas plus tôt rejoint sa compagnie, qu'une douce sérénité se répandait sur son visage : ses yeux paraissaient souvent baignés de larmes ; mais on n'en savait pas la cause, parce que la Sainte cachait soigneusement ce qui se passait entre Dieu et elle.

Cependant Véronique sentait un vif attrait pour la vie religieuse ; persuadée que Dieu l'appelait à cet état, elle prit la résolution d'entrer chez les Augustines de Sainte-Marthe de Milan, où l'on suivait une règle fort austère. Malheureusement elle ne savait ni lire, ni écrire ; elle ne perdit pas pour cela courage. Comme elle était tous les jours occupée au travail, elle prenait sur la nuit pour apprendre à lire et à écrire, et elle y réussit sans le secours d'aucun maître. Qu'on imagine les difficultés qu'elle eut à surmonter. Un jour que la lenteur de ses progrès l'avait jetée dans une grande inquiétude, la Sainte-Vierge, qu'elle avait toujours honorée avec une dévotion particulière, la consola dans une vision. « Bannissez cette in-
» quiétude, lui dit-elle ; il suffit que vous connaissiez trois
» lettres : la première, est cette pureté de cœur qui con-
» siste à aimer Dieu par-dessus tout, et à n'aimer les
» créatures qu'en lui et pour lui ; la seconde, est de ne
» murmurer jamais, et de ne point s'impatienter à la vue
» des défauts du prochain, mais de le supporter avec pa-
» tience, et de prier pour lui ; la troisième, est d'avoir
» chaque jour un temps marqué pour méditer sur la
» passion de Jésus-Christ. »

Enfin après une préparation de trois ans, notre Sainte fut reçue dans le monastère de Ste Marthe ; elle s'y distingua bientôt par sa ferveur dans tous les exercices, et par son exactitude à observer tous les points de la règle. Sa fidélité embrassait les plus petites choses, comme les plus importantes ; la volonté de ses supérieures était l'u-

nique mobile de sa conduite. S'il lui arrivait de ne pas obtenir la permission de veiller dans l'église aussi longtemps qu'elle l'eût désiré, elle se soumettait humblement, dans la persuasion que l'obéissance est le plus agréable sacrifice que l'on puisse offrir à Dieu, puisque Jésus-Christ *s'est rendu obéissant jusqu'à la mort*, pour accomplir la volonté de son Père (1).

Dieu permit que sa servante fût éprouvée par une maladie de langueur qui dura trois ans; mais elle n'en fut pas moins exacte à l'observation de sa règle. On avait beau lui recommander d'avoir égard à sa mauvaise santé, elle répondait toujours : « Il faut que je travaille pendant » que je le puis, et que j'en ai le temps. » Elle n'avait jamais plus de plaisir que quand elle pouvait servir les autres, et exercer les plus bas emplois; elle ne voulait pour toute nourriture que du pain et de l'eau. On jugeait par son silence de la grandeur de son recueillement. Son cœur était continuellement uni à Dieu par la prière; et la vivacité de sa componction allait si loin, que ses larmes ne tarissaient presque jamais. Ce don des larmes et cet esprit d'oraison, elle les entretenait par des méditations fréquentes sur ses propres misères, sur l'amour de Dieu, sur la passion du Sauveur, et sur les chastes délices du paradis. Quoique sa vie eût toujours été très-pure et très-innocente, elle la regardait pourtant comme fort criminelle, et elle n'en parlait qu'avec des sentimens de douleur et de pénitence. Ses discours avaient tant d'onction, que les pécheurs les plus endurcis en étaient vivement touchés. Tant de vertus réunies ne pouvaient manquer d'attirer sur Véronique les plus abondantes bénédictions du ciel. Elle mourut en 1497, à l'heure qu'elle avait prédite, étant âgée de 52 ans.

---

(1) Philip. II, 8.

Sa sainteté fut aussitôt confirmée par plusieurs miracles. Le Pape Léon X, après les informations nécessaires, donna une bulle, par laquelle il permettait aux religieuses de Sainte-Marthe d'honorer Véronique avec le titre de *bienheureuse* (*b*). Son nom a été inséré parmi ceux des Saints de ce jour, dans le martyrologe romain que Benoît XIV publia en 1749; mais sa fête est marquée au 28 de ce mois dans le martyrologe des Augustins, qui a été approuvé par le même Pape.

Rien de plus saint, ni en même temps de plus sage, que le commandement de remplir les devoirs de l'état où l'on a été placé par la Providence. Les Rois et les sujets, les grands et les petits, les riches et les pauvres sont dans une dépendance nécessaire les uns à l'égard des autres, et c'est par cette dépendance que l'ordre et la beauté de l'univers subsistent. Supposons, en effet, que chacun néglige ses obligations respectives, on ne verra plus partout qu'une horrible confusion. C'est donc une nécessité pour nous de considérer ce à quoi nous sommes tenus, et de l'accomplir avec toute la fidélité dont nous serons capables. Voilà les moyens de nous sanctifier, et de faire de toute notre vie une chaîne continuelle de bonnes œuvres, pourvu toutefois que nos actions soient rapportées à Dieu, et unies aux mérites de Jésus-Christ. « Si » vous n'agissiez, dit saint Hilaire, que par des motifs purs; » si, conformément à la doctrine de l'Apôtre (2), vous » rapportez tout à la gloire de Dieu, votre vie deviendra » une prière non interrompue, et une méditation conti- » nuelle de la volonté du Seigneur, puisque vous passe- » rez les jours et les nuits à l'accomplir (3). » Mais qui le

(*b*) Cette bulle est datée de l'an 1517. On la trouve dans Bollandus t. I, page 889.

(2) I, Cor. X, 31. (3) S. Hilar. *in* Ps. 1, p. 20.

croirait? Il n'est pas rare de trouver des hommes qui sous prétexte que la meilleure dévotion consiste à remplir les devoirs de son état, se prétendent autorisés à mener une vie toute dissipée et toute mondaine. Qu'ils apprennent une bonne fois qu'ils sont dans une erreur très-pernicieuse, et que, pour le salut, il ne suffit pas de remplir les devoirs de son état, mais qu'il faut encore se réserver des momens pour vaquer aux exercices de piété. Il faut renoncer à soi-même, se défier de sa faiblesse, gémir sur ses misères, et sur-tout s'accoutumer à ne pas perdre de vue la présence de Dieu. Comment, sans cela, pourrait-on animer ses actions de cet esprit de foi et de charité qui peut seul les rendre méritoires? Comment, sans cela, être un homme intérieur, c'est-à-dire, un vrai disciple de Jésus-Christ?

S. KENTIGERN, ÉVÊQUE DE GLASCOW.

Saint Kentigern, autrement saint Mungho, évêque de Gloscow en Écosse, fort célèbre dans la partie septentrionale de la Grande-Bretagne, et issu du sang royal des Pictes, naquit vers l'an 516. On le mit dès sa plus tendre jeunesse sous la conduite de saint Servan, évêque et abbé de Culros (*a*), lequel lui inspira de grands sentimens de douceur et de piété. La pureté de ses mœurs et ses autres vertus le rendirent extrêmement cher à son maître, et à tous ceux qui le connaissaient, ce qui lui fit donner le surnom de Munghu, ou Mongho, qui dans la langue du pays, signifiait *le bien-aimé* (*b*). Il se retira en-

---

(*a*) Le monastère de Culros était bâti sur le golfe qui sépare la Lothiane du comté de Fife.

(*b*) Les Écossais honorent aujourd'hui notre Saint sous le nom de saint Mungho.

suite dans un lieu appelé Glasghu, où il mena une vie fort austère; mais il fut obligé de quitter sa solitude, parce que le clergé et le peuple le demandèrent instamment pour évêque.

Après son sacre, il établit son siége à Glasghu ou Glascow; il y assembla un grand nombre de personnes pieuses, qui retracèrent la vie des premiers chrétiens de Jérusalem. Son diocèse, fort vaste (*c*), et en même temps peu instruit, donna beaucoup d'exercice à son zèle et à sa patience; afin d'y répandre de plus en plus la lumière de l'évangile, il en faisait souvent la visite, et toujours à pied. Les païens éclairés renonçaient en foule à leurs superstitions, et venaient demander le baptême. Le saint pasteur ne se borna pas à la ruine de l'idolâtrie, il sut encore préserver son troupeau du venin du pélagianisme, qui avait déjà jeté de profondes racines en Ecosse.

On ne sera pas surpris du succès prodigieux qu'eurent les travaux apostoliques de Kentigern, si l'on pense qu'il était homme de prière. Non content de réciter chaque jour tout le psautier, il avait encore plusieurs autres pratiques de piété, de manière que son ame n'était jamais distraite de la présence de Dieu. Sans cesse il mortifiait sa chair par des jeûnes rigoureux, et par mille autres austérités extraordinaires. Il s'éloignait du commerce des hommes pendant le carême, et allait passer ce saint temps dans la solitude, où il ne s'entretenait qu'avec le ciel. Enfin, on voyait revivre en lui toutes les vertus des apôtres : aussi Dieu le favorisa-t-il, comme eux, du don des miracles.

Kentigern, qui brûlait du désir d'étendre le royaume de Jésus-Christ, inspira les sentimens dont il était animé à plusieurs de ses disciples. Il les envoya prêcher la foi

---

(c) Il s'étendait depuis la mer d'Allemagne jusqu'à l'Océan du côté de l'Occident.

au nord de l'Ecosse, dans les îles d'Orkney, dans la Norvège et l'Islande.

Il est nécessaire, pour l'intelligence de ce qui nous reste à raconter, de dire un mot de l'ancien gouvernement des Pictes méridionaux; il tenait en quelque chose de l'aristocratie. Le pays était partagé entre plusieurs petits seigneurs qui avaient droit de se faire la guerre les uns aux autres : ils obéissaient pourtant tous à un Monarque souverain, qui faisait ordinairement sa résidence dans la ville d'Alcluyd, aujourd'hui Dunbriton. Les états de ce Monarque comprenaient non-seulement le pays des Pictes méridionaux (*d*), mais encore celui des Cumbres ou Cumbriens, lequel s'étendait au sud, depuis le mur des Pictes jusqu'à la Ribble, dans la province de Lancastre.

Le pieux Roi Rydderch Haël (*e*), parent et protecteur du saint évêque, ayant été détrôné par l'impie Morcant (1), Kentingern fut obligé de se réfugier chez les Bretons du pays de Galles : il se fixa auprès de saint David, à Ménévie; il le quitta quelque temps après, pour aller fonder un monastère au confluent des rivières d'Elwy et de Cluid (*f*). Il paraît qu'il y vivait à la mort de saint David, arrivée en 546, ou plutôt en 544, le premier jour de Mars, qui était cette année un mardi (2). L'école que saint Kentigern établit dans son monastère, devint fort célèbre; il

(*d*) Autrement appelés Britons de Straith-Cluid.

(*e*) Il était successeur de Gurthmill-Wlelig, contemporain du Roi Arthur. Le surnom de *Haël* signifie *le Généreux*.

(1) Voyez le fragment qui se trouve dans le Coch-Asaph.

(*f*) Dans une terre qui lui avait donnée Caithwallain, Prince d'une partie de la province de Deublgihshire. Caithwallain était oncle de Maëlgun Gwynedh, Roi des Cumbriens. (Voyez Ussérius, *Antiq. Britan.* c. 14.) Le monastère bâti par S. Kentigern fut appelé Llan-Elwy (terre d'Elwy) ou Elgwy.

(2) Voyez la vie de S. David.

s'y forma un grand nombre de sujets, aussi recommandables par leurs vertus que par leur science.

Cependant Rydderch fut rétabli sur son trône après la mort de l'usurpateur Morcant. Le saint évêque profita de cette circonstance pour retourner dans son diocèse vers l'an 560 (*g*). Cinq ans après, il eut une conférence avec saint Colomb, qui commençait à prêcher l'évangile aux Pictes septentrionaux. Ces peuples avaient déjà quelque connaissance de Jésus-Christ, parce que Kentigern leur avait envoyé des missionnaires tirés du nombre de ses disciples (3). Le Roi Rydderch et deux de ses successeurs (*h*) eurent une entière confiance en notre Saint. Ils n'entreprenaient rien sans le consulter; ils l'aidaient de toute leur autorité dans les pieux projets qu'il formait pour la propagation de l'évangile, et pour la réformation des mœurs : aussi méritèrent-ils que le ciel préservât leurs états de la fureur des Saxons.

Saint Kentigern mourut en 601, à l'âge de 85 ans, et fut enterré dans la cathédrale de Glascow, dont il était premier patron. Son tombeau y a toujours été en grande vénération, jusqu'à l'établissement du calvinisme en Ecosse.

Voyez l'ancienne vie de saint Kentigern : Leland. *de Scriptor. Britan.* Ussérius, *Antiquit.* c. 15; Hector Boëtius, Leslie, Keith, *Catal. Episc. Scot.* et *les Vies des Saints, Mss.* qui sont au collége des Écossais à Paris.

L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE.

On fait encore en ce jour l'octave de l'Épiphanie (*a*).

(*g*) Il était dans le pays de Galles depuis l'an 542. Voyez Wharton *de Episcopis Asaphensibus*, p. 300, 302.

(3) *Vita S. Kentigerni*, Ussérius, *Antiquit. Britan.* c. 15, p. 358.

(*h*) Guallauc et Morcant-Mwynfawn. Le premier paraît avoir été son fils; pour le second, il était certainement son frère.

(*a*) L'octave est la continuation d'une fête pendant huit jours; mais

Le principal objet de la dévotion de l'Église est d'honorer le baptême de Jésus-Christ dans le Jourdain par saint Jean-Baptiste. Nous voyons par le grand concile tenu à Oxford en 1222 (1), que ce jour était autrefois fêté en Angleterre ; de sorte toutefois qu'on était seulement obligé d'entendre la messe. Anciennement il emportait la cessation des œuvres serviles en France et en Allemagne, comme nous l'apprenons des capitulaires de Louis-le-Débonnaire (2). L'Empereur Théodose II défendit de passer aucun acte en justice pendant les huit jours qui précèdent l'Épiphanie, et les huit qui la suivent.

LE BIENHEUREUX GODEFROID, COMTE DE KAPPENBERG, DE L'ORDRE DES PRÉMONTRÉS.

Sa vie a été écrite par un moine de Kappenberg, son contemporain, sur les rapports de témoins oculaires, *Conabimur ea, quæ sub oculis fratrum nostrorum acta vel dicta sunt, explanare*, dit-il, dans sa préface. Nous possédons en outre quelques autres biographies de ce serviteur de Dieu, mais qui n'ont pas autant de prix. Voyez Bollandus, tom. I, p. 834—883, et p. 1111—1113.

L'AN 1127.

Godefroid vit le jour en 1097 au château de Kappenberg en Westphalie. Ce château avec ses environs appartenait aux illustres comtes du même nom. Son père s'appelait aussi Godefroid, sa mère Béatrix. Il descendait par son père du sang de Charlemagne, et, par sa mère, des Empereurs de la maison de Souabe ; mais que lui eussent servi ces priviléges temporels, si la vertu non moins que la noblesse n'eût été héréditaire dans sa famille. Ce fut sur-tout

---

l'office s'y fait avec moins de solennité. Le huitième jour s'appelle *Octave par excellence* et on y réitère la fête.

(1) *Can.* 8. (2) *L.* 2, *de Feriis.*

le bienheureux Hermann, son grand-père, qui rehaussa sous ce rapport la gloire de cette maison par ses efforts constans à y faire aimer la pureté et la simplicité du cœur. Sa sainteté a été confirmée par plusieurs miracles qui sont en quelque sorte le réflet de la béatitude céleste par laquelle sa vertu fut récompensée.

Ce grand homme avait légué à son petit-fils les vertus les plus aimables : la sensibilité, la modestie, la douceur, la crainte de Dieu et la compassion, vertus avec lesquelles ce dernier réunissait les qualités les plus distinguées de l'esprit : la prudence, la sagacité et l'éloquence. Il se voua à la carrière des armes qui lui fournit plus d'une occasion de développer dans toute leur étendue ces heureux dons de la nature. Cependant son esprit de justice et son humanité le forcèrent à renoncer au métier de la guerre, et il se livra tout entier à la grâce du Seigneur qui l'appelait; ce qui se fit en 1121, et Dieu se servit pour cette œuvre du ministère de St Norbert qui, à cette époque, prêchait la pénitence dans la Westphalie, et y opérait des conversions miraculeuses.

Godefroid s'attacha à St Norbert, et engagea en même temps son épouse Jutta, fille du comte d'Arnsberg, son frère Otton et sa sœur Béatrix, à se consacrer au Seigneur. Plusieurs de ses parens entraînés par son exemple et par ses exhortations, marchèrent sur ses traces.

Il distribua tous ses biens aux pauvres, à l'exception de quelques maisons et du château de Kappenberg, qu'il garda. Il fonda alors trois couvens qu'il soumit à l'ordre des Prémontrés, récemment institué par St Norbert.

Ces trois communautés étaient Kappenberg, Varlar et Ilbenstadt ou Ilmstadt dans la Wetteravie, à cinq lieues de Francfort-sur-le-Mein.

Godefroid vivait à Kappenberg avec ceux qui s'étaient faits ses imitateurs dans la vertu et dans la pénitence; il leur

donnait l'exemple du zèle et d'une parfaite mortification. Il vivait de pain et d'eau, et parvint par la prière et par les veilles à soumettre entièrement la chair à l'empire de l'esprit. Jamais on ne le voyait hors de sa cellule à moins que des pauvres ou des malades n'eussent besoin de son secours, ou que quelque autre œuvre de charité ne réclamât son zèle et son humilité. Deux ans s'étant écoulés dans ce genre de vie, il demanda conjointement avec son frère à prendre l'habit chez les Prémontrés, ce qui lui fut accordé.

Après cela S[t] Norbert l'envoya à Prémontré en France, afin qu'il édifiât la communauté naissante par ses vertus et sa pénitence. Cependant le saint fondateur avait été nommé archevêque de Magdebourg et désirait avoir Godefroid auprès de lui, afin de pouvoir profiter de ses sages conseils et de son exemple. Il le fit donc venir dans sa résidence épiscopale. Godefroid pour s'y rendre passa par Ilmstadt où il devint malade et où les vœux ardens qu'il avait toujours formés de se voir arraché à la terre et réuni à Jésus-Christ, furent exaucés le 13 Janvier 1127, dans la trentième année de sa vie. Vingt ans après sa mort son frère Otton voulait faire transporter son corps à Kappenberg, comme le bienheureux religieux l'avait désiré en mourant. Mais ceux d'Ilmstadt demandèrent avec tant d'instance à le garder qu'il fallut leur en laisser la moitié. On rapporte une foule de miracles qui se firent sur le tombeau, et par l'intercession de ce serviteur de Dieu. Plusieurs martyrologes citent le jour de sa mort, et lui donnent l'épithète de *Saint*. Dans quelques couvens de l'Allemagne et des Pays-Bas sa fête a été célébrée le 13 Janvier, le 12 Février et le 16 Septembre, jours marqués par la translation de ses reliques. En Espagne sa fête se fait comme *semiduplex* le 16 Septembre (1).

---

(1) V. Bollandus, *loc. cit.* p. 855.

Le bienheureux Otton fut le troisième supérieur du couvent de Kappenberg; il mourut en 1172 de la mort des justes et fut enterré dans le chœur de l'église de Kappenberg.

Le quatrième prieur fut Hermann, comte d'Arnsberg, fils de Lothaire et de la B. Aldegonde; on le place également parmi les bienheureux. Il dirigea le couvent pendant près de quarante ans, et mourut le 6 Août 1210 (2).

---

14 Janvier.

S. HILAIRE, ÉVÊQUE DE POITIERS, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Tiré des ouvrages du Saint, et des historiens contemporains qui fournissent pour sa vie les mémoires les plus authentiques. Voyez ce que dom Constant, Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, dit de ce Père, dans l'excellente édition qu'il a donnée de ses ouvrages. Voyez encore Tillemont, t. VII, p. 432; dom Cellier, t. V, p. 1, et dom Rivet, *Hist. littér. de la France,* t. I, part. 2, p. 139.

L'AN 368.

Rien de plus magnifique que les louanges données par saint Augustin et saint Jérôme, au Saint dont nous écrivons la vie. Le premier, qui emploie souvent son autorité contre les pélagiens, l'appelle l'*illustre docteur des églises* (1). Il était, au rapport du second (2), *un homme très-éloquent, et la trompette des Latins contre les sectateurs d'Arius*. Saint Cyprien et S. Hilaire, ajoute-t-il dans un autre endroit (3), sont comme *deux cèdres* que Dieu a transplantés du monde dans le champ de son Église.

---

(2) Voyez *la Liste des prieurs de Kappenberg*, par Mallinckrott.

(1) L. 2, *adv. Jul.* c. 8.

(2) L. 2, *adv. Rufin.* page. 415.

(3) *In* Is. c. 60.

Notre Saint naquit à Poitiers, d'une des plus illustres familles des Gaules (4). Il employa sa jeunesse à l'étude de l'éloquence. Nous apprenons de lui-même qu'il fut élevé dans les superstitions du paganisme, et que Dieu le conduisit par degrés à la connaissance de la vérité (5). Les simples lumières de la raison lui découvrirent d'abord que l'homme ayant été créé libre, n'était placé dans le monde que pour y pratiquer la patience, la tempérance et les autres vertus, et que s'il répondait à sa destination, il ne pouvait manquer, après cette vie, d'être récompensé par un Être suprême. Il se mit ensuite à rechercher la nature de cet Être suprême, et le résultat de toutes ses recherches fut que le polythéisme renfermait mille absurdités; qu'il ne pouvait y avoir qu'un Dieu, et que ce Dieu était essentiellement éternel, immuable, tout-puissant, et la cause première de tous les êtres. Plein des réflexions que faisait son esprit, il lut l'Écriture sainte, et fut vivement frappé de ces paroles : *Je suis celui qui suis* (6); paroles dont Dieu se servit pour faire entendre à Moïse qu'il puisait l'être dans son propre fonds. Son admiration s'accrut encore par l'idée que lui donnèrent les prophètes de l'immensité et de la toute-puissance de Dieu, et par les images sublimes sous lesquelles ils représentent ces deux attributs. De la lecture de l'ancien Testament, il passa à celle du nouveau. Il apprit dans le premier chapitre de saint Jean, que le Verbe divin, Dieu le Fils, est coéternel et consubstantiel à son Père. Là, il arrêta sa curiosité naturelle, soumit son entendement à une révélation fondée sur la véracité de Dieu même, et adora les mystères augustes dont la profondeur était infiniment au-dessus des faibles lumières de sa raison.

(4) S. Hieron. *in Catal*

(5) L. 1, *de Trinit.* n. 1... 10.

(6) Exod. III, 14.

Tels furent les moyens que la grâce employa pour amener le Saint à la connaissance de la foi. Sa reconnaissance envers Dieu éclata aussitôt par des effets ; il se hâta d'augmenter le nombre des disciples de Jésus-Christ en recevant le baptême.

Dès qu'Hilaire eut été purifié par les eaux de la régénération, il parut un homme tout nouveau. Sa conduite ne fut plus réglée que sur les maximes de l'évangile. Il exhortait encore les autres à la vertu, et les affermissait dans la croyance du mystère adorable de la Trinité, que les hérétiques attaquaient par leurs blasphêmes ; et l'on peut dire, que, quoiqu'il ne fût encore que laïque, il paraissait déjà posséder la grâce du sacerdoce.

Il était marié avant sa conversion, et sa femme (*a*) vivait encore lorsqu'il fut élevé sur le siége de Poitiers, vers l'an 353 ; mais il ne fut pas plus tôt sacré, qu'il se sépara d'elle, et vécut toujours depuis dans une parfaite continence (*b*). Il ne s'attendait nullement à devenir évêque, comme on le remarqua aux efforts qu'il fit pour empêcher son ordination. Sa résistance était fondée sur son humilité, qui lui dérobait la connaissance de ses vertus et de ses

---

(*a*) Il en avait eu une fille nommée Apra ou Abra. *Vid. S. Hilar. ep. ad Abraham*, n. 7.

(*b*) M. Cave a prétendu le contraire ; mais il est visible qu'il se trompe. Nous apprenons de saint Jérôme, lib. 1, *contra Jovin.* p. 175, que l'Église, faute de vierges, élevait quelquefois au sacerdoce des hommes mariés. Mais, ajoute ce Père, ils étaient obligés de vivre dans une perpétuelle continence après leur ordination. *Certè confiteris non posse esse episcopum, qui in episcopatu filios faciat : alioqui si deprehensus fuerit, non quasi vir tenebitur, sed quasi adulter condemnabitur.* Ibid. Il dit encore ailleurs, l. *contra Vigilant.* p. 28, qu'à Rome, et dans les églises d'Orient et d'Egypte, on ne mettait au nombre des clercs que ceux qui étaient vierges ou non mariés. Si quelquefois, continue-t-il, on s'écarte de cette règle, alors les personnes mariées sont tenues à garder la continence. *Aut virgines clericos accipiunt, aut continentes ; aut si uxores habuerint, mariti esse desinunt,* page 281.

talens, pour ne lui laisser apercevoir que les dangers de l'épiscopat : mais il eut beau faire, il fut à la fin obligé de se rendre aux empressemens des fidèles, qui le jugeaient d'autant plus digne d'être évêque, qu'il marquait plus d'opposition à leur choix. Ils ne se trompèrent point dans l'idée qu'ils avaient conçue de lui. En effet, son éminente vertu et sa haute capacité jetèrent au loin un tel éclat, qu'elles fixèrent sur lui les regards de toute l'Église.

Hilaire, après son sacre, ne se regarda plus que comme l'homme de Dieu; il prêcha les saintes ordonnances de sa loi avec un zèle infatigable. Les pécheurs, touchés de ses discours, entraient dans de vifs sentimens de componction, et renonçaient à leurs désordres; cependant il ne se livrait pas tellement aux fonctions extérieures, qu'il négligeât son propre salut. Il avait ses heures marquées pour la prière, et c'était dans ce saint exercice qu'il ranimait sans cesse sa ferveur, et qu'il obtenait les bénédictions abondantes que Dieu répandait sur ses travaux. Sa plume fut aussi consacrée à la gloire de la religion. Il en sortit d'abord un commentaire sur l'évangile de saint Matthieu, que nous avons encore; l'élégance et la solidité s'y trouvent réunies. Le Saint commenta les psaumes dans le même goût, lorsqu'il fut revenu de son exil. Les vierges et toutes les personnes pieuses ne sauraient trop lire ces deux ouvrages (7). Depuis ce temps-là, Hilaire tourna ses veilles du côté de la controverse, afin de venger la foi des impiétés de l'arianisme.

On trouve dans ses écrits un style noble, sublime et orné; quelquefois cependant il est un peu recherché. En général, ses périodes sont longues, ce qui ne laisse pas d'embarrasser un peu le sens : mais cette obscurité n'ar-

(7) S. Hier. *ep. ad. Lætam.*

rête que les personnes qui ne sont pas assez instruites (*c*). Ce serait peu s'il n'y avait que le style qui rendît ses ouvrages recommandables ; ils doivent nous être bien plus précieux par cet esprit de piété qui en est comme l'ame (*d*). Hilaire ne se propose d'autre but (8), que de faire connaître le saint nom de Dieu, et d'embraser tous les cœurs du feu sacré de son amour. De là ce zèle à recommander la prière, la méditation de la loi du Seigneur, la nécessité d'offrir nos actions à Dieu (9), et de les lui rapporter comme à notre dernière fin (10). Que dirons-nous de cette grandeur d'ame qui le fait soupirer après le martyre, et qui le rend supérieur à la crainte des tourmens et de la mort même? Pénétré de vénération pour la vérité, il la cherche avec ardeur, et s'expose à tout lorsqu'il s'agit d'en prendre la défense.

C'est ce qui parut quand l'Empereur Constance, qui travaillait depuis plusieurs années à répandre l'arianisme en Orient, voulut faire la même chose en Occident. La victoire que ce prince avait remportée sur le tyran Magnence, lui ayant permis de séjourner quelque temps à Arles, les évêques ariens qu'il protégeait tinrent un concile dans cette ville, et attirèrent dans leur parti l'impie Saturnin qui en était évêque. Ceci arriva l'an 353. Deux ans après, l'Empereur étant à Milan, il s'y tint un second concile d'ariens, où l'on proposa de souscrire à la condamnation de

---

(*c*) C'est la remarque de S. Jérôme, *ep.* 49 *ad. Paulinum*, t. IV, p. 567. On peut consulter sur l'interprétation de ce qui peut paraître obscur dans saint Hilaire, l'excellente préface que dom Coustant a mise à la tête de son édition des œuvres de ce Père. Voyez aussi Wittasse, *de Incarn.* t. II, etc.

(*d*) C'est le jugement qu'en a porté M. Cave, qui était bien capable de les entendre.

(8) S. Hilar. l. 1 *de Trinit.*

(9) *In Ps.* 64.

(10) *In Ps.* 1, p. 19, 20.

saint Athanase. On exila tous ceux qui refusèrent d'y acquiescer. De ce nombre furent saint Eusèbe de Verceil, Lucifer de Cagliari, et saint Denis de Milan, dont Auxence avait usurpé le siége. Hilaire, touché du malheur de l'Église, écrivit son premier livre à Constance. Il suppliait ce prince, par les motifs les plus pressans, de ne pas persécuter les orthodoxes, et de rendre la paix à la Mère commune des fidèles; et pour mieux marquer l'horreur qu'il avait de l'hérésie, il se sépara de la communion des évêques occidentaux qui avaient embrassé l'arianisme. Ces évêques étaient Ursace, Valens et Saturnin. Il se porta même pour l'accusateur du dernier, dans le concile de Béziers.

Constance, informé par Saturnin de tout ce qui s'était passé, chargea le César Julien (*e*), qui commandait alors dans les Gaules, d'exiler en Phrygie saint Hilaire et saint Rhodane de Toulouse. Les évêques des Gaules, qui étaient presque tous orthodoxes, restèrent unis de communion avec notre Saint, et ne voulurent jamais consentir que son siége fût occupé par un intrus, de sorte que durant son absence, il gouverna toujours l'église de Poitiers par ses prêtres. Il partit pour le lieu de son exil vers le milieu de l'an 356, témoignant beaucoup de joie d'avoir été jugé digne de souffrir pour Jésus-Christ. Jamais on ne l'entendit se plaindre de ses ennemis, ni des fatigues inséparables d'un voyage long et pénible. Son ame, unie à Dieu de la manière la plus intime, triompha constamment de toutes les persécutions que l'enfer lui suscita.

Le temps que saint Hilaire passa en Phrygie (*f*) fut employé à la composition de plusieurs savans ouvrages, dont

---

(*e*) Connu depuis sous le nom de Julien l'Apostat, parce qu'il n'eut pas honte de renoncer à la religion chrétienne, pour embrasser le paganisme.

(*f*) Son exil en Phrygie dura un peu plus de trois ans.

le principal et le plus estimé est *le Traité de la Trinité*. Il est divisé en douze livres. Le Saint y prouve de la manière la plus solide, la consubstantialité du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Il enseigne que l'Église est une, et que tous les hérétiques sont hors de son sein; qu'elle est distinguée de leurs différentes sectes, en ce que, conservant toujours son unité, elle les combat et les confond toutes, quoique seule contr'elles; qu'elle trouve la matière de ses plus beaux triomphes dans les divisions perpétuelles qui règnent entre les partisans de l'erreur (11). Il fait voir ensuite que l'arianisme ne peut être la vraie doctrine, puisqu'il n'a point été révélé à saint Pierre, choisi pour être le fondement inébranlable de l'Église jusqu'à la consommation des siècles : à saint Pierre, dont la foi sera indéfectible, parce que Jésus-Christ a prié pour qu'elle ne fallît jamais : à saint Pierre, qui a reçu les clefs du royaume du ciel, et dont Dieu ratifie les jugemens, quoique portés sur la terre (12). Il presse encore ailleurs les mêmes argumens (13). C'est qu'en effet ils sont décisifs, et qu'il est impossible à l'hérésie d'en éluder la force. L'article de la divinité de Jésus-Christ est aussi traité avec une supériorité de lumières, qui ne laisse aucune ressource aux ariens. Le saint docteur la démontre par les miracles opérés aux tombeaux des apôtres et des martyrs, ainsi que par la vertu de leurs reliques; il la démontre encore (14) par des faits éclatans et miraculeux que l'on ne peut révoquer en doute, sans renoncer aux premiers principes, sur-tout par les affreux rugissemens que poussaient les démons, forcés

---

(11) L. 7 *de Trinit.* n. 4, p. 917.
(12) *Ibid.* l. 6, n. 37, 38. p. 904.
(13) *In Ps.* 131, n. 4, p. 447, *et in cap.* 16. *Matth.* n. 7, p. 690.
(14) L. 11 *de Trinit.* n. 3.

de fuir en la présence des sacrés ossemens de ceux qui avaient répandu leur sang pour Jésus-Christ (*g*).

Le livre *sur les Synodes* ou *sur la foi des Orientaux*, parut quelque temps après, c'est-à-dire, l'an 358. Le but de cet ouvrage était d'expliquer les termes dont les ariens se servaient, et de marquer toutes les variations de leur doctrine dans les différens synodes qu'ils avaient tenus.

Notre Saint était encore en Phrygie lorsqu'il apprit que sa fille Apra, qu'il avait laissée dans les Gaules, pensait à se marier. Il eût bien mieux aimé apprendre qu'elle voulait passer toute sa vie dans la virginité, qui est un état plus parfait que le mariage. Il ne désespéra pas cependant qu'elle ne pût obtenir cette grâce de Jésus-Christ; il se fit son intercesseur auprès de lui, et le conjura de mettre au nombre de ses épouses une fille dont il ne désirait rien tant que la perfection. Sa prière fut exaucée, comme nous l'allons voir. Il écrivit à sa fille une lettre (*h*), où il lui marquait que si elle était assez généreuse pour ne pas désirer un époux mortel, des habits magnifiques, et tout ce qui flatte la vanité des mondains, elle recevrait de Jésus-Christ une perle infiniment précieuse, dont elle ne pouvait même se former d'idée. « Pourriez-vous, lui disait-il ensuite, dés» approuver mes sentimens, et l'envie que j'ai de vous » voir conserver l'inestimable trésor de la virginité? Je ne

---

(*g*) On retrouve les mêmes argumens dans le livre de saint Hilaire contre Constance, n. 8, p. 1243, *édit. Ben.*

(*h*) Nous l'avons encore; elle est fort estimée des plus habiles critiques, tels que Baronius, Tillemont, Fleury, dom Coustant, etc. Le style en est simple, et proportionné à l'âge d'une jeune fille de treize ans. Il était permis à un père de bégayer en quelque sorte avec sa fille. Nous apprenons de Fortunat, que de son temps, c'est-à-dire, dans le sixième siècle, l'original de cette lettre se gardait précieusement dans l'église de Poitiers. C'est du même auteur que l'on sait qu'Apra suivit le conseil de son père, et mourut comme nous le rapportons.

» veux que votre bonheur, et que votre plus grand avan-» tage. » Il joignit à cette lettre deux hymnes, l'une pour le matin, l'autre pour le soir (*i*). Apra suivit le conseil de son père, et mourut saintement à ses pieds, quand il fut revenu de son exil.

Cependant l'Empereur fit assembler à Séleucie, en Isaurie, un concile presque tout composé d'hérétiques. Son dessein était d'anéantir les canons de Nicée. Saint Hilaire, alors dans la quatrième année de son exil, fut invité à ce concile par les demi-ariens, qui se flattaient de l'engager dans leur parti, et d'en tirer avantage pour confondre ceux qui enseignaient crûment la doctrine d'Arius. Il s'y rendit, et ne tarda pas à faire connaître qu'il était supérieur à toutes les considérations humaines; car il prit généreusement la défense de la foi, sans que rien fût capable de le faire mollir : mais quand il entendit les horribles blasphêmes que l'on proférait contre la divinité de Jésus-Christ, il se retira à Constantinople. Quoiqu'il y eût trouvé un prince faible, qui protégeait tour-à-tour les ariens et les demi-ariens (*k*), il ne laissa pas de lui présenter une requête (*l*), dans laquelle il lui demandait la permission d'avoir des conférences publiques avec Saturnin, l'auteur de son exil. Il l'exhortait fortement à se déclarer enfin pour la vraie doctrine, que les ariens s'efforçaient d'obscurcir par leurs impiétés; passant ensuite aux variations continuelles de ces hérétiques, il raillait finement cette multitude de symboles contradictoires qu'ils faisaient perpétuellement. « L'année

---

(*i*) La seconde n'est point parvenue jusqu'à nous; pour la première, on croit que c'est l'hymne *Lucis largitor splendide, etc.*

(*k*) Ceux-ci prévalurent dans le concile de Séleucie au mois de Septembre de l'an 359, et ceux-là dans le concile tenu à Constantinople l'année suivante; ils eurent même assez de crédit pour faire exiler les demi-ariens, quoique moins impies qu'eux.

(*l*) Connue sous le titre de second livre à Constance.

» dernière, ajoutait-il, ils en ont fait quatre : la foi n'est » plus la foi des évangiles, mais la foi des temps ; ou plu» tôt, il y a autant de fois que de volontés, autant de di» versité dans la doctrine que dans les mœurs ; autant de » blasphêmes que de vices. Les ariens, continuait-il, pro» duisent tous les ans, et même tous les mois, de nouveaux » symboles pour détruire les anciens, et anathématiser ceux » qui y adhèrent (15). Ils ne parlent que d'Écriture sainte » et de *foi apostolique ;* mais c'est pour tromper les faibles, » et pour donner atteinte à la doctrine de l'Église. » Il finissait en conjurant ces hérétiques de rentrer dans le port dont les préjugés et l'esprit de parti les avaient éloignés, puisque c'était là l'unique moyen de faire cesser la confusion dans laquelle ils se trouvaient malheureusement plongés.

Le défi que saint Hilaire proposait à Saturnin dans sa requête à l'Empereur, alarma les ariens ; ils craignaient les suites d'une dispute qui ne manquerait pas de tourner au désavantage de leur cause. Ils engagèrent donc Constance à délivrer l'Orient d'un homme qui n'était, selon eux, qu'un brouillon et un perturbateur de la paix. Leurs vœux furent exaucés : le saint évêque de Poitiers fut renvoyé dans les Gaules, l'an 360 de Jésus-Christ. On ne révoqua pas toutefois la sentence qui précédemment avait été portée pour son exil.

Notre Saint, en retournant dans son diocèse, traversa l'Illyrie et l'Italie. Par-tout il ranimait les Chrétiens faibles et chancelans dans la foi ; enfin il arriva à Poitiers, où il fut reçu avec les démonstrations de la joie la plus vive. Tous les fidèles regardèrent comme un jour de triomphe,

---

(15) *Facta est fides temporum, potiùs quàm evangeliorum,* l. 2, ad. Const, p. 1227. *Tot nunc fides existere, quot voluntates.* Ibid.... *Annuas atque menstruas de Deo fides decernimus, decretis pœnitemus, defensos anathematisamus.* Ibid. p. 1228.

celui auquel ils avaient eu le bonheur de revoir leur évêque. Saint Martin, son ancien disciple, n'eut pas plus tôt appris la nouvelle de son retour, qu'il accourut auprès de lui, afin de reprendre ses premiers exercices de piété sous la conduite d'un maître aussi habile.

Le premier soin d'Hilaire fut de procurer un concile dans les Gaules (*m*). On y condamna les actes de celui de Rimini, qui avait omis le terme *consubstantiel*. On passa ensuite à l'examen du procès de Saturnin, qui fut excommunié et déposé comme coupable d'hérésie et de plusieurs autres crimes. Ce concile produisit les plus heureux effets. Les scandales cessèrent, la foi fut rétablie dans toute sa pureté; la discipline de l'Église recouvra son ancienne vigueur, la paix succéda aux troubles, et la piété reparut dans toute sa ferveur. On n'avait plus rien à craindre de la persécution des ariens, qui, en perdant l'Empereur (*n*), perdaient leur principal appui. Ce fut alors que parut *l'invective* de saint Hilaire contre Constance : il s'y sert d'expressions très-fortes, quoiqu'il fût d'une douceur extraordinaire. Apparemment qu'il n'en agissait ainsi que pour de bonnes raisons, qui nous sont inconnues.

Le Saint fit un voyage à Milan, en 364; il y eut une dispute avec Auxence, qui avait usurpé le siége de cette ville, et il le força d'avouer publiquement que Jésus-Christ était véritablement Dieu, et consubstantiel au Père. Cet hérésiarque, qui joignait l'hypocrisie à l'impiété, présenta une confession de foi équivoque. L'Empereur Valentinien s'y laissa prendre, et le crut catholique; mais S. Hilaire découvrit le mystère d'iniquité, et montra qu'Auxence était un fourbe qui déguisait ses vrais sentimens. Le succès ne

---

(*m*) L'opinion la mieux fondée est celle qui met ce concile en 361. Voyez Tillemont, t. VIII, p. 456.

(*n*) Constance mourut en 361.

répondit point à son zèle ; car les ennemis de l'Église l'ayant peint comme un homme qui troublait la paix, l'Empereur lui donna ordre de sortir de Milan. Il fut donc obligé de revenir à Poitiers, où il mourut l'an 368. Sa mort arriva le 13 Janvier, ou le 1er Novembre ; car son nom est marqué à l'un ou à l'autre de ces deux jours dans des martyrologes fort anciens (*o*).

Le bréviaire romain fait la fête de saint Hilaire le 14 Janvier, jour qui fut peut-être celui de quelqu'une des translations de ses reliques. La première se fit à Poitiers, sous le règne de Clovis I, si l'on en croit le P. le Cointe (16); mais il paraît qu'une partie des mêmes reliques était honorée en Limousin avant la translation dont nous venons de parler (17). Au reste, les précieux ossemens de saint Hilaire étaient autrefois dans une grande vénération à Poitiers (18) où l'on croit que les huguenots (*) les brûlèrent en 1561 (19). Mais il y a toute apparence que la fureur des hérétiques ne tomba que sur une partie des ossemens du Saint, ou même sur la poussière restée dans son tombeau ; car ses reliques furent transférées de Poitiers à l'abbaye de Saint-Denis en France (*p*).

Venance Fortunat, évêque de Poitiers, a donné un livre des miracles de saint Hilaire, qui a été ajouté à la vie du

(*o*) Voyez après la vie du Saint, la notice de ses ouvrages.

(16) *Annal. Franc. ad an.* 538, n. 41, 42, 43.

(17) S. Greg. Turon. l. *de gloriâ Confess.* c. 2,

(18) Alcuin, *homil. de S. Willibrordo.*

(*) C'est ainsi qu'on nomma en France les sectateurs des erreurs de Calvin. Quant à l'origine du mot même, voyez Iselin, art. *Huguenots.*
Note de la présente édition.

(19) Baillet, *Vie de S. Hilaire.*

(*p*) Ceci se prouve par la tradition de l'abbaye de Saint-Denis, par le témoignage d'un moine de Richenow, qui écrivait dans le neuvième siècle (*Apud Mabil. Anaclet.* T. IV, p. 644), et par plusieurs autres monumens. Voyez Aimoin, l. 4. c. 17 et 33, et dom Coustant, *Vit. Hilar.* p. CXXIV, CXXV, CXXIX.

même Saint écrite par l'autre Fortunat. Nous trouvons aussi dans saint Grégoire de Tours, Flodoard, etc., le récit de plusieurs miracles opérés à son tombeau (*q*).

Saint Hilaire remarque que la simplicité du cœur est la vertu la plus essentielle à un disciple de Jésus-Christ. « En » effet, dit ce Père, le Sauveur nous assure que personne » ne peut entrer dans le royaume du ciel, s'il ne devient » semblable à un enfant, et si, par la simplicité naturelle » à cet âge, il ne déracine toutes les affections déréglées » de son cœur. Que voyons-nous dans un enfant? Il est » soumis à la volonté de son père; il aime sa mère; il ne » connaît ni l'orgueil, ni la haine, ni l'avarice; il écoute » avec docilité, et croit aisément les vérités qu'on lui en» seigne. Heureux l'homme dont le cœur est dans cette dis» position! il marche dans la voie qui conduit au ciel. » Revenons donc à la simplicité de l'enfance, qui peut » seule nous donner quelque ressemblance avec un Dieu » humilié (20). » Voilà en quoi consiste la folie de la croix (21). C'est cette simplicité qui détruit en nous la prudence de la chair, et cette sagesse du monde, qui est le principe de l'orgueil, la source de l'infidélité, et l'ennemi irréconciliable de l'esprit de Jésus-Christ; c'est elle qui substitue à nos vices et à nos ténèbres cette prudence parfaite que produit l'assemblage de toutes les vertus, et cette lumière céleste qui est le fruit de la grâce, c'est elle qui

(*q*) Dom Coustant a donné ces pièces avec les œuvres de saint Hilaire, qui furent imprimées à Paris, en 1693, *in-fol.*, et réimprimées à Vérone en 1730, par les soins du marquis Scipion-Maffei, qui y a ajouté quelques commentaires de S. Hilaire sur plusieurs *psaumes*. On trouve aussi une belle lettre de S. Hilaire sur la divinité de J. C., avec trois dissertations de l'abbé Trombelli, dans la collection imprimée en 1751, à Bologne, en Italie, sous le titre de *Veterum patrum latinorum opuscula nunquam antehac edita*.

(20) S. Hilar. *in Math.* c. 18, v. 1, p 698.

(21) 1. *Cor.* I, 17, et III, 18.

nous inspire l'horreur de l'artifice et de la dissimulation qui nous rend insensibles à nos propres intérêts, et qui nous fait mépriser toutes les attentions dont les partisans du siècle sont si jaloux. Dieu seul est le terme de tous ses désirs : elle ne se propose d'autre fin que de lui être parfaitement uni.

Ne cherchons que dans le défaut de cette simplicité, les égaremens pitoyables où sont tombés les hérétiques, et l'affreuse opiniâtreté avec laquelle ils ont fermé les yeux aux lumières de la foi. C'est de la même source que viennent ces systèmes impies, extravagans qui font gémir tous les jours la religion, en même temps qu'ils heurtent les premières notions du sens commun. Les Pères de l'Église valaient bien nos prétendus philosophes, pour l'étendue des connaissances et pour la beauté du génie, et cependant ils vivaient dans cette enfance spirituelle recommandée par Jésus-Christ. Ils savaient, ces grands hommes, que Dieu ne se communique qu'aux humbles (22); *que sa conversation n'est qu'avec les ames simples* (23); *qu'il fait ses délices d'habiter en ceux qui marchent avec simplicité* (24), *et qu'il rejette tous ceux qui s'approchent de lui avec un cœur double* (25).

Notice des Ouvrages de saint Hilaire.

Les écrits qui nous restent de S. Hilaire, sont, 1° *Des Commentaires sur les Psaumes.* Ils ne furent composés qu'après les livres de la Trinité, puisque ceux-ci sont cités dans l'explication du psaume 67. Cela n'a pas empêché qu'on ne les ait mit les premiers, à cause du respect qui est dû à nos saintes Écritures. Le saint docteur s'applique à développer également la lettre et l'esprit des psaumes, tenant un juste milieu

---

(22) 1. Paral. XXIX, 17. (23) Prov. III, 32.
(24) Prov. XI, 20. (25) Eccli. I, 39.

entre ceux qui, ne s'arrêtant qu'au sens littéral et purement historique, croyaient n'en devoir point chercher d'autre, et ceux qui, rapportant tout à Jésus-Christ, s'imaginaient que les psaumes n'avaient point de sens propre et littéral. Il paraît qu'il avait expliqué tout le psautier; mais dom Coustant ne put recueillir qu'une partie de cet ouvrage dans son édition des œuvres de saint Hilaire, qui parut à Paris en 1693. Dans celle que le marquis Scipion-Maffei donna à Vérone en 1730, on trouve, outre plusieurs variantes, quelques fragmens de commentaires sur les psaumes, que l'on croit être de ce Père, et qui n'avaient point été connus de l'éditeur de Paris. En 1733, dom Martenne publia, d'après un Ms. d'Anchin, de nouveaux commentaires de S. Hilaire sur quelques autres psaumes. Voyez son *Amplissima monumentorum collectio*, t. IX, p. 55.

2° *Les Commentaires sur l'Évangile selon S. Matthieu.* Ce fut le premier ouvrage de saint Hilaire. Il se servit, en le composant, du travail d'Origène, dont il cite plusieurs passages : mais il insiste moins que ce Père sur le sens allégorique. Notre saint docteur est un des premiers Pères de l'Église latine qui aient entrepris de commenter l'Écriture, puisque ce genre de travail était inconnu en Occident avant Rhétice d'Autun et saint Victorin de Passaw, qui écrivaient au commencement du quatrième siècle. Il faut pourtant observer que ce dernier écrivait en grec. Les commentaires dont nous parlons renferment d'excellentes instructions sur toutes les vertus chrétiennes, et principalement sur la charité, le jeûne et la prière.

3° *Les douze livres sur la Trinité*, composés durant l'exil de saint Hilaire en Phrygie, entre les années 356 et 359. Il est prouvé dans le premier livre, que l'homme ne peut trouver sa félicité qu'en Dieu, et que la révélation est l'unique moyen que nous ayons de connaître la nature divine. Dans les livres suivans, le saint docteur établit le mystère de la Trinité, et réfute les diverses objections des hérétiques qui l'attaquaient. Les anciens faisaient un si grand cas de cet ouvrage, qu'ils le mettaient à la tête de tous ceux qu'il fallait lire pour se confirmer dans la foi de la Trinité, se précautionner contre les piéges de l'hérésie, en découvrir les ruses, etc. Ils en ont loué l'éloquence et approuvé la doctrine. Voyez Cassiodore, l. 1, *Instit. divin.* c. 1; Rufin, l. 1; *Hist.* c. 31; S. Jérôme, *ep.* 7 *ad Lætam.*; Sozomène, 3, c. 14, etc.

4° *Le Livre des Synodes*, intitulé aussi quelquefois *de la Foi des Orientaux*, fut composé à la fin de l'an 358, ou au commencement de l'an 359. C'est comme un avertissement que saint Hilaire donne aux évêques des Gaules et de la Grande-Bretagne, touchant les conciles qui devaient se tenir à Rimini et à Ancyre. On peut diviser ce livre en trois parties. Dans la première, le saint docteur loue les évêques des

Gaules sur l'intégrité de leur foi, qui les avait portés à ne pas communiquer avec les ariens, et à condamner la seconde formule de Sirmium. Il prévient dans la seconde les abus qu'on aurait pu faire des termes de *consubstantiel* et de *semblable en substance*. Dans la troisième, il loue les députés du concile d'Ancyre, pour s'être opposés à l'impiété de Surmium, et pour avoir obligé ceux qui en étaient les auteurs à se rétracter ; puis il réfute les raisons qu'apportaient ceux qui avaient dressé la formule de Sirmium, pour se justifier de ce qu'ils avaient rejeté les termes de *consubstantiel* et de *semblable en substance*. Saint Jérôme faisait tant de cas du livre des Synodes de saint Hilaire, qu'il le copia de sa propre main étant à Trèves. Cet ouvrage fournit de grands éclaircissemens pour l'histoire de l'arianisme, et l'on conçoit, en le lisant, la plus haute idée de celui qui en est l'auteur.

5° *La Lettre de saint Hilaire à sa fille*. Nous en avons parlé dans la vie de notre Saint, ainsi que de ses hymnes.

6° *Les Livres à Constance*. Le premier, composé au plus tard au commencement de l'an 356, est écrit en forme de requête apologétique, tendant à ce que l'Empereur accordât aux catholiques la liberté d'exercer leur religion avec leurs évêques. Le second est aussi une requête. Saint Hilaire la présenta à Constance en 360, étant à Constantinople, où les anciens tenaient un concile. Il demanda à l'Empereur la permission de justifier la foi catholique, même en sa présence.

7° *Le Livre contre Constance*. Le but du Saint était moins d'invectiver contre l'Empereur, que de défendre la foi catholique; et si l'on trouve dans cet ouvrage des expressions qui paraissent dures, on doit moins les attribuer à un zèle outré, qu'à un ardent amour pour la vérité.

8° *Le Livre contre Auxence*, composé avant l'an 367. Saint Hilaire y découvre tous les artifices d'Auxence, évêque arien de Milan.

9° *Le Livre des Fragmens*, qui nous restent de l'histoire que saint Hilaire avait faite des conciles de Rimini et de Séleucie, fournira des matériaux très-importans à ceux qui voudraient écrire sur l'arianisme.

Il se trouve quelques endroits obscurs dans les ouvrages de saint Hilaire; mais cette obscurité n'est pas telle qu'on pourrait d'abord se l'imaginer, comme nous l'avons observé dans la vie de notre Saint. Il a toujours été regardé comme un savant évêque, comme un excellent docteur, comme un astre brillant que Dieu fit paraître dans un temps où les portes de l'enfer semblaient être sur le point de prévaloir contre l'Église, comme un homme très-éloquent, qui, par la force de ses raisonnemens, la beauté de ses pensées, l'onction de ses discours, se rend tout à la fois maître de l'esprit et du cœur. De là vient que saint Jérôme le compare au Rhône, qui, par la rapidité de ses eaux, en-

traîne tout ce qu'il rencontre. *Hilarius latinæ eloquentiæ Rhodanus, Hieron. in 2 lib. Comm. ad Galat.*

Les éditions les plus estimées des œuvres de saint Hilaire, sont celles de D. Coustant, Bénédictin de la congrégation de S. Maur, et du marquis Scipion-Maffei. La première parut à Paris en 1693, et la seconde à Vérone en 1730.

S. FÉLIX DE NOLE, PRÊTRE ET CONFESSEUR.

Tiré des poèmes que saint Paulin a composés sur sa vie. Tillemont prouve, t. IV, p. 246, que ce qui est rapporté par saint Paulin doit passer pour indubitable, et que son récit est confirmé par d'anciens monumens contre lesquels on ne peut s'inscrire en faux. Voyez encore D. Ruinart, *Acc. sinc.* p. 256, et Muratori, *Anecd. lat.*, qui a donné quatre nouveaux poèmes de saint Paulin sur l'anniversaire de saint Félix. Ces quatre nouveaux poèmes ont été ajoutés aux anciens dans la dernière édition des œuvres de saint Paulin, donnée à Vérone en 1736, *in-fol.* Voyez aussi les fragmens des poèmes de saint Paulin sur saint Félix, et sur plusieurs miracles opérés par son intercession.

Vers l'an 256.

Félix naquit à Nole, dans la Campanie, où son père Hermias, Syrien d'origine, était venu s'établir, après avoir long-temps servi dans les armées de l'empire. Il avait un frère qui embrassa le parti des armes, n'y ayant point alors d'état qui conduisît plus sûrement aux honneurs. Pour lui, sans penser à sa qualité d'aîné, qui semblait devoir le retenir dans le monde, il ne voulut jamais marcher sous d'autres étendards que sous ceux de Jésus-Christ, le Roi des Rois; ainsi la mort ne lui eut pas plus tôt enlevé son père, qu'il distribua la plus grande partie de ses biens aux pauvres. Quelque temps après, il s'attacha au service des autels, et fut successivement ordonné lecteur, exorciste, et enfin prêtre par saint Maxime qui gouvernait l'église de Nole. L'innocence de ses mœurs et sa prudence consommée le rendirent extrêmement cher à son

évêque, dont il fut le principal soutien dans les temps de trouble; aussi le désigna-t-il pour le remplacer après sa mort (1).

L'Empereur Dèce ayant allumé le feu de la persécution en 250 de Jésus-Christ, Maxime, qui savait que les premiers coups des païens tombaient ordinairement sur les évêques, résolut de prendre la fuite, et de se cacher dans les déserts. Ce n'était pas qu'il craignît la mort, puisqu'elle était l'unique objet de ses désirs; mais il voulait se réserver pour les besoins de son troupeau, et il était d'ailleurs persuadé qu'on tente Dieu en recherchant de soi-même le martyre. Les persécuteurs, furieux de ne l'avoir pas trouvé, se saisirent du prêtre Félix qui gouvernait l'église de Nole durant son absence. Le magistrat auquel on le conduisit, ordonna qu'il fût fouetté. On le jeta ensuite dans un cachot ténébreux, après lui avoir lié les pieds et les mains. Le fond de cette horrible demeure était tout couvert de morceaux de verre et de pots cassés, et il fallait que le Saint fût dessus, soit qu'il se couchât, soit même qu'il se tînt debout (2). Quelques temps après, un ange tout rayonnant de gloire descendit dans la prison; il approche de Félix, et lui ordonne d'aller secourir son évêque réduit à la dernière extrémité. Le confesseur voit aussitôt ses chaînes rompues, et les portes de la prison ouvertes; il suit l'ange, et va au lieu où Maxime s'était retiré. Il trouve le vieillard sans parole, sans connaissance, sans sentiment et presque sans vie. C'était autant l'inquiétude causée par le péril qui menaçait son troupeau, que le froid et la faim, qui l'avaient mis en cet état. Mais que peut faire Félix? il manque de tout. Sa foi ne l'abandonne point : il a recours à la prière; aussitôt il aper-

(1) S. Paulin, *Poem.* 15, *seu natal.* 4, *p.* 391. *Veron.* 1736.

(2) Prud. *de cor. Hymn.* 5. Saint Paulin, *nat.* 4, p. 394.

çoit une grappe de raisin sur des ronces qui étaient là ; il en exprime le jus, qu'il fait couler dans la bouche du saint évêque. Maxime étant revenu peu à peu, reconnaît son libérateur, l'embrasse tendrement, et le prie de le ramener à son église. Félix le prend sur ces épaules, le porte à la maison épiscopale avant que le jour paraisse, et le confie aux soins d'une femme vertueuse (3).

Lorsque le Saint eut reçu la bénédiction de son évêque, il gagna secrètement sa maison, et y resta quelque temps caché, uniquement occupé à prier pour la paix de l'Église. Le feu de la persécution s'étant un peu ralenti, il reparut, et se mit à instruire le peuple chrétien comme à son ordinaire. Les idolâtres, irrités du fruit que produisaient ses discours et ses exemples, s'attroupèrent et vinrent, l'épée à la main, pour l'arrêter : ils le rencontrèrent en chemin, mais sans le connaître; ils lui demandèrent même où était Félix. Trompés par la réponse indirecte qu'il leur fit, ils passèrent outre; et quand ils se furent aperçus de leur erreur, le Saint n'y était plus : il venait de se glisser par le trou d'une vieille muraille, qu'une toile d'araignée avait aussitôt couvert. Ses ennemis déconcertés se retirèrent enfin, après mille recherches inutiles. Il resta six mois caché dans une citerne à demi-sèche, où une femme chrétienne lui apportait de quoi subsister; il en sortit lorsque la paix eut été rendue à l'Église par la mort du persécuteur (*a*). On le reçut dans la ville comme un ange envoyé du ciel.

Après la mort de saint Maxime, il n'y eut qu'une voix pour élever Félix sur le siége de Nole : mais il évita cette dignité, en persuadant au peuple que Quintus de-

---

(3) Saint Paulin, *Poem.* 15, *natali* 4, p. 400.

(*a*) Dèce mourut l'an 251 de Jésus-Christ, au mois de Novembre ou de Décembre.

vait lui être préféré, parce qu'il avait été ordonné prêtre avant lui. Le nouvel évêque, qui connaissait le mérite de notre Saint, eut toujours pour lui les sentimens d'une vénération profonde; il le regardait comme son père, et n'entreprenait rien d'important sans l'avoir consulté.

Le peu de bien que Félix s'était réservé de son patrimoine, avait été confisqué durant la persécution. Il aurait pu le redemander après le rétablissement de la paix, et on le lui eût même rendu, comme à beaucoup d'autres chrétiens; mais il n'en voulut rien faire, quoique plusieurs personnes le lui conseillassent. La raison qu'il en donna, fut que la pauvreté était le plus sûr moyen de parvenir à la possession de Jésus-Christ (4). Il porta le désintéressement jusqu'à refuser ce que les riches lui offraient. Il loua un petit champ, qu'il cultivait de ses propres mains, afin d'avoir de quoi subsister et faire quelques aumônes. Son amour pour les pauvres avait quelque chose d'extraordinaire : s'il avait deux habits, il leur donnait le meilleur; souvent même il échangeait contre leurs haillons l'unique habit qui lui restait.

Saint Félix mourut le 14 Janvier (*b*), dans un âge fort avancé. On trouve son nom dans le martyrologe attribué à saint Jérôme, et dans plusieurs autres des plus anciens, On a bâti cinq églises dans le lieu, ou plutôt auprès du lieu où il avait été enterré. Ses reliques sont présentement dans la cathédrale de Nole; il y en a cependant quelques portions à Rome, à Bénévent, et dans d'autres églises. Il s'est fait plusieurs miracles à la châsse de saint Félix. Le Pape Damase, qui l'était venu visiter par dévotion, y fut guéri d'une maladie; c'est lui-même qui nous

---

(4) *Dives egebo Deo; nam Christum pauper habebo.* Paulin *carm.* 20. *Natali S. Felicis* 5, v. 272, p. 412.

(*b*) Vers l'an 256; d'autres reculent sa mort de 10 ans.

l'apprend dans un poëme que la reconnaissance lui fit composer en l'honneur du Saint.

Dans le cinquième siècle, quarante-six ans après la mort du Pape saint Damase, saint Paulin, sénateur romain, étant venu d'Espagne à Nole, y fut ordonné portier de l'église de Saint-Félix. Il nous apprend qu'il s'y faisait, au jour de la fête du Saint, un concours prodigieux de peuple, que la dévotion y attirait de Rome, de toute l'Italie, et des pays les plus éloignés. Tous les pélerins apportaient des présens à cette église, chacun suivant ses facultés. Pour moi, ajoute-t-il, j'offre au Saint l'hommage de ma langue, et même de toute ma personne, quelque indigne que j'en sois (5). C'est par son intercession, continue-t-il, que j'ai reçu tant de grâces du ciel, et que j'espère obtenir la gloire éternelle (6). Rien, en un mot, n'est plus tendre que les expressions dont saint Paulin se sert pour marquer toute l'étendue de sa dévotion pour saint Félix (*c*).

Il rapporte un grand nombre de miracles opérés à son

(5) ——————— *Ego munere linguæ,*
Nudus opum famulor, de me mea debita solvens,
Meque ipsum pro me, vilis licet hostia, pendam.
Natal. 6, v. 46, p. 428.

(6) *Natal.* 1, 2, *etc.*

(c) Il fait la description de plusieurs tableaux qui décoraient l'église de saint Félix. On y voyait représentée toute l'histoire de l'ancien Testament. On ne pouvait les regarder sans se sentir le cœur enflammé : c'étaient comme autant de livres qui instruisaient les ignorans. Saint Paulin éprouvait les plus vifs sentimens de piété à la vue de chacun d'eux. Voyez *Nat.* 9, 10.

N. B. Muratori a prouvé que S. Paulin composa son premier poëme pour la fête de S. Félix, dans l'année 394, et celle d'avant son arrivée à Nole. Selon le même auteur, le second fut composé en 395, et le treizième en 406. Il ajoute que les quinze poëmes de S. Paulin n'en doivent faire que quatorze, l'un ayant été divisé en deux. Voyez Muratori, *Proleg.* p. 446.

tombeau, et dont il avait été témoin oculaire. Il répète fréquemment qu'il a éprouvé lui-même d'une manière sensible les effets de sa protection (7). Saint Augustin parle aussi des miracles opérés à Nole par l'intercession de saint Félix (8). On voulait par dévotion être enterré dans l'église du Saint, située hors les murs, parce que l'on espérait ressentir après la mort les effets de sa protection. S. Paulin consulta sur ce sujet saint Augustin, qui lui répondit dans son livre *du soin des Morts*, que les personnes dont il lui parlait jouiraient dans le ciel du fruit de leur foi, et qu'elle leur serait aussi utile que les suffrages et les bonnes œuvres des fidèles vivans le sont aux fidèles défunts.

LES SS. MARTYRS DE RAÏTHE ET DE SINAÏ.

L'Église honore en ce jour quarante hermites du mont Sinaï, martyrisés par les Arabes en 373 : du nombre de ces hermites étaient saint Isaïe et saint Sabas.

La même année, les Blemmyens, peuple barbare d'Ethiopie, massacrèrent aussi plusieurs solitaires de Raïthe (*a*), dont les principaux étaient l'abbé Paul; Moïse qui, par ses prédications et ses miracles, avait converti les Ismaélites de Pharan; et Psaës qui passait pour un prodige d'austérité. Tous ces solitaires s'étaient interdit l'usage du pain, et ne vivaient que de dattes ou d'autres fruits sauvages. Ils s'occupaient à faire des paniers dans leurs cellules, qui étaient fort éloignées les unes des autres. La nuit du samedi ils se réunissaient tous dans l'église pour y chanter matines. Le dimanche ils assistaient à la célé-

---

(7) *Ep.* 28 *et* 36. *Carm* 13, 18, 21, 22, 23, 29, *etc.*
(8) *Ep.* 78. *olim* 137, *et l. de curâ pro mortuis,* c. 16.
(*a*) Près la mer Rouge, et à deux jours de chemin du mont Sinaï.

bration des divins mystères, puis recevaient la sainte Eucharistie. Ils sanctifiaient leurs jeûnes rigoureux par l'exercice d'une prière continuelle. Les saints martyrs de Raïthe sont honorés avec ceux de Sinaï.

Voyez leurs actes écrits par Ammonius, témoin oculaire, et publiés par le P. Combefis. Voyez aussi Bulteau, *Hist. Monast. d'Orient.* l. 2, c. 1, p. 209.

On fait encore aujourd'hui la fête de plusieurs autres solitaires du mont Sinaï, que les Sarrasins massacrèrent dans le cinquième siècle. Il y avait parmi eux un enfant de quatorze ans, dont la vie était un modèle accompli de la perfection évangélique. Les barbares l'ayant menacé de le tuer, s'il ne découvrait le lieu où les anciens solitaires s'étaient cachés, il répondit que la mort n'avait rien d'effrayant pour lui, et qu'il aimait mieux perdre la vie, que de la conserver en trahissant lâchement ses pères. On lui dit ensuite d'ôter ses habits. « Vous m'en dépouillerez, re» partit l'enfant, lorsque vous m'aurez tué. Accordez-moi » par compassion de mourir vêtu, afin que je n'aie pas la » honte de voir ma nudité. » Les Sarrasins, outrés de sa réponse, le massacrèrent inhumainement. Saint Nil, autrefois gouverneur de Constantinople, et qui vivait alors dans ce désert avec son fils Théodule, nous a laissé l'histoire du massacre de ces solitaires. Son fils, que les barbares emmenèrent captif, se vit plusieurs fois sur le point d'être mis à mort; mais Dieu lui sauva toujours la vie, et il fut à la fin racheté.

Voyez les *Septem Narrationes* de saint Nil, et Bulteau *Hist. Monast. d'Orient*, l. 2, c. 2, p. 220.

S. BARBASCEMIN ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Barbascemin succéda en 342 à saint Sadoth son frère, sur le siége métropolitain de Séleucie et de Ctésiphon : il

ne gouverna son église que six ans. Ayant été accusé d'être l'ennemi de la religion persanne, il fut arrêté, avec seize personnes de son clergé, par les ordres du Roi Sapor II. Ce prince, qui ne put l'ébranler par ses menaces, le fit renfermer dans une prison d'où s'exhalait une puanteur insupportable. Le Saint eut à souffrir dans cette affreuse demeure les rigueurs de la faim et de la soif, avec tous les mauvais traitemens que la cruauté des mages fut capable d'imaginer. Onze mois après, on le ramèna devant le Roi avec ses compagnons. Ils étaient tous horriblement défigurés; il n'y avait aucune partie de leurs corps qui ne fût toute meurtrie de coups, et le mauvais air de la prison avait rendu leurs visages noirs et livides.

Cependant Sapor, persuadé que l'exemple de l'évêque serait imité par le clergé, fit de nouvelles tentatives pour gagner Barbascemin à la religion du pays; il lui offrit de riches présens, et lui promit une des premières places de l'empire persan, s'il voulait être initié dans les mystères du soleil. Le Saint lui répondit constamment qu'il aimait mieux mourir que de violer la loi de Jésus-Christ, qui condamnerait les apostats à des supplices éternels. Il fut donc décapité, avec ses compagnons, le 14 Janvier 346 (*a*), à Lédan, dans la province des Huzites. Saint Maruthas, auteur des actes de nos saints martyrs, ajoute que Sapor, pour exterminer le nom chrétien dans son empire, publia un nouvel édit, qui ordonnait de mettre à mort tous ceux qui refuseraient d'adorer le soleil, le feu et l'eau, et qui s'abstiendraient de manger du sang des créatures vivantes (*b*). Le siége de Séleucie resta vacant l'espace de vingt

(*a*) La trente-septième année du règne de Sapor II.

(*b*) Les Chrétiens, durant plusieurs siècles, se sont abstenus du sang des animaux, conformément à ce qui avait été décidé par les apôtres. (Act. XV, 20.) Voyez le P. Alexandre, *Hist. Eccles. sect.* 1, *diss.* 9.

années, à cause de la persécution dont les ravages se firent sentir dans toutes les provinces de la Perse. La multitude des martyrs fut innombrable. Saint Maruthas, qui n'avait pu connaître leurs noms, célébra leur glorieux triomphe dans un beau panégyrique, où l'on trouve les sentimens de la dévotion la plus tendre.

Voyez les *Acta Martyrum Orientalium*, publiés par M. Étienne Assémani, t. I, p. 3.

S[te] NOMADIE ou NOMÈZE, VIERGE.

CETTE Sainte se consacra à Dieu dès sa jeunesse, et perfectionna le sacrifice de sa virginité par la ferveur de sa charité et par la pratique de toutes les vertus. Elle vivait, au cinquième siècle, en Poitou, du côté de Tours. On l'invoque contre le mal caduc.

Voyez le nouveau martyrologe d'Evreux, sous ce jour.

+ LE BIENHEUREUX ENGELMAR, HERMITE ET MARTYR EN BAVIÈRE.

Le père d'Engelmar n'était qu'un simple cultivateur en Bavière. Éclairé par la grâce de Dieu sur le néant des choses de la terre, il renonça vers la fin du douzième siècle par amour pour Jésus-Christ à toutes ses possessions, et se dévoua tout entier au service de Dieu. Il se plaça sous la direction de Grégoire, évêque des Arméniens, qui s'était établi dans le voisinage de Passau (1), où il vivait dans une

(1) Dans sa vie écrite en latin il est dit : *circa Pataviam*, et Rader entend par là Padoue en Italie. Brunner dit mieux : « Engelmarus

sainte retraite en se livrant à de pieuses méditations. Grégoire mourut, ainsi qu'il l'avait prédit, le 23 Octobre, à l'heure même où parut cette fameuse éclipse de soleil de l'année 1093, qui fut suivie d'une si grande mortalité, et après laquelle on vit le vaillant Godefroid de Bouillon partir à la tête de cette célèbre croisade pour la conquête de Jérusalem (2). Après la mort de son père spirituel, Engelmar se retira dans la solitude où il s'occupait d'ouvrages manuels, et se livrait en outre nuit et jour à la prière et à la pénitence. Tous les habitans d'alentour édifiés par la piété de cet homme lui témoignèrent une grande vénération; ce qui fit naître l'envie dans le cœur de son compagnon et cette funeste passion ne fit qu'augmenter à mesure que la considération, dont Engelmar était l'objet de la part du peuple, devenait plus grande, de sorte qu'il forma le projet impie de lui ôter la vie. Ce nouveau Caïn ayant en effet accompli son action criminelle, il cacha le corps de sa victime, et passa encore quelque temps dans cette contrée, jusqu'à ce qu'enfin, poursuivi par sa conscience et par le Juge éternel, il s'enfuit et continua à errer çà et là. Bientôt on s'aperçut de l'absence du serviteur de Dieu; on fit des recherches; son corps fut découvert, et enterré dans la suite avec beaucoup de pompe par Rudbert, premier prieur de Windsberg. Son biographe n'a pas marqué le jour de sa mort.

» ruri educatus, et ab agro stivaque ad cultum animi transgressus, » Gregorio, Armeniæ pontifici, *in Boica* exuli, in disciplinam se » dederat. »

(2) La chronique d'Ursperg dit : « Anno 1093 eclipsis solis facta est » IX kal. Octobris hora tertia, et mortalitas magna subsecuta. » Et Dodechin dans le supplément à Marianus dit : « Eclipsis solis facta » est hora tertia diei, et draco visus est. Anno 1094 pestilentia magna » fuit. » Cette croisade fut arrêtée vers la fin de l'année 1095 par le concile de Clermont sous le Pape Urbain II, et s'ouvrit en effet l'année suivante.

Près de la cellule du B. Engelmar s'éleva peu de temps après sa mort le couvent des Prémontrés de Windsberg. Hund, dans sa liste des abbés, en place la fondation dans l'année 1125, et lui donne pour premier supérieur ce même Rudbert, dont nous venons de parler, et qui le dirigea pendant quinze ans.

Le tombeau d'Engelmar fut bientôt très-visité, et il s'y fit plusieurs miracles.

C'est un moine de Windsberg qui a écrit sa vie, que l'on trouve dans Canisius *Lect. Antiq.* tom. VI, et dans Bollandus, tom. I, *Jan.* p. 977. Voyez aussi Rader, Hund, et plusieurs autres.

---

15 Janvier.

S. PAUL, PREMIER HERMITE.

Tiré de l'histoire de sa vie, que S. Jérôme écrivit en 365, d'après ce qu'il avait appris d'Amathas et de Macaire, tous deux disciples de saint Antoine; histoire dont le Pape Gélase I fit de grands éloges dans le célèbre concile tenu à Rome en 494. Tiré aussi de saint Athanase, qui nous assure n'avoir écrit que ce qu'il avait entendu dire à saint Antoine lui-même ou à ses disciples. Mais il n'avait point épuisé la matière, puisqu'il marque un grand désir de voir ajouter à ce qu'il avait rapporté, le détail des autres actions du saint hermite, qui n'étaient point parvenues à sa connaissance. Nous avons encore consulté les auteurs qui parlent de notre Saint par occasion, tels que Cassien, saint Fulgence, Sulpice Sévère, Sidoine, Paulin, *in vitâ S. Ambrosii*, etc. Il y a aussi une histoire grecque de la vie de saint Paul. Bollandus donne à cette pièce la plus grande antiquité, et croit que saint Jérôme l'a suivie dans son ouvrage. C'est une méprise; il faut dire au contraire que l'histoire grecque a été composée sur l'ouvrage de saint Jérôme. Ceci a été prouvé par M. Joseph Assémani, *Comm. in Calend. univ.* t. VI, p. 82. Voyez les lettres de Gudius, p. 278, et la savante dissertation que Jérôme de Prato, Oratorien de Vérone, a donnée dans le premier tome de son édition des œuvres de Sulpice Sévère, *Append.* 2, p. 403.

L'AN 342.

Le Saint dont nous honorons aujourd'hui la mémoire,

embrassa dans sa jeunesse un genre de vie tout nouveau ; mais il agit en cela par l'impression de l'Esprit-Saint, qui, après l'avoir conduit dans la solitude, voulut bien encore lui servir de maître. D'ailleurs les déserts avaient été sanctifiés par Elie, par saint Jean-Baptiste, par Jésus-Christ lui-même, qui daigna y passer quarante jours dans un jeûne rigoureux et dans tous les exercices de la vie anachorétique. Il est vrai cependant qu'une entière séparation du commerce des hommes est une de ces voies extraordinaires que Dieu n'emploie qu'à l'égard de quelques ames privilégiées, et dans lesquelles il n'est pas donné à tout le monde de marcher. Un état aussi parfait n'est que pour ceux qui se sont en quelque sorte familiarisés avec la pratique des plus sublimes vertus, et qui, par l'habitude de la contemplation, ne tiennent plus aux choses terrestres. Sans ces marques de vocation, le désert n'offrira que des piéges; mais il est temps de commencer l'histoire de notre Saint.

Paul naquit dans la Basse-Thébaïde en Egypte. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il perdit son père et sa mère. Il était déjà fort versé dans la connaissance des lettres grecques et égyptiennes. Les qualités de son cœur répondaient aux talens de son esprit. On le vit toujours, dès sa plus tendre jeunesse, doux, modeste et craignant Dieu. Il vivait paisiblement dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, lorsque l'Empereur Dèce excita une cruelle persécution, l'an 250 de Jésus-Christ. Le démon, dont la rage animait les païens, en voulait biens moins aux corps qu'aux ames des fidèles. De là ces artifices et ces supplices lents que l'on employait pour les séduire : nous allons en citer deux exemples. On couvrit de miel un soldat de Jésus-Christ, qui avait triomphé du chevalet et de plusieurs autres tortures; on l'exposa ensuite aux ardeurs du soleil, couché sur le dos et les mains liées, afin que les mouches et les guêpes, qui sont insupportables dans les pays chauds, pussent avec

leurs dards lui faire souffrir mille morts à la fois. Un autre fut attaché sur un lit de plumes avec des cordons de soie; on le laissa en cet état dans un jardin délicieux, où une femme impudique se chargea de corrompre son innocence. Le martyr, qui ne savait comment éviter le danger, se coupa la langue avec ses dents, et la cracha au visage de cette malheureuse. Il comptait avec raison qu'une action aussi extraordinaire la mettrait en fuite, et que la vivacité de la douleur arrêterait en lui les révoltes de la chair.

Notre Saint, pour se soustraire à de pareilles épreuves, se cacha dans une maison étrangère; mais quelque temps après, ayant appris que son beau-frère avait envie de le livrer aux persécuteurs, afin de s'emparer de ses biens, il s'enfuit dans le désert. Il y trouva un rocher où étaient plusieurs cavernes qu'on disait avoir servi de retraite à de faux monnoyeurs du temps de Cléopâtre, Reine d'Egypte; il en choisit une pour sa demeure. Auprès de cette caverne était une fontaine dont l'eau lui servait de boisson; il y avait aussi un grand palmier (*a*), dont les feuilles lui fournissaient son vêtement, et les fruits sa nourriture.

Paul n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il entra dans le désert. Son premier dessein avait été de n'y rester qu'autant de temps que durerait la persécution; mais quand il eut une fois goûté les douceurs ineffables de la vie pénitente et contemplative; quand il eut connu, par expérience, tous les avantages que l'on trouve dans la solitude, il prit la ferme résolution de ne plus rentrer dans le monde, se contentant de prier pour ceux qui l'habitaient. Il ne vécut jusqu'à l'âge de quarante-trois ans, que du fruit de

---

(*a*) Il y a plusieurs espèces de palmiers. Pline en compte trente-neuf. Il dit que les meilleurs viennent en Egypte, et qu'ils sont toujours verts. Il ajoute que leurs feuilles sont assez fortes pour faire des cordes et qu'en quelques endroits on fait du pain avec leur fruit.

son palmier : le reste de sa vie il fut miraculeusement nourri, comme l'avait été autrefois le prophète Elie, par un corbeau qui lui apportait chaque jour la moitié d'un pain. Nous ne savons point en détail ce que Paul fit dans le désert pendant les quatre-vingt-dix ans qu'il y passa; les hommes ne le connurent que peu de temps avant sa mort; voici quelle en fut l'occasion.

Le grand saint Antoine, alors âgé de quatre-vingt-dix ans, fut tenté de vaine gloire. Il s'imaginait que personne n'avait servi Dieu aussi long-temps que lui dans une entière séparation du monde : mais, lorsqu'il était occupé de ces pensées, Dieu lui envoya un songe dans lequel il le détrompa; et lui ordonna en même temps d'aller chercher un de ses serviteurs qui habitait dans le fond des déserts. Antoine partit dès le lendemain matin; ayant rencontré un hyppocentaure (*b*), il fit le signe de la croix, et aussitôt le monstre, qui n'était peut-être qu'un fantôme envoyé par l'esprit de ténèbres, disparut, après lui avoir indiqué la route qu'il devait tenir. Peu de temps après, un satyre s'offrit à ses yeux (*c*) : il lui donna à entendre qu'il habitait ces déserts, et qu'il était du nombre de ceux que les gentils adoraient comme des divinités. Le Saint, après une marche de deux jours et une nuit, aperçut de loin une lumière qui

---

(*b*) Monstre qui tenait de la forme de l'homme, et de celle du cheval, sans en avoir toutefois la nature et les propriétés. Pline assure, l. 7, c. 3, qu'on a vu des hippocentaures. D'autres naturalistes sont du même sentiment. Pour S. Jérôme, il ne veut point décider si l'hippocentaure que vit S. Antoine était un monstre réel, ou simplement un fantôme du démon. Voyez la note de Rosweide sur cet endroit.

(*c*) Quelques monstres qu'on voyait de temps en temps ont pu donner lieu aux païens d'inventer leurs divinités de bois. Plutarque raconte dans la vie de Sylla, que ce général romain étant à Athènes, on lui apporta un satyre. Nous lisons dans S. Jérôme qu'on en vit un vivant à Alexandrie, et qu'après sa mort, il fut salé et embaumé pour être porté à Antioche, afin que Constantin-le-Grand pût le voir.

lui découvrit la demeure de celui qu'il cherchait; il approche, prie le Saint de lui ouvrir, et fait beaucoup d'instances avant que de pouvoir obtenir cette grâce. Paul cependant lui ouvre à la fin, et le reçoit avec un doux sourire. Ils s'embrassent tous deux, s'appellent mutuellement par leur nom, Dieu le leur ayant révélé à l'un et à l'autre. Paul demanda ensuite à Antoine, si les hommes se livraient toujours aux embarras du siècle et aux superstitions du paganisme.

La conversation finie, un corbeau vole vers eux, et laisse tomber un pain entier. « Voilà, dit Paul, ce que » Dieu envoie pour notre nourriture. Il y a plusieurs an» nées que sa bonté me fournit chaque jour la moitié d'un » pain; mais comme vous êtes venu me voir, Jésus-Christ » a doublé la provision de son serviteur. » Aussitôt ils rendent tous deux grâces à Dieu, et s'asseyent sur le bord de la fontaine pour prendre leur repas. La nuit suivante se passa en prières. Le lendemain matin, Paul dit à son hôte : « Je touche à ma dernière heure; la Provi» dence ne vous a conduit ici que pour me rendre les » derniers devoirs. Allez chercher, pour envelopper mon » corps, le manteau que vous a donné l'évêque Athanase. » Ce n'était pas qu'il se souciât beaucoup que son corps fût enseveli; mais il voulait épargner à saint Antoine la douleur de le voir mourir, et lui témoigner son respect pour saint Athanase, ainsi que son attachement à la foi de l'Église, pour laquelle ce saint évêque souffrait alors les plus grandes persécutions.

Cette demande du manteau donné par saint Athanase, surprit saint Antoine; il vit bien que Dieu seul pouvait avoir révélé ce fait au bienheureux Paul. Au lieu donc d'approfondir les motifs d'une telle demande, il ne pense qu'à obéir; il embrasse son hôte, et reprend la route de son monastère. « Je ne suis qu'un misérable pécheur,

» dit-il à ses moines en arrivant, je suis indigne d'être ap-
» pelé serviteur de Dieu. J'ai vu Elie, j'ai vu Jean-Bap-
» tiste dans le désert; en un mot, j'ai vu Paul dans un
» paradis. » La crainte où il était que le saint hermite ne mourût pendant son absence, l'engagea à repartir promptement : il ne fit donc qu'entrer dans sa cellule pour prendre le manteau. L'événement montra que cette crainte n'était que trop bien fondée. En effet, il vit en chemin l'ame du bienheureux Paul monter au ciel, au milieu des anges, des prophètes et des apôtres. Malgré la joie qui lui causa un tel spectacle, il ne put refuser des larmes à la perte d'un trésor qu'il n'avait fait qu'entrevoir. Il se prosterna le visage contre terre, pour donner un libre cours à sa douleur; puis s'étant relevé, il continua sa route. Lorsqu'il fut arrivé à la caverne, il trouva le corps à genoux, la tête levée, et les mains étendues en haut : il crut d'abord qu'il priait, et il se mit aussi à prier; mais ne l'entendant pas soupirer comme il avait coutume de faire dans la prière, il lui fut aisé de voir qu'il était mort. Il ne songea donc plus qu'à lui rendre les derniers devoirs. Il enveloppa son corps dans le manteau de S. Athanase, et le tira de la caverne. Son embarras fut extrême, lorsqu'il se vit dépourvu d'instrumens propres à creuser un tombeau. Dieu, en qui il avait mis sa confiance, y suppléa. Dans le moment deux lions s'approchèrent de lui : ces animaux, qui n'avaient rien de leur férocité naturelle, parurent prendre part à sa peine; ils grattèrent ensuite la terre avec leurs ongles, jusqu'à ce qu'ils eussent fait une fosse capable de contenir un corps humain. Antoine y descendit le bienheureux Paul, après avoir récité les prières de l'Église. Dès qu'il eut satisfait à ce que la piété chrétienne exigeait de lui, il retourna à son monastère, où il raconta à ses disciples tout ce qui lui était arrivé. Il garda toujours précieusement la tunique que saint Paul s'était tissue de

ses propres mains avec des feuilles de palmier; il s'en revêtait aux jours solennels de Pâques et de la Pentecôte. Saint Paul mourut en 342, à l'âge de 113 ans; il en avait passé quatre-ving-dix dans le désert. On lui donne ordinairement le titre de *premier hermite*, pour le distinguer des autres Saints du même nom.

On dit que le corps de saint Paul fut porté à Constantinople dans le douzième siècle, par les ordres de l'Empereur Michel Commène. On le transféra de cette ville à Venise en 1240 (*d*). Louis I, Roi de Hongrie, fit faire, avec l'agrément de la république, une troisième translation des reliques du Saint. Elles furent déposées à Bude, sous la garde des hermites de Saint-Paul (*e*). La fête de notre Saint est marquée au 10 Janvier dans plusieurs anciens martyrologes d'occident; mais elle n'est qu'au 15 du même mois dans le martyrologe romain, ainsi que dans l'anthologe des Grecs.

Nous apprenons de Sulpice Sévère (1), que Posthumien visita en 402 la cellule de saint Paul, premier hermite, qu'on montrait encore aux étrangers.

Un célèbre contemplatif trace le portrait suivant de saint Paul, ce parfait modèle des solitaires. « Saint Paul » l'hermite, dit-il, ne recevant point cet ordre d'agir et de » se communiquer, reste seul avec Dieu seul dans un

---

(*d*) On peut voir dans Bollandus l'histoire de cette translation, que le P. Gamans, Jésuite, a publiée d'après un manuscrit original.

(*e*) Les hermites de S. Paul, qui subsistent encore aujourd'hui dans les royaumes de Hongrie, d'Autriche et de Pologne, eurent pour fondateur le B. Eusèbe de Strigonie. C'était un riche seigneur qui se retira dans les forêts, après avoir distribué ses biens aux pauvres. Plusieurs personnes s'étant jointes à lui, il fonda le monastère de Pisilie, sous le titre de S. Paul, premier hermite, mais sous la règle des chanoines-réguliers de S. Augustin. Il y mourut le 20 Janvier 1270. Voyez Hermant et Hélyot.

(1) *Dial.* 1, c. 17 (*ol.* 11), p. 84, *edit. nov. Veron.*

» vaste désert, durant près de cent ans, ignorant tout ce » qui se passa dans le monde, l'établissement de la re- » ligion, les révolutions des empires, et jusqu'à la suc- » cession des temps; connaissant à peine les choses dont » il ne peut absolument se passer, le ciel qui le couvre, » la terre qui le porte, l'air qu'il respire, l'eau qu'il » boit, le pain miraculeux dont il se nourrit. Que pou- » vait-il faire dans ce grand loisir, diront peut-être, avec » les mondains dissipés, ces ames actives qui croiraient » ne pas vivre, si elles n'étaient dans un mouvement per- » pétuel? Ce qu'il faisait? Hélas! on pourrait avec bien » plus de sujet vous demander ce que vous faites vous- » même lorsque vous ne faites pas ce que le ciel et la » terre font, la volonté de Dieu. N'est-ce donc rien faire » que de ne faire que ce que Dieu s'est proposé en nous » donnant l'être, le contempler, l'adorer, l'aimer? Est-ce » être oisif et inutile dans ce monde, que d'y être uni- » quement occupé de ce que les bienheureux font dans » l'autre, de ce que Dieu même fait, et de ce qu'il peut » faire de mieux? Ce qui suffira à tous les anges et à » tous les Saints pendant l'éternité tout entière, ce qui » suffira toujours à Dieu même, ne pourrait-il suffire à » l'homme durant cette courte et misérable vie? Faire au- » tre chose, si elle ne se rapporte au même but, si » Dieu n'en est le principe, comme la fin, si nous ne la » faisons dans une dépendance continuelle de sa divine » volonté, qui nous demande toujours plus le cœur que » la main, et le repos de l'ame plus que son activité, » qu'est-ce sinon se détourner de sa fin, perdre son temps, » et redemander le néant dont Dieu nous a tirés (2)!

---

(2) *Traité de la paix intérieure*, par le P. Ambroise de Lombez, Capucin, p. 372, *édit. de Paris*, 1758.

S. ISIDORE, PRÊTRE ET HOSPITALIER D'ALEXANDRIE.

Ce Saint vivait depuis plusieurs années dans la solitude, sur la montagne de Nitrie, lorsque saint Athanase l'en tira pour l'élever au sacerdoce, et à la dignité de *xénodoque* ou d'hospitalier d'Alexandrie (*a*). Il édifia cette grande ville par le spectacle de toutes les vertus chrétiennes. Etant à table, il lui arrivait souvent de dire, les larmes aux yeux : » Moi qui suis une créature raisonnable, faite pour jouir » de la possession de Dieu, je me sers de la nourriture » des animaux, au lieu de manger le pain des anges. » Il ne porta point de linge jusqu'à la mort, si l'on en excepte la bandelette de lin que les prêtres avaient à la tête. Jamais il n'entra dans le bain, ni ne mangea de viande; jamais il ne sortit de table sans être resté sur son appétit. Il était si fortement occupé de Dieu, qu'il lui arrivait quelquefois, dans les heures du repas, d'être ravi en esprit, au point qu'il ne pouvait plus ni parler, ni se mouvoir. Il demeura toujours inviolablement attaché à saint Athanase, dont le parti était celui de l'Église catholique; et, après la mort de ce saint évêque, arrivée en 373, il défendit généreusement sa mémoire. Il garda la même conduite sous Pierre II, et sous Timothée I, qui gouvernèrent successivement l'église d'Alexandrie après saint Athanase (*b*). Enfin il eut la gloire de partager avec les catholiques toutes les persécutions des ariens (*c*). Il se retirait de temps en

(*a*) L'hospitalier était un homme préposé dans un hôpital pour avoir soin des pauvres et des étrangers.

(*b*) Pierre II gouverna l'église d'Alexandrie jusqu'à l'an 380, et Timothée I jusqu'à l'an 385.

(*c*) Ces hérétiques mirent Pistus sur le siége patriarcal d'Alexandrie, au commencement du règne de Constance, en 341; ils lui donnèrent

temps dans le désert de Nitrie, afin d'entretenir en lui l'esprit de recueillement et de mortification.

Théophile, qui succéda à Timothée I sur le siége d'Alexandrie, donna d'abord à Isidore les plus grandes marques d'estime et de confiance; il le députa même à Rome vers le Pape saint Damase, et voulut le faire élire archevéque de Constantinople après la mort de Nectaire : mais Isidore perdit les bonnes grâces de son patriarche, pour n'avoir pas voulu se prêter à ses vues dans l'injuste persécution qu'il suscita à Pierre, archiprêtre d'Alexandrie (1). Un autre fait rapporté par Socrate (2) acheva de brouiller entièrement Théophile avec notre Saint. Une riche veuve avait donné à Isidore mille pièces d'or pour habiller et secourir les pauvres femmes de la ville, mais à condition que le patriarche n'en saurait rien : c'est qu'elle craignait que celui-ci, qui avait la fureur de bâtir, n'employât pas cette somme conformement à son intention. Isidore promit le secret; mais Théophile fut instruit de tout par ses espions : il en fut vivement piqué, et ne pensa plus qu'aux moyens de se venger. Il ne garda donc plus de mesures; et comme son ennemi ne donnait point de prise, il eut recours à de faux prétextes pour le chasser de son église. Le Saint se refugia sur la montagne de Nitrie, où les solitaires le reçurent avec beaucoup de respect.

Sa réputation était si bien établie, que quand Pallade, évêque d'Hélénople, fut venu en Egypte pour y embrasser la vie ascétique, il alla d'abord le consulter. Isidore, avant que de lui donner définitivement son avis, exigea qu'il prît du temps pour s'exercer aux diverses pratiques de la

---

pour successeur Grégoire, qui fut tué dans une sédition en 349. George prit sa place en 355, et fut massacré par les païens en 361. Lucius lui succéda en 362. Tous ces patriarches intrus persécutèrent violemment les catholiques.

(1) Sozom. l. 8, c. 3 et 12. (2) L. 6, c. 9.

pénitence, sous la conduite d'un habile maître de la vie spirituelle; c'était Dorothée le Thébain, qui chaque jour ne prenait pour toute nourriture que six onces de pain, avec une petite poignée d'herbe. Pallade lui ayant représenté qu'il épuisait, à force d'austérités, un corps déjà cassé de vieillesse, il lui répondit : « Je le tue ce corps, » parce qu'il veut me tuer. »

Cependant la vengeance de Théophile n'était pas encore satisfaite; il poursuivit Isidore jusque dans le désert. Il confondit sa cause avec celle de quelques moines de Nitrie, qui avaient donné dans les erreurs des origénistes, et lui fit souffrir, comme à eux, les plus indignes traitemens. Notre Saint se retira, en 400, à Constantinople, où saint Chrysostôme le reçut à la communion, ayant toutefois exigé auparavant, et de lui et des solitaires qui l'accompagnaient, la condamnation expresse des erreurs qu'on leur imputait. La protection ouverte que lui accorda saint Chrysostôme, le justifie pleinement de l'accusation d'origénisme, auquel il dit d'ailleurs anathême. Théophile se réconcilia même avec Isidore et les autres moines de Nitrie, après une légère soumission, et les rétablit dans la communion de l'Église à Calcédoine, dans le synode du Chêne, sans entrer dans aucune discussion par rapport à leur foi, et sans parler des livres d'Origène (3). Il est vrai que saint Jérôme compte Isidore parmi les origénistes; mais cela vient de ce qu'il avait été trompé par les accusations de Théophile, qui l'avait aussi tellement prévenu contre S. Chrysostôme, et qu'il traduisit en latin un ouvrage que ce patriarche avait composé contre la mémoire de ce grand Saint. Isidore mourut à Constantinople en 404; il est honoré par les Grecs et les Latins. Quelques auteurs le prennent pour

(3) Socr. l. 6, c. 7. Supl. Sév. *dial.* 3 Pallad. *in dial.* p. 23; D. Ceillier, t. IX, p. 793. Tillemont, etc.

cet Isidore nommé sous le 15 Janvier dans le martyrologe romain; mais il est plus probable que le martyrologe parle en cet endroit de saint Isidore de Scété, dont nous allons donner la vie.

Voyez Pallade, *Lausiac.* c. 1 et 2, Socrate, l. 6, c. 9; Sozomène, l. 8, c. 3 et 12; saint Jérôme, *ep.* 61, c. 15, *ad Princip.* : Théodoret, l. 4, c. 21; Bulteau, *Hist. Monast. d'Orient*, l. 1, c. 15.

S. ISIDORE, PRÊTRE ET HERMITE DE SCÉTÉ.

On n'a jamais porté plus loin que ce Saint la douceur, la chasteté, la mortification, l'esprit de prière et de recueillement. Un jour qu'il allait vendre au marché quelques petits paniers, il sentit quelque mouvement de colère s'élever dans son cœur : il laissa aussitôt ses paniers, et s'enfuit (1). Comme on l'exhortait dans sa vieillesse à modérer un peu ses travaux, il répondit : « Pourrions-nous rester oisifs, ou même nous ménager, lorsque nous considérons ce que le Fils de Dieu a fait pour nous ? Quand bien même mon corps serait la proie des flammes, et que mes cendres seraient jetées au vent, tout cela devrait encore être regardé comme rien (2). » Était-il tenté de désespoir, il disait au démon : « Dussé-je être damné, tu seras encore plus bas que moi en enfer. Dussé-je être précipité dans un malheur éternel, non, jamais je ne cesserai de servir mon Dieu. » Il chassait les pensées d'orgueil, en se disant à lui-même : « Suis-je tel que l'abbé Antoine, tel que l'abbé Pambon, tel que les autres Pères, qui ont été si agréables à Dieu (3) ! » Un des frères qui

(1) Cotel. *Monum. Græc.* t. I, p. 487.
(2) *Ibid.* p. 686. Rosweide, l. 5, c. 7.
(3) Cotel. *Monum. Græc.* t. II, p. 48. Rosweide, l. 3, c. 101; l. 7, c. 11.

le trouva un jour les yeux baignés de larmes, lui demanda pourquoi il pleurait. « Je pleurs mes péchés, dit-il; n'eussions-nous offensé Dieu qu'une fois, nous n'aurions point encore assez de larmes pour pleurer un si grand malheur. » Isidore mourut quelque temps avant l'année 391. Il paraît être le même que celui dont le martyrologe romain fait mention sous le 15 Janvier.

Voyez Cassien, *Collat.* 18, c. 15 et 16, et Tillemont, t. VIII, p. 440.

S. JEAN CALYBITE, RECLUS.

Ce Saint était fils d'un riche seigneur de Constantinople, nommé Eutrope; il quitta, dans un âge encore tendre, la maison paternelle, pour aller vivre parmi les acémètes (*a*). Six ans après, il revint à Constantinople, revêtu des haillons d'un pauvre; il choisit pour demeure une petite loge située dans le voisinage de la maison de ses parens, qui le nourrissaient de leurs aumônes, sans savoir qui il était, et c'est de cette petite loge qu'il a reçu le surnom de *Calybite* (*b*). Un genre de vie aussi extraordinaire fut sanctifié par une prière continuelle, et par la pratique de la douceur, de l'humilité, de la patience et de la mortification. Ce ne fut que dans son agonie que le Saint se fit connaître à sa mère. Il mourut l'an 450, et fut enterré dans sa loge comme il l'avait demandé (*c*).

(*a*) C'étaient des religieux qui, divisés en plusieurs chœurs, chantaient nuit et jour les louanges de Dieu. On les appella *acémètes*, comme qui dirait, *hommes qui ne dorment point*. Ils n'étaient pas éloignés de Constantinople. Le B. Alexandre avait été fondateur de cet institut.

(*b*) *Calybite* est formé d'un mot grec, qui signifie *chaumière, petite loge*.

(*c*) Nicéphore dit qu'il vivait sous Léon, qui fut proclamé Empereur

Ses parens bâtirent ensuite une magnifique église sur son tombeau. Cédrénus l'appelle *l'église du pauvre Jean* (*d*), et Zonare, *l'église de saint Calybite* (1).

On voit à Rome, dans l'île du Tibre, une ancienne église qui porte le nom du même Saint (*e*). Quelques-uns en ont conclu que son corps avait été porté de Constantinople dans cette capitale du monde chrétien, quelque temps avant l'hérésie des iconoclastes (2). Quoi qu'il en soit, le chef de saint Jean Calybite est resté à Constantinople jusqu'à la prise de cette ville par les Latins en 1204; on le transféra peu après à Besançon en Franche-Comté, et on l'y voit encore dans l'église de Saint-Etienne; il est renfermé dans un reliquaire, sur lequel est une inscription grecque.

Voyez Lambécius, *Bibl. Vind.* t. VIII, p. 228, 395, sur les actes originaux du Saint, écrits en grec; le P. Papebroch, *Comm. ad Januar. Grœcum metricum*, t. I, *maii*; Joseph Assemani, *in Calend. univ.* t. VI, p. 76; Chastelain, p. 283, etc. Bollandus, p. 1035, a donné les actes latins de saint Jean Calybite, qui ne diffèrent point de ceux qui se trouvaient en grec à Saint-Germain-des-Près; il y en a ajouté d'autres aussi en latin, auxquels il donne la préférence sur les premiers.

---

en 457. Mais l'auteur de sa vie manuscrite, dont le cardinal Baronius faisait cas, le fait vivre sous Théodose le Jeune, qui mourut en 450. Le P. Papebroch suppose que ce Saint fit un long voyage par mer, ce qui ne paraît avoir d'autre fondement que la méprise de ceux qui le font naître à Rome; car il n'est point parlé de ce voyage dans ses actes originaux écrits en grec, ni même dans ses actes latins. Voyez Gyllius et M. Joseph Assemani, *in Calend. univ.* t. VI, p. 77.

(*d*) Il dit qu'elle était dans le quartier occidental de Constantinople. Voyez Cédrénus, *ad an.* 461.

(1) Zonar. p. 41.

(*e*) On voit par une inscription qui est dans cette église, qu'elle fut bâtie, ainsi que l'hôpital attenant, par le Pape Formose, qui mourut en 896. L'une et l'autre ont été donnés aux frères de la charité, fondés par saint Jean de Dieu.

(2) Voyez du Cange, *Constantinop. Chr.* l. 4, c. 6, n. 51.

S^te ITE ou Ste MIDE, abbesse en Irlande.

Cette Sainte, qui était de Nandesi (*a*), descendait de la famille royale. Après avoir fait à Dieu le sacrifice de sa virginité, elle se retira au pied du mont Luach, dans le diocèse de Limerick, où elle fonda un monastère de religieuses, connu sous le nom de Cluain-credhail; elle y vécut dans un recueillement continuel, et dans la pratique constante de la mortification la plus absolue. Dieu l'appela à lui le 15 Janvier 569. On faisait autrefois sa fête dans le monastère de Cluain-credhail, dans tout le territoire de Huy-conail, et à Rosmide, dans le pays de Nandesi.

Voyez Bollandus qui a donné son ancienne vie sous le 16 Janvier; et Colgan, t. I, p. 71, qui l'appelle la seconde Brigide d'Irlande.

S. MAUR, disciple de S. Benoît, et abbé de Glanfeuil en Anjou.

Equice, père de notre Saint, encore plus distingué par sa vertu que par sa naissance, le mit sous la conduite de saint Benoît, en 522 : il suivait en cela l'exemple de plusieurs personnes de qualité, qui confiaient leurs enfans à ce grand homme, afin qu'il les instruisît dans les maximes de la piété chrétienne. Maur, qui n'avait que douze ans à son entrée dans le monastère, effaça bientôt ceux de son âge par son exactitude à remplir tous ses devoirs. On remarqua toujours en lui une humilité profonde, et une admirable simplicité de cœur, que Dieu récompensa

(*a*) Aujourd'hui la baronnie de Desse, dans le comté de Waterford.

du don des miracles. Saint Benoît lui ayant un jour ordonné de courir au secours du jeune Placide, qui se noyait dans le lac, il partit sur-le-champ, marcha sur l'eau, sans penser d'abord où il était, et sauva ainsi la vie à son frère. Il regarda ce miracle comme l'effet des prières de saint Benoît; mais celui-ci l'attribua à l'obéissance de son disciple. Saint Grégoire, de qui nous apprenons ce que nous avons dit jusqu'ici de saint Maur, ajoute que saint Benoît le fit son coadjuteur dans le gouvernement du monastère de Sublac, et qu'il le fit venir auprès de lui, lorsqu'il se fut retiré au Mont-Cassin (1).

Notre Saint étant venu en France en 543, y fonda, avec le secours des pieuses libéralités du Roi Théodebert, la célèbre abbaye de Glanfeuil en Anjou (*a*). Il en quitta le gouvernement dans sa vieillesse, et le remit, en 581, à un de ses disciples nommé Bertulfe. Maur,

---

(1) *Dial.* l. 2, c. 3, 4, 6.

(*a*) Cette abbaye s'appelait autrefois *Saint-Maur-sur-Loire*. Tous les écrivains, au moins depuis le neuvième siècle, ont cru, avec Amalaire, que saint Maur, abbé en Anjou, était le même que S. Maur, disciple de S. Benoît. Cette identité ayant été niée par quelques critiques modernes, dom Ruinard les a refutés dans son apologie de la mission de S. Maur, *append.* 1., *Annal. Bened.* t. I, p. 630. On trouvera dans Chastelain, *Not. sur le martyr.* p. 253, les raisons que l'on apporte pour soutenir le sentiment de ceux qui distinguent saint Maur de France, de saint Maur, disciple de saint Benoît. La réforme de la congrégation de saint Vanne et de saint Hydulphe, établie en Lorraine, donna lieu à celle qu'embrassèrent les Bénédictins français en 1621, sous le titre de congrégation de saint Maur. Elle fut approuvée par les Papes Grégoire XV et Urbain VIII. Cette congrégation était divisée en six provinces, dont le général résidait à Paris, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Leurs principales maisons étaient Saint-Germain-des-Prés, Saint-Denis, Fleury ou Saint-Benoît-sur-Loire, Marmoutier, Vendôme, saint Remi de Rheims, Saint-Pierre de Corbie, Fécamp, etc. Tout le monde connaît les grands hommes que la congrégation de Saint-Maur a produits, et les services que ses membres ne cessaient de rendre à la religion et aux lettres.

renfermé dans une étroite solitude, ne s'occupa plus que du passage du temps à l'éternité : il s'y prépara par un redoublement de ferveur dans tous ses exercices. Deux ans après sa démission, il fut saisi de la fièvre et d'un violent mal de côté. Lorsqu'il se sentit proche de sa dernière heure, il voulut être porté à l'église, où il reçut la sainte Eucharistie ; s'étant ensuite couché sur son cilice, il rendit tranquillement l'esprit, le 15 Janvier 584. Il fut enterré près de l'autel de l'église de Saint-Martin. On mit dans son tombeau un morceau de parchemin, sur lequel on avait écrit que le corps qui reposait en ce lieu était celui de Maur, moine et diacre, qui était venu en France sous le règne de Théodebert. On trouva ce parchemin en 845. On lit le nom de notre Saint dans les anciennes litanies françaises composées par Alcuin, et dans les martyrologes de Florus, d'Usuard, etc. Il était singulièrement honoré en Angleterre, sous les Rois Normands (*b*).

La crainte d'une nouvelle irruption de la part des Normands, fut cause que l'on transporta les reliques de saint Maur chez les Bénédictins de Saint-Pierre-des-Fossés (*c*). Cette translation, qui est du neuvième siècle, se fit avec beaucoup de solennité, par les soins d'Enée, évêque de

---

(*b*) Camden observe dans son livre intitulé *Remains*, que l'illustre famille de Seymour a tiré son nom de celui de notre Saint. *Seymour* est comme qui dirait *Saint-Maur*.

(*c*) Cette abbaye, qui était à deux lieues de Paris, avait été fondée sous le règne de Clovis II, par Blidégisile, diacre de l'église de Paris. S. Babolen en fut le premier abbé. S. Maïeul, abbé de Cluny, y établit une réforme en 988. Clément VII l'ayant sécularisée en 1533, à la requête de François I, on en fit une collégiale dont le doyenné fut réuni à l'évêché de Paris. En 1750, les chanoines furent transférés à Saint-Louis-du-Louvre (autrefois saint Thomas de Cantorbéri.) L'église, ainsi que le village de Saint-Pierre-des-Fossés, avaient pris anciennement le nom de saint Maur, qu'ils portent encore aujourd'hui.

Paris. Eudes, abbé de Saint-Pierre-des-Fossés, en écrivit l'histoire, que nous avons encore. Les chanoines qui avaient pris la place des Bénédictins, ayant été transférés à Saint-Louis-du-Louvre en 1750, les reliques de saint Maur furent portées à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où on les conservait dans une fort belle châsse (1). Dans le 11[me] siècle, on donna un bras du Saint à l'abbaye du Mont-Cassin (2). Un possédé ne l'eut pas plus tôt touché, qu'il fut délivré du démon. On apprend ce fait de Didier, alors abbé du Mont-Cassin, et qui devint ensuite Pape sous le nom de Victor III (3).

Voyez dom Mabillon, *Annal. Bened.* t. I, l. 3, 4, et l'histoire de la translation du corps de saint Maur, par l'abbé Eudes. Quant à la vie de saint Maur, et à l'histoire de la translation de ses reliques, que quelques-uns ont attribuée à Fauste, c'est un ouvrage supposé, comme le P. le Cointe et d'autres savans l'ont démontré. Voyez encore D. Ansart, *Hist. de S. Maur.* Paris 1772, *in*-12.

S. BONET ou S. BONT (*a*) ÉVÊQUE DE CLERMONT, EN AUVERGNE.

SAINT BONET, issu d'une famille très-distinguée, fut d'abord référendaire ou chancelier de saint Sigebert III, Roi d'Austrasie. La manière avec laquelle il remplit les devoirs attachés à une place aussi importante, le fit universellement estimer sous quatre Rois; il s'appliqua surtout à faire fleurir la justice et la religion. Thierri III

---

(1) Voyez dom Vaissette, *Géogr. hist.* t. VI, p. 515; M. Lebeuf, *Hist. du diocèse de Paris*, t. V. p. 97, et Piganiol, *Descript. de Paris*, t. VIII, p. 165; t. III, p. 114; t. VII, p. 79.

(2) Odillon, *in vit. S. Majoli;* Léon d'Ostie, *in Chron. Cassin.* l. 2. c. 55.

(3) Victor III, *dial.* l. 2. D. Ruinart, *Apol. Mission. S. Mauri,* p. 632. Mabil. *Annal. Bened.* l. 56, c. 73.

(*a*) En latin, *Bonitus, Bonus, Bonifacius, Eusebius.*

ayant réuni l'Austrasie à la monarchie française, après la mort de Dagobert II, ne fut pas long-temps sans connaître sa grande capacité pour les affaires; il le fit gouverneur de Marseille et de toute la Provence en 680. Bonet se conduisit toujours avec le même esprit de sagesse et de vertu : c'est ce qui porta saint Avit II, son frère aîné, évêque de Clermont en Auvergne, à le demander, au lit de la mort, pour successeur (*b*). A peine eut-il été sacré qu'il justifia le choix qu'on avait fait de lui pour l'épiscopat. Il gouverna son église pendant dix ans avec une édification extraordinaire; il lui vint ensuite des scrupules sur la canonicité de son élection. Personne ne lui paraissant plus capable d'éclaircir ses doutes que saint Théau, qui vivait alors en hermite à Salignac; il les lui communiqua, puis se démit de son évêché pour se retirer à l'abbaye de Manlieu (*c*) dans le diocèse de Clermont. Il y vécut quatre ans dans la pratique de la plus austère pénitence. Enfin, il mourut de la goutte à Lyon le 15 Janvier 710, après son retour de Rome, où il avait fait un pélerinage. Il était âgé de 86 ans. Ses reliques sont dans la cathédrale de Clermont; il y en a quelques petites portions à Paris, dans l'église de Saint-Bont, près de Saint-Merri, et dans celle de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Voyez dans Bollandus la vie du Saint, écrite par un moine de Sommon en Auvergne, lequel était contemporain; les annales du Père le Cointe, *ad. ann.* 699, et le *Gallia Christ. nova*.

---

† S. EMEBERT, ÉVÊQUE DE CAMBRAI.

St Emebert (*a*), fils de l'illustre comte Witger et de sainte

---

(*b*) S. Avit mourut en 869.

(*c*) Autrefois de l'ordre de S.-Benoît.

(*a*) On le nomme aussi *Ablebert, Aldebert* et *Hildebert*.

Amelberge, naquit à Ham (1) : S[te] Gudule et S[te] Reinilde étaient ses sœurs. Il fut élevé avec elles dans les sentimens d'une grande piété. Son éducation achevée, sa sainte mère le voyant prêt d'arriver à l'âge où il pouvait se passer de ses soins, crut qu'il n'y avait plus de raison qui la retînt dans le monde, qu'elle pouvait le quitter librement et se retirer dans un lieu solitaire pour mener dans la retraite une vie pénitente et contemplative. Il n'y avait plus d'obstacle à son pieux désir que le lien du mariage qui l'attachait à son mari. Elle lui donna connaissance de son dessein, et le trouva dans les mêmes dispositions. Il se séparèrent d'un consentement commun.

Après le départ de ses parens, S[t] Emebert continua de vivre d'après la règle qu'il en avait reçue ; les veilles, le jeûne, la prière et l'aumône, telles étaient ses occupations. Il fit de si grands progrès dans la vertu qu'on le jugea digne de succéder vers 705 à S[t] Vindicien sur le siége épiscopal de Cambrai et d'Arras.

L'histoire ne nous a point laissé des details sur les travaux apostoliques de S[t] Emebert. Il se retira, vers la fin de sa vie, dans un lieu solitaire pour se préparer dans le silence et la retraite à recevoir le prix de sa fidélité. Il mourut à Ham, où ses parens avaient demeuré. Il paraît certain que le prélat survécût à sa sœur S[te] Gudule, morte en 712. Le corps de S[t] Emebert fut enterré dans ce même endroit, mais il n'y resta pas ; il fut transféré à une place nommée *Martinas* (*b*) qu'il avait offerte à l'église de la Sainte-Vierge à Cambrai, et de là on le transporta à Maubeuge,

---

(1) « Natus est in villa de *Ham*, sub veteri pago Brachantensi ; » quam apud Mortzellam non procul ab Alosto ad Teneram fluvium » sitam esse credimus. » Voyez Van Gestel, *Hist. Arch. Mechl.* t. II, pag. 184.

(*b*) On pense que c'est *Merchtem* aux environs de Ham et Moorsel.

où sa fête se célèbre. On fait encore commémoration du Saint le jour de S[t] Luc, évangéliste.

Voyez *Acta SS.* tom. I. *Jan.* pag. 1076.

╤ S. MAUR, SOLITAIRE.

S[t] Maur naquit dans les environs d'Andenne, au ci-devant comté de Namur. Au milieu d'un peuple agreste, dans les bois où il aidait à brûler du charbon; il vécut d'une manière fort édifiante, mais il quitta plus tard ce peuple et choisit, pour mieux s'adonner à la piété, une solitude dans la forêt d'Ardenne où il finit saintement sa vie.

Les personnes qui l'avaient connu autrefois, étonnées de ne plus le voir depuis quelque temps, parcoururent les bois pour le découvrir. On le trouva mort. Son corps est religieusement conservé dans l'église de S[t] Jean-Baptiste à Huy. Comme le jour de sa mort est inconnu, sa fête se célèbre le même jour que celle de S[t] Maur, abbé.

Voyez Molanus, *Nat. SS. Belgii*, pag. 12 et 13; et Ghesquiere, *Acta SS. Belgii selecta*, tom V, pag. 333-335. Bollandus juge qu'on doit placer la mort de notre saint solitaire vers la fin du septième siècle.

---

16 Janvier.

S. MARCEL, PAPE ET MARTYR.

Voyez l'épitaphe composée en son honneur par le Pape saint Damase, *carm.* 26; et Tillemont, t. V.

L'AN 310.

Saint Marcel, qui fut prêtre de l'Église romaine sous le Pape Marcellin, lui succéda en 308; non pas toutefois immédiatement après sa mort, car le Saint-Siége avait été

vacant trois ans et demi. A peine fut-il installé, qu'il travailla vigoureusement à maintenir la discipline ecclésiastique, et particulièrement à faire observer les canons qui regardaient la pénitence. Mais son zèle ne produisit pas tout le fruit qu'il en attendait; il trouva des contradicteurs. On vit même des chrétiens lâches et rebelles se réunir contre lui, et le persécuter. La juste sévérité dont il usa envers un apostat, le rendit odieux au tyran Maxence, qui le bannit de Rome (1). Il mourut en 310, après avoir siégé un an, sept mois et vingt jours.

Nous apprenons d'Anastase qu'une sainte femme, veuve de Pinianus, qui logeait le Saint lorsqu'il était à Rome, changea sa maison en une église, qui prit le nom de Saint-Marcel. Il est appelé martyr dans les sacramentaires de Gélase I et de saint Grégoire, ainsi que dans des martyrologes attribués à saint Jérôme et à Bède, et dans tous les calendriers latins qui marquent sa fête au 16 Janvier. Son corps repose sous le grand autel de l'ancienne église de son nom, qui est aujourd'hui un titre de cardinal. Il y a cependant quelques portions de ses reliques à Cluny, à Namur, à Mons, etc.

Le Seigneur est vraiment admirable dans l'économie de sa divine providence par rapport à ses élus. Son pouvoir et sa sagesse sont infiniment au-dessus des faibles lumières de notre entendement; et nous ne pouvons que nous écrier : *Qui est capable de sonder les voies de Dieu* (2)? Dans l'impossibilité où nous sommes de découvrir la cause et la fin de toutes les choses visibles qui nous environnent, voudrions-nous percer dans la profondeur de celles qui ne tombent pas sous nos sens? *Souviens-toi* ô homme! *que tu ne connais point les ouvrages du Très-Haut....... que Dieu est grand, et qu'il surpasse toute ta*

(1) *Damas carm.* 26. (2) Job. XXXVI, 23.

science (3). Il fait tout servir au bien de ses élus ; il les conduit à la gloire par mille routes différentes. Il sanctifie les uns sur le trône, et les autres sous le chaume ; ceux-ci dans la solitude, et ceux-là parmi les pénibles fonctions du ministère. L'adversité et la prospérité, les tribulations et les épreuves, deviennent aussi dans ses mains des moyens efficaces de salut. Ce sera sur-tout à ce grand jour où il dévoilera les secrets de sa providence, que nous connaîtrons la tendresse de son amour pour ses serviteurs, la profondeur impénétrable de sa sagesse, et toute l'étendue de sa puissance. Adorons-le donc dans tous les événemens ; demandons-lui la grâce d'entrer dans ses vues, et de profiter, pour notre sanctification, de tout ce qui pourra nous arriver dans cette vie.

S. MACAIRE D'ÉGYPTE, SURNOMMÉ L'ANCIEN.

Tiré des auteurs originaux qui ont écrit les vies des Pères des déserts, *apud Rosweide, Bollandus, d'Andilly, Tillemont, etc.* On a comparé ces auteurs avec un très-ancien et très-beau manuscrit de vies des mêmes Pères, que Rosweide a publiées. Ce Ms. qui était anciennement à l'abbaye de Saint-Edmondsbury, fut depuis en la possession de M. Martin de Palgrave, du comté de Suffolk.

L'AN 390.

Ce Saint, qui naquit dans la Haute-Égypte, vers l'an 300, fut employé dans sa jeunesse à garder les troupeaux. Dans son enfance, il lui arriva un jour de voler des figues avec ses camarades, et d'en manger une. Il ne pouvait dans la suite se rappeler cette action sans la pleurer amèrement, comme si c'eût été un crime (1). Il était encore

---

(3) *Ibid.* 24, 25, 26.

(1) Bolland. p. 1011 ; Cotel. *Monum Græc.* t. I. p. 546.

jeune lorsque la grâce lui inspira le dessein de quitter le monde. Docile à ses impressions, il se retira dans une petite cellule, située auprès d'un village en Egypte. Au travail des mains, qui consistait à faire des paniers, il joignait une prière continuelle et la pratique des plus grandes austérités. La paix qu'il goûtait dans le service de Dieu fut bientôt troublée par la plus délicate des épreuves. Une fille du voisinage, devenue enceinte, l'accusa de l'avoir déshonorée. Il n'en fallut pas davantage pour l'exposer aux plus indignes traitemens : on le traîna ignominieusement dans les rues; on le battit, et l'on l'outragea comme un hypocrite qui cachait le cœur le plus corrompu sous l'habit d'un anachorète.

Macaire, assuré de son innocence, ne se mit point en peine de la justifier; il souffrit les coups et les insultes avec une patience admirable : il fit plus, il se chargea de pourvoir à la subsistance de son accusatrice, en lui envoyant ce qu'il retirait de ses corbeilles. « Eh bien, » Macaire, se disait-il à lui-même, tu as trouvé une » femme, tu dois donc redoubler ton travail, afin d'être » en état de la nourrir. » Mais Dieu ne tarda pas à manifester l'innocence de son serviteur. Le terme de cette misérable fille étant arrivé, elle ressentit d'horribles douleurs, et ne put mettre au monde son enfant, que lorsqu'elle en eut nommé le véritable père. Le peuple ouvrit les yeux, et sa fureur se changea en admiration, quand il vint à réfléchir sur la patience et l'humilité de notre Saint (2); il lui aurait même donné des preuves publiques du respect et du répentir dont il était pénétré, si Macaire, qui redoutait le poison de l'estime et des louanges, ne se fût retiré dans le désert de Scété (*a*), où il

(2) Cotel. *ibid.* Rosweide, *Vit. Patr.* l. 3. c. 99; l. 5 c. 15, p. 623.

(*a*) La montagne de Nitrie était environ à seize lieues d'Alexandrie,

passa les soixante dernières années de sa vie. Malgré le soin qu'il prenait de cacher ses vertus, elles ne laissèrent pas de jeter au loin le plus vif éclat; aussi plusieurs personnes vinrent-elles se mettre sous sa conduite, pour apprendre de lui les moyens de parvenir à la perfection. De tous ses disciples, il n'en retenait qu'un avec lui pour avoir soin des étrangers; les autres demeuraient dans des hermitages séparés les uns des autres.

Un évêque d'Egypte, qui connaissait l'éminente sainteté de Macaire, jugea qu'il était à propos de l'élever au sacerdoce : Il l'ordonna donc prêtre, afin qu'il pût célébrer les divins mystères pour la commodité de cette sainte colonie, qui croissait de jour en jour. Comme elle se trouva considérablement augmentée au bout de quelque temps, on bâtit quatre églises dans le désert, et chacune d'elles eut un prêtre pour la desservir.

Les austérités de Macaire étaient extraordinaires : il ne mangeait qu'une fois la semaine; aussi son visage était-il fort pâle, et son corps extrêmement faible. Evagre son disciple, brûlé d'une soif ardente, lui ayant un jour demandé la permission de boire un verre d'eau, il lui répondit : « Contentez-vous d'être à l'ombre, plusieurs personnes sont actuellement privées du même soulagement.

---

entre le couchant et le midi. Le désert de Scété était encore à plus de seize lieues au-delà, et plutôt dans la Lybie que dans l'Egypte. Comme il était fort vaste, et qu'il n'y avait point de route frayée, on ne pouvait y aller qu'en observant le cours des astres, et on avait tout lieu de craindre de se perdre, si l'on s'égarait tant soit peu. Voyez Tillemont sur saint Amon et sur saint Macaire d'Egypte, et Bolland. 17 *Jan.* p. 208, §. 3. Le désert des Cellules était éloigné de la montagne de Nitrie d'environ cinq lieues, et faisait presque un même désert. L'église de Nitrie était fort grande, et desservie par huit prêtres. Dans le désert de Scété, il y avait quatre églises pour les solitaires. Un décurion ou doyen veillait sur neuf moines, et un centenier sur dix décuries. Chaque désert avait souvent un supérieur général.

» Depuis vingt ans je n'ai jamais mangé, ni bu, ni dormi, qu'autant qu'il le fallait pour soutenir la nature (3). » Il avait entièrement renoncé à sa volonté propre, pour ne faire que celle des autres, et c'était pour cela qu'il ne refusait point de boire le vin qu'on lui présentait; mais ensuite il se privait de toute espèce de boisson pendant deux ou trois jours, afin de se punir en quelque sorte de sa complaisance. Evagre qui s'en aperçut, pria les étrangers de ne lui plus offrir de vin (4).

Les instructions qu'il donnait aux autres étaient conçues en peu de paroles, et avaient pour but principal de recommander le silence, la prière, le recueillement, l'humilité et la mortification, vertus qu'il possédait lui-même dans le plus parfait degré. « Quand vous priez, disait-il, » il n'est pas besoin d'user de beaucoup de paroles. Il suffira de répéter souvent, dans la sincérité du cœur, ce » peu de mots : Seigneur, faites-moi miséricorde de la » manière que vous jugerez m'être la plus utile. Mon Dieu, » secourez-moi (5). » Il connaissait par expérience l'efficacité de ces oraisons jaculatoires, et il n'y en avait point qu'il aimât tant que celle-ci, qui est tout à la fois le langage de la résignation et de l'amour : « Seigneur, ayez » pitié de moi de la manière que vous le voulez, et que » vous savez être plus conforme à votre bonté (*b*). »

On ne pouvait se lasser d'admirer la douceur et la patience de Macaire; rien n'était capable d'altérer en lui ces deux vertus. Un prêtre païen et plusieurs autres infidèles en furent si frappés, qu'ils se convertirent à la religion

(3) Socrate l. 4, c. 23.

(4) Rosweide, l. 3. §. 3. p. 505; l. 5, c. 4, §. 26, p. 569.

(5) Rosweide, l. 3, c. 207; l. 5, c. 12. Cotel. p. 537.

(*b*) *Domine, sicut sis et vis, miserere mei.*

chrétienne (6). Son humilité n'était pas moins admirable : elle tira un jour cet aveu du démon lui-même. « Macaire, » disait-il au serviteur de Dieu, je peux bien te surpas- » ser en veilles, en jeûnes et en plusieurs autres choses; » mais ton humilité me confond et me désarme (7). »

Plusieurs personnes s'empressaient de toutes parts d'aller consulter le saint abbé : de ce nombre fut un jeune homme qui voulait embrasser la vie solitaire. Macaire lui ordonna de se rendre dans un lieu rempli de morts, et de leur dire des injures. Il l'y fit retourner une seconde fois pour leur donner des louanges. A son retour, il lui demanda quelle réponse les morts lui avaient faite. « Ils n'ont ré- » pondu, dit le jeune homme, ni aux injures, ni aux » louanges. Allez donc, reprit le Saint, et imitez leur in- » sensibilité. Si vous mourez au monde et à vous-même, » vous commencerez à vivre pour Jésus-Christ. » Comme nous ne pouvons rapporter toutes les paroles remarquables de Macaire, nous nous contenterons de citer quelques exemples; on jugera par-là des progrès qu'il avait faits dans la vie spirituelle.

Il dit un jour à une personne : « Si vous recevez de la » main de Dieu la pauvreté comme les richesses, la faim » et la nécessité comme l'abondance et les festins, vous » terrasserez à coup sûr l'ennemi de votre salut, et vous » dompterez toutes vos passions (8). » Un anachorète se plaignant à lui de ce qu'une faim dévorante le sollicitait toujours à rompre le jeûne dans la solitude, au lieu que dans le monastère il passait aisément des semaines entières sans manger; il lui répondit agréablement : « C'est, » mon fils, que dans le désert vous n'avez personne qui

(6) Rosweide, l. 3, c. 127. Cotel. t. I, p. 547.
(7) Rosweide, l. 5, c. 15.
(8) Rosweide, l. 7, c. 38. Cotel. t. I, p. 537.

» soit témoin de vos jeûnes, qui vous soutienne et vous » nourrisse de ses louanges, au lieu que la vaine gloire » était votre nourriture dans le monastère, où le plaisir de » vous distinguer des autres par votre abstinence, vous va- » lait un bon repas (9). » Un autre anachorète l'ayant consulté sur les moyens de vaincre les efforts de l'esprit impur qui le tentait violemment, le Saint, qui vit que ces tentations venaient de l'oisiveté, lui conseilla de s'occuper fortement de son travail, de ne pas le discontinuer pendant tout le jour, et de ne manger qu'après le coucher du soleil. Le solitaire obéit de point en point, et fut délivré de ses peines.

Macaire apprit un jour par révélation qu'il n'était pas encore aussi parfait que deux femmes mariées qui demeuraient dans une ville voisine. Il partit aussitôt pour les visiter : il trouva effectivement qu'elles menaient la vie la plus sainte. Attentives à veiller sur leurs langues, elles ne prononçaient jamais de paroles inutiles. Humbles, patientes, douces, complaisantes pour leurs maris, elles se conformaient en tout à leurs volontés, lorsque la loi de Dieu n'y mettait point d'obstacles. Toujours recueillies, elles recouraient fréquemment à Dieu par des oraisons jaculatoires, afin de lui consacrer sans cesse toutes les puissances de leurs ames et de leurs corps (10).

Outre le don de prophétie, notre Saint avait encore celui des miracles : il en donna une preuve éclatante dans une occasion où il s'agissait de confondre l'erreur. Un hérétique de la secte des hiéracites (*c*) s'était insinué dans

---

(9) Cassien, *collat.* 5, *c.* 32.

(10) Rosweide, l. 3, c. 97; l. 6, c. 3, §. 17, p. 657.

(*c*) Ainsi appelés d'Hiérax, leur chef, qui dogmatisait en Egypte vers le temps de l'Empereur Dioclétien. Entr'autres erreurs, il niait la résurrection des corps.

le désert, où il répandait ses dogmes impies ; quelques solitaires, émus de ses discours captieux, étaient en danger de perdre la foi. Macaire en fut alarmé, et opposa la doctrine de l'église aux vains sophismes de l'hérétique : mais comme il avait affaire à un ennemi souple et rusé, qui persistait toujours à débiter ses chimères, il proposa de confirmer par un miracle la croyance que ses frères et lui avaient eue jusqu'alors. Il ressuscita effectivement un mort (*d*), ce qui couvrit l'hérétique de confusion, et affermit les solitaires dans la vraie foi.

Ce fut par une suite de ce même attachement à la foi catholique, que saint Macaire et ses disciples détestèrent toujours les impiétés de l'arianisme. Luce, patriarche arien d'Alexandrie (*e*), convaincu, par l'expérience, que les solitaires étaient inébranlables dans la doctrine des Pères du concile de Nicée, envoya des troupes dans les déserts pour les disperser. Il y en eut plusieurs qui remportèrent la couronne du martyre ; mais les principaux d'entr'eux, tels que les deux Macaire, Isidore, Pambon, etc., furent relégués, par l'ordre de l'Empereur Valens, dans une petite île d'Egypte, environnée de marais. On vit bientôt dans cette île un changement prodigieux. Les païens qui l'habitaient, instruits par les saints confesseurs, renoncèrent au culte de leurs idoles, et reçurent le baptême (11). Dès que le peuple d'Alexandrie eut appris cette nouvelle, il

---

(*d*) Ceci est rapporté par Socrate, Sozomène, Pallade et Rufin. Selon Cassien, S. Macàire fit seulement parler un corps mort, et lui dit ensuite de reposer en paix jusqu'à la résurrection générale.

(*e*) Les ariens avaient mis Luce sur le siége d'Alexandrie, après en avoir chassé Pierre, successeur de S. Athanase. Ce fut en 376 que cet intrus persécuta les solitaires.

(11) Théodoret, l. 4, c. 18 et 19. Socrate l. 4, c. 22. Sozom. l. 6, c. 19 et 20. Rufin, l. 2, c. 3. S. Jérôme, *in Chron*. Oros. l. 7, c. 33. Pallad. *Laus.* c. 117.

chargea Luce de malédictions, pour avoir exilé des Saints qui n'étaient occupés que du soin de plaire à Dieu, et d'accroître le royaume de Jésus-Christ. On cria de toutes parts à l'injustice et à l'impiété ; de sorte que le patriarche, qui craignait une sédition, permit aux solitaires bannis de retourner dans leurs cellules.

Saint Macaire, rendu à sa solitude, reprit ses exercices ordinaires. Ayant connu quelque temps après qu'il était proche de sa fin, il fit une visite aux solitaires de Nitrie. Il leur donna des instructions si touchantes sur la componction, qu'ils se prosternèrent tous à ses pieds les yeux baignés de larmes. « Pleurons, mes frères, leur disait-il ; que » nos yeux versent sans cesse des torrens de larmes dans » cette vie, de peur que nous ne tombions dans cet abîme » où elles ne serviraient qu'à donner une plus grande » activité au feu qui brûlerait nos corps (12). » Le Saint ne survécut pas de beaucoup à cette visite ; il sortit de ce monde en 390, pour aller recevoir la récompense de ses travaux. Il était âgé de 90 ans, et en avait passé soixante dans le désert de Scété (13).

Notre Saint paraît avoir été le premier anachorète qui ait habité cette vaste solitude. Cassien le dit expressément (14). Quelques auteurs lui donnent le titre de disciple de S. Antoine ; mais leur opinion n'est appuyée sur aucun fondement solide (*f*). On trouve le nom de saint

---

(12) Rosweide, l. 3, c. 3. § 9. Cotel. t. I, p. 545.

(13) Pallad. *Laus.* c. 19.

(14) *Collat.* 15, c. 18. Tillemont, not. 3, p. 806.

(*f*) Ce titre convient plutôt à S. Macaire d'Alexandrie. Dans quel temps, en effet, saint Macaire d'Égypte aurait-il vécu sous la conduite de saint Antoine ? Ce ne fut point avant son entrée dans le désert de Scété, comme l'histoire de sa vie le donne assez à entendre ; ce ne fut point non plus après son entrée dans ce désert. Il est bien vrai qu'il fit une visite à saint Antoine, dont la demeure était éloignée de la sienne

Macaire d'Egypte au 15 Janvier dans le martyrologe romain, et au 19 du même mois dans les ménées des Grecs (*g*).

---

de quinze jours de marche (Rosweide, l. 5, c. 7, § 9. Cotel. *Apothegm. Patr.* p. 530. Tillemont, art. 4, p. 581, et note 4, p. 806.); mais cela ne suffit pas pour dire qu'il a été disciple du saint patriarche des solitaires.

(*g*) On attribue à notre Saint une ancienne règle monastique, ainsi qu'une lettre à des moines, laquelle est par sentences, comme le livre des proverbes. Mais il est plus probable, selon Tillemont, p. 809, que l'une et l'autre sont l'ouvrage de saint Macaire d'Alexandrie, qui avait à Nitrie la conduite de cinq mille moines. Saint Macaire n'a laissé qu'une lettre, au rapport de Gennade, *Catal.* c. 10. Cet écrivain, ne déterminant point de quel Macaire il veut parler, ce qu'il dit peut fort bien être entendu de celui d'Alexandrie. Il faut encore observer que Gennade, qui écrivait dans les Gaules, n'avait peut-être pas vu tous les ouvrages d'un auteur qui vivait dans un pays si éloigné du sien, et dont la langue était si peu connue en Occident.

Nous avons encore cinquante homélies qui portent le nom de saint Macaire. Le premier éditeur de ces homélies les attribue à saint Macaire d'Egypte, ce que font aussi quelques manuscrits : mais le P. Poussines les regarde comme l'ouvrage de Macaire de Pispir, qui eut soin de S. Antoine pendant sa maladie, et qui paraît avoir été plus ancien que ceux d'Egypte et d'Alexandrie. D'autres ont cru que le Macaire dont il s'agit était celui d'Alexandrie. Dupin et Tillemont se sont déclarés pour celui d'Egypte. Leur opinion a été adoptée et fort bien défendue par un savant Anglais, qui a donné une bonne traduction de ces homélies, laquelle fut imprimée à Londres en 1721, in-8°. Quoi qu'il en soit les plus habiles critiques y ont reconnu des preuves de la plus haute antiquité.

Dom Ceillier a porté de ces homélies un jugement assez désavantageux, à cause de quelques endroits qui semblent favoriser le pélagianisme : mais les passages qui ont choqué cet habile Bénédictin, peuvent s'expliquer par d'autres passages où cette hérésie est ouvertement condamnée. Il n'y règne pas un certain ordre, ce qui vient sans doute de ce qu'elles furent composées pour répondre à diverses questions proposées par des moines. L'auteur était certainement fort versé dans la connaissance des voies intérieures de la piété. Citons quelques exemples.

« Rien n'est comparable à la paix et aux douceurs que goûte une ame

S. HONORAT, ÉVÊQUE D'ARLES.

Saint Honorat, évêque d'Arles, et fondateur du monastère de Lérins, naquit dans les Gaules, d'une illustre

---

» crucifiée au monde parmi les consolations du Saint-Esprit qui réside » en elle. Les anges mêmes s'attristent, autant que leur état peut le » permettre, sur le sort des ames infortunées qui dédaignent ces déli- » ces ineffables. C'est ainsi que les hommes pleurent l'état d'un de leurs » meilleurs amis quand ils le voient étendu sur un lit de mort. *Hom.* 1.

» Faisons-nous un devoir de l'exercice de la présence de Dieu. Si » nous y sommes fidèles, nous triompherons de nos ennemis, et rap- » porterons tout à la gloire de Dieu. Alors, soit que nous travaillions, » soit que nous lisions, soit que nous priions, nous aurons continuel- » lement le Seigneur dans nos pensées, et le Saint-Esprit dans nos » cœurs. *Hom.* 3.

» Voulons-nous vaincre nos passions? Veillons continuellement sur » nos sens et sur nos actions. Sans cette vigilance, nos chutes se multi- » plieront à l'infini. Il n'y a que les ames parfaitement détachées du » monde qui soient dignes d'être les épouses de Dieu. Pour celles qui » aiment la terre, et dont les pensées et les affections sont toutes ter- » restres : elles ne peuvent aspirer à cet honneur. Il faut avoir la con- » science pure, pour arriver à cette sainte prudence qui triomphe des » passions, et qu'on peut appeler l'œil de l'ame au milieu des dangers » de cette vie. C'est par la pureté de conscience que nous nous élève- » rons jusqu'à Dieu, que nous nous unirons à lui, et que nous mène- » rons une vie toute divine dans un corps mortel. *Hom.* 4.

» Comme Dieu ne descend point dans une ame où règnent le trou- » ble, l'inquiétude et la dissipation, bannissons-les de la nôtre, lors- » que nous voulons prier; ce sera un moyen efficace d'être exaucés » *Hom.* 7.

» Il en coûte pour obtenir les consolations intérieures que le Saint- » Esprit communique; il faut les acheter par beaucoup d'épreuves. El- » les ne sont que pour ceux qui sont morts au monde, et dont le cœur » est uni à Dieu par des liens si forts, qu'aucune créature ne puisse » l'en détacher, ni même partager ses affections. *Hom.* 9.

» Les ames lâches, tièdes et paresseuses, sont dans un état fort » dangereux; elles ne peuvent faire ce que Dieu exige de tous ceux

famille originaire de Rome, laquelle comptait plusieurs consuls. Il reçut une éducation conforme à sa naissance, et se rendit fort habile dans l'étude des belles-lettres. Dès sa jeunesse, il eut le bonheur de connaître la vanité des idoles, et de s'attacher au service du vrai Dieu : il engagea Venance, son frère aîné, à imiter sa conduite. Convaincus tous deux du néant des grandeurs humaines, ils n'eurent pour elles qu'un souverain mépris. Ils auraient bien voulu renoncer entièrement au monde; mais leur père, païen zélé, s'opposait à l'exécution de leurs désirs. A la fin, pourtant, ils eurent le courage de rompre tous les liens qui les retenaient dans le siècle. Ils prirent avec eux un saint hermite, nommé Caprais, qu'ils avaient choisi pour leur directeur, et s'embarquèrent à Marseille pour passer dans la Grèce. Leur dessein était d'y vivre inconnus dans quelque désert. Venance mourut quelque temps après de la mort des justes (*a*); pour Honorat, sa santé se dérangea considérablement, et il fut obligé de revenir dans les Gaules.

Il vécut d'abord en hermite sur les montagnes voisines de Fréjus; il se retira ensuite dans la petite île de Lérins (*b*),

---

» qui le servent, c'est-à-dire, avancer dans la vie spirituelle de la » grâce. *Hom.* 10.

» Le Saint-Esprit est dans nos cœurs comme un feu brûlant qui » nous communique une activité toujours nouvelle, et qui nous fait sou- » pirer de plus en plus après la possession de Dieu. » *Hom.* 11.

On trouve des instructions aussi solides dans les autres homélies; et ce qui prouve que l'auteur n'est point pélagien, c'est qu'il enseigne l'existence du péché originel dans la quarante-huitième, p. 101, t. IV, *Bibl. Patr. Coloniæ*, 1618. Il reconnaît aussi la nécessité de la grâce de Jésus-Christ, sans laquelle il dit que nous ne pouvons rien.

(*a*) Dans la ville de Méthone en Péloponèse. C'est aujourd'hui Modon, dans la Morée, de la province de Belvedère.

(*b*) A deux lieues d'Antibes. Elle est aujourd'hui appelée *l'île de Saint-Honorat.* Il y a dans le voisinage une autre île plus grande, appelée autrefois Léro, et aujourd'hui Sainte-Marguerite.

où il fonda le célèbre monastère de ce nom, vers l'an 400. Quelques-uns de ses disciples vivaient en communauté, et les plus parfaits, dans des cellules séparées les unes des autres. La règle que le Saint leur donna était principalement tirée de celle de saint Pacôme. Rien n'est plus édifiant que ce que saint Hilaire d'Arles rapporte des admirables vertus de ces solitaires, et sur-tout de cet esprit de charité, d'union, de ferveur, d'humilité et de componction qui les animait sans cesse. Le mérite d'Honorat devint si éclatant, qu'on l'éleva sur le siége d'Arles en 426. Il eut beau s'opposer à son élection, on n'écouta point tout ce que put dire son humilité. Il ne gouverna pas long-temps son église; car il succomba sous le poids de ses austérités et de ses travaux apostoliques en 429. Il avait écrit plusieurs lettres, dont nous devons singulièrement regretter la perte, après l'éloge qu'en fait saint Hilaire (*c*). Le corps de saint Honorat fut porté solennellement dans l'église de Saint-Genès, bâtie à quelque distance de la ville, et fut déposé dans un cercueil de pierre sous le grand autel, lequel portait le nom du Saint. On appellait vulgairement cette église *Saint-Honorat* ou *Notre-Dame de Grâce*; elle était située à un demi-quart de lieue de la ville d'Arles, et était desservie par des religieux minimes. On transféra le corps du Saint à Lérins, en 1391, et l'on y conserve encore la plus grande partie de ses reliques.

Voyez le beau panégyrique de saint Honorat, par saint Hilaire d'Arles, son parent, son disciple et son successeur. Voyez aussi dom Rivet, *Hist. litt. de la France*, t. II, p. 156.

(*c*) Le style de ces lettres était clair et plein d'onction. Saint Hilaire assure qu'on y trouvait une élégance, une délicatesse et une douceur admirable.

S. FURSY, ABBÉ DE LAGNY, PATRON DE PÉRONNE.

SAINT FURSY était fils de Fintan, Roi d'une partie de l'Irlande. Après avoir gouverné quelque temps un monastère dans sa patrie (*a*), il parcourut l'Angleterre avec saint Foilan et saint Ultan, ses frères. Il y fonda, par les pieuses libéralités du Roi Sigebert, l'abbaye de Cnobbersburg (*b*). Il ne tarda pas à remettre la conduite de son monastère à S. Foilan, afin d'aller rejoindre saint Ultan, qui s'était retiré dans le désert. Les irruptions de Penda, Roi de Mercie, l'ayant troublé dans sa solitude, il passa en France, où les libéralités de Clovis II et d'Archambaud, maire du palais, le mirent en état de fonder le monastère de Lagny (*c*). L'évêque de Paris, qui connaissait le mérite du Saint, l'associa au gouvernement de son diocèse, en le choisissant pour vicaire général (*d*), ou chorévêque.

Saint Fursy mourut en 650 ou 652, à Froheins (*e*) dans le diocèse d'Amiens, lorsque, par ses soins, on bâtissait un monastère à Péronne. Archambaud ordonna que son corps fût porté dans l'église qu'il avait fondée dans cette ville pour un certain nombre de prêtres (*f*). Les chanoines qui la desservaient jadis, possédèrent ce précieux trésor. Il s'est opéré plusieurs miracles par la vertu des re-

(*a*) Ce monastère était dans le diocèse de Tuam, près le lac d'Orbsen, où est aujourd'hui, selon Colgan, l'église de Kill-Fursa.

(*b*) Connue depuis sous le nom de Burg-Castle, dans le comté de Suffol.

(*c*) *Latiniacum* sur la Marne, à six lieues et dans le diocèse de Paris.

(*d*) C'est ce qui a donné lieu à l'opinion de ceux qui ont fait notre Saint, évêque; opinion qui est destituée de preuves solides.

(*e*) Comme qui dirait, *Fur fei-Domus seu Hamus,* maison de Furfy. C'est un village de Picardie, sur la rivière d'Authie.

(*f*) Cette église a été érigée en collégiale sous Louis XI.

liques de notre Saint, et la ville de Péronne l'a pris pour son patron.

Voyez dans Bollandus l'ancienne vie de saint Fursy. Bède en a extrait tout ce qu'il dit, *Hist.* l. 3, c. 19, des visions qu'eut le Saint pendant une maladie. Voyez encore Colgan, sous le 16 Janvier, p. 75, et sous le 9 Février, p. 282.

S. HENRI, HERMITE.

Il était d'une famille distinguée dans le royaume de Danemarck (*a*). Dès son enfance, il se consacra sans réserve au service de Dieu. Ce fut en vain que ses amis l'exhortèrent à se marier. Persuadé que Dieu l'appelait à un état plus parfait, il passa dans le nord de l'Angleterre, et choisit pour sa demeure la petite île de Cocket (*b*). Il y vécut en véritable hermite, dans la pratique de la plus rigoureuse pénitence. Il jeûnait tous les jours au pain et à l'eau, et ne mangeait qu'une fois en vingt-quatre heures, encore gagnait-il à la sueur de son front le peu de pain dont il se nourrissait. Les démons et les hommes mirent sa vertu à de rudes épreuves; mais leurs assauts ne servirent qu'à perfectionner sa patience, sa douceur, son humilité et sa charité. Il mourut le 16 Janvier 1127, et fut enterré dans l'église de Notre-Dame de Tinmouth, à côté de saint Oswin, Roi et martyr.

Voyez sa vie dans Capgrave et dans Bollandus.

(*a*) Après Dieu, ce royaume fut principalement redevable de la lumière de la foi aux travaux apostoliques des missionnaires anglais.

(*b*) Sur la côte de Northumberland, et près de l'embouchure de la rivière du même nom. Elle appartenait alors au monastère de Tinmouth. Le prieur permit à notre Saint de s'y retirer. Nous apprenons de Bède, *in vit. S. Cuthberti*, c. 24, que de son temps cette île était habitée par plusieurs saints anachorètes.

LES CINQ FRÈRES MINEURS, MARTYRS.

Les noms de ces illustres disciples de S. François d'Assise, étaient Bérard, Pierre, Accurse, Ajut et Othon. Chargés par leur bienheureux fondateur d'aller prêcher l'évangile aux mahométans de l'Occident, ils commencèrent leur mission par les Maures de Séville. Ils eurent beaucoup à souffrir de la part de ces infidèles, qui les chassèrent enfin de leur pays : de là ils passèrent dans le royaume de Maroc. L'exil fut encore la récompense de leur zèle. Loin de se rebuter, ils revinrent une seconde fois, dans l'espérance que la lumière de la foi trouverait au moins quelques esprits dociles. On les fouetta à deux différentes reprises, et avec tant de cruauté, que leurs côtes restèrent à découvert. Le juge ordonna ensuite de verser sur leurs plaies de l'huile bouillante et du vinaigre, et de les traîner sur des morceaux de pots cassés. Enfin le Roi se les fit amener; puis prenant son cimeterre, il leur fendit la tête. Ceci arriva le 16 Janvier 1220. On racheta leurs reliques, qui furent portées à Coïmbre, et déposées dans l'église de Sainte-Croix, où elles sont encore aujourd'hui. Le Pape Sixte IV canonisa ces saints religieux en 1431. Leurs noms ont été insérés dans le martyrologe romain.

Voyez les actes des cinq frères mineurs, dans Bollandus et dans Wading. Voyez aussi *la vie de saint François*, par Chalippe, l. 3, p. 191, édit. in-4°.

+ S. THOSSO OU TOZZO, ÉVÊQUE D'AUGSBOURG.

Tout ce que nous savons à l'égard de ce Saint se trouve rapporté dans la vie de St Magnus, attribuée à Théodore.

Or, comme on le trouvera prouvé dans la vie de S[t] Wicterp au 18 Avril, et dans celle de S[t] Magnus au 6 Septembre, cette biographie est très-embrouillée et remplie d'inexactitudes et de contradictions. Pour éviter les répétitions, nous renvoyons le lecteur aux éclaircissemens que nous donnons sous la date des jours indiqués, et nous nous bornons à placer ici quelques faits qui paraissent être admissibles.

Thosso vivait au huitième siècle et devait posséder de grandes qualités, puisqu'il fut l'ami et le collègue de saint Wicterp, évêque d'Augsbourg. Le théâtre de ses travaux apostoliques fut à ce qu'on croit la contrée appelée *l'Allgau*, où, dans l'espace de vingt-cinq ans, il convertit une foule d'infidèles, et ranima la foi de ceux chez qui elle était éteinte.

Après la mort de S[t] Wicterp, S[t] Thosso fut élevé au siége épiscopal d'Augsbourg. Le court espace de temps qu'il l'occupa lui suffit néanmoins pour y laisser de nombreux souvenirs de sa piété et de sa générosité. Ce fut surtout aux religieux qu'il donna des preuves de cette dernière vertu; car avant sa mort il légua toute sa fortune au couvent de Füssen fondé par S[t] Magnus, au pied des Alpes-Jules (*). Il mourut dans le Seigneur le 16 Janvier vers le commencement du dernier quart du huitième siècle, laissant l'Église inconsolable de sa perte, et accablée en outre du fléau de la guerre. Il fut enterré dans l'église de S[te] Afre, où ses saintes reliques sont exposées à la vénération des fidèles.

Ceux qui désirent de plus amples détails sur la vie de ce Saint, peuvent lire Bollandus, t. II, *Januarii*, p. 55 et sqq.; Pl. Braun, *Histoire des évêques d'Augsbourg*, t. I, et plusieurs autres.

(*) On nomme Alpes-Jules, Noriques, Carniennes et Septentrionales, celles qui s'étendent de la source de l'Inn à la mer Adriatique.

Note de la présente édition

17 Janvier.

S. ANTOINE, PATRIARCHE DES CÉNOBITES.

Tiré de sa vie, écrite par saint Athanase, t. II, p. 743; vie qui était fort estimée de saint Grégoire de Nazianze, de saint Jérôme, de saint Augustin, de Rufin, de Pallade, etc. Saint Jean Chrysostôme en recommande la lecture à toutes sortes de personnes, comme d'un ouvrage rempli de maximes solides et édifiantes. *Hom.* 8 *in Matth.* t. VII, p. 128. Elle contribua beaucoup à la conversion de S. Augustin, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, *Confes.* l. 8, c. 6 et 28. Voyez Tillemont, t. VII; le P. Heliot, t. I; Stevens, *addit. Monast. Anglic.* t I; dom Ceillier, et le père Marin, *Vies des Pères des déserts d'Orient,* l. 1, c. 3, t. I, p. 34, 118.

L'AN 356.

Saint Antoine vint au monde l'an 251 de Jésus-Christ: il naquit au village de Come, près d'Héraclée, dans la Haute-Egypte. Ses parens qui étaient chrétiens, et encore plus distingués par leur piété que par leurs richesses, prirent un soin tout particulier de son éducation; ils le gardèrent toujours auprès d'eux, dans la crainte que les mauvais exemples et les discours des personnes vicieuses ne corrompissent son innocence. Antoine, ainsi retenu dans la maison paternelle, ne s'appliqua point à l'étude des belles-lettres, et ne sut jamais lire que l'égyptien, qui était la langue de son pays (*a*) : mais il était bien dédommagé du

(*a*) Saint Athanase dit (p 795, A.) que saint Antoine n'apprit point *les lettres,* afin d'éviter plus sûrement les mauvaises compagnies, qu'il n'est pas rare de trouver dans les écoles publiques. Evagre et d'autres auteurs rapportent qu'un philosophe ayant marqué sa surprise de ce qu'il pouvait vivre sans le plaisir que l'on goûte dans la lecture, il répondit que la nature lui servait de livre. (Socrat. l. 4, c. 23; Rosweide, *Vit. Pat.* l. 6, c. 4; S. Nil, l. 4, p. 60.) Il paraitrait naturel de conclure de ces passages que S. Antoine ne savait pas lire; et S. Augustin a été

défaut de quelques connaissances dont il n'est que trop ordinaire d'abuser, par les excellentes dispositions que Dieu avait mises dans son ame. On le vit, dès son enfance, aimer la sobriété, assister régulièrement aux offices de l'Église, et obéir à ses parens avec une ponctualité singulière. La mort les lui ayant enlevés, il devint possesseur d'une fortune considérable, et se trouva chargé du soin de pourvoir à l'éducation d'une sœur plus jeune que lui. Il n'était point encore dans sa vingtième année.

Six mois après, Antoine entendit lire dans l'église ces paroles adressées au jeune homme de l'évangile : *Allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel* (1). Il s'en fit sur-le-champ l'application à lui-même; et il ne fut pas plus tôt retourné à sa maison qu'il abandonna à ses voisins environ 140 arpens d'excellente terre (*b*), à condition qu'ils payeraient pour lui et pour sa sœur tous les impôts publics. Il vendit le reste de son bien, et en distribua le prix aux pauvres, ne se réservant que ce qui était nécessaire à sa subsistance et à celle de sa sœur. Quelque temps après, ayant entendu

---

de ce sentiment, puisque, selon lui, notre Saint n'avait appris l'Écriture sainte qu'en l'entendant lire aux autres. (S. Aug. *de Doct. Chr.* III, p. 3.) Il nous semble néanmoins assez probable que S. Athanase a voulu simplement marquer que saint Antoine avait négligé l'étude des sciences des Grecs, et de tout ce qu'on appelle belles-lettres. Nous nous fondons sur ce qu'il dit, que le Saint aimait beaucoup la lecture, soit lorsqu'il était chez son père, soit lorsqu'il vivait seul (Athan. p. 795. B. p. 97.). Si l'on répond que cela signifie qu'il s'agit de la lecture que d'autres lui faisaient, nous demanderons par qui il se faisait lire quand il demeurait seul. Voyez Rosweide, *not. in Vit. S. Antonii*; Bollandus, 17 *Januar.* p. 119, 64; Tillemont, *note* 1, p. 666.

(1) Matth. XIX, 21.

(*b*) Le texte dit trois cents *aruras*. L'*arura* contenait cent coudées, c'est-à-dire, environ la moitié d'un arpent. Voyez le Lexicon de Constantin, et M. Fleury, l. 8, p. 418.

lire dans l'église ces autres paroles : *Ne soyez point en peine du lendemain* (2), il se défit encore de ses meubles en faveur des pauvres, et mit sa sœur dans un monastère de vierges (*c*), où elle devint dans la suite la conductrice d'un grand nombre de personnes de son sexe. Quant à lui, il se retira dans un désert du voisinage, afin d'imiter un saint vieillard qui y vivait en hermite; là, il partageait son temps entre le travail des mains, la prière et la lecture. Sa ferveur était si grande, que lorsqu'il entendait parler de quelque anachorète, il allait le trouver pour profiter de ses instructions et de ses exemples. Il se fit une règle de pratiquer tout ce que pratiquaient les vrais serviteurs de Dieu, et voilà ce qui le rendit en peu de temps un modèle accompli de toutes les vertus.

Le démon, jaloux des progrès qu'Antoine faisait chaque jour dans les voies de la perfection, mit tout en œuvre pour le perdre. Il lui représenta d'abord toutes les bonnes œuvres qu'il eût pu faire dans le monde par le moyen de ses richesses, et les difficultés qu'il aurait à surmonter dans la solitude; artifice qu'il a coutume d'employer quand il veut dégoûter une ame de l'état auquel Dieu l'appelle. Cette première attaque ne lui ayant pas réussi, il tourmenta le Saint nuit et jour par des pensées contraires à la pureté ; mais le jeune hermite triompha de cette tentation par une exacte vigilance sur ses sens, par des jeûnes rigoureux, par l'humilité et la prière. Le démon revint encore à la charge; il se servit du piége de la vaine gloire, et prit diverses formes pour séduire ou pour épouvanter Antoine. Ses ruses n'eurent point l'effet qu'il en attendait : toujours il fut vaincu; il fut même forcé d'avouer sa défaite.

---

(2) Matth. VI, 34.

(*c*) C'est la première fois, selon la plupart des modernes, qu'il est parlé dans l'histoire ecclésiastique d'un monastère de filles.

Antoine, averti par le danger qu'il avait couru, redoubla ses austérités. Il ne prenait pour toute nourriture qu'un peu de pain et de sel, et ne buvait jamais que de l'eau; il ne faisait par jour qu'un seul repas, et toujours après le coucher du soleil. Quelquefois il gardait une abstinence totale pendant deux, et même pendant quatre jours. Souvent il passait la nuit sans dormir, et le peu de repos qu'il accordait à la nature, il le prenait, ou sur une simple natte de jonc, ou sur un cilice, ou sur la terre nue. Enfin il employait tous les moyens propres à châtier son corps, et à le soumettre parfaitement à la loi de l'esprit.

Le désir d'une solitude plus entière porta notre Saint à se retirer dans un vieux sépulcre, où un de ses amis lui portait du pain de temps en temps. Dieu permit encore que le démon vînt l'y attaquer. Il tâcha d'abord de l'effrayer par un horrible fracas; il le battit même un jour si rudement, qu'il le laissa tout couvert de blessures, et à demi-mort. Il fut trouvé dans cet état par l'ami charitable qui pourvoyait à sa subsistance. A peine eut-il repris ses sens, qu'avant même de se relever, il cria aux démons : « Eh bien! me voilà encore prêt à combattre. Non, » rien ne sera capable de me séparer de Jésus-Christ mon » Seigneur. » Les esprits de ténèbres acceptent aussitôt le défi; ils redoublent leurs efforts, poussent des rugissemens épouvantables, et se revêtent des formes les plus hideuses et les plus effrayantes. Cependant Antoine reste inébranlable, parce qu'il met toute sa confiance en Dieu. Un rayon de la lumière céleste descend aussitôt sur lui, et les démons prennent honteusement la fuite. « Où étiez- » vous donc, mon Seigneur et mon maître, s'écria-t-il » alors? Que n'étiez-vous ici dès le commencement du com- » bat? Hélas! vous auriez essuyé mes larmes, et calmé » mes peines. » Une voix lui répondit : « Antoine, j'é- » tais auprès de toi; j'ai été spectateur de tes combats,

» et parce que tu as résisté courageusement à tes ennemis, je te protégerai pendant le reste de ta vie, et je » rendrai ton nom célèbre sur la terre. » A ces mots, le Saint, rempli de consolation et de force, se lève pour témoigner sa reconnaissance à son libérateur.

Depuis sa retraite, saint Antoine avait demeuré dans des lieux solitaires peu éloignés de sa patrie (*d*); mais,

---

(*d*) Saint Antoine mena la vie des *ascètes*, tant qu'il resta dans le voisinage de Come sa patrie; mais, au rapport de S. Athanase, il surpassa tous les autres par sa ferveur et par ses austérités. Son éloignement des lieux habités, et le genre de vie qu'il embrassa ensuite dans les déserts d'Arsinoé, etc. le rendirent le père et l'instituteur de la vie monastique et cénobitique.

Les *ascètes* étaient ainsi appelés d'un mot grec que les latins traduisent par *exercere*, parce qu'ils s'appliquaient d'une manière spéciale aux exercices de la prière et de la mortification. Ils renonçaient aux affaires du monde pour vivre dans la retraite, soit aux environs des villes, soit dans les villes mêmes. Leur origine, selon S. Athanase, remontait au-delà du temps de S. Antoine. On peut dire même qu'il y avait des *ascètes* parmi les anciens juifs. Tels furent les Nazaréens perpétuels, comme Samson, les fils des prophètes (S. Hier. *ep.* 13 *ad Paulin.* S. Greg. Naz. *carm.* 2 *ad Virgin.* p. 58), et les Thérapeutes dont parle Philon, quoique ces derniers paraissent avoir été des chrétiens, au moins en partie, comme nous l'assurent Eusèbe, *Hist.* l. 2, c. 17, et S. Jerôme, *Catal. vir. illustr.* Nous trouvons des modèles de la vie ascétique dans celle de saint Jean-Baptiste, dans celle des premiers chrétiens à Jérusalem, et dans celle des disciples de S. Marc à Alexandrie.

Il est souvent parlé des *ascètes* dans Origène et dans les autres auteurs ecclésiastiques. Les plus célèbres dont ils fassent mention, sont S. Sérapion, élu évêque d'Antioche sous Commode : *S. Hier. Catal.*; Piérius, prêtre d'Alexandrie, *ibid.*; saint Lucien, martyr ; *S. Athan. vel alius Synops. Sacr. Scriptor. in fine*, p. 204, 7, 2; S. Pierre; martyr en Palestine, *Eus. de Mart. Palest.* c. 20; S. Pamphile et S. Séleucius, martyrs, *ibid.* c. 11; S. Justin, martyr, *S. Epih. hær.* 46; saint Cyrille de Jérusalem, *Synax. Græc. Mss. Colleg. Jesuit. Paris;* et Bolland. t. II. *Mart. append.* p. 748; saint Basile et S. Grégoire de Nazianze, avant qu'ils eussent embrassé l'état proprement monastique; S. Chrysostôme, S. Amphiloque, S. Athanase, S. Martin, S. Jean

à l'âge de trente-cinq ans, il résolut de s'enfoncer davantage dans le désert. Il passa donc le bras oriental du Nil; puis s'étant retiré sur le sommet d'une montagne il s'y renferma dans un vieux château, où il vécut dans une telle séparation du monde pendant près de vingt ans, qu'il ne voyait guère que celui qui lui apportait du pain de temps en temps.

---

d'Egypte, S. Sulpice Sévère, S. Paulin, Héliodore, Népotien, Pinien, *Pallad. Laus.* c. 84, 121, 122, etc. On appelait quelquefois les ascètes *abstinans* (Rufin, *Hist.* l. 2, c. 16); *solitaires* (S. Epiph. *or.* 2. S. Cyr. Hier. *cat.* 4, 12 et 16); *dévots* S. Jac. Nisib. *or. de devotis*); *Nazaréens* (saint Greg. Naz. *or.* 20, 32, *etc.*); enfin *confesseurs*, parce que leur vie était une confession perpétuelle de la foi, dont ils pratiquaient les œuvres avec un zèle vraiment héroïque. (Du Cange, *Glossar. v. Confess.*) C'est de là qu'est venu le nom de confesseur à saint Martin, le premier qui l'ait porté dans les calendriers, et ensuite aux autres Saints qui n'étaient pas martyrs. Voyez M. Antonelli, c. 4, p. 134.

Parmi ces ascètes, il y en avait qui étaient solitaires, et qui menaient une vie purement contemplative; d'autres s'appliquaient aux travaux du ministère ecclésiastique et à l'instruction du peuple. (Voyez S. Grégoire de Nazianze, *or.* 23, 411, *or.* 12, p. 191; *or.* 20, p. 358 *saint* Basile, *ep.* 9, *ol.* 41, *ad Maximum*, *etc.*) S. Sérapion, S. Justin, Aristide, Quadrat, Athénagore, Pantène, Clément, Origène, Héraclas, etc., furent du nombre de ces derniers.

Il est clair par S. Ambroise, *ep.* 58 *ad Sabinum episc. n.* 3, t. II, que les ascètes avaient des habits différens de ceux des personnes du monde, et ces habits étaient pauvres, et ordinairement de couleur noire ou brune, *Sines. ep.* 146, p. 282, *etc.* Les uns se consacraient à Dieu par des vœux, et les autres sans vœux. S. Jacques de Nisibe, *or.* 6 *de devotis*, p. 203, distingue formellement ces deux sortes d'ascètes. Tous ceux qui avaient embrassé la vie ascétique, vivaient dans une grande pauvreté, et faisaient profession d'une continence perpétuelle. (Origen. l. 1 *contra Cels. n.* 6, et l. 7. *n.* 48; S. Cyril. Hierosol. *catech.* 4 et 12; S. Basil. *ep.* 118; S. Grég. Naz. *or.* 12, p. 191, *carm.* 18, p. 218; S. Chrys. *de Virginit. etc.*) Ils ne mangeaient point de viande, et pratiquaient des jeûnes rigoureux. (Orig. *l. contra. Cels.* p. 264, et *hom.* 19 *in Jerem. n.* 7.) Leurs veilles étaient longues, et leurs autres mortifications fort austères. (Clem. Alex. *Pædag. et Strom.* l. 3, p. 538; Eus. *Hist.* l. 5, *etc.*, 3, *etc.*) Enfin, la lecture, la prière et le travail

Cependant le bruit de sa sainteté attirait auprès de lui un grand nombre de disciples. Il se rendit à la longue au désir qu'ils avaient de vivre sous sa conduite ; il descendit donc de sa montagne vers l'an 305, et fonda le monastère de *Phaium* (*e*). La dissipation occasionnée par cette entreprise fut suivie d'une tentation de désespoir ; mais il s'en délivra par des prières ferventes, et

---

faisaient toute leur occupation. (S. Basil. *ep.* 2 *ad Greg. Naz.*) Le nombre des ascètes était très-considérable à Nazianze (S. Greg. Naz. *or.* 12); à Césarée en Cappadoce, (*id. or.* 20, et S. Basil. *ep.* 223 *aliàs* 29); en Arménie (Saint Greg. Naz. *carm.* 48, *ad Hellenium Armenum*, et saint Jacob. Nisib. *or.* 6, *de devotis*, p. 202), et sur-tout en Egypte.

Les ascètes avaient un rang distingué dans l'Église, et étaient placés entre le clergé et le peuple (Voyez S. Denis., *de Eccl. Hierosol,* c. 6, l. 3, p. 386; *les Constitutions apostoliques*, l. 8, c. 13.; S. Cyrille de Jérusalem, *etc.* 4, *n.* 24, *cat.* 12, *n.* 33; *cat.* 6, *n.* 23. S. Grégoire de Nazianze, *or.* 12, *etc.*) Saint Basile, *ep. canon. ad Amphiloch.* parle aussi de l'ordre des vierges. L'Église, dans une des oraisons du vendredi-saint, qui est de la plus haute antiquité, puisqu'on la trouve dans les sacramentaires de Gélase, et de saint Grégoire, prie *pro ostiariis, confessoribus, virginibus, viduis, etc.* Ménard croit, conformément au sens du concile IV de Carthage, que les *confesseurs* dont il s'agit sont les chantres : mais on peut aussi bien les entendre des ascètes avec M. Antonelli. Voyez sur les ascètes, saint Jacques de Nisibe, *or.* 6 *de devotis*, et la dissertation *de ascetis* que M. Antonelli a insérée dans son édition des œuvres de ce Père, depuis la p. 107 jusqu'à la p. 202. Cette édition de saint Jacques de Nisibe parut à Rome en 1756.

(*e*) Ce monastère, qui est le premier de saint Antoine, ne fut d'abord composé que de quelques cellules éparses çà et là ; ils n'étaient pas éloignés de la Haute-Egypte et de l'Egypte du milieu. Quelquefois il est désigné sous le nom de monastère près le fleuve, et on le met à peu de distance d'Aphrodite dans l'Heptanome, ou l'Egypte du milieu. La ville d'Aphrodite dont il s'agit ici, était la plus basse et la plus ancienne de ce nom. S. Athanase semble placer le même monastère dans la Thébaïde ou Haute-Egypte, sans doute parce qu'il était voisin des frontières de cette contrée. D'ailleurs, quand on ne divisait l'Egypte qu'en haute et basse, comme plusieurs l'ont fait, les frontières de la première avaient beaucoup plus d'étendue.

par une forte application au travail des mains. Sa nourriture, dans ce nouveau genre de vie, consistait en six onces de pain trempé dans l'eau, et un peu de sel ; il y ajoutait de temps en temps quelques dattes. Ce ne fut que dans sa vieillesse qu'il usa d'un peu d'huile. Souvent il passait trois ou quatre jours sans prendre aucune sorte de nourriture. Un cilice lui servait de tunique ; il portait pardessus un manteau fait de peaux de brebis, attaché avec une ceinture. Des austérités aussi rigoureuses ne l'empêchaient pas de paraître robuste et content. Son plus grand plaisir était de vaquer dans sa cellule aux exercices de la prière et de la contemplation. Etant à table avec ses frères, il lui arrivait souvent de fondre en larmes, et de sortir sans avoir rien pris, tant était vive l'impression que faisait sur lui la pensée du bonheur des Saints, qui n'avaient dans le ciel d'autre occupation que celle de louer Dieu continuellement (3) ; de là ce zèle à recommander à ses disciples de donner au soin de leurs corps le moins de temps qu'il serait possible, afin qu'il leur en restât davantage pour louer et adorer les grandeurs divines. Il était pourtant bien éloigné de croire que la perfection consistât dans la seule mortification du corps ; persuadé que les meilleures œuvres ne sont rien sans la charité, il s'appliquait à en allumer de plus en plus le feu dans son ame.

Quelles instructions un tel maître ne devait-il pas donner à ses disciples ? Voici quelques-unes des maximes qu'il ne cessait de leur répéter. « Que le souvenir de l'é-» ternité, disait-il, ne sorte jamais de votre esprit. Pen-» sez, tous les matins, que peut-être vous ne vivrez pas » jusqu'à la fin du jour ; pensez, tous les soirs, que » peut-être vous ne verrez pas le lendemain matin. Fai-

(3) *S. Athanas. vit. sancti Antonii n.* 47, p. 830.

» tes chacune de vos actions comme si elle était la dernière de votre vie, c'est-à-dire, avec toute la ferveur et tout l'esprit de piété dont vous êtes capables. Veillez sans cesse contre les tentations, et résistez courageusement aux efforts du démon : cet ennemi est bien faible quand on sait le désarmer; il redoute le jeûne, la prière, l'humilité et les bonnes œuvres. Quoique je parle contre lui, il n'a pas la force de me fermer la bouche; il ne faut que le signe de la croix pour dissiper ses prestiges et ses illusions (4).... Oui, ce signe de la croix du Sauveur qui l'a dépouillé de sa puissance, suffit pour le faire trembler (5). » Le Saint fortifiait ces dernières instructions par le récit des divers assauts qui lui avaient été livrés par le démon. « C'est par la prière, ajoutait-il, que j'ai triomphé de tous ses piéges. Il me dit un jour, après s'être transformé en ange de lumière : Antoine, demandez ce que vous voudrez, je suis la puissance de Dieu. Mais je n'eus pas plus tôt invoqué le nom de Jésus, qu'il disparut. » Le Saint avait merveilleusement le don de discerner les esprits. Voici la règle qu'il donnait à ses disciples sur ce sujet (*f*). « La vue des bons anges, leur disait-il, n'apporte aucun trouble; leur présence est douce et tranquille; elle comble l'ame de joie, et lui inspire de la confiance. Ils font concevoir un tel amour des choses divines, qu'on voudrait quitter la vie pour les suivre dans la bienheureuse éternité. Au contraire, l'apparition des mauvais anges remplit de trouble : ils se présentent avec bruit; ils jettent l'ame dans une confusion de pensées, ou dans une frayeur qui la déconcerte; ils dégoûtent de la pratique des vertus, et rendent l'ame inconstante dans ses résolutions. »

---

(4) P. 814. (5) P. 823, *édit. Ben.*

(*f*) Cette règle a reçu de justes louanges du cardinal Bona, et de tous ceux qui ont bien écrit sur le discernement des esprits.

Pendant qu'Antoine était ainsi occupé dans la solitude de sa propre sanctification et de celle de ses disciples; l'Église se vit attaquée par Maximin, qui ralluma le feu de la persécution en 311. L'espérance de verser son sang pour Jésus-Christ, l'engagea à sortir de son monastère. Il prit la route d'Alexandrie, afin d'aller servir les chrétiens renfermés dans les prisons, et condamnés à travailler aux mines. Il les encourageait tous à rester inébranlables dans la confession de la foi, et cela jusque devant les tribunaux, et dans les lieux où se faisaient les exécutions. Il portait publiquement son habit monastique, sans craindre que le juge le reconnût. Il ne voulut portant point imiter l'exemple de ceux qui se livraient eux-mêmes aux tyrans, parce qu'il savait qu'on ne peut agir ainsi sans une inspiration particulière de Dieu. La persécution ayant cessé l'année suivante, il retourna dans son monastère, résolu d'y vivre plus que jamais dans une entière séparation du monde : ce fut ce qui le porta à faire murer la porte de sa cellule. Il en sortit néanmoins quelque temps après, et quitta la contrée où étaient ses premiers monastères, que saint Athanase appelle *les Monastères de dehors*. Ils étaient aux environs de Memphis, d'Arsinoé, de Babylone et d'Aphrodite (*g*). Le nombre des solitaires de ce premier désert de saint Antoine s'accrut prodigieusement; et Rufin, en parlant de saint Sérapion d'Arsinoé, peu après la mort de saint Antoine, dit qu'il était supérieur de dix mille moines; il ajoute qu'on ne pouvait presque compter ceux qui habitaient les solitudes de Memphis et de Babylone. De ces solitaires, les uns vivaient ensemble, et formaient des corps de communautés; les autres menaient la

(*g*) C'est-à-dire, dans les déserts situés autour de la montagne où était le vieux château qu'il avait habité, et d'où il était sorti pour fonder et gouverner ces monastères.

vie anachorètique dans des cavernes séparées. Saint Athanase, qui les visita souvent, n'en parle qu'avec des transports d'admiration. « Il y a, dit-il, des monastères qui » sont comme autant de temples remplis de personnes » dont la vie se passe à chanter des psaumes, à lire, à » prier, à jeûner, à veiller, qui mettent toutes leurs es- » pérances dans les biens à venir, qui sont unies par les » liens d'une charité admirable, et qui travaillent moins » pour leur propre entretien que pour celui des pauvres : » c'est comme une vaste région absolument séparée du » monde, et dont les heureux habitans n'ont d'autre soin » que celui de s'exercer dans la justice et la piété. » Tous ces solitaires étaient conduits par le grand saint Antoine, qui ne cessait d'animer leur ferveur par sa vigilance, ses exhortations et ses exemples, et quoiqu'il eût établi des supérieurs subalternes, il ne laissa pas de conserver toujours sur eux une surintendance générale, même après qu'il eut changé de demeure.

Cependant le Saint, après avoir recommandé à Dieu ses disciples, résolut de pénétrer plus avant dans les déserts, afin d'y vivre plus éloigné du commerce des hommes, et, pour ainsi dire, seul avec Dieu seul; par-là il se préservait encore de la tentation de la vanité qu'il craignait extrêmement. Il se détermina donc à se retirer dans un lieu de la Haute-Egypte, où il n'y avait que des hommes sauvages. Etant arrivé sur le bord du Nil, il s'arrêta dans un lieu commode, attendant qu'il passât un bateau sur lequel il pût remonter le fleuve vers le sud; mais par une inspiration particulière de Dieu, il changea de dessein, et au lieu de s'avancer vers le sud, il se joignit à quelques marchands arabes qui allaient vers la mer Rouge, du côté de l'Orient. Enfin, ayant marché trois jours et trois nuits, porté apparemment sur un chameau, il gagna le lieu où le ciel voulait qu'il fixât sa demeure pour le

reste de ses jours : c'était le mont Colzin, qu'on a depuis nommé le mont Saint-Antoine, et qui n'est qu'à une journée de la mer Rouge. Au bas est un ruisseau, sur le bord duquel on voit un grand nombre de palmiers qui contribuent beaucoup à rendre ce lieu commode et agréable. Cette montagne était si haute et si escarpée, qu'on ne pouvait la regarder sans frayeur : on la découvrait du Nil, quoiqu'il y eût 30 milles, ou douze lieues, à l'endroit où elle en était le plus proche (*h*). Saint Antoine s'arrêta au pied de cette montagne, et fixa sa demeure dans une cellule si étroite, qu'elle ne contenait en carré qu'autant d'espace qu'un homme en peut occuper en s'étendant. Il y avait deux autres cellules toutes semblables, taillées dans le roc, sur le sommet de la montagne, où l'on ne montait qu'avec bien de la difficulté par un petit sentier fait en forme de limaçon. Le Saint se retirait dans une de celles-ci lorsqu'il voulait se dérober à la presse, car il ne put rester long-temps inconnu. Ses disciples le découvrirent à la fin, après beaucoup de recherches, et se chargèrent du soin de lui procurer du pain; mais il voulut

---

(*h*) Saint Antoine passa les dernières années de sa vie, et mourut sur sa montagne. Il est dit dans la vie de S. Hilarion, qu'un diacre d'Aphrodite, nommé Baisan, louait des chameaux à tous ceux qui avaient envie de visiter notre Saint, et qu'il y avait trois journées de chemin à faire pour gagner sa montagne, encore fallait-il que ces animaux allassent fort vite. Le monastère de saint Antoine, fondé sur cette montagne, a toujours été célèbre depuis par un grand nombre de pélerinages. (Voyez les commentaires de Kocher sur les fastes des Abyssins, dans le journal de Berne, an 1761, t. I, p. 160 et 169.) On voit encore un peu au-dessus de l'ancienne ville d'Aphrodite, sur le bord du Nil, un monastère dont saint Antoine est patron ; on l'appelle dans le pays, *der Mar Antinious el Bahr*, c'est-à-dire, le monastère de saint Antoine sur le fleuve. Voyez Pocock, p. 70, avec la carte qu'il a mise à la tête de cette partie de ses voyages, *ibid.* p. 128 ; Granger, *Relation du voyage, etc. p.* 107 ; *Nouveaux mémoires des Missions,* t. V, p. 136 ; Maillet, *Descript. de l'Égypte,* p. 320, *etc.*

leur épargner cette peine. Il les pria donc de lui apporter une bêche, une coignée, et un peu de blé qu'il sema, et qui lui rapporta suffisamment de quoi se nourrir. Sa joie fut extrême quand il vit qu'il n'était plus à charge à personne.

Quelque désir qu'il eût de vivre dans la retraite il ne put résister aux instances qu'on lui fit d'aller visiter ses premiers monastères : il y fut reçu avec les démonstrations de la joie la plus vive. Ses discours inspirèrent à ses disciples une nouvelle ardeur de croître en vertu et en sainteté. Ce fut dans ce même voyage qu'il visita sa sœur, supérieure d'une communauté de vierges, qu'elle édifiait par l'exemple de toutes les vertus. Après avoir satisfait à ce devoir de charité, il reprit la route de sa montagne. Les solitaires et les personnes affligées venaient de toutes parts le consulter : il donnait aux uns des avis salutaires, et obtenait par ses prières des miracles du ciel en faveur des autres. Nous apprenons de saint Athanase, qu'il guérit un nommé Fronton, de la famille de l'Empereur, d'une maladie si extraordinaire, qu'il se coupait la langue avec les dents. Il rendit la santé à une fille paralytique, et à plusieurs autres malades. Si quelquefois Dieu n'accordait point à ses prières la guérison des malades, il se soumettait à la volonté du ciel, et exhortait fortement les autres à faire la même chose; souvent il les envoyait à d'autres solitaires, afin qu'ils obtinssent par leurs prières ce qui avait été refusé aux siennes. « Je leur » suis bien inférieur en mérites, disait-il, et je m'étonne » qu'on vienne me trouver, tandis qu'on pourrait s'adres» ser à eux. »

Le lieu de la retraite du Saint ayant été découvert, comme nous l'avons dit, plusieurs de ses disciples se rendirent auprès de lui; mais ils ne purent, malgré l'envie qu'ils en avaient, obtenir de lui la permission de s'établir sur

sa montagne. Ils bâtirent donc avec son consentement et par son avis, le monastère de Pispir, ou Pispiri (*i*). Ce monastère, peu éloigné du Nil, et peut-être sur le bord de ce fleuve, était du côté de l'Orient, et à douze lieues de la montagne du Saint. Macaire et Amathas y demeurèrent jusqu'au temps où ils restèrent auprès du Saint, pour le servir dans son extrême vieillesse. Il s'y forma une communauté aussi nombreuse que dans les déserts d'au-delà le Nil. On dit qu'après la mort du saint patriarche, Macaire y eut sous sa conduite jusqu'à cinq mille moines. Dans la suite, Amathas et Pitirion gouvernèrent aussi un grand nombre de moines qui habitaient dans des cavernes sur la montagne même du Saint. Il y avait beaucoup de ces cavernes, à cause de la quantité de pierres qu'on avait tirées pour construire les pyramides d'Egypte.

Saint Antoine était trop éloigné de ses premiers disciples pour les visiter souvent; mais il ne négligeait pas pour cela leurs besoins spirituels. Outre les instructions particulières qu'il donnait à ceux qui venaient quelquefois le trouver, il leur écrivait encore, comme nous l'apprenons de saint Jérôme. Quant au monastère de Pispir, qui était plus près, il y allait fréquemment. Ce fut là qu'il confondit les philosophes et les sophistes qui voulurent disputer avec lui; c'était là aussi qu'il instruisait les étrangers, sur-tout les grands, qui ne pouvaient avec leur

---

(*i*) Quelques-uns appellent saint Antoine fondateur du monastère de Pispir; d'autres donnent ce titre à Macaire son disciple, qui en eut la conduite. Pispir était situé sur le bord du Nil dans la Thébaïde. Pallade, *Laus*, c. 63, le met à trente σημεῖα de la montagne de saint Antoine. Les critiques sont partagés sur les mesures appelées en grec *semeia*. Les uns les entendent des milles romains; les autres, des schœnes égyptiens, dont chacun était de trente stades. Pispir devait être fort éloigné des premiers monastères de saint Antoine. Voyez Kocher *loc. cit.*

suite gagner le haut de la montagne. Macaire, son disciple, chargé de recevoir les étrangers, l'informait de ce dont voulaient lui parler ceux qui demandaient à l'entretenir. Ils étaient convenus entr'eux d'appeler *Egyptiens* les personnes du monde, et *Jérosolimitains* celles qui faisaient profession d'une rare piété. Ainsi, lorsque Macaire disait à son maître que des Jérosolimitains étaient venus pour le visiter, il s'asseyait avec eux, et leur parlait des choses de Dieu; s'il lui disait au contraire que c'étaient des Egyptiens, il se contentait de leur faire une petite exhortation, après laquelle Macaire les entretenait, et leur préparait des lentilles. Dieu lui ayant un jour fait voir toute la surface de la terre tellement couverte de piéges, qu'il était presque impossible de faire un pas sans y tomber, il s'écria tout tremblant : « Qui pourra donc, Seigneur, » éviter le danger? » Une voix lui répondit aussitôt : « Ce » sera l'homme vraiment humble (6). » Antoine était assurément dans le cas de ne rien craindre; car il se regardait toujours comme le dernier des hommes, et comme le rebut du monde. Il écoutait et suivait les avis qui lui étaient donnés par toutes sortes de personnes. Ses leçons sur l'humilité étaient aussi admirables que son exemple. Il disait à son disciple : « Lorsque vous gardez le silence, » ne vous imaginez pas pour cela faire un acte de vertu; » mais reconnaissez plutôt que vous n'êtes pas digne de » parler. »

Antoine avait auprès de sa cellule un petit jardin qu'il cultivait de ses propres mains : il en tirait de quoi procurer quelques rafraîchissemens aux personnes qui, pour arriver jusqu'à lui, étaient obligées de traverser avec beaucoup de fatigues un vaste désert. La culture de son jardin n'était pas le seul travail auquel il s'occupait, il faisait

(6) Rosweide, l. 3, c. 129; Cotel, etc.

encore des nattes. Un jour qu'il s'affligeait de ne pouvoir se livrer avec une continuité soutenue au saint exercice de la contemplation, il eut la vision suivante. Un ange lui apparut ; cet esprit céleste se mit à faire une natte avec des feuilles de palmier, et il quittait de temps en temps son ouvrage pour s'entretenir avec Dieu dans l'oraison. Après avoir ainsi entremêlé plusieurs fois le travail et la prière, il dit au Saint : « Faites la même chose, et » vous serez sauvé (7). » Antoine n'omit jamais cette pratique, et il tint toujours son cœur uni à Dieu pendant que ses mains travaillaient. Qu'on juge de la ferveur de ses prières et de la sublimité de sa contemplation, par ces traits. Il se levait à minuit, priait à genoux, les mains levées au ciel, jusqu'au lever du soleil, et souvent jusqu'à trois heures après midi (8). Quelquefois il se plaignait de ce que le retour de l'aurore le rappelait à ses occupations journalières (9). « Qu'ai-je à faire de ta lumière, » disait-il au soleil lorsqu'il commençait à paraître? pour- » quoi viens-tu me distraire ? pourquoi ne te lèves-tu que » pour m'arracher à la clarté de la véritable lumière ? » Cassien, qui rapporte ce trait, ajoute que, parlant de l'oraison, il disait que celle d'un religieux n'était pas parfaite, lorsqu'en priant il s'apercevait lui-même qu'il priait ; ce qui fait voir combien son oraison était sublime.

Les visions dont nous avons déjà parlé ne furent pas les seules dont Dieu favorisa son serviteur. Il lui découvrit, sous la figure de mulets qui renversaient l'autel à coups de pied, les horribles ravages que les ariens causèrent

---

(7) Saint Nil, ep. 24 ; Cotel. *Apopth. Patr.* p. 340 ; Rosweide, l. 3, c. 105 ; l. 5, c. 7.

(8) Pallad. *Laus.*

(9) Cassian. *Collat.* 9, c. 31, p. 495.

deux ans après dans la ville d'Alexandrie, et de graves auteurs (10) nous assurent qu'il prédit clairement les excès auxquels la fureur de ces hérétiques se porta. Il détestait en général tous les ennemis de l'Église ; il les chassait de sa montagne, en les traitant de *serpens venimeux* (11) ; et jamais il ne leur parlait, à moins qu'il ne fût question de les exhorter à rentrer dans l'unité.

Plusieurs évêques, persuadés que personne ne serait plus propre que notre Saint à confondre les ariens, l'engagèrent, vers l'an 355, à faire un voyage à Alexandrie : il se rendit à leurs sollicitations. A peine fut-il arrivé dans cette ville, qu'on l'entendit prêcher hautement la foi catholique. Il enseignait que le Fils de Dieu n'était point une simple créature, mais qu'il était consubstantiel au Père. « Il n'appartient, disait-il, qu'aux sectateurs impies » d'Arius de le traiter de créature ; aussi ne diffèrent-ils pas » des païens, *qui rendaient un culte sacrilége à la créature,* » *au lieu d'adorer le Créateur.* » Tout le monde s'empressait d'aller le voir et de l'entendre. Les idolâtres partageaient cet empressement avec les chrétiens. « Nous voulons voir » l'homme de Dieu, disaient-ils. » Il y en eut plusieurs d'entr'eux qui, frappés de ses discours et de ses miracles, demandèrent le baptême. Antoine vit à Alexandrie le célèbre Didyme, qui, quoiqu'aveugle depuis l'âge de cinq ans, s'était néanmoins rendu très-habile dans toutes sortes de sciences, et qui, à cause de son zèle à défendre la foi de Nicée, était fort estimé de saint Athanase et de tous les évêques catholiques. Il lui dit un jour qu'ils s'entrenaient ensemble : « Pourriez-vous regretter la perte de » la vue? Les yeux vous étaient communs avec les mou-

---

(10) S. Athan. n. 82, p. 857 ; S. Chrysost. *hom.* 8 *in Matth.*; saint Jérôme, ep. 16; Sozom. l. 6, c. 5.

(11) S. Athan. n. 68, 69, p. 847.

» ches, les fourmis et les animaux les plus méprisables.
» Vous devez plutôt vous réjouir de posséder une lumière
» qui ne se trouve que dans les apôtres, les saints et les
» anges; lumière par laquelle nous voyons Dieu même, et
» qui allume dans nous le feu d'une science toute céleste.
» La lumière de l'esprit est infiniment préférable à celle
» du corps. Il ne faut qu'un regard impudique pour que
» les yeux charnels nous précipitent dans l'enfer. » Le Saint ayant passé quelques jours à Alexandrie, ne pensa plus qu'à retourner dans sa cellule. En vain le gouverneur d'Egypte voulut le retenir plus long-temps; il ne répondit à ses invitations que par ces paroles : « Il en est
» d'un moine comme d'un poisson; l'un meurt s'il quitte
» l'eau, et l'autre s'il quitte la solitude (12). » Saint Athanase le reconduisit par respect jusqu'aux portes de la ville, où il le vit guérir une fille possédée du démon.

Plusieurs philosophes païens, curieux de voir un solitaire dont la renommée publiait tant de merveilles, visitèrent souvent Antoine, dans le dessein de disputer avec lui. Il leur prouvait d'une manière invincible que la religion chrétienne est la seule vraie, la seule qu'on puisse professer avec sureté. « Nous autres chrétiens, leur disait-
» il, en prononçant seulement le nom de Jésus crucifié,
» nous mettons en fuite ces démons que vous adorez
» comme des dieux. Leurs prestiges et leurs charmes per-
» dent toutes leurs forces où le signe de la croix est formé.» Il confirmait ce qu'il avait avancé, en invoquant le nom de Jésus, et en faisant le signe de la croix sur des possédés, qui, se trouvant tout-à-coup délivrés, se levaient pour témoigner à Dieu leur reconnaissance (13). Quelques-uns de ces philosophes lui demandèrent un jour à

(12) S. Athan. n. 85, p. 859.
(13) Ibid. n. 80, p. 855.

quoi il pouvait s'occuper dans son désert, puisqu'il était privé du plaisir que l'on goûte dans la lecture. « La na- » ture, répondit-il, est pour moi un livre qui me tient » lieu de tous les autres. » Quand il y en avait qui voulaient tourner en ridicule son ignorance dans les sciences profanes, il leur demandait avec une simplicité admirable, qui, de la raison ou de la science, était la première, et laquelle des deux avait produit l'autre? « C'est sans doute la rai- » son, répondirent-ils. La raison suffit donc, reprenait le » Saint. » C'était ainsi qu'il confondait ces prétendus savans, et qu'il prévenait toutes leurs objections. Ils s'en allaient si frappés de la sagesse de ses discours, qu'ils ne pouvaient lui refuser leur admiration. D'autres, dans le dessein de le trouver en défaut, l'interrogèrent sur les raisons qu'il avait de croire en Jésus-Christ : mais il leur ferma la bouche en leur montrant qu'attribuer, comme eux, les vices les plus infâmes à la Divinité, c'était la dégrader; que le mystère humiliant de la croix était la preuve la plus sensible de la bonté divine, et que les humiliations passagères de Jésus-Christ avaient été amplement effacées par la gloire de sa résurrection, et par les miracles sans nombre qu'il avait opérés, en rendant la vie aux morts, la vue aux aveugles, la santé aux malades. Il établissait ensuite que la foi en Dieu, et les œuvres dont elle est le principe, avaient quelque chose de bien plus clair et de bien plus satisfaisant que toutes les rêveries des Grecs (*k*).

On ne peut douter de l'attachement de S. Antoine à la doctrine du concile de Nicée, après ce que nous avons dit de son voyage à Alexandrie. Ce ne fut pas cependant la seule occasion où il fit connaître ses sentimens; car il

(*k*) Saint Antoine, comme le rapporte saint Athanase, n. 77, p. 852, se servit d'un interprète pour disputer contre ces philosophes grecs.

n'eut pas plus tôt été informé que le faux patriarche Grégoire, soutenu de l'autorité du duc (*) Balac, persécutait les orthodoxes avec fureur, qu'il lui écrivit de la manière la plus pressante pour l'exhorter à ne pas déchirer le sein de l'Église. Malheureusement sa lettre ne produisit aucun effet : le duc, au lieu d'y avoir égard, la mit en pièces, cracha dessus, et la foula aux pieds; il menaça même le Saint de décharger sur lui le poids de son indignation. Mais la justice de Dieu ne tarda guères à le punir. En effet, allant cinq jours après (14) sur des chevaux de sa propre écurie, avec Nestor, gouverneur d'Egypte, ces animaux se mirent à jouer ensemble, et celui que Nestor montait, quoique très-doux, se jeta sur Balac, le renversa par terre, et hennissant contre lui, le mordit plusieurs fois à la cuisse. Le duc, extraordinairement maltraité, fut porté à la ville, où il mourut au bout de deux jours.

La vénération qu'on avait pour notre Saint était si universelle, que le Grand-Constantin, et ses deux fils Constance et Constant, lui écrivirent vers l'an 337. Ces princes, dans leur lettre commune, sollicitaient le secours de ses prières, et lui témoignaient le plus vif empressement de recevoir une réponse de sa part. Les disciples d'Antoine étant surpris de l'honneur que lui faisait le maître du monde, il leur dit : « Vous ne devez pas vous étonner de ce » que je reçois une lettre de l'Empereur; c'est un homme » qui écrit à un autre homme : mais étonnez-vous de ce » que Dieu nous a fait connaître ses volontés par écrit, » et de ce qu'il nous a parlé par son propre Fils. » Il ne voulut pas d'abord faire de réponse, alléguant pour rai-

---

(*) Le titre de *duc* (dux) était encore nouveau, et désignait un gouverneur qui avait en même temps le commandement de l'armée de la province.

Note de la présente édition.

(14) S. Athan. n. 86, p. 860.

son, qu'il ne savait comment s'y prendre. À la fin pourtant il céda aux représentations réitérées de ses disciples, et écrivit à l'Empereur et à ses enfans une lettre dans laquelle il les exhortait à mépriser le monde, et à ne jamais perdre de vue la pensée du jugement dernier. Elle nous a été conservée par saint Athanase.

Le Saint écrivit aussi plusieurs lettres (*l*) à divers monastères d'Égypte, dans lesquelles on trouve le style des apôtres et la solidité de leurs maximes. Il insiste fortement dans celle qui est adressée aux moines d'Arsinoé, sur la nécessité d'opposer aux tentations la vigilance, la prière, la mortification et l'humilité; il y observe, pour mieux faire sentir le danger de l'orgueil, que c'est ce péché qui a perdu le démon, et par conséquent celui dans lequel il s'efforce particulièrement d'entraîner les hommes. Il répète souvent que la connaissance de nous-mêmes est l'unique moyen de nous élever à la connaissance et à l'amour de Dieu (*m*). Il ne paraît pas que saint Antoine ait écrit de règles pour ses disciples (*n*); du moins les anciens au-

---

(*l*) Saint Jérôme parle de sept. Les originaux écrits en langue égyptienne se conservent encore dans plusieurs monastères d'Egypte. Nous n'en avons qu'une assez mauvaise traduction latine, faite sur le grec. (*In Bibl. Patr. Colon.* t. IV, p. 26.) Voyez le livre intitulé : *S. Antonii Magni epistolæ* 20 *cura Abraham Eckellensis*, imprimé à Paris en 1641. De ces vingt lettres attribuées à saint Antoine, il n'y a que les sept dont nous avons parlé ci-devant qui soient véritablement de lui; on ne peut pas non plus lui ôter les discours rapportés dans sa vie par saint Athanase.

(*m*) Les Bollandistes ont publié, *Maii*, t. III, p. 355, une courte lettre de saint Antoine à saint Théodore, abbé de Tabenne, dans laquelle il dit que Dieu lui avait assuré, dans une révélation, que tous les pécheurs sincèrement repentans de leurs fautes, en obtiendraient le pardon.

(*n*) Celle que l'on trouve sous son nom dans Abraham Eckellensis, est de beaucoup postérieure au temps où il vivait. En Orient, plusieurs moines de saint Basile portent depuis le septième siècle le nom de Moi-

teurs n'en ont rien dit. Ses exemples et ses instructions étaient une règle vivante à laquelle les saints moines de tous les siècles ont toujours essayé de conformer leur vie.

Dieu fit connaître au Saint la décadence future de l'état monastique. Il en avertit ses disciples un jour qu'ils marquaient leur surprise de ce qu'un si grand nombre de personnes venaient pratiquer dans la solitude tout ce que la pénitence a de plus rigoureux. « Un jour viendra, leur » dit-il les larmes aux yeux, que les moines se construi- » ront des bâtimens magnifiques dans les villes, qu'ils » aimeront la bonne chère, et qu'ils ne se distingueront » plus des personnes du monde que par leur habit. Ce- » pendant, malgré cette corruption générale, il s'en trou- » vera toujours quelques-uns qui conserveront l'esprit de » leur état : aussi leur couronne sera-t-elle d'autant plus » glorieuse, que leur vertu n'aura point succombé à la » multitude des scandales (15). » C'était dans l'intention de prévenir ce malheur que le Saint inculquait si fréquemment à ses disciples le mépris du monde, la nécessité d'avoir toujours la mort présente à son esprit, d'avancer continuellement dans la perfection, d'être sans cesse en garde contre les artifices du démon, et de bien discerner les esprits (16).

Antoine, qui sentait que sa fin approchait, entreprit la visite de ses monastères. Ses disciples auxquels il prédit sa mort prochaine, le conjurèrent tous, les larmes aux yeux, de rester avec eux jusqu'à son dernier moment;

---

nes de saint Antoine; mais ils suivent toujours la règle contenue dans les ouvrages ascétiques de S. Basile; ils observent encore les jeûnes et les autres pratiques qui sont en usage dans les monastères de l'ordre de S. Basile. Il en est de même des Maronites, et Tillemont se trompe en disant le contraire.

(15) Rosweide, *Vit. Part.*, l. 5, c. 8

(16) S. Athan. *n.* 16 et 43.

mais il ne voulut jamais y consentir. Il craignait qu'on n'embaumât son corps, suivant la coutume des Egyptiens; abus qu'il avait lui-même souvent condamné, comme ayant la vanité, et quelquefois la superstition pour principe; et ce fut pour empêcher qu'on ne le commît à son égard, qu'il avait expressément recommandé à Macaire et à Amathas, qui demeurèrent avec lui les quinze dernières années de sa vie, de l'enterrer comme les patriarches l'avaient été, et de garder le secret sur le lieu de son tombeau. De retour dans sa cellule, il y tomba malade peu de temps après. Il réitéra à ses deux disciples les ordres qu'il leur avait donnés précédemment sur sa sépulture; puis il ajouta : « Lorsque le jour de la résurrection » sera venu, je recevrai ce corps incorruptible de la main » de Jésus-Christ. Partagez mes habits; donnez à l'évêque » Athanase une de mes peaux de brebis, avec le man- » teau (*o*) sur lequel je couche (*p*); donnez à l'évêque » Sérapion l'autre peau de brebis, et gardez pour vous » mon cilice. Adieu, mes enfans; Antoine s'en va, et n'est » plus avec vous. » Quand il eut ainsi parlé, Macaire et Amathas l'embrassèrent : il étendit ses pieds, et s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Ceci arriva l'an 356. Il paraît que ce fut le 17 Janvier, jour auquel les plus anciens martyrologes le nomment, et auquel les Grecs célébrèrent sa fête peu de temps après sa mort. Il était âgé de 105 ans, et malgré ses grandes austérités, il n'avait éprouvé aucune de ces infirmités qui sont le partage ordinaire de la vieillesse. Il fut enterré comme il l'avait ordonné.

(*o*) Saint Athanase se sert du mot *Épendytes* (*n*. 46, p. 831), ce qui a fort embarrassé les critiques. Il semble que c'était un manteau de laine blanche.

(*p*) Il voulait montrer par-là qu'il mourait dans la communion de saint Athanase.

Son corps ayant été découvert en 561, il fut transféré avec beaucoup de solennité à Alexandrie (*q*). Les Sarrasins s'étant emparés de l'Egypte vers l'an 635, on le porta à Constantinople (17) : de cette ville, il fut transporté dans le diocèse de Vienne en Dauphiné, à la fin du dixième siècle, ou au commencement du onzième, vers l'an 980. Un seigneur de cette province, nommé Josselin, auquel l'Empereur de Constantinople en avait fait présent, le déposa dans l'église priorale de la Motte-Saint-Didier (*r*), laquelle devint dans la suite le chef-lieu de l'ordre de saint Antoine. Il s'est opéré plusieurs miracles par l'intercession du Saint, dont les reliques, à l'exception d'un bras, furent transférées, sur la fin du quatorzième siècle, à l'abbaye de Montmajour-lès-Arles; elles y sont restées jusqu'au 9 Janvier 1491, qu'elles furent transférées de nouveau et déposées dans l'église paroissiale de Saint-Julien de la ville d'Arles, où elles sont encore renfermées dans un beau reliquaire de vermeil (18). Voici un des plus célèbres miracles du Saint (19). Une érysipèle contagieuse, connue sous le nom de *feu sacré*, causait, en 1089, d'horribles ravages dans plusieurs provinces de France : on or-

---

(*q*) La translation des reliques de saint Antoine à Alexandrie, a été révoquée en doute par quelques protestans; mais elle est attestée par Victor de Thunes (*Chron.* p. 22 *in Scaliger Thesauro*), qui était alors relégué à Canope, bourg éloigné seulement de quatre à cinq lieues d'Alexandrie, et qui pouvait avoir été témoin oculaire de cette cérémonie. Saint Isidore de Séville, qui vivait dans le même siècle. Bède, Usuard, etc., ont aussi parlé de cette translation comme d'un fait certain.

(17) Bolland, p. 162, 1134.

(*r*) Ce prieuré relevait alors des Bénédictins de l'abbaye de Montmajour près d'Arles.

(18) On peut consulter *l'Histoire Ms. de l'abbaye de Montmajour*, qui est à Saint-Germain-des-Prés.

(19) Voyez Bollandus.

donna, pour écarter ce fléau, des prières publiques et des processions. Un grand nombre de personnes s'étant trouvées miraculeusement guéries, après avoir prié devant les reliques de saint Antoine, il se fit un concours prodigieux à l'église où elles reposaient. Toute la France implora la protection du Saint contre une maladie qui emportait tant de monde, et l'événement prouva que ce n'était pas en vain qu'on avait mis sa confiance dans l'intercession du serviteur de Dieu (*s*).

L'amour extraordinaire de saint Antoine pour la retraite, lui mérita le don de la prière et de la contemplation dans le plus sublime degré. Ces saints exercices avaient pour lui tant de charmes, qu'il y consacrait des nuits entières, encore lui paraissaient-elles trop courtes. Une union avec Dieu aussi intime et aussi continue supposait nécessairement dans notre Saint une pureté incomparable, un dé-

---

(*s*) Un seigneur des environs de Vienne, nommé Gaston, fonda, de concert avec son fils Giroud, qui avait recouvré la santé par l'intercession de saint Antoine, un hôpital auprès du prieuré de la Motte-Saint-Didier, afin d'être à portée de servir tous les pauvres qui seraient attaqués de la maladie du feu sacré (appelée depuis *le feu S. Antoine*). Sept autres personnes pieuses s'étant jointes à eux, il se forma une congrégation de laïques, qui se dévouèrent au service des pauvres malades. Boniface VIII fit du prieuré de la Motte-Saint-Didier, une abbaye qu'il donna à ces frères hospitaliers. Il érigea leur société en religion, leur prescrivit la règle des chanoines-réguliers de saint Augustin, et créa leur abbé général du nouvel ordre, qui était connu sous le nom de *chanoines-réguliers de S. Antoine*. On l'a supprimé et incorporé à celui de Malte, par bulles du 17 Décembre 1776 et 7 Mai 1777. Il y avait en France plusieurs maisons d'Antonins, qu'on appelait *Commanderies*, à cause de la destination primitive de cet institut; de là vient que les supérieurs de chaque maison portaient le titre de Commandeurs. Le général seul était qualifié abbé, étant abbé de saint Antoine en Dauphiné, chef-lieu de l'ordre. Cette abbaye était située à quatre lieues de Romans, et à une demi-lieue de l'Isère. Voyez Bollandus; Beaunier, t. II, p. 980; le P. Longueval, *Hist. de l'église gallic.* l. 22, t. VIII, p. 16, *et la nouvelle édition de Moreri*, par M. Drouet, au mot *Antoine*.

tachement sans bornes, une humilité profonde, une mortification absolue des sens et de toutes les puissances de l'ame; de là cette inaltérable tranquillité qui annonçait un homme accoutumé à maîtriser toutes ses passions. Il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'Antoine fût un de ces dévots sombres et farouches, qui n'ont rien que de rebutant. Nous apprenons le contraire de saint Athanase (20). La misanthropie n'approche point d'un cœur où règnent, avec la paix, la simplicité, la douceur et la charité. La vraie vertu toujours inflexible lorsque le devoir parle, ne peut rendre intraitable celui qui la possède, elle sait que le défaut d'affabilité et de complaisance pour le prochain a communément sa source dans l'orgueil, vice qui ternit l'éclat de toutes les vertus que l'on aurait d'ailleurs, et qui, en nous éloignant de cette ressemblance que nous devons avoir avec la nature divine, nous rend en quelque sorte participans de celle des démons. Nous apprenons encore de saint Athanase, que saint Antoine possédait la vertu de patience dans le plus héroïque degré : la paix de son ame paraissait sur son visage par une douce sérénité et une grâce merveilleuse, qui faisaient que ceux qui ne l'avaient jamais vu le connaissaient au premier abord, et le distinguaient aisément des autres frères, lorsqu'il était en leur compagnie.

S. SPEUSIPPE, S. ELEUSIPPE ET S. MÉLEUSIPPE, MARTYRS.

Ces Saints étaient trois frères jumeaux, qui versèrent leur sang pour la foi en Cappadoce, ainsi que sainte Léonille, leur aïeule. Il paraît qu'ils furent martyrisés sous

(20) *N.* 67, p. 847; *n.* 73, p. 850.

l'empire de Marc-Aurèle (*a*). Leurs reliques furent apportées en France sous nos Rois de la première race (*b*). L'Empereur Zénon les donna avec le chef de saint Mammès, aussi martyrisé en Cappadoce, à un seigneur de Langres, qui enrichit sa patrie de ce précieux trésor l'an 490, sous l'épiscopat d'Apronculc (*c*). Le chef de saint Mammès est dans la cathédrale de Langres, qui porte le nom de ce Saint (*d*). On visite avec une grande dévotion l'église de nos saints frères jumeaux, qui est auprès de cette ville, et qui est connue sous le nom de saint Géome (*e*). Nos saints martyrs sont honorés à S. Gui d'Elvangen, en Souabe (*f*), où l'on porta une partie de leurs reliques dans le huitième siècle. Ils sont patrons secondaires (*) du diocèse de Langres, et patrons titulaires de plusieurs églises de France et d'Allemagne.

Voyez Chastelain, *notes sur le martyrologe romain*, au 17 Janv. p. 317.

(*a*) Il est dit dans une copie des actes des saints martyrs, envoyés dans le septième siècle à saint Céran, évêque de Paris, qu'ils souffrirent près de Langres. Ceci contredit leurs anciens actes publiés par Rosweide et par Bollandus, et est par conséquent une faute. Cette copie a induit en erreur Adon et d'autres martyrologistes.

(*b*) Voyez leurs anciens actes, publiés par les deux savans Jésuites nommés dans la note précédente.

(*c*) Ceci se prouve par d'anciens Mss. que l'on garde à Langres. Voyez les notes de Chastelain sur le martyrologe romain, sous le 17 Janvier.

(*d*) Voyez Chastelain, *ibid.*

(*e*) C'est-à-dire, des saints jumeaux.

(*f*) L'église de saint Gui ou de saint Vit était primitivement un couvent de Bénédictins, fondé en 764 par Hariulph et Erlulph, qui furent successivement évêques de Lingow et confesseurs de Charlemagne. En 1460 ou 1461 l'abbaye fut convertie en une maison noble. A la diète le prieur d'Ellwangen donnait sa voix après l'abbé de Kempten et celui de Murbach. Aujourd'hui ce chapitre fait partie du royaume de Würtemberg. *Note augmentée dans la présente édition.*

(*) Quand une église se trouve sous l'invocation de deux Saints, le premier s'appelle patron titulaire, et l'autre patron secondaire.
Note de la présente édition.

S. NENNIE, ABBÉ EN IRLANDE.

SAINT NENNIE (*a*) eût pu goûter toutes les vaines satisfactions qu'offre le monde, puisqu'il était de la famille des Rois d'Irlande; mais il y renonça pour entrer dans la voie pénible de la croix. S'étant perfectionné dans la science des Saints, sous la conduite des plus habiles maîtres de la vie spirituelle, il se retira dans une île du lac formé par la rivière d'Erne (*b*). Sa réputation attira bientôt auprès de lui un grand nombre de disciples, ce qui le porta à bâtir un monastère. Il a mérité d'être compté, après sa mort, parmi les douze apôtres d'Irlande. Il florissait dans le sixième siècle. Il y a une église de son nom dans l'île dont nous venons de parler.

Voyez Usérius, Ware et Bollandus.

S. SULPICE II, SURNOMMÉ LE PIEUX OU LE DÉBONNAIRE, ÉVÊQUE DE BOURGES.

SULPICE, d'une des premières familles du Berry, fut élevé avec soin dans les sciences et dans la piété. Quand il fut maître de son bien, il le distribua aux pauvres et à l'Église. Ayant été ordonné prêtre, le Roi Clotaire II le choisit pour aumônier, et pour supérieur des clercs qui composaient sa chapelle, et qui le suivaient même à l'armée. Une maladie dangereuse dont ce prince fut attaqué, montra jusqu'où allait le crédit du Saint auprès de Dieu : il en obtint la guérison par la vertu de ses prières et de ses jeû-

(*a*) En latin, *Nennius* et *Nennidhius*.
(*b*) Dans l'Ultonie.

nes. En 624, il succéda sur le siége de Bourges à saint Austrégisile, vulgairement appelé *saint Outrille*. Son premier soin fut de travailler à la réformation des abus qui s'étaient introduits dans la discipline ecclésiastique. Tout son temps était partagé entre la prière et les fonctions pénibles de l'épiscopat. Il eut le bonheur de convertir tous les juifs de son diocèse. On remarquait sur-tout en lui une tendre charité pour les pauvres; aussi étaient-ils ceux de ses diocésains dont l'instruction le touchait le plus vivement. Il mourut en 644. On dit qu'il fonda à Bourges, sous l'invocation de la Sainte-Vierge, le monastère qui portait son nom, et qui appartenait à la congrégation de Saint-Maur. On y garda une partie de ses reliques. L'église paroissiale de Saint-Sulpice, à Paris, possède un os du bras de notre Saint (1).

Voyez l'ancienne vie de saint Sulpice dans Bollandus, et dans Mabillon, *sect.* 2, *Bened.*, et le *Gallia Christiana nova*, t. II, p. 18.

S[te] MILGUIE (*a*) VIERGE EN ANGLETERRE.

QUOIQU'ISSUE du sang royal de Mercie, cette Sainte quitta

---

(1) Parmi les lettres de saint Didier de Cahors, on en trouve une que ce saint évêque écrivit à saint Sulpice; elle a pour inscription : *au saint patriarche Sulpice.* (Voyez les *Lectiones antiquæ* de Canisius, t. V, et *la Bibliothèque des Pères*, t. VIII, l. 1, *ep.* 12, de l'édition de Cologne.) On trouve aussi plusieurs lettres de saint Sulpice à saint Didier dans la Bibl. des PP. *loc. cit.* l. 2.

(*a*) Ménard l'appelle *Milgithe;* Capgrave *Mildgida;* Gosselin, *Milvida*, et Thomas d'Ely (dans un fragment de la vie de saint Audry, cité par Mabillon), *Milgidra.* Elle eut pour père Mérowald, fils de Penda, Roi de Mercie, et pour mère, Domneva, fille d'Ermenred, qui était frère d'Erconbert, Roi de Kent. Elle était sœur de sainte Mildrède et de sainte Milburge. Ménard met la fête de notre Sainte au 26 Février; mais Wilson assure qu'on lit son nom au 17 Janvier dans un ancien martyrologe anglais manuscrit.

le siècle, pour se retirer dans le monastère d'Estrey, bâti par Egbert, Roi de Kent, dans le voisinage de Cantorbéry. Elle y mourut vers la fin du septième siècle, après avoir donné l'exemple des plus héroïques vertus.

Voyez Ménard, *in Martyr. Bened.*; le martyrologe anglais de Wilson, Capgrave, et Bollandus, t. II, p. 176.

18 Janvier.

DE LA CHAIRE DE S. PIERRE A ROME.

Voyez Baronius, Bollandus, les notes de Chastelain sur le martyrologe romain, p. 326; Phœbeus, *de cathedra in quâ S. Petrus Romæ sedit, et de antiquitate et præstantiâ solemnitatis cathedræ Romanæ, Romæ* 1666, et l'ouvrage de Foggini, imprimé à Florence en 1749, sous ce titre : *De Romano sancti Petri itinere et episcopatu exercitationes historico-criticæ.*

Saint Pierre, après avoir triomphé du démon en Orient, alla le combattre à Rome dans la personne de Simon le Magicien. Il fallait bien du courage pour une telle entreprise, puisqu'il s'agissait d'attaquer l'idolâtrie jusque sur son trône. Ce courage, l'Esprit-Saint l'inspira à celui que la voix d'une simple servante avait autrefois fait trembler. Il était réservé au Prince des apôtres de planter la foi dans une ville dont la puissance ne s'était étendue si loin que pour faciliter la promulgation de l'évangile, et qui, après avoir été long-temps le centre de toutes les superstitions du paganisme, était destinée, dans les desseins de Dieu, à être le centre de l'unité catholique. Saint Pierre n'y fut pas plus tôt arrivé, qu'il y prêcha Jésus-Christ, et y établit son siége épiscopal (*a*).

(*a*) Caius, prêtre de Rome sous le Pape Zéphirin, dit *apud Euseb.* l. 2, c. 21, al. 25, que saint Pierre avait fondé l'Église romaine par sa

On ne peut douter que le Prince des apôtres n'ait prêché l'évangile à Rome, et qu'il n'ait fondé l'Église romaine. Ceci est attesté par tous les auteurs qui étaient les plus voisins de ce temps-là. Récuserait-on leur témoignage sur des faits qu'ils n'ont pu ignorer, parce qu'ils étaient trop intéressans, ni altérer, parce qu'ils étaient trop publics et trop notoires? C'est là-dessus que sont fondés les privilé-ges, les droits et les prérogatives dont l'Église romaine a joui dès les premiers siècles du christianisme. Non, jamais

---

prédication. Il ajoute que son corps était sur le mont Vatican, et que celui de saint Paul son coopérateur était sur la route d'Ostie. S. Denis, évêque de Corinthe dans le second siècle, assure, *ibid.*, que S. Pierre et S. Paul furent martyrisés à Rome après y avoir planté la foi. Saint Irénée, contemporain de saint Denis, appelle l'Église romaine (l. 3, c. 3), *la très-grande, la très-ancienne Église fondée par les deux glorieux apôtres Pierre et Paul.* Eusèbe dit, l. 2, c. 13, 15, etc., que S. Pierre a été à Rome, et il raconte plusieurs actions importantes qu'il fit dans cette ville. S. Cyprien, *ep.* 55 *ad Cornel. Pap.*, appelle Rome, *la chaire de S. Pierre*, et Théodoret, l. 2, c. 27, son *trône.* On peut encore voir sur le même sujet Origène, *ap. Euseb*, l. 3, c. 1.; Hégésippe, l. *de excid. Hier.* c. 1 et 3; Arnobe, l. 3; S. Ambroise, *serm. de Basilicis;* S. Augustin, l. *de Hæres.* c. 1, etc.; S. Jérôme, *ep.* 17 *ad Marcell.*; S. Optat, *adv. Parm.*; Orose, l. 7, c. 1, etc. On peut ajouter à ces autorités, celles des conciles généraux, qui ont toujours regardé la fondation de l'Église romaine comme l'ouvrage de saint Pierre. On prouve aussi par les témoignages les plus exprès, tant des conciles que des écrivains ecclésiastiques de tous les siècles, que les Papes sont les successeurs de saint Pierre sur le siége de Rome. Le commun des savans enseigne d'après Eusèbe, saint Jérôme et le calendrier romain, que saint Pierre vint à Rome, pour la première fois, la seconde année de l'Empereur Claude, proclamé l'an 41 de Jésus-Christ. Si l'on admet cette date, il faut nécessairement supposer que l'apôtre retourna en Orient peu de temps après; car Agrippa le fit emprisonner en Judée l'an 43 de Jésus-Christ. Lactance ne parle point du premier voyage de saint Pierre à Rome; il dit seulement qu'il y vint sous l'empire de Néron, qui le condamna à mort, ainsi que saint Paul. Voyez Lactance, l. *de mort. persecutor. n.* 2; Cuper, *dissert. de divisione Apostolorum ante tomum* 4 *Julii*, p. 12; Foggini, Orsi, Berti, *Chron.* t. II, etc.

toutes ces distinctions ne lui eussent été accordées, sans la ferme persuasion où l'on était que saint Pierre avait établi sa chaire à Rome. C'est de cet établissement qu'on célèbre la fête en ce jour, et c'est un reste de l'ancienne coutume où l'on était de célébrer tous les ans l'anniversaire de l'ordination de chaque évêque. Cette fête est marquée dans les plus anciens martyrologes (*b*).

(*b*) La fête de la chaire de saint Pierre est marquée dans un exemplaire du martyrologe attribué à saint Jérôme, qui se garde à Esternach, dans le pays de Luxembourg, et qui fut copié en 720, du temps de saint Willibrod. On lit dans le sermon 15 *de Sanctis*, donné sous le nom de saint Augustin, qu'on fêtait la chaire de saint Pierre pour honorer le jour auquel cet apôtre établit son siége. Cette fête devait déjà être ancienne dès 567, puisque le concile de Tours, tenu en cette année, cherchait à remédier aux abus qui s'y étaient glissés. Beleth, théologien de Paris, qui écrivait il y a 500 ans, dit *explic. divin. offic.* c. 83, qu'elle fut instituée pour détourner les chrétiens d'imiter les idolâtres, qui, à certains jours de Février, portaient des viandes sur les tombeaux de leurs parens. On la nomma *festum sancti Petri epularum*, c'est-à-dire, la fête de saint Pierre du festin. Elle est marquée dans des calendriers fort anciens, sous le titre de *natalis cathedræ sancti Petri*. On y ajouta dans la suite le mot *Antiochiæ*. Quant à la fête de la chaire de saint Pierre à Rome, elle a été mise au 18 Janvier. Voyez la bulle de Paul IV, donnée en 1558.

Il est certain que chaque Pape célébrait autrefois l'anniversaire de son ordination. Les trois sermons de saint Léon *sur sa promotion*, ne permettent pas d'en douter. Les Papes invitaient plusieurs évêques à se joindre à eux pour faire cette fête avec plus de solennité. C'est ce que saint Paulin, *ep. ol.* 16, *nunc* 20 *ad Delphinum*, p. 108, *edit Veron.*, nous apprend de saint Anastase. La même chose se prouve par les lettres 1 et 8 du Pape Hilaire; par celles de Sixte III à saint Cyrille d'Alexandrie et à Jean d'Antioche. (Voyez les notes sur saint Paulin, p. 886.) On peut consulter sur la solennité de cette fête, Anastase le bibliothécaire, dans la vie d'Adrien I.

Chaque diocèse faisait aussi la fête de l'ordination de son évêque. Saint Augustin, *serm.* 111, *ol.* 32 *de verbis Domini*, parle de celle d'Aurélius de Carthage, Possidius nomme un traité qu'il avait fait sur la sienne, *de natali Episcopi tractatus unus*. Saint Charles Borromée ordonna, dans le troisième concile de Milan, qu'on se corformerait au

Il était bien juste que les chrétiens fissent tous les ans mémoire de la fondation de cette Église, qui est la Mère commune de tous les fidèles. Pour entrer dans l'esprit de la fête, nous devons remercier Dieu des miséricordes particulières qu'il a exercées envers cette Église, et le prier de lui en accorder la continuation. Marquons-lui ensuite notre reconnaissance pour la grâce qu'il nous fait de vivre dans la communion d'une Église qui est le centre de la Catholicité. Conjurons-le de multiplier le nombre des enfans de cette sainte Mère, par l'extinction des schismes, l'extirpation des hérésies, et la conversion des infidèles. Prions-le de susciter des pasteurs selon son cœur, c'est-à-dire, de ces hommes apostoliques, aujourd'hui plus nécessaires que jamais pour ranimer la foi qui s'éteint de toutes parts, et pour renouveler la face de la terre, inondée par un déluge de crimes. Que notre piété s'intéresse sur-tout pour notre saint Père le Pape. Demandons pour lui cet esprit de zèle, de force et de sagesse qui doit caractériser le successeur du Prince des apôtres.

S. PAUL ET SES COMPAGNONS, MARTYRS EN EGYPTE.

Tiré de leurs actes sincères, publiés par dom Ruinart, p. 624.

Ces chrétiens, au nombre de trente-sept, encore plus

décret de Félix IV, qui obligeait tous les évêques à célébrer l'anniversaire de leur consécration. Voyez les *Acta Ecclesiæ Mediol.* t. I, p. 97. Le quatrième concile de Milan, *ibid.* p. 153, portait qu'en ce jour le peuple serait exhorté à prier spécialement pour son pasteur; que l'évêque célébrerait une messe solennelle, et qu'il s'examinerait sur les manquemens de sa vie passée, afin de s'en corriger. Saint Charles désirait encore que tous les prêtres fissent l'anniversaire de leur ordination. Il était persuadé que cette sainte pratique contribuerait infiniment à entretenir cet esprit sacerdotal qui doit sans cesse animer les ministres des autels.

distingués par les dons de la grâce, que par leur naissance et leurs richesses, formèrent ensemble le projet de prêcher l'évangile dans l'Egypte, leur patrie : ils reconnaissaient tous pour chef Paul, digne imitateur du grand apôtre dont il portait le nom; ils se partagèrent en quatre bandes pour donner plus d'étendue à leur zèle. Paul, ayant avec lui neuf de ses confrères, alla du côté de l'Orient. Récombe s'avança vers le nord avec huit autres. Théonas, à la tête d'un pareil nombre, fut chargé de prêcher dans la partie méridionale de l'Egypte. L'Occident échut en partage à huit autres qui avaient Papias pour chef. Ces saints missionnaires travaillèrent avec une ardeur infatigable à faire connaître Jésus-Christ : ils instruisaient les ignorans, et purifiaient les vrais pénitens de leurs péchés. Malheureusement la plupart des Egyptiens préférèrent leurs ténèbres à la lumière qui frappait leurs yeux. Le gouverneur, averti de ce qui se passait, fit arrêter tous ces saints prédicateurs. Quand on les lui eut amenés, il employa d'abord les promesses et les menaces pour les obliger à sacrifier. Paul lui répondit au nom de tous, qu'il leur ferait plaisir de ne les pas épargner, parce qu'ils aimaient mieux mourir que de renoncer à leur foi. Sur cette déclaration, ils furent tous condamnés à mort. Ceux qui avaient prêché à l'Orient et au Midi, souffrirent le supplice du feu; ceux qui avaient annoncé la foi dans les pays septentrionaux, eurent la tête tranchée; enfin, ceux qui avaient travaillé à l'Occident, furent crucifiés. Leur martyre arriva le 18 Janvier; mais leurs actes ne disent point en quelle année.

Ste PRISQUE, VIERGE ET MARTYRE.

C'ÉTAIT une dame romaine, qui, après avoir souffert plusieurs tourmens, fut décapitée vers l'an 275. Ses reliques

sont à Rome, dans une ancienne église qui porte son nom, et qui est un titre de cardinal. Elle est nommée dans le sacramentaire de saint Grégoire, et dans presque tous les martyrologes des Latins. Les actes du martyre de cette Sainte sont une pièce moderne qui mérite peu de créance (*a*).

(*a*) La tradition de Rome est que saint Pierre consacra un autel dans l'église de sainte Prisque, et qu'il y baptisa dans une urne de pierre qu'on y montre encore. Il n'y a rien d'incroyable en cela, s'il est vrai, comme on le dit, que cette église ait été bâtie à l'endroit où était la maison d'Aquila et de Priscille dont parle saint Paul. Il paraît, par le dernier chapitre de l'épître aux Romains, où l'apôtre salue vingt-cinq personnes, que la maison dont il s'agit était la seule où il y eût une église; du moins n'y en a-t-il pas d'autre de nommée.

Aquila, né dans le Pont, et Priscille ou Prisque sa femme, tous deux juifs de naissance, et faiseurs de tentes, s'étaient établis à Rome; mais l'édit de bannissement que l'Empereur Claude porta contre tous les juifs, les ayant contraints de sortir de cette ville, ils se retirèrent à Corinthe. Ce fut chez eux que logea S. Paul qui les avait convertis, et qui exerçait le même métier. Ils risquèrent leur vie pour sauver celle de l'apôtre, qu'ils conduisirent jusqu'à Ephèse, quand il quitta Corinthe. Ils retournèrent ensuite à Rome : ils y étaient lorsque S. Paul les salua dans son épître aux Romains. Enfin ils retournèrent une seconde fois à Ephèse, où ils étaient lorsque S. Paul écrivit sa seconde épître à Timothée, dans laquelle ils sont salués tous deux. Il faut pourtant remarquer que l'apôtre y donne le nom de *Prisque* à celle qui est appelée *Priscille* dans les actes, dans l'épître aux Romains, et dans la première aux Corinthiens. Les Grecs font l'office d'Aquila, comme d'un apôtre, le 14 de Juillet. La fête de ce Saint, ainsi que celle de sainte Priscille, est marquée au 8 du même mois dans le martyrologe romain. On les honore en ce jour à Rome, dans l'église de sainte Prisque, vierge et martyre, dont ils sont conjointement avec elle patrons titulaires. Il y a une partie considérable de leurs reliques sous le grand autel de la même église. Voyez les actes des apôtres, XVIII, 2; les épîtres de saint Paul, les notes de Baronius sur le martyrologe romain, au 18 Janvier et au 8 Juillet, et les notes de Chastelain, p. 333.

S. LÉOBARD ou LIÉBARD, RÉCLUS EN TOURAINE.

Saint Léobard naquit en Auvergne d'une famille honnête, sans être noble. On remarqua dès sa première jeunesse qu'il n'avait de goût que pour les choses de Dieu. Ayant été envoyé aux écoles publiques pour y étudier les lettres humaines, il employait le temps destiné aux divertissemens, à apprendre les psaumes par cœur, et à faire des lectures de piété. A peine eut-il atteint l'âge de majorité, que ses parens le pressèrent fortement de s'engager dans le mariage. Il céda à leurs importunités, et régla sur la vertu le choix de celle qui devait lui être unie. Le contrat passé, il fit les présens de noces (*a*) à celle qu'il devait épouser; les fiançailles mêmes se célébrèrent avec les solennités ordinaires : mais Dieu qui avait d'autres vues sur son serviteur, permit que la célébration du mariage fût dérangée par la mort précipitée de son père et de sa mère. Quelque temps après, Léobard alla trouver un de ses frères pour lui remettre toutes les marques de l'engagement qu'il avait contracté. La vue de ce frère enseveli dans le vin, le perça de la plus vive douleur; il se retira à l'écart, afin de pleurer en liberté les excès de ce monde corrompu. Il s'endormit, et ne se réveilla que vers minuit; s'étant levé aussitôt, il se mit en prières, et passa le reste de la nuit à remercier Dieu des grâces qu'il lui avait faites, et à lui demander les lumières dont il avait besoin pour connaître sa vocation.

Dès la pointe du jour, il monta à cheval pour aller consulter Dieu sur le tombeau de S. Martin de Tours, où il

(*a*) On en usait ainsi en France sous la première race de nos Rois. Ces présens de noces consistaient en une bague, une chaussure, etc.

s'opérait un grand nombre de miracles, et qui était comme l'oracle de la France. Lorsqu'il eut prié quelques jours dans l'église du saint évêque, il passa la Loire, et se renferma près de l'abbaye de Marmoutier, dans une petite cellule taillée dans le roc, et vacant par la retraite récente d'un reclus nommé Alaric. Ceci arriva l'an de Jésus-Christ 571, le dixième du règne des trois frères Gontran, Chilpéric et Sigebert. Son application à la lecteure et à la méditation de l'Écriture sainte lui fit sentir encore plus vivement les vérités dont Dieu avait déjà jeté les semences dans son cœur. Aux jeûnes, aux veilles, à la prière, à la psalmodie et à la lecture, il joignait le travail des mains, qui consistait, ou à copier les livres saints, ou à creuser le roc avec un pic. Il avait de si bas sentimens de lui-même, que son humilité avait quelque chose de plus étonnant encore que les merveilles dont Dieu le rendait l'instrument. Quelques années après, le Saint fut obligé de recevoir des disciples : ils vivaient dans des cellules rangées autour de la sienne. Une légère contestation s'étant élevée entre deux de ses frères, il en fut si chagrin, qu'il résolut d'abandonner sa cellule pour aller demeurer loin d'un lieu où la paix ne régnait pas; mais saint Grégoire, évêque de Tours, son principal directeur, le détourna de ce dessein, en lui représentant qu'il ne pouvait venir que de l'esprit tentateur. Enfin, après avoir passé vingt-deux ans dans sa cellule, notre Saint, qui voyait approcher sa fin, demanda *les eulogies*, c'est-à-dire, le saint Viatique (*b*), qui lui fut admi-

(*b*) Comme le mot *eulogies* signifie, *choses bénites*, *choses consacrées*, ce sont souvent les circonstances qui en déterminent le vrai sens. On appelle encore aujourd'hui *eulogies* le pain qui dans quelques églises est béni par l'oblation faite à l'offertoire avec la matière du sacrifice, et qui est aussitôt distribué au peuple. Ce nom se prend aussi pour les *sacramentalia*, ou choses bénites en général, comme nous avons vu dans la vie de sainte Geneviève (ci-dessus p. 77). Ici, et dans d'autres occasions, il se prend évidemment pour l'Eucharistie.

nistré par saint Grégoire vers la fin de Décembre. Il prédit ensuite que le Seigneur le retirerait de ce monde avant Pâques; prédiction qui fut vérifiée par l'événement, car il mourut, un dimanche 15 ou 22 Février 593 (*c*). On trouve dans saint Grégoire de Tours le récit de plusieurs miracles opérés par le serviteur de Dieu. On ne peut suspecter la sincérité de cet auteur, puisqu'il avait été témoin oculaire de la plupart des faits qu'il rapporte.

Voyez la vie de saint Léobard, écrite par saint Grégoire de Tours, *Vit. Patr.* c. 20 *et ult.*; Bulteau, l. 2, c. 29, n. 5, et le martyrologe romain en ce jour.

S. DÉICOLE, ABBÉ DE LURE EN FRANCHE-COMTÉ.

Ce Saint, vulgairement appelé *saint Diel* (*a*), naquit en Irlande; mais il en sortit vers l'an 585, avec saint Colomban, son maître, qu'il suivit dans le royaume des Anglais orientaux; il le suivit encore en France, et vécut sous sa conduite dans le monastère de Luxeu. Quoique sa vie fût très-austère, son extérieur n'avait rien de triste. La joie sainte de son ame rejaillissait sur son visage, au point que ceux qui le voyaient en étaient eux-mêmes tout pénétrés. S. Colomban lui ayant un jour demandé ce qui produisait cet air de contentement qu'on remarquait sans cesse en lui : « Il vient, répondit Déicole avec sa simplicité » ordinaire, de ce que rien ne peut me ravir mon Dieu. »

(*c*) Ou du moins quelque dimanche du mois de Mars, et avant la fête de Pâques, qui tombait cette année le 29 Mars.

(*a*) En latin, *Deicola* et *Deicolus*. On ne trouve que *Deicolus* dans les anciens Mss. On appelle ce Saint en notre langue, *Diel, Deile, Diey* et *Deel*, en Franche-Comté. Les enfans, dans cette province, reçoivent souvent au baptême le nom de ce Saint. On nomme les garçons *Deel*, et les filles *Deele*.

Lorsque saint Colomban fut obligé de quitter la France en 610, son disciple se retira à Luthre, aujourd'hui Lure, dans le diocèse de Besançon, et à trois lieues de Luxeu. Clotaire II, qui, par la mort de Thierri, avait réuni, en 613, le royaume de Bourgogne à ses états, y fonda un monastère pour Déicole vers l'an 616 (*b*). Sa sainteté éminente et la multitude de ses miracles attirèrent à sa communauté la vénération de tout le monde, et la protection des princes.

Notre saint abbé se sentant accablé de vieillesse, fit élire en sa place saint Colombin, son filleul, et l'un des Irlandais qui étaient passés en France avec saint Colomban. A peine se vit-il déchargé du gouvernement du monastère, qu'il ne s'occupa plus que de l'exercice de la contemplation. Il passa le reste de ses jours dans une cellule écartée, où il fit bâtir une petite chapelle en l'honneur de la Sainte-Trinité; là, pour jouir de Dieu d'une manière plus pleine et plus parfaite, il vivait dans une entière séparation de tout commerce avec les hommes. Quand il vit que sa fin approchait, il reçut le saint Viatique en présence de tous ses frères; il leur fit ensuite un discours fort touchant, pour les exhorter à demeurer toujours unis par les liens de la charité, à rester inviolablement attachés à Dieu, et à persévérer dans l'exacte observance de leur règle. Il

---

(*b*) L'abbaye de Lure était autrefois fort célèbre, et son abbé portait le titre de prince du Saint-Empire. (Voyez Dunod, *Histoire de l'église de Besançon*, t. II, p. 130 *et suiv.*) En 1560, Pie IV unit cette abbaye à celle de Mourbach en Alsace. Clément XIII les sécularisa l'une et l'autre en 1764. L'abbé de Mourbach qui résidait à Gebwiller, prenait le titre *d'abbé et de prince des insignes des églises collégiales, équestrales, princières et unies de Mourbach et de Lure, prince du Saint-Empire.* Voyez sur l'origine de l'abbaye de Mourbach, fondée, en 727, par Ebrhard, comte d'Alsace, M. l'abbé Grandidier, *Histoire de l'église de Strasbourg*, t. I, p. 251 et suiv.

mourut entre les bras de saint Colombin (*c*), le 18 Janvier, vers l'an 625. Son corps fut enterré dans la petite chapelle de sa cellule, et il ne paraît pas qu'on l'ait jamais levé de terre. On trouve son nom au 18 Janvier dans plusieurs martyrologes, et sur-tout dans le romain.

Voyez l'*Histoire de la vie de saint Déicole, et celle de ses miracles*, toutes deux écrites vers le milieu du dixième siècle, par un moine de Lure; elles ont été publiées par Chifflet, et par le P. Mabillion, *sæcl.* 2, *Bened.* p. 103. Voyez encore Bollandus, t. II, *Jan.*, et l'*Hist. littér. de la France*, t. VI, p. 410.

S. ULFRID ou WOLFRED, ÉVÊQUE EN SUÈDE, MARTYR.

L'ANGLETERRE fut sa patrie; il l'édifia par ses vertus, l'éclaira par sa science, et l'instruisit par ses prédications. Le désir d'aller annoncer la foi aux infidèles le porta ensuite à passer la mer. Après avoir prêché quelque temps dans les pays septentrionaux de l'Allemagne, son zèle le conduisit en Suède. Ce royaume était alors gouverné par le pieux Olas II (*a*). Les discours et les exemples du Saint y produisirent bientôt les plus merveilleux effets. Ayant été élevé à l'épiscopat, il s'appliqua avec une nouvelle ardeur à répandre de toutes parts la lumière de l'évangile. Un jour qu'il venait de prêcher avec beaucoup de véhémence contre les impiétés de l'idolâtrie, il prit une hache pour mettre en pièces la grande idole du pays, appelée *Tarstans* ou *Thor:* le Roi lui-même l'appuyait de son autorité dans cette action; mais les païens furieux se

---

(*c*) On trouve le nom de saint Colombin au 13 Septembre dans les martyrologes monastiques, et dans plusieurs autres martyrologes de France.

(*a*) Ce prince est le premier qui ait pris le titre de Roi de Suède: ses prédécesseurs étaient simplement appelés Rois d'Upsal.

jetèrent sur lui, et le massacrèrent dans le moment. Ceci arriva l'an 1028.

Voyez Adam de Brême (*b*), *Histoire de l'église du Nord*, l. 2, c. 44; Albert Kransius, l. 4, *metrop. c.* 8; Baronius; *ad an.* 1028, n. 10.

+ S. FAZIUS, ORFÈVRE DE VÉRONE.

Aucun état de la société n'est exclus des voies intérieures de la piété. En effet, le christianisme ne cite-t-il pas des héros de toutes les classes qui prouvent à l'évidence que Dieu dans son éternelle bonté a voulu que la religion de son Fils unique devînt la religion de l'univers entier et qu'elle réunît dans son sein tous les siècles comme toutes les régions de la terre.

Fazius naquit l'an 1190 à Vérone, dans le royaume Lombard-Vénitien, de parens vertueux qui de bonne heure l'accoutumèrent à la piété et au travail, et lui firent apprendre l'état d'orfèvre. Son activité et son zèle lui ayant attiré la confiance du public, firent prospérer sa maison, mais éveillèrent en même temps dans ses confrères une jalousie de métier qui les anima tellement contre lui qu'ils lui firent éprouver toute espèce de tourmens. Après avoir long-temps enduré leurs persécutions, il quitta sa ville natale, se rendit à Crémone, où il fit don aux pauvres et aux églises de tout le fruit de son industrie. Il se concilia par là l'affection de tous les habitans, et fut nommé directeur du comité des pauvres.

Cependant, il se dit qu'il ne suffisait pas de se soustraire à ses ennemis, mais qu'il fallait, selon le commandement de notre divin Maître, se réconcilier avec eux.

(*b*) Il écrivit son histoire de l'église du Nord en 1080.

Bientôt il se fortifia dans la résolution de retourner dans sa ville natale. C'est avec beaucoup de peine que les Crémonais le laissèrent partir ; ils employèrent tout pour le détourner de son projet ; ce fut envain. Fazius partit ; mais arrivé à Vérone il vit que l'intriguante méchanceté de ses ennemis l'avait déjà prévenu. Un acte d'accusation dirigé contre lui, fut remis aux autorités (1); on suborna de faux témoins qui, pour de l'argent, déposèrent contre lui, et à peine arrivé il fut jeté en prison. Tout le monde était convaincu de son innocence ; cependant il demeura privé de sa liberté, jusqu'à ce que la Providence suscitât pour sa délivrance un événement tout particulier.

Dans ce temps là il arriva que les Véronais furent, sans s'y attendre, attaqués par ceux de Mantoue, et comme (2) ils n'étaient pas en état de résister à leurs ennemis, ils implorèrent le secours de leurs voisins, entr'autres des Crémonais, qui accueillirent en effet leur demande, toutefois en stipulant comme condition expresse du secours qu'ils leur envoyaient, la mise en liberté de Fazius injustement arrêté et retenu en prison. Les autorités de Vérone y acquiescèrent d'autant plus volontiers que jusqu'alors personne ne s'était trouvé qui eût pu convaincre le vertueux prisonnier du crime dont il était accusé. Fazius fut donc relâché avec la permission de s'établir à Vérone

(1) Dans sa vie écrite par Ph. Ferrarius, on lit : « *sous les Scaliger.* » N'est-ce pas plutôt sous Actiolinus Romanius, mort d'une blessure en 1259, dans la 33e année de son règne, à qui Mastirus Scaliger succéda dans la dignité prétorienne. Celui-ci ne tarda pas à devenir dictateur. L'autorité souveraine demeura 127 ans dans la famille des Scaliger, jusqu'à ce qu'en 1387 Antoine le fratricide fût expulsé de Vérone par le vicomte Jean Galeatus de Milan. Voyez Leander Albertus *in Marchiæ Favisinæ descriptione ;* et Torellus Sarayna, *Veronensis*, l. 4, *originis civitatis Veronæ.*

(2) Réduits à leurs propres forces.

ou ailleurs. Il préféra Crémone, et était fermement résolu d'y terminer sa carrière terrestre.

Ce pieux et fervent homme se bâtit une chapelle dans cette ville et fonda un ordre de religieux auquel il donna le nom *d'Ordre du Saint-Esprit*. Le but en était de soigner les malades, de visiter les prisonniers, de chercher et de consoler les pauvres et de pratiquer d'autres œuvres de charité. Fazius entreprit beaucoup de voyages dans des vues pieuses; il en fit un entr'autres vers le corps de saint Jacques en Espagne.

L'évêque de Crémone, grand admirateur de la conduite irréprochable et de la sagesse du vertueux Fazius, le nomma visiteur général des couvens de son diocèse, emploi dont il s'acquitta avec la plus grande exactitude jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1272, dans la 82e année de son âge. Il fut enlevé par une fièvre violente, après avoir légué tous ses biens à l'hôpital du St Esprit. Il possédait le don des miracles; il s'en opéra aussi après sa mort par son intercession. Il est encore aujourd'hui en grande vénération à Crémone. Quoiqu'il n'ait pas été solennellement reçu au nombre des Saints, il se trouve cependant dans la liste des Saints d'Italie, et le Saint-Siége a ratifié son office pour les églises de Crémone et de Vérone.

Voyez les Bollandistes, 18 *Januar.*; Philipp. Ferrarius, *in gen. Cat. SS. Cremonæ in Gallia Cisalpina*; Merula, *in sanctuario Cremonensi*; Benoît Pillwein, *Légendes des Saints de Dieu, et des patrons honorés en Autriche, en Hongrie et à Salzburg*; chez Duyle, 1822, pag. 16 et suivantes.

19 Janvier.

S. MARIS, Ste MARTHE, SA FEMME, S. AUDIFAX ET S. ABACHUM, LEURS ENFANS, MARTYRS.

Tiré de leurs actes que Bollandus croit authentiques, mais qui sont rejetés par Tillemont, t. IV, p. 673, et par Chastelain, *note sur le Martyrologe*, p. 339. Nous ne nous sommes attachés qu'aux faits principaux, qui sont d'ailleurs appuyés sur l'autorité des martyrologes.

L'AN 270.

Maris était un seigneur persan, qui, après avoir embrassé la foi de Jésus-Christ avec Marthe sa femme, et ses deux fils Audifax et Abachum, distribua ses biens aux pauvres, à l'exemple des premiers chrétiens de Jérusalem; il vint ensuite à Rome avec sa famille pour visiter les tombeaux des apôtres. L'empire était alors gouverné par Aurélien, qui n'avait rien du mérite de Claude II, son prédécesseur. Ce prince ralluma le feu de la persécution, et fit mourir un grand nombre de chrétiens dans l'amphithéâtre : les uns furent tués à coups de flèches, les autres expirèrent dans les flammes. Les Saints dont l'Église honore aujourd'hui la mémoire, avaient soin de ramasser les cendres des martyrs, et de les enterrer avec respect. Le gouverneur Macien, qui en fut informé, les fit arrêter; il les condamna tous les quatre à mort, après avoir éprouvé leur constance par divers genres de supplices. Maris et ses deux fils eurent la tête tranchée; pour Marthe, elle fut noyée à treize milles de Rome, dans le lieu présentement nommé *Santa Ninfa* (*a*). Leurs corps furent enterrés

(*a*) *Ninfa* ou *Nimpha*, signifie *eau* chez les auteurs de la basse latinité; et comme il y avait plusieurs étangs à l'endroit où sainte Marthe fut noyée, les Italiens l'ont depuis appelé *Santa Ninfa*. Voyez Chastelain, p. 340, et le glossaire de du Cange.

à quelques milles de Rome. Leurs noms sont fort célèbres dans les martyrologes des Latins, et dans le sacramentaire de saint Grégoire.

Les corps de ces quatre Saints furent portés à Rome sous le pontificat de Pascal I; on les déposa dans l'église de Saint-Adrien, où ils furent découverts en 1590. Il y a de leurs reliques tant dans cette église que dans celle de Saint-Charles et de Saint-Jean Calybite de la même ville; on en voit aussi dans l'ancienne abbaye des Bénédictins de Selghenstadt-sur-le-Mein, petite ville de l'ancien électorat de Mayence, qui appartient aujourd'hui au grand-duché de Hesse-Darmstadt : elles y furent mises par Eginhart (*b*), fondateur, puis religieux de cette abbaye. Ce précieux trésor lui avait été envoyé de Rome par le Pape. Il y a encore des reliques de nos saints martyrs à Saint-Médard de Soissons, à Gemblours en Brabant, à Pruyme dans l'archevêché de Trèves, à Crémone en Italie, etc. (1).

C'est par la prière que les confesseurs et les martyrs ont triomphé du démon; c'est par elle qu'ils ont obtenu ces grâces qui les ont élevés au-dessus de leur faiblesse, et qui les ont rendus vainqueurs de tous les efforts de leur ennemi. Les Pères et tous les maîtres de la vie spirituelle nous enseignent unanimement, que *pour savoir bien vivre, il faut savoir bien prier* (*c*). Apprenons de là combien il nous importe de nous familiariser avec cet exercice tout divin. Les Saints, avec le secours de la prière, attirèrent cette rosée céleste qui fit germer en eux toutes les vertus; ils brisèrent tous les liens qui les attachaient à la terre; ils menèrent enfin une vie angélique dans un corps

(*b*) Il était gendre et secrétaire de Charlemagne.

(1) Voyez Bollandus, p. 216.

(*c*) *Verè novit rectè vivere, qui rectè novit orare.* Inter serm. Sancti August. *serm.* 55 *in App. edit. Ben.* t. V, p. 101.

mortel. Pourquoi ne produit-elle plus les mêmes effets sur la plupart des chrétiens? Pourquoi sont-ils toujours si dénués de vertus, si stériles en bonnes œuvres, si esclaves de leurs passions, si peu fidèles à l'accomplissement de leurs devoirs? Voici la réponse que le Saint-Esprit fait à chacun d'eux : *Vous demandez, et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal.*

S. CANUT, ROI DE DANEMARCK, MARTYR.

Tiré de sa vie, écrite avec beaucoup de fidélité, et imprimée à Copenhague, en 1602. Elle a pour auteur Ælnoth, moine de Cantorbéry, qui avait vécu vingt-quatre ans en Danemarck, et qui écrivait en 1150. Voyez aussi Saxon le Grammairien, le plus élégant, comme le plus judicieux des historiens danois; Pontanus, Meursius, Des Roches, *Hist. de Danemarck*, t. II, p. 315, et Solier, un des Bollandistes, qui a donné la vie de saint Canut au 10 Juillet, t. III, page 118.

L'AN 1086.

SAINT CANUT ou KNUT, quatrième du nom, Roi de Danemarck, surnommé quelquefois *d'Odensée*, et plus souvent *le Saint*, était fils naturel de Suénon II, dont le grand-oncle, nommé aussi Canut, avait régné en Angleterre. Suénon, qui n'avait point d'enfans légitimes, prit un soin particulier de l'éducation du jeune Canut, qui alliait toutes les belles qualités de l'ame à celles du corps; il le mit sous la conduite de maîtres habiles, qui n'eurent jamais qu'à se louer de la docilité de leur élève, et des progrès rapides qu'il faisait en tout genre : ils remarquèrent sur-tout en lui une éminente piété qui donnait un nouveau lustre à ses autres vertus. Quand il fut en âge de commander les armées, il le fit avec cette supériorité qui annonce le héros; et il n'eût pas été facile de décider s'il avait plus de courage que de capacité dans le métier de la guerre. Ses premiers coups d'essai furent de purger les mers des pi-

rates qui les infestaient, et de soumettre plusieurs peuples voisins qui désolaient le Danemarck par leurs incursions.

Après la mort de Suénon II, arrivée en 1074 (*a*), plusieurs Danois voulurent placer notre Saint sur un trône qui a presque toujours été électif jusqu'en 1660 : les rares vertus de Canut les avaient déterminés à ce choix. Il ne put cependant avoir lieu; et la plus grande partie du peuple, qui redoutait les suites de son caractère guerrier, lui donna l'exclusion. On élut donc pour Roi son frère Harald, septième du nom. A la vérité, ce prince avait une grande douceur; mais elle dégénéra en une mollesse honteuse, ce qui le fit surnommer *Hein* (*b*) ou *le Fainéant*. Pour Canut, il se retira en Suède auprès du Roi Halstan, qui le reçut avec les plus vives démonstrations d'estime et d'amitié. Ce prince fit d'inutiles efforts pour l'engager à prendre les armes contre le Danemarck. Canut, loin de se montrer l'ennemi de sa patrie, chercha toutes les occasions de lui être utile. Une telle conduite lui gagna les cœurs de tous les Danois, et ils l'élevèrent sur le trône en 1080, après la mort d'Harald (*c*).

(*a*) Suénon II laissa treize fils naturels; savoir, Gormond, Harald, Suénon, Emond, Ubon, Biornon, Benoît, Canut, Olas, Eric, Nicolas, Magnus et Hadding. Avant sa mort, il les déclara tous légitimes, et les désigna ses successeurs. Harald, Canut, Olas, Eric et Nicolas, montèrent successivement sur le trône; Benoît et Canut furent tués à Odensée. Magnus mourut dans un voyage qu'il faisait à Rome; Hadding s'établit en Angleterre.

(*b*) *Hein* signifie en ancien danois une pierre à aiguiser, mais molle, unie et peu propre à aiguiser le fer. Harald passait la plus grande partie de son temps dans les églises; et il eût cru commettre une grande faute, en manquant d'assister à la moindre heure de l'office divin; mais on lui reproche un défaut de vigueur à faire observer les lois, et à s'opposer aux désordres; d'où il arrivait que le crime marchait le front levé, et que la licence régnait impunément.

(*c*) Ce prince avait régné deux ans, non pas six ans comme le dit Ælnoth. Voyez Solier, p. 118.

Notre Saint parut avoir été choisi par la Providence, pour achever la conversion des Danois, auxquels l'évangile fut annoncé pour la première fois l'an 826, selon quelques auteurs. Les commencemens de son règne furent signalés par d'éclatantes victoires remportées sur les Sembes, les Estons et les Curètes, qui ravageaient ses états; il fit porter ensuite la lumière de la foi dans les provinces de Courlande, de Samogitie et de Livonie. Le succès de ses armes ne l'énorgueillit point; on le vit toujours, au milieu de ses triomphes, déposer son diadême aux pieds de Jésus crucifié, et présenter au Roi des Rois l'offrande de sa personne avec celle de son royaume. Le flambeau de la guerre étant éteint, il pensa à s'unir avec une épouse digne de lui : son choix tomba sur Eltha, autrement Adélaïde, fille de Robert, comte de Flandre. De ce mariage sortit saint Charles surnommé *le Bon*, qui fut, ainsi que son aïeul, comte de Flandre.

Canut ne se contenta pas de connaître les abus, il travailla de toutes ses forces à y remédier. Il porta des lois sévères à la vérité, mais absolument indispensables, pour faire administrer exactement la justice. Les meurtres et les autres crimes furent réprimés par la peine du talion. Supérieur à toute considération humaine, il prit la défense des opprimés contre la tyrannie des grands. Le supplice du fameux pirate Eigill en est une preuve. Cet Eigill, fils d'un homme puissant, et fort chéri du Roi Suénon II, à cause de ses services, en avait lui-même rendu d'importans à Canut, qui, pour le récompenser, lui avait donné le gouvernement de l'île de Bornholm. Le faste excessif de ce seigneur l'ayant entraîné dans des dépenses énormes, il s'avisa, pour le soutenir, d'exercer le métier de pirate. Le Roi n'en fut pas plus tôt informé, qu'il lui envoya un ordre de retrancher une partie de son train, persuadé qu'il remédierait au mal s'il en détruisait la cause. Eigill promit

d'obéir ; mais il n'en fit rien. Il partit peu de temps après avec 18 vaisseaux pour aller piller les terres des Vandales ; enfin il mit le comble à ses crimes, par l'action barbare qu'il commit sur les côtes de son gouvernement. Voici le fait. Un vaisseau de Norvège, chargé de marchandises précieuses, après avoir passé le détroit du Sund, et paru à la hauteur de l'île de Bornholm, vint échouer sur le rivage lorsque la mer se retirait. Eigill, qui était en embuscade avec son monde, s'avance, met l'équipage aux fers, enlève les marchandises, et brûle le vaisseau avec les matelots, de peur d'être découvert. L'assemblage de plusieurs circonstances donna des soupçons à Canut, et ce fut pour s'en éclaircir qu'il chargea Benoît son frère d'aller se saisir du gouverneur. Eigill se laissa conduire devant le Roi sans aucune résistance ; il avoua son crime, et tâcha même de le justifier par des raisons qui tout au plus étaient spécieuses. Le prince n'en fut point ébloui ; et comme les officiers de sa cour, qui pour la plupart étaient parens ou amis d'Eigill, lui offraient une somme d'argent, afin de sauver la vie au coupable, il leur répondit : « Il n'en sera » pas ainsi ; je ne veux point participer à un pareil crime : » il mourra. Si c'est un crime capital de tuer un seul homme, » quel supplice ne mérite pas celui qui en a fait périr un si » grand nombre, pour s'emparer de leurs biens ? » Personne n'osa répliquer. Le Roi ordonna qu'Eigill fût conduit dans la forêt pour y être pendu à un arbre. Il n'épargna point non plus ses complices ; ils furent tous punis, selon qu'ils furent trouvés plus ou moins coupables.

Le saint Roi, ne s'occupait que des moyens de rendre ses sujets heureux. Il établit le plus bel ordre dans son royaume ; et comme l'exemple du prince influe beaucoup sur le peuple, il commença par régler son propre palais. Aux vertus qui font les grands Rois, Canut joignait toutes celles qui font les grands Saints. Il châtiait son corps par

des jeûnes rigoureux. Son amour pour la pénitence allait si loin, qu'il faisait usage de la discipline et du cilice. Souvent il s'entretenait avec Dieu par des prières ferventes, afin d'obtenir les grâces dont il avait besoin. Il accréditait la piété, en protégeant et en honorant tous ceux qui servaient Dieu. Les ministres sacrés ressentirent les effets de sa libéralité. Il accorda au clergé un grand nombre de priviléges et d'immunités; son but en cela était de le rendre plus respectable au peuple. Il ne négligeait rien pour convaincre ses sujets de l'obligation où ils étaient de payer les dîmes, destinées à la subsistance de ceux qui s'étaient dévoués au service des autels. L'accroissement du royaume de Jésus-Christ lui parut encore un objet très-digne de son attention : de là ce zèle ardent pour la propagation de l'évangile. Il fonda plusieurs églises, qui furent décorées avec une magnificence vraiment royale. Il fit présent d'une très-belle couronne qu'il avait coutume de porter, à l'église de Roschild en Zélande, qui était sa capitale, et le lieu de sa résidence (*d*).

Quoique l'Angleterre eût passé, en 1066, sous la domination de Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie, Canut ne laissa pas de prendre des mesures pour soutenir les droits que lui ou ses alliés pouvaient avoir sur ce royaume. Il y envoya des troupes; mais elles furent aisément vaincues, parce que personne ne voulut se joindre à elles. Quelque temps après, c'est-à-dire en 1085, Canut leva une nombreuse armée à la sollicitation de plusieurs Anglais réfugiés en Danemarck : son dessein était de faire une descente en Angleterre, afin d'en chasser les Normands. Il eut le désagrément de voir échouer ce projet par la trahison de son frère Olas, duc de Schleswig, qui l'obligea,

(*d*) Elle est encore aujourd'hui le lieu de la sépulture des Rois de Danemarck. La ville de Copenhague n'était pas encore bâtie.

par des retardemens affectés, à rester dans le détroit de Lymfiord; et le départ fut tellement différé, que les troupes désertèrent à la fin (e). Le saint Roi crut cette occasion favorable pour travailler à l'établissement des dîmes ecclésiastiques; il ordonna donc qu'on payerait, en punition de la désertion, ou les dîmes ou une taxe considérable. Les Danois, qui avaient une aversion marquée pour l'assujettissement aux dîmes, aimèrent mieux payer la taxe, quelque grande qu'elle fût. Le prince mortifié de ce choix, voulut qu'on levât l'impôt avec une sorte de rigueur, dans l'espérance que ses sujets changeraient de résolution.

Les collecteurs commencèrent à faire cette levée dans la Fionie; ils passèrent ensuite dans la Jutie, puis dans la petite province de Wensyssel, à l'extrémité de la partie septentrionale de la Jutie. Cette province était alors la plus pauvre de tout le Danemarck : elle avait deux préfets ou gouverneurs, Thor-Skor et Tolar-Werpill. Ils mutinèrent le peuple, se mirent à la tête des mécontens, et levèrent l'étendard de la rebellion. Le Roi, instruit de l'approche des rebelles, s'était retiré à Sleschwig, d'où il passa dans l'île de Fionie (f) avec un corps de troupes assez considé-

---

(e) Selon les historiens normands, la flotte de Canut était composée de mille voiles, et l'on avait été près de deux ans à l'équiper : mais les vents contraires l'empêchèrent de partir. Ils ajoutent que Canut, après avoir renvoyé ses vaisseaux et ses troupes, équipa une seconde flotte, composée de deux mille voiles, et qu'il vint se présenter avec elle devant l'Angleterre; mais qu'ayant trouvé Guillaume très-bien disposé à le recevoir, il était reparti sans avoir rien tenté. (Voyez Carte, Rapin de Toyras, Smollet, etc.) Il paraît néanmoins plus sûr de s'en tenir au récit d'Ælnoth, et des anciens auteurs, qui attribuent tout le mauvais succès de cet armement à la perfidie d'Olas, et qui disent que la flotte ne sortit point du détroit de Lymfiord. Ce détroit communiquait autrefois à l'Océan britannique, par un passage à l'occident, lequel ne subsiste plus, à cause des sables qui ont formé une espèce de barre à l'entrée.

(f) Ou Funen, en latin *Othonia*.

rable ; de là, il manda à la Reine de se retirer au plus tôt en Flandre auprès de son père, et d'y mener ses enfans avec elle. Ayant été quelque temps dans la ville d'Odensée (g), capitale de l'île, il résolut d'aller chercher les rebelles pour leur livrer bataille ; mais leurs chefs, quoique supérieurs en nombre, n'osèrent en venir aux mains avec des troupes bien disciplinées, aguerries et commandées par un prince qui avait déjà donné tant de preuvres de sa valeur et de sa prudence ; ils eurent donc recours à la perfidie pour l'empêcher de se mettre en campagne. Un d'entre eux, nommé Asbiorn, l'alla trouver, et lui dit que son peuple était rentré dans le devoir, ce qu'il assura par plusieurs faux sermens. Le Roi, qui n'avait que des intentions pacifiques, crut le fourbe, malgré tout ce que put dire son frère Benoît pour l'empêcher de tomber dans le piége : mais il ne tarda pas à être détrompé, car il apprit que l'armée des rebelles marchait en diligence vers Odensée pour l'y surprendre. Cette nouvelle ne causa en lui aucun trouble ; il se rendit, selon sa coutume, dans l'église de Saint-Alban, où il entendit la messe. A peine fut-elle finie, qu'on vint lui dire que les ennemis approchaient à grands pas. Le comte Eric lui ayant conseillé de prendre la fuite, il répondit : « Non, non, je ne fuirai pas. J'aime mieux » tomber entre les mains de mes ennemis, que d'abandon- » ner ceux qui me sont attachés ; d'ailleurs on n'en veut » qu'à ma vie. »

Le saint Roi ne pensa plus qu'à se préparer à la mort : il alla se prosterner au pied de l'autel, où, après avoir fait une humble confession de ses fautes, et protesté qu'il pardonnait à ses ennemis, il communia avec la plus parfaite tranquillité ; il prit ensuite le livre des psaumes, qu'il se mit à réciter. Cependant les rebelles

(g) Ainsi appelée, dit-on, de l'Empereur Othon I.

arrivent auprès de l'église, et l'investissent de toutes parts. Benoît, frère du Roi, en défendait les portes avec le peu de troupes qu'il avait ; mais pendant qu'il fait des prodiges de valeur, Canut reçoit un coup de pierre dans le front au-dessus du sourcil. Cette pierre venait du dehors, et avait été lancée par une fenêtre de l'église. Le Roi, loin d'interrompre sa prière, se contenta de porter la main à la blessure pour arrêter le sang qui coulait en abondance. Les rebelles n'ayant pu forcer les portes de l'église, eurent encore recours à la trahison. Un de leurs chefs, nommé Egwing Bifra (*h*), demanda à parler au Roi, sous prétexte de lui proposer des conditions de paix. Canut ordonna qu'on le laissât entrer ; mais Benoît n'obéit qu'à contre-cœur, parce qu'il soupçonnait encore quelque nouvelle perfidie, et l'événement prouva qu'il avait eu raison ; car l'infame Egwind s'étant baissé profondément en la présence du Roi comme pour le saluer, tira, en se relevant, un poignard de dessous son manteau, et le lui enfonça dans le sein. Le traître monta aussitôt sur l'autel pour se sauver par la fenêtre : mais lorsqu'il n'était encore qu'à demi sorti, Palmar, l'un des principaux officiers du Roi, le divisa en deux d'un coup de sabre, de sorte qu'une moitié de son corps tomba dehors, et l'autre resta dans l'église. Ce spectacle ranime la fureur des barbares ; ils jettent des briques et des pierres par les fenêtres. Les châsses où étaient les reliques de saint Alban et de saint Oswald, que Canut avait apportées d'Angleterre, en furent renversées. Cependant le Saint, les bras étendus devant l'autel, recommandait son ame à Dieu, et attendait la mort avec résignation. Il était encore dans cette posture, lorsqu'un javelot lancé par une fenêtre acheva son sacrifice.

(*h*) D'autres le nomment Blanco, Black, et Pipero.

Son frère Benoît périt aussi avec dix-sept autres personnes. Ceci arriva le 10 juillet 1086, selon Ælnoth. Notre Saint avait régné près de six ans. Il eut pour successeur son frère Olas IV.

Dieu vengea la mort de son serviteur, en affligeant le Danemarck de diverses calamités, entr'autres d'une cruelle famine, dont les ravages durèrent pendant huit ans et trois mois du règne suivant. Le ciel attesta aussi sa sainteté par plusieurs guérisons miraculeuses qui s'opérèrent à son tombeau. C'est ce qui fit qu'on exhuma son corps à la fin du règne d'Olas, pour le mettre dans un lieu plus honorable que celui où il était. Eric III, successeur d'Olas, prince religieux, qui travailla avec autant de zèle que de succès à faire fleurir la piété dans ses états, envoya des ambassadeurs à Rome avec les preuves des miracles opérés au tombeau du bienheureux Canut. Le Pape, après avoir examiné les pièces, donna un décret qui autorisait son culte, avec la qualité de premier ou de principal martyr de Danemarck. On fit à cette occasion une translation solennelle de ses reliques qui furent mises dans une très-belle châsse (*i*). On trouva cette châsse à Odensée, le 22 Janvier 1582, lorsqu'on travaillait à réparer le chœur de l'église de Saint-Alban; elle était de cuivre doré, et enrichie de pierres précieuses, ainsi que de quelques autres ornemens d'un très-beau travail.

(*i*) Voyez sur cette translation, Ælnoth qui avait assisté à la cérémonie. Nous apprenons du même auteur que les premiers missionnaires du Danemarck, de la Suède et de la Norvège, furent des prêtres anglais; que les peuples du premier royaume embrassèrent le christianisme avec zèle; que ceux du second ne les imitèrent point, et qu'ils mirent à mort un Anglais nommé Eskil, qui prêchait la foi dans certains cantons barbares. Les principaux d'entre les missionnaires anglais qui prêchèrent la foi en Suède, furent Ansger, Sigfrid, Rodouard, Richolf, Edouard, Eskil, David, Henric ou Henri. Voyez le *discours de Stiernam sur l'état des sciences parmi les anciens Suédois*.

On lisait dessus l'inscription suivante : « L'an de Jésus-
» Christ 1086, dans la ville d'Odensée, LE GLORIEUX
» ROI CANUT, trahi, comme Jésus-Christ, à cause de
» son zèle pour la religion, et de son amour pour la
» justice, par BLANCON, l'un de ceux qui mangeaient à
» sa table, après s'être confessé, et avoir participé au
» sacrifice du corps du Seigneur, eut le côté percé, et
» tomba contre terre devant l'autel, les bras étendus en
» croix. Il mourut pour la gloire de Jésus-Christ, et re-
» posa en lui le vendredi 7 de Juin, dans la basilique de
» Saint-Alban, martyr, dont quelque temps auparavant
» il avait apporté des reliques d'Angleterre en Dane-
» marck. » Saint Canut a un office particulier dans le bré-
viaire romain, le 19 Janvier.

S. LATUIN, VULGAIREMENT NOMMÉ S. LAIN, PREMIER ÉVÊQUE DE SÉEZ EN NORMANDIE (*a*).

Il est assez difficile de fixer l'époque de l'apostolat de saint Latuin; on croit pourtant que ce fut vers le commencement du cinquième siècle qu'il vint d'Italie dans les Gaules avec plusieurs autres missionnaires. Il annonça le premier l'évangile aux Sagiens, aux Ozimiens et aux autres peuples voisins, et fonda l'église de Séez. La tradition du pays est qu'il mourut, et fut enterré à une lieue et demie de Séez, dans l'endroit où est présentement l'église de Clérey, la seule du diocèse qui soit dédiée sous son invocation. Le nouveau martyrologe d'Evreux fait mémoire de lui le 20 Juin. L'église de Séez en faisait autrefois la fête le même jour ; mais dans son nouveau

---

(*a*) La ville de Séez paraît n'avoir été bâtie qu'assez long-temps après les guerres de César dans les Gaules.

bréviaire, elle l'a mise au 19 Janvier. Elle reconnaît pour second évêque saint Sigibolde (*b*), et pour troisième saint Landri. Elle fait l'office du premier le 8 Juillet, et celui du second le 16 du même mois. C'étaient des pasteurs animés d'un esprit vraiment apostolique ; et si l'occasion d'un martyr sanglant leur manqua, ils s'en firent un plus long, et peut-être aussi méritoire, par leur application infatigable à remplir les fonctions pénibles du saint ministère.

Voyez le bréviaire de Séez, le martyrologe gallican, le *Gallia Christiana*, et l'*Histoire de Normandie*, par Trigan.

S. LAUNOMAR, VULGAIREMENT S. LAUMER, ABBÉ.

Ce Saint, qui naquit au village de Neuville-la-Mare, à trois lieues de Chartres, passa les premières années de sa vie à garder les troupeaux de son père : il sanctifiait cette occupation, vile aux yeux du monde, par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il joignit le jeûne et la prière à l'étude des lettres, auxquelles il s'appliqua sous la conduite d'un saint prêtre de Chartres. L'évêque ayant connu son mérite, l'éleva, malgré lui, au sacerdoce, et il fut successivement chanoine et économe du chapitre (*a*); mais le désir d'une plus haute perfection le porta à se retirer dans une forêt du Perche vers l'an 558 (*b*). Le saint hermite se vit bientôt environné d'un

---

(*b*) Quelques catalogues le mettent le premier.

(*a*) Quelques modernes pensent que la dignité d'économe de Chartres était précisément la même que celle du prévôt d'aujourd'hui.

(*b*) Mabillon croit que c'est à Bellomer, qui, avant la révolution, était un couvent de femmes de l'ordre de Fontevrault, que se retira notre Saint. Cet ordre tirait son nom de Fontevrault, ville de l'Anjou, où il y avait une fameuse abbaye de ce nom, fondée en 1100, et où l'on observait la règle de saint Benoît.

Note augmentée dans la présente édition.

grand nombre de disciples, qu'il ne put refuser. Importuné par de fréquentes visites, il se détermina avec eux à changer de demeure. Il s'établit à six lieues de Chartres dans un désert, où il fonda, vers l'an 575, le monastère de Corbion (*c*). Un rare esprit de prière, joint au don des miracles, rendit partout célèbre le nom du Saint. Il mourut à Chartres le 19 Janvier 593, dans la maison de l'évêque, qui, quelque temps auparavant, l'avait appelé auprès de lui. Il avait prédit les malheurs dont la ville de Chartres était menacée, mais en même temps il avait consolé l'évêque nommé Pappole, en lui assurant qu'il n'en serait pas témoin, et qu'il le suivrait bientôt. Pappole mourut effectivement le 19 Janvier 594 : il eut pour successeur saint Brétaire, qui vit l'accomplissement de la prédiction de Laumer en 600, lorsque Chartres fut saccagée par les troupes de Thierri et de Théodebert, qui faisaient la guerre à Clotaire II.

Le corps de notre Saint fut enterré au faubourg de Chartres, dans l'église de Saint-Martin en Vallée (*d*), auprès de celui du saint évêque Lubin, mort en 556. On le transféra à Corbion en 595. De ce monastère, il fut porté dans le diocèse d'Avranches, puis au Mans, et enfin à Blois en 874, où Raoul, Roi de France, et Thibaut, comte de Blois et de Chartres, fondèrent cinquante ans après, la célèbre abbaye de Saint-Laumer (*e*). Les huguenots brûlèrent en 1567 les reliques de notre Saint, que l'on révérait à Blois; on sauva pourtant de leur fureur les os

---

(*c*) Depuis Moutier-au-Perche : ce n'était plus qu'un prieuré.

(*d*) Saint Martin en Vallée, qui était autrefois une abbaye, ne fut plus en dernier lieu qu'un prieuré dépendant de Marmoutier.

(*e*) Depuis de la congrégation de Saint-Maur. La mense abbatiale fut unie à l'évêché de Blois, lors de son érection, par Innocent XII en 1697. Blois était auparavant du diocèse de Chartres.

d'un bras, et on les conserva dans une châsse. Son chef était au prieuré de Maissac en Auvergne, qui portait le nom de Saint-Laumer depuis l'an 912.

Voyez dans Bollandus et Mabillon la vie du Saint, écrite par un anonyme qui l'avait connu. Voyez aussi Chastelain, p. 346, et le bréviaire de Paris.

S. REMI, ÉVÊQUE DE ROUEN.

Ce Saint était fils naturel de Charles Martel et frère du Roi Pepin, et du B. Carloman, qui embrassa l'état monastique en Italie : il fut élevé dans le palais de son père, où il sanctifia l'étude des lettres par l'exercice dela piété chrétienne. Les veilles, les jeûnes et les autres austérités de la pénitence étaient les moyens qu'il employait pour soumettre la chair à l'esprit. Il distribuait aux pauvres tout ce dont il pouvait disposer, et retranchait de sa table, de ses habits et de son train, tout ce qui n'y était pas absolument nécessaire; par-là il trouvait de quoi faire des aumônes, et pratiquait la modestie convenable à l'état clérical qu'il avait embrassé dans le dessein de se consacrer entièrement à Dieu. La prière, la méditation de l'Écriture sainte et l'étude des sciences ecclésiastiques, emportaient chez lui la plus grande partie des jours et des nuits. Enfin, sa vertu était si éminente, qu'il n'y avait personne qui ne le jugeât digne d'occuper les premières places dans la maison du Seigneur.

L'évêque Rainfroi, accusé de mener une vie toute mondaine, et de dissiper les biens de son église, s'étant retiré dans une terre qu'il avait sur la Seine, où il mourut peu de temps après, le clergé et le peuple de Rouen jetèrent les yeux sur Remi pour le remplacer; ils envoyèrent donc une députation au Roi Pepin, afin de lui demander

son frère pour évêque. Le prince y consentit; et il fallut que le Saint, qui avait résolu de passer toute sa vie dans l'obscurité, se chargeât d'un fardeau qu'il avait toujours redouté. Dieu lui fit la grâce de remplir tous les devoirs de l'épiscopat de la manière la plus parfaite. La majesté du chant dans l'office divin lui parut un objet très-digne de ses soins : ce fut ce qui l'engagea à substituer le chant romain ou grégorien, à celui du pays, qu'il ne trouvait ni assez réglé, ni assez grave. Pour y réussir, il envoya des moines à Rome, afin qu'ils y fussent dressés dans les écoles du chant ecclésiastique. Les succès du saint évêque portèrent ensuite Charlemagne à introduire les rites de l'Église romaine dans toute l'église gallicane. Nous ne savons presque plus rien de saint Remi, sinon qu'en sept cent soixante-cinq il assista au concile tenu au château d'Attigni-sur-l'Aisne, où Chrodegand de Metz présida (*a*). Il mourut le 19 Janvier, vers l'an 771, et fut enterré dans sa cathédrale; mais son corps fut transféré à Saint-Médard de Soissons, du temps de Louis-le-Débonnaire. En 1090, on rapporta la plus grande partie de ses reliques à l'abbaye de Saint-Ouen à Rouen, où sa châsse fut pillée par les huguenots en 1562. La fête de saint Remi se fait à Rouen, et dans d'autres églises, le 19 Janvier, sans toutefois que son nom se trouve dans le martyrologe romain.

Voyez sa vie anonyme dans Lambécius, t. II, *Bibl. Cæsar.* p. 908, et *l'Histoire des archiv. de Rouen, in fol.* p. 181, par Pommeraye, etc. Kollar ayant trouvé une vie manuscrite du même Saint, l'a publiée dans ses *Analecta Vindobonensia*, imprimés à Vienne en Autriche, en 1761, t. I, p. 933.

(*a*) Il ne nous reste plus de ce concile que la promesse réciproque que les évêques et les abbés se firent, qu'à la mort de quelqu'un d'entr'eux, chacun ferait dire pour lui cent psautiers et chanter cent messes par les prêtres, et que chaque évêque chanterait aussi lui-même trente messes.

S. BLAITHMAIC, MARTYR.

Saint Blaithmaic était fils d'um Roi d'Irlande, et devint abbé d'un monastère fondé dans l'île d'Hy (*) en Ecosse. Il fut martyrisé, en 793, par des pirates danois, pour avoir refusé de leur livrer les trésors de l'église.

Voyez sa vie par Walfrid Strabon, dans les *Antiquæ lectiones* de Canisius, etc.

S. WULSTAN, ÉVÊQUE DE WORCESTER.

Saint Wulstan naquit à Icentum, dans le comté de Warwick. La vue d'une femme qui dansait lui ayant suscité quelques tentations dans sa jeunesse, il alla se coucher sur un buisson, où il gémit amèrement de ses misères et du danger qu'il avait couru. Depuis ce temps-là, Dieu lui fit la grâce de veiller si exactement sur ses sens, qu'il n'éprouva plus de semblables tentations. Il commença ses études dans le monastère d'Evesgam, et les finit à Péterborough. Après la retraite de son père et de sa mère, qui, d'un consentement mutuel, embrassèrent l'état monastique (*a*), il se mit sous la conduite de Brithège, évêque de Worcester, qui l'éleva au sacerdoce. Cette dignité lui parut un nouvel engagement à la perfection; il tâcha de prier avec encore plus de ferveur qu'auparavant. Les aus-

(*) L'île ainsi que le monastère d'Hy près Mul, à l'occident de l'Ecosse, s'appelait anciennement Jona. C'est aujourd'hui Hy-Colm-Kil, comme qui dirait, monastère de Colomb d'Hy.

(*a*) Le père du Saint se nommait Athelstan, et sa mère Wulfgeva. Le premier se retira dans un monastère d'hommes, et la seconde dans un monastère de filles, qui étaient tous deux dans la ville de Worcester.

térités des moines n'approchaient point de celles qu'il pratiquait dans le monde. Il s'était d'abord permis l'usage de la viande, mais il ne tarda pas à se l'interdire. Quelque temps après, il entra dans la grande abbaye de Worcester, qu'il édifia par l'innocence et la sainteté de sa vie. On lui confia le soin d'instruire les enfans; on le fit ensuite précenteur, puis trésorier de l'église. Dans ces deux dernières places, il se sanctifiait sur-tout par la prière et par de longues veilles : souvent il lui arrivait de passer les nuits entières dans l'église. Malgré son humilité, qui lui faisait toujours rechercher les plus bas emplois, il fut élu prieur du monastère, puis évêque de Worcester, en 1062, après la translation d'Aldred à l'archevêché d'Yorck.

Notre Saint remplit avec édification tous les devoirs de l'épiscopat, et quoiqu'il parût le céder à plusieurs du côté du savoir, il ne laissait pas d'annoncer la parole de Dieu avec une dignité et une onction qui attendrissaient ses auditeurs jusqu'aux larmes. Le psautier était son livre favori; aussi avait-il coutume de le réciter, même dans ses voyages. S'il passait devant une église ou une chapelle, il y entrait pour répandre son ame en la présence de Dieu; et sa prière était si fervente, qu'elle était toujours accompagnée d'une grande abondance de larmes.

Guillaume-le-Conquérant, qui ne comptait que sur la fidélité des Normands, leur donna les premières places de l'Église et de l'État, après en avoir dépouillé le clergé et la noblesse d'Angleterre; mais notre Saint conserva son siége par un miracle; voici comment la chose est racontée (1). Dans un synode tenu à Westminster, et où présidait Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, on obligea

---

(1) Voyez à ce sujet S. Aelred, Florent de Worcester dans son *Chronicon ab orbe condito usque ad annum* 1118, et Capgrave.

Note augmentée dans la présente édition.

Wulstan de comparaître pour rendre sa crosse et son anneau; on alléguait pour prétexte sa simplicité et son incapacité dans les affaires. « Il est vrai, dit le Saint, que » l'épiscopat est au-dessus de mes forces; mais ce fardeau » m'ayant été imposé par le Roi Edouard, de concert » avec le Saint-Siége, c'est à lui que je dois remettre ma » crosse. » Il part aussitôt, et va l'enfoncer dans la pierre du tombeau d'Edouard, enterré dans l'église même de Westminster, après quoi il se retire parmi les moines. On veut arracher cette crosse, mais on ne peut en venir à bout; on rappelle Wulstan, et on lui dit de la reprendre. A peine y eut-il porté la main, qu'elle sortit comme d'elle-même. Guillaume, frappé de ce prodige, honora toujours le Saint depuis ce temps-là. Lanfranc, de son côté, non-seulement lui laissa son évêché, mais le chargea encore de faire pour lui la visite du diocèse de Chester.

Lorsque les Anglais se plaignaient au Saint de l'oppression sous laquelle ils gémissaient, il avait coutume de leur dire : « C'est un fléau que Dieu vous envoie pour vous » punir de vos péchés; vous devez donc le souffrir avec » patience. » Il avait une tendresse singulière pour son troupeau, et sur-tout pour les pécheurs pénitens. Quand ils venaient lui faire l'aveu de leurs désordres, il les recevait avec des entrailles de père, et mêlait ses larmes avec les leurs. Il mourut en 1095. Il avait été évêque 32 ans, et en avait vécu 87. Il fut canonisé en 1203.

Voyez trois différentes vies du Saint : la première, par Guillaume de Malmesbury (dans Wharton, t. II, p. 244); et la seconde, par Florent de Worcester. La troisième est dans Capgrave. Voyez aussi *l'Histoire de la cathédrale de Worcester*, par M. Thomas.

S. HENRI, ARCHEVÊQUE D'UPSAL, MARTYR.

Ce Saint, qui était Anglais, alla prêcher la foi aux peuples du nord, avec Nicolas Bréakspéar, son compatriote, qu'on regarde comme l'apôtre de la Norvège, et qui fut cardinal, légat du Saint-Siége, puis Pape en 1154, sous le nom d'Adrien IV : ce fut ce Nicolas Bréakspéar qui sacra notre Saint, archevêque d'Upsal (*a*) en 1148. La Suède avait alors pour Roi le pieux Eric, appelé aussi Henri. Le nouvel archevêque, après avoir saintement réglé tout ce qui concernait son église, et procuré la conversion de plusieurs provinces, alla porter la lumière de la foi dans la Finlande, nouvellement conquise par le Roi. Ses travaux évangéliques, que Dieu combla de bénédictions, lui ont mérité le titre d'apôtre de cette contrée : mais il ne put les continuer long-temps; il fut lapidé en 1151, à l'instigation d'un meurtrier qu'il avait tâché en vain de faire rentrer dans son devoir. Son tombeau a toujours été en grande vénération à Upsal, jusqu'au seizième siècle, que les hérétiques dispersèrent ses cendres.

Voyez Jean Magnus, l. 1, *Vit. Pont. Upsal :* Olaus Magnus (*), l. 4; Bollandus, et sur-tout la vie du Saint, publié par Benzélius, *Monum. Suec.* p. 33.

(*a*) Benzélius a donné, *Monum. Suec.* p. 37, l'histoire des évêques et archevêques d'Upsal, avec des notes curieuses.

(*) Il vivait dans le seizième siècle et écrivit plusieurs ouvrages, parmi lesquels ses 22 livres *de Gentium septentrionalium veris conditionibus, etc.*, occupent la première place. Ils furent traduits en allemand, en hollandais et en anglais.

Note de la présente édition

†* LE B. ANDRÉ DE PESCHERIA, DOMINICAIN.

Tiré des Bollandistes, au tom. 4 de Mai, pag. 627, *et de la légende de l'office du B. André.*

L'AN 1485.

Des gens pauvres et vertueux furent les parens du B. André Grego, qui naquit à Pescheria, dans le diocèse de Vérone, en Italie, au commencement du xve siècle. Il donna, dès ses premières années, des indices de sa sainteté future, par son éloignement pour les jeux de l'enfance, son goût pour la prière et son attrait pour la mortification. Jeune encore, il s'accoutuma à passer le carême sans autre nourriture que du pain et de l'eau, et il conserva cette pratique toute sa vie. Doué d'un extérieur agréable, il sut néanmoins conserver intact le précieux trésor de la chasteté, et son amour pour cette belle vertu lui fit refuser avec courage des établissemens avantageux qui lui étaient proposés. L'esprit de Dieu l'appelait à un état plus parfait. André, qui faisait ses délices de la lecture de l'Ecriture sainte, comprit que le Seigneur le voulait tout entier à son service. Son père en mourant l'avait chargé du soin de sa maison; mais cette marque de confiance fut pour le pieux jeune homme une source de persécutions de la part de ses frères; ils le traitaient si indignement, qu'ils le forçaient quelquefois à passer la nuit hors de sa demeure. Ces outrages, auxquels il n'opposait qu'une patience invincible, affligèrent si profondément sa mère, que, lui donnant sa bénédiction, elle consentit à ce qu'il quittât la maison pour entrer dans l'état religieux, que depuis long-temps il désirait ardemment d'embrasser. Dans ce dessein il partit pour Brescia, où étaient établis des Dominicains, chez lesquels il vou-

lait se présenter. Ses frères l'accompagnèrent dans ce voyage et eurent dans cette circonstance une nouvelle preuve de sa vertu; car lorsqu'ils furent arrivés à la porte de la ville, André leur baisa humblement les pieds et leur donna son bâton, qui était à peu près la seule chose qu'il eût emportée de la maison paternelle, les priant de le recevoir comme une marque de son souvenir.

Lorsque André eut reçu l'habit de religion, on l'envoya faire ses études à Florence au couvent de Saint-Marc. Le B. Antoine, dit de l'Église, était alors prieur de cette maison, et y avait par ses soins mis en vigueur la discipline régulière. Ce fut sous un tel maître que le nouveau religieux s'appliqua de toutes ses forces à parvenir à la perfection des vertus; il s'adonna sur-tout à la pratique de l'obéissance. Après qu'il eut ainsi passé quelques années dans les exercices de la vie intérieure, ses supérieurs jugèrent à propos de l'employer aux fonctions du ministère et le donnèrent pour compagnon au frère Dominique de Pise, qui avait été invité par un saint homme nommé Bénigne Médici, à donner des missions dans la Valteline et dans les pays circonvoisins. Ces contrées avaient déjà été autrefois cultivées par saint Dominique lui-même et par le vénérable Pagan de Côme. L'on ne peut dire avec quelle ardeur le nouvel apôtre s'occupa à son tour de soigner cette terre et de la rendre fertile; combien d'erreurs il extirpa, combien de pécheurs il ramèna dans le chemin de la vertu. Il n'y avait point de lieu, quelque petit qu'il fût, point de maison isolée, quelque inaccessible qu'elle parût, qu'il ne visitât, pour gagner les ames à Dieu. Presque toujours en voyage, il logeait de préférence chez les pauvres; il y couchait sur du sarment, se nourrissait de pain d'orge et de châtaignes, et ne buvait que de l'eau. Ce saint homme acquit tant d'autorité sur l'esprit des habitans, que sa seule présence suffisait pour

appaisser les mouvemens populaires, et qu'il ramenait à l'Église après une courte discussion les hérétiques les plus entêtés. On le vénérait comme le père des pauvres, l'apôtre de la Valteline, et pour ainsi dire comme un ange descendu du ciel.

André, par une sage prévoyance, voulut assurer le fruit de ses travaux et affermir dans ces contrées la religion pour les temps à venir. Dans ce dessein, il bâtit des églises, augmenta le nombre des paroisses, établit des monastères, entr'autres celui des Dominicains de Morbègne, qu'il destinait à servir comme de rempart contre les efforts des hérésies et des vices. Telles furent pendant les quarante-cinq années de son apostolat les occupations continuelles de ce serviteur de Dieu. Quoique par ses vertus et les miracles qu'il opérait il fût si digne de commander aux autres, jamais on ne put le décider à se charger de la supériorité; il ne voulut d'autre emploi que celui de quêteur. Il le remplit dans les vallées et les montagnes, au milieu des glaces et des neiges, jusqu'à une extrême vieillesse. Enfin, épuisé par ses courses laborieuses, André tomba malade; il annonça sa mort comme prochaine, reçut les derniers sacremens de l'Église, et au milieu de ses confrères, qui fondaient en larmes, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur le 18 Janvier 1485. Son corps fut, en présence d'une grande foule de peuple, enterré dans un lieu peu apparent; mais bientôt après on le transféra dans une place plus convenable. La dévotion qu'on avait eue d'abord pour ce Bienheureux s'étant ensuite refroidie, elle se réveilla en 1630, après un vœu que firent en son honneur les magistrats de Morbègne, pour la cessation de la peste. Ce fléau ayant disparu, l'on fit une translation solennelle de ses reliques le 8 Juin 1641. Depuis ce temps André a été honoré, dans ce lieu, d'un culte public, qui a été approuvé par le Pape Pie VII le 23 Septembre 1820.

Lorsque l'on voit ce saint religieux travailler avec tant d'ardeur, pendant près d'un demi-siècle, à la sanctification de ses frères, l'on comprend aisément l'estime qu'il faisait du salut des ames. Tout son soin semblait être d'inspirer aux peuples qu'il évangélisait, le désir de réussir dans cette affaire importante, tant il était persuadé que, pour s'y livrer avec succès, il faut le vouloir fortement et le rechercher vivement. « Ce désir du salut, dit un » célèbre orateur (1), est pour une ame fidèle l'occupa- » tion la plus solide. Elle s'entretient de sa fin dernière, » elle y fixe toutes ses pensées comme à son unique bien; » elle en goûte par avance les douceurs toutes pures, et » c'est comme un pain qui la nourrit. Ce même désir du » salut, en dégageant l'ame de tous les désirs du siècle, » l'établit dans un repos presque inaltérable. A peine s'a- » perçoit-elle de ce qui se passe dans le monde, tant » elle y prend peu d'intérêt et tant elle est au-dessus de » tous les accidens et de toutes les révolutions. Elle n'a » qu'un point de vue, qui est le ciel : hors de là rien » ne l'inquiète, parce que hors de là elle ne tient à rien, » ni ne veut rien. Par une conséquence très-naturelle, » autant que ce désir du salut contribue au repos de l'ame » chrétienne, autant contribue-t-il à sa sanctification. Car, » si c'est un désir véritable et tel qu'il doit être, c'est un » désir efficace qui, dans la pratique, nous fait éviter » avec un soin extrême tout ce qui peut nuire en quelque » sorte que ce soit à notre salut, et nous applique sans » relâche à toutes les œuvres capables de l'assurer et de » le consommer. Or ces œuvres, ce sont des œuvres sain- » tes et sanctifiantes, et voilà comment le désir du salut » nous sauve.

---

(1) Le P. Bourdaloue, *Pensées sur divers sujets de religion et de morale :* du Salut.

» Renouvelons-le dans nous, ce désir si salutaire, » ajoute le même orateur : ne cessons point de le réveil- » ler, de le ranimer par la méditation de l'importance » infinie du salut. Que désirons-nous autre chose, et où » devons-nous aspirer avec plus d'empressement et plus » de zèle, qu'à un bien qui seul nous suffit et sans quoi » nul autre bien ne peut nous suffire ? »

✠ S. GERMANICUS ET SES COMPAGNONS, MARTYRS DE SMYRNE.

L'EMPEREUR Marc-Aurèle adorait dans l'aveuglement de la superstition, les divinités du paganisme, et excita quelques années après son avénement au trône, une sanglante persécution contre les chrétiens qui ne cachaient pas l'horreur que leur inspiraient les rites insensés de l'idolâtrie. Germanicus et onze autres chrétiens furent du nombre des courageux confesseurs qui versèrent leur sang pour Jésus-Christ. Ils furent arrêtés (*a*) ensemble par l'ordre de Statius Quadratus, proconsul d'Asie, et conduits à Smyrne où ce dernier faisait sa résidence (1). Devant le tribunal ils firent profession de leur foi, et les païens eux-mêmes voyant la franchise qu'ils y mettaient et le courage avec lequel ils supportaient les tourmens les plus cruels, ne purent s'empêcher de les admirer.

Nos martyrs furent tellement déchirés de coups de fouet et de bâton qu'on pouvait voir leurs entrailles; cependant pas un soupir, pas une plainte ne leur échappa : à l'as-

---

(*a*) Ceci arriva soit à Philadelphie dans la Lydie, soit plutôt à Philomelie dans la Phrygie majeure.

(1) Voyez *Epist. Eccles. Smyrn. ap. Ruinart, recent. ed. per Bernard. Galura; Augustæ-Vindelicorum*, 1803.

pect de leurs souffrances les assistans fondirent en larmes : « Qui n'admirerait, » dit la commune de Smyrne dans sa circulaire (2), « qui n'admirerait la grandeur d'ame, la con-» stance, la résignation de ceux dont les veines furent ou-» vertes à coups de fouet, dont les souffrances excitèrent » la compassion et les gémissemens de ceux qui en étaient » les témoins et qui eux-mêmes avaient acquis un tel em-» pire sur les faiblesses de la nature humaine que pas un » frisson, pas un cri de douleur ne trahit leur position ; » qui, au moment où ils souffraient le martyre pour Jésus-» Christ, nous prouvèrent que pendant que leur corps était » étendu sur les instrumens de torture, leur esprit n'était » plus avec la chair ; disons plutôt, le Seigneur était à » leurs côtés et s'entretenait avec eux. Attentifs à la grâce » de Jésus-Christ, ils méprisèrent les peines temporelles : » n'étaient-ce pas ces peines qui dans l'espace d'une heure » allaient les délivrer des tourmens éternels. Le feu dont » les implacables bourreaux brûlaient leurs membres, leur » semblait de la rosée ; car ils avaient devant l'esprit le feu » éternel auquel ils échappaient, et qui ne s'éteint pas ; » ils élevaient les yeux de l'ame vers ces autres biens ré-» servés à ceux qui souffrent et qui sont constans ; vers ces » biens que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point en-» tendus et que le cœur de l'homme n'a jamais conçus (3), » mais que le Seigneur leur montrait maintenant, à eux » qui de l'état d'hommes avaient passé à celui des anges.

» Cependant ceux qui étaient destinés aux bêtes féroces, » souffraient à leur tour de longs et d'horribles tourmens. » Étendus sur des tessons et des coquilles de mer (*b*), ils

---

(2) Voyez Stolberg, *Geschichte der Religion Jesu*, t. VIII, p. 55.

(3) I. Cor. II, 9.

(*b*) Κηρυξ, murex, nom d'une espèce de pourpre garnie de beaucoup de pointes ; de là le nom des armes romaines appelées *murices*.

» se voyaient martyrisés de toutes les manières par le tyran » qui espérait les amener à l'apostasie en prolongeant leur » agonie ?

» Satan aussi s'éleva contr'eux; mais grâces en soient » rendues au Très-Haut, ils ne succombèrent pas tous. Le » généreux Germanicus fortifia les timides par sa fermeté, » et se distingua parmi ses compagnons dans l'arène des » bêtes féroces. En effet, lorsque le proconsul chercha à » le persuader en le priant d'avoir pitié de sa jeunesse, il » alla exciter un de ces animaux contre lui afin d'être plus » tôt délivré de l'aspect de leur injustice et de leurs crimes. » Le peuple fut ému du courage et de la piété des chré- » tiens. »

L'Église romaine honore la mémoire de ce saint martyr le 19 de Janvier (*c*), mais dans les ménologes grecs il n'en est pas question.

+ S. AGRITIUS, AGRICIUS ou AGROECIUS, ÉVÊQUE DE TRÈVES (*).

Vers l'an 335.

Lorsqu'après avoir souffert de sanglantes persécutions l'Église de Dieu jouit enfin sous Constantin-le-Grand d'une paix si long-temps désirée, plusieurs siéges épiscopaux devenus vacans furent de nouveau remplis, et la religion s'é-

(*c*) Le martyrologe romain nomme les onze compagnons de S. Germanicus (il n'y en avait proprement que dix, à cause de l'apostasie de Quintus) le 26 du même mois, à la fête de S. Polycarpe, c'est ce qui pourrait faire douter que Germanicus ait été martyrisé le 19. Voyez la vie de S. Polycarpe où il est aussi question de la circulaire de Smyrne.

(*) On parlera encore de S. Agritius dans la vie de S. Materne au 16 Septembre.

Note de la présente édition.

leva florissante du sang des martyrs. L'église de Trèves se trouva dans ce cas. Hélène apprenant que le siége épiscopal de cette ville était abandonné, présenta au Pape Silvestre un prêtre d'Antioche nommé Agritius, qui fut en effet sacré évêque de Trèves. Son premier soin fut d'étouffer les derniers germes du paganisme qui n'était pas encore entièrement extirpé, et d'inspirer à ses fidèles la véritable piété chrétienne. Ne se bornant pas à son diocèse, il profita de la protection que les deux Constantin, le père et le fils, accordèrent à l'Église, pour prêcher l'évangile dans les Gaules et dans la Belgique; il assista au premier synode d'Arles et au concile général de Nicée, et mourut vers l'année 335 après avoir conduit son troupeau pendant près de vingt ans (*a*). Il était parvenu à une grande vieillesse, et s'en était rendu digne par son zèle et ses vertus vraiment apostoliques. Il avait deux disciples, Maximin et Paulin, et choisit le premier pour lui succéder.

Voyez Bollandus, t. I, *Januarii*, p. 772 et sqq.

---

20 Janvier.

S. FABIEN, PAPE ET MARTYR.

Voyez Tillemont, t. III, p. 362.

L'AN 250.

SAINT FABIEN, successeur de saint Antère, monta sur la chaire de saint Pierre en 236. Eusèbe rapporte que le peuple et le clergé de Rome étant assemblés pour l'élec-

---

(*a*) Quelques écrivains entr'autres Mirée et Ghinius placent la mort de notre Saint au-delà de cette époque. Ce qui prouve qu'ils se trompent, c'est qu'on lit dans S. Jérôme *in Chronico*, que S. Athanase fut reçu avec beaucoup d'honneur par Maximin, successeur d'Agritius; or ceci se passa l'an 336 de notre Sauveur, et la trentième année du règne de Constantin, ainsi qu'il est dit dans Théodoret, l. 1, c. 31.

tion d'un pasteur, une colombe descendue tout à coup d'en haut, alla se reposer sur la tête de Fabien, et que ce prodige réunit tous les suffrages en sa faveur, quoique personne n'eût d'abord jeté les yeux sur lui, parce qu'il était laïque et étranger (1). Une telle entrée dans le gouvernement de la première des églises, fut sans doute suivie d'événemens remarquables; mais l'histoire ne nous en a pas conservé le souvenir. Voici tout ce que nous savons de saint Fabien. Il gouverna l'église pendant seize ans, envoya S. Denis avec d'autres missionnaires dans les Gaules, et condamna Privat, évêque de Lambèse, qui répandait une nouvelle hérésie en Afrique (2). Nous apprenons de S. Cyprien et de S. Jérôme, qu'il termina sa vie par le martyre, en 250, dans la persécution de Dèce. Le premier lui donne le titre d'*homme incomparable*, dans une lettre au Pape S. Corneille son successeur, et dit que la gloire de sa mort a pleinement répondu à la pureté et à la sainteté de sa vie (3).

Les Saints ne se proposaient en toutes choses d'autre but que Dieu et l'accomplissement de sa sainte volonté, et c'est pour cela que les martyrs n'ont pas balancé de verser leur sang. Si nous ne pouvons les imiter, soupirons au moins après Dieu par la ferveur de nos prières. « Les promesses » qu'il nous a faites de nous exaucer, dit un Père (4), sont » la preuve du désir qu'il a de se donner à nous. Si vous

---

(1) Euseb. *Hist.* l. 6, c. 29.

(2) S. Cyp. *ep.* 30, *ed Pamel.* Lambèse ou Lampèse, ville située sur la rivière Ampsage, dans le royaume de Constantina, dans la Barbarie, près des montagnes Colaniati, à 24 milles sud de Cirta. Les erreurs de Privat furent condamnées à Lambèse même en 240, dans un synode de 90 évêques. Voyez aussi Baronius *ad ann.* 242.

Note augmentée dans la présente édition.

(3) *Ep.* 44. *ad Cornel.*

(4) S. August. *Conc. in Ps.* 34.

» trouvez, ô chrétien! quelque chose de meilleur que lui,
» demandez-le; mais sachez qu'en demandant autre chose
» que lui, vous l'outragez, et que vous vous portez préju-
» dice à vous-même, par l'indigne préférence que vous
» donnez à la créature sur le Créateur. Il faut donc, quand
» vous priez, entrer dans l'esprit et les sentimens d'amour
» qui faisaient dire au Prophète-Roi : *Seigneur, vous êtes*
» *mon partage* (5); que les autres cherchent le leur parmi
» les créatures : pour moi, je n'en ai pas d'autre que vous.
» Oui, mon Dieu, c'est vous seul que j'ai choisi pour mon
» unique héritage. »

S. SÉBASTIEN, MARTYR.

Tiré de ses actes, qui sont fort anciens, et qui furent écrits avant la fin du quatrième siècle. Les combats des gladiateurs, qui furent abolis en 403 par l'Empereur Honorius, subsistaient encore quand ces actes furent recueillis. Voyez Bollandus, qui croit que saint Ambroise en est l'auteur, et Tillemont, t. IV, pag. 551.

L'AN 288.

Saint Sébastien naquit à Narbonne dans les Gaules : mais il fut élevé à Milan, dont sa famille était originaire : il se montra, dès sa jeunesse, fervent disciple de Jésus-Christ. Quelque répugnance qu'il eût pour l'état militaire, il ne laissa pas d'aller à Rome vers l'an 283, et de prendre parti dans les armées de l'Empereur Carin. Son véritable dessein était d'être plus à portée d'assister les confesseurs et les martyrs dans leurs souffrances. L'occasion d'exercer son zèle ne tarda pas à se présenter. Marc et Marcellien, tous deux condamnés à mort pour la foi, se laissaient attendrir par les larmes de leurs parens et de leurs amis; ils parais-

(5) *Ps. LXXII*, 26.

saient presque irrésolus sur la conduite qu'ils avaient à tenir. Sébastien, alarmé du péril qu'ils couraient, vole à leur secours, et ranime leur courage par un discours plein de feu dont tous les assistans furent vivement touchés. A peine eut-il cessé de parler, que Zoé, femme de Nicostrate, qui avait perdu l'usage de la parole depuis six ans, se jeta à ses pieds, tâchant de faire connaître par signes ce qu'elle désirait. Le Saint n'eut pas plus tôt formé le signe de la croix sur sa bouche, qu'elle parla très-distinctement. Zoé, pleine de reconnaissance, se convertit avec son mari, premier greffier de la préfecture (1). Leur conversion fut suivie de celle des parens de Marc et de Marcellien, du geolier nommé Claude, et de seize autres personnes. Nicostrate, chargé par sa place de la garde des prisonniers, les conduisit dans sa maison, où ils furent instruits et baptisés par le saint prêtre Polycarpe.

Sur ces entrefaites, Chromace, préfet de Rome, apprit que Tranquillin, père de Marc et de Marcellien, avait été guéri de la goutte en recevant le baptême. Comme il était cruellement tourmenté par la même maladie, il résolut de se faire instruire de la religion chrétienne, afin d'éprouver le même remède. Sébastien se rendit à sa maison, lui donna les instructions nécessaires, puis le guérit et le baptisa avec son fils Tiburce. Le préfet, frappé du miracle qui venait de s'opérer en sa faveur, ordonna qu'on élargît les prisonniers nouvellement convertis; après quoi il affranchit ses esclaves, et se démit de sa place.

Carin ayant été tué dans l'Illyrie, peu de temps après, c'est-a-dire en 283; eut pour successeur Dioclétien, qui, l'année suivante, associa Maximien-Hercule à l'empire. Quoique ce prince n'eût point publié de nouveaux édits contre les chrétiens, les magistrats de Rome ne laissèrent

(1) Primiscrinius.

pas de continuer la persécution. Lorsqu'il fut arrivé à Rome, il conçut de l'admiration pour le courage et la vertu de Sébastien, dont il ne connaissait pas encore la religion. Il voulut l'attacher à sa personne, et ce fut pour cela qu'il le créa capitaine d'une compagnie de la garde prétorienne, place alors très-considérable. Ce prince étant allé en Orient, son collègue, qui resta dans l'Occident, eut aussi pour le Saint une estime toute particulière.

Vers le même temps, Chromace demanda à l'Empereur la permission de se retirer à la campagne, ce qui lui fut accordé. Il emmena avec lui plusieurs nouveaux convertis. Il s'agissait de trouver quelqu'un qui pût les accompagner, et achever de les instruire. On jeta les yeux sur Sébastien et sur le prêtre Polycarpe; mais on ne savait lequel choisir, parce que ces deux Saints voulaient rester à Rome, où ils avaient une espérance plus prochaine de répandre leur sang pour Jésus-Christ. L'impossibilité où l'on était de terminer une contestation occasionnée par le zèle, fit que l'on s'adressa au Pape Caïus. Ce grand homme jugea en faveur de Sébastien, qui, par sa place, était plus en état de défendre l'Église. Il serait à souhaiter, dit saint Augustin (2), que l'on vit renaître de pareilles contestations entre les ministres de Jésus-Christ.

Le feu de la persécution s'étant rallumé avec plus de violence que jamais, l'an 286, le Pape et les autres fidèles se cachèrent dans le palais même de l'Empereur : ils étaient dans la maison d'un officier de la cour, plein de zèle pour la religion chrétienne qu'il professait. Zoé fut arrêtée la première, lorsqu'elle priait sur le tombeau de saint Pierre, le jour de la fête des apôtres : on la suspendit par les pieds sur un feu dont la fumée la suffoqua. Tranquillin, confus de paraître moins courageux qu'une femme,

(2) *Ep.* 180.

alla prier sur le tombeau de saint Paul, où la populace le saisit et le lapida. Nicostrate, Claude, Castor et Victorin furent pris aussi : on les appliqua trois fois à la torture, après quoi on les jeta dans la mer. Tiburce, ayant été trahi par un faux frère, fut décapité. Castule, qui avait été découvert par le même traître, fut étendu trois fois sur le chevalet, puis enterré tout vivant. Marc et Marcellien furent cloués par les pieds à un poteau, et restèrent vingt-quatre heures en cet état. Comme ils ne mouraient point, on les tua à coups de lance.

Sébastien, qui avait envoyé tant de martyrs au ciel, soupirait après le moment où il leur serait réuni. Ses vœux ne tardèrent pas à être exaucés. L'Empereur, informé qu'il était chrétien, le manda; lorsqu'il fut en sa présence, il lui reprocha l'ingratitude prétendue dont il avait payé tous ses bienfaits. Il le remit ensuite entre les mains de quelques archers de Mauritanie, qui, après l'avoir percé de flèches, le laissèrent pour mort sur la place. Irène, veuve du saint martyr Castule, étant venue pour l'enterrer, le trouva encore vivant; elle le fit emporter secrètement dans sa maison, où, en peu de temps, il recouvra une santé parfaite. Sébastien, au lieu de se cacher comme les chrétiens l'y exhortaient, se mit un jour sur l'escalier par où l'Empereur devait passer en allant au temple. Quand il le vit auprès de lui, il lui adressa la parole, et lui représenta avec beaucoup de force l'injustice de sa prévention contre les chrétiens, qui se faisaient un devoir de prier pour la prospérité de son règne, et de lui garder une fidélité inviolable. Dioclétien, surpris de cette liberté, le fut encore davantage lorsqu'il reconnut Sébastien qu'il avait cru mort; il le fit prendre de nouveau, et mener dans le cirque ou l'hippodrome, attenant au palais, pour y être assommé à coups de bâton, et jeté ensuite dans le grand cloaque qui était au bout du cirque. Mais pour empêcher que les sol-

dats de la garde prétorienne, qui aimaient et respectaient leur ancien officier, ne causassent quelque tumulte, on publia que Sébastien était mis à mort uniquement à cause de son attachement à la religion chrétienne. Il paraît que notre Saint reçut la couronne du martyre le 19 ou le 20 Janvier 288 (*a*). Il a toujours été honoré comme un des plus illustres martyrs de l'église occidentale.

Une dame chrétienne, nommée Lucine, après avoir fait retirer secrètement le corps de Sébastien du cloaque où l'avaient jeté les idolâtres, l'enterra à l'entrée d'un cimetière souterrain, aux pieds des apôtres saint Pierre et saint Paul. Les chrétiens allaient, à l'insu des infidèles, prier sur son tombeau, comme sur celui des apôtres. Ce cimetière, qui était anciennement celui de Calixte, porte depuis long-temps le nom de *catacombes de saint Sébastien*. L'église de notre Saint, bâtie par le Pape Damase à l'entrée de ces catacombes, et que l'on a eu soin de réparer de temps en temps, est une de celles que l'on visite à Rome par dévotion. La Toscane reçut des reliques du saint martyr, dès avant le pontificat de saint Grégoire-le-Grand (3); quelques églises de Rome en furent aussi enrichies. En 826, l'Empereur Louis-le-Débonnaire obtint du Pape Eugène II, la permission de faire transporter à Saint-Médard de Soissons, celles qui étaient restées dans l'église du Saint aux catacombes. Les huguenots, après la prise de Soissons, en 1564, jetèrent ces reliques dans les fossés de l'abbaye; mais on en recouvra quelque chose, ainsi que de celles de saint Grégoire, Pape, et de saint Médard, qui se trouvèrent confondus ensemble. On en conserve une partie dans

---

(*a*) Les peintres représentent saint Sébastien dans une jeunesse florissante; mais une ancienne statue, ou plutôt une image à la mosaïque qu'on voyait autrefois de lui à Rome dans l'église de S.-Pierre-aux-Liens, le représentait sous la forme d'un vénérable vieillard.

(3) *Diol.* l. 1, c. 10.

l'église de Notre-Dame de Soissons, et l'autre à Saint-Médard. Saint Sébastien est particulièrement invoqué contre la peste. Plusieurs villes et plusieurs pays ont été redevables à sa puissante intercession auprès de Dieu, de la délivrance de ce fléau. On en ressentit sur-tout les effets à Rome en 680, à Milan en 1575, et à Lisbonne en 1599 (4).

S. EUTHYME, ABBÉ EN PALESTINE.

Tiré de sa vie, écrite avec beaucoup de fidélité quarante ans après sa mort par Cyrille de Scythopolis, l'un des meilleurs écrivains de l'antiquité, lequel avait vécu dans le monastère du Saint. Elle a été publiée par D. Lottin, *Analect. Græc.* t. I; par Cotelier, *Monum. Græc.* t. II, p. 200, et par Bollandus, 20 *Jan.* p. 298.

L'AN 473.

Euthyme sortait d'une noble et riche famille établie à Mélitène, dans la petite Arménie. Sa naissance fut le fruit de la dévotion que son père et sa mère avait au saint martyr Polyeucte. L'évêque du lieu, nommé Otrée, auquel on le confia, prit un soin particulier de son éducation : il le fit élever dans la connaissance des saintes lettres, et dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Charmé des excellentes dispositions et des progrès rapides de son élève, il crut que ce serait un bien pour l'Église que de l'attacher au service des autels; il l'ordonna prêtre ensuite, et le fit supérieur général de tous les monastères de son diocèse.

Notre Saint conserva toute sa vie une tendre dévotion pour saint Polyeucte, à l'intercession duquel il se croyait redevable de sa naissance. Souvent il se retirait dans le monastère de son nom. Son exactitude à remplir les devoirs de sa place, ne l'empêchait pas de se réserver des momens

(4) Voyez Bolland. t. II. *Jan.* etc.

pour penser à sa propre sanctification. Il lui arrivait ordinairement de passer les nuits en prières sur une montagne voisine, depuis l'octave de l'Epiphanie jusque vers la fin du carême. Cependant l'amour qu'il avait toujours eu pour la solitude s'augmentait de plus en plus; il résolut enfin d'en suivre les mouvemens, en renonçant entièrement au siècle. Il sortit donc secrètement de son pays à l'âge de vingt-neuf ans, pour aller en Palestine. Son premier soin fut de visiter les lieux saints à Jérusalem; après quoi il s'enferma, à deux lieues de cette ville, dans une cellule située auprès de la laure de Pharan (*a*) : là, dégagé de tout attachement aux choses terrestres, il ne conversait qu'avec Dieu. Mort au monde et à lui-même, il était continuellement uni au souverain bien par la prière du cœur. Il avait le don des larmes dans un degré peut-être encore plus éminent que le grand Arsène. Aux exercices de la plus sublime piété, il joignait le travail des mains, qui consistait à faire des paniers. Le produit de ce travail était un fonds plus que suffisant pour fournir à ses besoins; il y trouvait encore de quoi assister les pauvres.

Cinq ans après, il se retira du côté de Jéricho, avec un saint hermite nommé Théoctiste. Ils s'enfermèrent tous deux à quatre lieues de Jérusalem, dans une caverne où ils ne vivaient que d'herbes crues : ils y restèrent longtemps inconnus; mais à la fin ils furent découverts. On vint les visiter de toutes parts; et Euthyme se détermina à recevoir des disciples vers l'an 411. Il en eut bientôt un assez grand nombre pour bâtir un monastère, dont il donna le gouvernement à Théoctiste. Il bâtit aussi, en 420, une laure aux environs de ce monastère, sur le che-

(*a*) Ainsi appelée d'un village peu éloigné. Une laure était un certain nombre de cellules écartées les unes des autres, et non placées sous le même toit, comme dans un monastère.

min de Jérusalem à Jéricho; mais jamais il ne voulut gouverner ses moines par lui-même. Il vécut toujours dans un hermitage écarté, où les supérieurs venaient prendre ses avis le samedi et le dimanche. Les moines avaient aussi la liberté de le consulter les mêmes jours : il les recevait avec une charité et une humilité qui lui gagnaient tous les cœurs. La mortification était une des choses qu'il leur recommandait le plus fortement. « Vous pouvez, leur di-» sait-il, pratiquer cette vertu à table : ce que vous avez » à faire pour cela, c'est d'en sortir toujours sur votre ap-» pétit. » Il réprouvait les jeûnes particuliers et les observances extraordinaires, persuadé que tout ce qui sort de l'ordre commun flatte ordinairement la vanité et la volonté propre. Tous les moines exprimaient dans leur conduite les instructions de leur saint abbé. Son exemple sur-tout agissait sur eux avec beaucoup d'efficacité. Ils se retiraient, comme lui, dans les déserts, depuis l'octave de l'Epiphanie jusqu'à la semaine-sainte : ils passaient tout ce temps dans une entière séparation du commerce des hommes, ne s'occupant que de Dieu dans la prière et la contemplation. Le dimanche des Rameaux, ils retournaient à leur laure, afin d'offrir à Jésus-Christ les trésors spirituels qu'ils avaient amassés dans leur retraite.

Quoique ces solitaires vécussent dans un parfait éloignement du tumulte du siècle, ils ne laissaient pas de choisir un temps dans l'année où ils renonçaient aux visites même spirituelles, et aux occupations extérieures de leur état, toutes saintes qu'elles étaient, afin de vaquer uniquement à la contemplation des choses divines; ils reprenaient ensuite les exercices communs avec un redoublement extraordinaire de ferveur. C'était par le moyen de ces retraites particulières, ajoute ici le moine Cyrille, qu'Euthyme croissait de jour en jour en douceur, en simplicité, en humilité et en toutes sortes de vertus; c'était par là qu'il

s'affermissait dans cette confiance en Dieu, qui attirait sur son ame les plus abondantes bénédictions. La conduite de ces saints solitaires, dont la vie se passait dans un recueillement perpétuel, est bien capable de confondre cette multitude de chrétiens qui, quoique plongés dans les embarras du siècle, et entraînés par le tourbillon des vanités mondaines, ne pensent point du tout à se renouveler par quelques retraites. Les moines que notre Saint dirigeait dans tous les lieux où il établissait sa demeure, trouvaient comme lui de quoi subsister dans le travail des mains, et l'excédant du produit était offert à Dieu dans la personne des pauvres.

Dieu favorisa son serviteur du don des miracles. Aspebète, prince arabe et idolâtre, avait inutilement consulté les médecins et les magiciens pour rendre la santé à son fils Térébon, dont une paralysie avait desséché la moitié du corps. On le présenta au Saint, qui le guérit avec le signe de la croix, accompagné d'une courte prière. Aspebète, frappé de ce prodige, demanda le baptême, et prit le nom de Pierre. Sa conversion fut suivie de celle d'un grand nombre de Sarrasins; et Juvenal, patriarche de Jérusalem, le fit depuis évêque de ces nouveaux chrétiens (*b*).

Le bruit de la guérison miraculeuse de Térébon, attira auprès du Saint un grand nombre de malades qui, se trouvant aussi guéris par la vertu de ses prières, étendaient sa réputation de tous côtés. Son humilité, jointe à son amour pour la retraite, qui ne pouvait s'accorder avec une affluence de monde presque continuelle, lui fit prendre la résolution de changer de demeure, et d'aller se confiner dans

(*b*) Ce Pierre assista en 431 au concile tenu à Ephèse contre Nestorius. Il y est désigné sous le titre d'évêque de Paremboles ou du Camp. Il mourut vers l'an 449.

le désert de Ruban (*c*) : mais il ne l'exécuta point pour lors, Théoctiste et les autres religieux de son monastère l'ayant instamment conjuré de ne les pas abandonner. Cependant quelque temps après il prit avec lui un de ses disciples nommé Domitien, et se rendit auprès de la mer Morte, puis sur une haute montagne isolée (*d*), où il trouva un puits, et les ruines d'un ancien édifice; il y construisit un oratoire, et s'y fixa : il n'avait d'autre nourriture que les herbes qui croissaient dans ce lieu. Cette montagne ne lui paraissant point encore assez solitaire, il passa dans le désert de Zyphon, où il s'enferma dans une caverne (*e*). Ses précautions furent inutiles; Dieu permit qu'il fût découvert. On s'empressa de toutes parts d'aller le visiter. Il guérit plusieurs malades, entr'autres un énergumène, ce qui rendit son nom célèbre dans toute la Palestine. « Le » pouvoir de ses prières, dit l'auteur de sa vie, s'étendait » non-seulement sur les démons, mais même sur les ser» pens et sur les bêtes les plus cruelles. » Le concours du peuple alarmant sa modestie et troublant sa solitude, il partit avec Domitien, afin de retourner dans le voisinage du monastère de Théoctiste; il s'arrêta à une lieue en-deçà, dans un endroit très-propre au désir qu'il avait de vivre seul. Ce fut en vain que Théoctiste le pressa de revenir au monastère; il y allait seulement les dimanches, pour

---

(*c*) Les modernes l'appellent *le désert de la Quarantaine*, parce qu'on croit que c'est celui où le Sauveur jeûna quarante jours. C'était pour cela que plusieurs solitaires allaient y passer le carême, comme on le voit dans les vies de S. Jean le *Silentiaire*, de S. Sabas, de S. Gérasime, etc.

(*d*) On croit que c'est celle d'où le démon montra à Jésus-Christ les royaumes du monde, qu'il lui promit de lui donner s'il voulait l'adorer.

(*e*) Ce désert portait anciennement le nom d'*Engaddi*. La caverne dont il s'agit était, dit-on, celle où David se cacha lorsqu'il fuyait la persécution de Saül.

assister, avec les frères, à la célébration des saints mystères. Il continua toujours de passer le carême dans quelque désert écarté, comme celui de Pharan. Plusieurs de ses disciples ayant bâti des cellules dans le voisinage de sa caverne, il s'y forma une nouvelle laure, qui devint bientôt aussi célèbre que la première.

Euthyme, par ses conseils et par ses exemples, dirigeait et soutenait ce grand nombre de solitaires dans les voies de la perfection. Dans leurs besoins et dans leurs tentations, ils s'adressaient à lui comme à l'oracle du ciel. Maron et Clémas, deux d'entr'eux, écoutèrent un jour les suggestions de l'ennemi, qui, après leur avoir inspiré du dégoût pour la solitude, les sollicitait à rentrer dans le monde. Ils cachèrent cette tentation, au lieu de la découvrir, et de chercher les moyens d'en être délivrés : mais Dieu la manifesta à Euthyme, en lui faisant voir le démon qui attachait une corde au cou des deux religieux, et les entraînait dans l'abîme. Le Saint va les trouver aussitôt, leur parle avec bonté, et les exhorte à la persévérance; il leur représente combien il est dangereux de s'abandonner aux pensées de tristesse, de découragement et de dégoût pour les devoirs de son état. « Mettez, leur dit-il, » toute votre confiance en Dieu : c'est une illusion de croire » que vous pratiquerez plus aisément la vertu ailleurs qu'ici. » C'est la bonne volonté, et non le lieu, qui nous fait faire » le bien. Tous ces changemens sont un effet de la légè» reté de l'esprit humain, et des ruses du démon; ils ne » servent qu'à rendre les moines plus stériles en vertus, » et plus relâchés dans leurs devoirs. C'est ainsi qu'un ar» bre, transplanté tantôt dans un endroit et tantôt dans » un autre, ne porte jamais de fruit. » Il leur raconta ensuite l'histoire suivante : « Un moine d'Egypte, sujet à se » mettre en colère, crut que le moyen de se préserver plus » efficacement de ce péché, était de quitter son monastère,

» et de vivre seul dans le désert, où il ne trouverait plus
» personne qui pût le fâcher. Plein de cette idée, il va se
» renfermer dans une cellule, résolu d'y vivre en hermite:
» mais étant allé puiser de l'eau, la cruche, qu'il voulut
» poser à terre, se renversa, ce qui arriva jusqu'à trois
» fois. A la troisième, il s'emporta tellement, qu'il prit
» la cruche et la brisa. Après cette action, il rentre en
» lui-même, comprend que sa faute vient uniquement de
» sa volonté, et qu'il doit travailler à vaincre sa passion,
» au lieu de chercher une excuse dans les occasions. C'est
» ce qu'il résolut de faire en retournant à son monastère. »
Les instructions de notre Saint produisirent l'effet qu'il en avait attendu.

Euthyme avait une telle réputation de sainteté, que dans une grande sécheresse qui désolait tout le pays, on vint processionnellement à sa cellule, en portant des croix, et en chantant le *Kyrie, eleison*. On espérait obtenir la délivrance du fléau par le secours de ses prières; on le lui demanda donc avec instance. « Quoi, répondit-il, un pé-
» cheur tel que moi oserait-il se présenter devant Dieu, dont
» nos crimes ont allumé la colère? Il faut nous prosterner
» tous devant lui, et il nous écoutera. » Tous obéirent, et le Saint, accompagné de quelques-uns de ses moines, alla se prosterner dans sa chapelle. Le ciel se couvrit aussitôt de nuages épais; il tomba ensuite une pluie abondante, et l'année fut extrêmement fertile.

Notre Saint se montra toujours fort zélé contre les erreurs de Nestorius et d'Eutychès. Il eut la gloire de ramener l'Impératrice Eudocie à l'unité catholique. Cette princesse, qui, après la mort de Théodose-le-Jeune son mari, s'était retirée en Palestine, continuait de favoriser ouvertement les Euthyciens : mais la douleur que lui causa la captivité de sa fille et de ses petites-filles que les Vandales avaient emmenées en Afrique, la fit rentrer en elle-même. Elle

envoya consulter saint Siméon Stylite sur la conduite qu'elle devait tenir. Ce grand homme lui répondit que les malheurs qui l'accablaient étaient la punition du crime qu'elle avait commis en abandonnant et en persécutant la doctrine catholique; il lui recommanda ensuite de se conformer aux avis de l'abbé Euthyme. Comme Eudocie savait que les femmes n'entraient point dans l'enclos de la laure de notre Saint, elle fit bâtir à l'orient du désert une tour qui en était éloignée d'environ une lieue et demie, et l'envoya prier de l'y venir voir; ce qu'il fit. L'avis que lui donna Euthyme, fut qu'elle devait abjurer l'euthychianisme, se séparer du faux patriarche Théodose, et recevoir le concile de Chalcédoine. La princesse reçut cet avis comme un ordre du ciel, et promit de le suivre ponctuellement. A peine futelle de retour à Jérusalem, qu'elle embrassa la communion de Juvenal, patriarche catholique de cette ville. Son exemple procura la conversion d'un grand nombre d'hérétiques. Elle passa le reste de sa vie dans les exercices de la pénitence et de la piété. Elle voulut, en 459, assigner des revenus pour la subsistance de ceux qui habitaient la laure d'Euthyme : mais le Saint les refusa. « Pourquoi, fit-il dire » à l'Impératrice, vous occupez-vous de tant de soins? » Bientôt vous paraîtrez devant le tribunal de Jésus-Christ; » ne pensez donc plus qu'au compte que vous allez rendre » de toute votre vie. » Eudocie, pleine d'admiration pour un tel désintéressement, quitta la tour où elle était venue, afin de retourner à Jérusalem. Elle mourut peu de temps après dans cette ville.

Le 13 Janvier 473, Elie et Macaire, tous deux disciples du Saint, et auxquels il avait prédit qu'ils seraient patriarches de Jérusalem, vinrent le trouver avec plusieurs autres moines, pour l'accompagner dans le désert où il avait coutume de se retirer en carême. Euthyme leur dit qu'il passerait la semaine avec eux, mais qu'il

les quitterait le samedi ; ce qu'il entendait de sa mort. Trois jours après, il ordonna une veille générale pour la fête de saint Antoine, qui devait se célébrer le lendemain. Le jour de la fête, il exhorta ses moines à l'humilité et à la charité, choisit Élie pour son successeur, puis prédit à Domitien qu'il le suivrait dans sept jours ; ce qui arriva effectivement. Euthyme mourut le samedi 20 Janvier. Il était âgé de 95 ans, et en avait passé 68 dans la solitude. Il apparut à plusieurs personnes après sa mort. Il s'opéra un grand nombre de miracles par son intercession, qu'on venait de tous côtés implorer à son tombeau. Cyrille, qui les raconte, assure qu'il avait été témoin oculaire de plusieurs. Saint Sabas, l'un des plus chers disciples de saint Euthyme, célébra sa fête immédiatement après sa mort. Il est honoré par les Latins et par les Grecs : les derniers lui donnent toujours le titre de *Grand*.

S. FÉCHIN, ABBÉ EN IRLANDE.

Ce Saint est honoré avec une dévotion particulière au village de Foure (*) dans la partie occidentale du comté de Meath, où il gouverna un monastère avec une grande sainteté. Il mourut en 664, de l'horrible peste qui emporta quatre Rois d'Irlande, et plus de la moitié de leurs sujets. Plusieurs églises et plusieurs villages d'Irlande portent son nom.

Voyez Bollandus, Colgan, et Giraldus Cambr. *Topog, Hib. dist.* 2, c. 52.

(*) Anciennement *Fobhar*.

+ SAINT NÉOPHITE, MARTYR A NICÉE.

Ce Saint reçut le jour à Nicée, en Bithynie, sous le règne de l'Empereur Dioclétien. Ses parens nommés Théodore et Florence, se distinguaient par leur vertu et leur piété. Dès ses plus tendres années l'esprit de Dieu se manifesta en lui, et il devint le modèle de ses compagnons d'études. Après avoir passé quelque temps dans une caverne sur le mont Olympe, il se présenta au préfet Décius, à qui il déclara avec fermeté qu'il était chrétien; il était alors dans sa quinzième année. Decius le fit torturer d'une manière horrible, puis jeter dans une fournaise ardente, et après en être sorti sain et sauf, il fut exposé aux bêtes; mais les bêtes ne lui firent point de mal. A cette vue un barbare se jeta sur lui et tua d'un coup de poignard le jeune confesseur. Le martyrologe romain le nomme sous le 20 Janvier, mais les ménées grecques, dont nous avons tiré cette petite esquisse, le placent sous le 7 du même mois. Dans ces mêmes ménées on fait encore mention, sous le 7 Décembre, d'un Néophite, martyr; mais c'en est un autre qui a été noyé pour sa foi.

Voyez Molanus, *in auctario ad* Usuardum; Maximus Cythereus, et les Bollandistes, au 20 Janvier.

21 Janvier.

Ste AGNÈS, VIERGE ET MARTYRE.

Tiré de Prudence, *de Coron. hymn.* 14; de saint Ambroise, l. 1 *de Virginit. et Offic.*. l. 1, c. 41, et des autres Pères. Les actes de sainte Agnès, quoique du septième siècle, n'ont pas des caractères suffisans d'authenticité. On doit dire la même chose de ceux que M. Etienne Assémani à publiés en chaldaïque. Ils contredisent Prudence et saint Ambroise, en supposant que sainte Agnès termina son martyre par le feu. Voyez Tillemont, t. V.

L'AN 304 OU 305.

Tous les peuples, dit saint Jérôme (1), se réunissent pour célébrer dans leurs discours et dans leurs écrits les louanges de sainte Agnès (*a*), qui sut triompher de la faiblesse de son âge, comme de la cruauté du tyran, et qui couronna la gloire de la chasteté par celle du martyre. On l'a toujours spécialement invoquée avec la Mère de Dieu et avec sainte Thècle, pour obtenir la vertu de pureté.

Rome fut le théâtre de ses victoires, peu de temps après le commencement de la persécution que Dioclétien alluma en 303. Elle n'avait encore que treize ans, selon saint Augustin et saint Ambroise, lorsqu'elle donna sa vie pour Jésus-Christ.

Les richesses et la beauté d'Agnès portèrent plusieurs jeunes gens des premières familles de Rome à la rechercher en mariage (2) : mais elle leur répondit constamment à tous, qu'elle avait consacré sa virginité à un

(1) *Ep.* 8.

(*a*) Saint Augustin observe, *serm.* 274, que le nom d'Agnès signifie *chaste* en grec, et *agneau* en latin.

(2) S. Ambros. l. 1, *de Virgin.*

époux céleste et invisible aux hommes. Ses amans revinrent inutilement à la charge; il leur fut impossible de la gagner; voyant qu'ils ne pouvaient réussir, ils la dénoncèrent au juge comme chrétienne. Ils se flattaient que sa résolution ne tiendrait pas contre les menaces et l'appareil des tourmens. Le juge employa d'abord les caresses et les promesses les plus séduisantes; mais la Sainte ayant répété plusieurs fois qu'elle n'aurait point d'autre époux que Jésus-Christ, il prit un ton menaçant, dans l'espérance de l'effrayer. Il se trompa; Agnès montra dans un corps faible et délicat une ame intrépide qui ne soupirait qu'après le martyre. Enfin, on alluma un feu terrible, et l'on apporta les ongles de fer, les chevalets et tous les instrumens qui servaient aux supplices. La jeune vierge considéra tout cet épouvantable appareil sans la moindre émotion. Elle ne perdit rien de la sérénité de son visage au milieu des bourreaux qui l'environnaient; elle n'attendait plus que l'ordre du magistrat pour se livrer à leurs coups. Ce n'est pas assez dire, elle fit éclater sa joie à la vue des tortures qui lui étaient préparées; et se présenta d'elle-même pour les souffrir : alors on la traîna devant les idoles pour la forcer de leur offrir de l'encens; « mais elle ne leva la main que pour » faire le signe de la croix (3). »

Le gouverneur voyant l'inutilité de toutes ses mesures menaça la Sainte de l'envoyer dans un lieu de débauche, où cette chasteté qu'elle prisait tant serait exposée aux insultes d'une jeunesse libertine (4). « Jésus-Christ, ré- » pondit Agnès, est trop jaloux de la pureté de ses épou- » ses, pour souffrir que cette vertu leur soit ravie; il » en est lui-même le gardien et le protecteur. Vous pou- » vez répandre mon sang; mais pour mon corps, qui

(3) S. Ambros. (4) Prudant. S. Ambros.

» est consacré à Jésus-Christ, jamais vous ne serez maître » de le profaner. » Le juge transporté de colère exécuta la menace qu'il avait faite. La Sainte fut conduite dans un lieu de prostitution; plusieurs jeunes gens débauchés y coururent pour assouvir leur infâme passion; mais ils furent saisis d'un tel respect à la vue de la jeune vierge, qu'ils n'osèrent approcher d'elle. Un d'entr'eux, qui avait été plus brutal que les autres, se sentit frapper les yeux par un éclat de feu qui le renversa par terre, aveuglé et à demi-mort. Ses compagnons effrayés l'ayant relevé, le portèrent à la Sainte, qui, par ses prières, lui rendit sur-le-champ la vue et la santé (*b*).

Cependant le principal accusateur d'Agnès aigrissait de plus en plus le magistrat contre elle. Furieux d'avoir manqué sa proie, il n'écoutait plus que les transports de la vengeance la plus impétueuse. Mais le juge n'avait pas besoin d'aiguillon; outré lui-même de se voir méprisé et défié par une jeune vierge, il la condamna à être décapitée. La vue du bourreau chargé de l'exécution de cette sentence, remplit Agnès de joie. « Elle alla, dit saint Ambroise, au lieu du supplice avec plus de plaisir qu'une » autre n'irait au lit nuptial. » Le bourreau ayant encore essayé de la faire changer de résolution, conformément aux instructions secrètes qu'il avait reçues, elle répondit

---

(*b*) Saint Basile nous assure, *de vera Virgin.*, que quand les persécuteurs exposaient les vierges à la brutalité des libertins, Jésus-Christ prenait miraculeusement la défense de leur chasteté. Tertullien parlait ainsi aux païens sur ce sujet : « En exposant les vierges chrétiennes, » plutôt à une jeunesse corrompue qu'à la fureur des lions, vous avez » reconnu qu'il n'y a point de peine, ni de genre de mort qui ne soit » plus tolérable à un chrétien, qu'une injure faite à sa chasteté. Mais » quel a été l'effet de ce raffinement de cruauté ? Vous avez par-là multiplié le nombre des prosélytes de notre sainte religion. » Tert. *Apologet.* c. 50, p. 272.

toujours qu'elle ne trahirait point la foi qu'elle avait jurée à son divin Époux; elle fit ensuite une courte prière, puis baissa la tête, tant pour adorer Dieu que pour recevoir le coup qui consomma son sacrifice. Les spectateurs ne purent retenir leurs larmes en la voyant, dans une extrême jeunesse, chargée de fers, et intrépide sous la main tremblante du bourreau.

On l'enterra auprès de Rome sur le chemin de Nomento. Du temps de Constantin-le-Grand, on éleva sur son tombeau une église que le Pape Honorius I fit réparer dans le septième siècle; elle subsiste encore aujourd'hui hors des murs de Rome, et elle est desservie par des chanoines-réguliers. On y découvrit les reliques de la Sainte sous le pontificat de Paul V, qui donna une fort belle châsse, où elles furent renfermées avec celles de sainte Emérentienne (*c*). La magnifique église de sainte Agnès, bâtie par Innocent X, dans l'enceinte de Rome, est à l'endroit où l'on prétend que la chasteté de la Sainte fut exposée.

La fête de sainte Agnès est marquée dans tous les martyrologes d'Orient et d'Occident, mais à différens jours. Anciennement elle était d'obligation pour les femmes en Angleterre, comme nous l'apprenons du concile tenu à Worcester en 1240. Saint Ambroise, saint Augustin et d'autres Pères ont fait le panégyrique de notre Sainte. Saint Martin de Tours avait pour elle une dévotion sin-

---

(*c*) Cette église est un titre de cardinal. Chaque année, au jour de la fête de sainte Agnès, l'abbé de S.-Pierre-aux-Liens y bénit deux agneaux à la grand'messe. Après cette cérémonie, on les porte au Pape qui leur donne aussi sa bénédiction. On les porte ensuite aux religieuses de S. Laurent de Panisperne, quelquefois aux Capucines, qui font de la laine de ces agneaux les pallium que le Pape bénit et envoie aux archevêques et aux évêques qui occupent des siéges privilégiés. Ces pallium sont le symbole de la douceur et de la pureté.

gulière. Nous voyons dans plusieurs endroits des ouvrages de Thomas à Kempis, qu'il l'honorait comme sa principale patronne. Il parle des miracles opérés, et des grâces reçues par son intercession.

Les anciens sacramentaires de Gélase et de saint Grégoire, ainsi que le véritable martyrologe de Bède, font une seconde commémoration de sainte Agnès, sous le 28 Janvier, sans doute parce que ce jour fut celui, ou de sa sépulture, ou de la translation de ses reliques; peut-être aussi a-t-on voulu par-là conserver la mémoire de quelque insigne faveur obtenue par l'intercession de la Sainte peu de temps après sa mort.

On ne peut douter de la sainteté du mariage qui a Dieu pour auteur. C'est, dans l'ordre de la providence et de la nature, l'état du plus grand nombre de ceux qui vivent dans le monde; on fait donc bien lorsqu'on s'y engage par des vues chrétiennes. Ceux cependant qui, pour suivre la vocation divine, préfèrent le célibat, font encore mieux. Saint Paul y est formel, et la tradition de l'Église n'a jamais varié sur ce point. Un célèbre protestant (5) convient de bonne foi que Jésus-Christ loue la chasteté volontaire, lorsqu'elle a pour objet le royaume céleste : aussi voyons-nous que tous les Pères, depuis les premiers disciples des apôtres, se réunissent pour exalter l'excellence de la virginité. Elle est, disent-ils, un des principaux fruits de l'incarnation, et Dieu habite par préférence dans l'ame des vierges. Cette vertu, continuent-ils, fait un ange d'un homme mortel, en bannissant de son esprit et de son cœur toutes les pensées et toutes les affections terrestres. C'est par cette vertu, plus que par aucune autre, que l'homme s'approche de la divinité; et voilà pourquoi les vierges sans tache sont spécialement

---

(5) Voyez M. Wells. *paraph. sur S. Matthieu,* p. 185.

appelées à la suite de l'agneau, et qu'elles ont le privilége de l'accompagner par-tout où il va (6).

La chasteté oblige aussi les veuves et les personnes mariées, quoique d'une manière différente. Cette vertu, dit saint Ambroise (7), aura sa récompense dans chaque état; mais la couronne des vierges sera la plus brillante. Saint Augustin est du même sentiment. Il est aisé de sentir la raison pour laquelle de si magnifiques récompenses sont attachées à la pratique de la chasteté : c'est que, dans les victoires qu'elle remporte, elle suppose plus de difficultés et d'héroïsme. Au reste, elle n'a sa perfection que quand elle est unie à la divine charité, à une humilité profonde, et à toutes les autres vertus.

S. FRUCTUEUX (*a*), ÉVÊQUE DE TARRAGONE, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Tiré de leurs actes sincères, *ap. Ruinart*, que saint Augustin a cités, *serm.* 273, et que Prudence a copiés dans sa sixième hymne.

L'AN 259.

Le feu de la persécution s'étant allumé sous le règne de Valérien et de Gallien, Fructueux, évêque de Tarragone (*b*), fut arrêté dans sa maison avec les diacres Augure et Euloge, par les soldats qu'on nommait bénéficiers (*c*); c'était un dimanche 16 Janvier 259. Le saint évêque s'était jeté sur son lit pour y prendre un peu de

---

(6) *Apocal. XIV*, 1. 3, etc.

(7) *L. de Viduis*, t. V, p. 635.

(*a*) Vulgairement *san Frutos.*

(*b*) C'était alors la principale ville d'Espagne.

(*c*) On le nommait ainsi à cause de certains priviléges qui les distinguaient des autres, et qui leur donnaient le droit d'aspirer aux charges et aux honneurs de la milice. Voyez Végèce, l. 2, c. 7.

repos : le bruit que les soldats faisaient à la porte de son logis étant venu frapper ses oreilles, il se leva promptement, et s'avança vers eux. Informé du sujet qui les amenait, il leur demanda seulement le temps de mettre sa chaussure, et les suivit avec joie. On le conduisit, avec ses deux diacres, dans une obscure prison, où il baptisa un catéchumène nommé Rogatien. Il consolait les fidèles qui venaient se recommander à ses prières, et les renvoyait après leur avoir donné sa bénédiction.

Le vendredi, sixième jour de l'emprisonnement des confesseurs de Jésus-Christ, le gouverneur Émilien les envoya chercher. Il commença par demander à Fructueux s'il connaissait le dernier édit des Empereurs. « Je n'en » ai aucune connaissance, répondit le Saint; mais en tout » cas, je vous déclare que je suis chrétien. ÉMILIEN. Les » Empereurs ordonnent que tous leurs sujets sacrifient » aux dieux. FRUCTUEUX. J'adore un Dieu qui a fait le ciel, » la terre, et tout ce qu'ils renferment. ÉMILIEN. Ne savez-» vous pas qu'il y a des dieux ? FRUCTUEUX. Je n'en sais » rien. ÉMILIEN. Eh bien ! on vous l'apprendra. » Le Saint dans ce moment leva les yeux au ciel, et se mit à prier en lui-même. Le gouverneur reprit : « Qui craindra-t-on, » qui adorera-t-on sur la terre, si l'on méprise le culte » des dieux immortels et celui des Empereurs ? » Ensuite, se tournant vers Augure, il lui conseille de ne pas s'arrêter à ce que Fructueux venait de dire. Mais le diacre lui répond en peu de mots, qu'il adore aussi le Dieu tout-puissant. Émilien ayant enfin demandé à Euloge s'il n'adorait pas aussi Fructueux, il en reçut cette réponse : « Je » n'adore point mon évêque, mais le Dieu que mon » évêque adore. Vous êtes donc évêque, dit Émilien à » Fructueux ? Oui, je le suis, répondit le Saint. ÉMILIEN. » Dites que vous l'avez été. » Ces dernières paroles donnaient à entendre que Fructueux allait perdre sa dignité

avec sa vie. Les trois confesseurs furent aussitôt condamnés à être brûlés vifs.

Les païens eux-mêmes ne purent retenir leurs larmes, lorsqu'ils les virent conduire à l'amphithéâtre : ils aimaient Fructueux à cause de ses rares vertus. Pour les chrétiens, ils les suivirent avec une douleur mêlée de joie. Les martyrs triomphaient à la vue de la glorieuse éternité dans laquelle ils allaient entrer. Quelques-uns des frères présentèrent à leur évêque un verre d'eau et de vin pour le fortifier; mais il le refusa, en disant qu'il n'était pas encore l'heure de rompre le jeûne. Il était alors dix heures du matin (*d*). « Je remets, ajouta le Saint, à rompre le » jeûne dans le ciel avec les patriarches et les prophètes. » Lorsqu'il fut arrivé à l'amphithéâtre, Augustal, son lecteur, s'approcha de lui, fondant en larmes, et le pria de trouver bon qu'il le déchaussât. « Mon fils, répondit » le Saint, ne prenez pas cette peine, je me déchausserai » bien moi-même. » En même temps Félix, soldat chrétien, le conjura de se souvenir de lui dans ses prières. « Je dois, dit Fructueux en élevant la voix, prier pour » toute l'Église répandue par toute la terre, depuis l'Orient » jusqu'à l'Occident. C'est comme s'il eût dit : Restez tou» jours dans le sein de l'Église, et vous aurez part à mes » prières (*e*). » Martial l'ayant conjuré d'adresser au moins quelques paroles de consolation à son Église affligée : « Mes frères, dit-il, en se tournant vers les chrétiens, » mes frères, le Seigneur ne vous laissera point sans pas» teur; il est fidèle à ses promesses. Ne vous attristez » point sur mon sort, une heure de souffrance est bientôt

(*d*) Il s'agissait du jeûne appelé *des Stations*, qu'on gardait les mercredis et les vendredis; on ne les rompait qu'à *none*, c'est-à-dire, qu'à trois heures après midi. Saint Fructueux avait aussi gardé le jeûne le mercredi dans la prison.

(*e*) Cette remarque est de saint Augustin, *serm.* 273, t. V, p. 1106.

» passée. » Cependant on attache les trois Saints au poteau, et on allume le feu : mais les flammes parurent d'abord les respecter. Lorsque les liens qui serraient leurs mains eurent été consumés, ils les étendirent en forme de croix pour prier, et remirent leurs ames à Dieu avant que le feu eût endommagé leurs corps.

Après leur mort, Babylas et Mygdonius, domestiques du gouverneur, et du nombre des chrétiens, les virent monter glorieusement au ciel. Ils les montrèrent à la fille d'Emilien, qui les vit aussi ; ils allèrent promptement avertir Emilien lui-même, afin qu'il fût témoin du triomphe de ces hommes qu'il avait condamnés au feu. Il vint; mais il ne vit rien, son infidélité l'en rendant indigne.

La nuit suivante, les chrétiens s'étant rendus à l'amphithéâtre, enlevèrent les corps des martyrs à demi-brûlés, et en partagèrent entr'eux les précieux restes : mais sur un avertissement du ciel, chacun rapporta ce qu'il avait pris, et on enferma dans un même tombeau les reliques des soldats de Jésus-Christ.

Le nom de saint Fructueux a toujours été fort célèbre dans l'église d'Occident, sur-tout en Espagne et en Afrique. Nous avons un panégyrique que saint Augustin prononça en son honneur le jour de l'anniversaire de son martyre.

S. PUBLIUS, IIe ÉVÊQUE D'ATHÈNES, MARTYR.

Nous apprenons de saint Denis de Corinthe, cité par Eusèbe (1), que saint Publius fut chargé du gouvernement de l'église d'Athènes, après la mort de saint Denis l'Aréopagite. Nous ne savons pas autre chose de ce Saint,

(1) *Hist.* l. 4, c. 23.

sinon qu'il termina glorieusement sa vie par le martyre. Il eut saint Quadrat pour successeur.

Voyez le P. le Quien, *Or. Chr.* t. II, p. 169.

S. PATROCLE, VULGAIREMENT S. PARRE, MARTYR A TROYES.

SAINT PATROCLE fut décapité pour la foi à Troyes en Champagne, dans le troisième ou quatrième siècle. Son culte est fort ancien, et sa mémoire a été célébrée par saint Grégoire de Tours. Dans le dixième siècle, on transféra ses reliques de Troyes à Cologne, puis de Cologne à Soest, dans le comté de la Mark, dont il est le principal patron. Son nom est marqué en ce jour dans le martyrologe d'Usuard, et dans le romain.

Voyez saint Grégoire de Tours, l. 1 *de Gl. Mart.* c. 64, et Bollandus. Les actes du Saint, quoique anciens, paraissent mériter peu de créance.

S. ÉPIPHANE, ÉVÊQUE DE PAVIE.

LES miracles et l'éminente sainteté d'Epiphane rendirent par-tout son nom célèbre. Il jouit de la plus haute considération auprès des derniers Empereurs d'Occident, et des Rois Odacre et Théodoric, quoique ces princes eussent des intérêts entièrement opposés. Rien ne pouvait résister à son éloquence et à sa charité : elles désarmèrent la fureur des barbares, obtinrent la vie et la liberté d'une multitude innombrable de captifs, procurèrent l'abolition de plusieurs lois extrêmement dures, et firent

décharger les peuples d'une partie des tributs exorbitans dont on les avait écrasés. Ses aumônes immenses arrachèrent des bras de la mort un grand nombre de malheureux, tandis que son zèle arrêtait le cours d'un déluge d'iniquités qui couvrait la surface de la terre, dans ces temps de trouble et de confusion.

Epiphane fut envoyé en ambassade vers l'Empereur Anthème, puis à Toulouse vers Euric, Roi des Visigoths, afin d'engager ces deux princes à faire la paix. La ville de Pavie ayant été ruinée par Odoacre, le Saint en releva les églises et la plupart des maisons. Il sut inspirer des sentimens d'humanité à Théodoric, au fort même de ses victoires. Quelque temps après il entreprit un voyage en Bourgogne, pour racheter les captifs détenus par le Roi Gondebaud, et par le prince Godegisile son frère. De retour à Pavie, il y mourut d'un catarrhe, en 497, à l'âge de cinquante-huit ans. Il y avait trente ans qu'il gouvernait l'église de Pavie. En 962, son corps fut transféré à Hildesheim, dans la Basse-Saxe. Brower dit qu'il est renfermé dans une châsse d'argent, près du grand autel. On trouve le nom de saint Epiphane dans le martyrologe romain.

Voyez le beau panégyrique de saint Epiphane, écrit en vers par Ennodius, son successeur : il a été publié par les pères Bollandus et Sirmond. Voyez encore l'ouvrage de M Marroni, clerc régulier des écoles-pies, imprimé à Rome en 1758, sous le titre de *Commentarius de ecclesia et episcopis Papiensibus.*

S. VIMIN, OU VIVIEN, ÉVÊQUE EN ÉCOSSE.

La ferveur de saint Vimin à remplir tous les devoirs de l'état monastique qu'il avait embrassé dans le comté de Five, le fit élever à la dignité d'abbé. Il se montra

digne du choix qu'on avait fait de lui, en conduisant ses frères à la perfection par la force réunie de ses discours et de ses exemples. Quelque temps après, il fut élevé à l'épiscopat (*a*). La crainte qu'il eut que ses miracles et ses vertus ne l'exposassent aux tentations de la vaine gloire, le porta à se retirer dans un lieu solitaire, où il fonda l'abbaye de Holiwood (*b*). King dit (1), mais sans preuves, qu'il mourut en 615. L'Écosse avait autrefois une grande dévotion pour la mémoire de saint Vimin (*c*); ce qui est attesté par d'anciens monumens, et sur-tout par la prière que l'on trouve dans le bréviaire d'Aberdeen pour le jour de sa fête.

Voyez le bréviaire d'Aberdeen, et le *Chronicon Skonense* (*d*).

(*a*) Comme il y avait dans ce temps-là peu d'évêchés en Ecosse, on sacrait évêques les abbés des grands monastères, qui se distinguaient par leurs lumières et par leur sainteté. Ces évêques se faisaient aider par leurs moines dans les fonctions du saint ministère. C'est la remarque que fait le vénérable Bède, en parlant de S. Aïdan, *Hist.* l. 4, c. 17.

(*b*) En latin *Sacrum-Boscum*. Cette abbaye produisit dans la suite un grand nombre de savans, entr'autres Jean de *Sacro-Bosco*, célèbre mathématicien qui florissait dans le trezième siècle.

(1) *In Calendario.*

(*c*) On dit que l'illustre maison de Wense en Ecosse, est de la même famille que notre Saint.

(*d*) On trouve en ce jour, dans quelques calendriers particuliers, les noms de Macclain, de Forannan et de Cadroé, mais ils n'ont jamais été honorés d'un culte public.

Macclain était Irlandais. Ayant passé dans la Gaule-Belgique pour y vivre en anachorète, il fut fait abbé de Saint-Michel sur les frontières du Hainaut, et de Vasour ou Vasencour-sur-Meuse, au diocèse de Namur. Ces deux monastères avaient été fondés depuis peu. En 946, il établit Cadroé prévôt du second. Il mourut en 978. Ferrarius, de Saussay et Wilson placent le monastère de Saint-Michel à Verdun : mais ils se trompent certainement : leur erreur est venue de ce qu'ils ont fait un nom de ville de l'épithète donnée au B. Macclain dans la chronique de Flodoard. Cette épithète est *Virdni* par abréviation, au lieu de *Vir Domini*, l'homme du Seigneur. Nos martyrologistes ont

+ S. MEINARD, HERMITE ET MARTYR, EN SUISSE.

Tiré de la vie de ce Saint publiée par Surius et Christophe Hartmann d'après un ancien manuscrit qui se trouve à Marie-l'Hermitage, dans la Suisse (*a*), et accueillie par Bollandus et Mabillon. En 1603 cette vie parut aussi en langue allemande. Voyez la *légende des Saints* de Frédéric Ferlet.

L'AN 863.

Deux époux, vertueux habitans d'un village nommé Sulgau ou Sulgen, sur le Danube, donnèrent le jour à notre Saint (*b*), qui y naquit en 805. Comme il montrait dans son enfance des dispositions pour l'étude, son père le con-

---

lu *Virduni*, génitif de *Virdunum*, Verdun. Macclain a le titre de Saint dans le catalogue des abbés de Vasour, et dans plusieurs martyrologes qui le nomment en ce jour : mais, comme nous l'avons déjà observé, il n'est honoré nulle part d'un culte public, pas même dans ses monastères. Voyez Bollandus.

Forannan est appelé dans les anciennes chroniques, archevêque de Domnachmor, en Irlande. Domnachmor, selon le P. Mabillon, est composé de deux mots, savoir, Domnach, *église*, et mor, *la plus grande*. Plusieurs pensent qu'il s'agit d'Armagh. Quoi qu'il en soit, Forannan se démit de son siége, et passa dans la Gaule-Belgique avec Macclain : il y vivait tranquillement en hermite, lorsque le Pape Benoît VII lui ordonna de prendre le gouvernement du monastère de Vasour, dont il mourut abbé le dernier Avril 982. Voyez le *Gallia Christiana nova*, t. III, p. 571.

Cadroé, qui était aussi parti d'Irlande avec Macclain, fut tiré du monastère de Vasour pour être fait abbé de S.-Clément de Metz. Il mourut le 6 Mars 975. Voyez Bollandus, t. II, p. 386 ; Chastelain, p. 371, et le *Gallia Christiana nova*. t. III, p. 570.

(*a*) Hartmann dit que l'auteur en est Berno, deuxième habitant de cet hermitage, ce qui est d'autant plus probable, qu'il n'y est pas question de Benno, ce qui n'eût guères été possible si elle était d'une origine plus récente.

(*b*) Son nom s'écrit de différentes manières. Le martyrologe romain sous le 21 Janvier le nomme Meinard, d'autres Meginard, Galesinius, Meinrard, du Saussay, Meinhard.

fia à un moine de Reichenau, son parent, nommé Erlebald, homme pieux et instruit, qui eut bientôt occasion de se féliciter de la docilité, du zèle et de la bonne conduite du jeune enfant. Les progrès qu'il fit dans la piété et dans les sciences le rendirent bientôt digne de recevoir les saints ordres. Peu de temps après l'abbé Hotto désirant se livrer à la vie contemplative, se démit de sa dignité en faveur d'Erlebald, qui jouissait de l'estime générale. Ce fut alors que le nouvel abbé engagea le jeune prêtre d'entrer au couvent et de faire à Dieu le sacrifice de ses vœux, après quoi il l'envoya dans un petit couvent nommé Oberbollingen, appartenant à l'abbaye de Richenau, et situé sur le lac de Constance, afin d'y diriger une école de jeunes garçons. Après avoir exercé ces fonctions pendant long-temps il traversa le lac avec quelques-uns de ses frères, se livra à la pêche, parcourut la solitude en se dirigeant vers les Appenins, et retourna dans sa cellule où il passa sept ans dans le jeûne, dans la prière et dans la recherche de la volonté de Dieu. Pendant cet espace de temps il fut continuellement visité par une foule extraordinaire de peuple, ce qui l'engagea enfin à se retirer plus en avant dans les montagnes, jusqu'à ce qu'il parvînt dans cette plaine étroite, enfermée par des hauteurs prodigieuses, à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'Hermitage (Einsideln).

C'est là que, secondé par quelques religieux et par l'abbesse Hildegarde de Frauenmunster, il bâtit une cabane et une chapelle. Il redoubla dès-lors d'austérités, et vécut vingt-six ans dans la pénitence, jusqu'à ce que, en 863, il fût tué dans sa demeure par deux assassins. Son corps fut transporté et enterré à Rechenau. En 1039 ses restes furent de nouveau transférés à l'Hermitage. C'est vers la même époque que le Pape Benoît IX l'a mis au nombre des Saints.

Voyez Hermanus Contractus, Tritheim, Baronius, Canisius; *Lect. ant.*

22 Janvier.

S. VINCENT, MARTYR.

Tiré de Prudence, *hymn.* 5, et des sermons 274, 275, 276, 277 de saint Augustin, qui furent tous prêchés le jour de la fête du Saint. On ne peut douter de la vérité des actes de saint Vincent, publiés par Bollandus; mais pour ceux que l'on trouve dans Métaphraste et dans Surius, ils sont supposés. Voyez Tillemont, t. V, p. 215.

L'AN 304.

SAINT VINCENT, l'un des plus illustres martyrs de Jésus-Christ, naquit à Saragosse, en Espagne (*a*). Valère, évêque de cette ville, après l'avoir fait élever dans la connaissance des saintes lettres, et dans les maximes de la plus sublime piété, l'ordonna diacre, et le chargea, sans avoir égard à sa grande jeunesse, du soin de distribuer aux fidèles le pain de la parole divine. L'Espagne avait alors pour gouverneur Dacien, l'un des plus cruels persécuteurs qu'ait jamais eu l'Église.

L'an 303 de Jésus-Christ, les Empereurs Dioclétien et Maximien publièrent un second, puis un troisième édit, lesquels ne regardaient proprement que les ecclésiastiques, mais qui, l'année suivante, furent exécutés contre tous les fidèles indistinctement. Il paraît que ce fut avant ces édits que le gouverneur fit arrêter Valère et Vincent : on les tourmenta d'abord à Saragosse; on les transféra ensuite à Valence, où ils furent renfermés dans une horrible prison. Ils y restèrent long-temps exposés à tout ce que les chaînes et la faim ont de plus rigoureux. Le proconsul, qui se flattait que cette torture lente aurait ébranlé leur constance,

(*a*) D'autres le font naître à Valence ou à Osca, présentement Huesca dans la Grenade.

se les fit amener. Il fut très-surpris de leur voir un corps vigoureux, et de trouver toujours en eux une intrépidité supérieure à toutes les épreuves. Après avoir réprimandé les gardes, sous prétexte qu'ils n'avaient pas traité les prisonniers conformément à ses ordres, il se tourna vers les deux confesseurs, qu'il essaya de gagner à force de promesses et de menaces. Comme Valère, qui avait de la difficulté à parler, ne répondait point, Vincent lui dit : « Je » parlerai, mon père, si vous me l'ordonnez. Mon fils, re» prit Valère, je vous ai déjà confié le soin d'annoncer la » parole de Dieu; ainsi je vous charge présentement de » répondre pour faire l'apologie de la foi que nous défen» dons ici. » Le saint diacre ayant donc pris la parole, déclara qu'ils étaient tous deux chrétiens; qu'ils n'adoraient qu'un seul et vrai Dieu avec Jésus-Christ, notre Seigneur son Fils unique, qui n'est qu'un Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, et qu'ils étaient prêts à tout souffrir pour son nom. Valère fut condamné à l'exil (*b*). Quant à Vincent, il passa par tous les genres de tortures que put imaginer la cruauté la plus raffinée. Ces tortures furent telles, selon saint Augustin, que, sans une force surnaturelle, la nature humaine n'aurait pas été capable de les supporter. Le même Père ajoute que le Saint conserva toujours une paix profonde et une tranquillité inaltérable, qui éclataient sur son visage, dans ses discours et dans tous ses mouvemens; paix et tranquillité qui étonnèrent les persécuteurs, et qui annonçaient visiblement quelque chose de divin. D'un autre côté, Dacien manifestait sa rage et les déchiremens de son ame, par les agitations violentes de son corps, par des yeux étincelans, par une voix entrecoupée.

(*b*) Le martyrologe romain en fait mémoire le 28 Janvier. La ville de Saragosse conserve précieusement ses reliques, dont la vertu a opéré plusieurs miracles, même dans le dernier siècle. Voyez Bollandus, sous le 28 Janvier, p. 838.

Le gouverneur fit lier d'abord le martyr sur le chevalet, et commanda aux bourreaux de lui tirer les pieds et les mains avec des cordes; ce qu'ils exécutèrent avec tant de violence, que ses os en furent disloqués. A cette torture, on ajouta encore celle des ongles de fer. Pendant ce temps-là, Vincent raillait les bourreaux, et leur reprochait de manquer de force et de cœur : il eut quelques momens de relâche, tandis qu'on les battit par l'ordre de Dacien, qui les soupçonnait de l'épargner; mais ceux-ci revinrent bientôt, dans la résolution de satisfaire pleinement la barbarie de leur maître, qui les excitait par tous les moyens imaginables. Deux fois ils interrompirent les tortures, afin de se reposer et de rendre plus vives les douleurs du martyr, en laissant refroidir ses plaies; ensuite, animés d'une nouvelle fureur, ils le reprirent, déchirèrent toutes les parties de son corps avec tant d'inhumanité, qu'en plusieurs endroits on lui voyait les os et les entrailles : mais la grâce agissait dans son ame à proportion de ce que souffrait son corps. Les consolations intérieures dont il jouissait se manifestaient par la joie peinte sur son visage; le juge, voyant le sang couler de toutes parts, et l'état affreux ou l'on avait réduit le saint martyr, sans qu'il eût été possible de l'ébranler, ne pouvait revenir de sa surprise. Il s'avoua vaincu, et sa rage parut un peu ralentie. Il fit cesser les tourmens, dans l'espérance que les voies de douceur réussiraient peut-être à la fin. « Ayez pitié de vous-même, dit-il à Vincent; » sacrifiez aux dieux, ou au moins livrez-moi les écritures » des chrétiens, conformément aux derniers édits qui or- » donnent de les brûler. » Toute la réponse du Saint fut qu'il craignait beaucoup moins les tourmens qu'une fausse compassion.

Dacien, plus furieux que jamais, le condamna à la question du feu, la plus cruelle de toutes. Vincent, insatiable de souffrances, monta sans effroi sur l'instrument préparé

pour cette question ; c'était un lit de fer, dont les barres, faites en forme de scie, et garnies de pointes très-aiguës, étaient posées sur un brasier ardent. On étendit et on lia le Saint sur cette horrible machine. Toutes les parties de son corps qui n'étaient pas tournées du côté du feu, furent déchirées à coups de fouet, et brûlées avec des lames toutes rouges. On jetait du sel sur ses plaies, et les pointes de ce sel aidées par l'activité du feu, entraient fort avant dans sa chair. On tourmenta successivement de la sorte les différentes parties de son corps, et cela à diverses reprises. Sa graisse qui fondait de tous côtés, servait d'aliment aux flammes, et en augmentait la violence. Ce supplice, dont la seule pensée saisit d'horreur, semblait ranimer sans cesse le courage du serviteur de Jésus-Christ ; car plus il souffrait, plus il paraissait gai et content. Cependant le juge, couvert de confusion et outré de rage, n'était plus maître de lui-même ; il demandait continuellement aux ministres de sa cruauté, ce que faisait, ce que disait Vincent. Il est toujours le même, répondaient-ils ; il persiste toujours dans sa première résolution : on dirait que les tourmens ne font qu'accroître et affermir sa constance. Effectivement, le martyr invincible ne perdait rien de sa tranquillité ; il se contentait de lever les yeux au ciel, et de s'entretenir intérieurement avec Dieu par une prière continuelle.

Le gouverneur au désespoir le renvoya en prison, avec ordre de le coucher sur des morceaux de pots cassés, et de lui mettre les pieds dans des ceps de bois qui lui tinssent les jambes fort écartées, et de ne laisser entrer personne, soit pour le voir, soit pour lui parler, ce qui fut ponctuellement exécuté. Mais Dieu n'abandonna pas son serviteur ; des anges, descendus du ciel, vinrent le consoler, et chanter avec lui les louanges de son protecteur. Le geolier ayant regardé par les fentes de la porte, vit le cachot éclairé d'une vive lumière, et le Saint qui se pro-

menait en chantant des hymnes. Il fut si frappé de ce prodige, qu'il se convertit sur-le-champ, et reçut ensuite le baptême. Cette nouvelle fut pour Dacien comme un coup de poignard; il en pleura même de rage : il laissa pourtant le Saint en repos. Les fidèles eurent aussi la permission d'aller le visiter; ils baisaient en pleurant les cicatrices de ses plaies, et recueillaient son sang dans des linges, qu'ils emportaient respectueusement chez eux comme un préservatif assuré qui les garantirait de tous maux. On mit ensuite le Saint sur un lit fort mou; mais à peine y fut-il couché, qu'il expira. On croit que sa bienheureuse mort arriva le 22 Janvier 304.

Dacien fit jeter son corps dans un lieu marécageux; mais Dieu commit un corbeau pour le défendre contre la voracité des bêtes et des oiseaux de proie; il fut ensuite jeté dans la mer, cousu dans un sac, auquel on avait attaché une grosse pierre. Le dessein du gouverneur échoua encore. Le sac fut poussé sur le rivage par une attention particulière de la Providence. Deux chrétiens ayant connu par révélation le lieu où était le corps du saint martyr, l'enlevèrent secrètement, et l'enterrèrent dans une petite chapelle hors des murs de Valence (*c*), où il s'opéra plusieurs miracles par la vertu de ses reliques. On garda aussi précieusement le lit de fer et les autres instrumens qui avaient servi à son martyre (1). Vers l'an 864, on transporta les reliques du Saint, de Valence à l'abbaye de Castres en Languedoc, pour les soustraire à la fureur sacrilége des Maures. On en donna une partie à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et à quelques autres églises. Ce qui en restait à Castres fut brûlé par les huguenots vers la fin du seizième siècle (2). Le moine Aimoin, auteur contempo-

(*c*) On apprend ceci des actes du Saint, publiés par Ruinart et Bolland.

(1) Voyez Prudence. (2) Voyez Chastelain, p. 378.

rain (*d*), nous a laissé l'histoire de la translation des reliques de saint Vincent à Castres, avec une relation de plusieurs miracles opérés par leur vertu.

Jamais Dieu ne manifesta plus visiblement sa puissance, que quand il permit aux païens d'éprouver son église par le feu des persécutions, jamais le triomphe de sa grâce ne parut avec plus d'éclat que dans les victoires des martyrs, et dans les vertus héroïques qu'ils firent briller au milieu des tourmens les plus affreux. Que leur exemple nous apprenne au moins à nous humilier. Nous ne voulons rien souffrir pour Jésus-Christ, la plus légère contradiction nous abat et nous décourage. Lâches et impatiens, nous aimons représenter notre situation comme la plus malheureuse qu'il y ait au monde. Il est vrai que la nature souffre dans les épreuves, et que l'on peut demander à Dieu d'en être délivré, pourvu qu'il y trouve l'intérêt de sa gloire : mais attendons sans murmurer l'effet de nos prières, et si nous ne sommes pas exaucés, souffrons avec résignation. Dieu ne se retire de nous que pour nous procurer l'occasion de le chercher avec plus d'ardeur, et nous faire désirer de lui être unis d'une manière plus intime.

(*d*) Cet Aimoin est un peu plus ancien que le moine du même nom, qui nous a laissé une histoire de France. Ce qu'il dit est fondé sur l'autorité d'Audalde, moine de Conques, dans le diocèse de Rodez, lequel apporta les reliques de notre Saint, de Valence en Languedoc. Les Portugais prétendent qu'elles furent transférées de Valence à Lisbonne, dans le douzième siècle, sous le règne d'Alphonse Henriques. Ils ajoutent que depuis l'an 1137, ils font la fête de cette translation le 15 Septembre : fête qui depuis a été approuvée par Sixte V. On peut voir leurs raisons dans Mariana, *Hist.* l. 7, c. 6. ; dans Resende, *Annal. Lusitan.* ; dans Bollandus, etc. Voyez encore Thomas de l'Incarnation, chanoine-régulier, dans son *Historia ecclesiæ Lusitanæ*, imprimée à Lisbonne en 1759, t. I, *sæc.* 4, c. 6, p. 215.

S. ANASTASE, MARTYR.

Tiré de ses actes sincères, qui furent loués par le septième concile général, environ 160 ans après la mort du Saint.

L'AN 628.

Chosroès, Roi de Perse, s'étant rendu maître de Jérusalem en 614, emporta dans son royaume la croix sur laquelle Jésus-Christ avait donné sa vie pour le salut du monde. Ce bois sacré fut l'instrument dont Dieu se servit pour opérer la conversion de plusieurs Persans : de ce nombre fut Anastase. Il était fils d'un mage, qui l'instruisit dans toutes les sciences de sa secte. Il prit de bonne heure le parti des armes. Le bruit que faisait l'enlèvement de la vraie croix lui donna envie d'examiner d'où pouvait venir la vénération des chrétiens pour l'instrument d'un supplice que l'on regardait comme infame. Il se mit donc à étudier leur religion; il fut extrêmement frappé, et de la beauté de sa morale, et de la sublimité de ses dogmes.

De retour en Perse, après une expédition contre les Romains, dans laquelle il avait servi, il renonça ainsi que son frère, à la profession des armes, se retira dans la ville d'Hiéraple, et y prit un logement chez un monnoyeur persan qui était chrétien. Celui-ci, afin de l'entretenir dans ses bonnes résolutions, le menait souvent avec lui à la prière des fidèles. Les peintures dont les églises étaient ornées firent sur Anastase la plus vive impression; il aimait sur-tout à considérer celles qui représentaient les combats des martyrs, dont on lui expliquait l'histoire. Il ne pouvait se lasser d'admirer le courage de ces glorieuses victimes de Jésus-Christ : leur sort lui paraissait digne d'envie, ce qui redoublait en lui le désir de connaître parfaitement la foi chrétienne. Quelque temps

après, il sortit d'Hiéraple, ville soumise aux Perses, pour aller recevoir le baptême à Jérusalem. Ce sacrement lui fut administré par Modeste, qui gouvernait cette église en qualité de vicaire général, durant la captivité du patriarche Zacharie. Il changea son nom persan de *Magundat* en celui d'*Anastase* qui est grec, et dont l'étymologie donnait à entendre qu'il était passé de la mort à la vie. Il s'était préparé avec une ferveur singulière à la grâce de la régénération. Le nombre de jours pendant lesquels il était d'usage que les nouveaux baptisés portassent des habits blancs, il les employa aux exercices de la piété, et à écouter des instructions propres à l'affermir de plus en plus dans la foi. Le terme expiré, il se retira dans un monastère situé environ à deux lieues de Jérusalem, afin d'y garder les vœux qu'il avait faits au baptême, et avec plus de facilité, et d'une manière plus parfaite. L'abbé Justin lui fit d'abord apprendre la langue grecque et le psautier; après quoi il lui coupa les cheveux, et lui donna l'habit monastique l'an 621.

Anastase devint bientôt le modèle de ses frères, par son exactitude aux différens exercices de la communauté; il s'y trouvait toujours le premier : ce zèle paraissait surtout quand il fallait se rendre à l'église pour y assister à la célébration des saints mystères. La soif ardente qu'il avait de la parole de Dieu, se manifestait par l'attention avec laquelle il écoutait les discours de piété; à cette attention, il joignait la plus grande ferveur dans la pratique. Après l'Écriture sainte, il n'y avait point de livre qu'il lût avec plus de plaisir que l'histoire des martyrs : leurs combats et leurs triomphes faisaient couler de ses yeux un torrent de larmes, et l'embrasaient du désir de verser son sang pour Jésus-Christ. Des pensées importunes sur ce que son père lui avait appris des abominables superstitions des mages, altérèrent pendant quelque temps

la tranquillité de son ame ; mais ayant découvert ses peines à son directeur, il en fut délivré par ses avis et par ses prières.

Anastase se sentant de plus en plus animé du désir du martyre, et ayant d'ailleurs connu par révélation qu'il mourrait pour la foi, sortit de son monastère, où il vivait depuis sept ans avec beaucoup d'édification. Il fit des pélerinages à Diospolis, à Garizime et à Notre-Dame de Césarée en Palestine. Il resta deux jours dans cette dernière ville, alors soumise aux Perses, ainsi que la plus grande partie de la Syrie. Son zèle s'alluma à la vue des enchantemens que quelques soldats de la garnison faisaient dans les rues. Il leur parla avec force contre l'impiété de semblables pratiques. Les magistrats persans, informés de ce qui s'était passé, et craignant que ce ne fût un espion, ordonnèrent qu'on l'arrêtât. Lorsqu'il fut devant eux, il dit qu'il avait été lui-même mage autrefois, mais qu'il avait renoncé à ce vain titre, pour devenir disciple de Jésus-Christ. A peine eut-il confessé sa foi, qu'on le conduisit en prison. Il y passa trois jours sans boire ni manger, après quoi on le mena devant Marzabane, gouverneur de la ville. Il s'avoua chrétien dans l'interrogatoire qu'il subit. On voulut en vain le gagner par les plus magnifiques promesses ; il y fut insensible, aussi-bien qu'à la menace du supplice de la croix. Le gouverneur irrité ordonna qu'on lui attachât un pied et le cou avec une grosse chaîne, et qu'on le liât à un autre prisonnier. Il fut ensuite condamné à porter des pierres en cet état. Les Perses, et sur-tout ceux de la province de Rasech où il était né, lui firent milles insultes ; ils le chargeaient de coups comme un misérable, qui était, disaient-ils, l'opprobre de son pays ; ils lui arrachaient la barbe, et l'accablaient sous les plus pesans fardeaux.

Quelque temps après, Marzabane le fit ramener devant

lui, et voulut l'obliger à prononcer les paroles usitées dans les superstitions des mages. « Eh quoi, dit le Saint, » pourrais-je prononcer des impiétés auxquelles il n'est » pas même permis de penser ? Savez-vous, reprit le » juge, que j'en écrirai au Roi ? Ecrivez ce qu'il vous » plaira, répliqua Anastase, je suis chrétien : oui, je » vous le répète, je suis chrétien. Qu'on le frappe, dit » le gouverneur, avec des bâtons pleins de nœuds. » Les bourreaux se préparant à le lier, il leur adressa ces paroles : « Cette précaution est inutile ; je me sens assez » de courage pour me tenir dans la posture que vous » voudrez : je m'estime trop heureux de souffrir pour Jé- » sus-Christ. J'ôterai seulement mon habit, afin qu'il ne » soit pas profané. » Après ces mots, il l'ôte avec modestie, se couche par terre, et reçoit les coups dont on le charge, sans remuer ni changer de posture. Le gouverneur l'ayant encore menacé d'écrire au Roi, le Saint lui dit : « Qui devons-nous plutôt craindre, ou un homme » mortel, ou Dieu qui a fait toutes choses de rien ? » Et comme on le pressait de sacrifier au feu, au soleil et à la lune, il répondit : « Je ne regarderai jamais comme » des divinités les créatures que le vrai Dieu a faites » pour notre usage. » Après avoir rendu ce glorieux témoignage à sa foi, il fut renvoyé en prison.

Cependant l'abbé Justin fut informé de tout ce que souffrait son disciple pour la cause de Jésus-Christ ; il ordonna des prières dans la communauté, et fit partir deux moines pour le consoler et l'assister. Quant au saint confesseur, il était obligé de porter des pierres tout le jour, il n'avait de relâche que pendant la nuit, encore en passait-il une grande partie en oraison. Sa conduite frappait extraordinairement ses compagnons. Un d'entre eux le vit une nuit tout rayonnant de lumière, et au milieu d'un chœur d'anges qui priaient avec lui : il le fit

voir aussi aux autres prisonniers. Le Saint avait coutume de prier le cou baissé, observant de ne pas remuer le pied, de peur de troubler le repos de celui qui était attaché à la même chaîne.

Dès que Marzabane eut reçu la réponse de Chosroès, auquel il avait écrit touchant Anastase, il fit dire au Saint que le Roi voulait bien user d'indulgence envers lui, et que s'il abjurait le christianisme seulement de bouche, il lui serait libre d'embrasser tel état qu'il voudrait. « Vous pourrez, ajouta l'envoyé, au nom du gou-» verneur, avoir une place parmi les premiers officiers. » Si vous ne vous sentez point de goût pour cette dignité, » et que vous aimiez mieux vivre en chrétien, et même » en moine, on ne vous inquiétera point sur cet article; » d'ailleurs, vous ne renierez votre Christ qu'en présence » d'un seul homme. Quelle injure lui ferez-vous, puis-» que, dans le fond du cœur, vous lui resterez toujours » attaché? » Saint Anastase répondit généreusement que l'apparence même de la dissimulation lui faisait horreur, et que jamais il n'aurait la lâcheté de renier son Dieu. Marzabane le voyant inébranlable, lui déclara qu'il avait ordre de l'envoyer au Roi chargé de fers. « Il est inutile » de m'enchaîner, dit le Saint, puisqu'il s'agit de souf-» frir pour Jésus-Christ, j'irai avec joie au lieu de ma » destination. » Le gouverneur ordonna de le faire partir dans cinq jours avec deux autres prisonniers chrétiens. Durant les préparatifs du voyage, arriva la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, que l'on célébrait le 14 Septembre. Le *commercier* ou receveur des tributs pour le Roi, qui était un chrétien de distinction, obtint pour Anastase la permission d'aller à l'église, et d'assister à l'office divin (*a*). Sa présence et ses exhortations affermi-

---

(*a*) Les Perses n'empêchaient point l'exercice de la religion chrétienne

rent les fidèles dans leurs bonnes résolutions, ranimèrent la ferveur des ames tiédes, et firent couler des larmes de tous les yeux. Après l'office, le Saint dîna chez le commercier, et retourna gaiement à sa prison.

Les cinq jours étant expirés, Anastase partit, sous bonne garde, de Césarée en Palestine, avec les deux prisonniers chrétiens dont nous venons de parler : il fut suivi par l'un des moines que l'abbé Justin avait envoyés pour l'assister (*b*). Dans tous les lieux où il passait, les chrétiens s'empressaient d'aller au-devant de lui, et de le recevoir avec les plus grandes marques de respect. Tant d'honneurs alarmaient l'humilité du Saint; il craignait que le poison de l'orgueil ne se glissât dans son cœur, et ne lui ravît sa couronne. Persuadé que les secours de la grâce lui étaient plus nécessaires que jamais, il écrivit à son abbé, de la ville d'Hiéraple et des bords du Tigre, pour lui demander l'assistance de ses prières, et celles de toute la communauté.

Lorsqu'il fut arrivé à Barsaloé en Assyrie, petite ville à deux lieues et demie de Discarthes ou Dastagerde, près de l'Euphrate, où était alors le Roi de Perse, on le mit en prison, en attendant des ordres plus particuliers Chosroès l'envoya interroger par un officier, qui tâcha de l'éblouir par les plus magnifiques promesses. « La pauvreté » de l'habit que je porte, dit le Saint, annonce assez le » mépris que je fais de la vanité des pompes mondaines. » Les honneurs et les richesses d'un Roi qui doit bien- » tôt mourir lui-même, ne sont pas capables de me » tenter. »

---

dans les lieux de leurs conquêtes où ils l'avaient trouvée établie; ils n'en voulaient qu'à ceux de leur pays qui se faisaient chrétiens, parce qu'ils regardaient leur conversion comme un outrage fait à leurs dieux, et comme un affront qui retombait sur toute la nation persanne.

(*b*) Les actes du martyre de notre Saint furent écrits par ce moine, ou au moins d'après ce qu'il en avait dit de vive voix.

Le lendemain l'officier revint à la prison, dans l'espérance que les menaces seraient plus efficaces que les promesses : il se trompa. « Seigneur, lui dit le Saint avec » tranquillité, il est inutile que vous vous tourmentiez de » la sorte. Je suis, par la grâce de Jésus-Christ, incapable » d'être ébranlé. Vous pouvez donc exécuter ce que vous » avez résolu à mon égard. » L'officier irrité le condamna à être cruellement fustigé, ce qui fut exécuté trois jours de suite; il ordonna ensuite qu'on l'étendît sur le dos, et qu'on lui mît sur les jambes une grosse pièce de bois, sur les extrémités de laquelle on fit encore monter deux hommes robustes. On peut imaginer l'effet que produisit une pression si violente. La patience et la tranquillité d'Anastase étonnèrent le juge. Il alla trouver le Roi, lui rendit compte de ce qui se passait, et lui demanda de nouveaux ordres.

Durant son absence, le geolier qui était chrétien, mais trop faible pour quitter une profession qui ne convenait nullement alors à un disciple de Jésus-Christ, permit aux fidèles de visiter Anastase. Ils accoururent en foule dans la prison; chacun s'empressait de baiser les pieds et les chaînes du martyr : on emportait comme une chose sainte et précieuse, ce qui avait seulement touché son corps, ou même les instrumens de son supplice. Le Saint, qui n'avait que de bas sentimens de lui-même, fut très-mécontent d'une telle conduite; il s'en expliqua même en termes assez forts, mais il ne put rien gagner.

L'officier étant de retour fit battre Anastase de nouveau, mais toujours inutilement. On eût dit, à voir la constance du martyr, que son corps était insensible. On le pendit ensuite par une main, après lui avoir attaché un gros poids aux pieds; il resta deux heures en cet état, sans que ni les promesses, ni les menaces que l'on mit encore en œuvre, pussent l'ébranler.

Enfin le juge, désespérant de pouvoir vaincre sa résistance, alla encore trouver le Roi, afin de savoir ses dernières volontés. Il eut ordre de faire mourir notre Saint avec les autres prisonniers chrétiens. A son retour, les deux compagnons d'Anastase, et soixante-six autres chrétiens, furent étranglés sur le bord du fleuve. On voulut qu'Anastase fût témoin de l'exécution : on se flattait que cet horrible spectacle l'ébranlerait. On employa encore d'autres moyens pour le faire rentrer dans la religion des Perses; mais ils furent tous sans succès. « Je m'attendais, » dit-il aux bourreaux, à un genre de mort plus cruel. » Je pensais qu'on mettrait mon corps en pièces : mais » puisque Dieu m'appelle à lui par une voie si facile, le » sacrifice que je lui fais de ma vie ne me coûte rien : » je le prie seulement de l'accepter. » A peine eut-il cessé de parler, qu'on l'étrangla comme les autres : on lui coupa ensuite la tête. Son martyre arriva le 22 Janvier, l'an de Jésus-Christ 628, et le 17e de l'empire d'Héraclius, jour auquel les Grecs et les Latins font sa fête. S. Anastase avait prédit la chute prochain du tyran Chosroès. La prédiction se vérifia dix jours après son martyre, lorsque l'Empereur Héraclius entra en Perse.

Le corps du Saint, qu'on avait jeté aux chiens avec ceux des autres chrétiens, fut seul respecté par ces animaux voraces (*). Les fidèles le rachetèrent, et l'enterrèrent dans le monastère de saint Serge, qui n'était pas

(*) Les chiens de l'Orient ne sont pas les amis de l'homme; ils sont cruels, altérés de sang, toujours affamés, et on ne peut les rassasier. Jamais on ne leur jette de nourriture, *ils en cherchent* où ils peuvent en trouver. Balayures, cadavres, immondices, ils dévorent tout, pourvu qu'ils puissent assouvir leur faim. Ils sont sur-tout avides de chair humaine. Voyez *Das alte und neue Morgenland* (l'Orient ancien et moderne) de Rosenmuller, tom. IV, § 813.

Note de la présente édition.

éloigné, et qui a fait donner le nom de Sergiopolis à la ville de Barsaloé. Le moine qui l'avait suivi rapporta sa tunique en Palestine ; son corps y fut aussi transféré dans la suite. Quelques années après, on le porta à Constantinople, et de là à Rome.

Le septième concile général approuva (1) l'usage de peindre la tête du saint martyr Anastase, ainsi que l'ancienne image de cette même tête, célèbre par plusieurs miracles, et que l'on gardait à Rome avec une vénération singulière : on la voit encore aujourd'hui dans l'église du monastère de Notre-Dame *ad Aquas Salvias*, qui porte le nom de Saint-Vincent et de Saint-Anastase (2). Les autres reliques de notre Saint sont dans la chapelle *ad Scalas Sanctas*, près de Saint-Jean-de-Latran. On trouve dans Bollandus l'histoire des miracles opérés par leur vertu.

+ LE B. GAUTIER DE BIERBEÉCK, CISTERCIEN DE HEMMERODE.

Sa vie fut écrite par Jean Gilmann, ou par Antoine Gentius, d'après le livre VIII, chapitres 38 et 39 de l'ouvrage : *De illustribus miraculis et historiis*, par Cæsarius, surnommé *Heisterbacensis*, ou de *Heisterbach*, ancienne abbaye de Cîteaux, près de Bonn. Elle était intitulée *Gesta Domini Walteri de Birbaco militis, postea monachi Cisterciensis*. Cæsarius était contemporain de Gautier, comme il le dit lui-même, l. 4, c. 54 : « *Ista nobis retulit sanctæ recordationis Walterus de Birbach* ; » et plus loin, l. 7, c. 26 : « *Retulit mihi Walterus de Birbach monachus de Hemmerode.* » Il répète la même chose, l. 5, c. 6 ; l. 10, c. 12 ; etc. — Ce que Cæsarius, dans ce livre, rapporte comme historien n'a, il est vrai, que peu de poids, mais ce qu'il raconte comme témoin oculaire nous ne pouvons nous refuser à le croire (*a*). Voyez Bollandus, tom. II, *Jan.* p. 447-450.

L'AN 1222.

Bierbeéck est un endroit assez remarquable situé à une

(1) *Act.* 4. (2) Mabill. *Iter. Ital. p.* 141.

(*a*) Cæsarius, d'après l'opinion générale, était natif de Cologne, entra

lieue et demie environ de Louvain, et portant anciennement le titre de baronnie. Mais plus tard ce bien passa aux comtes d'Aerschot dans les domaines desquels il se trouvait enclavé (*b*). Gautier dont nous donnons ici la vie, était un des plus illustres barons de Bierbeéck, et éleva sin-

en 1199 dans l'ordre de Cîteaux, remplit long-temps la charge de maître des novices à Heisterbach, devint après cela prieur de l'abbaye de Villers dans le Brabant, et mourut vers l'an 1240. Outre l'ouvrage cité plus haut, et publié d'abord à Nuremberg en 1481, puis à Douai en 1604, par le savant Colvenerius, il composa encore : *De vita et passione Sancti Engelberti*. Cologne 1633. — Voyez *Biblioth. Belg.* t. I, p. 147.

(*b*) Il y avait autrefois dans Bierbeéck un collége de six chanoines séculiers, mais on ignore par qui et quand il fut fondé; à la place du chapitre on y substitua un prieuré pour les moines de S. Nicaise de Reims, dans l'intention d'en faire une abbaye avec le temps, si les fonds devenaient suffisans. On attribue l'origine de ce prieuré à un certain *Ivan*, seigneur de Bierbeéck qui, en 1189, donna à l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims tout ce qu'il possédait dans ladite église de Bierbeéck. Henri I, duc de Lorraine et de Brabant, y donna son consentement, et permit, avec l'approbation du Pape Grégoire VIII, qu'après la mort des chanoines, on y substituerait des Bénédictins, auxquels le même duc accorda encore le patronat de cette église en 1234. Le doyen et le chapitre ayant consenti à ce changement, ce prieuré eut son plein effet en 1260. Pie IV éteignit ce prieuré en 1562 à l'instance de Philippe II, Roi d'Espagne, et unit les biens, cens et dîmes à la faculté de théologie de Louvain; ce qui fut confirmé en 1570 par sentence du conseil de Brabant, malgré tout ce que les moines de saint Nicaise firent pour s'y opposer. — Les historiens disent que les premiers seigneurs de Bierbeéck descendent des comtes de Louvain, ce qui peut se prouver par les armes, qui étaient à-peu-près les mêmes que celles de cette ville. La branche qui prenait son nom de la seigneurie de Bierbeéck et son surnom de Louvain, étant éteinte, Jean I, duc de Brabant, donna, en 1283, la terre de Bierbeéck à son frère Godefroid pour une partie de son héritage, et elle resta pendant quelques siècles unie avec celle d'Aerschot dans sa postérité, jusqu'à ce que ces biens passèrent dans la famille du comte d'Harcourt, ensuite dans celle de Croy, et en dernier lieu dans l'illustre maison d'Arenberg. — Voyez *Description de Louvain, etc.* Van Gestel, *Histor. Archiep. Mechlin.* tom. I, pag. 201—208. *Note de la présente édition.*

gulièrement l'honneur de sa maison. Déjà dans ses tendres années il avait une grande dévotion pour la très-Ste-Vierge, qu'il honora comme sa protectrice, et prenait à tous les exercices de piété un plaisir qui partageait la candeur de l'enfance. Le jeûne même et l'aumône ne lui étaient pas inconnus à cet âge. Ces vertus ne cessèrent pas de briller en lui lorsqu'il eut embrassé la carrière des armes, dans laquelle il ne se distingua pas moins par sa valeur. Il prit part à la croisade qui eut lieu à cette époque pour délivrer les chrétiens de l'esclavage des Turcs (1).

Ce fut à l'occasion d'un tournois qu'il renonça pour toujours au siècle et se livra tout entier au service de Dieu sous la protection de la Sainte-Vierge, dont l'intercession lui avait valu plus d'une faveur du ciel. Il signala cette résolution en se rendant un jour dans une église placée sous l'invocation de la Mère du Seigneur. Là, la corde au cou, il se prosterna au pied de l'autel, jura une fidélité éternelle à cette puissante médiatrice, et, pour preuve de sa dévotion, il s'acquitta tous les ans d'une *offrande* en honneur de la Mère de Dieu. Aux veilles des fêtes de la Vierge, ainsi que les vendredis, il jeûnait toujours au pain et à l'eau, donnant d'ailleurs l'exemple de toutes les vertus chrétiennes; aussi Dieu lui accorda le don des miracles.

Cependant pour pouvoir suivre avec moins de gêne les inspirations de sa piété, il se fit recevoir à Hemmerode dans l'ordre de Cîteaux, qui était alors dans sa plus grande splendeur. On le chargea aussitôt, à cause de sa modestie et de sa profonde piété, de la réception des étrangers. Sa cha-

---

(1) Voyez Cæsarius, l. IV, c. 12 : « Frater Walterus...... referre » solet miraculum mirabile, cui se interfuisse memorat. *Cum peregrini* » *in prima expeditione obsiderent civitatem Achon*, *etc.* »

rité envers les pauvres allait si loin qu'il leur distribua souvent tout ce dont il pouvait disposer ; un jour en hiver il ôta ses souliers et les donna à un malheureux qu'il rencontra dans la rue (2). Il aimait la paix et se hâtait de porter des paroles de réconciliation partout où il savait que la discorde avait séparé les esprits. Il possédait à un haut dégré le talent de dompter toute espèce de passion et de ramener par ses paroles et par son exemple les brebis égarées (3). Il parlait avec une onction particulière lorsqu'il s'agissait d'affermir les faibles contre la tentation et de les armer de courage et de persévérance, et il ne leur cachait pas les combats pénibles que lui-même avait à subir. Il possédait éminemment le don de la prière, et des larmes. Il aimait à prier debout, les yeux tournés vers le ciel ; et c'est à table, où ordinairement il se plongeait dans de profondes méditations sur le mystère de l'incarnation, qu'il répandait sur-tout d'abondantes larmes.

Gautier termina ses jours riches en vertu à Villers, abbaye de Cîteaux en Brabant (4), l'année 1222, et selon toute apparence le 22 Janvier. Dieu a honoré ses reliques par un grand nombre de miracles. On ne peut douter que son culte n'ait existé autrefois dans le Brabant, mais on ne sait pas s'il a été formellement canonisé.

---

(2) « Hæc me presente facta sunt, » dit Cæsarius.

(3) « Discordantes concordabat, inobedientes exorabat, iracundos et » impatientes ad cor sæpius revocabat, tentatos exemplis plurimis, » quæ semper ad manum habebat, allelujabat. » *Joan. Gilmannus*, c. 4.

(4) Voyez Sanderi *Brabantia illustrata*, t. I, p. 417 et seqq.

+ SS. VINCENT, ORONTE, VICTOR, AQUILINE ET SON ÉPOUX, MARTYRS A GIRONNE EN ESPAGNE.

Tiré des actes des Saints, que l'auteur anonyme (évêque des Gaules) assure avoir puisés à une source certaine. Les mêmes se trouvent dans les Bollandistes marqués au 22 Janvier.

Tous ces chrétiens ont souffert, de même que le diacre Vincent, sous les Empereurs Dioclétien et Maximien. Le feu de la persécution s'alluma en 290 (*a*) à Gironne en Espagne, où s'étaient rendus les deux frères Vincent et Oronte, païens convertis, dont on ne peut pas exactement déterminer la patrie (1). Rufin, gouverneur de ce pays, mit tout en œuvre pour forcer les chrétiens à l'apostasie; mais les fidèles, « fortifiés par l'esprit du Sei- » gneur, et par le sacrement du Dieu mystérieux, et ra- » fraîchis par la rosée divine de la foi » comme s'exprime l'auteur des actes que nous avons cités, « s'élancèrent vers » la palme du triomphe, et conquirent la couronne des » bienheureux. Chaque jour voyait couler le sang chré- » tien, qui ne pouvait assouvir la rage des persécuteurs. »

Dans ce temps-là Vincent et Oronte arrivèrent à Roda, petite ville à peu de distance de Gironne, dans la Catalogne, où ils trouvèrent Victor le Lévite qui leur donna l'hospitalité. Les deux frères se rendant un jour sur une montagne voisine, tant pour se soustraire aux poursuites de Rufin que pour se fortifier par la prière, celui-ci entra dans la demeure de Victor, et lui dit : « parle » traître, toi qui non-seulement résistes aux ordres de l'Em-

(*a*) Car les actes disent que c'était la septième année du règne de ces Empereurs.

(1) Voyez Bollandus, t. II, p. 390.

» pereur Dioclétien, et confesses la foi de celui que les » juifs ont crucifié, mais qui donnes même l'hospitalité » à des séducteurs tels que Vincent et Oronte, parle » où les as tu cachés ? ou bien, pourquoi t'avises-tu » de détourner le peuple du culte de Vénus et de Mi- » nerve, et de le mener à Jésus-Christ que tu fais passer » pour votre Dieu à vous autres ? J'en prends les dieux » à témoins, si tu ne me déclares où sont ces débaucheurs » Vincent et Oronte, je ferai tomber tous les châtimens » sur toi. » Victor repartit sans hésiter : « Apprends que » ceux que tu cherches ne sont pas des séducteurs, mais » des serviteurs du Dieu très-haut ; car ils croient en Jé- » sus-Christ, notre Seigneur, qui a été conçu par le Saint- » Esprit et qui est né de la vierge Marie. » Le gouverneur : « Jésus-Christ, que tu dis Fils de Dieu et né d'une vierge, » les juifs l'ont attaché à la croix et livré à la mort la plus » honteuse ; et mes dieux, que l'Empereur le plus puissant » a fait couler de l'or le plus pur, vous refusez de les ado- » rer ? » Victor répliqua : « Ces idoles, que ton Empereur a » fait faire, sont l'ouvrage de la main de l'homme. C'est » pourquoi il est dit d'eux : *Ceux qui en font leur ressem-* » *blent, comme tous ceux qui ont confiance en eux* (2) ; » mais les Saints que tu demandes de voir, n'obéiront pas » à ta volonté ; ce sont des hommes généreux, issus d'un » sang royal, instruits dans les préceptes du Seigneur, et » dans la loi divine, à laquelle ils demeureront fidèles : » ils invoquent leur Dieu là bas sur la montagne. » A ces paroles le gouverneur entra en fureur, la mort des confesseurs fut arrêtée dans son esprit, et, accompagné d'espions, il gravit aussitôt la montagne, où les deux frères se livraient à la prière, et leur adressa ces paroles pompeuses : « Vous n'ignorez pas qu'au nom de l'Empereur j'ai plein

(2) Psaume CXIII.

» pouvoir de poursuivre tous ceux qui s'appellent chré-
» tiens, je vous exhorte donc, vaillans et magnanimes
» jeunes hommes, je vous exhorte par la noblesse de votre
» naissance, par les liens du sang qui vous placent près du
» trône impérial, de sacrifier aux dieux de l'Empereur
» Dioclétien : car je jure par le culte de nos dieux, que
» si vous écoutez mes paroles, votre crédit auprès de
» Dioclétien sera encore plus grand que le mien.»

Les confesseurs répondirent qu'ils avaient fermement résolu de n'adorer que le Créateur du ciel et de la terre. Rufin fit de nouvelles tentatives; mais comme elles n'eurent pas de succès, il les fit descendre dans la plaine où ils furent décapités.

Victor cacha les saints corps; le gouverneur en ayant été informé il le fit aussitôt venir et lui ordonna de sacrifier aux idoles. Le lévite s'y refusa; son corps fut horriblement déchiré, puis il fut mis à mort, en présence de ses parens, à la même place où les précédens avaient souffert. A la vue du sang de son fils, qui coulait, son père voulut prendre la fuite; mais sa mère Aquiline le retint en lui disant : « Soyons fermes dans la foi, et mourons » pour Jésus-Christ. » Tous deux tombèrent à genoux en priant et reçurent le coup mortel.

Le martyrologe romain fait mention de ces martyrs au 22 Janvier.

Voyez Bollandus, Usuard, Beda, Ado, Notker, Andrée Saussay, etc.

23 Janvier.

S. RAIMOND DE PENNAFORT.

Tiré de la bulle de sa canonisation, donné par Clément VIII en 1601, et de sa vie écrite par plusieurs auteurs espagnols, italiens et français. Voyez Fleury, l. 78, n. 55, 64, et *les Hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, par le P. Touron, t. I, p. 1.

L'AN 1275.

Saint Raimond naquit en 1175, au château de Pennafort en Catalogne (*a*). Ses progrès dans l'étude furent si rapides, que, dès l'âge de vingt ans, il enseigna la philosophie à Barcelonne, ce qu'il fit gratuitement. La supériorité avec laquelle il exerça cet emploi, rendit bientôt son nom célèbre. Il y avait un concours prodigieux à ses leçons; les maîtres mêmes les plus habiles ne rougissaient point d'aller le consulter.

Le Saint s'appliquait encore plus à former les cœurs que les esprits : de là ce zèle à inspirer une solide piété à tous ses disciples. Le temps qu'il pouvait dérober aux fonctions de son état, il l'employait à secourir les malheureux, et à terminer les différends qui s'élevaient entre ses concitoyens. Lorsqu'il eut atteint l'âge d'environ trente ans, il se retira à Bologne en Italie, pour se perfectionner dans l'étude du droit canonique et du droit civil. Ayant reçu le degré de docteur dans cette ville, il y professa, et toujours avec le même zèle et le même désintéressement qu'il avait montrés dans sa patrie.

L'université et le sénat de Bologne se félicitaient d'avoir

(*a*) La maison de Pennafort descendait de celle des comtes de Barcelonne, et était alliée de fort près à la famille royale d'Aragon. Le château de Pennafort fut changé en un couvent de Dominicains dans le quinzième siècle.

un professeur d'un si rare mérite, mais ils eurent bientôt la douleur de le perdre. Bérenger, évêque de Barcelonne, le leur enleva en 1219, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome. Il lui donna un canonicat dans sa cathédrale, et l'éleva successivement aux dignités d'archidiacre, de grand-vicaire et d'official. Raimond édifiait tout le clergé de Barcelonne par ses exemples et par la pratique exacte des vertus propres à son état ; il se distinguait surtout par sa ferveur, sa modestie, son zèle et sa charité pour les pauvres, qu'il avait coutume d'appeler *ses créanciers*.

Notre Saint ayant fait connaissance avec les Frères-prêcheurs établis à Barcelonne, en prit l'habit en 1222, huit mois après la mort de saint Dominique, fondateur de cet ordre : il avait alors quarante-sept ans. Jamais novice ne montra plus d'humilité, d'obéissance et de ferveur. Persuadé qu'il est toujours dangereux de faire sa volonté, il voulut dépendre en tout de celle de son directeur. Il savait que Jésus-Christ ne s'était soumis aux hommes que pour nous enseigner cette doctrine, et pour nous servir de modèle. La prière perfectionna l'édifice spirituel dont il avait jeté les fondemens sur la mortification la plus absolue. Comme il voulait se purifier de plus en plus des souillures de ses premières années, il pria ses supérieurs de lui imposer quelque rigoureuse pénitence qui pût expirer la vaine satisfaction qu'il avait prise quelquefois à enseigner. Ils lui en imposèrent une, mais bien différente de celle qu'il attendait. Cette pénitence fut de composer un recueil de cas de conscience pour l'instruction des confesseurs, et de ceux qui étudient la morale. On appelle ce recueil *la Somme de saint Raimond*, et c'est le premier ouvrage qui ait été écrit en ce genre. On n'y trouve point de principes hasardés ; ils sont puisés dans l'Écriture sainte et dans la tradition.

Raimond ne se concentrait pas tellement dans la solitude qu'il n'en sortît pour contribuer au salut des ames : il tra-

vaillait à la conversion des hérétiques, des juifs et des Maures ; il instruisait les fidèles, et réconciliait les pécheurs. Jacques, Roi d'Aragon, se mit au nombre de ses pénitens. Il était aussi confesseur de saint Pierre Nolasque, qu'il aida beaucoup dans l'institution de l'ordre *de la Merci pour la rédemption des captifs*.

Le Roi d'Aragon ayant épousé, sans dispense, Eléonore de Castille, sa proche parente, le Pape Grégoire IX envoya un légat sur les lieux pour examiner et juger cette affaire. Le mariage fut déclaré nul par les évêques des deux royaumes assemblés en concile à Tarragone ; mais il fut arrêté en même temps que D. Alphonse, né de ce mariage, serait réputé légitime et habile à succéder à son père. Le cardinal-légat fut si enchanté des vertus et de la capacité de Raimond, que le Roi avait mené avec lui au concile, qu'il le chargea de prêcher la croisade contre les Maures. Il s'en acquitta avec tant de zèle, de prudence et de charité, qu'il porta comme les premiers coups à la puissance formidable de ces infidèles. Les chrétiens, esclaves des Maures, étant extrêmement corrompus, il leur représenta avec autant de force que d'onction, qu'ils compteraient en vain sur la victoire, s'ils ne commençaient par détruire en eux le règne du péché, qui avait allumé la colère de Dieu. Il prêcha la même doctrine dans les différens royaumes d'Espagne ; ses discours produisirent les plus grands fruits. Il se fit partout un prodigieux changement dans les mœurs du peuple. La colère céleste étant désarmée, les chrétiens eurent toujours l'avantage sur leurs ennemis. Les Rois de Castille et de Léon leur enlevèrent plusieurs places importantes. Dom Jacques, Roi d'Aragon, les chassa des îles de Majorque et de Minorque, et quelque temps après (*b*), de tout le royaume de Valence.

(*b*) En 1237.

Le Pape Grégoire IX ayant appelé notre Saint à Rome en 1230, le fit son chapelain, c'est-à-dire, auditeur des causes du palais apostolique, puis son pénitencier et son confesseur. Plein de confiance en ses lumières, il lui demandait toujours son avis avant de prononcer sur les affaires difficiles. Il l'appelait le père des pauvres, à cause du zèle avec lequel il pourvoyait à leurs besoins. La pénitence que lui imposait Raimond, était de recevoir et d'écouter toutes les requêtes qu'on lui présentait, et d'y répondre sans délai. Ce pontife, très-versé dans la science du droit canonique, chargea le Saint de recueillir les décrets des Papes et des conciles depuis l'an 1150, où finissait la compilation de Gratien. Raimond mit trois ans à faire cette collection, connue sous le nom de *Décrétales*: elle est divisée en cinq livres. Grégoire ordonna, en 1234, qu'elle fût suivie dans les écoles et dans les tribunaux (*c*).

L'année suivante, le même Pape nomma Raimond à l'archevêché de Tarragone, capitale du royaume d'Aragon. L'humble religieux employa les prières et les larmes pour éloigner de lui une dignité qu'il regardait comme un fardeau redoutable; mais on n'eut point d'égard à ses prières. Cependant la charge de l'épiscopat fit sur lui une impression si vive, qu'il en tomba malade. Grégoire consentit enfin d'écouter les raisons tirées du mauvais état de sa santé; mais ce fut à condition qu'il indiquerait une personne ca-

(*c*) Cette collection est la partie la plus achevée de tout le corps du droit canonique, et celle sur laquelle les commentateurs ont ordinairement travaillé. Il ne faut pourtant pas négliger, comme on ne le fait que trop souvent, la lecture du décret de Gratien, où, en retranchant quelques citations aprocryphes, on trouvera les plus beaux préceptes sur les différens devoirs de tous les états. Il est vrai que cette belle compilation aurait un mérite de plus, s'il y régnait une méthode plus suivie et plus raisonnée, et si l'on remarquait dans toutes les matières cet enchaînement et cette liaison qui partent des principes généraux; mais il ne sera pas difficile, pour peu qu'on ait de jugement, de suppléer à ce défaut.

pable de le remplacer. Le choix du Saint tomba sur un pieux et savant chanoine de Gironne. Ce ne fut pas la seule occasion où il fit éclater son éloignement pour les dignités.

Raimond retourna, avec l'agrément du Pape, dans sa patrie, pour y rétablir sa santé qui était toujours mauvaise. On l'y reçut avec les plus grandes démonstrations de joie. On eût dit que le salut du royaume et de chaque particulier dépendait de sa présence. Rendu à lui-même et à la solitude, il reprit ses premiers exercices. Il voulut faire comme un second noviciat, et pria ses supérieurs de lui enseigner de nouveau les règles de la perfection monastique. Il ajouta encore aux austérités de la règle, en ne mangeant qu'une fois le jour, excepté les dimanches. Sa ferveur était si grande, qu'il ne pouvait retenir ses larmes, non-seulement quand il priait seul, mais même pendant l'office divin. Sa douceur et son humilité avaient quelque chose d'admirable. Toujours petit à ses propres yeux, il ne se laissa point éblouir par les louanges qu'on lui donnait de toutes parts. Il avait un talent singulier pour retirer les pécheurs de leurs égaremens, et il n'y a que Dieu qui connaisse toutes les conversions dont il fut l'instrument.

Le Saint-Siége et le Roi d'Aragon avaient en lui une confiance entière; ils l'employèrent plus d'une fois dans les affaires importantes, et jamais ils ne se repentirent du choix qu'ils avaient fait.

Pendant que Raimond goûtait à Barcelonne les douceurs de la vie privée, le chapitre des Frères-prêcheurs, tenu à Bologne en 1238, lui envoya quatre députés pour lui porter la nouvelle de son élection au généralat (*d*). Il en fut

---

(*d*) Saint Raimond fut le troisième général des Frères-prêcheurs; il prit la place de Jourdain de Saxe. Celui-ci était originaire de l'ancienne principauté électorale de Mayence et succéda immédiatement à S. Dominique, après avoir été en premier lieu père provincial dans la Lom-

accablé de douleur; il eut recours aux plus vives représentations, et même aux larmes, pour se dispenser d'accepter cette charge; mais on ne voulut point l'écouter; il fallut céder à la fin, et se soumettre par obéissance. Le nouveau général fit à pied la visite de son ordre, sans rien diminuer de ses austérités, et sans omettre aucun de ses exercices ordinaires. Son principal soin fut d'inspirer à ses enfans spirituels l'amour de la régularité, de la solitude, de la mortification, de la prière, des travaux évangéliques, et sur-tout de la prédication. Il donna une meilleure forme au recueil des constitutions de son ordre, et éclaircit par des notes les passages qui pouvaient souffrir quelque difficulté. Cet ouvrage fut approuvé dans trois chapitres généraux. Dans un de ces chapitres, tenu à Paris en 1239, le Saint fit arrêter qu'on recevrait la démission d'un supérieur qui produirait de bonnes raisons. On ne douta pas qu'il n'eût en cela travaillé pour lui-même, quand on le vit l'année suivante se démettre du généralat, sous prétexte de son grand âge. Ce fut avec la plus grande joie qu'il rentra dans l'état de simple religieux.

Comme le zèle du salut des ames dévorait le Saint de plus en plus, il reprit les fonctions du sacré ministère. L'unique but de toutes ses pensées était de faire à Jésus-Christ de nouvelles conquêtes, sur-tout parmi les Sarrasins. Ce fut dans le dessein de faciliter la conversion de ces infidèles, qu'il engagea saint Thomas à écrire son traité *contre les Gentils*; qu'il introduisit l'étude de l'arabe et de l'hébreu dans plusieurs couvens de son ordre; et qu'il en

---

bardie. — En 1236, il tint une assemblée capitulaire à Paris, et entreprit avec quelques autres membres de son ordre peu de temps après un voyage dans la Terre-Sainte : il fit naufrage non loin de Jaffa. Comme auteur nous avons de lui : *Liber de origine ordinis sui*, et *Corona virginis Mariæ*. Leandre Alberti a écrit sa vie.

Note augmentée dans la présente édition.

fit fonder deux parmi les Maures, l'un à Tunis, et l'autre à Murcie. Tous ces moyens réunis produisirent des effets si heureux, qu'en 1256 le Saint écrivait lui-même à son général que dix mille Sarrasins avaient reçu le baptême.

Le voyage que Raimond fit à Majorque avec dom Jacques, lui procura l'occasion d'affermir l'Église fondée depuis peu dans cette île. Dom Jacques, aussi grand homme de guerre qu'habile politique, aimait sincèrement la religion; mais l'amour des femmes ternissait l'éclat de ses rares qualités. Malgré la docilité avec laquelle il écoutait les avis que le Saint lui donnait sur ses désordres, malgré les belles promesses qu'il faisait souvent de changer de vie, il n'avait point le courage de vaincre son malheureux penchant. Le bruit s'étant répandu qu'il entretenait un commerce illicite avec une dame de la cour, Raimond le pressa de la renvoyer : il le promit, mais il négligea de tenir parole. Le Saint, mécontent de ce délai, demanda la permission de retourner à Barcelonne : le Roi la lui refusa, et défendit même, sous peine de mort, de le laisser embarquer. Raimond, plein de confiance en Dieu, dit à son compagnon : « Un Roi de la terre nous ferme le passage ; » mais le Roi du ciel y suppléera. » Son espérance ne fut point confondue; car Dieu fit un miracle en sa faveur pour lui procurer le moyen de retourner à Barcelonne (*e*). Dom Jacques, informé de ce qui s'était passé, rentra en lui-même, et suivit toujours dans la suite les avis de Raimond, soit pour la direction de sa conscience, soit pour le gouvernement de son royaume.

Cependant le saint homme sentant que sa fin appro-

(*e*) On peut voir le détail de ce miracle dans la bulle de la canonisation du Saint, et dans les premiers historiens de sa vie. Le P. Touron raconte au long comment le Saint passa la mer sur sa chappe étendue sur les flots, quoique le trajet fût de soixante lieues.

chait, s'y prépara par un redoublement de ferveur, et en consacrant les jours et les nuits aux exercices de la pénitence et de la prière. Durant sa dernière maladie, les Rois de Castille et d'Aragon le visitèrent avec leur cour, et s'estimèrent heureux de recevoir sa bénédiction. Enfin il mourut dans sa centième année, le 6 Janvier 1275, après s'être muni des sacremens de l'Église. Les deux Rois dont nous venons de parler assistèrent à ses funérailles avec les princes et princesses de leur sang. Il se fit à son tombeau un grand nombre de miracles (*f*), dont plusieurs sont rapportés dans la bulle de sa canonisation donnée par Clément VIII en 1601. Clément X a fixé la fête de saint Raimond au 23 Janvier.

Les Saints ne sont entrés dans les fonctions du ministère sacré, qu'après avoir appris dans la solitude à mourir au monde et à eux-mêmes; qu'après s'être revêtus de l'esprit de Jésus-Christ, et s'être familiarisés avec la pratique du recueillement intérieur. Lorsque l'utilité du prochain les appliquait aux travaux apostoliques, ils ne se contentaient pas de ménager certains momens, *où, dans* le silence de la retraite, ils s'élançaient vers Dieu par la vivacité de leurs gémissemens et de leurs désirs; ils faisaient encore toutes leurs actions dans une telle disposition de cœur, qu'elles devenaient, en quelque sorte, un acte continuel d'amour et de louanges.

Et voilà, selon saint Bonaventure, ce qui caractérise un homme vraiment intérieur. « Toujours, dit ce saint doc» teur (1), il a son esprit élevé vers Dieu.... Toutes les fois » que son attention en est distraite, ne fût-ce que pour un » instant, il gémit et s'afflige d'avoir eu le malheur d'être » privé de la présence de son bien-aimé, qui ne l'oublie

(*f*) Le récit de ces miracles remplit 15 pag. *in-fol.* dans Bollandus.
(1) S. Bonav. *de profect. Religios.* l. 2, c. 20, p. 604.

» jamais. Comme le bonheur des Saints consiste dans la vi-
» sion éternelle de Dieu, c'est y participer en quelque sorte
» que de penser continuellement à lui. Qu'il soit donc tou-
» jours présent à notre esprit dans ce lieu d'exil....., même
» au milieu de nos occupations extérieures. Imitons les an-
» ges, qui, en exerçant les fonctions dont ils sont chargés
» auprès de nous, ne perdent jamais Dieu de vue. »

Ste EMÉRENTIENNE, VIERGE ET MARTYRE.

SAINTE EMÉRENTIENNE reçut la couronne du martyre vers l'an 304. On trouve son nom dans les martyrologes de saint Jérôme, de Bède, etc. Il est dit dans ces actes qu'elle fut assommée à coups de pierres, lorsque n'étant encore que catéchumène elle priait sur le tombeau de sainte Agnès.

S. CLÉMENT D'ANCYRE, ÉVÊQUE ET MARTYR.

CE Saint, que les Grecs comptent parmi *les grands* martyrs, souffrit sous l'Empereur Dioclétien. Nous lisons dans ses actes qu'on prolongea son martyre, en lui faisant endurer divers supplices durant l'espace de vingt-huit ans : mais ceci n'est pas appuyé sur des preuves bien solides (*a*). On a gardé long-temps ses reliques à Constantinople, où il y avait deux églises de son nom, celle du palais, et une autre dans le faubourg appelé aujourd'hui *Péra*. Les Latins s'étant rendus maîtres de Constantinople dans le treizième siècle, apportèrent à Paris le crâne de saint Clé-

(*a*) Les actes de notre Saint sont l'ouvrage de quelque Grec moderne. Baronius et les plus habiles critiques ont démontré qu'ils étaient apocryphes.

ment. La Reine Anne d'Autriche le donna à l'abbaye de Val-de-Grâce qu'elle faisait rebâtir. Les Latins apportèrent aussi en Occident les reliques de S. Agathange, qui avait été martyrisé avec saint Clément d'Ancyre.

Voyez Chastelain, p. 386, et le P. Le Quien, *Or. Christ.* t. I, p. 457.

S. EUSÈBE, ABBÉ.

SAINT EUSÈBE fut abbé d'un monastère situé entre Bérée et Antioche. Son exemple était une prédication des plus touchantes; son visage même inspirait l'amour de la vertu à ceux qui le voyaient. Quoiqu'il ne fît qu'un repas tous les quatre jours, il ne permettait point à ses moines d'être plus de deux sans manger. Il leur recommandait la mortification de chaque sens en particulier, mais sur-tout l'exercice de la prière continuelle, qui devait sanctifier le travail des mains. Un jour qu'Ammien, prédécesseur d'Eusèbe dans le gouvernement du monastère, lisait l'Écriture sainte pour l'édification des frères, ce dernier jeta par hasard les yeux sur des ouvriers assis dans un champ voisin, ce qui lui donna une distraction pendant la lecture. Pour se punir de cette faute légère, il porta jusqu'à sa mort, c'est-à-dire, pendant plus de quarante ans, un collier de fer, attaché à une ceinture aussi de fer, qui le tenait serré par le milieu du corps, de sorte qu'il ne pouvait regarder qu'à ses pieds. Il ne sortit plus de sa cellule que pour aller à l'église par un passage fort étroit. La réputation de sa sainteté attira auprès de lui un grand nombre de disciples. Ce saint homme florissait dans le quatrième siècle. Les Grecs en font mémoire en ce jour.

Voyez Théodoret, *Philoth.* c. 4, et *Hist. Eccles.* l. 4, c. 28.

S. ILDÉFONSE, ÉVÊQUE DE TOLÈDE.

Saint Ildéfonse était un savant Bénédictin, qui fut d'abord abbé du monastère d'Agli, situé dans un des faubourgs de Tolède : on l'élut au mois de Décembre de l'année 657, pour succéder à Eugène sur le siége de cette ville. Le père Florès, de qui nous apprenons ceci, ajoute qu'il mourut le 23 Janvier 667 après avoir été évêque neuf ans et deux mois (*a*). Saint Ildéfonse nous a laissé plusieurs écrits, dont le plus célèbre est le livre *de la virginité perpétuelle de la Sainte-Vierge* (*b*). On y trouve les sentimens

(*a*) Le père Florès prétend que S. Ildéfonse a été le trente-unième évêque de Tolède depuis S. Eugène. Il pense avec les autres écrivains de son pays, que S. Eugène, disciple de saint Denis de Paris, fut sacré en 112, premier évêque de Tolède.

(*b*) Il le composa pour réfuter Helvidius, Jovinien et un certain juif. Nous avons encore plusieurs lettres de lui, et quelques sermons sur la Sainte-Vierge. Le père Florès les a publiés dans sa *Spana Sagrada*, t. V, *append.* 7, p. 490. Le cardinal d'Aguirre a fait réimprimer dans le tome second de ses conciles d'Espagne, p. 534, les lettres du Saint, que dom Luc d'Achéry avait données au public, *Spicil.* t. II.

Le catalogue des écrivains ecclésiastiques par S. Ildéfonse, ne contient que quatorze chapitres.

Son *Instruction sur la connaissance du baptême*, et son *Désert spirituel*, ou livre *de itinere deserti quo pergitur post Baptismum*, ont été publiés par Baluze, *Miscel.* t. VI.

Outre le livre *sur la virginité perpétuelle de la B. Vierge Marie, contre trois infidèles*, duquel nous venons de parler, il y a encore parmi les ouvrages du Saint un Sermon qui porte le même titre. D'Achéry, Pozzi et Ceillier le donnent à Paschase Radberd; mais Andrassi soutient qu'il est vraiment l'ouvrage de S. Ildéfonse, dans une dissertation imprimée à Rome en 1743, sous le titre de *Vindiciæ Sermonis S. Ildefonsi de perpetuâ virginitate Dei genitricis Mariæ.*

Le sermon sur la purification de la Sainte-Vierge, les deux sur sa naissance, et les six sur son assomption, ne peuvent être attribués à S. Ildéfonse, quoiqu'on les trouve dans l'édition de ses ouvrages, donnée par Feu-Ardent en 1676.

de la plus tendre dévotion envers la Mère de Dieu, et de la plus vive confiance en son intercession auprès de son Fils. Le Saint avait encore une dévotion singulière à sainte Léocadie, patronne de Tolède. Les Espagnols l'appellent *Ildefenso*, et le peuple *Alonso*, par abréviation.

Voyez dans Mabillon, *sæc.* 2. *Ben.* la vie de saint Ildéfonse, écrite 23 ans après sa mort par saint Julien, évêque de Tolède; et Fleury, l. 39, n. 40. La vie du même Saint, par Cixila, n'est point authentique. On peut lire les remarques que le P. Florès a faites sur ces deux vies, dans sa *Spana Sagrada*, t. V, *tr.* 5, n. 31, p. 275, *et app.* 9, *ibid.* p. 522.

S. BARNARD, ARCHEVÊQUE DE VIENNE EN DAUPHINÉ (*a*).

Ses parens, d'une des plus illustres familles du Lyonnais, le firent élever avec beaucoup de soin dans la connaissance des lettres, et dans la pratique des vertus chrétiennes. Après la mort de ses frères, ils l'envoyèrent à la cour de Charlemagne, en 799. Barnard avait alors dix-huit ans; il vécut au milieu du monde, comme il aurait fait dans un désert. A des aumônes abondantes, il joignait des jeûnes rigoureux, et l'exercice d'une prière fervente auquel il lui arrivait souvent de consacrer les nuits. Il se maria par obéissance pour ses parens; mais sa femme ayant depuis consenti à ses pieux desseins, il quitta le siècle à l'âge de 25 ans, et prit l'habit religieux dans le monastère qu'il avait fondé à Ambournai, dans le Bugey (*b*). Il s'y

(*a*) On dit aussi *Bernard* et *Bern-hart*. Il est honoré à Romans sous le nom de *Barcar* ou *Barnar*.

(*b*) Ce monastère était à huit lieues de Lyon; il appartenait en dernier lieu aux Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, et dépendait immédiatement du Saint-Siége. Le bourg d'Ambournai lui doit son origine, et a toujours eu ses abbés pour seigneurs.

regarda comme le dernier des frères, et jamais il ne tira vanité du titre de fondateur. Ses austérités étaient si grandes, qu'elles paraissaient presque au-dessus des forces de la nature humaine. Le premier abbé d'Ambournai étant mort, il fut forcé de prendre sa place, et de se charger du gouvernement du monastère.

La réputation de sa sainteté était si bien établie qu'on l'élut, vers l'an 817, pour succéder à Wolfère sur le siége archiépiscopal de Vienne; mais il ne voulut point acquiescer à son élection, et il fallut un ordre exprès du Pape pour arracher son consentement. Le Pape Pascal lui envoya le *pallium*, et confirma tous les droits accordés à son église par le Saint-Siége (*c*). Le Saint allia les mortifications du cloître aux travaux apostoliques et à la sollicitude pastorale. Sa charité le rendit extrêmement sensible aux misères des pauvres, et sur-tout au triste sort des pécheurs; de manière que quand quelqu'un venait lui confesser ses crimes, il en ressentait plus de douleur que le pénitent même.

Louis-le-Débonnaire, que la mort de Charlemagne, arrivée en 814, avait mis en possession de l'empire, donna le titre d'Empereur à Lothaire, son fils aîné, dans une assemblée qui fut tenue la même année à Aix-la-Chapelle. Quoique l'acte eût été envoyé au Pape pour être confirmé, Lothaire ne se fit couronner à Rome que l'an 823. Ce prince uni avec les Rois Louis et Pepin, ses frères, prit les armes en 830 contre son propre père; ils colorèrent tous trois leur révolte du prétexte de la tyrannie de l'Impératrice Judith, leur belle-mère, qu'ils accusaient encore d'entretenir un commerce criminel avec Bernard, comte

---

(*c*) Nous avons encore la lettre que le Pape Pascal écrivit à saint Barnard. Voyez le père Labbe, *Conc. App.* t. VII, p. 1869; Bollandus, *ad.* 23 *Jan.*, et Mabillon, t. VI, *Act. Ord. S. Bened.*

de Barcelonne. L'Empereur et l'Impératrice furent enfermés à Soissons, l'un dans le monastère de Saint-Médard, et l'autre dans celui de Sainte-Croix. La liberté fut pourtant rendue à l'Empereur au mois d'Octobre de la même année ; mais il la reperdit en 833. Les trois princes, irrités de ce qu'il se laissait toujours gouverner par Judith, et de ce qu'en faveur du fils (*d*) qu'il avait eu d'elle, il avait changé le partage déjà fait entr'eux, prirent une seconde fois les armes contre lui ; ils l'enfermèrent encore dans le monastère de Saint-Médard. On vit ce malheureux père dans l'église de Notre-Dame de Soissons, faire une confession de ses prétendus crimes et se revêtir de l'habit des pénitens publics. La plupart des rebelles furent appaisés par cette humiliation. Louis et Pepin s'en contentèrent, et se réunirent l'année suivante contre leur frère Lothaire, afin de l'obliger à remettre leur père en liberté. Il fut effectivement rétabli à Saint-Denis, le 1 Mars.

L'archevêque de Vienne, qui avait eu le malheur de se laisser séduire par les prélats et les seigneurs qui avaient concouru à la dégradation de Louis-le-Débonnaire, ne le vit pas plus tôt rétabli, qu'il se réfugia sur les terres de Lothaire en Italie, avec Agobard, qu'il avait ordonné archevêque de Lyon (*e*). Lothaire s'étant

---

(*d*) Charles, depuis surnommé *le Chauve*.

(*e*) Agobard, archevêque de Lyon, se déclara hautement pour les princes rebelles ; il fit même une apologie de leur conduite, que nous avons encore. Après la réconciliation de Lothaire avec son père en 837, il retourna à Lyon, où il mourut le 6 Juin de l'année 840. Il est honoré en ce jour d'un culte public à Lyon, et en Saintonge sous le nom de S. d'Aguebaud. Agobard était un prélat fort habile ; il a laissé plusieurs ouvrages que Papyre Masson publia à Paris en 1705. Baluze en donna une nouvelle édition en 1666, en 2 vol. *in*-8°.

Les écrits les plus utiles d'Agobard, sont, 1° *son traité contre*

réconcilié avec son père, Barnard rentra dans son église où il expia sa faute par un sincère repentir. Quelque temps après, il fonda dans son diocèse le monastère de Ro-

---

Félix d'Urgel. Il y prouve par l'Ecriture et par les Pères, qu'en Jésus-Christ il n'y a pas deux Fils de Dieu, l'un par nature, et l'autre par adoption; mais que Jésus-Christ est Fils unique et naturel de Dieu.

2° *Les trois traités contre les superstitions des juifs.* Le prélat y demande à l'Empereur qu'il ne leur soit pas permis d'empêcher le baptême de leurs esclaves qui veulent sincèrement recevoir ce sacrement.

3° *Le livre contre la loi de Gondebaud, Roi des Bourguignons,* laquelle ordonnait les duels judiciaires. Cette loi, publiée au sixième siècle, était encore en vigueur dans le neuvième. Saint Avit avait tâché de convaincre Gondebaud, que ces sortes de combats étaient injustes et superstitieux; mais il n'avait pu rien gagner. Agobard fait valoir les mêmes raisons, et presse l'Empereur d'abolir ces duels. On peut voir l'excellent ouvrage du P. Gerdil, Barnabite, contre les combats singuliers, imprimé à Turin en 1751.

4° *Le livre sur le tonnerre et sur la grêle.* Le but de l'auteur était de combattre l'illusion superstitieuse du peuple, qui s'imaginait qu'on devait en attribuer la production aux sorciers.

5° *Le livre des sentences.* Agobard y démontre la superstition des épreuves du feu et de l'eau, autorisées par les lois des Bourguignons.

6° Une lettre en réponse à Barthélémi, archevêque de Narbonne, qui avait consulté Agobard pour savoir ce qu'on devait penser de certaines personnes, dont les unes tombaient comme en épilepsie sur le tombeau de S. Firmin à Usez, et d'autres étaient agités à la manière de ceux qu'on nomme vulgairement *démoniaques.* Agobard répond qu'il attribue ces effets aux jugemens que Dieu exerce sur les personnes en question, et qu'il les regarde comme une espèce de fléau tout opposé aux guérisons miraculeuses que Dieu accorde par les mérites de ses Saints.

7° *Le traité des privilèges et des droits du sacerdoce,* contre les vexations des laïques.

8° *Le traité de la dispensation des biens ecclésiastiques,* contre ceux qui les emploient mal, soit parmi les clercs, soit parmi les usurpateurs laïques.

9° *Le livre sur les images,* où il est prouvé qu'on doit les révérer, sans toutefois les adorer.

mans (*f*), où il se retirait souvent pour se préparer à la mort, par les exercices de la prière et de la pénitence. Ayant eu divers pressentimens de la fin de sa vie, il prêcha pour la dernière fois dans sa cathédrale, et dit adieu à son peuple. Il se retira ensuite au monastère de Romans, où il passa trois jours et trois nuits en prières, prosterné sur son cilice : à l'entrée de la quatrième nuit, il entendit une voix qui lui disait : « Venez, on vous » attend. » Il reçut le saint Viatique, et mourut tranquillement au point du jour, qui était un dimanche, la 64e année de son âge, la 32e de son épiscopat, et la 842e de Jésus-Christ. On l'enterra le 23 Janvier, jour auquel on fit ensuite sa fête. Ses reliques étaient autrefois à Romans; mais elles ont disparu depuis les ravages des huguenots, dans le seizième siècle. Son nom n'a jamais été dans le martyrologe romain. On l'honore avec un office solennel, dans les diocèses de Vienne, Grenoble, Viviers, Die, etc.

Voyez les deux vies de saint Barnard. La première, écrite par un anonyme, dans le dixième ou onzième siècle, a été publiée par le père Mabillon, *sect.* 4, *Bened.* t. II, p. 561, et par Guichenon, *Histoire de Bugey, part.* 4, p. 175. La seconde, tirée du bréviaire de Vienne, se trouve dans Gonon, l. 4 *de Vitis Patrum Occidentis,* p. 262. Mabillon et Bollandus, t. II, *Jan.* p. 546, ont donné un fragment d'une troisième vie du même Saint. Ces deux auteurs ont aussi publié une petite histoire de l'élévation et de la translation du corps de saint Barnard, avec une relation de quelques miracles dont cette cérémonie fut suivie. Chifflet pense que cette relation est l'ouvrage de saint Adon, qui fut archevêque de Vienne après Agilmar, successeur de notre Saint. Voyez encore la vie de saint Barnard, par le P. Fleury-Ternal, Jésuite. *Paris,* 1732 et 1748, *in*-12.

(*f*) Ainsi appelé, parce qu'il était immédiatement soumis au Saint-Siége, *S. Bernardi de Romano oppido.* L'église était une collégiale de chanoines. L'abbaye de Romans fut sécularisée il y a 260 ans, et la mense abbatiale fut unie à l'archevêché de Vienne.

24 Janvier.

S. TIMOTHÉE, ÉVÊQUE ET MARTYR.

Voyez Tillemont, t. II. p. 142.

Saint Timothée, né d'un père gentil, et d'une mère juive nommée Eunice, était de Lycaonie, et probablement de la ville de Lystres. Eunice avait embrassé la religion chrétienne, ainsi que Loïde, grand'mère de Timothée, et saint Paul fait l'éloge de la foi de toutes les deux. Timothée s'appliqua, dès son enfance, à l'étude de l'Ecriture sainte (1). Le témoignage avantageux que les frères d'Icône et de Lystres rendirent de lui à saint Paul, qui vint prêcher en Lycaonie l'an 51 de Jésus-Christ, engagea cet apôtre à le choisir pour le compagnon de ses travaux, à la place de saint Barnabé. Il le circoncit toutefois à Lystres, avant de s'en faire suivre : car, quoique les cérémonies légales n'obligeassent plus depuis la mort de Jésus-Christ, il fut pourtant permis de les observer comme une chose indifférente, jusqu'à la ruine de Jérusalem et du temple (*a*). Saint Paul avait encore d'autres raisons pour en agir de la sorte, Il conciliait à son disciple l'estime des juifs, et leur montrait d'ailleurs qu'il n'était pas lui-même ennemi de leur loi. Ici saint Chrysostôme (2) admire la prudence et la charité de saint Paul. Ne doit-on pas aussi admirer l'humble docilité avec laquelle le disciple se soumit à une cérémonie douloureuse qui n'était point de précepte ? Saint Augustin (3) loue

---

(1) 2. Tim. III, 5.

(*a*) Par-là, disent les anciens Pères, on enterrait la synagogue avec honneur.

(2) *Præf. in 1 ad Tim.* (3) *Serm.* 177, *n.* 7.

encore le zèle et le désintéressement de Timothée, qui ne balança point d'abandonner son pays, sa maison, son père et sa mère, pour suivre un apôtre dont il lui faudrait partager la pauvreté et les souffrances.

Saint Paul, après avoir circoncis Timothée, lui confia, par l'imposition des mains, le ministère de la parole, sans avoir égard à sa grande jeunesse, une vertu extraordinaire suppléant en lui au nombre des années. Depuis ce temps-là, il le regarda toujours non-seulement comme son disciple et son cher fils, mais comme son frère et le compagnon de ses travaux (4). Il l'appelle *homme de Dieu* (5), et dit aux Philippiens, que personne ne lui est aussi uni de cœur et de sentimens que Timothée (6). L'estime du maître prouve assez quel était le mérite du disciple, dont la vocation au ministère évangélique avait d'ailleurs été accompagnée de prophéties faites à son sujet (7).

Saint Paul étant sorti de Lystres, parcourut avec son disciple le reste de l'Asie, puis s'embarqua pour la Macédoine, l'an 52 de Jésus-Christ, et prêcha l'évangile à Philippes, à Thessalonique et à Bérée. La fureur des juifs l'ayant obligé de quitter cette dernière ville, il y laissa Timothée pour affermir les nouveaux fidèles dans la foi. Lorsqu'il fut arrivé à Athènes, il lui manda de l'y venir trouver; mais sur la nouvelle que les chrétiens de Thessalonique souffraient une cruelle persécution, il l'envoya vers eux pour les consoler et les fortifier. Timothée revint trouver saint Paul, qui était pour lors à Corinthe, afin de lui rendre compte du succès de sa commission (8). Ce fut dans ce temps-là que l'Apôtre écrivit sa première épître aux Thessaloniciens. De Corinthe, saint Paul alla à Jérusalem, d'où il revint passer deux ans à Ephèse. Comme il avait

---

(4) Thess. III, 2. 1. Cor. IV, 17. (5) 1. Tim. VI, 11.
(6) Phil. II, 20. (7) 1. Tim. I, 18. (8) Act. XVIII.

formé le dessein de retourner dans la Grèce, il chargea Timothée et Eraste de le devancer en Macédoine, afin qu'ils fissent préparer les aumônes destinées au soulagement des chrétiens de Jérusalem.

Il donna ordre à Timothée en particulier d'aller ensuite à Corinthe, pour y corriger quelques abus, et pour rappeler aux fidèles la doctrine qu'il leur avait prêchée. Dans la lettre qu'il écrivit aux Corinthiens peu de temps après il leur recommandait fortement son cher disciple (9). Il attendit son retour en Asie, et le mena avec lui en Macédoine et en Achaïe. Timothée laissa l'Apôtre à Philippes, et le rejoignit à Troade. S. Paul, de retour en Palestine, fut mis en prison à Césarée; il y resta deux ans, après quoi il fut envoyé à Rome. Il paraît que Timothée était avec lui dans ce temps-là, puisqu'il est nommé conjointement avec lui à la tête des épîtres à Philémon, aux Philippiens et aux Colossiens, qui furent écrites dans les années 61 et 62. Timothée eut aussi le bonheur d'être emprisonné pour Jésus-Christ, et la gloire de confesser sa foi en présence d'un grand nombre de témoins; mais on le mit en liberté (10). Il fut ordonné évêque en conséquence d'une prophétie, et d'un ordre particulier du Saint-Esprit (11). Il reçut par l'imposition des mains la grâce du sacrement, et le pouvoir non-seulement de gouverner l'Église, mais encore de faire des miracles, avec d'autres dons extérieurs du Saint-Esprit. S. Paul étant retourné de Rome en Orient dans l'année 64 de Jésus-Christ, laissa son disciple à Ephèse pour gouverner l'Église de cette ville, pour s'opposer à ceux qui semaient une fausse doctrine, pour ordonner des prêtres, des diacres, et même des évêques (12); car il lui confia aussi le soin de toutes les églises d'Asie (13).

(9) 1. Cor. XVI, 10. (10) Heb. XIII, 23.
(11) 1. Tim. IV, 14. (12) 1. Tim. I.
(13) S. Chrys. *hom.* 15. *in* 1. *ad Tim.*

Saint Paul était encore en Macédoine, quand il écrivit sa première épître à Timothée. La seconde fut écrite de Rome un an après, c'est-à-dire, en 65. On y voit l'effusion d'un cœur plein de tendresse pour un fils bien-aimé. L'Apôtre, qui était alors dans les fers, conjure son cher disciple de venir le trouver à Rome, afin qu'il ait la consolation de le voir encore une fois avant de mourir. Il l'exhorte à ranimer cet esprit de courage, ce feu du Saint-Esprit dont il fut rempli le jour de son ordination; il lui donne des avis sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard des hérétiques de ce temps-là, et lui trace le caractère de ceux qui devaient s'élever dans la suite (14).

Nous apprenons de la première épître à Timothée, qu'il ne buvait que de l'eau : mais comme ses grandes austérités avaient altéré sa santé, et qu'il avait l'estomac très-faible, saint Paul lui ordonna *de boire un peu de vin*. Il dit *un peu*, remarquent les Pères, parce qu'il nous est utile que la chair soit faible, afin que l'esprit soit plus fort et plus vigoureux. Timothée avait peut-être alors 40 ans. Il est probable qu'il alla à Rome pour conférer avec son maître. *Il* était évêque d'Ephèse, avant l'arrivée de saint Jean dans cette ville. Ce dernier y résidait comme un apôtre qui avait une inspection générale sur toutes les églises d'Asie (*b*). Saint

---

(14) 2. Tim. III, 1. et 2.

(*b*) Dans l'Apocalypse, qui fut écrite en 95, Jésus-Christ reproche à l'évêque d'Ephèse d'être déchu de sa première charité : il l'exhorte à faire pénitence, et à rentrer dans la pratique de ses premières œuvres. (*Apoc.* II, 4.) Cet évêque ne pouvait être que saint Timothée, selon le P. Calmet. Pereira, Corneille de la Pierre, Grotius, Alcasar, Bossuet, etc., sont du même sentiment. Tillemont, t. II, p. 147; Bollandus, au 24 Janv. p. 563 et 564; Nicolas de Lyra et Ribera pensent que le reproche de Jésus-Christ tombait non sur S. Timothée, mais sur son troupeau : d'autres disent que saint Timothée ne montra peut-être point assez de vigueur en reprenant les vices : mais que le reproche de Jésus-Christ, lui fit réparer cette faute, et que son zèle lui

Timothée a toujours été regardé comme le premier évêque d'Ephèse (15). Les anciens martyrologes lui donnent le titre de martyr.

Voici ce que nous lisons dans les actes (*c*) de saint Timothée. Sous l'empire de Nerva, le 22 Janvier, 97 de Jésus-Christ, les païens célébrant une de leurs fêtes appelée *Catagogie*, dans laquelle ils portaient leurs idoles, assommèrent à coups de pierres et de massues Timothée, qui voulait s'opposer à leurs abominables superstitions.

Nous apprenons de saint Paulin (16), de Théodore lecteur, et de Philostorse (17), que les reliques de saint Timothée furent transférées solennellement à Constantinople en 356, sous le règne de Constance. Saint Paulin assure qu'il s'opérait un grand nombre de miracles dans tous les lieux où était la plus petite portion de ces reliques. Les corps de saint Timothée, de saint André et de saint Luc furent mis sous l'autel de l'église des apôtres à Constantinople. Les démons, dit saint Jérôme (18), témoignaient par leurs rugissemens combien ils ressentaient leur présence. La même chose est confirmée par saint Chrysostôme (19).

Saint Timothée dut sans doute beaucoup aux exemples domestiques qu'il avait sans cesse sous les yeux; mais ce

---

valut la couronne du martyre en 97. S. Jean l'évangéliste sacra évêque Jean I, pour succéder à S. Timothée. (*V. Constitut. Apostolic.* l. 8, c. 46.) Onésime fut le troisième évêque d'Ephèse. Voyez Le Quien, *Or. Christ.* t. I, p. 672.

(15) Eus. l. 3. c. 4. *Conc.* t. IV, p. 699.

(*c*) Ils paraissent avoir été écrits à Ephèse dans le cinquième ou sixième siècle. Photius nous en a laissé l'extrait. Ils sont attribuées, dans quelques manuscrits, au célèbre Polycrate, évêque d'Ephèse.

(16) *Carm.* 26. *édit. Murator.* 29, p. 659.

(17) *L.* 3, c. 2. (18) *In Vigilant.* c. 2.

(19) *Hom.* 1 *ad Pop. Antioch.*

fut principalement la lecture des livres saints qui lui inspira dès son enfance, et qui nourrit durant le cours de sa vie, cet esprit de religion et cet assemblage parfait de toutes les vertus qui le rendirent si cher au grand Apôtre. Saint Paul, en louant l'amour de son disciple pour la lecture et la méditation, le donna comme une preuve de sa piété, et de l'ardent désir qu'il avait de faire des progrès dans la divine charité. Lorsqu'il l'eut élevé au saint ministère, il lui recommanda toujours d'allier une lecture assidue aux autres exercices de la religion (20). En effet, un ministre de l'évangile, qui n'a pas de momens réglés pour s'examiner lui-même dans la retraite, pour vaquer à la lecture, à la méditation et à la pratique des autres exercices de piété, oublie le premier et le plus essentiel de ses devoirs, le soin de son ame. S'il laisse éteindre dans son cœur le feu sacré de la charité, comment pourra-t-il l'allumer dans le cœur des autres? Les mêmes exercices sont, jusqu'à un certain point, nécessaires dans tous les états. Comment, sans cela, conserver cet esprit de piété qui doit être l'ame de toutes nos actions, et sans lequel les fonctions même spirituelles manquent du principe qui les vivifie?

---

(20) 1. Tim. IV, 7 et 13.

S. BABYLAS, ÉVÊQUE D'ANTIOCHE ET MARTYR.

Tiré de saint Chrysostôme, *l. contra Gentiles, de sancto Babyla*, et *Hom. de sancto Babyla*, t. II, *edit. Bened.* p. 531. Le but du premier discours était de confondre les païens par les miracles de saint Babylas. Le second, composé cinq ans après, fut prononcé en 387, le jour de la fête du Saint, devant un nombreux auditoire. Les miracles de saint Babylas étaient récens, et avaient été opérés sous les yeux de plusieurs de ceux qui se trouvaient alors dans l'église. Les différens actes de ce Saint donnés par Bollandus, ne sont point authentiques. Voyez Tillemont, *Mém.* t. III, p. 400, *et Histoire des Empereurs*, t. III, et la dissertation du P. Merlin, Jésuite, contre Bayle, au sujet de ce que rapporte saint Chrysostôme du martyre de saint Babylas, *Mém. de Trév. Juin* 1737, p. 1051. Voyez encore le P. Stilting, un des continuateurs de Bollandus, *in Vit. sancti Chrysost.* § 15, p. 439, *ad* 14 *sept.* t. IV.

Vers l'an 250.

Saint Babylas, qui succéda à Zébin en 237, a été, après saint Ignace, le plus célèbre des anciens évêques d'Antioche. Il gouverna l'église de cette ville avec autant de zèle que de vertu, environ l'espace de treize ans, sous les Empereurs Gordien, Philippe et Dèce. Philippe (*a*), selon la

(*a*) Philippe naquit en Arabie d'une famille obscure, et fut élevé par l'Empereur Gordien *le jeune*, à la dignité de préfet des gardes prétoriennes; mais se voyant en Perse à la tête d'une armée victorieuse, il assassina son bienfaiteur, et se fit reconnaître Empereur par le sénat et le peuple de Rome en 244. L'histoire de son règne est fort embrouillée. Nous apprenons d'Eusèbe, que ce prince abolit à Rome les lieux de débauche, ce que n'avait pu faire Alexandre Sévère, le plus vertueux des Empereurs païens. Le même auteur ajoute, l. 6, c. 3, qu'on disait qu'il était chrétien, et qu'il se soumit à la pénitence canonique à Antioche. S. Jérôme, Vincent de Lérins, Orose, etc. affirment positivement que Philippe était chrétien; les mêmes auteurs, auxquels on peut joindre Eusèbe, Rufin et le Syncelle, disent qu'Origène écrivit deux lettres, l'une à ce prince, et l'autre à

chronique d'Alexandrie, étant arrivé à Antioche la veille d'une grande fête, se présenta avec l'Impératrice sa femme pour entrer dans l'église des chrétiens; mais Babylas lui en refusa l'entrée à cause de ses crimes dont il lui fit sentir l'énormité, sans s'écarter toutefois des règles d'une modération respectueuse. L'Empereur, après l'*exomologèse* ou confession de ses fautes, se mit au rang des pénitens publics, et resta à la porte de l'église.

La paix dont l'Église jouissait sous le règne de ce prince, multiplia le nombre des chrétiens; des villes entières se convertirent, et l'on éleva des temples, où l'on adorait publiquement Jésus-Christ. Mais nous voyons dans les ouvrages de saint Cyprien et dans la vie de saint Grégoire Thaumaturge, que cette paix fut aussi l'occasion du relâchement de plusieurs fidèles. Dieu permit une persécution, qui fut la septième générale, pour purifier ses Saints, et pour réveiller la ferveur des ames tiédes. Elle fut allumée, en 250, par l'Empereur Dèce, qui s'était frayé une route à la souveraine puissance par l'assassinat des deux Philippe, père et fils.

La manière dont s'exprime S. Chrysostôme touchant les circonstances de la mort de saint Babylas, a donné lieu à quelques difficultés. Ce Père, après avoir loué la fermeté

---

l'Impératrice sa femme avec ce ton d'autorité que lui donnait le sacerdoce chrétien. Si Philippe assista aux jeux séculaires de Rome, ce fut moins comme idolâtre, que parce que sa présence y était nécessaire. Au reste, cet Empereur était un fort mauvais chrétien, et peut-être simple catéchumène. Tyran cruel et ambitieux, il trempa ses mains dans le sang de son Souverain, et dans celui de Misithée, beau-père de Gordien : il fit encore périr le jeune prince, fils du Roi des Perses ou des Parthes, qu'on lui avait donné en ôtage : circonstances qui sont relevées par saint Chrysostôme. Enfin Dèce l'assassina à son tour, avec Philippe son fils, qu'il avait associé à l'empire vers le milieu de l'année 249.

avec laquelle le saint évêque d'Antioche avait refusé l'entreé de l'église à un Empereur, ou plutôt à un tyran barbare qui était alors à la tête d'une armée victorieuse (*b*), insinue que ce même Empereur, outré de la conduite de Babylas, le fit mettre en prison, où il mourut quelque temps après. Il s'ensuivrait de là que Philippe ne se serait point soumis à la pénitence publique, ou du moins que sa soumission n'aurait pas été bien sincère. Nous croyons qu'il vaut mieux s'en tenir au récit de saint Jérôme, qui dit que notre Saint fut mis en prison par l'ordre de Dèce (*c*), et qu'il y mourut des mauvais traitemens qu'on lui fit souffrir. Il demanda, avant sa mort, à être enterré avec ses chaînes, qu'il regardait comme l'instrument de son triomphe. Les chrétiens bâtirent une église sur son tombeau.

En 351, le César Gallus fit transférer le corps de saint Babylas au bourg de Daphné, à deux lieues d'Antioche. Son dessein était de remédier aux abominations par lesquelles on prétendait honorer Apollon, qui rendait des

---

(*b*) Philippe revenait alors de faire la guerre aux Parthes. Puisque son armée était victorieuse, il n'avait donc pas fait une paix désavantageuse avec ces peuples, comme le prétend Zonare. D'ailleurs, Gruter rapporte, p. 273, une ancienne inscription où Philippe a le titre de vainqueur des Parthes.

(*c*) Quelques-uns croient que l'Empereur, à qui S. Babylas refusa l'entrée de l'église, et que saint Chrysostôme ne nomme pas, fut plutôt Dèce que Philippe. Selon le père Stilting, Dèce ayant été proclamé Empereur dans la Pannonie, marcha d'abord contre Philippe qui fut assassiné; il mena ensuite son armée en Syrie, où commandait Priscus, frère de Philippe. Enfin il dissipa le parti de Jotapien, qui avait pris la pourpre. Ce fut dans ce temps-là que Babylas lui refusa l'entrée de l'église, 1° parce qu'il était idolâtre; 2° parce qu'il avait trempé ses mains dans le sang du fils de quelque Roi barbare qu'on lui avait donné en ôtage. Le silence des historiens, ajoute le même auteur, ne détruit point ce sentiment; on sait qu'ils ne parlent point de plusieurs faits arrivés dans ce temps-là, du moins paraît-il que saint Babylas mourut en prison sous l'Empereur Dèce.

oracles dans ce lieu. Il consacra auprès du temple d'Apollon, une église au vrai Dieu, sous l'invocation de saint Babylas, et y mit ses reliques renfermées dans une châsse qui était élevée hors de terre. Le voisinage du martyr rendit le démon muet. Ce fait est attesté par saint Chrysostôme, Théodoret (1), Sozomène, et plusieurs célèbres écrivains de l'antiquité, lesquels prennent de là occasion de triompher des païens (*d*).

Julien l'Apostat étant venu à Antioche en 362, offrit un grand nombre de sacrifices à l'idole d'Apollon, afin d'apprendre la cause de son silence. Le démon répondit à la fin qu'il ne pouvait parler jusqu'à ce qu'on eût enlevé les cadavres dont le voisinage était rempli. Julien entendit à demi-mot, et sans toucher à aucun des autres morts, il ordonna aux chrétiens d'ôter la châsse où était renfermé le corps de saint Babylas (*e*). Les chrétiens mirent sur un char la châsse du saint martyr, qu'ils conduisirent comme en triomphe à Antioche. Dans la marche on chantait les psaumes qui peignent la vanité et l'impuissance des idoles, et la multitude répétait après chaque verset : *Que tous ceux qui adorent les ouvrages de sculpture, et se glorifient dans leurs idoles, soient couverts de confusion.*

La nuit suivante, le tonnerre tomba sur le temple d'A-

---

(1) Théodoret, l. 3, *Hist.* 6, *et de Græcor. Affect.* l. 10. Rufin. Chrys.

(*d*) Nous lisons dans saint Chrysostôme que Libanius, célèbre sophiste païen, se plaignait du silence d'Apollon, à Daphné; mais il ajoutait que Julien l'avait délivré du voisinage d'un mort qui l'incommodait.

(*e*) C'est ainsi que les Pères et les historiens chrétiens du temps racontent le fait. Ammien-Marcellin, auteur païen, que fait de Julien le héros de son histoire, dit, l. 2, p. 225, que cet Empereur fit ôter tous les corps inhumés en cet endroit pour le purifier.

pollon : les magnifiques ornemens de cet édifice furent réduits en cendre, aussi-bien que l'idole; les murailles seules furent épargnées. A cette nouvelle, Julien, oncle de l'Empereur, et gouverneur d'Orient, accourut à Daphné. Il fit souffrir de cruelles tortures aux prêtres, pour découvrir si cet accident venait de leur négligence, ou des chrétiens. Ces malheureux dirent constamment qu'on ne devait s'en prendre qu'au feu du ciel; et il vint des paysans d'alentour, qui attestèrent qu'ils avaient vu tomber la foudre.

L'Empereur n'osa faire relever son idole, de peur que le feu du ciel ne tombât sur sa propre tête. Mais l'humiliation que le paganisme venait de recevoir, le rendit furieux contre les chrétiens, sur-tout contre ceux d'Antioche, et il se promettait bien de se venger à son retour de la guerre de Perse : mais Dieu se joue des projets insensés de ses ennemis. Julien périt misérablement dans son expédition contre les Perses, et le temple d'Apollon resta plus de vingt ans dans le même état.

Le martyrologe romain, celui de saint Jérôme et ceux d'Occident font mémoire de saint Babylas au 24 Janvier. Les Grecs l'honorent le 4 Septembre, avec trois enfans qui souffrirent le martyre avec lui, comme nous l'apprenons de saint Chrysostôme. On prétend que le corps de saint Babylas est aujourd'hui à Crémone, où il fut apporté d'Orient durant les croisades. Saint Babylas est patron de plusieurs églises en France, en Espagne et en Italie.

S. MACÉDONE, ANACHORÈTE EN SYRIE.

Saint Macedone ne vécut pendant quarante ans que d'orge trempée dans l'eau; mais cette nourriture ayant

30*

considérablement altéré sa santé, il fit usage du pain persuadé qu'il n'était point permis d'abréger sa vie pour éviter le travail et le combat. Théodoret rapporte que plusieurs malades, et sa mère entr'autres, furent miraculeusement guéris avec de l'eau sur laquelle Macédone avait fait le signe de la croix. Le même auteur assure que ce fut par les prières de ce saint anachorète, que sa mère, stérile depuis treize ans de mariage, obtint la fécondité, et qu'il lui était redevable de la naissance. S. Macédone mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il est nommé dans les ménologes des Grecs.

Voyez Théodoret, *Hist. eccl.* l. 5, c. 29, et *Philoth.* c. 13; saint Chrysostôme, *homil.* 17 *ad Pap. Antioch.*

Notice de la vie et des écrits de Théodoret.

Théodoret naquit à Antioche vers l'an 393. Ses parens qui l'avaient consacré à Dieu dès avant sa naissance, le firent élever avec soin dans la connaissance des langues grecque, hébraïque et syriaque. Il se retira, était encore fort jeune, dans un monastère voisin d'Apamée, après avoir distribué aux pauvres les biens considérables qui lui étaient revenus pas la mort de son père et de sa mère. On l'en tira de force en 423, pour l'élever sur le siége épiscopal de Cyr; c'était une petite ville située dans un lieu désert de cette partie de la Syrie nommée Euphratésiène. Le nouvel evêque travailla avec le plus grand succès à la conversion des marcionites, des ariens, et des autres hérétiques de son diocèse, où l'on comptait 800 églises ou paroisses, comme il nous l'apprend lui-même dans sa lettre 113, p. 987. Quoiqu'il n'eût que des revenus modiques, il ne laissa pas de trouver le moyen de soulager les pauvres, d'enrichir les églises, et de faire construire des ouvrages qui contribuèrent à l'embellissement et à la commodité de la ville de Cyr.

Il était lié d'amitié avec Nestorius et avec Jean d'Antioche. Il se trouva dans cette ville lorsqu'on rendit à Jean les lettres que le Pape Célestin et S. Cyrille lui écrivaient contre Nestorius. Il fut d'avis, comme les autres évêques, que Jean lui écrivit pour l'exhorter à faire cesser les bruits qui couraient sur son compte; ce qui fut fait de telle

sorte, que la lettre de Jean ne contenait rien qui ne s'accordât parfaitement avec la doctrine catholique. Quelque temps après, saint Cyrille écrivit encore à Nestorius, et joignit à sa lettre douze anathématismes contre les erreurs de cet hérésiarque : mais elle ne plut ni à Jean, ni à Théodoret. L'évêque d'Antioche crut même apercevoir l'hérésie d'Apollinaire dans les anathématismes, dont quelques phrases manquaient d'une certaine clarté. Il engagea donc Théodoret à en entreprendre la réfutation; ce qu'il fit, mais avec trop d'aigreur. Ils refusèrent tous deux, ainsi que les autres évêques orientaux, de prendre séance au concile général tenu à Ephèse en 431, parce qu'on y avait condamné Nestorius avant leur arrivée; ils poussèrent même les choses si loin, qu'ils excommunièrent S. Cyrille, et firent un schisme. Le père Garnier, celui de tous les modernes qui s'est le plus fortement déclaré contre Théodoret, accuse encore ce Père de plusieurs autres choses à ce sujet : mais il a été justifié par Tillemont et par plusieurs célèbres critiques. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne garda point les règles de la modération dans ses écrits contre Cyrille. Il suffira, pour s'en convaincre, de lire les ouvrages qu'il composa pendant le feu de la dispute, sur-tout quelques-unes de ses lettres, et les fragmens de son *Pantalogue,* ainsi intitulé, parce qu'il était divisé en cinq livres.

Saint Cyrille ayant donné une exposition claire de sa foi dans une lettre à Acace de Bérée, Théodoret le reconnut pour catholique, et prouva même sa catholicité dans les lettres qu'il écrivit à Nestorius et à Alexandre d'Hiéraple son métropolitain, et le plus ardent de tous les ennemis du Saint. Jean d'Antioche, et plusieurs autres évêques se réconcilièrent avec le patriarche d'Alexandrie vers le mois d'Avril de l'an 433. Quant à Théodoret, il refusa toujours de condamner la personne de Nestorius; mais cela n'empêcha pas S. Cyrille et Jean d'Antioche de communiquer avec lui. Le premier, ainsi que S. Procle et tous les évêques d'Occident, ayant ensuite condamné les écrits de Théodore de Mopsueste, dans lesquels Nestorius avait puisé sa principale erreur, Théodoret reprit la plume contre S. Cyrille. Il nous reste encore des fragmens de son ouvrage, rapporté dans le cinquième concile général. On ne voit point que cette dispute ait eu d'autres suites. Au reste, toutes les semences de schisme furent étouffées par le silence et la modération de saint Cyrille, qui mourut au mois de Juin de l'an 444, et eut pour successeur Dioscore Eutuchien. Outre l'aigreur qu'on remarque dans les écrits de Théodoret contre le saint patriarche d'Alexandrie, on y trouve aussi des expressions qui favorisent le nestorianisme, et qui comme telles furent condamnées par le cinquième concile général. Mais les sentimens de Théodoret furent toujours orthodoxes, comme l'ont démontré Tillemont, t. XV, p. 253, le P. Alexandre Graveson, etc.

Théodoret s'étant attiré la haine des eutychiens par le zèle avec lequel il attaqua Eutychès et Dioscore d'Alexandrie, ces hérétiques prononcèrent contre lui une sentence de déposition dans le conciliabule d'Ephèse. L'Empereur Théodose *le jeune,* prévenu contre ce Père, lui défendit de sortir de son diocèse; et loin de lui accorder la permission d'aller se justifier à Rome, il le relégua, en 450, dans le monastère voisin d'Apamée, dont nous avons parlé plus haut : mais cette injuste persécution cessa sous l'Empereur Marcien, qui rendit la liberté à Théodoret. Il resta, par choix, dans le monastère, et n'en sortit que quand le Pape saint Léon lui manda de se rendre au concile de Chalcédoine. Il présenta dans la septième session, tenue le 26 Octobre 451, une requête pour demander qu'on examinât ses écrits et sa foi. Ceux des Pères qui étaient prévenus contre lui, répondirent que cet examen était inutile, et que Théodoret n'avait qu'à dire anathème à Nestorius; ce qu'il fit à la fin. Alors le concile déclara qu'il était catholique, et digne de son siége. L'année suivante, l'Empereur Marcien cassa l'édit porté par Théodose, et Théodoret retourna à Cyr, où il mourut vers l'an 458. Il s'était ouvertement déclaré contre le nestorianisme dès sa naissance, comme on le voit par la lettre qu'il écrivit à Nestorius, de concert avec Jean d'Antioche, et qui est rapportée dans le tome *III* des conciles, p. 394. Il est vrai que son opiniâtreté à défendre la personne de cet hérésiarque, lui fit faire des fautes; mais il les effaça par un retour aussi sincère qu'édifiant. Il a toujours été compté parmi les plus illustres Pères de l'Église; et il le mérite autant par ses éminentes vertus que par l'étendue de ses connaissances, la pénétration de son esprit et la beauté de son génie.

Théodoret a laissé plusieurs écrits, dont voici la liste.

1° Les commentaires intitulés : *Questions choisies sur les endroits difficiles de l'Écriture sainte.* Ce Père y explique la lettre du texte sacré d'une manière solide et concise; mais on y chercherait en vain ce riche fonds de morale qu'on trouve dans S. Chrysostôme. On estime particulièrement les commentaires sur les prophètes.

2° *L'Histoire ecclésiastique,* divisée en cinq livres. Elle commence où finit celle d'Eusèbe, c'est-à-dire, à l'an 324, et va jusqu'à l'an 429. Photius, *cod.* 31, la préfère, quant à la partie du style, qui est clair, noble et concis, aux histoires d'Eusèbe, de Socrate, d'Evagre et de Sozomène. Il serait seulement à souhaiter que Théodoret eût marqué avec exactitude les dates et les années des événemens qu'il rapporte.

3° *L'Histoire religieuse,* ou *Philotée,* c'est-à-dire, l'histoire des amis de Dieu. Elle contient les vies de trente solitaires qui vivaient du temps de Théodoret. Ce Père avait été témoin oculaire de plusieurs des miracles qu'il dit avoir été opérés par le signe de la croix, avec de l'eau et de l'huile bénites. Quant à ceux qu'il n'avait pas vus de ses

propres yeux, ils étaient si notoires, qu'on ne pouvait en contester la vérité.

4° *Des Lettres*, qui sont au nombre de 146.

5° L'ouvrage intitulé, *Eraniste* ou *Polimorphe*. Ce sont trois dialogues contre les eutychiens. Eraniste veut dire *quêteur*, et Polymorphe, *qui a plusieurs formes*. Théodoret donna ce titre à son ouvrage, parce que l'hérésie qu'il combattait était un composé des erreurs de Marcion, de Valentin, d'Apollinaire et d'Arius. Il a intitulé le premier dialogue, *immuable*, parce qu'il y fait voir que le Verbe, en se faisant chair, n'a point changé; le second, *non confus*, parce qu'il y prouve qu'en Jésus-Christ la nature divine et la nature humaine sont réellement distinguées l'une de l'autre; le troisième, *impassible*, parce qu'il y démontre que la divinité est essentiellement impassible. Ces trois dialogues furent écrits vers l'an 447, puisque Théodoret y réfute Eutychès, sans toutefois le nommer. S. Cyrille y est compté parmi les docteurs catholiques qui avaient fleuri peu auparavant dans l'Église, et parmi les grandes lumières qui avaient éclairé le monde; ce qui montre évidemment qu'il était mort alors. Voyez le second dialogue, pag. 86.

6° *La Démonstration par syllogismes*. Théodoret, dans cet ouvrage, se propose le même but que dans le précédent.

7° *Les Fables des hérétiques*. C'est une histoire des anciennes hérésies, divisée en cinq livres. Théodoret la composa à la prière de Sporase, l'un des commissaires de l'Empereur au concile de Chalcédoine, lequel fut consul en 452. Il s'élève fortement dans le quatrième livre contre Nestorius, dont il avait d'abord pris le parti avec tant de chaleur.

8° *Les dix Sermons sur la Providence*, sont ce qu'il y a de mieux dans l'antiquité sur cette matière : ils supposent un auteur très-versé dans la connaissance de la philosophie. On y trouve du choix dans les pensées, de la suite et de la force dans les raisonnemens, de la noblesse dans les expressions, de l'élégance et de la netteté dans le style. Théodoret dit, p. 320, qu'il les composa pour donner une preuve de son amour à Dieu notre commun Père et notre souverain Seigneur. On ne peut manquer de bien faire, lorsqu'à un motif si pur, on joint les plus heureux talens.

9° Les douze discours *de la guérison des préjugés des Grecs*, contiennent une excellente apologie de notre foi contre les idolâtres; et vont presque de pair avec les précédens. On y trouve des choses très-curieuses sur la théologie des anciens païens, sur l'impiété de leurs philosophes, et sur les vices par lesquels ils déshonoraient leur profession. Il est prouvé dans le huitième, intitulé *des Martyrs*, que le culte rendu aux Saints par les chrétiens diffère essentiellement de celui que l'on rendait aux idôles. Théodoret montre, p. 591, 600, 656, avec autant

d'élégance que de solidité, en quels sens les martyrs reçus dans le ciel sont nos protecteurs auprès de Dieu, et les médecins de nos corps et de nos ames. « Les villes, dit-il, qui possèdent la plus petite partie de » leurs reliques, les regardent comme leurs gardiens, et obtiennent de » grandes grâces par leur intercession; on donne leurs noms aux en» fans, pour les mettre sous leur protection; on suspend devant leurs » châsses, des yeux, des pieds, des mains d'or ou d'argent, comme » des monumens publics qui marquent l'espèce de maladie dont on a » été guéri; on passe leur fête à prier, à chanter les divins cantiques, » et à entendre la parole de Dieu. » Il y a dans les autres écrits de Théodoret cent passages aussi formels, qui établissent le culte des Saints, et la vénération des reliques. Le même auteur relève encore la vertu du signe de la croix, qu'il dit, *serm.* 6 *sur la Providence*, p. 580, être respecté de tous les chrétiens grecs, romains et barbares. Il rapporte dans son histoire, l. 3, c. 1, que Julien l'Apostat ayant fait le signe de la croix dans un mouvement de crainte indélibéré, mit en fuite les démons qu'un de ses magiciens avait évoquées.

Théodoret avait encore composé d'autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, tels que *le Pentalogue*, le livre *sur la Virginité*, le livre contre Eutychès et Nestorius, dont parlent Gennade, c. 89, et Marcellin sous l'an 466; le livre contre les juifs, etc.

La meilleure édition de ses ouvrages est celle qui fut donnée à Paris en 1642, en 4 vol. in-fol. Le père Garnier, Jésuite, avait préparé un cinquième volume sous le titre de *Auctuarium* ou *addition*, mais sa mort, arrivée le 26 Octobre 1681, l'empêcha de le publier. Le père Hardouin le fit imprimer en 1684, et mit à la tête la vie de son docte confrère. Il contient des lettres et des discours de Théodoret, avec de longues dissertations de l'éditeur sur le nestorianisme. Le P. Sirmond, plus équitable que le P. Garnier, a rendu aussi plus de justice à l'évêque de Cyr; il estime sur-tout ses commentaires, où le mérite de la brièveté se trouve réuni à celui de la clarté. Photius, qui était si bon juge, loue dans Théodoret la fécondité du génie, la pureté du langage, le choix des expressions, la netteté et la politesse du style, et le talent singulier de rendre chaque chose d'une manière noble et appropriée au sujet; il lui reproche seulement de se servir quelquefois de métaphores trop hardies; il donne sa méthode de commenter l'Écriture par de courtes notes, comme un modèle achevé en ce genre; il dit encore que ce Père supprime par humilité tous les termes et toutes les citations qui sentent trop l'homme érudit, et qu'il évite toutes les digressions étrangères à son sujet. Voyez Photius, *cod.* 203, p. 526; *cod.* 31, 46, 56.

S. CADOC, ABBÉ DANS LE PAYS DE GALLES.

Ce saint homme était fils de Cuntlée, prince de la partie méridionale du pays de Galles, du chef de sa femme Gladuse, fille de Braghan, dont le comté de Brecknock tire son nom. Ses parens étaient aussi recommandables par leurs vertus que par la noblesse de leur sang. Son père renonça au monde quelque temps avant de mourir, pour aller vivre en solitaire auprès d'une église qu'il avait fait bâtir à la campagne, et il est honoré parmi les Saints dans le pays de Galles. Cadoc, en qualité d'aîné, succéda à son père; mais il quitta bientôt le gouvernement de son pays, pour embrasser la vie monastique : il se mit sous la conduite de saint Tathai, moine irlandais, qui avait ouvert une école célèbre à Gwent *(a)*. Notre Saint fit des progrès si rapides dans les saintes lettres et dans la vertu, qu'étant retourné dans le comté de Glamorgan sa patrie, il répandit partout la bonne odeur de Jésus-Christ par son savoir et sa sainteté. Il fit bâtir à trois milles de Cowbridge, l'église et le monastère de Llan-Carvan *(b)*, où il établit une école qui fut une pépinière de grands hommes et de Saints.

Saint Iltut, éclairé par Cadoc sur la vanité des biens de la terre, quitta la cour et le monde, pour venir apprendre à Llan-Carvan cette science infiniment préférable à tous les trésors de la terre, il fonda ensuite le monastère de Llan-Iltut. Ces deux monastères et celui de saint

(*a*) Appelé par les anciens Romains, *Venta Silurum*. On y érigea depuis un évêché, on en voit encore aujourd'hui les ruines dans le comté de Monmouth.

(*b*) Appelé Llan-Carvan, *l'église des Cerfs*, ou Nan-Carvan, *la vallée des Cerfs*.

Docuin, situés tous trois dans le diocèse de Landaff, ont été célèbres pendant plusieurs siècles, et souvent gouvernés par des abbés du mérite le plus rare.

Saint Gildas, à son retour d'Irlande, entra dans le monastère de saint Cadoc; il y enseigna un an, et y copia le livre des saints évangiles. On a long-temps conservé ce manuscrit dans l'église de saint Cadoc; et les Gallois lui portaient un tel respect, qu'ils s'en servaient dans leurs traités et dans leurs sermens les plus solennels. Saint Gildas et saint Cadoc quittèrent Llan-Carvan, pour aller vivre dans un lieu plus solitaire, et se retirèrent dans les îles de Ronech et d'Echni.

Nous lisons dans une ancienne vie de saint Cadoc, qu'il mourut à Bénévenne, aujourd'hui Wedon, dans le comté de Northampton. Quelques auteurs modernes ont pris Bénévenne pour Bénévent en Italie, où ils supposent sans fondement que ce Saint mourut. Chastelain croit que saint Cadoc est le même que saint Cado ou Caduad, dont l'église de Rennes fait mémoire, et d'où une petite île de la côte de Vannes a pris le nom de Enes-Caduad. Saint Cadoc florissait au commencement du sixième siècle. Ellénius, que Léland appelle l'*excellent disciple d'un excellent maître*, lui succéda dans le gouvernement de l'abbaye de Llan-Carvan.

Voyez les actes de S. Cadoc, dans Capgrave; les antiquités d'Ussérius, c. 13, p. 252; Chastelain, *Notes sur le Martyrologe*, p. 399.

---

25 Janvier.

LA CONVERSION DE S. PAUL.

Voyez Tillemont, t. I, p. 192.

Le grand Apôtre était juif de la tribu de Benjamin; il fut circoncis le huitième jour d'après sa naissance, et re-

çut le nom de Saul. Son père était de la secte des pharisiens, et bourgeois de Tharse, capitale de la Cilicie. Les habitans de cette ville ayant toujours montré beaucoup d'affection pour la maison des Césars, Cassius les dépouilla de leurs priviléges et de leurs terres; mais Auguste les dédommagea de cette perte par plusieurs bienfaits, et il leur accorda le droit de bourgeoisie romaine (*a*). Saint Paul, né à Tharse, était donc citoyen romain, qualité qui emportait avec elle une distinction honorable, et qui procurait l'avantage de jouir des immunités accordées par les lois de l'empire (1). Ses parens l'envoyèrent de bonne heure à Jérusalem, où Gamaliel, homme recommandable par son savoir et sa naissance, et qui paraît avoir été membre du sanhédrin, l'éleva dans la manière la plus exacte d'observer la loi de Moïse (2); aussi fut-il, dès sa jeunesse, très-zélé à l'observer dans tous ses points; il en prend à témoin ses ennemis mêmes (3). Il s'attacha particulièrement à la secte des pharisiens, la plus sévère de toutes, mais aussi la plus orgueilleuse et la plus opposée à cet esprit d'humilité que l'évangile recommande (4). Ce fut peut-être pendant ce temps-là qu'il apprit à faire des tentes; métier qu'il exerçait même en prêchant l'évangile (*b*). Du moins il était d'usage chez les juifs de faire apprendre un métier aux enfans, tandis qu'ils étudiaient les saintes lettres; et cela pour deux raisons : la première, afin qu'ils se préservassent des dangers de l'oisiveté; la seconde, afin que leur corps fût, ainsi que leur esprit, occupé à quelque chose de sérieux (*c*).

(*a*) Nous apprenons ceci des deux Dion et d'Appien.

(1) Act. XXI, 39; XXII, 3. (2) Act. XXII, 3.

(3) Ibid. XXV, 4. (4) Ibid. XXVI, 5.

(*b*) Ces tentes faites de peaux cousues ensemble servaient aux soldats et aux mariniers. Quelques-uns pensent qu'on doit entendre par tentes les tapisseries destinées aux décorations des théâtres ou lieux publics.

(*c*) Le rabbin Juda dit qu'un père qui ne faisait point apprendre de

Saint Paul se distinguait au-dessus de ceux de son âge, par son zèle pour la loi et les traditions judaïques : ce fut ce zèle peu éclairé qui le rendit un blasphémateur, un persécuteur, et un des plus ardens ennemis de Jésus-Christ (5). Il consentit et fut présent à la mort de saint Etienne : il gardait les manteaux de ceux qui le lapidaient, le lapidant lui-même par les mains de tous les autres, selon la remarque de saint Augustin (6). Le même Père attribue (7) la conversion de saint Paul, qui suivit bientôt après, aux prières que fit le saint diacre pour ses ennemis. « L'Église, dit-il, n'aurait jamais eu » de Paul, si Etienne n'avait prié. »

Les prêtres et les magistrats des juifs excitèrent ensuite une violente persécution contre l'église de Jérusalem, et Saul était celui qui montrait le plus d'acharnement à perdre les disciples de Jésus-Christ. En vertu du pouvoir qu'il avait reçu du grand-prêtre, il arrachait les chrétiens de leurs maisons, les chargeait de chaînes, et les traînait en prison (8); il les faisait battre de verges, et employait toutes sortes de tourmens pour les contraindre à *blasphémer* le nom de Jésus-Christ. Les chefs de la synagogue ayant toujours représenté notre Sauveur comme ennemi de la loi de Moïse, il n'était pas surprenant qu'un pharisien zélé crût *qu'il n'y avait rien qu'il ne dût faire contre le nom de Jésus de Nazareth* (9). Enfin, les violences auxquelles Saul se porta allèrent si loin, que son nom seul répandait la terreur parmi les fidèles. Les persécuteurs ne se contentèrent pas de sévir contre la personne des

---

métier à son fils, était aussi coupable que s'il lui apprenait à voler. Voyez Grotius et Sanctius sur les actes XVIII, 3.

(5) Gal. 1, 13 et 14. (6) Serm. 301.

(7) Serm. 116, c. 4. Act. VI.

(8) Act. VIII, 3; XXII, 4; XXVI, 10.

(9) Act. XXVI, 9.

chrétiens, ils les dépouillèrent de leurs biens, et de ce qu'ils possédaient en commun (10), et les réduisirent à une telle misère, qu'ils n'avaient plus pour subsister que les pieuses libéralités des églises les plus éloignées. La fureur de Saul n'était point encore satisfaite; il ne respira it au contraire *que menaces et que carnage contre les disciples du Seigneur* (11). Il alla donc trouver le grand-prêtre, et le sanhédrin ou conseil des anciens, pour obtenir des lettres qui l'autorisassent à se saisir de tous les juifs de Damas qui confessaient Jésus-Christ, et à les emmener à Jérusalem, où on les punirait avec une sévérité capable d'arrêter ceux qui seraient tentés de les imiter.

Mais vains projets des hommes ! Dieu touché par les prières de saint Etienne et des autres fidèles persécutés, voulut *manifester* dans Saul *sa patience* et sa miséricorde; il l'arrêta dans la plus grande impétuosité de son aveugle fureur, afin d'en faire un vase d'élection, et de le transformer en un apôtre, qui devait avancer l'œuvre de l'évangile plus que n'avait jamais fait saint Etienne lui-même. Comme il approchait de Damas vers le midi, une grande lumière venue du ciel, plus brillante que le soleil, l'environna lui et ceux qui l'accompagnaient (12) : ils virent tous cette lumière, et tombèrent par terre saisis de frayeur. Alors Saul entendit une voix qui lui disait distinctement, sans toutefois que les autres qui l'entendaient aussi pussent la *comprendre* (*d*) : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ?* Saul répondit : *Qui*

(10) Heb. X, 32. (11) Act. IX, 1.

(12) Act IX, XXII, XXVI.

(*d*) Le mot grec ἀκούειν se prend souvent en ce sens dans l'Écriture, comme dans la première épître aux Corinthiens, XIV, 2; ainsi ce texte se concilie très-bien avec le v. 9 du vingt-deuxième chap. des Actes.

êtes-vous, Seigneur? Et le Seigneur lui dit : *Je suis Jésus de Nazareth que vous persécutez. Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon*, c'est-à-dire, « de résister à quel- » qu'un plus puissant que vous. En persécutant mon » Église, vous la rendez plus florissante, et vous ne faites » de mal qu'à vous-même. » Ce doux reproche du Sauveur, accompagné de l'onction intérieure de sa grâce, amollit la dureté du cœur de Saul, éteignit sa fureur, guérit son orgueil, et le changea en un homme tout nouveau. Il s'écria tout tremblant : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* C'est comme s'il eût dit : Seigneur, comment ferai-je pour réparer le passé? Quel est le moyen de procurer votre gloire? Je m'offre à vous avec joie, pour exécuter votre sainte volonté, et pour souffrir, si vous l'exigez, les afflictions, les opprobres, les persécutions, les tourmens et toutes sortes de morts. Tel est le langage d'un pécheur véritablement converti : il ne s'en tient point aux paroles, ni à des désirs vagues et stériles; il triomphe généreusement du monde et de ses charmes, du démon et de ses artifices; il vide son cœur de toutes les affections terrestres, pour faire à Dieu le sacrifice entier de lui-même : mais n'oublions jamais qu'une véritable conversion est le plus grand œuvre de la grâce.

Jésus-Christ ordonna à Saul de se lever, et d'aller dans la ville, où un de ses serviteurs lui apprendrait ce qu'il avait à faire. Ce ne fut pas sans raison que Jésus-Christ ne l'instruisit point immédiatement par lui-même. Il l'envoya, dit saint Augustin (13), aux ministres qu'il avait établis dans son Église, et qu'il avait chargés de montrer la voie du salut. Le Sauveur, en renvoyant à ses ministres l'instruction d'un apôtre appelé d'une manière si extraordinaire, nous apprend par-là qu'il faut chercher

---

(13) *Quæst. Ev.* l. 2, c. 40, *et Præf. l. de Doct. Chr.* p. 32.

sa volonté dans l'enseignement des pasteurs qu'il a revêtus de son autorité pour être nos guides spirituels. C'était là l'unique moyen de détruire cette présomption et cette orgueilleuse confiance en nos propres lumières, qui sont deux sources fatales d'erreurs et d'illusions.

Saul s'étant levé ne voyait rien, quoiqu'il eût les yeux ouverts. Cet aveuglement corporel, ménagé par la Providence, était une figure de l'aveuglement spirituel où il avait vécu; il lui apprenait encore que désormais il devait être mort au monde, et ne plus occuper son esprit que de la contemplation des choses célestes.

Il fallut lui donner la main pour le conduire à Damas, où il semblait que Jésus-Christ le menait en triomphe. Il logea dans la maison d'un juif nommé Judas, il y demeura trois jours sans voir, sans boire, sans manger, et ignorant encore ce que Dieu exigeait de lui. On ne peut douter qu'il n'ait alors repassé dans l'amertume de son ame toutes les violences qu'un faux zèle lui avait inspirées contre l'Église, lorsque l'on pense qu'il ne prit aucune nourriture pendant ces trois jours, et qu'après plusieurs années d'apostolat, il gémissait encore, en se rappelant qu'il avait été un *blasphémateur* et un *persécuteur*. Il est certain que saint Paul ne fut pas converti par degrés comme les pécheurs ordinaires, et qu'un miracle de la grâce changea son cœur en un moment; mais il fallait un temps d'épreuves pour crucifier le vieil homme pour en détruire tous les sentimens, et pour préparer la voie à l'accomplissement des desseins miséricordieux que Jésus-Christ avait sur sa conquête.

Il y avait à Damas un disciple nommé Ananie (*e*), à

(*e*) S. Augustin pense qu'il était évêque, ou au moins prêtre. Il est nommé dans le calendrier des Grecs, au premier Octobre, avec le titre d'évêque de Damas et de martyr.

la sainteté et à la vertu duquel les Juifs rendaient le plus glorieux témoignage. Le Seigneur lui apparut dans une vision, et lui dit d'aller trouver Saul dans la maison de Judas, où il était en prières. Le nom de Saul fit trembler Ananie; car il savait tout le mal qu'il avait fait aux fidèles de Jérusalem, et pourquoi il venait à Damas. Le Seigneur lui réitéra le même ordre, et lui dit, pour calmer ses frayeurs : *Allez, parce que cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les gentils, devant les Rois et devant les enfans d'Israël; car je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre pour mon nom.* Nous voyons par là que les tribulations sont le partage des vrais serviteurs de Jésus-Christ. En même temps Saul voyait en vision un homme qui entrait et qui lui imposait les mains, afin qu'il recouvrât la vue. Ananie obéit, va trouver Saul, lui impose les mains, et lui dit : *Saul mon frère, le Seigneur Jésus qui vous est apparu dans le chemin par où vous veniez, m'a envoyé, afin que vous recouvriez la vue, et que vous soyez rempli du Saint-Esprit.* Aussitôt il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue. Ananie ajouta : *Le Dieu de nos pères vous a prédestiné pour connaître sa volonté, pour voir le juste, et pour entendre les paroles de sa bouche; car vous lui rendrez témoignage devant tous les hommes de ce que vous avez vu et entendu. Qu'attendez-vous donc? Levez-vous, et recevez le baptême, et lavez vos péchés en invoquant le nom du Seigneur.* Saul se leva aussitôt pour recevoir le baptême, et ayant ensuite mangé, il reprit ses forces. Il resta quelques jours avec les disciples de Damas, et se mit aussitôt à prêcher Jésus dans les synagogues, assurant qu'il était le Fils de Dieu. Tous ceux qui l'écoutaient étaient dans l'étonnement, et disaient : *N'est-ce pas celui qui persécutait dans Jérusalem ceux qui invoquaient le nom de* JÉSUS, *et qui est venu ici pour les emmener*

prisonniers? Ce fut ainsi qu'un blasphémateur et un persécuteur fut changé en apôtre, et devint un des principaux instrumens dont Dieu se servit pour la conversion du monde.

Saint Paul ne se rappelait jamais sa conversion, sans entrer dans les sentimens de la plus vive reconnaissance envers la divine miséricorde. L'Église, en instituant la fête de ce jour, a eu dessein de remercier Dieu d'avoir opéré un tel prodige, de donner un exemple de l'efficacité de la grâce de Jésus-Christ, et de proposer aux pénitens le modèle d'une vraie conversion. Il est parlé de cette fête dans plusieurs calendriers, et dans plusieurs missels du huitième et du neuvième siècles. Le Pape Innocent III ordonna de la célébrer solennellement. Elle a été quelque temps d'obligation dans la plupart des églises d'Occident, et, comme nous l'apprenons d'un concile tenu à Oxford en 1222, sous le Roi Henri III (14), elle était aussi autrefois en Angleterre du nombre des fêtes de précepte.

SS. JUVENTIN ET MAXIMIN, MARTYRS.

Tiré du beau panégyrique des deux Saints, par saint Chrysostôme, t. II, p. 578, *ed. Ben.* et de Théodoret, *Hist.* l. 3, c. 15.

Ces deux martyrs étaient officiers dans la compagnie des gardes de l'Empereur Julien l'Apostat (*a*). Il leur arriva,

---

(14) Conc. Labb. t. XI, p. 274.

(*a*) Julien l'Apostat, ainsi surnommé, parce qu'il abjura la religion chrétienne pour embrasser le paganisme. Ce prince, nommé en latin *Flavius-Claudius-Julianus*, fils de Jule Constance, et neveu de Constantin-le-Grand, naquit à Constantinople le 6 Novembre 331. Il eut le bonheur d'échapper, avec son frère Gallus, au massacre qui fit

étant un jour à table, de parler assez hautement des violences qu'on exerçait contre les chrétiens. Leurs discours donnaient à entendre qu'ils préféreraient la mort à la

---

périr toute sa famille après la mort de Constantin. Le soin de son éducation fut confié au fameux Eusèbe de Nicomédie. Mardonius son gouverneur travailla également à lui former l'esprit et le cœur. Ses progrès dans les sciences furent très-rapides : il entra dans le clergé, et exerça dans l'Église la fonction de lecteur. Il fit un voyage à Athènes, où il s'appliqua à l'astrologie, à la magie, et à toutes les vaines illusions du paganisme; il s'attacha sur-tout au philosophe Maxime, qui fut la principale cause de sa perte. Il fut fait César en 355, et chargé du commandement des troupes dans les Gaules. Les nombreuses victoires qu'il remporta sur les ennemis de l'empire, prouvèrent sa grande capacité pour le métier de la guerre. Après la mort de Constance, arrivée le 3 Novembre 361, il alla en Orient, où il fut reconnu Empereur, ainsi qu'il l'avait déjà été en Occident. Comme il avait toujours eu un penchant violent à l'idolâtrie, il ne dissimula plus : il ordonna qu'on rouvrît les temples des idoles; il les adora publiquement, et par un trait de fanatisme qui fait horreur, il entreprit d'effacer en lui le caractère du baptême, en recevant sur toutes les parties de son corps le sang impur des victimes. Il donna dans les extravagances des auspices, et ajouta foi aux oracles : c'est ce que nous apprenons d'Ammien Marcellin, historien païen. Le magicien Maxime, et d'autres gens aussi méprisables, étaient ses principaux confidens. Cependant les miracles de Jésus-Christ, l'incommodaient fort et il n'était pas aisé d'enlever aux chrétiens la preuve qu'ils en tiraient en faveur de leur religion. Au lieu donc d'en attaquer la vérité, il tâcha, par le moyen de la magie, d'en procurer de semblables au paganisme : mais tous ses efforts tournèrent à sa confusion.

Dans le dessein qu'il avait d'anéantir la religion de Jésus-Christ, il choisit une voie differente de celle des anciens persécuteurs. Il ne voulut donc point répandre de sang; il se contenta de déclarer les chrétiens inhabiles à posséder ler charges de l'état; il leur défendit d'enseigner et d'étudier les belles lettres, dont la connaissance leur fournissait des armes contre le paganisme. Les païens eux-mêmes, entr'autres Ammien-Marcellin, ont désapprouvé cette défense, dont l'injustice se fait aisément remarquer. Julien ne s'en tint pas là; il ordonna, par un édit, que les disciples de Jésus-Christ ne porteraient plus le nom de *Chrétiens*, mais celui de *Galiléens*. Il les accablait d'impôts, et les dépouillait de leurs biens, disant, par dérision, qu'il fallait leur faire

douleur de voir la profanation des choses saintes. Julien, informé de ce qu'ils avaient dit, les envoya chercher. Quand ils furent venus, il voulut les obliger à se rétracter

---

pratiquer la pauvreté recommandée par l'évangile. D'autres fois il avait recours aux piéges et aux caresses. Quoiqu'il fît profession de tolérance, il ne laissa pas de condamner plusieurs chrétiens à mort, mais secrètement, et sous d'autres prétextes que celui de la religion. Son but en cela était de leur ravir la gloire du martyre. Cet artifice eût pu servir à son projet, s'il eût été question de ces philosophes orgueilleux qui ne cherchent qu'à satisfaire leur amour-propre. Mais les disciples de Jésus-Christ n'ont pas besoin de témoins; ils chérissent surtout les souffrances dont la vue et les motifs sont cachés aux hommes. Cette remarque est de S. Grégoire de Nazianze, *or.* 3, *in Julian.* Il faut pourtant avouer que la conduite de Julien fut très-préjudiciable à un grand nombre de chrétiens, qui se laissèrent séduire par la crainte d'encourir la disgrâce de l'Empereur, d'être exclus des charges, et de perdre leur fortune. Enfin, il s'imagina qu'il porterait un rude coup au christianisme, s'il pouvait convaincre de faux la prédiction de Jésus-Christ sur le temple de Jérusalem. Il entreprit donc de le faire rebâtir environ 300 ans après sa démolition par Titus : mais les ouvriers n'en eurent pas plus tôt creusé les fondemens, qu'il en sortit des tourbillons de flammes dont ils furent consumés. Ce fait est attesté par tous les auteurs du temps, et même par Ammien-Marcellin qui était païen, et qu'on sait avoir été entièrement dévoué à Julien. On peut voir l'excellente dissertation de M. Warburton sur le projet formé par l'Empereur Julien de rebâtir le temple de Jérusalem. On en a donné une bonne traduction française, qui a été imprimée à Paris en 1754.

Julien étant à Antioche, n'y trouva pas tout le zèle qu'il eût désiré pour le rétablissement du paganisme; on y fit même des railleries sur sa petite taille, sur sa barbe et sur ses sacrifices. Il résolut de s'en venger après son retour de la guerre de Perse. Il se flattait de réussir dans cette entreprise sur la foi des oracles de Délos, de Delphes, de Dodone, etc., comme nous l'apprenons de Théodoret, de S. Grégoire de Nazianze, de Philostorge, et de Libanius, *or.* 12. Ce prince dit lui-même dans sa seconde lettre, que les divinités de tous les lieux par lesquels il passa, lui avaient promis un heureux succès; mais il eut bientôt occasion de connaître le peu de pouvoir de ces dieux. En effet son armée composée de 65,000 hommes qu'il avait eu l'imprudence d'engager dans des déserts, fut taillée en pièces au mois de Juin de l'an 363; il perdit lui-même la vie sur le champ de bataille. Ammien-Mar-

et à sacrifier aux idoles. Les deux Saints ayant refusé l'un et l'autre, il confisqua leurs biens, les condamna à être battus cruellement, puis les envoya en prison, où ils furent décapités quelques jours après. Ceci arriva à Antioche, le 25 Janvier 363.

Les chrétiens, sans être effrayés par le danger auquel ils exposaient leurs vies, dérobèrent les corps des martyrs pour les enterrer : ils leur élevèrent un tombeau magnifique après la mort de Julien, qui fut tué en Perse le 26 Juin suivant. Saint Chrysostôme parle ainsi de ces deux martyrs dans le panégyrique qu'il prononça le jour de leur fête : « Ils sont comme des colonnes qui soutiennent l'É-» glise, comme des tours qui la défendent, comme des

---

cellin dit qu'ayant été blessé dangereusement, on le porta dans sa tente, où il mourut le jour même avant midi. On lit dans Théodoret, dans Sozomène, et dans les actes du saint martyr Théodoret, que Julien se sentant blessé à mort, remplit ses mains de son sang, et qu'il le jeta contre le ciel, en vomissant ce blasphème : *Tu as vaincu, Galiléen, tu as vaincu.* Plusieurs saints solitaires apprirent par révélation que Dieu avait délivré le monde de cet apostat, afin de rendre la paix à son Église. Telle fut la fin du malheureux Julien. Son caractère était un composé monstrueux d'artifice, de légèreté, d'inconstance, de petitesse, de fanatisme, d'hypocrisie, et de quelques bonnes qualités. Saint Grégoire de Nazianze l'ayant vu à Athènes en 355, fut extrêmement frappé de sa démarche peu assurée, de l'inquiétude et de l'égarement de ses yeux, de ses questions hors de propos, et de ses réponses sans justesse. Il présagea dès-lors que l'empire nourrissait un monstre dans son sein. Voyez saint Grégoire de Nazianze, *or.* 4, *in Julian.* p. 122.

Il nous reste quelques écrits de Julien, 1° le *Misopogon* ou *l'ennemi de la barbe :* c'est une satire contre les habitans d'Antioche qui l'avaient raillé; 2° des discours et des lettres; 3° la satire des Césars. Julien composa cet ouvrage pour critiquer ses prédécesseurs dans l'empire, et pour se faire regarder comme seul grand prince; 4° plusieurs autres pièces qui furent publiées en grec et en latin par le P. Petau, en 1630, in-4°. Ezéchiel Spanheim donna une belle édition des œuvres de Julien, en 1696, in-fol. M. l'abbé de la Bletterie en a traduit une partie; il a donné aussi une excellente vie de l'Empereur Julien.

» rochers qui repoussent les vagues qui s'élèvent contre » elle; allons les visiter souvent, allons toucher leur châsse » et baiser leurs reliques, persuadés qu'il nous en reviendra quelque bénédiction. Comme des soldats qui montrent au Roi des blessures qu'ils ont reçues dans les combats, lui parlent avec confiance; de même ces Saints, » montrant humblement les souffrances qu'ils ont endurées » pour Jésus-Christ, obtiennent du Roi des cieux tout ce » qu'ils demandent (1). »

S. PUBLIUS, ABBÉ PRÈS DE ZEUGMA, SUR L'EUPHRATE.

Ce Saint, honoré par les Grecs, était fils d'un sénateur de la ville de Zeugma. Il distribua tout son bien aux pauvres, et mena d'abord la vie anachorétique; il se chargea ensuite du gouvernement d'un monastère nombreux. Ses moines ne mangeaient que des herbes et des légumes, avec du pain très-bis, et ne buvaient que de l'eau. Le lait, le fromage, le raisin, le vinaigre même leur étaient défendus; quant à l'huile, ils n'en pouvaient user que depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte. Publius, pour s'exciter à faire de nouveaux progrès dans la ferveur et la charité, ajoutait tous les jours quelque chose à ses mortifications et à ses exercices de piété. Convaincu du prix du temps, il évitait l'oisiveté avec une attention singulière.

Nous apprenons de Théodoret, que saint Publius fonda deux congrégations, l'une de Grecs, et l'autre de Syriens, et que chacune faisait l'office divin dans sa propre langue. L'Église, dès le commencement du christianisme, avait consacré les langues grecque et chaldaïque, en les adop-

---

(1) *Hom. in SS. Juv. et Max.* t. II, p. 583.

tant dans ses prières publiques. Notre Saint florissait vers l'an 369.

Voyez Théodoret, *Philot.* c. 5; Rosweide, l. 6, c. 7; Chastelain, *Martyr. Univ.* p. 886, dans les saints *Aémères*, c'est-à-dire, qui n'ont pas de jour fixe.

S. APOLLOS, ABBÉ DANS LA THÉBAÏDE.

Ce Saint, après avoir passé plusieurs années dans un désert, fonda, à quelque distance d'Héliopolis, un monastère, où l'on compta jusqu'à 500 moines : ils étaient vêtus de blanc, et participaient chaque jour aux saints mystères. Apollos leur faisait aussi tous les jours les instructions les plus solides et les plus touchantes; il les entretenait souvent des suites dangereuses de la tristesse, et leur recommandait cette joie spirituelle si nécessaire dans les larmes de la pénitence, joie que produit la charité, et sans laquelle la ferveur de l'ame ne peut se soutenir. Il la possédait cette joie dans le plus éminent degré; aussi la gaieté de son visage était-elle la marque à laquelle les étrangers le reconnaissaient. Son humilité allait si loin, qu'il se jugeait indigne d'être compté parmi les serviteurs de Dieu. Il demandait continuellement au ciel la grâce de se connaître, et celle d'être délivré des illusions de l'orgueil. On dit que le démon lui-même rendit témoignage à son humilité, en sortant, par son ordre, du corps d'un possédé. Notre Saint avait près de quatre-vingts ans quand il reçut la visite de saint Pétrone, qui fut évêque de Bologne en 393. On pense qu'il mourut peu de temps après cette visite.

Voyez Sozomène, l. 6, c. 29; Rufin, l. 2; Tillemont, t. X, p. 35; les ménées des Grecs (*) et Bollandus sous ce jour.

(*) Du mot grec μην, *mois;* c'est ainsi que les Grecs appellent le livre qui renferme les prières et les cantiques pour chaque jour, et qui est divisé en 12 parties d'après les mois de l'année.

Note de la présente édition.

S. PRIX, ÉVÊQUE DE CLERMONT, MARTYR (*a*).

Ce Saint naquit en Auvergne, et fut formé au service de l'Eglise par les soins de saint Gènes, d'abord archidiacre, puis évêque d'Auvergne. Il était fort habile dans la connaissance du plain-chant, qui passait alors pour une partie essentielle de la science des clercs, aussi-bien dans celle de l'Écriture sainte et de l'histoire ecclésiastique. Il exerça d'abord son zèle dans la paroisse d'Issoire, puis dans le monastère des religieuses de Candedin (*b*).

Félix, évêque d'Auvergne, étant mort vers l'an 666, le peuple, avec l'agrément de Childéric II, Roi d'Austrasie, élut saint Prix pour lui succéder. Le nouvel évêque employa son patrimoine et les sommes considérables que lui remit Genès, comte d'Auvergne, à fonder des monastères, des églises et plusieurs hôpitaux. Il ne se contenta pas d'avoir pourvu aux besoins de tous les malheureux de son vaste diocèse, en établissant des maisons de charité, il travailla encore à faire fleurir de toutes parts les saintes pratiques de la religion et la ferveur chrétienne. Il y réussit, en vaquant à l'instruction avec un zèle infatigable, et en menant une vie conforme à la doc-

---

(*a*) On l'appelle saint Priest à Lyon, saint Preils en Saintonge, saint Prest à Sens, saint Prix à Paris et en Picardie. Le siége épiscopal d'Auvergne, fondé au milieu du troisième siècle par S. Austremoine, a été rempli par plusieurs saints évêques. L'Église en honore vingt-six d'un culte public : les plus célèbres sont saint Allyre (*Allidius*), quatrième évêque d'Auvergne en 380; S. Sidoine Appollinaire en 482, saint Gal en 656, S. Prix en 674, S. Bont en 710. Vers l'an 1160, l'évêque d'Auvergne prit le nom d'évêque de Clermont, qui est la capitale de la province.

(*b*) C'est peut-être le couvent des Carmes déchaussés, appelé depuis *Chantoën*.

trine qu'il prêchait aux autres : aussi les deux historiens de sa vie font-ils un grand éloge de sa sainteté et de son talent pour la parole.

Prix, que les affaires de son diocèse appelaient à la cour, y fit un voyage; il guérit, en y allant, un saint homme, nommé Amarin, qui vivait dans la retraite au fond des Vosges, dans un lieu nommé *Doroangus* (c). Amarin accompagna l'évêque de Clermont; sur ces entrefaites, Hector, patrice de Marseille, coupable de rapt et de plusieurs autres crimes, fut mis à mort par l'ordre de Childéric. Les partisans du patrice regardèrent sa mort comme une suite des plaintes que Prix avait portées au Roi contre lui. Ce n'était pas que les plaintes du Saint n'eussent été bien fondées, puisqu'Hector avait enlevé une de ses diocésaines, et qu'il avait retenu injustement les biens de son église : mais la passion ne raisonne point; la perte du Saint fut donc arrêtée. On commença par aigrir contre lui plusieurs seigneurs d'Auvergne; on chercha ensuite l'occasion de s'en défaire. Elle ne tarda pas à se présenter. Comme on savait qu'il passerait par Volvic en revenant de la cour, Agrice, le plus ardent de ses ennemis, alla l'y attendre avec vingt soldats. Les assassins tuèrent d'abord Amarin qu'ils avaient pris pour l'évêque; mais celui-ci ayant connu leur dessein, mit sa confiance en Dieu, et se présenta courageusement à eux; alors un Saxon, nommé Radbert, lui donna un coup de poignard. Il le reçut en disant : *Seigneur, ne leur imputez pas ce péché, car ils ne savent ce qu'ils font.* A peine eut-il fini ces paroles, qu'un autre

(c) Dans la Haute-Alsace. Ce lieu depuis long-temps n'est plus connu que sous le nom de vallée de Saint-Amarin. Une petite ville, dite aussi de Saint-Amarin, est le chef-lieu de cette vallée. Il y avait autrefois une collégiale qui fut transférée à Thaun en 1442.

soldat lui ouvrit la tête d'un coup de sabre. Ceci arriva le 25 Janvier 674.

La France honora la mémoire de saint Prix immédiatement après sa mort. Son nom fut ajouté au calendrier dans les copies que l'on fit en ce même royaume du sacramentaire de S. Grégoire. On bâtit aussi, sous son invocation, plusieurs églises dans différentes provinces de la France. Une partie considérable de ses reliques fut portée, en 760, à l'abbaye de Flavigny, et on l'y conserva depuis. On transféra le reste à Saint-Quentin, dans l'abbaye de saint Prix (*d*), au prieuré de Saint-Prix (*) près de Béthune, en Artois, et dans d'autres endroits.

Nous avons deux vies de saint Prix, écrites par des auteurs contemporains dont l'un avait connu le saint évêque. On les trouve dans Bollandus, p. 628, 636, et dans le P. Mabillon, *Act. Ben.* tom. I, p. 642, 650.

S. POPPON, ABBÉ DE STAVELOT, AU PAYS DE LIÉGE.

Poppon naquit en Flandre en 978, et fut élevé dans la piété par une mère chrétienne, qui mourut religieuse à Verdun en Lorraine. Il servit quelque temps dans sa jeunesse, et il éprouva, même au milieu du monde, que la méditation et la prière, qui nourrissent (1) les affections de l'ame, renferment des délices infiniment préférables à toutes les satisfactions des sens. Ce fut donc pour se livrer entièrement à ces saints exercices, qu'il

---

(*d*) Elle appartenait ci-devant à l'ordre de Cluny.

(*) Ce couvent échut plus tard aussi à l'ordre de Cluny, qui le possédait encore lorsque la révolution française éclata.

Note de la présente édition.

(1) *S. Aug. tr.* 26 *in Joan.*

renonça à la profession des armes et à toutes les espérances du siècle. Il fit un pélerinage à Jérusalem, et en rapporta de précieuses reliques, dont il enrichit l'église de Notre-Dame de Deynse (*a*); il visita ensuite les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul à Rome. Quelque temps après, il prit l'habit monastique à Saint-Thierri près de Rheims. Richard, abbé de Verdun, qui connaissait sa vertu, le demanda à son supérieur. Celui-ci ne consentit au départ de son religieux qu'avec beaucoup de peine; et quand on l'eut fait abbé de Saint-Vast d'Arras, à la place de Folrad, déposé pour sa vie scandaleuse. Il nomma Poppon procureur de ce monastère.

Notre Saint ayant été obligé d'aller à la cour de saint Henri, profita de cette occasion pour obtenir de ce prince l'abolition de la barbare coutume de faire combattre les hommes contre les ours. Il fut élu successivement prieur de Saint-Vast, prévôt de Saint-Vannes, abbé de Beaulieu, ensuite de St-Vast, puis de Stavelot et de Malmédy (*b*). Lorsqu'il était abbé de Stavelot, il refusa l'évêché de Strasbourg, que l'Empereur Conrad lui offrit en 1028. On le chargea depuis du gouvernement des abbayes de Saint-Maximin de Trèves, et de Marchiennes. Il établit la plus exacte réforme dans tous les monastères dont il eut la conduite. Il mourut à Marchiennes, âgé de 70 ans, le 25 Janvier 1048. L'extrême-onction lui fut administrée par Everhelm, abbé de Haumont, qui le fut depuis de Blandinberg à Gand, et qui écrivit ensuite l'histoire de sa vie. On porta son

---

(*a*) Deynse, petite ville sur la Lys, entre Gand et Courtrai, avec le titre de marquisat. Elle appartenait ci-devant aux comtes de Mérode.

(*b*) Les abbayes de Stavelot et de Malmédy, à une lieue l'une de l'autre, furent fondées par S. Rémacle au milieu du septième siècle : elles avaient un seul et même abbé, qu'elles élirent en commun, et qui porta le titre de prince d'empire et de comte de Logne. L'abbaye de Stavelot était du diocèse de Liége, et celle de Malmédy du diocèse de Cologne.

corps à Stavelot, où il fut mis dans une châsse en 1624. Baronius a inséré son nom dans le martyrologe romain (*c*).

Voyez dans Bollandus, p. 637, la vie du Saint, écrite par le moine Onulf, et abrégée par l'abbé Everhelm. Voyez aussi D. Martenne, *amplis. Collect.* t. II, *Præf.* p. 17.

(*c*) Molan, dans son *Indiculus*, avertit que Poppon n'a jamais été canonisé. Aubert Le Mire fait la même remarque. Chastelain soutient aussi, contre le récit de Trithème, qu'on ne fait aucune mémoire de Poppon, même dans les monastères dont il a été abbé; mais dom Martenne assure qu'il était honoré parmi les Saints à Stavelot, en 1624.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

SAINTS ET DES FÊTES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

Nota. On trouvera dans la Table des matières les Saints dont il est parlé par occasion, ou dans les notes.

A

B

C

D

E

F

G

M

N

T

U

V

W

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

AVERTISSEMENT

SUR LA TABLE DES MATIÈRES.

On ne trouvera point dans cette table les Saints et les Fêtes qui ont un jour fixe; on les a mis dans la table précédente, qui renvoie au jour où chaque saint est honoré, et où chaque fête est célébrée, mais on indique à la table des matières la page où l'on trouve les Saints dont il n'est parlé que par occasion ou dans les notes.

Si ce que l'on indique ne se trouve que dans les notes, on en avertit par ces trois lettres not. *Lorsqu'on ne voit pas cette marque, il faut chercher dans le texte, ou dans le texte et les notes en même temps.*

TABLE DES MATIÈRES.

A

B

C

D

E

M

N

O

P

R

S

T

V

W

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



